ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT,

TRADUCTION

DE

DEFAUCONPRET,

AVEC

LES PRÉFACES, INTRODUCTIONS ET NOTES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG,

Et des Notes nouvelles par M. Amédée Pichot.

ROBERT, COMTE DE PARIS.

F C-G P

Paris.

FURNE, CHARLES GOSSELIN, ET PERROTIN.

1836.

W.

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT.

—

TOME XXIV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

ROBERT DE PARIS.

TRADUCTION

DE A.J.B. DEFAUCONPRET.



PARIS,

FURNE, CH. GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS,

1835.

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

ROBERT, COMTE DE PARIS.

PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXVI.



Batheia Sco
Polyr
Route d'Hadrianop
Fontaine
Porte
R
U
E

INTRODUCTION

A LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE

DES

CONTES DE MON HOTE,

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR JEDEDIAH CLEISHBOTHAM,

MAÎTRE D'ÉCOLE ET SACRISTAIN DE LA PAROISSE DE GANDERCLEUGH,

ET RENFERMANT :

ROBERT DE PARIS.—LE CHATEAU PÉRILLEUX.

JEDEDIAH CLEISHBOTHAM, M. A.

SOUHAITE

AU BIENVEILLANT LECTEUR

SANTÉ ET PROSPÉRITÉ.

INTRODUCTION.

Il me conviendrait mal à moi, dont le nom s'est fait connaître à l'étranger à la faveur des premiers recueils portant le titre de *Contes de mon Hôte*, et qui suis disposé à croire, grâce aux assurances candides d'une foule nombreuse de lecteurs, que je mérite non-seulement une vaine gloire, mais aussi les récompenses plus fructueuses du métier d'écrivain lorsqu'il est couronné par le succès; il me conviendrait mal, dis-je, de laisser entrer dans le monde le plus jeune enfant de ma plume, et en même temps celui qui sera probablement le dernier de ma vieillesse, sans offrir quelques modestes apologies de ses défauts, comme c'était mon habitude dans de semblables occasions. Le monde a été suffisamment instruit de cette vérité, que je ne suis pas la personne à laquelle on doit attribuer l'invention ou le dessin des plans sur lesquels ces contes, que le lecteur a trouvés si agréables, furent primitivement construits, pas plus que je ne suis l'ouvrier actuel qui, pourvu par un habile architecte d'un plan exact où étaient comprises des élévations et des directions tant générales que particulières, a travaillé depuis à compléter la forme et les proportions de chaque division de l'édifice [1]. Néanmoins je suis incontestablement celui qui, en plaçant son nom en tête de l'entreprise, s'est rendu principalement responsable de son succès général. Lorsqu'un vaisseau de guerre part pour le combat chargé d'un équipage de nombreux matelots et d'officiers de différens grades, on ne dit pas que ces individus subordonnés à d'autres ont perdu ou gagné le vaisseau qu'ils défendaient ou qu'ils attaquaient (bien que chacun d'entre eux fût assez actif dans ses diverses attributions); mais on répand partout le bruit, sans y ajouter d'autres phrases, que le capitaine Jedediah Gleishbotham a perdu tel *soixante-quatorze*, ou gagné celui qui, grâce aux efforts réunis

1. Le lecteur doit remarquer que Walter Scott fait parler ici Jedediah Cleishbotham, qui attribue les *Contes de mon Hôte* à Peter Pattieson.

de tous, a été pris sur l'ennemi. Ce serait de la même manière une honte, si moi, le capitaine volontaire et le fondateur de ces ouvrages, m'étant en trois différentes occasions attribué les émolumens et la réputation qui en étaient le résultat, je voulais esquiver les périls de cette quatrième et dernière entreprise. Non! je m'adresserai plutôt à mes associés avec le courage constant de l'héroïne de Mathieu Prior :

« T'ai-je seulement proposé de m'embarquer avec toi sur la surface unie d'une mer d'été, et d'abandonner les ondes pour retourner sur le rivage lorsque les vents souffleront et que les vagues seront agitées [1] ? »

Il conviendrait aussi peu à mon âge et à ma position de ne point reconnaître sans chicane certaines erreurs qu'on pourra trouver avec justice dans cette quatrième série des *Contes de mon Hôte*. — Ce dernier ouvrage ne fut jamais revu ni corrigé par M. Peter Pattieson, puisque celui-ci n'existe plus; — c'est le même et digne jeune homme dont le nom fut si souvent répété dans ces introductions, et jamais sans ces éloges sur son bon sens, ses talens et même son génie, que l'aide qu'il prêtait à mon entreprise lui donnait le droit de réclamer de l'ami et du patron qui lui survit; — ces pages, je l'ai dit, furent l'*ultimus labor* de mon ingénieux ami : mais je ne dis pas, comme le grand docteur Pitcairn de son héros : *ultimus atque optimus*. Hélas! l'étourdissement qu'on éprouve sur la route de fer de Manchester n'est pas aussi dangereux pour les nerfs que des voyages trop fréquens dans les chars rapides du monde idéal; ils tendent à rendre l'imagination confuse et à frapper le jugement d'inertie; c'est une remarque qui a été faite dans tous les siècles, non-seulement par les érudits, mais encore par beaucoup d'Offelis eux-mêmes, à l'esprit épais. La marche rapide de l'imagination dans de tels exercices, où les souhaits de l'écrivain sont pour lui comme la tapisserie du prince Hussein dans les *Contes orientaux*, est-elle la cause principale du danger? ou, sans nous arrêter à la fatigue de ce mouvement, l'habitation continuelle dans ces régions de l'imagination est-elle aussi peu convenable pour l'intelligence de l'homme qu'il l'est pour sa construction physique de respirer pendant trop long-temps « — l'air subtil du sommet des montagnes? » — c'est une question qui ne m'appartient pas; mais il est certain que nous découvrons

1. Ballade de la Belle Brune.

souvent dans les ouvrages de cette première classe d'hommes, des signes d'égarement et de confusion qu'on n'aperçoit pas aussi fréquemment dans ceux des personnes auxquelles la nature a donné une imagination dont les ailes sont plus faibles ou le vol moins ambitieux.

Il est pénible de voir le grand Michel Cervantes lui-même, semblable aux fils d'hommes plus simples, se défendre contre les critiques de l'époque, qui l'attaquaient sur quelques petites contradictions et inexactitudes qui sont sujettes à obscurcir les progrès d'un esprit même aussi supérieur que le sien, lorsque les ombres du soir commencent à l'envelopper.

« — C'est une chose fort ordinaire, dit Don Quichotte, que les hommes qui ont obtenu une grande réputation par leurs ouvrages avant qu'ils aient été imprimés, la perdent entièrement, ou du moins en grande partie, après. — La raison en est bien simple, répondit le bachelier Carrasco; leurs fautes sont plus facilement découvertes lorsque les livres sont imprimés et plus soigneusement examinés; et surtout si l'auteur a été beaucoup vanté auparavant, la sévérité de l'examen en est d'autant plus grande. Ceux qui se sont créé un nom par leur propre génie, les grands poètes et les historiens célèbres, sont ordinairement, sinon toujours, enviés par une classe d'hommes qui trouvent leurs délices à censurer les ouvrages des autres, bien qu'ils ne soient capables de rien produire eux-mêmes. — Cela n'est pas surprenant, reprit Don Quichotte; il y a beaucoup de théologiens qui feraient de fort mauvais prédicateurs, et cependant qui sont assez prompts à trouver des défauts et des paroles superflues dans les sermons des autres. — Tout cela est vrai, dit Carrasco, et je désirerais que de pareils censeurs fussent plus miséricordieux, eussent moins de scrupules et ne s'attachassent pas avec si peu de générosité à de petites taches qui ne sont que des atomes sur la surface d'un brillant soleil. Si *aliquando dormitat Homerus*, qu'ils pensent combien de nuits il se tint éveillé pour présenter ses nobles ouvrages à la lumière, aussi peu obscurcis de défauts que possible. Et il arrive souvent que ce qui est critiqué comme une faute est plutôt un ornement, de même que des signes ajoutent souvent à la beauté d'un visage. Quand tout est dit, celui qui publie un livre court de grands risques; car il n'est pas probable qu'il en ait composé un capable d'obtenir l'approbation de toutes les classes de lecteurs. — Il est sûr, repartit Don Quichotte, que celui qui parle de moi ne peut avoir plu qu'à

un petit nombre. — C'est tout le contraire, répondit Carrasco; car comme *infinitus est numerus stultorum*, de même un nombre infini a admiré votre histoire. Quelques-uns seulement ont accusé l'auteur d'un manque de mémoire ou de sincérité, parce qu'il oublia de donner des détails sur la manière dont l'âne de Sancho fut volé. Cette particularité n'est pas mentionnée; on voit seulement, par l'histoire, qu'il fut pris, et cependant, plus tard, nous voyons l'écuyer monté sur le même âne, sans qu'aucune lumière soit jetée sur cette affaire. Puis on dit encore que l'auteur oublie d'apprendre au lecteur ce que Sancho fit des cent pièces d'or qu'il trouva dans le porte-manteau de la Sierra-Morena, car on n'en dit pas un mot non plus; beaucoup de gens désirent savoir ce qu'il en fit et comment il les dépensa. C'est un des principaux points sur lesquels l'ouvrage est jugé défectueux. — »

Aucun lecteur ne peut avoir oublié combien Sancho est amusant lorsqu'il éclaircit les obscurités auxquelles le bachelier Carrasco fait allusion; mais il reste encore assez de semblables *lacunæ*, inadvertances et méprises, pour exercer le génie de ces critiques espagnols qui s'estimaient trop dans leur sagesse pour profiter des aimables et modestes excuses de cet immortel auteur.

Si Cervantes l'eût voulu, il n'y a pas de doute qu'il aurait pu s'excuser sur sa mauvaise santé et les souffrances qu'il éprouvait en finissant la seconde partie de Don Quichotte. Il est évident que les intervalles que la maladie laissait à Cervantes n'étaient pas bien favorables pour revoir des compositions légères et corriger au moins les erreurs les plus grossières et les imperfections que chaque auteur devrait, quand cela ne serait que par amour-propre, effacer de ses ouvrages avant de les exposer à la lumière du grand jour, où on pourra les apercevoir distinctement, et où il ne manquerait pas d'ailleurs de personnes officieuses qui se chargeraient de les faire remarquer.

Il est temps maintenant d'expliquer dans quel dessein nous avons rappelé les légères erreurs de l'inimitable Cervantes, et ces passages dans lesquels il a plutôt défié ses adversaires qu'il n'a plaidé sa propre cause; car je suppose qu'on reconnaîtra facilement que la distance est trop immense entre le génie de l'Espagne et nous-mêmes, pour nous permettre de nous servir d'un bouclier qui n'était formidable que par la main vigoureuse dans laquelle il était placé.

L'histoire de mes premières publications est connue. Je n'abus-

donne pas non plus le dessein de terminer ces *Contes de mon Hôte* qui ont eu une si heureuse fortune ; mais la mort qui s'approche de nous tous d'un pas silencieux renversa dans sa fleur l'ingénieux jeune homme à la mémoire duquel j'ai composé une épitaphe et érigé, à mes propres frais, ce monument qui protége ses restes au bord de la rivière Gander, qu'il a contribué à rendre immortelle ; dans un lieu de son propre choix et peu éloigné de l'école qui est sous ma direction. En un mot, M. Pattieson me fut ravi pour un monde meilleur.

Je ne bornai pas seulement mes soins à cette gloire posthume, mais je fis l'inventaire des effets qu'il laissa, et je les conservai, principalement une petite garde-robe, quelques livres imprimés, d'une plus grande importance, ainsi que certains manuscrits tachés que je découvris dans son armoire. En les parcourant, je vis qu'ils renfermaient deux contes, appelés, l'un *Robert, comte de Paris*, l'autre, *le Château périlleux* ; mais je fus singulièrement désappointé en m'apercevant qu'ils n'étaient nullement dans cet état de correction qui aurait porté toute personne expérimentée à s'écrier, dans le langage technique de la librairie : « Bon à mettre sous presse. » Il y avait non-seulement *hiatus valdè deflendi*, mais de graves anachronismes et autres méprises, qu'aurait effacés une révision faite à plaisir, si M. Pattieson avait eu le temps de la faire. Après avoir parcouru attentivement ces manuscrits, je me flattai que, malgré leurs défauts, ils contenaient çà et là des passages qui prouvaient que de pénibles souffrances n'avaient pas été capables d'éteindre cette imagination brillante que le monde littéraire s'était plu à reconnaître dans les créations des *Puritains d'Ecosse*, de *la Fiancée de Lammermoor*, et autres contes. Mais je rejetai cependant le manuscrit dans un tiroir, résolu de ne point le soumettre à l'épreuve Ballantynienne [1], jusqu'à ce que je pusse obtenir l'assistance de quelque personne capable de suppléer à ce qui manque, de corriger les erreurs, afin qu'ils pussent être offerts au public, ou peut-être que des occupations sérieuses me permissent d'employer moi-même mon temps à cette tâche.

Tandis que j'étais dans cette incertitude, je reçus la visite d'un étranger ; il me fut annoncé comme un jeune homme désirant me parler pour affaire particulière. Je pensai aussi qu'il était question d'un nouvel écolier ; mais cette idée fut tout à coup réprimée en

1. L'imprimeur des *Contes de mon Hôte* se nomme *Ballantyne*.

observant que l'extérieur de l'étranger était, au degré le plus remarquable, ce que mon hôte de l'auberge de sir William Wallace appelle *grenu* dans sa phraséologie. Son habit noir avait du service, son gilet d'étoffe grise attestait par des signes plus visibles encore qu'il avait assisté à plus d'une campagne, et la troisième pièce de sa toilette avait encore plus de droits que les deux autres aux invalides. Ses souliers, chargés de boue, attestaient que son voyage avait été pédestre, et un *mawd* de couleur grise, ou *plaid* de berger, qui flottait autour de sa taille amaigrie, complétait un équipement qui, depuis le temps de Juvénal, a toujours été la livrée d'un pauvre savant. Je conclus donc que je voyais un candidat pour la place vacante de sous-maître, et je me préparai à écouter ses propositions avec la dignité qui convenait à ma position. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'il se trouva que j'avais devant les yeux, dans la personne de ce rustique étudiant, Paul, le frère de Peter Pattieson, venu pour recueillir la succession de son frère, et qui semblait n'avoir pas une mince idée de la valeur de la partie de cette succession qui consistait en productions de sa plume!

Par le rapide examen de sa personne, je m'aperçus que ce Paul était un garçon rusé, ayant quelque teinture des lettres, comme son frère si regretté, mais totalement dépourvu de ces qualités aimables qui m'avaient souvent porté à me dire intérieurement que Peter était, comme le fameux John Gay,—« un homme pour l'esprit, un enfant pour la simplicité.—» Il attachait peu d'importance à la garde-robe de mon défunt ami; les livres n'avaient pas beaucoup plus de valeur à ses yeux: mais il demanda d'un ton péremptoire d'être mis en possession des manuscrits, alléguant, avec obstination, qu'aucun marché positif n'avait été terminé entre son défunt frère et moi, et enfin produisant à ce sujet l'opinion d'un greffier ou d'un homme d'affaires, sorte de personnes avec lesquelles j'ai toujours eu soin d'avoir aussi peu de chose à démêler que possible.

Mais une défense m'était laissée; elle vint à mon aide, *tanquam deus ex machinâ*. Ce rapace Paul Pattieson ne pouvait prétendre à m'enlever les manuscrits disputés, à moins de me payer une somme d'argent considérable, que j'avais avancée à différentes époques au défunt Peter, particulièrement pour acheter une petite rente à sa vieille mère. Ces avances, les frais de funérailles et autres dépenses, montaient à une somme assez forte, que le pauvre étudiant ainsi que son conseiller prévoyaient avoir une grande

difficulté à payer. Ledit M. Paul Pattieson écouta donc une proposition que je laissai tomber comme par accident. Je lui dis que, s'il se sentait capable de remplir la place de son frère et de rendre son ouvrage digne de l'impression, je lui accorderais dans ma maison la table et le logement, tandis qu'il serait ainsi occupé, requérant seulement son assistance, dans l'occasion, pour faire répéter les plus avancés de mes écoliers. Cela semblait promettre à nos disputes un terme également satisfaisant pour tous les partis, et le premier acte de Paul fut de tirer sur moi, pour une somme assez ronde, sous prétexte que sa garde-robe devait être renouvelée. Je ne fis aucune objection, bien que certainement il fît preuve de vanité en se faisant habiller à la dernière mode, lorsque non-seulement une grande partie des vêtemens du défunt pouvaient encore se porter une année ; mais, en outre, comme je venais de me donner un habillement complet de drap noir, M. Pattieson aurait été le bien venu aux vêtemens que je venais de quitter, ainsi que cela arrivait toujours à son défunt frère.

L'école, je suis obligé de le dire, allait bien. Mon jeune homme était fort sévère ; il remplissait son devoir de sous-maître avec tant d'activité qu'il outrepassait ses attributions, si je puis m'exprimer ainsi, et que je commençai à me sentir un zéro dans ma propre école.

Je me consolais en pensant que les corrections du manuscrit avançaient autant que je pouvais le désirer ; Paul Pattieson sur ce sujet, comme le vieux Pistol[1], parlait « *hardiment du pont*, » non-seulement dans notre maison, mais dans la société de nos voisins, parmi lesquels, loin d'imiter la vie retirée et monastique de son frère, il devint un gai visiteur et même un si bon vivant que dans la suite nous observâmes qu'il méprisait les modestes repas qui avaient paru d'abord des banquets splendides à son appétit dévorant. De cette manière, il déplut grandement à ma femme, qui s'applaudissait avec justice des mets abondans, propres et sains, dont elle nourrissait nos sous-maîtres et nos écoliers.

Enfin, j'avais plutôt l'espérance que je n'avais la conviction sincère que tout allait bien : et je me trouvais dans cet état d'esprit désagréable qui précède une rupture ouverte entre deux associés qui ont été long-temps jaloux l'un de l'autre, et qui, avant d'en venir à se séparer, sont encore retenus par le sentiment de leur intérêt mutuel.

1. Personnage plaisant des pièces de Shakspeare.

La première alarme me fut occasionée par un bruit qui courut dans le village que Paul Pattieson avait l'intention, sous peu de temps, d'entreprendre un voyage sur le continent. Il prétendait que c'était à cause de sa santé; mais le même rapport assurait que c'était plutôt pour satisfaire la curiosité que la lecture des classiques lui avait occasionée que dans tout autre motif. Je fus donc un peu alarmé à ce *susurrus*, et commençai à réfléchir que l'éloignement de M. Pattieson, à moins que je ne parvinsse à temps à remplacer ce jeune homme, pourrait être fatal à l'établissement; car, pour dire la vérité, ce Paul avait quelque chose d'attrayant pour ses écoliers, particulièrement pour ceux dont le caractère était doux; et j'avoue que je doutais si je pourrais le remplacer moi-même sous certains rapports, avec toute mon autorité et mon expérience. Ma femme, irritée, comme il lui convenait de l'être, des intentions de M. Pattieson, me conseilla de terminer sur-le-champ cette affaire et de l'approfondir tout d'un coup; et, en effet, j'avais toujours observé que cette méthode réussissait le mieux avec mes écoliers.

Mistress Cleishbotham n'était pas long-temps sans reprendre ce sujet; car, semblable à celles qui composent la race de Xantippe (quoique ma compagne soit une femme bien élevée), elle aime à emporter par la violence ce qu'elle n'a pu obtenir par la persuasion. —Vous êtes un homme très spirituel, monsieur Cleishbotham, observait-elle; un homme savant, monsieur Cleishbotham, — et le maître d'école de Gandercleugh, monsieur Cleishbotham, ce qui dit tout en un mot; mais beaucoup d'hommes presque aussi grands que vous ont été désarçonnés, parce qu'ils ont souffert qu'un inférieur montât en croupe derrière eux, et quoique dans le monde, monsieur Cleishbotham, vous ayez la réputation de tout faire, soit dans la direction de l'école, soit dans ce nouveau et profitable commerce de livres que vous avez entrepris, cependant on commence à dire ouvertement à Gandercleugh, des deux côtés de l'eau, que le sous-maître écrit les livres du magister et tient l'école. Demandez aux filles, aux femmes, aux veuves : elles vous diront que le plus petit écolier vient à Paul Pattieson pour répéter sa leçon aussi naturellement qu'il vient à moi pour son goûter; ils ne pensent jamais à s'adresser à vous pour un mot défectueux ou pour toute autre chose, à moins que ce ne soit pour un *exeat* ou pour tailler une vieille plume.

Cette tempête m'assaillit par un soir d'été, tandis que j'em-

ployais mes heures de loisir à fumer une pipe, me complaisant dans les douces pensées que l'herbe nicotiane a l'habitude de produire, plus particulièrement chez les personnes studieuses, dévouées *musis severioribus*. Je quittai à contre-cœur mon obscur sanctuaire, et j'essayai de réduire au silence les clameurs de la langue de mistress Cleishbotham qui avait quelque chose de particulièrement aigu et de pénétrant. — Femme, dis-je avec un ton d'autorité domestique convenable à l'occasion, *res tuas agas;* mêlez-vous de vos savonnages, de votre cuisine, de vos médecines et de tout ce qui concerne physiquement les écoliers, et laissez tout ce qui a rapport à leur éducation à mon sous-maître Paul Pattieson et à moi.

— Je suis fort aise, ajouta la maudite femme (ai-je pu parler ainsi!) que vous ayez la bonté de le nommer avant vous, car il n'y a pas de doute qu'il tient le premier rang ; vous pourriez entendre les voisins le dire ou le murmurer tout bas.

— Que murmurent-ils, véritable sœur des Euménides? m'écriai-je, l'irritant *œstrum* de la réprimande de cette femme l'emportant sur les effets sédatifs de la pipe et de la bière.

— Murmurent! reprit-elle du ton le plus aigu ; ils murmurent assez haut pour que je les entende, moi, que le maître d'école de Gandercleugh est devenu une vieille femme qui radote et passe tout son temps à boire avec le maître du cabaret, et laisse l'école, les livres et tout le reste aux soins de son sous-maître. Les commères de Gandercleugh disent aussi que vous avez engagé Paul Pattieson à écrire un livre qui vaudra mieux que tout ce que vous avez déjà fait ; et, pour prouver combien vous vous en occupez peu, on ajoute que vous ne savez pas même son titre, non! pas même si l'on y doit parler de quelque païen grec ou de Douglas-le-Noir.

Ces paroles furent prononcées d'un ton si amer qu'elles me piquèrent au vif, et je jetai ma pauvre vieille pipe, comme une des lances d'Homère, non pas au visage de ma provocante compagne, bien que j'en eusse une forte tentation, mais dans la rivière Gander, qui (cela est maintenant connu des voyageurs de presque toutes les parties de la terre) poursuit son cours paisible sur le rivage où l'école est agréablement située ; puis, me levant, j'enfonçai sur ma tête ce chapeau retroussé (l'orgueil du magasin de MM. Grieve et Scott), je me plongeai dans la vallée du ruisseau, et poursuivis mon chemin : la voix de mistress Cleishbotham m'ac-

compagnait dans ma retraite et ressemblait en quelque sorte aux cris de colère et de triomphe d'une troupe d'oies poursuivant un chien hargneux ou un enfant taquin qui s'est introduit sur son terrain, et qui s'enfuit devant elle. En vérité, ce ton de mépris et de colère, tandis qu'il résonnait à mes oreilles, avait une si grande influence sur moi, que, par un mouvement instinctif, je plaçai les pans de mon habit noir sous mes bras comme si j'avais couru le danger de les voir saisir par l'ennemi qui me poursuivait. Ce ne fut que lorsque j'eus atteint le lieu bien connu sur lequel Peter Pattieson avait rencontré le personnage célèbre connu sous le nom de *Old Mortality* [1], que je fis halte afin de recouvrer mes esprits et de réfléchir à ce que je devais faire. Ma tête était agitée par un chaos de passions parmi lesquelles la colère dominait; et pour quelle raison ou contre qui éprouvais-je un si violent déplaisir? il ne m'était pas facile de le démêler.

Néanmoins, ayant assujetti mon chapeau retroussé, avec un soin convenable, sur ma perruque bien poudrée, et après l'avoir soulevé un instant pour rafraîchir mon cerveau embrasé, ayant surtout rajusté et rabattu les pans de mon habit noir, je me trouvai en état de répondre à mes propres questions; car, avant que toutes ces manœuvres eussent été strictement accomplies, je l'aurais tenté en vain.

En premier lieu, pour me servir de la phrase de M. Docket, qui est le *Writer* (c'est-à-dire le procureur) dans notre village de Gandercleugh, je me sentis satisfait que ma colère fût dirigée contre tous, ou, en latin, *contra omnes mortales*, et plus particulièrement contre le voisinage de Gandercleugh pour les rapports qui circulaient au préjudice de mes talens littéraires, aussi bien que de mes succès comme pédagogue, et qui en accordaient la gloire à mon sous-maître: secondement, contre mon épouse, Dorothea Cleishbotham, pour avoir rapporté lesdits caquets calomnieux à mes oreilles d'une manière irrévérencieuse et inconvenante, et sans le respect voulu, dans le langage dont elle s'était servie, pour la personne à laquelle elle s'adressait; traitant des affaires dans lesquelles j'étais concerné si intimement, comme si elles eussent été des sujets de commérage à une soirée de Noël, où les femmes réclament le privilége de servir la *Bona Dea*, suivant leurs rites secrets féminins. Troisièmement, il devint clair que je

1. Le vieillard des tombeaux. Voyez l'introduction des *Puritains d'Écosse*.

pouvais répondre à tous ceux qui s'en informeraient, que ma colère était allumée contre Paul Pattieson, mon sous-maître, parce qu'il avait donné occasion aux voisins de Gandercleugh d'entretenir de semblables opinions, et à mistress Cleishbotham de me les rapporter irrespectueusement en face, puisque aucun de ces malheurs n'aurait existé s'il n'avait pas mis en avant de faux rapports de transactions privées et confidentielles dont je m'étais entièrement abstenu de parler devant un tiers.

Cet arrangement de mes idées ayant contribué à adoucir l'atmosphère orageuse qui leur avait donné naissance, laissa à la raison le temps de prédominer et de me demander de sa voix claire et nette si, au milieu de toutes ces circonstances, je faisais bien de nourrir une aussi violente indignation. Enfin, après un plus mûr examen, les diverses pensées splénétiques qui m'indignaient contre les autres se confondirent dans le ressentiment que j'éprouvais contre mon perfide sous-maître ; et, comme le serpent de Moïse, ce ressentiment absorba tout autre sujet de mécontentement. Me mettre en guerre ouverte avec tous mes voisins, à moins d'être certain de quelque moyen de m'en venger, eût été une entreprise au-dessus de mes forces, et qui eût probablement occasioné ma ruine. Faire une querelle publique à ma femme, au sujet de son opinion sur mes talens littéraires, eût été ridicule; et outre cela, mistress Cleishbotham était sûre d'avoir toutes les commères de son côté, qui l'auraient représentée comme une femme persécutée par son mari pour lui avoir offert de bons conseils et les lui avoir présentés avec une sincérité trop enthousiaste.

Il restait Paul Pattieson, le véritable objet de mon indignation, et je pouvais dire qu'il était en mon pouvoir, et que je pourrais le punir en le renvoyant suivant mon bon plaisir. Cependant des procédés vindicatifs à l'égard dudit Paul, bien qu'il fût facile de m'en passer l'envie, pouvaient produire de sérieuses conséquences pour ma propre bourse ; et je commençais à réfléchir avec anxiété que, dans ce monde, satisfaire nos passions s'accorde peu souvent avec nos intérêts, et que l'homme sage, le *verè sapiens*, hésite rarement lorsqu'il s'agit de préférer l'un à l'autre.

Je réfléchis aussi que j'étais tout-à-fait incertain jusqu'à quel point on avait eu raison d'accuser le nouveau sous-maître de tant de fautes à la fois.

En un mot, je commençai à m'apercevoir que ce ne serait pas une petite affaire que de rompre tout d'un coup et sans conseils un

marché, ou une société, comme diraient les jurisconsultes, qui, si elle était profitable audit Paul, promettait de l'être non moins pour moi, qui, par mon âge, mon savoir et ma réputation, étais à un si haut degré supérieur à lui. Touché par ces considérations jointes à d'autres, je résolus de procéder avec prudence dans cette occasion, de peur, en portant trop promptement mes plaintes, d'occasioner une rupture positive pour ce qui n'était peut-être qu'un malentendu qui s'expliquerait et s'excuserait facilement, ainsi qu'une voie d'eau sur un vaisseau neuf, qui, étant une fois découverte et soigneusement arrêtée, n'en rend le vaisseau que plus propre à tenir la mer.

Lorsque j'eus adopté cette résolution conciliante, j'atteignis l'endroit où une montagne presque perpendiculaire semblait terminer la vallée, ou du moins la diviser en deux vallons, servant l'un et l'autre comme de berceau à un torrent, le Gruff-Quack et le Gusedub, moins profond, mais plus bruyant, sur la gauche, qui à leur jonction forment la rivière Gander. Chacune de ces petites vallées a un sentier conduisant jusque dans leurs retraites les plus profondes, et rendu plus facile par les travaux des pauvres pendant la dernière saison rigoureuse. Un des deux porte le nom de Sentier Pattieson, tandis que l'autre a été consacré d'une manière aimable à ma mémoire par le titre de Dominie's Daidling-bit [1]. Là j'étais certain de rencontrer mon associé Paul Pattieson, car il avait l'habitude de revenir le soir à la maison par l'une ou l'autre de ces routes, après ses courses sans fin.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que je ne le visse descendre le Gusedub par ce tortueux sentier qui a si fortement le caractère d'un vallon écossais. Il était facile de le reconnaître de quelque distance à sa démarche fanfaronne, présentant le plat de sa jambe, comme le brave tapageur des clubs, et, suivant toute apparence, parfaitement satisfait non-seulement de sa jambe et de sa botte, mais de tout son extérieur, de la mode de ses habits, et même l'on aurait pu croire, du contenu de ses poches.

Avec ces manières, qui lui étaient habituelles, il s'approcha de moi, tandis que j'étais assis à la jonction des torrens, et je pus m'apercevoir que son premier mouvement était de passer après m'avoir fait un simple salut. Mais comme cela n'aurait pas été convenable, vu les termes où nous étions ensemble, il parut avoir

1. *Dominie* est le titre qu'on donne en général aux magisters chez les Ecossais.

adopté, après avoir réfléchi, une marche tout opposée. S'approchant de moi avec un air de vivacité, je puis même ajouter d'impudence, et abordant tout d'un coup les affaires importantes que j'avais à discuter, mais d'une manière plus convenable à leur gravité : — Je suis bien aise de vous voir, monsieur Cleishbotham, dit-il avec un mélange inimitable de confusion et d'effronterie. On raconte les plus surprenantes nouvelles qu'on ait entendues dans le monde littéraire de mon temps. Tout Gandercleuch s'en étonne ; on ne parle pas d'autre chose, depuis la plus jeune des apprenties de miss Buskbody jusqu'au ministre lui-même, et l'on se demande avec surprise si les nouvelles sont vraies ou fausses. Il est certain qu'elles sont d'une singulière nature, surtout pour vous et pour moi.

— Monsieur Pattieson, dis-je, il m'est impossible de deviner ce que vous voulez dire. *Davus sum, non Œdipus ;* je suis Jedediah Cleishbotham, maître d'école de la paroisse de Gandercleugh : je ne suis point sorcier ni devin, et je ne sais point expliquer les énigmes.

— Eh bien ! répondit Paul Pattieson, monsieur Jedediah Cleishbotham, maître d'école de la paroisse de Gandercleugh, j'ai à vous informer que notre espérance est entièrement détruite. Les Contes sur la publication desquels nous comptions avec tant de confiance ont été déjà imprimés. On les connaît à l'étranger, par toute l'Amérique ; les papiers anglais en font le plus grand bruit.

Je reçus cette nouvelle avec la même sérénité d'ame avec laquelle j'aurais accepté un coup dans l'estomac, asséné par un moderne gladiateur, de toute l'énergie de son poing. — Si cette information est exacte, monsieur Pattieson, je me vois dans la nécessité de vous soupçonner d'avoir fourni à la presse étrangère la copie dont les imprimeurs ont usé sans scrupule et sans respect pour les droits incontestables des propriétaires du manuscrit ; et je désirerais savoir si cette production américaine contient les corrections que nous avons jugées nécessaires avant que l'ouvrage pût être offert au public. — Mon jeune homme vit qu'il était nécessaire de répondre à cette demande d'une manière positive, car ma voix était expressive et mon ton décidé. Son audace naturelle le soutint néanmoins, et il répondit avec fermeté :

— D'abord, monsieur Cleishbotham, ces manuscrits sur lesquels vous réclamez un droit fort douteux ne furent jamais donnés par moi ; et il faut qu'ils aient été envoyés en Amérique, soit par

vous-même, soit par quelqu'une des différentes personnes auxquelles vous avez procuré l'occasion de parcourir les ouvrages que mon frère a laissés.

— Monsieur Pattieson, répondis-je, je vous prie de vous rappeler que je ne pouvais pas avoir l'intention, soit par moi-même, soit par d'autres, de faire publier ces manuscrits, avant que, par les changemens que j'avais médités et que vous vous étiez chargé de faire, nous les eussions rendus dignes du public.

M. Pattieson me répondit avec beaucoup de chaleur : — Monsieur, il est bon que vous sachiez que, lorsque j'acceptai vos misérables propositions, c'était moins pour elles-mêmes que pour l'honneur et la gloire littéraire de mon défunt frère. Je prévis que, si je les refusais, vous n'hésiteriez pas à confier cette tâche à des mains indignes ; ou peut-être l'auriez-vous entreprise vous-même, vous l'homme le plus incapable de toucher aux ouvrages d'un génie qui n'est plus : ce que, avec la grâce de Dieu, j'étais déterminé à empêcher. Mais la justice du ciel a pris cette affaire dans ses propres mains. Les travaux de Peter Pattieson iront maintenant à la postérité sans être déchiquetés par le ciseau de la censure tenu par les mains d'un faux ami. Honte à celui qui a pu penser que l'arme coupable pourrait être tenue par celles d'un frère !

J'écoutai ce discours avec une espèce de vertige et d'embarras dans la tête qui m'aurait probablement renversé mort à ses pieds, si une pensée comme celle de cette vieille ballade,

Le comte Percy voit ma chute,

n'eût rappelé à mon souvenir que j'augmenterais le triomphe de mon adversaire en donnant carrière à mes passions en la présence de M. Pattieson, qui, il n'y avait aucun doute, était plus ou moins directement coupable de cette publication transatlantique, et qui avait d'une manière ou d'une autre trouvé son intérêt dans cette infidélité à nos conventions [1].

Pour échapper à son odieuse présence, je lui souhaitai le bonsoir sans cérémonie, et me dirigeai vers le vallon, avec l'air non pas d'un homme qui quitte un ami, mais qui vient de congédier un compagnon désagréable. Le long de la route je pesai toute cette

1. L'auteur fait ici allusion à la publication d'un fragment de *Robert de Paris*, qui a été vendu à un journal américain, malgré les conventions faites avec l'éditeur d'Edimbourg.

affaire avec une anxiété qui ne tendit pas à me remettre. Si je m'en étais senti la force, j'aurais pu supplanter cette édition bâtarde, de laquelle les gazettes littéraires ont déjà donné de nombreux échantillons, en présentant, dans une copie publiée immédiatement à Édimbourg, des corrections proportionnées aux erreurs auxquelles j'ai déjà fait allusion.

Je me rappelai la facile victoire de la véritable seconde partie des *Contes de mon Hôte*, publiée par un *interlope* sous le même titre [1]. Pourquoi n'aurais-je pu obtenir le même triomphe? Il y aurait eu enfin, à me venger ainsi, un amour-propre de talent qui eût été excusable pour un homme outragé; mais l'état de ma santé avait été si faible, qu'une tentative de cette nature eût, depuis quelque temps, été imprudente.

C'est sous de semblables circonstances que les *restes* [2] de Peter Pattieson doivent être acceptés comme ils furent laissés dans son secrétaire; et je prends humblement congé du lecteur, dans l'espérance que, tels qu'ils sont, ils obtiendront l'indulgence de ceux qui ont toujours été trop bons pour les productions de sa plume, et sous tous les rapports envers l'obligé serviteur du courtois lecteur.

J. C.

Gandercleugh, 15 octobre 1831.

1. *Le Château de Pontefract*, *Conte de mon Hôte*. Un libraire de Londres imagina de publier sous ce titre un roman assez médiocre, et il fit répandre le bruit que Walter Scott en était l'auteur. Ce roman, traduit en français, a été publié à Paris avec le nom de Scott, que le libraire lui a conservé, malgré toutes les réclamations de l'éditeur des ouvrages de Walter Scott.

2. *Remains*.

Sainte-Sophie et sa coupole d'or;
Constantinople assise aux confins des deux mondes;
Des bosquets de cyprès les retraites profondes;
Sur les bords opposés ce front majestueux
Que le divin Olympe élève jusqu'aux cieux;
Ces douze îles sur l'onde étalant leur verdure;
Inimitable aspect, ravissante peinture,
Dont la belle Marie enivrait ses regards.

Lord Byron, *Don Juan*.

AVERTISSEMENT

DE

ROBERT, COMTE DE PARIS.

Sir Walter Scott envoya de Naples, dans le mois de février 1832, une introduction pour *le Château périlleux*, mais s'il en écrivit une pour une seconde édition de *Robert de Paris*, elle n'a pas été trouvée dans ses papiers.

Quelques notes extraites principalement des livres qu'on l'a vu consulter lorsqu'il dictait ce roman, sont jointes à cette nouvelle édition. Pour ajouter à ce que l'auteur a présenté sous la forme d'avis historiques relativement aux personnages *historiques* qu'il avait introduits dans le roman, on offre ici au lecteur quelques passages qui l'amuseront probablement ; ils sont tirés de l'*Alexiade*, dans laquelle Anne Comnène décrit l'incident qui aura sans aucun doute déterminé sir Walter Scott au choix de son héros.

« Mai, A. D. 1097. Quant au nombre de ceux qui s'avançaient vers la *grande ville*, il suffira de dire qu'il ressemblait aux étoiles du ciel ou au sable des rivages de la mer ; il était, suivant les paroles d'Homère, immense *comme les feuilles et les fleurs du printemps*. Mais quoique les noms des chefs soient encore présens à ma mémoire, leur nombre seul me dissuaderait d'entreprendre de les compter, lors même que ma langue me fournirait les moyens d'articuler leurs sons barbares ; pourquoi d'ailleurs affligerais-je mes lecteurs de la longue énumération des noms de ceux dont la présence causait tant d'horreur à ceux qui les contemplaient ? »

« Aussitôt qu'ils approchèrent de la grande ville, ils occupèrent des stations qui leur avaient été indiquées par l'empereur près du monastère de Cosmidius. Mais cette multitude ne ressemblait pas

aux Hellènes d'autrefois, qui pouvaient être gouvernés par la voix de neuf hérauts. Il était besoin de vaillans soldats pour les surveiller continuellement et les empêcher de violer les ordres de l'empereur. Ce dernier travaillait pendant ce temps pour obtenir des autres chefs qu'ils reconnussent son autorité suprême, ce q'uavait déjà fait Godefroy, Γοντοφρε, lui-même. Mais, malgré la bonne volonté qu'avaient quelques-uns de consentir à cette proposition, et leur assistance à l'égard de leurs confrères, les projets de l'empereur obtinrent peu de succès, car la majorité attendait l'arrivée de Bohemond, Βαὶμοντος, dans lequel elle plaçait toute sa confiance. Les croisés employaient donc toute l'adresse possible pour gagner du temps. L'empereur, qu'il n'était pas facile de tromper, pénétra leurs desseins; et, en accordant à quelques chefs puissans des grâces au-delà de leurs espérances, ainsi qu'en usant de divers autres moyens, il l'emporta enfin, et gagna l'assentiment général : les chefs suivirent l'exemple de Godefroy, qui fut personnellement d'un grand secours dans cette affaire.

« Les chefs étant assemblés, et Godefroy parmi eux, le serment fut prononcé; mais lorsque tout fut terminé, un certain noble, parmi ces comtes, eut l'audace de s'asseoir sur le trône de l'empereur. Τολμησας τις απο παντων των κομητων ἐυγενὴσ εις τον σκιμποδα του Βασιλεως εκαθισεν. L'empereur se contint et ne dit pas un mot; car il connaissait depuis long-temps le caractère des Latins.

« Mais le comte Baudouin, Βαλδουινος, s'avançant, le saisit par le bras, l'arracha du trône, et, après lui avoir fait beaucoup de reproches, ajouta : — Il ne vous convient pas de faire de semblables choses, surtout après avoir prêté le serment de fidélité, δουλειαν ὑποσχομενῳ. Ce n'est pas l'habitude des empereurs romains de permettre que leurs inférieurs s'asseoient près d'eux, pas même ceux qui sont nés dans leur empire, et l'on doit respecter les usages des pays où l'on se trouve. Mais l'audacieux, ne répondant rien à Baudouin, regarda fixement l'empereur, et murmura quelque chose dans son dialecte. On nous le traduisit, et cela voulait dire : « Contemplez ce rustre, χωριτης, assis sur un trône, tandis que de si grands chefs sont debout autour de lui ! »

« Le mouvement de ses lèvres n'échappa point à l'empereur, il appela un Grec qui comprenait le dialecte latin, et lui demanda ce que cet homme venait de dire. Lorsque l'empereur l'eut entendu, il ne dit rien aux autres chefs, et renferma son mécontente-

ment en lui-même. Lorsque la cérémonie fut terminée, il appela en particulier ce Latin orgueilleux et grossier, υψηλοφρονα ἐκεινον καὶ αναιδη, et lui demanda qui il était, de quel lignage, et de quelle région il sortait. « Je suis Franc, dit-il, du plus pur sang des nobles. Ce que je sais, c'est que dans l'endroit où trois routes se rencontrent dans le pays d'où je viens, il y a une église ancienne dans laquelle quiconque a le désir de se mesurer dans un combat singulier prie Dieu de l'assister dans ce dessein, et attend l'arrivée d'un adversaire. J'ai attendu long-temps dans ce lieu, mais je n'ai pas encore trouvé d'homme assez hardi pour se mesurer contre moi. » L'empereur, après avoir écouté ces paroles, répondit : « Si jusqu'ici tu as vainement cherché à te battre, le temps est venu qui t'en fournira d'abondantes occasions. Et je te conseille de ne te placer, ni à la tête ni à l'extrémité de la phalange, mais au milieu de tes compatriotes, car depuis long-temps je suis habitué à la manière de combattre des Turcs. » Après cet avis, il congédia non-seulement cet homme, mais encore ceux qui allaient partir pour cette expédition. » (*Alexiade*, livre X, pages 237, 238.)

Ducange, ainsi qu'il en est fait mention dans la nouvelle, identifie l'église décrite par le croisé avec celle de *Notre-Dame de Soissons*, de laquelle un poète du temps de Louis VII a dit :

> Veiller y vont encore li pèlerin,
> Cil qui bataille veulent fere et fournir.
>
> DUCANGE. *Alexiade*, p. 86.

On doit observer que la princesse Anne Comnène était née le 1er décembre, A. D. 1083, et qu'elle était par conséquent dans sa quinzième année lorsque les chefs de la première croisade firent leur apparition à la cour de son père. Cependant il n'est pas invraisemblable de la montrer déjà comme les femmes de Nicéphore Brienne, dont, plusieurs années après la mort de ce prince, elle parle dans son histoire, comme τον εμου καισαρα, et dans d'autres termes non moins affectueux. L'amertume avec laquelle elle traite continuellement Bohémond, comte de Tarente, et ensuite comte d'Antioche, peut être attribuée à un désappointement en amour ; et dans une occasion remarquable, la princesse exprime certainement un grand mépris pour son mari. Je ne puis citer aucune autre autorité pour les libertés prises avec le caractère conjugal de cette dame dans *Robert de Paris*.

Son mari, Nicéphore Brienne, était le petit-fils du personnage

du même nom, qui figure dans l'histoire comme le rival de Nicéphore Botoniates au trône impérial. Il fut, à son mariage avec Anne Comnène, investi du rang de *Panhypersebaste*, ou *omnium augustissimus*; mais Alexis l'offensa profondément dans la suite, en ne lui reconnaissant que la dignité de sébaste. Ses éminentes qualités, soit dans la paix, soit dans la guerre, sont reconnues par Gibbon, et il a laissé quatre volumes de mémoires relatifs aux premiers temps du règne de son beau-père; ils acquièrent de la valeur en ce qu'ils sont l'ouvrage d'un homme qui a été témoin oculaire des évènemens qu'il raconte. Il paraît qu'Anne Comnène considéra comme un devoir de terminer la tâche que son mari n'avait pu achever; de là vient l'*Alexiade*, et certes, malgré ses défauts, c'est encore le premier ouvrage historique sorti de la main d'une femme.

« La vie de l'empereur Alexis, dit Gibbon, a été tracée par la plume d'une fille chérie, inspirée par son amour filial et le louable zèle de perpétuer le souvenir des vertus de son père; craignant d'être accusée de partialité, la princesse proteste constamment que non-seulement elle raconte ce qu'elle a vu, mais qu'elle a pris conseil des entretiens et des écrits des personnes les plus respectables; et qu'après un intervalle de trente ans, oubliée par ses anciennes connaissances, et oubliant elle-même le monde, sa triste solitude n'était accessible ni à la crainte, ni à l'espérance, et que la vérité sans fard lui était encore plus chère que la mémoire de son père. Cependant, au lieu de la simplicité de style et de narration qui aurait gagné notre confiance, une affectation étudiée et une prétention continuelle à la science trahissent à chaque page la vanité d'un auteur féminin. Le caractère naturel d'Alexis est perdu dans une nomenclature de vertus, et le ton perpétuel de panégyrique et d'apologie éveille nos soupçons sur la véracité de l'histoire et le mérite de son héros. Nous ne pouvons pas cependant lui refuser cette judicieuse et importante remarque, que les désordres des temps firent les infortunes et la gloire d'Alexis, et que toutes les calamités qui peuvent affliger un empire à son déclin s'accumulèrent pendant son règne, par la justice du ciel et les vices de ses prédécesseurs. Dans l'est, les Turcs victorieux savaient étendre de la Perse à l'Hellespont le règne du croissant et du Coran; l'ouest était envahi par la valeur aventureuse des Normands; et dans les momens de paix, le Danube envoyait de nouveaux essaims qui avaient gagné dans la science de la guerre ce qu'ils avaient

perdu de la férocité de leurs manières. La mer n'était pas moins hostile que la terre, et tandis que les frontières étaient assaillies par un ennemi ouvert, le palais était en proie à des conspirations secrètes.

« Tout à coup la bannière de la croix fut déployée par les Latins; l'Europe se précipita sur l'Asie, et Constantinople fut envahie par cet impétueux déluge. Dans la tempête, Alexis conduisit le vaisseau impérial avec autant de dextérité que de courage; à la tête de ses armées, il montra une grande hardiesse dans ses actions, beaucoup d'adresse dans ses stratagèmes et de patience dans les fatigues; il était prompt à profiter de ses avantages, et se relevait de ses défaites avec une inconcevable vigueur. La discipline du camp fut totalement changée, et une nouvelle génération d'hommes et de soldats fut créée par les préceptes et l'exemple du chef. Dans ses relations avec les Latins, Alexis montra beaucoup de patience et d'adresse; son œil clairvoyant pénétra le nouveau système d'un monde inconnu.

« Ses nombreux descendans des deux sexes ornaient sa cour et assuraient sa succession; mais leur luxe et leur fierté offensaient les nobles, épuisaient les revenus de l'Etat, et insultaient à la misère du peuple. Anne fut le témoin fidèle des fatigues que causèrent à son père les soins de l'empire; la santé d'Alexis en fut altérée, et son bonheur détruit. La patience du peuple se lassa de la longueur et de la sévérité de son règne, et il perdit avant sa mort l'amour et le respect de ses sujets. Le clergé n'oublia jamais qu'il avait appliqué les richesses de l'Eglise aux besoins de l'Etat, mais il applaudissait à ses connaissances en théologie, à son zèle ardent pour la foi orthodoxe, qu'il défendit en paroles comme avec sa plume et son épée. Cependant la sévérité de sa morale fut soupçonnée par les personnes qui passèrent leur vie dans son intimité. A ses derniers momens, lorsque, pressé par l'impératrice Irène de changer l'ordre de succession, il souleva la tête, et fit entendre une pieuse éjaculation sur les vanités du monde, la réponse que lui fit alors l'impératrice indignée peut servir d'épitaphe sur sa tombe : « Vous mourrez ainsi que vous avez vécu, comme un hypocrite. »

« Le plus grand désir de l'impératrice Irène était de voir sa fille, la princesse Anne, occuper le trône au détriment de son fils aîné. La philosophie de la princesse n'aurait pas refusé le poids d'un diadème, mais l'ordre de succession fut maintenu par les amis de

la patrie; l'héritier légitime prit le sceau royal des mains de son père expirant, soit que ce dernier fût insensible, soit qu'il eût encore sa connaissance, et le peuple obéit au maître du palais. Anne Comnène, poussée par l'ambition et la vengeance, conspira contre la vie de son frère, et lorsque ses projets furent anéantis par les craintes ou les scrupules de son mari, elle s'écria avec colère que la nature s'était trompée, et qu'elle avait donné à Brienne une ame de femme. Lorsque la trahison de la princesse Anne fut découverte, sa fortune fut confisquée, et son existence compromise; la clémence de l'empereur lui sauva la vie; mais il s'appropria les trésors du palais de sa sœur, et répandit cette riche confiscation sur les plus zélés de ses serviteurs. » (*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, chapitre XLVIII.)

On ignore l'année dans laquelle Anne Comnène mourut. Il paraît qu'elle écrivit son *Alexiade* dans un couvent, et qu'elle passa environ trente ans dans cette solitude avant que son ouvrage ne fût publié.

Quant à l'exactitude des évènemens publics dont il est fait mention dans *Robert de Paris*, nous renvoyons le lecteur aux auteurs cités ci-dessus, chapitres XLVIII, XLIX et L, ainsi qu'au premier volume de l'*Histoire des Croisades*, de Mills.

J. G. L.

Londres, 1er mars 1833.

ROBERT,

COMTE DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

> LÉONTIUS:
> Ce pouvoir bienfaisant, qui, bien avant l'orage,
> Voile le firmament sous un sombre nuage,
> Pour avertir l'oiseau de chercher un abri,
> Vit la Grèce expirer sans en être attendri.
> Quel prodige a prédit notre destin funeste ?
>
> DÉMÉTRIUS.
> Maints présages affreux l'ont rendu manifeste :
> Un gouvernement faible et des lois sans pouvoir;
> Un peuple aux factions immolant son devoir;
> Les grands livrés au luxe, et ces maux innombrables.
> Des Etats chancelans fléaux inévitables.
> Quand la corruption, montrant un front d'airain,
> Offre de notre perte un présage certain,
> Pouvez-vous demander qu'aujourd'hui la nature,
> Brave Léontius, enfante un autre augure,
> Expliqué par le fourbe, et du fou redouté ?
>
> *Irène*, acte Ier.

Les observateurs attentifs de la nature, dans le règne végétal, ont remarqué que, lorsqu'on prend une greffe sur un vieil arbre, cette greffe qui, dans la forme extérieure, a l'apparence d'une jeune pousse, est, dans le fait, parvenue au même point de maturité, ou même de dépérissement, que le tronc qui lui donne naissance. De là vient, dit-on, qu'on voit souvent, à peu près a la même époque, certains arbres d'une espèce particulière se dessécher et mourir, parce que, devant toutes leurs forces vitales à la même souche, ils ne peuvent prolonger leur existence au-delà de la sienne.

De la même manière, les puissances de la terre, par un grand et soudain effort, ont cherché à transplanter des villes, des Etats

et des peuples, croyant assurer à leur nouvelle capitale la richesse, la majesté, la magnificence et l'étendue sans bornes de l'ancienne cité qu'ils voulaient rajeunir. Ils espéraient recommencer une nouvelle suite de siècles, à partir de la date de la fondation de leur nouvelle ville, qui devait avoir, du moins ils se l'imaginaient, autant de durée et non moins de renommée que l'ancienne, que le fondateur se flattait de voir remplacée par sa nouvelle métropole dans toute la gloire de sa jeunesse. Mais la nature a ses lois, et elles semblent s'appliquer au système social comme à l'ordre végétal. Il paraît que c'est une règle générale que ce qui doit durer long-temps doit être mûri lentement et perfectionné par degrés; tandis que tout effort soudain, quelque gigantesque qu'il soit, pour amener tout à coup l'exécution d'un plan combiné pour durer des siècles, offre nécessairement, dès le principe même, des symptômes de ruine et de mort. Ainsi, dans un beau conte oriental, un derviche explique au sultan de quelle manière il a vu croître les arbres magnifiques sous lesquels il se promène, en cultivant les graines qu'il avait semées; et l'orgueil du prince est humilié en songeant que ces plantations, venues d'une manière si simple, acquéraient une nouvelle vigueur à chaque retour du soleil, tandis qu'il voyait se dessécher, dans la valle d'Orez, la tête majestueuse des cèdres épuisés qu'il y avait fait transplanter par un violent effort [1].

Je crois que tous les hommes de goût, et il en est beaucoup qui ont été voir récemment Constantinople, ont été d'accord que, s'il était possible de trouver sur toute la surface du globe un endroit digne de devenir le siége d'un empire universel, ceux qui seraient appelés à faire un pareil choix accorderaient la préférence à la ville de Constantin, comme réunissant à la fois la beauté, la richesse, la sûreté et la grandeur. Cependant, avec tous ces avantages de la situation et du climat, avec toute la splendeur architecturale de ses églises et de ses palais, avec ses carrières de marbre et ses trésors immenses, l'empereur qui fonda cette ville doit avoir reconnu lui-même que, quoiqu'il pût employer tous ces riches matériaux au gré de sa volonté, c'était l'ame de l'homme, c'étaient ses facultés intellectuelles, portées par les anciens au plus haut degré, qui avaient produit ces chefs-d'œuvre de talent, lesquels, comme ouvrages de l'art ou du travail moral, frappaient de stupeur et d'admiration ceux qui les voyaient. Le pouvoir de

1. Conte du Persan Mirglip dans les *Contes des génies*.

l'empereur pouvait dépouiller d'autres villes de leurs statues et de leurs chefs-d'œuvre pour en décorer celle dont il avait fait sa nouvelle capitale; mais les hommes qui avaient fait de grandes actions, et ceux, presque aussi estimés, qui avaient célébré leurs hauts faits à l'aide de la poésie, de la peinture et de la musique, avaient cessé d'exister. La nation, quoique étant encore la plus policée du monde, avait passé cette époque de la civilisation où le désir d'une juste renommée forme la seule ou la principale récompense des travaux de l'historien ou du poète, du peintre ou du statuaire. La constitution despotique et arbitraire introduite dans l'empire avait entièrement détruit depuis long-temps cet esprit public qui avait animé les historiens libres de Rome, et n'avait laissé que de faibles souvenirs qui ne produisaient aucune émulation.

Pour parler comme s'il s'agissait d'une substance animée, quand même Constantin aurait pu régénérer sa nouvelle métropole par la transfusion des principes vitaux de l'ancienne Rome, ces principes n'existaient plus, pour que Constantinople pût les emprunter, et Rome les transmettre.

Sous un point de vue très important, l'état de la capitale de Constantin avait été totalement changé, et ce changement avait été plus avantageux à cette ville qu'on ne saurait le dire. Le monde était alors chrétien, et en renonçant au code du paganisme, il s'était délivré du poids d'une honteuse superstition; et il n'y a pas le moindre doute que cette foi plus pure n'ait produit pour la société les résultats naturels qui étaient à désirer, en faisant entrer graduellement dans les cœurs de meilleurs principes, et en apprenant au peuple à dompter ses passions. Mais tandis qu'un grand nombre de néophytes adoptaient avec docilité leur nouvelle croyance, il en était quelques-uns qui, dans l'arrogance de leur jugement, interprétaient les Ecritures comme bon leur semblait, et d'autres ne manquaient pas de se servir de leur caractère religieux et de leur rang dans la hiérarchie spirituelle, pour s'élever au pouvoir temporel. Il arriva ainsi, à cette époque critique, que les effets du grand changement survenu dans la religion du pays, tout en produisant sur-le-champ une moisson abondante, et en répandant beaucoup de bon grain qui devait fructifier par la suite, ne se firent pas sentir dans le quatrième siècle de manière à exercer sur-le-champ cette influence décidée qu'on était en droit d'en attendre.

La splendeur empruntée dont Constantin orna sa ville était elle-même en quelque sorte un indice de décadence prématurée. L'empereur, en s'emparant des statues, des tableaux, des obélisques et des chefs-d'œuvre des arts des siècles passés, reconnaissait qu'il lui était impossible de les remplacer par les productions d'un génie plus moderne; et lorsqu'on pilla le monde, et particulièrement Rome, pour embellir Constantinople, l'empereur qui ordonnait cette œuvre de spoliation pouvait se comparer à un jeune prodigue qui dépouille une vieille mère des ornemens de sa jeunesse, pour en parer une maîtresse fastueuse, sur le front de laquelle chacun doit les considérer comme déplacés.

Quand on vit donc, en 324, Constantinople, revêtue de la majesté impériale, s'élever sur le site de l'humble Byzance, cette ville, à l'instant même de sa naissance et au milieu de sa splendeur d'emprunt, montra, comme nous l'avons déjà dit, quelques signes de cette décadence prochaine vers laquelle tendait imperceptiblement l'intérieur du monde civilisé, qui était alors compris dans les limites de l'empire romain, et il ne fallut qu'un bien petit nombre de siècles pour que ces pronostics se vérifiassent complètement.

En 1080, Alexis Comnène[1] monta sur le trône impérial, c'est-à-dire, fut déclaré souverain de Constantinople, de sa banlieue et de ses dépendances; et en le supposant disposé à vivre dans la mollesse, les incursions barbares des Scythes et des Hongrois ne devaient pas souvent troubler le sommeil de l'empereur, s'il se bornait à le goûter dans sa capitale. On peut croire que cette sécurité ne s'étendait pas beaucoup plus loin, car on dit que l'impératrice Pulchérie avait fait construire une église à la Vierge Marie aussi loin qu'il était possible de la porte de la ville, afin de ne pas courir le risque d'être interrompue dans ses exercices de religion par les hurlemens hostiles des Barbares; et l'empereur régnant s'était fait bâtir un palais près du même lieu, pour la même raison.

Alexis Comnène était dans la situation d'un monarque qui tire son importance de la grandeur et de la puissance de ses prédécesseurs, et de la vaste étendue de leurs anciens domaines, plutôt que des restes de fortune qu'il en a recueillis. A l'exception du nom d'empereur qu'il portait, ce prince n'avait pas plus de pouvoir sur les provinces démembrées de son empire que n'en a un cheval à

1. Voyez Gibbon, chap. XLVIII, sur l'origine et l'histoire primitive de la maison des Comnènes.

demi mort sur les parties de son corps, sur lesquelles le corbeau et le vautour ont déjà commencé à s'abattre pour en faire leur pâture.

Dans diverses parties de son territoire, on vit s'élever différens ennemis, qui firent la guerre à l'empereur, tantôt avec un avantage prononcé, tantôt avec une fortune douteuse. Parmi les nations nombreuses avec lesquelles il fut en état d'hostilité, telles que : —les Francs du côté de l'Ouest, les Turcs venant de l'Orient, les Hongrois et les Scythes amenant du Nord leurs hordes barbares et innombrables et faisant pleuvoir une grêle de flèches ; et les Sarrasins, ou les tribus qui composaient ce peuple, accourant du Midi ; — il n'y en avait pas une seule à qui l'empire grec n'offrît l'appât d'un festin. Chacun de ces ennemis avait sa manière particulière de faire la guerre, et dans les combats un système d'évolutions qui lui était propre. Mais les Romains, comme on appelait encore les malheureux sujets de l'empire grec, étaient de beaucoup les hommes les plus faibles, les plus ignorans et les plus timides qu'on pût traîner sur le champ de bataille. L'empereur s'applaudit donc de pouvoir soutenir une guerre défensive en armant successivement ses ennemis les uns contre les autres : se servant du Scythe pour repousser le Turc, et opposant ces deux peuples sauvages au Franc impétueux, dont Pierre l'Ermite, du temps d'Alexis, avait allumé la fureur par l'influence puissante des croisades.

Si donc Alexis Comnène, pendant qu'il occupa le trône chancelant de l'empire d'Orient, fut réduit à adopter un système de politique bas et honteux ; s'il montra quelquefois de la répugnance à combattre, quand il avait lieu de douter de la valeur de ses troupes ; s'il employa communément la ruse et la dissimulation au lieu de la sagesse, et la perfidie au lieu du courage, ces expédiens sont la honte de son siècle plutôt que la sienne.

On peut encore blâmer l'empereur Alexis d'avoir affecté un degré de pompe qui semblait annoncer une grande faiblesse d'esprit. Il était fier d'étaler sur sa personne les marques distinctives de divers ordres de noblesse, et de les conférer à d'autres, même à une époque où le rang que pouvait accorder le prince était devenu dans l'esprit du barbare libre une raison de plus pour mépriser celui que l'empereur y avait élevé. Mais si la cour grecque était encombrée d'un cérémonial insignifiant, pour suppléer à l'absence de ce respect qu'auraient dû inspirer un mérite réel et un pouvoir

véritable, ce n'était pas une faute particulière à ce prince, c'était celle du système de gouvernement adopté à Constantinople depuis des siècles. Avec son absurde étiquette qui prescrivait des règles de conduite pour toute la journée dans les points les moins importans, l'empire grec, dans ses folies minutieuses, ne ressemblait à aucune puissance existante, si ce n'est à l'empire de Pékin; l'un et l'autre ayant la ridicule prétention de donner un air d'importance à des objets que leur futilité ne rend pas susceptibles de cette distinction.

Nous devons donc justifier Alexis jusqu'à un certain point, en disant que, quelque humbles que fussent les expédiens auxquels il eut recours, ils furent plus utiles à son empire que ne l'auraient peut-être été, dans les mêmes circonstances, les mesures qu'aurait pu prendre un prince dont l'esprit aurait été plus fier et plus élevé. Ce n'était pas un champion à rompre une lance contre la cuirasse du Franc son rival, le célèbre Bohémond d'Antioche[1]; mais, dans plusieurs occasions, il hasarda hardiment sa vie; et, autant que nous pouvons en juger après avoir lu attentivement l'histoire de ses exploits, l'empereur de la Grèce n'était jamais si dangereux, sous le bouclier, que lorsque quelque ennemi voulait l'arrêter dans sa retraite, après une bataille qu'il avait perdue.

Mais indépendamment de ce qu'il n'hésitait pas, suivant la coutume de ce temps, à exposer, parfois du moins, sa personne aux périls d'une mêlée, Alexis possédait aussi les connaissances de l'art de la guerre qu'on exige de nos jours d'un général. Il savait choisir les positions militaires les plus avantageuses; et il couvrit souvent des défaites, et tira parti de combats douteux, de manière à tromper l'attente de ceux qui s'imaginaient que l'œuvre de la guerre ne se faisait que sur le champ de bataille.

Si Alexis Comnène connaissait ainsi les manœuvres de la guerre, il entendait encore mieux celles de la politique. Visant toujours au-delà du but avoué de la négociation qui l'occupait, l'empereur était sûr d'obtenir quelque avantage important et durable; et pourtant il finissait souvent par être déjoué par la légèreté sans pudeur ou la trahison ouverte des Barbares, comme les Grecs

1. Bohémond, fils de Robert Guiscard, le conquérant normand de l'Apulie, de la Calabre et de la Sicile, était, à l'époque où la première croisade commença, comte de Tarente. Quoique déjà avancé en âge, il se joignit avec zèle à l'expédition des Latins, et devint prince d'Antioche; quant aux détails sur ses aventures, sa mort et son caractère extraordinaire, il faut consulter Gibbon, chap. LIX, et le premier volume de l'Histoire des croisades de Mills.

nommaient en général toutes les autres nations, et particulièrement les tribus (car on peut à peine leur donner le nom d'Etat) qui environnaient leur empire.

Nous pouvons terminer ce court portrait de Comnène en disant que, s'il n'avait été appelé à remplir le poste d'un monarque qui était dans la nécessité de se faire craindre, comme étant exposé à des conspirations de toute espèce, tant de la part d'étrangers que dans sa propre famille, il aurait pu, suivant toutes les probabilités, être regardé comme un prince honnête et humain. Il montra certainement de la bonté, et il fit tomber moins de têtes, priva de leurs yeux moins de personnes que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, qui avaient ordinairement recours à de tels moyens pour réprimer les desseins ambitieux de leurs compétiteurs.

Il nous reste à dire qu'Alexis avait sa bonne part de l'esprit superstitieux de son siècle, quoiqu'il le cachât avec soin. On dit même qu'Irène, son épouse, qui naturellement devait le mieux connaître le caractère de l'empereur, accusa son mari mourant d'avoir recours, en ses derniers momens, à cette dissimulation qui l'avait accompagné pendant toute sa vie[1]. Il prenait aussi un vif intérêt à toutes les affaires de l'Eglise, poursuivant l'hérésie, que l'empereur avait ou affectait d'avoir en grande horreur, partout où elle lui paraissait se glisser pour tendre des piéges. Dans la manière dont il traita les Manichéens ou Pauliciens, on ne voit pas cette pitié pour des erreurs de jugement que les temps modernes auraient crue bien méritée par l'étendue des services temporels de ces infortunés sectaires. Alexis n'avait pas d'indulgence pour ceux qui donnaient une fausse interprétation aux mystères de l'Eglise ou de sa doctrine; et, dans son opinion, le devoir de défendre la religion contre les schismatiques lui était aussi rigoureusement imposé que celui de protéger l'empire contre les innombrables tribus barbares qui empiétaient de tous côtés sur ses frontières.

C'est ce mélange de bon sens et de faiblesse, de bassesse et de dignité, de discrétion prudente et de manque d'énergie (défaut qui, suivant la manière des Européens d'envisager les choses, approchait de la lâcheté), qui formait les principaux traits du caractère d'Alexis Comnène, à une époque où le destin de la Grèce, et de tout ce qui restait en ce pays des arts et de la civilisation,

1. Voyez Gibbon, chap. LVI.

était suspendu dans la balance, et paraissait devoir être sauvé ou perdu, suivant le talent qu'aurait l'empereur pour jouer le rôle si difficile dont il se trouvait chargé.

Ce peu de détails principaux rappelleront, à quiconque connaît passablement l'histoire, les circonstances particulières de l'époque que nous avons choisie pour servir de base à cet ouvrage.

CHAPITRE II.

> Cette cité si fière,
> De la reine du monde orgueilleuse héritière,
> Comme ta vanité le prétend, en ce lieu,
> Au sein de l'Océan, aussi bien qu'au milieu
> Des siècles écoulés et futurs, paraît être
> Le dernier des fragmens d'un grand pays, peut-être
> Échappé par hasard à la convulsion,
> Qui voua tout le reste à la destruction.
> De ses rochers la cime encor majestueuse
> S'élève vers le ciel, et leur tête orgueilleuse
> Règne sur le désert.
>
> *Constantin Paléologue*, scène Ire.

La scène de notre histoire dans la capitale de l'empire d'Orient commence à ce qu'on appelle la Porte d'Or de Constantinople ; et l'on peut dire, en passant, que cette épithète splendide n'est pas aussi légèrement accordée qu'on pourrait s'y attendre d'après le langage ampoulé des Grecs, qui jette une telle apparence d'exagération sur tout ce qu'ils disent de leurs édifices et de leurs monumens.

Les murailles massives et en apparence imprenables dont Constantin entoura cette ville, furent considérablement augmentées et fortifiées par Théodose surnommé le Grand. Un arc-de-triomphe, monument de l'architecture d'un siècle meilleur, quoique déjà dégénéré, et servant en même temps de porte, introduisait l'étranger dans la ville. Sur le sommet, une statue de bronze représentait la Victoire, déesse qui, dans les batailles, avait fait pencher la balance en faveur de Théodose; et comme l'artiste avait résolu d'étaler de la magnificence à défaut de goût, les ornemens dorés qui accompagnaient les inscriptions firent bientôt donner à la porte un nom qui devint populaire. Des statues, sculptées à une époque éloignée et plus fertile en talens, décoraient les murs, sans être heureusement assorties au style dans lequel ils étaient con-

struits. Les ornemens plus modernes de la Porte d'Or, à l'époque de notre histoire, avaient un aspect tout différent de celui qu'offraient la Victoire ramenée dans la ville, et la Paix éternelle, bienfaits que des inscriptions flatteuses annonçaient comme étant dus au glaive de Théodose. Quatre à cinq machines de guerre, servant à lancer des traits de la plus grande dimension, étaient placées sur le haut de l'arc-de-triomphe, et ce qui avait été destiné dans l'origine à être un ornement d'architecture était alors changé en un instrument de défense.

La soirée commençait, et la brise douce et rafraîchissante qui venait de la mer invitait les passans dont les affaires n'étaient pas très urgentes, à marcher lentement, et à jeter un coup d'œil sur cette porte pittoresque et sur les divers prodiges de la nature et de l'art que la ville de Constantinople présentait à ses habitans aussi bien qu'aux étrangers [1].

Un individu semblait pourtant montrer plus d'admiration et de curiosité qu'on n'aurait dû en attendre d'un homme né dans la ville. Il jetait sur toutes les beautés qui l'entouraient un coup d'œil rapide et surpris qui indiquait une imagination excitée par la vue d'objets nouveaux pour lui. Son extérieur annonçait un étranger et un militaire; et, d'après son teint, il semblait avoir reçu le jour bien loin de la métropole de l'empire grec, quel que fût le hasard qui l'amenât en ce moment à la Porte d'Or, ou quelle que fût la place qu'il occupât au service de l'empereur.

C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans. Il était bien fait, et montrait la vigueur d'un athlète, qualités que savaient apprécier les habitans de Constantinople, à qui l'habitude de fréquenter les jeux publics avait appris du moins à savoir juger de la forme de l'homme, puisqu'ils y voyaient, dans l'élite de leurs propres concitoyens, les plus beaux échantillons de la race humaine.

1. L'impression que la cité impériale dut produire sur les croisés de l'ouest est bien décrite par Villehardouin, vieux chroniqueur français qui était présent à la prise de Constantinople. A. D. 1203. « Lorsque, dit-il, nous fûmes arrivés à une certaine abbaye située à trois lieues de Constantinople, nous pûmes à notre aise contempler cette ville; c'était dans ce lieu que les vaisseaux et les galères jetaient l'ancre, et ceux qui n'étaient pas encore venus dans ce pays furent saisis de surprise. Ils ne pouvaient concevoir qu'il existât une ville semblable dans le monde, et ils ne pouvaient pas se lasser de contempler les hautes murailles et les tours qui l'encaissaient, les riches palais, les églises élevées qui étaient en si grand nombre qu'on n'aurait pas pu le croire, si l'on n'avait vu cette ville, la reine des villes. Et il n'y eut pas un cœur assez hardi pour ne pas ressentir une secrète terreur à la vue des forces de Constantinople. » (Chap. LXVI.)

« Alors plusieurs personnages de l'armée allèrent voir l'intérieur de Constantinople, visiter les riches palais et les magnifiques églises, ainsi que les autres curiosités de la ville qui ne peuvent être égalées; je ne parle pas des couvens, qui sont aussi nombreux que ceux du monde entier réunis. » (Chap. C.)

Ils n'étaient pourtant pas en général d'aussi grande taille que l'étranger qui se trouvait à la Porte d'Or, et dont les yeux bleus et perçans, ainsi que les cheveux blonds qui sortaient de dessous un casque léger, élégamment revêtu d'ornemens en argent et surmonté d'un cimier qui représentait un dragon ouvrant une gueule terrible, annonçaient qu'il avait reçu le jour dans le Nord, ce que confirmait aussi l'extrême blancheur de son teint. Mais quoiqu'il eût un extérieur et des traits éminemment distingués, sa beauté ne lui donnait pas un air efféminé; au contraire, il n'était pas moins remarquable par sa force que par l'air de confiance et de calme avec lequel il semblait considérer les merveilles qui l'entouraient. Son regard n'indiquait pas la stupidité impuissante d'une ame ignorante et incapable de s'instruire, mais exprimait cette intelligence prompte qui comprend la plus grande partie des informations qu'elle reçoit, et qui commande à l'esprit de faire des efforts pour pénétrer ce qu'il n'a pas encore compris, ou ce qu'il peut craindre d'avoir mal jugé. Ce regard de vive attention et d'intelligence fixait l'intérêt général sur ce jeune Barbare; et tandis que les spectateurs de cette scène étaient surpris qu'un sauvage arrivé de quelque coin inconnu ou éloigné de l'univers eût un aspect plein de noblesse qui annonçait une ame si élevée, ils étaient saisis de respect en voyant le sang-froid avec lequel il examinait tant de choses dont la forme, la splendeur et l'usage devaient être une nouveauté pour lui.

L'équipement de ce jeune homme offrait un singulier mélange de magnificence et de mollesse, qui permit à ceux des spectateurs qui avaient quelque expérience de découvrir quelle était sa nation, et en quelle qualité il servait. Nous avons déjà parlé du cimier fantasque qui distinguait le casque de l'étranger; il faut que l'imagination du lecteur y ajoute une petite cuirasse en argent, mais si étroite, qu'elle ne protégeait que très imparfaitement la large poitrine pour laquelle elle semblait plutôt un ornement qu'une armure défensive; et si un dard lancé avec force, ou une flèche bien acérée, eût frappé ce riche bouclier, il y aurait eu peu d'espoir qu'il fût une protection suffisante pour le sein qu'il ne couvrait qu'en partie.

Entre les deux épaules, il lui tombait sur le dos ce qui paraissait une peau d'ours; mais en l'examinant de plus près, on voyait que ce n'était qu'une imitation très adroite des dépouilles que procure la chasse de cet animal. Dans le fait, c'était un surcot en soie

très forte, dont le tissu poilu était travaillé de manière à présenter, vu à quelque distance, la ressemblance assez exacte d'une peau d'ours. Un léger sabre à lame courbe, ou cimeterre, dont le fourreau était d'or et d'ivoire, était suspendu au côté gauche de l'étranger, et la poignée richement ornée en paraissait beaucoup trop petite pour la large main du jeune Hercule qui portait cette arme élégante. Un vêtement de couleur pourpre qui lui dessinait la taille lui descendait un peu au-dessous des genoux, qui étaient nus ainsi que le haut de ses jambes. Ses sandales étaient retenues par des rubans qui remontaient en se croisant du coude-pied jusqu'au bas du mollet, où ils étaient attachés par une pièce d'or au coin de l'empereur régnant, et qu'on avait transformée à cet effet en une sorte d'agrafe.

Mais une arme qui paraissait plus particulièrement adaptée à la taille du jeune Barbare, et dont n'aurait pu se servir un homme dont les membres auraient été moins robustes, était une hache d'armes, dont le manche, de l'orme le plus dur, était garni et incrusté d'acier et de cuivre, et entouré de plaques et de cercles de fer pour serrer et maintenir ensemble les différentes parties de bois et de métal. Cette hache était armée de deux lames, dont les tranchans étaient opposés l'un à l'autre, et entre elles s'avançait une pointe de pique bien aiguisée. L'acier, tant de la pique que des deux lames, était parfaitement travaillé, et brillait comme un mirior. La longueur de cette arme pesante l'aurait rendue pénible à porter pour un homme moins vigoureux, mais le jeune soldat la maniait avec la même insouciance que si c'eût été une plume. Il est vrai qu'elle avait été faite avec tant d'art, et que les différentes parties en avaient été si bien combinées, qu'elle était beaucoup plus légère, soit pour frapper un coup, soit pour se relever ensuite, que n'aurait pu le croire celui qui la voyait entre les mains d'un autre.

Le fait qu'il portait des armes aurait suffi pour prouver que ce militaire était étranger, car les Grecs avaient cette marque de civilisation, qu'ils ne portaient jamais d'armes en temps de paix, à l'exception de ceux qui suivaient l'état militaire, et dont les fonctions exigeaient qu'ils fussent toujours armés. Ces soldats de profession se distinguaient aisément des citoyens paisibles; et ce fut avec des marques évidentes de crainte et presque d'aversion que les passans se dirent les uns aux autres que cet étranger était

un Varangien, expression qui signifiait un Barbare de la garde du corps de l'empereur.

Pour suppléer à la valeur qui manquait à leurs sujets, et pour se procurer des soldats qui fussent sous leurs ordres personnels, les empereurs grecs avaient coutume, depuis bien des années, de prendre à leur solde un certain nombre de soldats d'élite, qui faisaient leur service aussi près de la personne de leur maître qu'il était possible, en qualité de gardes-du-corps. Comme ils joignaient à une discipline et à une fidélité inflexibles la force du corps et un courage indomptable, ils étaient assez nombreux, non-seulement pour résister à toute tentative de trahison contre l'empereur, mais pour réprimer des rébellions ouvertes, à moins qu'elles ne fussent appuyées par une grande partie de la force militaire. Ils recevaient donc une paie libérale; leur rang et la réputation de prouesse qu'ils avaient acquise leur donnaient une grande considération chez un peuple dont la renommée, en fait de bravoure, ne s'était pas élevée bien haut depuis quelques siècles; et si, comme étrangers, et comme membres d'un corps privilégié, les Varangiens étaient quelquefois chargés d'exécuter des ordres arbitraires qui excitaient contre eux l'animadversion publique, les Grecs étaient si portés à les craindre, quoiqu'ils les vissent de mauvais œil, que ces vaillans étrangers se mettaient fort peu en peine de ce que pensaient d'eux les habitans de Constantinople. Leur costume, leur équipement, quand ils étaient dans la ville, avait quelque chose de riche ou plutôt de fastueux, semblable à ce que nous venons de décrire, et n'avait qu'un rapport éloigné avec la mise des Varangiens dans les forêts qui les avaient vus naître. Mais quand les soldats composant ce corps d'élite étaient requis pour faire leur service hors de la ville, on leur fournissait des armes et des armures plus semblables à celles qu'ils étaient habitués à porter dans leur propre pays, moins brillantes, mais plus terribles; et c'était ainsi qu'ils recevaient l'ordre de se mettre en campagne.

Ce corps de Varangiens [1], nom qui, d'après une interprétation

1. Villehardouin, en décrivant le siége de Constantinople, A. D. 1203, dit: « Li murs fu moult garnis d'Anglois et de Danois. » De là la dissertation de Ducange ici citée, et plusieurs autres articles en outre dans son Glossaire, tels que *Varangi*, Varengangi, etc. L'étymologie du nom est restée incertaine, quoique le mot allemand *fort-ganger*, c'est-à-dire aller en avant, errer exilé, semble le plus probable. On retrouve ce mot dans plusieurs documens de Sicile et d'Italie, antérieurs à l'établissement de la garde varangienne à Constantinople et réunis par Muratori. Par exemple, dans un édit d'un des rois lombards: « Omnes Varengangi, qui de exteris finibus in regni nostri finibus

qu'on en donne, s'appliquait en général aux Barbares, avait été formé, dans un siècle plus éloigné, d'hommes errans et de pirates du Nord, qu'un amour pour les aventures, le plus vif peut-être qu'on ait jamais conçu, et un mépris pour le danger, sans égal dans l'histoire de la race humaine, portaient à s'ouvrir des routes nouvelles sur l'Océan. « La piraterie, dit Gibbon avec son énergie ordinaire, était l'exercice, le métier, la gloire et la vertu des jeunes Scandinaves. Las d'un climat glacé et des limites étroites qui les resserraient, ils se levaient à la fin d'un banquet, saisissaient leurs armes, sonnaient de leur cor, montaient sur leurs navires, et allaient visiter toutes les côtes qui leur promettaient des dépouilles ou un établissement [1]. »

Les conquêtes que firent en France ces sauvages rois de la mer, comme on les appelait, ont effacé le souvenir d'autres héros du Nord qui, long-temps avant le règne de Comnène, firent des excursions jusqu'à Constantinople, et virent de leurs propres yeux l'opulence et la faiblesse de l'empire grec. Un grand nombre traversèrent, pour s'y rendre, les déserts de la Russie; d'autres y arrivèrent par la Méditerranée sur leurs serpens marins, nom que ces pirates donnaient à leurs navires. Les empereurs grecs, effrayés à l'aspect de ces audacieux habitans de la zône glaciale, eurent recours au système politique qu'adopte ordinairement un peuple riche et peu belliqueux : ils achetèrent à prix d'or le service de leurs armes. Ainsi se forma un corps de satellites plus distingué par sa valeur que les fameuses cohortes prétoriennes de Rome; et, peut-être parce qu'ils étaient moins nombreux, ils furent constamment fidèles à leurs nouveaux princes.

Mais à une époque plus rapprochée, il commença à devenir plus

advenerint seque sub scuto potestatis nostræ subdiderint, legibus nostris Longobardorum vivere debeant. » Et autre part encore : « De Varengangis, nobilibus, mediocribus, et rusticis hominibus, qui usque nunc in terra vestra fugiti sunt habeatis eos. » (Muratori, vol. XI, p. 261.)

Relativement à l'origine de la garde varangienne, le témoignage le plus certain est celui d'Ordericus Vitalis qui dit : Lorsque les Anglais eurent perdu leur liberté, ils cherchèrent avec zèle les moyens de secouer un joug auquel ils ne pouvaient pas s'habituer. Quelques-uns se réunirent à Sueno, roi des Danois, pour l'exciter à reconquérir l'héritage de son grand-père Canut. Beaucoup s'exilèrent dans des pays lointains, poussés, soit par le simple désir d'échapper au joug des Normands, soit par l'espoir d'acquérir des richesses qui les missent à même de renouveler leurs efforts pour reconquérir leur liberté. Quelques-uns de ces derniers, dans la fleur de la jeunesse, pénétrèrent jusqu'à un climat éloigné, et s'offrirent à remplir un service militaire près de l'empereur de Constantinople, ce prince sage, contre lequel Robert Guiscard, duc d'Apulie, déployait toutes ses forces. Les exilés anglais furent favorablement accueillis, et on les opposa aux Normands, contre lesquels les Grecs seuls eussent été trop faibles. Alexis fit construire une ville pour les Anglais, un peu au-dessus de Constantinople, dans un lieu appelé Chevelot, mais les désordres des Normands de Sicile augmentant, il les rappela promptement dans la capitale, et confia à leur garde le principal palais avec tous les trésors qui y étaient enfermés. Ce fut de cette manière que les Anglo-Saxons trouvèrent leur chemin en Ionie, où ils sont encore hautement estimés de l'empereur et du peuple. » Livre IV, p. 508.

1. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire*, chap. LV.

difficile aux empereurs de se procurer des recrues pour leurs corps d'élite, les peuples du Nord ayant renoncé en grande partie à leurs habitudes de piraterie vagabonde, qui avaient amené leurs ancêtres du détroit d'Elseneur à celui de Sestos et d'Abydos. Le corps des Varangiens se serait donc éteint bientôt, ou il aurait dégénéré nécessairement, si les conquêtes faites bien loin dans l'Occident par les Normands n'eussent envoyé au secours de Comnène un renfort nombreux d'individus qui avaient été dépouillés de leurs biens dans les îles de la Grande-Bretagne, et particulièrement en Angleterre, et qui servirent à recruter sa garde favorite. C'étaient, par le fait, des Anglo-Saxons; mais, dans la confusion des idées géographiques de la cour de Constantinople, on les nomma assez naturellement Anglo-Danois, leur pays natal étant confondu avec la Thulé des anciens, expression par laquelle on doit entendre, à proprement parler, l'archipel des îles de Shetland et des Orcades, mais qui, suivant l'idée des Grecs, s'appliquait aussi, soit au Danemarck, soit à la Grande-Bretagne. Au surplus, ces émigrans parlaient une langue qui ne différait pas essentiellement de celle des premiers Varangiens, et ils en adoptèrent le nom d'autant plus aisément qu'il semblait leur rappeler leur malheureux destin, puisque ce mot pouvait aussi s'interpréter comme signifiant des exilés. A l'exception de deux ou trois commandans en chef, que l'empereur jugeait dignes de cette marque d'une haute confiante, les Varangiens avaient pour officiers des hommes de leur propre nation. Grâce à tant de priviléges, et à l'arrivée successive d'un certain nombre de leurs concitoyens, suivant que les croisades, les pèlerinages, ou le mécontentement dans leur pays, amenaient dans l'Orient de nouveaux essaims d'Anglo-Saxons ou Anglo-Danois, les Varangiens subsistèrent jusqu'aux derniers jours de l'empire grec, conservant leur ancienne langue, ainsi que la fidélité irréprochable et l'esprit martial qui avaient caractérisé leurs pères.

Les détails que nous venons de donner sur la garde varangienne sont strictement historiques; ce qui pourrait se prouver en citant les historiens byzantins, dont la plupart, ainsi que Villehardouin dans sa relation de la conquête de Constantinople par les Francs et les Vénitiens, font mention, à plusieurs reprises, de cette célèbre et singulière troupe d'Anglais formant une garde du corps soudoyée, au service des empereurs grecs [1].

1. Ducange a déployé beaucoup d'érudition sur ce sujet curieux, comme on peut le voir dans ses


Schuler sc.

CONSTANTINOPLE.

Robert de Paris.

Publié par Furne, à Paris.

Nous en avons dit assez pour expliquer comment il arrivait qu'un Varangien se trouvât près de la Porte d'Or. Maintenant nous pouvons continuer l'histoire que nous avons commencée.

On ne doit pas trouver extraordinaire que ce soldat de la garde du corps fût regardé par les passans avec un certain degré de curiosité. On doit supposer que, d'après leurs devoirs particuliers, ils avaient peu de rapports ou de communications avec les habitans. Ils avaient en outre à exercer de temps en temps parmi eux des fonctions de police qui les rendaient en général des objets de crainte plutôt que d'affection ; et ils savaient en même temps que leur haute paie, leur brillante tenue, et le service qu'ils faisaient près de la personne de l'empereur, étaient un sujet d'envie pour les autres troupes. Ils se tenaient donc presque constamment dans les environs de leurs casernes, et ils s'en écartaient rarement, à moins qu'ils ne fussent chargés de quelque mission par le gouvernement.

Dans cette situation de choses, il semblait naturel qu'un peuple aussi curieux que l'étaient les Grecs s'occupât à considérer cet étranger, qui tantôt s'arrêtait dans un endroit, tantôt marchait en long et en large comme un homme qui ne pouvait trouver un lieu qu'il cherchait, ou qui avait manqué quelqu'un avec qui il avait un rendez-vous. L'esprit des passans trouvait mille manières différentes et contradictoires d'expliquer sa conduite. — C'est un Varangien, dit un citoyen à un autre, et un Varangien qui a quelque mission à remplir. — Hem ! — Je crois donc pouvoir vous dire à l'oreille...

— Quelle mission croyez-vous qu'il ait ? demanda celui à qui le premier avait adressé la parole.

— Dieux et déesses ! répondit le nouvelliste de Constantinople, vous imaginez-vous que je puisse vous le dire ? Mais supposez qu'il soit ici à rôder pour entendre ce qu'on dit de l'empereur.

— Cela n'est pas vraisemblable. Ces Varangiens ne parlent pas notre langue, et ils ne sont nullement propres à jouer le rôle d'espions, puisqu'il en est très peu qui puissent prétendre à une légère connaissance de la langue grecque. Je pense donc qu'il n'est pas probable que l'empereur emploie comme espion un homme qui ne comprend pas le langage du pays.

— Mais si, parmi ces soldats barbares, répliqua le politique, il

notes sur l'*Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, par Villehardouin. Paris, 1657, in-folio, p. 196. On peut aussi consulter l'histoire de Gibbon.

se trouve, comme tout le monde le croit, des gens qui savent parler presque toutes les langues, vous conviendrez que ceux-là sont tout-à-fait propres à ce métier, puisqu'ils possèdent le talent nécessaire pour voir, et pour faire rapport de ce qu'ils ont vu, tandis que personne n'a la moindre idée de les soupçonner.

— Cela est possible, dit son compagnon : mais puisque nous voyons si clairement le pied et les griffes du renard sortir de dessous la toison de la prétendue brebis, ou pour mieux dire, si vous le permettez, de dessous la peau d'ours, ne ferions-nous pas mieux de retourner chez nous, avant qu'on ne prétende que nous avons insulté un garde varangien ?

La crainte du danger auquel faisait allusion le dernier interlocuteur, qui était un politique beaucoup plus âgé et plus expérimenté que son ami, les détermina tous deux à faire une prompte retraite. Ils ajustèrent leurs manteaux, se prirent par le bras, et parlant avec volubilité et à voix basse en élevant de nouveaux motifs de soupçon, ils prirent, serrés l'un contre l'autre, le chemin de leurs demeures, qui étaient situées dans un quartier différent de Constantinople.

Pendant ce temps le soleil s'était presque couché, et l'ombre prolongée des murs, des boulevarts et de l'arc-de-triomphe, s'avançait vers l'orient, et répandait une obscurité plus profonde. Le Varangien sembla fatigué du cercle étroit dans lequel il s'était alors promené plus d'une heure, et où il restait encore, comme un esprit captif qui ne peut quitter le lieu où il se trouve avant que le charme qui l'y a appelé ait été levé. Jetant un regard d'impatience vers l'occident, où le soleil se couchait dans une masse de lumière, derrière un beau bouquet de cyprès, le Barbare chercha à s'arranger de son mieux sur un des bancs de pierre qui étaient placés sous l'ombre de l'arc-de-triomphe de Théodose, posa contre lui sa hache qui était sa principale arme, s'enveloppa de son manteau, et, quoique son costume ne fût pas celui qui était le plus convenable pour dormir, ni le lieu celui qu'on aurait dû choisir pour se livrer au repos, en moins de trois minutes il était endormi. L'impulsion irrésistible qui le portait à chercher du repos dans un endroit si peu propre à lui en procurer pouvait être la fatigue résultant du service qui l'avait obligé à veiller toute la nuit précédente. Mais en s'abandonnant à cet accès passager d'oubli de tout ce qui l'entourait, son esprit restait tellement actif qu'il semblait veiller les yeux fermés ; et jamais limier ne dormit d'un sommeil

plus léger que notre Anglo-Saxon à la Porte d'Or de Constantinople.

L'étranger, pendant son sommeil, devint un sujet d'observations pour les passans que le hasard amenait, comme il l'avait été pendant sa promenade. Deux hommes s'avancèrent en même temps sous l'arc-de-triomphe. L'un, dont l'extérieur annonçait plus d'agilité que de vigueur, se nommait Lysimaque, et était dessinateur de profession. Un rouleau de papier qu'il tenait en main, et un petit sac contenant ses couleurs ou ses crayons, formaient tout le fonds de son commerce, et la connaissance qu'il avait des restes des chefs-d'œuvre de l'art des anciens lui donnait malheureusement plus de facilité pour en parler qu'il n'avait de talent pour l'exécution. Son compagnon, homme dont les formes étaient admirables, et qui, à cet égard, ressemblait au jeune Barbare, mais à qui l'expression de ses traits donnait l'air d'un rustre et d'un paysan, était le lutteur Stéphanos, bien connu dans la palestre.

— Arrêtons-nous ici, mon ami, dit l'artiste en prenant ses crayons, jusqu'à ce que j'aie fait l'esquisse de ce jeune Hercule.

— Je croyais qu'Hercule était Grec, répondit le lutteur ; cet animal endormi est un Barbare.

Son ton indiquait qu'il était offensé, et le dessinateur s'empressa d'apaiser le mécontentement qu'il avait excité sans y penser. Stéphanos, connu sous le nom de Castor, et très distingué dans les exercices gymnastiques, était, pour le petit artiste, une sorte de patron ; et la réputation dont il jouissait pouvait contribuer à faire connaître les talens de son ami.

— La beauté et la force, dit l'adroit dessinateur, n'appartiennent exclusivement à aucune nation ; et puisse notre muse ne m'accorder jamais ses faveurs, si mon plus grand plaisir n'est de comparer ces deux qualités telles que les possède le sauvage ignorant du Nord, et telles qu'on les trouve dans le favori d'un peuple éclairé, qui a ajouté la science gymnastique, portée au plus haut degré, aux dons naturels les plus distingués, réunion que nous ne pouvons trouver que dans les chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle, ou dans le modèle vivant des champions de l'ancien gymnase.

— Je conviens que ce Varangien est un bel homme, répliqua l'athlète d'un ton adouci ; mais le pauvre sauvage, pendant toute sa vie, n'a peut-être jamais eu une seule goutte d'huile répandue sur sa poitrine. Hercule institua les jeux isthmiques.

— Mais qu'a-t-il donc si près de lui en dormant, et sous sa peau d'ours? s'écria l'artiste. N'est-ce pas une massue?

— Partons, partons, mon ami, dit Stéphanos, tandis qu'ils regardaient de plus près le dormeur. Ne savez-vous pas que c'est l'arme ordinaire de ces Barbares? Ils ne font pas la guerre avec des sabres ou des lances, comme pour attaquer des créatures de chair et de sang; ils se servent de massues et de haches, comme si leurs ennemis avaient des membres de pierre et des muscles de chêne. Je gagerais ma couronne (de persil fané) qu'il est ici pour arrêter quelque chef distingué qui a offensé le gouvernement; sans cela il ne serait pas armé d'une manière si formidable. Marchons, mon bon Lysimaque, marchons, et respectons le sommeil de l'ours.

A ces mots le champion de la palestre passa son chemin, ayant l'air d'avoir moins de confiance en lui-même que sa taille et sa force n'auraient dû lui en inspirer.

D'autres passans arrivèrent, mais le nombre en diminua à mesure que la nuit avançait et que l'ombre des cyprès se prolongeait. Deux femmes de la classe inférieure jetèrent un coup d'œil sur le dormeur. — Sainte Marie! dit l'une, ce jeune homme me rappelle ce conte oriental, dans lequel un génie enlève un brave et jeune prince de sa chambre nuptiale en Egypte, et le dépose tout endormi à la porte de Damas. Je vais éveiller ce pauvre agneau, de crainte que le serein de la nuit ne lui fasse mal.

— Mal! répéta sa compagne qui était plus âgée et qui avait un air bourru; allez, allez, il ne lui fera pas plus de mal que n'en fait au cygne sauvage l'eau froide du Cydnus. — Un agneau, vraiment! Sur ma foi! c'est un loup ou un ours, ou tout au moins un Varangien; et pas une matrone modeste ne voudrait adresser un mot à un Barbare si incivilisé. Je vous dirai ce que m'a fait un de ces Anglo-Danois...

Tout en parlant ainsi, elle entraîna sa compagne, qui la suivit un peu à contre-cœur, et qui semblait écouter son babil, tandis qu'elle se retournait pour regarder l'étranger endormi.

La disparition totale du soleil, et presque en même temps celle du crépuscule, qui dure si peu dans ce pays voisin du tropique, car la plus longue durée de cette lumière douce et tranquille est un des plus grands avantages que possède un climat plus tempéré, servit de signal aux gardes de la ville pour venir fermer les deux battans de la Porte-d'Or. Ils laissèrent cependant un petit guichet

fermé par un seul verrou, pour admettre ceux que des affaires pouvaient avoir retenus tard hors des murs, et, dans le fait, quiconque était disposé à déposer une petite pièce de monnaie. La position du Varangien, et le sommeil auquel il paraissait livré, n'échappèrent pas aux regards de ceux qui étaient chargés de la garde de cette porte, et qui faisaient partie des troupes grecques ordinaires, dont il y avait un poste près de là.

— Par Castor et Pollux ! dit le centurion ; — car les Grecs juraient par les anciennes divinités, quoiqu'ils ne les adorassent plus, et conservaient les noms des grades militaires avec lesquels « les valeureux Romains avaient ébranlé le monde, » quelque dégénérés qu'ils fussent, quant aux mœurs ; — par Castor et Pollux ! camarades, nous ne pouvons récolter de l'or à cette porte, suivant ce que nous en dit la légende ; mais ce sera notre faute si nous n'y gagnons pas une bonne moisson d'argent : quoique l'âge d'or soit le plus ancien et le plus honorable, c'est beaucoup dans ce siècle dégénéré quand on peut voir briller le métal inférieur.

— Nous serions indignes de marcher à la suite du brave centurion Harpax ! répondit un soldat de la garde, que sa tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux, annonçait pour être musulman[1], si nous ne regardions pas l'argent comme une cause suffisante pour se mettre en mouvement, quand il n'y a pas moyen de se procurer de l'or. Et par la foi d'un honnête homme ! je crois que nous pourrions à peine en dire la couleur, car voilà bien des lunes que nous n'en avons vu sortir du trésor impérial, ou que nous n'en avons obtenu aux dépens des particuliers.

— Mais l'argent dont je parle, tu le verras de tes propres yeux, et tu l'entendras sonner dans la bourse qui contient notre trésor commun.

— Qui le contenait, voulez-vous dire, vaillant commandant ? Mais je ne saurais dire ce qu'elle contient aujourd'hui, si ce n'est quelques misérables oboles, pour acheter certaines herbes conservées et du poisson salé, afin de faire passer notre vin frelaté. Je donne volontiers au diable ma part de ce qui s'y trouve, si notre bourse ou notre gamelle offre quelque trace d'un âge plus riche que l'âge d'airain.

— Je remplirai notre trésor, reprit le centurion, quand il serait encore plus à sec qu'il ne l'est. Placez-vous près du guichet, mes

1. Les musulmans conservent une touffe de cheveux sur leur tête rasée, afin que l'ange puisse la saisir pour les conduire en paradis.

maîtres ; songez que nous sommes la garde impériale, ou la garde de la cité impériale, ce qui est la même chose ; et ne laissons passer trop vite personne devant nous. — Et à présent que nous voilà sur nos gardes, je vais vous développer... Mais un instant, ajouta le vaillant centurion. Sommes-nous tous ici de vrais frères? connaissez-vous bien toutes les anciennes et louables coutumes de notre corps : — gardant le secret sur tout ce qui est pour le profit et l'avantage de notre compagnie, aidant et favorisant la cause commune, sans délation et sans trahison?

— Vous êtes étrangement soupçonneux, cette nuit, répondit le même garde. Il me semble que nous vous avons soutenu, sans jouer le rôle de rapporteurs, dans des affaires beaucoup plus importantes. — Avez-vous oublié celle du joaillier? Ce n'était ni l'âge d'or, ni celui d'argent, mais s'il y en a jamais eu de diamans...

— Paix! bon Ismaël l'infidèle ; — car, grâce au ciel, nous avons ici toutes les religions, et par conséquent nous pouvons espérer que la véritable se trouve parmi nous. Paix! te dis-je ; tu n'as pas besoin de divulguer d'anciens secrets pour prouver que tu es en état d'en garder de nouveaux. Viens ici ; regarde, à travers le guichet, sur le banc de pierre à l'ombre de la grande porte. — Dis-moi, mon vieux camarade : qu'y vois-tu?

— Un homme endormi. — De par le ciel! à ce que je puis voir au clair de lune, je crois que c'est un de ces Barbares, un de ces chiens d'insulaires en qui l'empereur met tant de confiance.

— Et dans sa situation, ton cerveau fertile ne trouve-t-il rien qui puisse tendre à notre avantage?

— Si vraiment. Ils ont une forte paie, quoiqu'ils ne soient que des Barbares, des chiens de païens, en comparaison de nous autres musulmans et nazaréens. Ce drôle s'est enivré et il n'a pu retrouver à temps le chemin de la caserne. Il sera sévèrement puni, à moins que nous ne consentions à le laisser rentrer ; et pour nous y déterminer, il faut qu'il vide entre nos mains ce que contient sa ceinture.

— Tout au moins! tout au moins! s'écrièrent les soldats de la garde urbaine d'un ton animé, mais en ayant soin de retenir leur voix.

— Et c'est là tout le profit que vous voudriez tirer d'une telle occasion? dit Harpax avec dédain. Non, non, camarades. Si cet animal étranger nous échappe, il faut du moins qu'il nous laisse sa

toison. Ne voyez-vous pas briller son casque et sa cuirasse? il me semble que cela annonce du bel et bon argent, quoiqu'il soit possible que la lame soit un peu mince. Voilà la mine d'argent dont je vous parlais, et qui est prête à enrichir les mains adroites qui sauront l'exploiter.

— Mais, dit avec timidité un jeune Grec faisant partie de la garde, et qui, récemment enrôlé dans ce corps, n'en connaissait pas encore l'esprit, ce Barbare, comme vous l'appelez, n'en est pas moins un soldat de l'empereur, et si nous sommes convaincus de l'avoir privé de ses armes, nous serons justement punis de ce délit militaire.

— Ecoutez un nouveau Lycurgue arrivé pour nous apprendre nos devoirs! dit le centurion. Sachez d'abord, jeune homme, que la cohorte métropolitaine ne peut jamais commettre un délit, et apprenez ensuite que par conséquent elle ne peut jamais en être convaincue. Supposez que nous trouvions rôdant un Barbare, un Varangien, comme ce dormeur, un Franc peut-être, ou quelque autre de ces étrangers ayant des noms impossibles à prononcer, tandis qu'ils nous déshonorent en portant le costume et les armes des vrais soldats romains, devons-nous, nous qui sommes chargés de la défense d'un poste important, laisser passer par notre poterne un homme si suspect, au risque de trahir en même temps la Porte d'Or et les cœurs d'or qui la gardent, et de voir la porte livrée, et nos cous proprement coupés?

— En ce cas, laissez-le de l'autre côté de la porte, répliqua le soldat de nouvelle recrue, si vous le trouvez si dangereux. Quant à moi, je ne le craindrais pas, s'il était dépouillé de cette hache à double tranchant qu'on aperçoit sous son manteau, et qui brille d'un éclat de plus mauvais augure que la comète dont les astrologues prédisent tant de choses étranges.

— Nous sommes parfaitement d'accord, répondit Harpax. Vous parlez en jeune homme qui a de la modestie et du bon sens, et je vous promets qu'en dépouillant ce Barbare, nous ne ferons rien perdre à l'Etat. Chacun de ces sauvages a un double assortiment d'armes: les unes sont damasquinées et incrustées d'or, d'argent et d'ivoire, attendu le service qu'ils ont à faire dans le palais du prince; les autres sont garnies d'un triple airain, lourdes, massives et irrésistibles. Or, en prenant à ce drôle suspect son casque et sa cuirasse d'argent, vous ne faites que le réduire à ses armes

ordinaires, et vous ne lui en verrez pas moins celles qui lui sont nécessaires pour remplir ses devoirs.

— Fort bien, mais je ne vois pas que ce raisonnement aille plus loin que de nous autoriser à dépouiller ce Varangien de son armure, pour la lui rendre avec soin demain matin, s'il arrive qu'il n'y ait rien à alléguer contre lui. Cependant je m'étais figuré, je ne sais trop comment, que nous devions la confisquer à notre profit.

— Sans contredit; et telle a été la règle de notre corps depuis le temps de l'excellent centurion Sisyphe; car ce fut alors qu'il fut décidé pour la première fois que toutes marchandises de contrebande, toutes armes suspectes, etc., qu'on introduirait dans la ville pendant la nuit, seraient confisquées au profit des soldats de garde; et si l'empereur trouve que les marchandises ou les armes ont été saisies injustement, j'espère qu'il est assez riche pour indemniser la partie lésée.

— Mais pourtant... mais pourtant, dit Sébastès de Mitylène, le jeune Grec de nouvelle recrue, si l'empereur découvrait...

— Ane que tu es! répliqua Harpax, il ne pourrait le découvrir, quand il aurait tous les yeux d'Argus. Nous voici douze, tenus par serment, d'après les règles du corps, de faire tous le même récit; voilà un Barbare qui, s'il conserve quelque souvenir de l'affaire, ce dont je doute fort, car le logement qu'il a choisi pour la nuit prouve qu'il a usé largement de la cruche à vin, ne pourra raconter que quelque sotte histoire sur ce qu'il a perdu son armure. Et nous, mes maîtres, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à la ronde sur tous ses compagnons, nous le démentirons fortement; j'espère que nous avons assez de courage pour cela. Qui croira-t-on? les cavaliers de la garde de la ville, assurément.

— Tout au contraire, dit Sébastès, je suis né bien loin d'ici; et cependant, même dans l'île de Mytilène, j'ai entendu dire que les cavaliers de la gardé urbaine de Constantinople étaient des menteurs si accomplis que le serment d'un seul Barbare aurait plus de poids que celui de tout ce corps chrétien, s'il s'y trouve quelques chrétiens; ce dont il ne faudrait pas jurer, à en juger d'après cet homme à teint basané qui n'a sur la tête qu'une touffe de cheveux.

— Et quand cela serait, répliqua le centurion d'un air sombre et sinistre, il y a un moyen pour que l'affaire ne nous laisse aucune inquiétude.

Sébastès, fixant les yeux sur son commandant, mit la main sur la poignée d'un poignard oriental qu'il portait, comme pour

demander s'il l'avait bien compris. Le centurion fit un signe de tête affirmatif.

— Tout jeune que je suis, dit Sébastès, j'ai déjà été pirate pendant cinq ans sur les mers; j'en ai passé trois sur les montagnes comme voleur, et c'est la première fois que j'ai vu ou entendu, dans un cas semblable, un homme hésiter à prendre le seul parti qui convienne à un brave dans une affaire urgente.

Harpax frappa dans la main du jeune soldat, en signe qu'il partageait une opinion si tranchante; mais, quand il reprit la parole, sa voix tremblait.

— Comment nous y prendrons-nous? demanda-t-il à Sébastès, qu'en sa qualité de recrue il avait d'abord regardé comme le dernier soldat du corps, mais qui venait de s'élever tout à coup à la plus haute place dans son estime.

—N'importe comment, répondit l'insulaire; je vois ici des arcs et des flèches; et si nul autre ne sait s'en servir...

— Ce ne sont pas les armes régulières de notre corps, dit le centurion.

— Vous n'en êtes que plus propres à garder les portes d'une ville, dit le jeune soldat avec un éclat de rire qui avait quelque chose d'insultant. Eh bien, soit! je sais tirer comme un Scythe. Faites-moi seulement un signe de tête : une flèche lui brisera le crâne et lui traversera la cervelle, et la seconde le frappera droit au cœur.

— Bravo! mon noble camarade, dit Harpax avec une joie affectée, mais toujours à voix basse, comme par respect pour le sommeil du Varangien : — tels étaient les bandits des anciens temps, les Diomède, les Corynète, les Sinius, les Scyron, les Procuste. Il fallut des demi-dieux pour en faire ce qu'on appelait mal à propos justice; et leurs successeurs, leurs égaux, resteront maîtres du continent et des îles de la Grèce jusqu'à ce qu'Hercule et Thésée reparaissent de nouveau sur la terre. Cependant, ne tirez point, mon vaillant Sébastès; ne bandez pas cet arc, mon estimable Mitylénien : — vous pourriez blesser au lieu de tuer.

— C'est à quoi je suis peu habitué, dit Sébastès en faisant entendre une seconde fois ce rire discordant et ricaneur qui déchira les oreilles du centurion, quoiqu'il eût eu peine à dire pourquoi il le trouvait si particulièrement désagréable.

— Si je ne prends garde à moi, se dit Harpax, nous aurons deux centurions de la garde au lieu d'un. Il faut que j'aie l'œil sur ce

Mytilénien. Prenant alors un ton d'autorité il lui dit tout haut : — Ecoutez, jeune homme ; il est dur de décourager un commençant. Si vous avez vécu sur la mer et dans les bois de la manière que vous nous le dites, vous devez savoir jouer le rôle de sicaire ; voilà votre homme ivre ou endormi, nous ne savons lequel. — Dans un cas comme dans l'autre, vous aurez soin de lui.

— Et que me reviendra-t-il de poignarder un homme ivre ou endormi, noble centurion ? demanda le Grec. — Mais vous aimeriez peut-être à vous charger vous-même de cette besogne, ajouta-t-il d'un ton un peu ironique.

— Faites ce qui vous est commandé, l'ami, répondit Harpax, lui montrant l'escalier de la tourelle qui conduisait du haut des murailles jusqu'à l'entrée cintrée sous le porche.

— Il a vraiment le pas furtif du chat, murmura le centurion pendant que la sentinelle descendait pour commettre un crime que son devoir aurait été de prévenir. — Il faut couper la tête de ce jeune coq, ou il deviendra le roi du juchoir. Mais voyons s'il a la main aussi résolue que la langue, et ensuite nous réfléchirons sur la tournure à donner à cette affaire.

Tandis qu'Harpax parlait ainsi entre ses dents, en s'adressant à lui-même plutôt qu'à aucun de ses compagnons, le Mytilénien sortit de dessous la porte cintrée, marchant sur la pointe des pieds, mais fort vite et dans le plus profond silence. — Son poignard, qu'il avait tiré en descendant, brillait dans sa main, qu'il tenait un peu derrière lui, comme pour le cacher. L'assassin resta moins d'une seconde penché sur le dormeur, comme pour bien reconnaître l'intervalle qui existait entre la cuirasse d'argent et le corps qu'elle protégeait à peine ; mais, à l'instant où le coup descendait, le Varangien se releva subitement, détourna le bras armé du meurtrier en le frappant du manche de sa hache, et, tandis qu'il parait ainsi le coup qui lui était destiné, il en porta au Grec un si terrible que celui-ci n'avait jamais appris au pancration à en asséner de semblables. Sébastès eut à peine le temps d'appeler à son secours ses camarades, qui étaient sur les murailles. Ils avaient été témoins de ce qui s'était passé, et ils virent alors le Varangien appuyer un pied sur leur compagnon renversé, et brandir en l'air son arme formidable, dont le sifflement fit retentir la voûte d'un son sinistre, tandis qu'il s'arrêtait un instant, la hache levée avant de porter le dernier coup à son ennemi. Il se fit un mouvement parmi les gardes, comme si quelques-uns d'entre eux eussent eu

dessein de descendre pour secourir Sébastès, quoiqu'ils ne parussent pas y mettre beaucoup d'empressement; mais Harpax se hâta de leur ordonner à demi-voix de n'en rien faire.

— Que chacun reste à son poste, quoi qu'il puisse arriver, leur dit-il. Je vois venir un capitaine de la garde. Le secret n'est connu que de nous, si le sauvage a tué le Mytilénien, comme je le crois fort, car il ne remue ni pied ni main. Mais, s'il vit encore, camarades, faites-vous un front d'airain. Il est seul, et nous sommes douze. Tout ce que nous savons de son projet, c'est qu'il est descendu pour voir pourquoi ce Barbare dormait si près du poste.

Tandis que le centurion s'empressait de faire connaître ainsi à demi-mot ses intentions à ses compagnons de garde, on vit paraître un militaire d'une taille imposante, richement armé, et couvert d'un casque dont le haut cimier brillait au clair de la lune, pendant qu'il entrait dans l'ombre de la voûte. Les gardes qui étaient sur le haut de la porte se dirent quelques mots à l'oreille.

— Tirez le verrou; fermez la porte; que le Mitylénien devienne ce qu'il voudra, dit le centurion; nous sommes perdus, si nous l'avouons pour être des nôtres. Voici le chef des Varangiens, l'acolouthos lui-même.

— Eh bien, Hereward, dit l'officier qui arrivait le dernier sur la scène, parlant une espèce de langue franque généralement en usage parmi les Barbares de la garde, as-tu pris un faucon de nuit?

— Oui, par Saint-George! répondit le soldat; et cependant, dans mon pays, nous ne l'appellerions qu'un épervier.

— Qui est-il?

— Il vous le dira lui-même quand j'aurai levé le pied qui lui presse le gosier.

— Lève-le donc.

L'Anglais fit ce qui lui était ordonné; mais, dès que le Mitylénien se sentit en liberté, s'échappant avec une légèreté qu'on aurait à peine pu prévoir, il sortit à la hâte de dessous le porche, et, profitant des ornemens compliqués qui avaient, dans l'origine, décoré l'extérieur de la porte, il courut autour des arcs-boutans et des saillies, poursuivi de près par le Varangien, qui, chargé du poids de son armure, était à peine en état de suivre le Grec au pied léger, qui le conduisait d'obstacle en obstacle. L'officier riait de tout son cœur en voyant ces deux figures paraître et disparaître avec la même rapidité en courant autour de l'arc-de-triomphe de Théodose.

— Par Hercule! dit-il, c'est Hector poursuivi par Achille autour des murs de Troie; mais mon Pelidès aura peine à atteindre le fils de Priam. Hé! fils d'une déesse! fils de Thétis aux pieds blancs! Mais le Barbare n'entend pas l'allusion. Holà, Hereward! arrête! Entends du moins ton nom barbare. Ces derniers mots furent prononcés à demi-voix; mais, élevant ensuite le ton, il ajouta: — Ne t'essouffle pas ainsi, bon Hereward; réserve ton haleine: tu peux en avoir encore besoin cette nuit.

— Si c'eût été la volonté de mon chef, répondit le Varangien en revenant avec un air d'humeur, et respirant en homme dont la course a épuisé les forces, je l'aurais tenu aussi serré que le lévrier tint jamais un lièvre avant de renoncer à la chasse. Sans cette sotte armure, qui encombre un homme sans le protéger, je n'aurais eu que deux bonds à faire pour le saisir à la gorge.

— Autant vaut que tu n'y aies pas réussi, dit l'officier qui était réellement l'acolouthos, c'est-à-dire le *Suivant*, nom qu'il portait parce que le devoir du chef des Varangiens était de suivre constamment la personne de l'empereur. Mais voyons de quelle manière nous rentrerons dans la ville; car si, comme je le soupçonne, c'est un de ces gardes qui a voulu te jouer un mauvais tour, ses compagnons peuvent ne pas être disposés à nous laisser entrer.

— Et n'est-il pas du devoir de Votre Valeur de punir ce manque de discipline?

— Tais-toi, mon simple sauvage! Je t'ai dit souvent, très ignorant Hereward, que les crânes des gens qui viennent de votre froide et boueuse Béotie du nord sont plus propres à recevoir vingt coups de marteau d'enclume qu'à produire une idée spirituelle ou ingénieuse. Mais suis-moi, Hereward, et quoique je sache que montrer les fils déliés de la politique grecque à l'œil grossier d'un Barbare inexpérimenté comme toi, c'est à peu près jeter des perles aux pourceaux, ce qui est défendu par le saint Evangile; cependant, comme tu as un bon cœur, bon et fidèle, dont il serait difficile de trouver le semblable, même parmi mes Varangiens, je veux bien, pendant que tu me suis, chercher à t'endoctriner sur quelques points de cette politique. Moi-même, l'acolouthos, le chef des Varangiens, élevé par leurs haches au grade du plus brave des braves, je consens à me guider par ses principes; et cependant je suis en état, sous tous les rapports, de me diriger à travers les courans opposés de la cour à force de rames et de voiles. C'est donc une condescendance de ma part d'avoir recours à la pe-

litique pour faire ce que, dans cette cour impériale, il me serait si facile d'accomplir de force ouverte. — Que penses-tu de cela, bon sauvage?

— Je pense, répondit le Varangien, qui marchait à environ un pas et demi derrière son chef, comme un soldat d'ordonnance de nos jours derrière l'épaule de son officier, je pense que je serais fâché de me troubler la tête de ce que je pourrais faire tout d'un coup avec mes bras.

— N'est-ce pas ce que je disais? dit l'acolouthos, qui, depuis quelques minutes, s'éloignait de la Porte d'Or, et marchait au clair de lune le long des murs, comme s'il eût cherché une autre entrée. Telle est l'étoffe dont est fait ce que vous appelez votre tête. Vos mains et vos bras sont des Achitophel parfaits en comparaison. Ecoute-moi, le plus ignorant de tous les animaux, mais, par cette raison même, le plus sûr des confidens et le plus brave des soldats, je t'expliquerai le secret de cette besogne nocturne : et cependant je doute que tu puisses me comprendre, même après mon explication.

— Mon devoir, en ce moment, est de tâcher de comprendre Votre Valeur, dit le Varangien ; je veux dire, de comprendre votre politique, puisque vous voulez bien me l'expliquer. Quant à Votre Valeur, ajouta-t-il, je serais bien malheureux si je ne croyais pas déjà en connaître le fort et le faible.

Le général grec rougit un peu, mais il répondit sans changer de voix : — Cela est vrai, mon bon Hereward ; nous nous sommes vus l'un l'autre sur le champ de bataille.

Hereward ne put retenir une légère toux ; ce que les grammairiens du temps, qui étaient habiles dans l'art d'employer les accens, auraient interprété comme un éloge assez équivoque de la bravoure militaire de cet officier. Dans le fait, pendant tout leur entretien, la conversation du général, en dépit de son ton affecté d'importance et de supériorité, annonçait un respect évident pour son compagnon, comme pour un homme qui, mis à l'épreuve, pouvait sous bien des rapports se montrer, dans une action, meilleur soldat que lui-même. D'une autre part, quand le vigoureux guerrier normand lui répondait, quoique ce fût sans s'écarter des règles du devoir et de la discipline, la discussion ressemblait quelquefois à celle qui pouvait avoir lieu, avant la réforme introduite dans l'armée anglaise par le duc d'York, entre un officier, petit-maître ignorant, et un sergent expérimenté du régiment dans

lequel ils servaient tous deux. Il se cachait, sous une apparence de respect, un sentiment intime de supériorité, que le général reconnaissait à demi.

— Tu conviendras, mon simple ami, continua le chef du même ton qu'auparavant, afin de te conduire par un court chemin au principe le plus profond de la politique qui règne à la cour de Constantinople, que la faveur de l'empereur..... (ici l'officier leva son casque, et le soldat fit semblant d'en faire autant), qui, — que le lieu où il pose le pied soit sacré! — est le principe vivifiant de la sphère dans laquelle nous respirons, de même que le soleil est celui de l'humanité.....

— J'ai entendu nos tribuns dire quelque chose de semblable, dit le Varangien.

— C'est leur devoir de vous instruire, répliqua le chef, et j'espère que les prêtres aussi, en ce qui les concerne, n'oublient pas d'apprendre à mes Varangiens la fidélité qu'ils doivent à l'empereur.

— Ils n'y manquent pas, répondit le soldat, quoique, nous autres exilés, nous connaissions nos devoirs.

— A Dieu ne plaise que j'en doute! dit le commandant des haches d'armes. Mais ce que je désire te faire comprendre, mon cher Hereward, c'est qu'il existe, quoique peut-être elle ne se trouve pas dans ton climat sombre et lugubre, une race d'insectes qui naissent au premier rayon du jour, et qui expirent quand le soleil se couche; ce qui leur a fait donner le nom d'éphémères, c'est-à-dire, qui ne durent qu'un seul jour. Tel est le cas d'un favori à la cour, tant qu'il jouit des bonnes grâces de Sa Majesté très sacrée. Heureux celui dont la faveur, s'élevant lorsque la personne du souverain s'élève elle-même au-dessus du niveau qui s'étend autour du trône, se développe dans la première splendeur de la gloire impériale, et qui, conservant son poste pendant l'éclat que jette la couronne à son midi, a le privilége de ne disparaître et de ne mourir qu'avec le dernier rayon du soleil impérial.

— Votre Valeur, dit l'insulaire, parle un langage trop relevé pour que mon intelligence du Nord puisse le comprendre. Il me semble pourtant que, plutôt que de mourir au coucher du soleil, je voudrais, puisqu'il faut que je sois insecte, devenir teigne pendant deux ou trois heures de ténèbres.

— Tel est le sordide désir du vulgaire, Hereward, répondit l'acolouthos en prenant un ton de supériorité: il se contente de jouir

de la vie, sans obtenir de distinctions. Nous, au contraire, nous, êtres d'élite, qui formons le cercle intérieur le plus proche de l'empereur Alexis, qui en est lui-même le point central, nous surveillons, avec la jalousie d'une femme, la distribution de ses faveurs, et, nous liguant avec ceux-ci ou contre ceux-là, nous ne laissons échapper aucune occasion de nous placer personnellement devant ses yeux sous le jour le plus favorable.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire. Cependant, quant à mener une pareille vie d'intrigue..... Mais n'importe.

— En effet, cela ne t'importe guère, mon bon Hereward, et tu es heureux de ne pas avoir de goût pour la vie que je viens de décrire. J'ai pourtant vu des Barbares s'élever très haut dans l'empire; et s'ils n'ont pas tout-à-fait la flexibilité, la malléabilité, comme on l'appelle, cette heureuse ductilité qui sait céder aux circonstances, j'ai connu des individus issus de tribus barbares, surtout s'ils avaient respiré l'air de la cour depuis leur jeunesse, qui joignaient à une certaine portion de cet esprit flexible une opiniâtreté de caractère qui, sans exceller à savoir profiter des occasions, a un talent pour en faire naître qui n'est nullement à mépriser. Mais, sans nous arrêter à des comparaisons, il résulte de cette émulation pour la gloire, c'est-à-dire pour la faveur impériale, qui règne parmi les serviteurs de la cour de Sa Majesté très sacrée, que chacun désire se distinguer en prouvant au souverain non-seulement qu'il entend parfaitement les devoirs de l'emploi dont il est chargé, mais qu'il est même, en cas de besoin, en état de remplir ceux des autres.

— Je comprends, dit le Saxon; et de là il arrive que les sous-ministres, les soldats, les assistans des grands-officiers de la couronne sont continuellement occupés, non à s'aider les uns les autres, mais à espionner mutuellement leurs actions.

— Précisément, et il n'y a que peu de jours que j'en ai eu une preuve désagréable. Chacun, quelque bornée que puisse être son intelligence, sait parfaitement que le grand-protospathaire[1], titre qui, comme tu dois le savoir, signifie le général en chef des forces de l'empire, a conçu de la haine contre moi, parce que je suis chef de ces redoutables Varangiens, qui jouissent, comme ils le méritent, de priviléges qui les dispensent d'être soumis à l'autorité absolue qu'il possède sur tous les autres corps de l'armée :

1. Littéralement le premier homme d'épée.

— autorité qui convient à Nicanor, malgré le son victorieux de son nom, à peu près comme la selle d'un cheval de bataille conviendrait à un bœuf.

— Comment! s'écria le Varangien, le protospathaire prétend-il à quelque autorité sur les nobles exilés? Par le Dragon rouge sous lequel nous vivrons et nous mourrons, nous n'obéirons à ame qui vive qu'à Alexis Comnène en personne et à nos officiers.

— Bien et bravement résolu, mon bon Hereward; mais que ta juste indignation ne t'emporte pas jusqu'à prononcer le nom de Sa Majesté très sacrée sans porter la main à ton casque, et sans y ajouter les épithètes qui conviennent à son rang élevé.

— Je lèverai la main assez haut et assez souvent, quand le service de l'empereur l'exigera, répondit l'habitant du Nord.

— Et j'en serais le garant, dit Achillès Tatius, commandant de la garde du corps impériale des Varangiens, qui jugea que le moment n'était pas favorable pour insister sur la stricte observation des lois de l'étiquette; ce qui serait une de ses grandes prétentions au nom du soldat. Cependant, continua-t-il, sans la vigilance constante de votre chef, mon enfant, les nobles Varangiens seraient confondus dans la masse générale de l'armée avec les cohortes païennes des Huns, des Scythes et de ces infidèles à turban, les renégats turcs; si même votre commandant court ici quelque danger, c'est parce qu'il maintient la supériorité de ses haches sur les misérables traits des tribus orientales, et sur les javelines des Maures, qui ne sont propres qu'à servir de jouets aux enfans.

— Vous n'êtes exposé à aucun danger dont ces haches ne puissent vous préserver, dit le soldat en s'approchant d'Achillès avec un air de confiance.

— Ne le sais-je pas? Mais c'est à ton bras seul que l'acolouthos de Sa Majesté très sacrée confie maintenant sa sûreté.

— Faites vous-même le calcul de tout ce que peut faire un soldat, et alors comptez ce bras seul comme en valant deux contre tout homme au service de l'empereur qui ne fait point partie de notre corps.

— Ecoutez-moi, mon brave ami : ce Nicanor a été assez audacieux pour accuser notre noble corps de pillage sur le champ de bataille, et, dieux et déesses! du crime encore plus sacrilége d'avoir bu le vin précieux qui était destiné pour la bouche auguste de Sa Majesté très sacrée. Cette accusation étant faite en pré-

sence de la personne très sacrée de l'empereur, tu croiras aisément que je...

— Que vous avez dit à cet insolent qu'il en avait menti par la gorge, s'écria le Varangien; que vous lui avez donné rendez-vous quelque part dans ces environs, et que vous avez donné ordre de vous accompagner à votre pauvre soldat Hereward d'Hampton, que l'honneur que vous lui avez fait rend votre esclave pour toute sa vie. J'aurais seulement désiré que vous m'eussiez dit de prendre mes armes ordinaires; mais, quoi qu'il en soit, j'ai ma hache, et...

Son compagnon saisit le moment de l'interrompre, car il était un peu confus du ton d'enthousiasme du jeune soldat.

—Silence, mon fils! lui dit-il; parle plus bas, mon brave Hereward. Tu comprends mal cette affaire. Avec toi à mon côté, je n'hésiterais certainement pas à combattre cinq hommes comme Nicanor; mais ce n'est pas la loi de ce très saint empire; ce ne sont pas les sentimens du prince trois fois illustre qui le gouverne aujourd'hui. Tu t'es laissé gâter, mon bon soldat, par les fanfaronnades des Francs, dont nous entendons chaque jour parler davantage.

—Je serais bien fâché de rien emprunter à ceux que vous nommez Francs, et que nous appelons Normands, répondit le Varangien avec un air d'humeur et d'un ton bourru.

—Ecoute-moi donc, lui dit l'officier tandis qu'ils continuaient à marcher. Ecoute les motifs de notre conduite, et réfléchis si une coutume comme celle qu'ils appellent le duel peut avoir lieu dans un pays honnête, civilisé, dans un pays enfin qui est assez heureux pour être sous la domination d'un prince aussi rare qu'Alexis Comnène. Deux seigneurs, deux grands-officiers ont une querelle à la cour en présence de la personne révérée de l'empereur. La dispute roule sur un point de fait. Supposez qu'au lieu de soutenir chacun leur opinion par des faits et des raisonnemens, ils adoptent la coutume de ces Francs barbares : — Tu mens par la gorge, dit l'un; — Tu mens jusqu'au fond de tes poumons, réplique l'autre; — et ils vont se battre en champ-clos sur la prairie voisine. Chacun d'eux jure qu'il défend la bonne cause, quoique probablement ni l'un ni l'autre ne connaisse bien précisément le fait. L'un des deux, peut-être le plus brave, le plus vertueux, celui qui a raison, l'acolouthos de l'empereur, le père des Varangiens, —car la mort n'épargne personne, mon fidèle soldat, — reste sur la place, et

l'autre revient exercer son ascendant à la cour : tandis que, si l'affaire eût été décidée d'après les règles du bon sens et de la raison, le vainqueur, comme on l'appelle, aurait été envoyé à l'échafaud. Et cependant telle est la loi des armes, comme votre imagination se plaît à l'appeler, l'ami Hereward !

— Plaise à Votre Valeur, répondit le Barbare, il y a une apparence de bon sens dans ce que vous dites; mais vous me feriez plutôt croire que ce beau clair de lune est aussi noir que la gueule d'un loup, que de me convaincre que je dois m'entendre appeler menteur sans faire rentrer cette épithète avec la pique de ma hache dans la gorge de celui qui me l'aurait appliquée. Un démenti est pour un homme la même chose qu'un coup, et un coup dégrade l'homme au rang de l'esclave et de la bête de somme, s'il le reçoit sans en tirer vengeance.

— Oui, voilà ce que c'est ! dit Achillès Tatius. Si je pouvais vous apprendre à secouer cette barbarie innée qui vous pousse, vous qui êtes d'ailleurs les soldats les mieux disciplinés qui servent Sa Majesté très sacrée, à vous livrer des combats à mort...

— Sire capitaine, dit le Varangien d'un ton sombre, suivez mon avis, et prenez les Varangiens tels qu'ils sont. Car, croyez-en ma parole, si vous pouviez leur apprendre à souffrir les reproches, à pardonner les démentis et à endurer les coups, vous verriez, après les avoir ainsi disciplinés, qu'ils vaudraient à peine la ration de sel qu'ils coûtent par jour à Sa Sainteté, si tel est son titre. Je dois vous dire en outre, valeureux seigneur, que les Varangiens ne diraient pas grand merci à leur chef, s'il les entendait appeler maraudeurs, ivrognes, et je ne sais quoi, sans repousser cette accusation à l'instant même.

— Si je ne connaissais pas l'humeur de mes Barbares, pensa Tatius en lui-même, je me ferais une querelle avec ces insulaires indomptés que l'empereur croit qu'il est si facile de soumettre au joug de la discipline. Mais j'arrangerai bientôt cette affaire. — En conséquence, il adressa la parole au Saxon avec un ton de douceur :

— Mon fidèle soldat, lui dit-il, nous autres Romains, nous nous faisons autant de gloire, suivant la coutume de nos ancêtres, de dire la vérité, que vous vous en faites de vous venger d'une imputation de mensonge. Je ne pouvais honorablement en accuser Nicanor, puisque ce qu'il disait était vrai en substance.

— Quoi ! nous autres Varangiens nous sommes des pillards,

des ivrognes, et je ne sais quoi encore? s'écria Hereward avec plus d'impatience qu'auparavant.

— Non, certainement; non, pas dans un sens si étendu. Et cependant son accusation n'était que trop fondée.

— Quand? où? demanda l'Anglo-Saxon.

— Vous vous rappelez la longue marche près de Laodicée, pendant laquelle les Varangiens mirent en déroute une nuée de Turcs, et reprirent un convoi de bagage impérial; vous savez ce qui eut lieu en cette occasion, — je veux dire comment vous apaisâtes votre soif.

— J'ai quelque raison pour m'en souvenir, dit Hereward d'Hampton : car nous étions étouffés de poussière, à demi morts de fatigue, et, ce qui était le pire, combattant constamment la tête tournée en arrière, quand nous trouvâmes quelques barils de vin sur des chariots qui étaient rompus; et ce vin nous passa par le gosier, comme si c'eût été la meilleure ale de Southampton.

— Ah! malheureux! ne vîtes-vous pas que ces barils étaient empreints du sceau inviolable du trois fois excellent grand-sommelier, et qu'ils étaient réservés pour les lèvres très sacrées de Sa Majesté Impériale?

— Par le bon saint George de la joyeuse Angleterre, qui vaut une douzaine de vos saint George de Cappadoce! je n'y ai nullement pensé, Votre Valeur. Et je sais que vous en avez bu vous-même un bon coup dans mon casque, — non pas ce joujou d'argent, mais mon casque d'acier, qui tient deux fois davantage. — Et je me souviens aussi que, lorsque vous eûtes chassé la poussière de votre gosier, vous fûtes un tout autre homme; et tandis que vous nous donniez auparavant l'ordre de battre en retraite, vous vous mîtes à crier : — Encore une autre charge, mes braves et vigoureux Bretons!

— Oui, je sais que je ne suis que trop porté à la témérité pendant une action. Mais vous vous méprenez, bon Hereward; le vin dont j'ai goûté, dans la fatigue extrême du combat, n'était pas celui qui avait été mis à part pour l'usage personnel de Sa Majesté très sacrée. C'en était d'une qualité inférieure, destinée au grand-sommelier; et comme étant un des grands officiers de la maison impériale, je pouvais légalement en prendre ma part. — Ce n'en fut pas moins une malheureuse faute.

— Sur mon ame! je ne vois pas que ce soit un grand malheur de boire quand on meurt de soif.

— Mais rassurez-vous, mon noble camarade, dit Achillès après s'être disculpé à la hâte, et sans faire attention au peu d'importance que le Varangien attachait à cette faute, Sa Majesté impériale, dans sa bonté ineffable, ne fait un crime à aucun de vous d'avoir commis cette erreur malavisée. L'empereur réprimanda le protospathaire d'avoir été chercher ce motif d'accusation, et dit, après avoir rappelé le tumulte et la confusion de cette journée laborieuse : — Je me trouvai heureux moi-même, au milieu de cette fournaise sept fois échauffée, de pouvoir obtenir une coupe du vin d'orge que boivent mes pauvres Varangiens : et je bus à leur santé, non sans raison ; car, sans leurs fidèles services, mon dernier coup eût été bu. Et puissent-ils prospérer, quoiqu'ils aient bu mon vin en retour ! — Et après avoir parlé ainsi, il se tourna d'un autre côté, comme s'il eût voulu dire : — En voilà bien assez ! — Ce ne sont que de sottes histoires et de vaines accusations contre Achillès Tatius et ses braves Varangiens.

— Que Dieu le bénisse d'avoir parlé ainsi ! dit Hereward avec plus de franchise que de respect. Je boirai à sa santé la première fois que j'approcherai de mes lèvres ce qui peut étancher la soif, soit ale, soit vin, soit de l'eau d'un fossé.

— C'est bien dit, mais ne parle pas si haut ; et souviens-toi de porter la main à ton front, toutes les fois que tu nommes l'empereur, ou même que tu penses à lui. — Eh bien ! tu sais, honnête Hereward, qu'ayant ainsi obtenu l'avantage, je n'ignorais pas que le moment où l'on a repoussé une attaque est toujours favorable pour faire une charge. J'ai donc reproché au protospathaire Nicanor les brigandages qui ont été commis à la Porte d'Or et à d'autres entrées de la ville, où un marchand, porteur de joyaux appartenant au patriarche, a été tout récemment arrêté et assassiné.

— Vraiment ! Et que dit Alex..., je veux dire Sa Majesté très sacrée, en apprenant que les gardes de la ville se conduisaient ainsi ? — quoique ce soit lui-même qui, comme nous le disons dans notre île, ait chargé le renard de garder les oies.

— Cela est très possible ; mais c'est un souverain dont la politique est profonde, et il a résolu de ne point procéder contre ces traîtres de gardes, ni contre leur général le protospathaire, sans avoir des preuves décisives. Sa Majesté très sacrée m'a donc chargé d'en fournir d'irrécusables par ton moyen.

— Et je vous en aurais fourni en deux minutes, si vous ne m'aviez pas rappelé, quand je poursuivais ce vagabond de coupe-

jarret. Mais Sa Majesté sait ce que vaut la parole d'un Varangien, et je puis l'assurer que l'envie de s'emparer de mon pourpoint d'argent, très mal nommé cuirasse, ou la haine qu'ils portent à notre corps, suffirait pour engager le premier venu de ces scélérats à couper la gorge à un Varangien qui paraîtrait endormi. Ainsi, capitaine, je présume que nous allons rendre compte à l'empereur de la besogne de cette nuit ?

— Non, mon actif soldat. Si même tu eusses arrêté ce misérable fuyard, mon premier soin aurait dû être de lui rendre la liberté ; et l'ordre que je te donne en ce moment est d'oublier que cette aventure ait eu lieu.

— Ah ! c'est véritablement un changement de politique ?

— Mais oui, brave Hereward. Avant que je sortisse du palais ce soir, le patriarche m'a fait des ouvertures de réconciliation avec le protospathaire ; et comme il est important pour l'Etat que nous vivions en bonne intelligence, je ne pouvais guère m'y refuser, ni comme bon soldat, ni comme bon chrétien. Tout ce qui pouvait offenser mon honneur sera complètement réparé ; j'en ai la garantie du patriarche. L'empereur, qui aime mieux fermer les yeux que de voir la discorde, préfère que l'affaire s'arrange ainsi.

— Et les reproches faits aux Varangiens ?

— Seront pleinement rétractés ; et, à titre d'indemnité, une donation en or sera faite au corps des haches anglo-danoises. Tu pourras en être le distributeur, mon bon Hereward ; et si tu t'en acquittes avec esprit, tu pourras incruster d'or ta hache d'armes.

— Je la préfère telle qu'elle est, dit le Varangien. Mon père la portait à la bataille d'Hastings contre les brigands normands. — Du fer au lieu d'or, voilà ma monnaie.

— Tu peux choisir, Hereward, répondit son officier. Seulement, si tu es pauvre, tu ne pourras en accuser que toi-même.

En ce moment, et tandis qu'ils tournaient autour des murs de Constantinople, l'officier et le soldat arrivèrent devant un très petit guichet, ou porte de sortie, qui donnait dans l'intérieur d'un grand et massif ouvrage avancé, qui se terminait à une entrée de la ville. Là l'officier s'arrêta, avec les mêmes marques de respect qu'un dévot qui va entrer dans une chapelle, objet d'une vénération particulière.

CHAPITRE III.

> Quitte en ce lieu, jeune homme, et bonnet et chaussure :
> Au seuil de cette porte est dû tribut d'honneur.
> Marche du pas furtif qu'apprend de la nature
> Le daim épouvanté par le cor du chasseur.
>
> *La Cour.*

Avant d'entrer, Achillès Tatius fit différens gestes, que le Varangien sans expérience imita avec maladresse et gaucherie. Il avait presque toujours été de service avec son corps à l'armée, et ce n'était que tout récemment qu'il avait été appelé, à tour de rôle, à faire partie de la garnison de Constantinople. Il ne connaissait donc pas le cérémonial minutieux que les Grecs, qui étaient les soldats et les courtisans les plus formalistes et les plus cérémonieux du monde, observaient, non-seulement à l'égard de la personne de l'empereur, mais dans toute la sphère sur laquelle son influence s'étendait particulièrement.

Après avoir gesticulé à sa manière, l'officier frappa enfin à la porte, d'une manière modeste, quoique distincte. Il répéta trois fois ce signal, et dit à l'Anglo-Saxon qui l'accompagnait : L'intérieur ! — sur ta vie, fais tout ce que tu me verras faire. Au même instant, il recula, baissa la tête sur sa poitrine, se couvrit les yeux des deux mains, comme pour ne pas être ébloui par l'éclat trop vif d'une lumière subite, et attendit qu'on lui répondît. Le soldat, voulant obéir à son chef, l'imita aussi bien qu'il le put, et resta à son côté dans une attitude d'humilité orientale. La petite porte s'ouvrit en dedans, sans qu'on vît aucun éclat de lumière ; mais quatre Varangiens parurent à l'entrée, chacun d'eux tenant sa hache levée, comme pour en frapper les intrus qui avaient troublé le silence de leur corps-de-garde.

— Acolouthos, dit l'officier par forme de mot d'ordre.

— Tatius et Acolouthos, dirent à demi-voix les gardes, comme par réponse au mot d'ordre. Et chacun d'eux baissa son arme.

Achillès releva alors la tête avec l'air de dignité d'un homme qui aimait à déployer aux yeux de ses soldats l'influence dont il jouissait à la cour. Hereward conserva une gravité imperturbable, à la grande surprise de son officier, qui était émerveillé que son soldat

pût être assez barbare pour voir avec apathie une scène qui, suivant lui, devait inspirer un respect tout particulier. Il attribua cette indifférence à l'insensibilité stupide de son compagnon. Ils passèrent entre les sentinelles, qui se rangèrent en file de chaque côté de la porte, et permirent aux deux étrangers de s'avancer sur une planche longue et étroite, jetée sur le fossé de la ville, et qu'on retirait dans l'enclos d'un rempart extérieur, avançant au-delà du principal mur de la cité.

— C'est ce qu'on appelle le Pont du Péril, dit Tatius tout bas à Hereward, et l'on dit qu'on y a quelquefois répandu de l'huile ou des pois secs, et que les corps d'hommes connus pour avoir été en compagnie avec la personne très sacrée de l'empereur ont été retirés de la Corne d'or [1], où se jettent les eaux du fossé.

— Je n'aurais pas cru, dit l'insulaire, élevant la voix à son ton accoutumé, qu'Alexis Comnène...

— Silence, imprudent, si tu fais cas de ta vie! Eveiller la fille de l'arche impériale [2], c'est, dans tous les cas, s'exposer à un châtiment terrible; mais quand un délinquant téméraire en trouble le repos par des réflexions sur son altesse très sacrée l'empereur, la mort est une punition beaucoup trop légère de l'insolence qui en a interrompu le sommeil. C'est mon mauvais destin qui a voulu que je reçusse l'ordre positif qui m'a enjoint de conduire dans l'enceinte sacrée un être qui n'a en lui du sel de la civilisation que ce qu'il en faut pour préserver de la corruption son corps mortel, puisqu'il est complètement incapable de toute culture mentale. Porte les yeux sur toi-même, Hereward, et songe à ce que tu es. Pauvre Barbare par nature, tu n'as à te vanter que d'avoir tué quelques musulmans pour la querelle de ton maître très sacré, et te voilà admis dans l'enceinte inviolable du Blaquernal, et pouvant être entendu non-seulement de la fille royale de l'arche impériale, ce qui signifie l'écho des voûtes sublimes, mais (le ciel nous protége!) à portée, autant que je puis le savoir, de l'oreille très sacrée elle-même!

— Eh bien! mon capitaine, je ne puis me permettre de dire ce que je pense de tout ceci, répondit le Varangien; mais je puis aisément supposer que je ne suis pas propre à converser en présence de la cour, et par conséquent j'ai dessein de ne pas dire un mot, à moins qu'on ne me parle, si ce n'est quand nous ne serons

1. Le port de Constantinople.

2. La fille de l'arche était le nom qu'à la cour on donnait à l'écho, comme nous le verrons expliqué par l'Acolouthos lui-même.

pas en meilleure compagnie que nous-mêmes. En deux mots, je trouve difficile de donner à ma voix un ton plus bas que celui qu'elle a reçu de la nature. Ainsi, mon brave capitaine, je suis muet à compter de ce moment, à moins que vous ne me fassiez signe de parler.

— Ce sera le parti le plus sage. Il y a ici des personnes de haut rang, quelques-unes même qui sont nées dans la pourpre, qui voudront (prends garde à toi, Hereward!) sonder, avec leur esprit de cour, la profondeur de ton intelligence bornée et barbare. Si tu les vois sourire gracieusement, ne va pas y joindre un de tes sauvages éclats de rire dont le bruit est semblable à celui du tonnerre, quand tu fais chorus avec tes camarades.

— Je vous dis que je garderai le silence, dit le Varangien avec un peu plus d'impatience que de coutume. Si vous vous fiez à ma parole, à la bonne heure; si vous me regardez comme un geai pour qui c'est un besoin de parler, je suis prêt à m'en retourner, et tout finira là.

Achillès, sentant peut-être que le meilleur parti qu'il pût prendre était de ne pas pousser à bout le soldat, baissa un peu le ton en répondant à un propos qui se ressentait si peu de l'atmosphère de la cour, comme s'il eût voulu avoir quelque indulgence pour les manières grossières d'un homme dont il croyait qu'il serait difficile de trouver l'égal, même parmi les Varangiens, soit pour la force, soit pour la valeur : qualités que, en dépit du peu de politesse d'Hereward, Tatius, au fond du cœur, trouvait plus solides et plus précieuses que toutes ces grâces inexprimables que pouvait posséder un soldat, courtisan plus accompli.

L'expert navigateur des détours de la résidence impériale conduisit le Varangien à travers deux ou trois petites cours formant une sorte de labyrinthe, et faisant partie du grand palais de Blaquernal [1]. Ils entrèrent dans cet édifice par une porte latérale, qui était aussi gardée par une sentinelle de la garde varangienne, qui les laissa passer après les avoir reconnus. La pièce voisine était le corps-de-garde où plusieurs soldats du même corps s'amusaient à différens jeux ressemblant assez aux jeux modernes des dés et des dames, assaisonnant leur passe-temps de fréquentes libations d'ale, qu'on leur fournissait pour les aider à passer leurs heures de faction. Quelques coups d'œil s'échangèrent entre Hereward et ses

1. Ce palais prit son nom du voisinage de la porte et du pont Blachernians.

camarades, et volontiers il se serait joint à eux, ou du moins leur aurait parlé; car, depuis l'aventure du Mitylénien, Hereward s'était trouvé plus ennuyé qu'honoré de sa promenade au clair de lune avec son commandant, en en exceptant toutefois le court et intéressant intervalle pendant lequel il avait cru qu'ils étaient en chemin pour aller se battre en duel. Mais, quoique négligens observateurs du strict cérémonial du palais impérial, les Varangiens avaient, à leur manière, des idées rigides sur les devoirs militaires; et par conséquent Hereward, sans parler à ses compagnons, traversa, à la suite de son chef, le corps-de-garde et une ou deux antichambres, meublées avec un luxe qui le convainquit qu'il ne pouvait être que dans la résidence sacrée de son maître l'empereur.

Enfin, après qu'ils eurent passé par plusieurs corridors et dans divers appartemens que le capitaine semblait connaître parfaitement, et qu'il traversa d'un pas furtif et silencieux, qui annonçait le respect (comme si, pour me servir de son style ampoulé, il eût craint d'éveiller les échos de ces salles élevées et monumentales), une autre espèce d'habitans commença à se montrer. A différentes portes et dans plusieurs appartemens, le soldat du Nord vit ces infortunés esclaves, la plupart d'origine africaine, qui furent quelquefois comblés d'honneurs et élevés à un grand pouvoir par les empereurs grecs, qui imitaient en cela un des traits les plus barbares du despotisme oriental. Ces esclaves étaient différemment occupés : les uns étaient debout, près des portes ou dans les corridors, le sabre à la main, comme s'ils eussent été en faction; les autres étaient assis, à la manière orientale, sur des tapis, se reposant ou jouant à différens jeux, mais tous dans le plus profond silence. Pas un mot ne fut prononcé, ni par le guide d'Hereward, ni par les êtres flétris qu'ils rencontraient ainsi. Un regard échangé avec l'acolouthos semblait tout ce qui était nécessaire pour lui assurer le droit de passer avec son compagnon.

Après avoir encore traversé plusieurs appartemens vides ou occupés de la même manière, ils entrèrent enfin dans une salle pavée soit en marbre noir, soit en quelque autre pierre de couleur sombre, beaucoup plus élevée et plus longue que toutes les autres. Des passages latéraux y communiquaient, et, autant que l'insulaire put le voir, ils aboutissaient à différentes portes percées dans la muraille; mais comme l'huile et les gommes qui alimentaient les lampes éclairant ces passages répandaient une vapeur épaisse, il était difficile de distinguer la forme de cette chambre et le style

de son architecture. Aux deux extrémités, la lumière était plus forte et plus vive. Lorsqu'ils furent au milieu de cette grande et longue salle, Achillès Tatius dit au soldat, avec cette voix étouffée qu'il semblait avoir substituée à celle qui lui était naturelle, depuis qu'ils avaient passé le pont du Péril.

— Reste ici jusqu'à ce que je revienne, et ne sors de cette salle pour quelque raison que ce soit.

— Entendre est obéir, répondit le Varangien; expression d'obéissance que l'empire, qui s'arrogeait encore le nom de romain, avait empruntée des Barbares de l'Orient, comme beaucoup d'autres phrases et coutumes. Achillès monta alors à la hâte les degrés qui conduisaient à une des portes latérales de cet appartement, et l'ayant poussée légèrement, elle tourna sans bruit sur ses gonds pour le laisser passer.

Resté seul, le Varangien, pour passer le temps de son mieux dans l'enceinte qu'il lui était prescrit de ne pas quitter, se rendit tour à tour aux deux bouts de cette salle, où les objets étaient plus visibles qu'ailleurs. Au centre de l'extrémité inférieure était une petite porte en fer, cintrée et très basse. Au-dessus on voyait le crucifix grec en bronze; et tout autour, et de tous côtés, des fers, des chênes et autres objets semblables, pareillement exécutés en bronze, semblaient être les ornemens convenables de cette entrée. La porte de ce sombre passage voûté était entr'ouverte, et Hereward y jeta naturellement un coup d'œil, les ordres de son chef ne lui défendant pas de satisfaire sa curiosité à cet égard. Une lueur d'un rouge terne, qui semblait produite par une étincelle éloignée plutôt que par une lampe attachée au mur de ce qui lui parut un escalier tournant très étroit, assez semblable pour la forme et la grandeur à un puits profond, dont le haut s'ouvrait sur le même palier que la porte de fer, lui montra une descente qui semblait conduire aux régions infernales. Le Varangien, quelque obtus qu'il pût paraître à l'esprit plus délié des Grecs, n'eut pas de peine à comprendre qu'un escalier d'un aspect si sombre, et auquel on arrivait par une porte décorée dans un style d'architecture si lugubre, ne pouvait conduire qu'aux cachots du palais, qui par leur forme et leur nombre n'étaient ni la moins remarquable ni la moins redoutable partie de l'édifice sacré. Il crut même, en écoutant avec attention, entendre des accens tels qu'en exhalent ces tombeaux des vivans, un faible écho de soupirs et de gémissemens paraissant sortir du profond abîme qui était en dessous. Mais à cet égard

son imagination acheva sans doute l'esquisse que traçaient ses conjectures.

— Je n'ai rien fait, pensa-t-il, pour mériter d'être claquemuré dans une de ces cavernes souterraines. A coup sûr, quoique mon capitaine Achillès Tatius ne vaille, sauf respect, guère mieux qu'un âne, il ne peut être assez traître pour me traîner en prison sous de faux prétextes. Mais, si tel doit être son amusement ce soir, je me flatte qu'il verra auparavant, pour la dernière fois, ce que peut faire la hache anglaise. — Mais allons voir l'autre bout de cette salle immense; peut-être y trouverons-nous de meilleurs présages.

Tout en faisant ces réflexions, et sans songer beaucoup à régler le bruit de ses pas sur le cérémonial du palais, le colosse saxon s'avança vers l'extrémité supérieure de la salle pavée en marbre noir. L'ornement de cette partie de l'appartement était un petit autel, semblable à ceux des temples des divinités du paganisme, et il s'élevait au-dessus du centre de la porte voûtée. Sur cet autel brûlait une sorte d'encens, dont la fumée, s'élevant en spirale jusqu'au plafond, formait un léger nuage qui s'étendait dans toute la salle, et dont les colonnes enveloppaient une image symbolique à laquelle le Varangien ne put rien comprendre : c'était la représentation de deux mains et de deux bras d'hommes qui semblaient sortir du mur, et ces mains étaient ouvertes et étendues, comme si elles allaient accorder quelque faveur à ceux qui s'approchaient de l'autel. Ces bras étaient de bronze, et étant placés plus en arrière que l'autel sur lequel brûlait l'encens, on les voyait à travers la fumée qui s'élevait, à la clarté de deux lampes placées de manière à éclairer tout le dessous de la porte. — J'expliquerais assez bien ce que signifie ce symbole, pensa le simple Barbare, si ces poings étaient serrés, et si cette salle était consacrée au *pancration*, c'est-à-dire à ce que nous appelons boxer; mais comme ces pauvres Grecs eux-mêmes ne se servent pas de leurs mains sans fermer les doigts, par saint George! je ne puis comprendre ce que cela veut dire.

En ce moment Achillès rentra dans la salle de marbre par la même porte qu'il en était sorti, et il s'avança vers son néophyte, comme on aurait pu appeler le Varangien.

— Suis-moi maintenant, Hereward, car voici le moment le plus chaud de l'action. Fais preuve maintenant de tout le courage dont tu peux t'armer; car, crois-moi, ton honneur et ta réputation en dépendent.

— Ne craignez ni pour l'un ni pour l'autre, répondit Hereward, si le cœur et le bras d'un homme peuvent le soutenir dans une aventure, à l'aide d'un jonjou comme celui-ci.

— Parle d'un ton plus bas et plus soumis, je te l'ai déjà dit vingt fois, et baisse ta hache. — Je crois même que tu ferais mieux de la laisser dans l'appartement extérieur.

— Avec votre permission, noble capitaine, je ne me soucie pas de me séparer de mon gagne-pain. Je suis un de ces gens gauches qui ne peuvent se comporter convenablement, s'ils n'ont quelque chose pour occuper leurs mains, et ma hache fidèle est ce qu'il y a de plus naturel pour les miennes.

— Garde-la donc; mais souviens-toi de ne pas la brandir, suivant ton usage, et de ne pas crier, beugler, hurler, comme si tu étais sur le champ de bataille. Songe au caractère sacré de ce lieu, qui fait que tout bruit y devient un blasphème; pense aux personnes qu'il peut t'arriver de voir. Il en est quelques-unes qu'on ne peut offenser sans commettre un aussi grand crime que de blasphémer contre le ciel même.

Cette exhortation conduisit le maître et le disciple jusqu'à la porte latérale. De là ils entrèrent dans une sorte d'antichambre où Achillès Tatius conduisit son Varangien vers une porte battante qui donnait dans un des principaux appartemens du palais, et qui, en s'ouvrant, offrit aux yeux de l'habitant grossier du Nord un spectacle aussi nouveau que surprenant.

C'était un appartement du palais de Blaquernal, consacré au service spécial de la fille chérie de l'empereur Alexis, la princesse Anne Comnène, connue de notre temps par ses talens littéraires, et qui nous a laissé l'histoire du règne de son père. Elle était assise, reine et souveraine d'un cercle littéraire, tel que pouvait le rassembler alors une princesse impériale, porphyrogénète, c'est-à-dire née dans la chambre pourpre; et un coup d'œil jeté à la ronde nous suffira pour nous former une idée des hôtes ou de la compagnie qui y était rassemblée.

La princesse auteur avait des yeux brillans, des traits réguliers, et des manières agréables et faites pour plaire, avantage que tout le monde aurait accordé à la fille de l'empereur, quand même on n'aurait pu dire avec une stricte vérité qu'elle les possédât. Elle était assise sur un petit banc, ou sofa, car il n'était pas permis au beau sexe à Constantinople de se coucher, comme c'était l'usage des dames romaines. Une table placée devant elle était couverte

de livres, de plantes, d'herbes et de dessins; elle était sur une plate-forme un peu élevée, et ceux qui jouissaient de l'intimité de la princesse, ou à qui elle désirait parler en particulier, avaient la permission, pendant ces entretiens sublimes, d'appuyer leurs genoux sur le bord de la plate-forme sur laquelle était son siége, et de rester ainsi moitié debout, moitié à genoux. Trois autres siéges, de différentes hauteurs, étaient placés sur la même estrade, et sous le même dais d'apparat qui couvrait celui de la princesse Anne.

Le premier, qui ressemblait exactement au sien tant pour la grandeur que pour la commodité, était destiné à son époux, Nicéphore Brienne. On disait qu'il avait ou qu'il affectait d'avoir la plus grande vénération pour l'érudition de sa femme, quoique les courtisans pensassent qu'il aurait aimé à s'absenter de ces assemblées du soir plus souvent que ne l'auraient voulu la princesse Anne et ses augustes parens. Les caquets de la cour expliquaient ce fait en assurant que la princesse Anne Comnène était plus belle à une époque où elle était moins savante, et que, quoiqu'elle fût encore bien, elle avait perdu quelque chose de ses attraits en acquérant tant de connaissances.

Le siége de Nicéphore Brienne avait été placé par les chambellans aussi près que possible de celui de la princesse, de manière qu'elle pût ne pas perdre un regard de son bel époux, et qu'il ne perdît pas la moindre parcelle de la sagesse qui pourrait découler des lèvres de sa savante épouse.

Deux autres siéges d'honneur, ou, pour mieux dire, deux trônes (car ils avaient des tabourets pour recevoir les pieds, des bras pour soutenir les coudes, et des coussins brodés pour fournir un appui, sans parler du dais glorieux qui les couvrait) étaient destinés à l'empereur et à son auguste épouse, car ils assistaient fréquemment aux études de leur fille, qui s'y livrait en public, comme nous venons de le dire. Dans ces occasions, l'impératrice Irène jouissait du triomphe qui appartient à la mère d'une fille accomplie; tandis qu'Alexis, suivant l'occasion, tantôt écoutait avec complaisance le récit de ses propres exploits, écrit dans le style ampoulé de la princesse, tantôt faisait des signes de satisfaction au patriarche Zozime et aux autres sages, en écoutant les dialogues qu'elle récitait sur les mystères de la philosophie.

Tous ces siéges distingués, destinés aux membres de la famille impériale, étaient occupés au moment que nous venons de décrire, excepté celui qui aurait dû être rempli par Nicéphore Brienne,

époux de la belle Anne Comnène. C'était peut-être à sa négligence et à son absence qu'était dû le nuage qui obscurcissait le front de sa belle épouse. Derrière elle, sur la plate-forme, étaient deux nymphes de sa maison, en robe blanche, deux esclaves, en un mot, qui étaient à genoux sur des coussins quand leur maîtresse n'avait pas besoin de leur aide pour lui servir de pupitres vivans, afin de dérouler et de soutenir les rouleaux de parchemin sur lesquels la princesse consignait les trésors de sa science, ou transcrivait celle des autres. Une de ces jeunes filles, nommée Astarté, était si distinguée comme calligraphe, c'est-à-dire par la beauté de son écriture en divers alphabets et en différentes langues, qu'elle avait été sur le point d'être envoyée en présent au calife, — qui ne savait ni lire ni écrire, — dans un moment où il était nécessaire de le gagner pour lui inspirer des idées de paix. L'autre suivante de la princesse, Violanta, communément surnommée la Muse, possédait dans la plus grande perfection la musique vocale et instrumentale, et avait été réellement envoyée en présent à Robert Guiscard, archiduc d'Apulie. Mais comme ce prince était vieux et sourd, et que Violanta n'avait pas encore dix ans à cette époque, il renvoya à l'empereur ce présent auquel un grand prix était attaché; et, avec cet égoïsme qui était un des signes caractéristiques de ce fin Normand, il l'invita à lui envoyer quelque personne qui pût contribuer à ses plaisirs, au lieu d'un enfant criard.

Plus bas que ces siéges élevés, les favoris qui étaient admis, étaient assis ou reposaient sur le plancher de la salle. Le patriarche Zozime et quelques vieillards avaient la permission de s'asseoir sur certains tabourets fort bas, seuls siéges qui fussent préparés pour les savans qui assistaient aux soirées de la princesse, comme on aurait appelé de nos jours ces réunions. Quant aux magnats plus jeunes, l'honneur de pouvoir prendre part à la conversation impériale était regardé comme devant les dispenser d'avoir besoin d'un malheureux tabouret. Cinq à six courtisans, d'âge et de costume différens, pouvaient composer la partie de la société qui restait debout, ou qui se délassait de cette attitude en s'agenouillant sur le bord d'une fontaine, qui répandait l'eau par des tuyaux si minces, qu'elle formait une pluie qui se dissipait presque insensiblement, en rafraîchissant les fleurs et les arbustes embaumés, disposés de manière à disperser leurs parfums dans toute la salle. Un vieillard, nommé Michel Agélastès, gros, gras et replet, et vêtu en ancien philosophe cynique, se distinguait en prenant, en grande partie,

le costume déguenillé et l'impudence du stoïcien, et en s'acquittant strictement du cérémonial exigé pour la famille impériale. Il s'était fait connaître par son affectation à adopter les principes et le langage des cyniques et des philosophes républicains, ce que contredisait étrangement sa déférence pratique pour les grands. Il était étonnant de voir cet homme, alors âgé de plus de soixante ans, dédaigner de profiter du privilége ordinaire de s'appuyer pour soutenir ses membres, et rester constamment debout ou à genoux. Mais la première attitude lui était tellement habituelle que ses amis de cour lui avaient donné le surnom d'*Elephas*, c'est-à-dire l'Eléphant, parce que les anciens s'imaginaient que cet animal à demi raisonnant, comme on l'appelle, a les jointures des jambes hors d'état de plier.

— J'en ai pourtant vu s'agenouiller, quand j'étais dans le pays des gymnosophistes, dit quelqu'un qui faisait partie de la compagnie le soir où Hereward y fut introduit.

— Pour prendre son maître sur ses épaules? Le nôtre en fera autant, dit le patriarche Zozime avec un léger sourire qui approchait du sarcasme autant que le permettait l'étiquette de la cour grecque; car, dans toutes les occasions ordinaires, on n'aurait pas commis un plus grand crime de lèse-cérémonial en tirant un poignard qu'en se permettant une repartie piquante dans le cercle impérial. Ce sarcasme même, quelque léger qu'il fût, aurait été jugé digne de censure par cette cour cérémonieuse, dans la bouche de tout autre que le patriarche, au haut rang duquel on accordait quelque licence.

A l'instant où Zozime venait de blesser ainsi le décorum, Achillès Tatius et son soldat Hereward entrèrent dans l'appartement. Le premier s'avança en prenant, à un degré peu ordinaire, l'air et les manières d'un courtisan, comme s'il eût voulu faire contraster son savoir-vivre avec la gaucherie de son compagnon inexpérimenté. Son amour-propre était pourtant secrètement flatté d'avoir à présenter, comme étant sous ses ordres immédiats, un homme qu'il était habitué à regarder comme un des soldats les plus distingués de l'armée d'Alexis, soit pour l'apparence extérieure, soit pour les qualités réelles.

L'entrée subite de ces deux nouveaux venus produisit quelque surprise. Achillès s'avança avec une assurance calme et respectueuse qui indiquait qu'il n'était pas étranger dans cette région; mais Hereward tressaillit en entrant; et voyant qu'il était en pré-

sence de toute la cour, il chercha à la hâte à calmer son agitation. Son commandant, jetant autour de lui un coup d'œil à peine visible, comme pour demander de l'indulgence pour son soldat, fit un signe confidentiel à Hereward, pour l'avertir de ce qu'il devait faire. Il voulait lui faire entendre qu'il devait ôter son casque et se prosterner le front à terre. L'Anglo-Saxon, peu accoutumé à interpréter des ordres obscurs donnés par signes, pensa naturellement au devoir ordinaire de sa profession, et s'avança en face de l'empereur pour lui rendre les honneurs militaires. Il le salua en pliant un genou, porta la main à son casque, et se relevant sur-le-champ, il appuya sa hache sur son épaule, et resta devant le trône impérial comme une sentinelle en faction.

Tout le cercle fit un léger sourire de surprise en voyant l'air mâle et martial, quoique peu cérémonieux, du soldat du Nord. Les divers spectateurs de cette scène consultaient la physionomie de l'empereur, ne sachant s'ils devaient regarder la brusque entrée du Varangien comme un défaut de savoir-vivre, et en manifester leur horreur, ou considérer les manières du garde-du-corps comme indiquant un zèle franc et hardi, qui avait droit à des applaudissemens.

Il se passa quelques instans avant que l'empereur revînt suffisamment à lui pour donner le ton à ses courtisans, comme c'était l'usage en pareilles occasions. Alexis Comnène avait été plongé un moment dans une sorte de léger sommeil, ou du moins d'abstraction. A son réveil, il tressaillit en voyant tout à coup devant lui le Varangien; car, quoiqu'il eût coutume de charger ce corps de confiance de la garde extérieure du palais, le service de l'intérieur se faisait ordinairement par les noirs difformes dont nous avons parlé, et qui s'élevaient quelquefois jusqu'au rang de ministres d'Etat et de commandans des armées.

Alexis, en s'éveillant de cette sorte de sommeil, l'oreille encore remplie du style pompeux de sa fille, qui lui lisait une description dans le grand ouvrage historique où elle rapportait les batailles livrées sous son règne, se trouvait donc peu préparé à l'arrivée et au salut militaire d'un soldat de sa garde saxonne, dont l'idée ne se présentait à son esprit qu'accompagnée de scènes de combats, de dangers et de mort.

Après avoir jeté un regard troublé autour de lui, ses yeux se fixèrent sur Achillès Tatius. — Pourquoi es-tu ici, mon fidèle acolouthos? lui dit-il; pourquoi ce soldat s'y trouve-t-il à cette heure

de la nuit? — C'était naturellement, pour tous les visages de la cour, le moment de se modeler *regis ad exemplar;* mais, avant que le patriarche eût eu le temps de donner à ses traits une expression de dévote appréhension de quelque danger, Achillès Tatius avait prononcé quelques mots qui avaient rappelé à l'empereur que c'était d'après son ordre spécial qu'il avait amené ce soldat devant lui. — Oh! cela est vrai, mes braves, dit Alexis, tandis que la sérénité reparaissait sur son front; les soins de l'Etat nous avaient fait oublier cet ordre. Il parla alors au Varangien avec un air plus ouvert et un accent plus cordial qu'il n'avait coutume de le faire avec ses courtisans; car, pour un despote, un fidèle garde-du-corps est un homme de confiance, tandis qu'un officier de haut rang est toujours, jusqu'à un certain point, un objet de méfiance. — Eh bien! dit-il, comment va notre digne Anglo-Danois? Cette question, faite sans aucun égard au cérémonial, surprit tous ceux qui l'entendirent, à l'exception de celui à qui elle était adressée. Hereward y répondit, en joignant à ses paroles un salut militaire qui montrait plus de cordialité que de respect, d'une voix haute et hardie qui fit tressaillir tous les auditeurs, d'autant plus qu'il parlait en saxon, langue dont se servaient parfois ces étrangers: — *Waes hael, Kaisar mirrig und machtigh!* c'est-à-dire: Portez-vous bien, fort et puissant empereur. Alexis, avec un sourire d'intelligence, destiné à montrer qu'il était en état de parler à ses gardes en leur propre langue, lui répondit par ces mots bien connus: — *Drink hael!*

A l'instant même, un page apporta une coupe d'argent pleine de vin. L'empereur y trempa ses lèvres, quoiqu'en goûtant à peine la liqueur qui s'y trouvait, la fit porter à Hereward, et lui ordonna de boire. Le Saxon ne se fit pas répéter cet ordre, et il vida la coupe sans hésiter. Toute l'assemblée laissa échapper un léger sourire, sans s'écarter du décorum exigé par la présence de l'empereur, à la vue d'un exploit qui, quoiqu'il n'eût rien d'étonnant dans un Hyperboréen, semblait prodigieux aux Grecs, habitués à la sobriété. Alexis lui-même rit plus haut que ses courtisans ne crurent pouvoir se le permettre, et appelant à son aide le peu de mots varangiens qu'il connaissait et qu'il liait ensemble par quelques mots grecs, il dit à son garde-du-corps: — Eh bien! mon brave Breton Edouard, comme on t'appelle, connais-tu la saveur de ce vin?

— Oui, répondit le Varangien, sans changer de visage; j'en ai déjà goûté une fois à Laodicée.

Ici Achillès Tatius sentit que son soldat approchait d'un terrain glissant, et il s'efforça inutilement d'attirer son attention en lui faisant signe de garder le silence, ou du moins de prendre garde à ce qu'il disait dans une si auguste assemblée. Mais le soldat, qui, avec la précision de la discipline militaire, continuait à avoir les yeux fixés sur l'empereur, et à lui donner toute son attention, comme étant tenu de lui obéir et de lui répondre, ne remarqua aucun des signes d'Achillès, qui les fit enfin si ouvertement que Zozime et le protospathaire se lancèrent mutuellement des coups d'œil d'intelligence, comme pour se faire remarquer réciproquement le jeu muet du chef des Varangiens.

Pendant ce temps, le dialogue entre l'empereur et son soldat continuait : — Comment as-tu trouvé ce vin, en le comparant à l'autre? demanda Alexis.

— Il y a ici, Votre Majesté, meilleure compagnie que celle des archers arabes, répondit Hereward en saluant à la ronde avec un instinct de politesse. Cependant il manque à la saveur de ce vin celle que la chaleur du soleil, la poussière du combat, et la fatigue de porter une arme comme celle-ci (mettant sa hache en avant) pendant huit heures de suite, peuvent donner à une coupe de bon vin.

— Il peut y manquer encore autre chose, dit Agélastès-l'Eléphant, dont nous avons déjà parlé, s'il m'est permis d'y faire allusion, ajouta-il en levant les yeux vers le trône. Cette coupe est peut-être plus petite que celle dont tu te servis à Laodicée.

— Par Taranis, c'est la vérité, répondit le garde-du-corps; car, à Laodicée, ce fut mon casque qui me servit de coupe.

— Comparons les deux coupes ensemble, l'ami, dit Agélastès du même ton de raillerie, afin que nous soyons sûrs que tu n'as pas avalé la dernière, car, à la manière dont je t'ai vu boire, je craignais qu'elle ne passât par ton gosier avec ce qu'elle contenait.

— Il y a des choses que je n'avale pas aisément, répondit le Varangien d'un ton calme et indifférent; mais il faut qu'elles viennent d'un homme plus jeune et plus actif que vous ne l'êtes.

La compagnie sourit de nouveau, et l'on semblait se dire des yeux l'un à l'autre, que le philosophe, quoique bel esprit de profession, n'avait pas eu l'avantage dans cette rencontre.

L'empereur intervint en même temps : — Et je ne t'ai pas fait venir ici, mon brave, dit-il, pour y être en butte à de sottes railleries.

Agélastès se retira derrière le cercle, comme un chien châtié par le chasseur pour avoir aboyé mal à propos. La princesse Anne Comnène, dont les beaux traits avaient déjà exprimé quelque impatience, prit enfin la parole : — Vous plaira-t-il donc, Sire, et mon père très chéri, dit-elle, d'apprendre à ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans le temple des muses, pourquoi vous avez ordonné que ce soldat fût admis ce soir dans un lieu si fort au-dessus de son rang dans le monde? Permettez-moi de dire que nous ne devons pas vous faire perdre en plaisanteries vaines et frivoles un temps qui est consacré au bien de l'empire, comme doit l'être chaque instant de votre loisir.

— Notre fille parle avec sagesse, dit l'impératrice Irène, qui, comme la plupart des mères, ne possédant pas beaucoup de talens elles-mêmes, et peu capables de les apprécier dans les autres, était cependant grande admiratrice de ceux de sa fille favorite, et toujours prête à les faire briller en toute occasion. Permettez-moi de faire remarquer que, dans ce palais divin et favorisé des muses, consacré aux études savantes de notre chère fille, dont la plume fera vivre notre renommée, notre cher et impérial époux, jusqu'à la destruction de l'univers, et qui est l'ame et le charme de cette société, la fleur du génie de notre sublime cour; permettez-moi, dis-je, de faire remarquer que, en recevant seulement ici un simple garde-du-corps, nous avons donné à notre conversation le caractère qui distingue celle d'une caserne.

L'empereur Alexis Comnène éprouva alors ce qu'éprouve plus d'un honnête homme dans les rangs ordinaires de la vie, quand sa femme commence un long discours; d'autant plus que l'impératrice Irène ne se renfermait pas toujours dans les règles exactes du cérémonial prescrit par la suprématie de son auguste époux. Ainsi, quoiqu'il n'eût pas été fâché d'obtenir un court répit à la lecture monotone de l'histoire de la princesse, il sentit alors la nécessité de la reprendre, ou d'écouter l'éloquence matrimoniale de l'impératrice. Il soupira donc, et dit : — Je vous demande pardon, notre bonne et impériale épouse, et à vous aussi, notre fille, née dans la chambre pourpre. Je me souviens, notre fille très aimable et très accomplie, que hier soir vous désiriez connaître les détails de la bataille de Laodicée, livrée aux païens arabes (que Dieu con-

fonde!); et par suite de certaines considérations qui nous portent à ajouter d'autres témoignages à notre propre souvenir, Achillès Tatius, notre très fidèle acolouthos, reçut ordre d'amener ici un des soldats qui sont sous son commandement, et de choisir celui que son courage et sa présence d'esprit rendaient le plus en état de remarquer ce qui se passait autour de lui dans cette journée remarquable et sanglante. Et je suppose que voilà le soldat qu'il amène en exécution de mes ordres.

— S'il m'est permis de parler et de vivre, dit l'acolouthos, Votre Majesté impériale, et ces princesses divines, dont le nom est pour nous comme ceux des bienheureux saints, ont en leur présence la fleur de mes Anglo-Danois, soit qu'on les appelle ainsi, ou de tout autre nom antichrétien. C'est, je puis le dire, un Barbare des Barbares; mais quoique, par sa naissance et son éducation, il ne soit pas digne de toucher de ses pieds le tapis de cette enceinte de talens et d'éloquence, il est si brave, si fidèle, si dévoué, si zélé, si prêt à tout...

— Suffit, bon acolouthos! dit l'empereur; dites-nous seulement qu'il est de sang-froid et bon observateur pendant la mêlée, et qu'alors il n'est pas troublé et agité, comme nous avons quelquefois remarqué que vous l'étiez, vous et d'autres grands généraux, et, pour dire la vérité, comme nous avons senti que nous l'étions nous-même dans des occasions extraordinaires. Cette différence dans la constitution des hommes n'est pas la suite d'une infériorité de courage; elle vient en nous d'un sentiment intime de l'importance de notre sûreté pour le bien de l'Etat, et du nombre de devoirs qui nous sont imposés en même temps. Parle donc, et parle en peu de mots, Tatius; car je vois que notre très chère épouse, et notre fille trois fois heureuse, née dans la chambre pourpre impériale, semblent montrer un peu d'impatience.

— Hereward, répondit Achillès, est aussi calme et aussi bon observateur dans une bataille qu'un autre le serait dans une danse joyeuse. La poussière des combats est le souffle de ses narines; et il prouvera sa valeur en combattant quatre de ceux qui, les Varangiens exceptés, se diront les plus braves serviteurs de Votre Majesté impériale.

— Acolouthos, dit l'empereur avec un air et un ton de mécontentement, au lieu de donner à ces pauvres et ignorans Barbares des leçons de civilisation, et de leur apprendre les lois de cet empire éclairé, vous alimentez par de tels propos pleins de jactance

leur vain orgueil et leur impétuosité naturelle qui les portent à avoir des querelles avec les légions d'autres pays étrangers, et qui en suscitent même entre eux.

—Si ma bouche peut s'ouvrir pour faire entendre la plus humble excuse, dit Achillès Tatius, je prendrai la liberté de répondre qu'il n'y a qu'une heure, je parlais à ce pauvre ignorant Anglo-Danois du soin paternel de Votre Majesté impériale pour le maintien de cette concorde qui unit tous ceux qui suivent votre étendard, et je lui disais combien vous désirez encourager cette harmonie, et plus particulièrement encore entre les diverses nations qui ont le bonheur de vous servir, en dépit des querelles sanglantes des Francs et des autres habitans du Nord, qui ne sont jamais sans dissensions intestines. Je crois que l'intelligence du pauvre jeune homme est suffisante pour rendre ce témoignage en ma faveur. A ces mots il jeta un coup d'œil sur Hereward, qui baissa gravement la tête, comme pour confirmer ce que son capitaine venait de dire. Voyant son excuse ainsi appuyée, Achillès continua son apologie avec plus de fermeté. — Quant à ce que j'ai dit tout à l'heure à Votre Majesté, j'ai parlé sans réflexion. Au lieu de prétendre que Hereward ferait face à quatre des serviteurs de Votre Altesse impériale, j'aurais dû dire qu'il était disposé à défier six des ennemis de Votre Majesté, et à leur laisser le choix du temps, du lieu et des armes.

— Cela sonne mieux, dit l'empereur; et dans le fait, je dirai pour l'information de ma très chère fille, qui a pieusement entrepris d'écrire l'histoire de ce que le ciel m'a permis de faire pour le bien de cet empire, que je désire vivement qu'elle se souvienne que, quoique l'épée d'Alexis ne se soit pas rouillée dans le fourreau, cependant il n'a jamais cherché à acquérir de la renommée au prix du sang de ses sujets.

— Je me flatte, dit Anne Comnène, que, dans mon humble esquisse de la vie du noble prince à qui je dois l'existence, je n'ai pas oublié de mentionner son amour pour la paix, ses égards pour la vie de ses soldats, et son horreur pour les usages sanguinaires des Francs, comme étant un des traits les plus distingués qui le caractérisent.

Prenant alors une attitude plus imposante, comme allant réclamer l'attention de la compagnie, la princesse fit une légère inclination de la tête à la ronde à son auditoire, et prenant un rouleau de parchemin des mains de la belle esclave qui lui servait de

secrétaire, et qui avait écrit sous la dictée de sa maîtresse, en caractères de la plus grande beauté, Anne Comnène se prépara à faire la lecture de ce qui y était tracé.

En ce moment, les yeux de la princesse se fixèrent un instant sur Hereward, et elle daigna lui adresser la parole en ces termes :
— Vaillant Barbare que mon imagination se rappelle confusément, comme si c'était la suite d'un rêve, tu vas maintenant entendre la lecture d'un ouvrage qui, si l'on met l'auteur en comparaison avec le sujet, pourrait être assimilé au portrait d'Alexandre exécuté par quelque barbouilleur qui aurait usurpé les pinceaux d'Apelles. Mais cet essai, quelque indigne qu'il puisse paraître du sujet aux yeux de bien des gens, doit pourtant exciter quelque envie dans l'esprit de ceux qui en examinent impartialement le contenu, et qui songent à la difficulté de bien représenter le grand personnage qui en est l'objet. Je te prie donc de donner toute ton attention à ce que je vais lire; car cette relation de la bataille de Laodicée, dont les détails m'ont été principalement transmis par Sa Majesté impériale mon noble père, par son invincible général le vaillant protospathaire, et par Achillès Tatius le fidèle acolouthos de notre victorieux empereur, peut cependant être inexacte dans quelques détails; on doit croire en effet que les hautes fonctions de ces grands commandans les retinrent à quelque distance du plus fort de la mêlée, afin qu'ils eussent les moyens de juger avec plus de sang-froid et d'exactitude l'ensemble de l'action, et de transmettre leurs ordres sans être troublés par aucune pensée de sûreté personnelle. Il en est de même de l'art de la broderie, brave Barbare; et ne sois pas surpris que nous cultivions cet art mécanique, puisqu'il a pour protecteur Minerve, qui préside à nos études; nous nous réservons la surintendance de l'ensemble de l'ouvrage, et nous confions à nos femmes et à d'autres l'exécution des parties de détail. Ainsi, et de la même manière, vaillant Varangien, ayant pris part au plus fort du combat livré devant Laodicée, tu peux nous indiquer, à nous indigne historienne d'une guerre si renommée, les incidens qui peuvent être arrivés quand on combattait corps à corps, et quand le destin de la bataille fut décidé par le tranchant du glaive. Ne crains donc pas, toi le plus brave des Anglo-Danois auxquels nous devons cette victoire, et tant d'autres, de relever les méprises et les erreurs que nous avons pu commettre relativement aux détails de ce glorieux évènement.

— Madame, répondit le Varangien, j'écouterai avec attention

ce qu'il plaira à Votre Altesse de me lire ; mais pour me permettre de critiquer une histoire écrite par une princesse née dans la pourpre, loin de moi une telle présomption. Il conviendrait encore moins à un barbare Varangien de vouloir juger de la conduite militaire de l'empereur, qui le paie libéralement, ou du commandant par lequel il est bien traité. Si notre avis est demandé avant une action, nous le donnons toujours avec franchise ; mais, suivant mon intelligence bornée, notre critique, après que le combat a été livré, serait plus odieuse qu'utile. Quant au protospathaire, si c'est le devoir d'un général de ne pas se trouver dans la mêlée, je puis dire, et même jurer, en toute sûreté de conscience, s'il était nécessaire, que je n'ai jamais vu notre invincible commandant à moins d'une portée de javeline d'aucun endroit où il parût y avoir quelque danger.

Ce discours, prononcé avec un ton de hardiesse et de franchise, produisit un grand effet sur toute la compagnie. L'empereur lui-même et Achillès Tatius ressemblaient à des hommes qui s'étaient tirés d'un danger mieux qu'ils ne s'y attendaient. Le protospathaire fit tous ses efforts pour cacher un mouvement de ressentiment. Agélastès, qui était placé près du patriarche, lui dit à l'oreille :

— La hache du Nord ne manque ni de pointe ni de tranchant.

— Silence ! dit Zozime, voyons comment tout ceci finira. La princesse va parler.

CHAPITRE IV.

On entendit alors le tecbir; c'est ainsi
Que l'Arabe appelait l'épouvantable cri
Qu'il pousse vers le ciel sur les champs de la gloire,
Comme pour demander l'honneur de la victoire.
Le combat se livra. — Combat et paradis !
De la horde barbare alors furent les cris.

Le Siège de Damas.

La voix du soldat du Nord, quoique modérée par un sentiment de respect pour l'empereur et même d'attachement pour son capitaine, avait pourtant ce ton de sincérité brusque que n'entendaient pas ordinairement les échos sacrés du palais impérial ; et quoique la princesse Anne Comnène commençât à penser qu'elle avait demandé l'opinion d'un juge sévère, elle sentait en même temps, à

son ton de déférence, que son respect avait quelque chose de plus réel, et que son approbation, si elle l'obtenait, serait plus véritablement flatteuse pour elle que les complimens dorés de toute la cour de son père. Elle regarda avec surprise et attention Hereward, que nous avons déjà dépeint comme un très beau jeune homme, et elle éprouva ce désir naturel de plaire que fait naître aisément dans l'esprit l'aspect d'une belle personne d'un sexe différent. Son attitude avait de l'aisance et de la hardiesse, mais n'était ni gauche ni incivile. Son titre de Barbare l'affranchissait des formes de la vie civilisée et des règles d'une politesse artificielle. Mais sa réputation de valeur, et son air de noble confiance en lui-même, faisaient prendre à lui plus d'intérêt qu'il n'en aurait obtenu par des discours plus étudiés et plus soignés, ou par des démonstrations excessives de respect.

En un mot, la princesse Anne Comnène, quelque élevé que fût son rang, et quoique née dans la pourpre impériale, ce qu'elle regardait elle-même comme le premier de tous les avantages, sentit néanmoins, en se préparant à reprendre la lecture de son histoire, qu'elle désirait obtenir les applaudissemens de ce soldat barbare, plus que ceux de tout l'auditoire de courtisans dont elle était entourée. Il est vrai qu'elle les connaissait parfaitement, et elle s'inquiétait fort peu des éloges que la fille de l'empereur était sûre de recevoir à pleines mains des courtisans grecs à qui il pouvait lui plaire de communiquer ses productions ; mais elle était en ce moment devant un juge dont le caractère était nouveau pour elle, et dont les applaudissemens, s'il les accordait, devaient partir d'un sentiment profond et vrai, puisqu'ils ne pouvaient s'obtenir qu'en touchant son esprit ou son cœur.

Ce fut peut-être l'influence de ces sentimens qui fit que la princesse fut un peu plus long-temps que de coutume à trouver dans le rouleau de son histoire le passage par lequel elle avait dessein de commencer sa lecture. On remarqua aussi qu'elle lut d'abord avec un embarras et une timidité dont ses nobles auditeurs furent surpris, car ils l'avaient vue bien souvent conserver toute sa présence d'esprit devant ce qu'ils regardaient comme un auditoire plus distingué, et où il se trouvait même des critiques plus sévères.

Les circonstances dans lesquelles se trouvait le Varangien étaient de nature à ne pas lui inspirer de l'indifférence pour cette scène. A la vérité, Anne Comnène avait atteint son cinquième lustre, et c'est une époque après laquelle la beauté des femmes

grecques commence à déchoir. Depuis quand avait-elle passé cette ère critique? c'était un secret pour tout le monde, excepté pour les femmes initiées dans les mystères de la chambre pourpre. Il nous suffit de dire que la voix du peuple prétendait qu'elle était entrée depuis un an ou deux dans son sixième lustre; ce que paraissait confirmer ce penchant à la philosophie et à la littérature, qu'on ne suppose pas naturel à la beauté dans son aurore. Elle pouvait avoir vingt-sept ans.

Cependant Anne Comnène était, ou avait été, très peu de temps auparavant, une beauté du premier ordre, et l'on doit supposer qu'elle conservait encore assez d'attraits pour captiver un Barbare du Nord, s'il n'avait soin de bien se rappeler la distance incommensurable qui le séparait d'elle. Ce souvenir aurait même à peine suffi pour rendre Hereward invulnérable aux charmes de cette enchanteresse, hardi, libre, et intrépide comme il était; car, pendant ces scènes de révolutions étrangères, il y avait bien des exemples de généraux heureux qui avaient partagé la couche de princesses du sang impérial, qu'ils avaient peut-être eux-mêmes rendues veuves, afin de frayer un chemin à leurs prétentions. Mais indépendamment de l'influence d'autres souvenirs, comme le lecteur l'apprendra bientôt, Hereward, quoique flatté du degré extraordinaire d'attention que lui accordait la princesse, ne voyait en elle que la fille de son empereur, du seigneur suzerain qu'il avait adopté, et l'épouse d'un noble prince; et sa raison comme son devoir lui défendaient de penser à elle sous aucun autre rapport.

Ce ne fut qu'après quelques efforts préliminaires que la princesse Anne commença sa lecture d'une voix presque tremblante, mais qui prit de la force et de l'énergie à mesure qu'elle avançait dans la relation suivante, tirée d'une partie bien connue de l'histoire d'Alexis Comnène, mais qui malheureusement n'a pas été comprise dans l'édition des historiens byzantins. Ce morceau ne peut donc qu'être agréable aux antiquaires, et l'auteur espère recevoir les remerciemens du monde savant pour avoir recouvré un fragment curieux, qui, sans ses efforts, serait probablement tombé dans le gouffre de l'oubli.

LA RETRAITE DE LAODICÉE,

Traduite pour la première fois du grec, et faisant partie de l'Histoire d'Alexis Comnène, par la princesse sa fille.

« Le soleil s'était couché dans son lit de l'Océan, honteux,

comme on pourrait le croire, de voir l'armée immortelle de notre empereur très sacré Alexis entourée par ces hordes sauvages de Barbares infidèles, qui, comme nous l'avons dit dans notre chapitre précédent, avaient occupé les divers défilés tant en avant qu'en arrière des Romains[1], les rusés Barbares s'en étant emparés la nuit précédente. Quoiqu'une marche triomphante nous eût conduits jusqu'à ce point, ce devint alors une question sérieuse et un sujet de doute, de savoir si nos aigles victorieuses pourraient pénétrer plus avant dans le pays des ennemis, ou même retourner en sûreté dans le leur.

« La science profonde de l'empereur dans l'art militaire, science bien au-dessus de celle de tous les princes vivans, l'avait engagé, le soir précédent, à faire reconnaître, avec une exactitude et une prévoyance merveilleuses, la position précise de l'ennemi. Il avait employé à ce service très nécessaire certains Barbares légèrement armés, qui avaient puisé leurs habitudes et leur discipline dans les déserts de la Syrie; et si je dois écrire d'après ce que me dicte la vérité, qui doit toujours guider la plume de l'historien, il faut que j'ajoute qu'ils étaient infidèles comme leurs ennemis, sincèrement attachés pourtant au service des Romains, et, comme je le crois, esclaves dévoués de l'empereur, à qui ils communiquèrent les renseignemens qu'il désirait avoir sur la position de son ennemi redoutable Iezdegerd. Ces soldats n'apportèrent leurs informations que long-temps après l'heure à laquelle l'empereur se livrait ordinairement au repos.

« Malgré ce dérangement dans l'emploi de son temps très sacré, l'empereur notre père, qui avait retardé la cérémonie de se déshabiller (tant était grande l'urgence du moment), continua, jusque bien avant dans la nuit, à tenir un conseil avec ses chefs les plus sages : hommes dont le jugement profond aurait pu soutenir un monde prêt à s'écrouler, et qui délibérèrent alors sur ce qu'il convenait de faire dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait. L'urgence était telle qu'elle fit oublier tout le cérémonial ordinaire de la maison impériale; car j'ai appris de témoins oculaires que le lit de l'empereur fut placé dans la chambre même où le conseil s'assembla, et que la lampe sacrée, appelée la lumière du conseil, qui est toujours allumée quand l'empereur préside en personne les délibérations de ses serviteurs, fut alimentée cette nuit

1. Nous devrions plutôt dire des Grecs, mais nous traduisons l'expression de la belle historienne.

(chose inouïe dans nos annales) avec de l'huile non parfumée ! »

Ici la belle lectrice prit une attitude indiquant une sainte horreur, et ses auditeurs témoignèrent, par divers signes d'intérêt semblables, qu'ils éprouvaient le même sentiment. Nous nous bornerons à dire que le soupir d'Achillès Tatius fut le plus pathétique, et que le gémissement d'Agélastès-l'Éléphant fut si profond qu'on l'eût dit poussé par le plus terrible des animaux. Hereward ne montra que peu d'émotion, car il n'était surpris que de voir l'étonnement des autres. La princesse ayant laissé à ses auditeurs le temps d'exprimer leur consternation, continua sa lecture ainsi qu'il suit :

« Dans cette fâcheuse situation, dans un moment où les rites les mieux établis et les plus sacrés de la maison impériale cédaient à la nécessité d'adopter à la hâte des mesures pour le lendemain, les opinions des conseillers furent différentes suivant leur caractère et leurs habitudes ; ce qu'on peut remarquer, en passant, comme pouvant arriver aux plus habiles dans de semblables occasions de doute et de danger.

« Je n'inscrirai pas ici les noms et les opinions de ceux dont les avis furent tour à tour proposés et rejetés, donnant ainsi une preuve de respect pour le secret et la liberté qui règnent justement dans les discussions du cabinet impérial. Il me suffira de dire que quelques-uns conseillèrent d'attaquer promptement l'ennemi en continuant à avancer. D'autres pensèrent qu'il était plus sûr et qu'il pouvait être facile de nous ouvrir un chemin en arrière, et de nous retirer par la même route qui nous avait amenés jusque-là. Je ne dois pas même dissimuler qu'il se trouva des personnes, d'une fidélité incontestable, qui proposèrent un troisième parti, qui offrait à la vérité plus de sûreté que les deux autres, mais totalement contraire à l'esprit de magnanimité de notre auguste père. C'était d'envoyer un esclave de confiance, accompagné d'un ministre de l'intérieur de notre palais impérial, à la tente de Iezdegerd, pour demander à quelles conditions le Barbare voudrait permettre à notre père triomphant de se retirer en sûreté à la tête de son armée victorieuse. A cette proposition, on entendit notre auguste père s'écrier : *Sancta Sophia !* expression la plus voisine d'un jurement qu'il se soit jamais permise ; et il paraissait sur le point de s'emporter violemment contre un avis si honteux et contre la lâcheté de ceux qui le donnaient, quand, se rappelant l'instabilité des choses humaines et les infortunes de plusieurs de ses pré-

décesseurs, dont quelques-uns avaient été forcés dans le même pays de rendre leur personne sacrée aux infidèles, Sa Majesté impériale retint l'expression de ses sentimens généreux, et ne les fit connaître aux conseillers qui l'avaient suivie à l'armée que par un discours dans lequel elle déclara qu'une mesure si désespérée et si déshonorante serait la dernière qu'elle adopterait, même dans le danger le plus extrême. Ainsi le jugement de ce puissant prince rejeta sur-le-champ un conseil qui semblait honteux pour ses armes, et encouragea ainsi le zèle de ses troupes, tandis qu'il gardait secrètement cette porte de réserve, qui, à la dernière extrémité, pouvait lui servir pour faire sa retraite sans danger, quoiqu'elle n'eût pas été tout-à-fait honorable dans des circonstances moins urgentes.

« Au moment où la discussion était parvenue à cette crise mélancolique, le renommé Achillès Tatius arriva avec l'heureuse nouvelle qu'il avait, accompagné de quelques soldats de son corps, découvert une ouverture sur le flanc gauche de notre camp, par où, en faisant à la vérité un circuit considérable et en gagnant la ville de Laodicée par une marche forcée, nous pourrions, en nous repliant sur nos réserves, être jusqu'à un certain point à l'abri de tout danger de la part de l'ennemi.

« Dès que l'esprit agité de notre auguste père vit briller ce rayon d'espérance, il fit les arrangemens nécessaires pour nous assurer pleinement cet avantage. Son Altesse impériale ne voulut pas permettre aux braves Varangiens, qu'il regardait comme la fleur de son armée, de se mettre en cette occasion au premier rang. Il réprima l'amour des batailles qui a distingué en tout temps ces généreux étrangers, et voulut que les forces syriennes de l'armée, dont nous avons déjà parlé, s'assemblassent avec le moins de bruit possible dans les environs du défilé que les ennemis n'avaient pas occupé, et cherchassent à s'en emparer. Le bon génie de l'empire lui suggéra que, comme ils ressemblaient aux ennemis par leur langue, leurs armes et tout leur extérieur, on souffrirait sans opposition que ces soldats, légèrement armés, se portassent dans ce défilé, et y assurassent ainsi le passage du reste de l'armée, dont il proposa que les Varangiens, si immédiatement attachés à sa personne sacrée, formassent l'avant-garde. Les bataillons bien connus nommés les Immortels, marchaient ensuite, comprenant tout le gros de l'armée, et formant le centre et l'arrière-garde. Achillès Tatius, le fidèle acolouthos de son maître

impérial, quoique mortifié qu'il ne lui eût pas été permis de prendre le commandement de l'arrière-garde où il s'était proposé de se placer avec ses vaillantes troupes, comme étant alors le poste le plus dangereux, adopta pourtant l'arrangement proposé par Sa Majesté, comme étant le plus propre à garantir la sûreté de l'empereur et celle de l'armée.

« Les ordres de Son Altesse Impériale furent donnés sur-le-champ, et ils furent exécutés de même, avec une ponctualité d'autant plus stricte, qu'ils annonçaient un moyen de salut dont avaient presque désespéré même les plus vieux soldats. Durant cet espace de temps ténébreux, pendant lequel, comme le dit le divin Homère, les dieux et les hommes sont également endormis, il se trouva que la vigilance et la prudence d'un seul individu avaient pourvu à la sûreté de toute l'armée romaine. Les premiers rayons du soleil frappaient à peine le sommet des montagnes qui bordaient le défilé, qu'ils furent réfléchis par les casques d'airain et les javelines des Syriens, commandés par un capitaine nommé Monastras, qui s'était attaché à l'empire avec sa tribu. L'empereur, à la tête de ses fidèles Varangiens, traversa le défilé, afin de prendre sur la route de Laodicée assez d'avance pour éviter toute collision avec les Barbares.

« C'était un beau spectacle que de voir la masse de ces guerriers du Nord, formant alors l'avant-garde de l'armée, marcher lentement et avec fermeté à travers les défilés des montagnes, tourner autour des rochers isolés et des précipices, et gravir les hauteurs moins escarpées, comme les eaux d'un fleuve grand et puissant, tandis que des troupes détachées de soldats armés d'arcs et de javelines, à la manière de l'Orient, étaient dispersées sur les collines, et pouvaient se comparer à la légère écume qui se forme sur les bords du torrent. Au milieu des escadrons de la garde du corps, on pouvait voir le fier cheval de bataille de Sa Majesté impériale, trépignant d'impatience, comme s'il eût été indigné du délai qui le séparait de son auguste fardeau. L'empereur Alexis voyageait dans une litière portée par huit vigoureux esclaves africains, afin qu'il pût en sortir sans être épuisé de fatigue, si l'ennemi venait à atteindre l'armée. Le vaillant Achillès Tatius était à cheval près de la litière de son maître, afin qu'aucune de ces idées lumineuses par lesquelles notre auguste père a si souvent décidé le sort des batailles, ne fût perdue, faute de pouvoir être communiquée sur-le-champ à ceux dont le devoir était de les exécuter.

Je dois dire aussi que près de la litière de l'empereur il y en avait trois ou quatre autres; l'une préparée pour la Lune de l'Univers, comme on peut appeler l'auguste impératrice Irène. Parmi les autres qu'on pourrait mentionner, se trouvait celle qui contenait l'auteur de cette histoire, tout indigne qu'elle pût être d'aucune distinction, si ce n'est comme fille des personnages éminens et sacrés que cette relation concerne particulièrement. Ce fut de cette manière que l'armée impériale s'avança dans ces dangereux défilés, où sa marche pouvait être interrompue par les Barbares, et qu'elle traversa pourtant sans opposition. Quand on fut arrivé à la descente du défilé, d'où l'on voit la ville de Laodicée, la sagacité de l'empereur commanda à l'avant-garde, qui avait marché jusqu'alors extrêmement vite, quoique les soldats qui la composaient fussent pesamment armés, de faire halte, tant pour se rafraîchir et se reposer, que pour donner à l'arrière-garde le temps d'arriver, et de remplir les divers intervalles que le mouvement rapide de ceux qui étaient en avant avait occasionés dans la ligne de marche.

« Le lieu choisi pour cette halte était de la plus grande beauté. On n'y voyait plus qu'une chaîne de petites montagnes, comparativement à celles qui bordaient le défilé, et elles descendaient irrégulièrement dans la plaine qui s'étendait depuis ce défilé jusqu'à Laodicée. Cette ville était à environ cent stades de distance, et quelques-uns de nos guerriers les plus ardens prétendaient qu'ils pouvaient déjà en distinguer les tours et les pinacles, brillant des premiers rayons du soleil, qui n'était pas encore bien élevé sur l'horizon. Un torrent des montagnes, qui trouvait sa source au pied d'un énorme rocher, fendu pour lui donner naissance, comme s'il eût été frappé de la verge du prophète Moïse, portait ses trésors liquides dans un pays plus uni, et alimentait dans sa course une belle verdure et même de grands arbres. Enfin, à quatre ou cinq milles plus loin, ses eaux, du moins pendant la sécheresse, se perdaient au milieu de sables et de pierres amoncelées, qui, dans la saison des pluies, marquaient la force et l'impétuosité de son cours.

« C'était un plaisir de voir avec quelle attention l'empereur veillait à tous les besoins des compagnons et des protecteurs de sa marche. De temps en temps, les trompettes donnaient à divers corps des Varangiens le signal de déposer leurs armes pour prendre la nourriture qui leur était distribuée, et se désaltérer au ruisseau

qui roulait son onde pure au pied de la montagne, et on les voyait étendre leurs membres robustes sur le gazon qui était tout autour. On servait aussi le déjeuner de l'empereur, de son épouse sérénissime, des princesses et des dames, sur le bord de la fontaine qui donnait naissance au ruisseau, et dont le respect des soldats s'était abstenu de souiller l'eau par un attouchement profane, la réservant pour l'usage de cette famille, qu'on dit énergiquement née dans la pourpre. Notre époux chéri était aussi présent en cette occasion, et il fut un des premiers à découvrir un des désastres de cette journée. Quoique tout le reste du déjeuner eût été, par les soins des officiers de la bouche impériale, préparé, même dans une semblable occasion, à peu près de la même manière qu'il l'était ordinairement, cependant, quand Sa Majesté impériale demanda du vin, non-seulement la liqueur sacrée destinée à son usage particulier était épuisée, ou avait été laissée en arrière, mais on ne put même se procurer, pour nous servir des expressions d'Horace, le plus ignoble produit des vignobles sabins; de sorte que Sa Majesté fut charmée d'accepter l'offre que lui fit un barbare Varangien de sa décoction d'orge, que ces sauvages préfèrent au jus de la vigne. L'empereur agréa pourtant ce tribut grossier. »

— Ajoutez, dit Alexis qui avait été plongé jusqu'alors dans de profondes réflexions, ou qui commençait à s'endormir; ajoutez, vous dis-je, les mots suivans : — Et attendu la chaleur de la matinée et la fatigue d'une marche rapide, ayant en arrière des ennemis nombreux, l'empereur était si altéré, que jamais, dans toute sa vie, il ne trouva breuvage plus délicieux.

Obéissant aux ordres de son père, la princesse remit le manuscrit à la belle esclave qui l'avait écrit, en lui ordonnant d'y faire l'addition désirée et d'y joindre une note pour indiquer qu'elle était faite par l'ordre exprès et sacré de l'empereur. — J'avais dit ici quelques mots de plus, reprit-elle, sur la liqueur favorite des fidèles Varangiens de Votre Altesse impériale; mais une fois que Votre Majesté a daigné dire un mot elle-même à son éloge, cet *ail*, comme ils l'appellent, sans doute parce qu'il guérit toutes les maladies, qu'ils nomment *ailments*, devient un sujet trop élevé pour la discussion de personnes d'un rang inférieur. « Qu'il me suffise de dire que nous étions tous ainsi agréablement occupés : les dames et les esclaves cherchant à trouver quelque amusement pour les oreilles impériales; les soldats formant une longue ligne sur les bords du ravin, se montrant en différentes attitudes, les

uns se promenant le long du ruisseau, les autres gardant les armes de leurs compagnons, service dans lequel ils se relevaient à tour de rôle, tandis que les différens corps des autres troupes, sous les ordres du protospathaire, et particulièrement ceux qu'on nomme les Immortels [1], arrivaient successivement pour rejoindre l'armée. On permit à ces soldats, qui étaient déjà épuisés de fatigue, de prendre quelques instans de repos; après quoi ils se mirent en marche vers Laodicée, et l'on chargea leur chef, dès qu'il pourrait s'ouvrir une libre communication avec cette ville, d'y envoyer demander des renforts et des rafraîchissemens, sans oublier une provision considérable de vin sacré pour la bouche impériale. En conséquence, les cohortes romaines des Immortels et autres troupes s'étaient remises en marche, et elles étaient déjà à quelque distance, le bon plaisir de l'empereur ayant été que les Varangiens, qui composaient d'abord l'avant-garde, formassent alors l'arrière-garde de toute l'armée, afin de ramener en sûreté les troupes légères syriennes, qui occupaient encore le défilé que nous venions de traverser sans obstacle, quand nous entendîmes, de l'autre côté de ce défilé, le son redoutable des *lelies*, comme les Arabes nomment leur cri d'attaque, quoiqu'il soit difficile de dire de quelle langue sont les mots qui le composent. » — Peut-être quelqu'un dans cet auditoire pourrait-il éclairer mon ignorance à ce sujet?

— Puis-je parler et vivre? dit l'acolouthos Achillès, fier de ses connaissances littéraires; les mots sont : *Alla illa alla Mohamed resoul alla*. Ces mots, ou quelque chose d'approchant, contiennent la profession de foi des Arabes; et c'est le cri qu'ils poussent toujours quand ils sont sur le point de combattre. Je l'ai entendu bien des fois.

— Et moi aussi, dit l'empereur; et, de même que toi, j'en réponds, j'ai quelquefois désiré être partout ailleurs qu'à portée de l'entendre.

Tout le cercle mourait d'impatience d'entendre la réponse de Tatius; mais il était trop bon courtisan pour faire une réplique imprudente. — Il est de mon devoir, répondit-il, de désirer être toujours aussi près de Votre Majesté impériale que doit l'être votre fidèle acolouthos, en quelque lieu que vous puissiez désirer vous-même vous trouver pour le moment.

1. Les Immortels de l'armée de Constantinople étaient un corps choisi, ainsi nommés en imitation des anciens Perses. Ils furent réunis en corps, suivant Ducange, par Michel Ducas.

Agélastès et Zozime échangèrent un regard, et la princesse Anne Comnène reprit sa lecture.

« La cause de ce bruit sinistre qui se faisait entendre confusément du côté du défilé nous fut bientôt expliquée par une douzaine de cavaliers à qui avait été confiée la mission de nous apporter des nouvelles.

« Ils nous informèrent que les Barbares, dont les forces avaient été dispersées autour de la position où nous avions campé la veille, n'avaient pu rassembler leurs troupes qu'à l'instant où notre infanterie légère évacuait le poste qu'elle avait occupé pour assurer la retraite de notre armée. Les Syriens descendaient alors du haut des montagnes dans le défilé, quand, en dépit du terrain rocailleux, Iezdegerd fit contre eux une charge terrible à la tête d'un corps nombreux de ses soldats, qu'il avait enfin amenés, après des efforts répétés, pour attaquer leur arrière-garde. Quoique le défilé fût un terrain défavorable pour la cavalerie, les efforts personnels du chef des Infidèles firent avancer ses soldats avec un degré de résolution inconnu aux Syriens de l'armée romaine, qui, se voyant éloignés de leurs compagnons, conçurent l'idée injurieuse que nous avions voulu les sacrifier en les laissant en ce lieu ; et ils songèrent à fuir de toutes parts plutôt qu'à opposer une résistance opiniâtre. La situation des affaires à l'extrémité du défilé était donc moins favorable que nous ne l'aurions voulu ; et ceux qui auraient pu être curieux de contempler ce qui pouvait passer pour la déroute d'une arrière-garde virent du haut des montagnes les Syriens poursuivis, écrasés, taillés en pièces, et faits prisonniers par des bandes d'infidèles musulmans.

« Sa Majesté impériale considéra cette scène quelques minutes ; et, fort ému de ce qu'il voyait, l'empereur se hâta un peu trop de donner ordre aux Varangiens de reprendre leurs armes et de marcher à pas précipités vers Laodicée ; sur quoi un de ces guerriers du Nord dit hardiment, quoique en opposition aux ordres de Sa Majesté : — Si nous essayons de descendre cette montagne à la hâte, notre arrière-garde sera mise en déroute, non-seulement par sa propre précipitation, mais par ces fuyards syriens, qui, dans leur retraite insensée, ne manqueront pas de venir se jeter dans nos rangs. Que deux cents Varangiens, disposés à vivre ou à mourir pour l'honneur de l'Angleterre, restent avec moi dans la gorge de ce défilé, tandis que les autres escorteront l'empereur à Laodicée, si c'est le nom qu'on donne à cette ville. Nous pouvons

périr en nous défendant, mais nous mourrons en faisant notre devoir; et je ne doute pas que nous ne remplissions l'estomac de ces limiers que nous entendons aboyer, de manière à leur ôter l'envie de faire aujourd'hui un autre banquet.

« Mon auguste père reconnut sur-le-champ l'importance de cet avis, et il versa presque des larmes en voyant la fidélité inébranlable avec laquelle ces pauvres Barbares s'empressèrent de compléter le nombre de ceux qui devaient entreprendre cette tâche désespérée, la cordialité avec laquelle ils prirent congé de leurs camarades, et les cris de joie qu'ils poussèrent en suivant des yeux leur souverain, tandis qu'il descendait de la montagne, les laissant derrière lui pour combattre et périr. Les yeux de l'empereur se remplirent de larmes; et je ne rougis pas d'avouer que, dans la terreur du moment, l'impératrice et moi-même, oubliant notre rang, nous payâmes un semblable tribut à ces hommes vaillans et dévoués.

« Nous laissâmes leur chef occupé à ranger sa poignée de soldats de manière à pouvoir défendre le défilé. Leur centre occupa le milieu du chemin, et leurs ailes, de chaque côté, furent disposées pour pouvoir agir contre les flancs de l'ennemi s'il attaquait témérairement ceux qui seraient rangés en face de lui sur la route. Nous n'étions pas à moitié chemin de la plaine quand nous entendîmes un bruit terrible produit par les hurlemens des Arabes, et par ce cri plus ferme et plus régulier que ces étrangers ont coutume de pousser trois fois quand ils saluent leurs commandans et leurs princes, et quand ils sont prêts à livrer un combat. Leurs camarades jetèrent plus d'un regard en arrière; et le ciseau d'un sculpteur eût trouvé plus d'un noble sujet d'étude dans ces poses si variées, tandis que le soldat hésitait s'il suivrait la ligne que lui prescrivait son devoir, ou l'impulsion qui le portait à courir vers ses compagnons. La discipline l'emporta pourtant, et le corps d'armée continua sa marche.

« Une heure s'était passée, et nous avions entendu de temps en temps le bruit du combat, quand un Varangien à cheval s'approcha de la litière de l'empereur. Son coursier était couvert d'écume, et, à en juger par ses harnais, par la beauté de ses membres et par la souplesse de ses articulations, il avait appartenu à quelque chef du désert, et était tombé en la possession du guerrier du Nord par la chance du combat. La hache que portait ce Varangien était teinte de sang, et la pâleur de la mort siégeait sur son visage. Ces mar-

ques d'un combat récent furent regardées comme une excuse suffisante pour l'irrégularité du salut qu'il fit à l'empereur en s'écriant :
— Noble prince, les Arabes sont défaits, et vous pouvez continuer votre marche plus à loisir.

« — Où est Iezdegerd ? demanda l'empereur, qui avait bien des raisons pour craindre ce chef célèbre.

« — Iezdegerd, dit le Varangien, est où sont les hommes braves qui succombent en faisant leur devoir.

« — C'est-à-dire, reprit l'empereur impatient d'apprendre positivement le destin d'un ennemi si formidable, qu'il est...

« — Où je vais maintenant, répondit le fidèle soldat, qui tomba de cheval en prononçant ces mots, et qui expira aux pieds des porteurs de la litière impériale.

« L'empereur chargea ses serviteurs de veiller à ce que le corps de ce fidèle soldat, à qui il destinait une sépulture honorable, ne fût pas abandonné au chakal et au vautour ; et quelques-uns de ses compagnons les Anglo-Danois prirent le corps sur leurs épaules, et se remirent en marche chargés de ce poids, ajouté à celui de leurs armes, et prêts à combattre pour ce précieux fardeau, comme le vaillant Ménélas pour le corps de Patrocle. »

La princesse Anne Comnène fit naturellement une pause en cet endroit ; car, étant arrivée à ce qu'elle regardait probablement comme la fin d'une période bien arrondie, elle désirait se faire une idée de la sensation qu'elle avait produite sur son auditoire. Mais si elle n'eût pas donné toute son attention à son manuscrit, l'émotion du soldat étranger aurait frappé ses regards beaucoup plus tôt. Lorsqu'elle avait commencé à lire, il avait conservé la même attitude qu'il avait prise en entrant, droit et raide comme une sentinelle en faction, et paraissant ne se souvenir de rien, si ce n'était qu'il était de service en présence de la cour impériale. Cependant, à mesure que la lecture avançait, il parut prendre plus d'intérêt à ce qu'il entendait. Il écouta avec un sourire de mépris comprimé le récit des craintes et des inquiétudes des différens chefs assemblés en conseil pendant la nuit, et il eut peine à s'empêcher de rire des éloges donnés au chef de son propre corps, Achillès Tatius. Le nom même de l'empereur, quoique écouté avec respect, ne lui arracha pas ces applaudissemens que la princesse Anne avait cherché à obtenir au prix de tant d'exagérations.

Jusqu'alors la physionomie du Varangien n'avait annoncé

qu'une émotion intérieure très légère ; mais son esprit parut agité de sensations plus profondes quand la princesse en vint à la description de la halte après la sortie de l'armée du défilé, à l'attaque inattendue des Arabes, à la retraite de la colonne qui escortait l'empereur, et à la relation du combat qu'on entendait dans le lointain. Au récit de ces évènemens, il perdit l'air raide et contraint d'un soldat qui écoutait l'histoire de son empereur avec le même sang-froid qu'il aurait monté la garde à la porte de son palais. Il rougit et pâlit tour à tour; ses yeux commencèrent à devenir humides et étincelèrent; l'agitation de ses membres augmenta à un degré dont il semblait n'être pas le maître, et tout son extérieur annonçait un auditeur prenant un intérêt profond à la lecture qu'il entendait, insensible à toute autre chose, et oubliant tout ce qui se passait devant lui, aussi bien que la qualité de ceux devant lesquels il se trouvait.

Plus la relation avançait, moins Hereward était en état de cacher son émotion, et, au moment où la princesse jéta un regard autour d'elle, son agitation devint si vive, qu'oubliant où il était, il laissa tomber sa lourde hache sur le plancher, et s'écria en joignant les mains : — Mon infortuné frère !

Le bruit de cette arme en tombant fit tressaillir toute la compagnie, et plusieurs personnes prirent la parole en même temps pour chercher à expliquer un incident si extraordinaire. Achillès Tatius commença un discours destiné à excuser la manière brusque avec laquelle Hereward avait exprimé son affliction, en assurant les personnages augustes auxquels il s'adressait que le pauvre Barbare était réellement le frère cadet de celui qui commandait et qui avait trouvé la mort dans cette mémorable affaire du défilé. La princesse ne dit rien, mais elle était évidemment touchée, et n'était peut-être pas fâchée d'avoir fait naître une émotion si flatteuse pour elle comme auteur. Les autres, chacun suivant son caractère, adressèrent à l'Anglo-Saxon quelques paroles incohérentes ayant pour but de le consoler; car l'affliction produite par une cause naturelle excite en général la compassion, même de ceux en qui tout est artificiel. La voix d'Alexis imposa silence à tous ces prétendus orateurs.—Ah ! mon brave soldat Edouard ! dit l'empereur, il faut que j'aie été aveugle pour ne pas te reconnaître plus tôt; car je crois qu'il se trouve quelque part une note relativement à cinq cents pièces d'or que je dois au Varangien Edouard. Nous l'avons

inscrit dans le registre privé des libéralités que nous devons faire à nos serviteurs, et le paiement n'en sera pas plus long-temps différé.

— Plaise à Votre Majesté, Sire, répondit l'Anglo-Saxon, dont les traits reprirent sur-le-champ leur caractère de brusque gravité; ce n'est point à moi qu'il doit se faire, car il serait fait à un homme qui n'a aucun droit à votre munificence impériale. Mon nom est Hereward; celui d'Edouard est porté par trois de mes camarades, et chacun d'eux peut aussi bien que moi avoir mérité une récompense de Votre Majesté pour s'être fidèlement acquitté de ses devoirs.

Tatius fit à son soldat force signes pour le mettre en garde contre la folie de refuser les marques de libéralité de l'empereur. Agélastès parla plus clairement. — Jeune homme, lui dit-il, réjouis-toi d'un honneur si inattendu, et ne réponds désormais à aucun autre nom que celui d'Edouard, par lequel il a plu à la Lumière du Monde, en laissant tomber sur toi un de ses rayons, de te distinguer des Barbares tes compagnons. Qu'importe qu'un prêtre sur les fonts de baptême t'ait donné un nom différent de celui par lequel il a plu à Sa Majesté de te distinguer de la masse générale de l'humanité? C'est par ce nom glorieux que tu as le droit d'être connu désormais.

— Hereward était le nom de mon père, dit le Varangien qui avait alors repris tout son sang-froid. Je ne puis y renoncer tant que j'honorerai la mémoire de sa mort. Edouard est celui de mon camarade, et je ne dois pas risquer d'usurper ses droits.

— Silence, vous tous! s'écria l'empereur. Si nous avons fait une méprise, nous sommes assez riche pour la réparer. Et s'il se trouve un Edouard qui mérite ma libéralité, Hereward n'en sera pas plus pauvre.

— Votre Majesté peut confier ce soin à son épouse affectionnée, dit l'impératrice Irène.

— Sa Majesté très sacrée, dit la princesse Anne, se réserve avec tant d'avarice le plaisir de faire des actes de bienfaisance et de bonté, qu'elle ne laisse aucune occasion, même à ses plus proches parens, de déployer leur munificence et leur générosité : cependant, et autant que je le puis, je témoignerai ma reconnaissance à ce brave homme; car, dans le passage où il est parlé de ses hauts faits dans cette histoire, je ferai ajouter : « Cet exploit fut accompli par l'Anglo-Danois Hereward, qu'il a plu à Sa Majesté

impériale de nommer Edouard. » Gardez ceci, jeune homme, ajouta-t-elle en lui donnant en même temps une bague d'un grand prix, comme un gage que nous n'oublierons pas notre promesse.

Hereward accepta ce présent en saluant profondément, et avec une sorte de confusion qui, dans sa situation, n'avait rien de déplacé. Il fut évident pour la plupart des spectateurs que la gratitude de la belle princesse s'était manifestée d'une manière plus agréable au jeune garde-du-corps que celle de l'empereur. Il reçut la bague avec de grandes démonstrations de reconnaissance. — Précieuse relique! s'écria-t-il en approchant de ses lèvres ce gage d'estime, il est possible que nous ne restions pas long-temps ensemble. Mais soyez assurée, ajouta-t-il en saluant respectueusement la princesse, que la mort seule m'en séparera.

— Continuez votre lecture, notre auguste fille, dit l'impératrice Irène; vous en avez fait assez pour prouver combien la valeur, soit dans un Romain, soit dans un Barbare, a de prix aux yeux de celle qui peut conférer la renommée.

La princesse continua sa lecture avec une légère nuance d'embarras.

« Nous continuâmes alors notre mouvement vers Laodicée, et tous ceux qui étaient en marche se livrèrent à l'espérance. Cependant, et par une sorte d'instinct, nous ne pouvions nous empêcher de jeter souvent les yeux en arrière, du côté par où nous avions craint si long-temps d'être attaqués. Enfin, à notre grande surprise, un nuage épais de poussière s'éleva sur la rampe de la montagne, à mi-chemin entre l'endroit où nous avions fait une halte et celui où nous étions alors. Quelques-uns des soldats qui composaient notre corps en retraite, et particulièrement ceux qui étaient en arrière, se mirent à crier: — Les Arabes! les Arabes! et, se croyant poursuivis par les ennemis, ils commencèrent à marcher avec plus de précipitation. Mais les Varangiens assurèrent d'une voix unanime que c'étaient les restes du détachement de leurs compatriotes qui faisaient lever cette poussière, et qu'ils étaient en marche pour nous rejoindre, après avoir si bien défendu le poste qui leur avait été confié. Ils appuyèrent leur opinion sur des remarques suggérées par leur expérience; ils dirent que le nuage de poussière était plus concentré que lorsqu'il était occasioné par la cavalerie arabe; et ils prétendirent même, d'après les connaissances qu'ils avaient acquises en de semblables occasions, que le nombre de leurs compagnons devait être considérablement di-

minué. Quelques cavaliers syriens, chargés d'aller reconnaître le corps qui s'avançait, firent un rapport qui confirmait complètement l'opinion des Varangiens. Le détachement de la garde du corps avait battu et mis en fuite les Arabes; leur vaillant commandant avait tué leur chef Iezdegerd, et avait été mortellement blessé dans le combat, comme nous l'avons déjà rapporté dans cette histoire. Ceux qui avaient survécu à cette action, réduits à la moitié de leur nombre, étaient alors en marche pour rejoindre l'empereur, et arrivaient aussi vite que le permettait la nécessité où ils étaient de porter leurs blessés pour les mettre en lieu de sûreté.

« L'empereur Alexis, par une de ces brillantes idées de bienveillance qui prouvent son amour paternel pour ses soldats, ordonna que toutes les litières, même celle destinée à sa personne très sacrée, fussent envoyées sur-le-champ à ce détachement, pour dispenser les braves Varangiens de la tâche pénible de porter leurs blessés. Il est plus facile de se figurer les acclamations de reconnaissance des Varangiens que de les décrire, quand ils virent l'empereur lui-même descendre de sa litière, et monter sur son cheval de bataille, comme un simple cavalier. En même temps l'impératrice très sacrée, l'auteur de cette histoire, et les autres princesses nées dans la pourpre, montèrent sur des mules pour continuer la marche, et abandonnèrent sans hésiter leurs litières pour le service des blessés. C'était une marque de prudence aussi bien que d'humanité, car le soulagement accordé ainsi à ceux qui portaient les blessés permit à ce qui restait des défenseurs du défilé, près de la fontaine, de nous rejoindre plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire sans cela.

« C'était un spectacle imposant que de voir ces hommes, qui nous avaient quittés dans toute la splendeur que le costume militaire donne à la jeunesse et à la force, reparaître devant nous réduits à la moitié de leur nombre, leurs armures brisées, leurs boucliers hérissés de flèches, leurs armes offensives teintes de sang, et tout leur extérieur portant les marques d'un combat désespéré et tout récent. Il n'était pas moins intéressant de remarquer l'accueil mutuel que se faisaient les soldats qui venaient de combattre et les compagnons qu'ils rejoignaient. L'empereur, à la demande du fidèle acolouthos, leur permit de quitter leurs rangs, et de s'apprendre les uns aux autres l'évènement du combat.

« Lorsque les deux troupes se mêlèrent ensemble, leur réunion sembla offrir l'image d'une lutte entre la joie et la douleur. Le plus

incivilisé de ces Barbares (et moi qui l'ai vu, je puis rendre témoignage du fait), en serrant dans ses mains nerveuses celle de quelque camarade qu'il ne comptait plus revoir, avait ses grands yeux bleus remplis de larmes, en apprenant la mort d'un autre qu'il espérait trouver parmi les survivans. D'autres vétérans examinaient les étendards sous lesquels leurs compagnons avaient combattu, s'assuraient qu'ils étaient tous revenus en sûreté et avec honneur, et comptaient combien de nouvelles flèches les avaient percés, en addition aux anciennes cicatrices qu'y avaient laissées d'autres combats. Tous donnaient de grands éloges au brave et jeune chef qu'ils avaient perdu, et ils n'accordaient pas moins de louanges à celui qui lui avait succédé dans le commandement, et qui avait ramené le détachement à la place de son frère décédé. — Et c'est lui, ajouta la princesse, — et cette phrase semblait une interpolation faite à l'instant même à son histoire, — que j'assure en ce moment de l'estime honorable qui lui est accordée par l'auteur de cette relation, et je devrais plutôt dire par tous les membres de la famille impériale, pour ses loyaux services dans une crise si importante. »

Ayant ainsi payé à son ami le Varangien son tribut d'éloges, auquel se mêlaient des émotions qu'on n'exprime pas volontiers devant tant de témoins, Anne Comnène passa à la partie de son histoire qui avait un rapport moins direct avec lui.

« Nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour faire plus d'observations sur ce qui se passa entre ces braves soldats; car, après qu'on leur eut laissé quelques minutes pour se livrer à leurs sentimens mutuels, les trompettes donnèrent l'ordre de se mettre en marche vers Laodicée, et nous vîmes bientôt cette ville à environ trente stades de distance, au milieu de champs en grande partie couverts d'arbres. Il paraît que la garnison avait déjà reçu avis de notre prochaine arrivée; car nous vîmes sortir des portes des chariots de toute espèce chargés de rafraîchissemens, que la chaleur du jour, la longueur de la marche, les colonnes de poussière et le manque d'eau, nous avaient rendus très nécessaires. Les soldats doublèrent le pas avec joie, pour rencontrer plus tôt les secours dont ils avaient un si grand besoin. Mais, comme la coupe ne porte pas toujours ses trésors liquides aux lèvres pour lesquelles ils sont destinés, quelque désir qu'elles puissent en avoir, quelle fut notre mortification en voyant une nuée d'Arabes sortir au grand galop de la plaine boisée qui était entre l'armée romaine et la ville,

se précipiter sur les chariots, tuer les conducteurs et faire son butin de tout le convoi! C'était, comme nous l'apprîmes ensuite, un détachement commandé par Varanès, frère de Iezdegerd, qui venait d'être tué, et qui ne lui cédait pas en renommée militaire parmi ces infidèles. Quand ce chef avait vu qu'il était probable que les Varangiens réussiraient dans leur défense opiniâtre du défilé, il s'était mis à la tête d'un corps nombreux de cavalerie; et comme ces infidèles montent des chevaux qui n'ont pas d'égal pour la vitesse et l'ardeur, il avait fait un long circuit, avait traversé la chaîne de montagnes par un défilé situé plus au nord, et s'était placé en embuscade dans la plaine boisée dont j'ai parlé, dans l'espoir d'attaquer à l'improviste l'empereur et son armée, à l'instant même où l'on pouvait supposer que les Arabes étaient en pleine retraite. Cette surprise aurait certainement réussi, et il n'est pas facile de dire quelles en auraient été les suites, si la vue inattendue du convoi de provisions n'eût éveillé la rapacité effrénée des Arabes, en dépit de la prudence de leur chef et des efforts qu'il fit pour les retenir. Ce fut de cette manière que l'embuscade fut découverte.

« Mais Varanès, espérant encore gagner quelque avantage par la rapidité de ses mouvemens, réunit autant de cavaliers qu'il put en arracher à l'ardeur du butin, et marcha en avant contre les Romains, qui avaient fait halte à cette apparition imprévue. Il y eut dans nos premiers rangs un air d'incertitude et d'indécision qui fit connaître leur hésitation, même à un aussi pauvre juge en fait de tactique militaire que je le suis. Au contraire, les Varangiens s'écrièrent unanimement: *Les bills*[1] (ce qui dans leur langue signifie les haches d'armes), *les bills en avant!* Et l'empereur ayant gracieusement consenti à ce que désirait leur valeur, ils passèrent à la hâte de l'arrière-garde au premier rang. Je puis à peine dire comment cette manœuvre s'exécuta; mais ce fut, sans aucun doute, par les ordres pleins de sagesse du sérénissime empereur mon père, distingué par sa présence d'esprit dans des circonstances difficiles de cette nature. Elle fut sans contredit grandement facilitée par la bonne volonté des troupes, les cohortes romaines nommées les Immortels montrant, à ce qu'il me parut, pour se placer à l'arrière-garde, le même empressement qu'avaient les Varangiens pour occuper les places que les Immortels laissaient vacantes

1. Villehardouin dit: « Les Anglois et les Danois, moult bien combattoient avec leurs *haches*. »

en avant. Cette manœuvre fut si heureusement exécutée que, lorsque Varanès et ses Arabes arrivèrent pour attaquer notre avant-garde, ils y trouvèrent les rangs impénétrables de nos soldats du Nord. J'aurais pu tout voir de mes propres yeux et les invoquer comme témoins fidèles de tout ce qui se passa en cette occasion ; mais, pour avouer la vérité, mes yeux étaient peu habitués à un pareil spectacle. Tout ce que j'aperçus de la charge de Varanès fut un nuage épais de poussière, poussé rapidement en avant, à travers lequel on voyait imparfaitement briller des pointes de lances, et flotter les panaches de cavaliers en turban. Le tecbir fut crié si haut que j'entendis à peine le son des tambours et des cymbales qui retentissaient en même temps. Mais ces flots tumultueux et sauvages se brisèrent comme s'ils eussent rencontré un rocher.

« Les Varangiens, sans se laisser ébranler par la charge terrible des Arabes, accueillirent les chevaux et les cavaliers avec une grêle de coups de leurs pesantes haches d'armes, auxquels les plus braves des ennemis n'osaient faire face, et que les plus vigoureux ne pouvaient supporter impunément. Les gardes fortifièrent aussi leurs rangs à la manière des anciens Macédoniens ; les dernières lignes pressant de si près les premières, que les beaux et légers coursiers des Iduméens ne purent faire la moindre trouée dans la phalange du Nord. Les plus braves Arabes, les chevaux les plus ardens, tombèrent au premier rang ; les courtes et lourdes javelines que lançaient les dernières lignes des braves Varangiens avec autant de force que d'adresse, complétèrent la confusion des ennemis, qui tournèrent le dos avec effroi, et prirent la fuite en désordre.

« L'ennemi ayant été ainsi repoussé, nous continuâmes notre marche, et nous ne fîmes halte que lorsque nous trouvâmes nos chariots à demi pillés. Là, quelques remarques, inspirées par la malveillance, furent faites par certains officiers de la maison impériale, qui, ayant été chargés de veiller à la sûreté du convoi, s'étaient enfuis à l'approche des Infidèles, et n'étaient revenus à leur poste qu'après les avoir vus en déroute. Ces hommes, aussi prompts en malice que lents dans un service dangereux, rapportèrent qu'en cette occasion les Varangiens avaient oublié leur devoir au point de boire une partie du vin sacré, réservé exclusivement pour les lèvres de Sa Majesté impériale. Il serait criminel de nier que c'était une grande faute et une erreur coupable ; cepen-

dant notre héros impérial la regarda comme une offense pardonnable, et dit, en plaisantant, que, puisqu'il avait bu l'*ail* (comme ils nomment cette boisson) de sa fidèle garde, les Varangiens avaient acquis le droit d'étancher la soif et de soulager la fatigue qu'ils devaient au courage avec lequel ils l'avaient défendu en cette journée, même aux dépens du contenu sacré de la cave impériale.

« Cependant la cavalerie de l'armée ayant été chargée de poursuivre les Arabes en fuite, réussit à les repousser au-delà de la chaîne des montagnes qui les avait si récemment séparés des Romains. On peut donc dire justement que les armes impériales remportèrent en cette journée une victoire complète et glorieuse.

« Nous avons maintenant à parler de la joie des citoyens de Laodicée, qui, ayant vu du haut de leurs remparts, avec des alternatives de crainte et d'espérance, les fluctuations de la bataille, en descendirent alors pour féliciter le vainqueur. »

En ce moment la belle lectrice fut interrompue. La principale porte de l'appartement s'ouvrit, sans bruit à la vérité; mais les deux battans en furent ouverts en même temps, non pas comme pour donner entrée à quelque courtisan ordinaire, en cherchant à causer le moins de dérangement possible, mais comme si l'on allait voir arriver quelqu'un d'un rang assez élevé pour qu'il s'inquiétât peu d'attirer l'attention sur ses mouvemens. Ce ne pouvait être qu'une personne née dans la pourpre ou qui y touchât de bien près qui pût se permettre une telle liberté, et la plupart de ceux qui se trouvaient dans ce temple des muses, sachant quels étaient les individus qui pouvaient y paraître, prévirent, à l'empressement qu'on mit à ouvrir, qu'ils allaient voir arriver Nicéphore Brienne, gendre d'Alexis Comnène, époux de la belle historienne, et ayant le rang de César, rang qui n'indiquait pourtant pas, comme dans les siècles antérieurs, la seconde personne de l'empire. La politique d'Alexis avait placé plus d'une personne de condition entre le César et ces droits originaires qui, plus anciennement, plaçaient cette dignité immédiatement après celle de l'empereur.

CHAPITRE V.

> La tempête rugit, avance avec fureur.
> Ce n'est point un orage, entouré de fraîcheur,
> Que font naître d'avril les entrailles humides,
> Qui mouille de l'été les lèvres trop arides.
> Les écluses du ciel s'entr'ouvrant à la fois,
> L'abîme fait entendre à l'abîme sa voix.
> L'onde avance, mugit ; à sa rage écumante
> Quel bras peut opposer barrière assez puissante ?
>
> *Le Déluge.*

Le personnage distingué qui entrait en ce moment était un noble Grec, ayant l'air majestueux, et dont les vêtemens étaient ornés des marques de toutes les dignités, à l'exception de celles qu'Alexis avait déclaré consacrées à la personne de l'empereur et à celle du Sébastocrator, qu'il avait placé au premier rang après le chef de l'empire. Nicéphore Brienne, qui était dans la fleur de la jeunesse, conservait toutes les marques de cette beauté mâle qui avait rendu ce mariage si agréable à Anne Comnène, tandis que des considérations politiques et le désir de s'assurer l'amitié d'une maison puissante et de l'attacher au trône avaient été les motifs qui avaient décidé Alexis.

Nous avons déjà dit que la princesse avait sur son époux l'avantage assez équivoque des années. Nous avons vu des preuves de ses talens littéraires. Cependant, ceux qui étaient le mieux instruits ne croyaient pas qu'avec tous ses droits au respect, Anne Comnène eût réussi à posséder l'attachement exclusif de son bel époux. Elle tenait de trop près à la couronne pour qu'il fût possible à Nicéphore de paraître la négliger ; mais, d'une autre part, la famille de Nicéphore était trop puissante pour que l'empereur même pût lui imposer des lois. Il possédait, croyait-on, des talens qui pouvaient être également utiles en paix comme en guerre. On écoutait donc ses avis, et l'on demandait l'aide de ses conseils, de sorte qu'il réclamait une liberté complète quant à la disposition de son temps. Il se rendait quelquefois moins régulièrement au temple des muses que la déesse qui y présidait ne croyait avoir droit de l'y voir, ou que l'impératrice Irène n'était

disposée à l'exiger de lui, par égard pour sa fille. L'empereur Alexis observait une sorte de neutralité dans cette affaire, et cherchait, autant que possible, à la dérober aux yeux du public, sachant qu'il lui fallait la force réunie de toute sa famille pour se maintenir sur le trône dans un empire si agité.

Il serra la main de son gendre, lorsque Nicéphore, passant devant le trône de son beau-père, fléchit un genou en signe d'hommage. Les manières contraintes de l'impératrice indiquèrent un accueil plus froid; et la belle muse elle-même daigna à peine faire attention à l'arrivée de son bel époux, quand il s'assit près d'elle sur le siége qui lui était réservé, comme nous l'avons déjà dit.

Il y eut quelques instans de silence embarrassant, pendant lesquels le gendre de l'empereur, reçu froidement, quand il s'attendait à être bien accueilli, chercha à entamer une conversation légère avec la belle esclave Astarté, qui était à genoux derrière sa maîtresse. La princesse l'interrompit, en ordonnant à sa suivante d'enfermer le manuscrit dans la cassette d'où il avait été tiré, et de le reporter elle-même dans le cabinet d'Apollon, scène ordinaire des études de la princesse, comme le temple des muses était ordinairement consacré à ses lectures.

L'empereur fut le premier à rompre ce silence désagréable. — Beau gendre, dit-il, quoique la nuit soit déjà un peu avancée, vous vous ferez tort à vous-même si vous souffrez que notre Anne renvoie ce volume qui a procuré un si grand plaisir à cette compagnie, qu'on peut dire que le désert a produit des roses, et que le lait et le miel ont découlé des rochers arides, tant est agréable la relation d'une campagne pénible et dangereuse, lorsqu'elle est revêtue du style de notre fille.

— Le César, dit l'impératrice, semble avoir peu de goût pour les mets délicats de cette espèce que sa famille peut produire. Il s'est récemment absenté plusieurs fois de ce temple des muses, et il a sans doute trouvé ailleurs une conversation et un amusement plus agréables.

— Je me flatte, Madame, dit Nicéphore, que mon goût peut me justifier de cette accusation. Mais il est tout naturel que notre père très sacré soit enchanté du lait et du miel qui sont produits pour son usage spécial.

La princesse répondit du ton d'une femme jeune et belle, qui

est offensée par son amant, qui ressent cette offense, et qui cependant n'est pas éloignée d'une réconciliation.

— Si les hauts faits de Nicéphore Brienne, dit-elle, sont moins fréquemment célébrés dans ce pauvre rouleau de parchemin que ceux de mon illustre père, il doit me rendre la justice de se souvenir que c'est à sa demande expresse, soit que cette demande lui ait été inspirée par cette modestie qu'on lui attribue justement, et qui sert à orner et à relever ses autres qualités, soit qu'il se méfie avec raison des talens de son épouse pour en faire l'éloge.

— Nous rappellerons donc Astarté, dit l'impératrice. Elle ne peut avoir encore porté son offrande dans le cabinet d'Apollon.

— Sous votre bon plaisir impérial, dit Nicéphore, Apollon Pythien pourrait s'offenser qu'on lui retirât un dépôt dont il peut seul dignement apprécier le prix. Je suis venu ici pour parler à l'empereur d'affaires urgentes d'état, et non pour avoir une conversation littéraire avec une compagnie qui, je dois le dire, me paraît singulièrement mélangée, puisque je vois un simple garde du corps dans le cercle impérial.

— De par la croix! mon gendre, s'écria Alexis, vous faites tort à ce brave soldat. C'est le frère de ce vaillant Anglo-Danois qui assura la victoire à Laodicée par sa conduite intrépide et par sa mort glorieuse. C'est cet Edmond, ou Edouard, ou Hereward, à qui nous aurons toujours de l'obligation pour avoir assuré notre succès en ce jour de victoire. Il a été mandé en notre présence, notre gendre, car il est important que vous le sachiez, afin de rappeler à la mémoire de notre acolouthos, aussi bien qu'à la mienne, quelques incidens de cette journée, qui auraient pu échapper à notre souvenir.

— Véritablement, Sire, répondit Brienne, je regrette que mon arrivée au milieu de ces recherches importantes ait intercepté une partie de cette lumière qui doit éclairer les siècles futurs. Il me semble que, dans une bataille livrée sous vos ordres impériaux et ceux de vos grands capitaines, votre témoignage peut permettre de se passer de celui d'un homme semblable. — Dis-moi, ajouta-t-il en se tournant vers le Varangien d'un air de hauteur, quels détails peux-tu ajouter qui ne se trouvent pas dans la relation de la princesse?

Hereward répondit sur-le-champ : — Aucun, si ce n'est que, lorsque nous fîmes une halte près de la fontaine, la musique qu'y

firent les dames de la maison impériale, et notamment les deux que je vois en ce moment, était la plus exquise que mes oreilles aient jamais entendue.

—Ah! s'écria Nicéphore, oses-tu proférer une opinion si audacieuse? Appartient-il à un homme comme toi de supposer un instant que la musique que pouvait daigner faire l'épouse et la fille de l'empereur pût être destinée à devenir un sujet de plaisir et de critique pour le premier Barbare plébéien qui pourrait les entendre? Sors d'ici, et garde-toi, sous aucun prétexte, de paraître jamais devant mes yeux, — toujours sous le bon plaisir de notre beau-père impérial.

Le Varangien tourna les yeux sur Achillès Tatius, comme sur l'individu de qui il devait recevoir l'ordre de rester ou de se retirer. Mais l'empereur évoqua l'affaire devant lui-même avec beaucoup de dignité.

—Mon fils, dit-il à Nicéphore, nous ne pouvons tolérer cette conduite. Par suite, à ce qu'il paraît, de quelque querelle d'époux entre vous et notre fille, vous vous permettez étrangement d'oublier notre rang impérial, en voulant renvoyer de notre présence ceux qu'il nous a plu d'appeler devant nous. Cela n'est ni juste ni décent; et notre bon plaisir est que ledit Hereward, ou Edouard, ou quel que soit son nom, ne nous quitte pas en ce moment, et qu'il ne suive en aucun temps d'autres ordres que les nôtres, ou ceux de notre acolouthos Achillès Tatius. Et maintenant, laissant cette sotte discussion qu'un mauvais vent a, je crois, soulevée parmi nous, nous désirons savoir quelles sont les importantes affaires d'Etat qui vous ont amené en notre présence à une heure si avancée. Vous regardez encore ce Varangien! Que sa présence ne vous empêche pas de parler, je vous prie; car il est placé à un point aussi élevé de notre confiance qu'aucun des conseillers qui ont pu prêter serment comme nos serviteurs privés.

— Entendre est obéir, répondit le gendre de l'empereur, qui vit qu'Alexis était un peu ému, et qui savait qu'en pareil cas il n'était ni sûr ni prudent de le pousser à bout. Ce que j'ai à dire, continua-t-il, doit être public dans si peu de temps que peu importe qui l'entende. Et cependant l'Occident, si plein d'étranges changemens, n'a jamais envoyé dans l'hémisphère oriental du globe des nouvelles aussi alarmantes que celles que je viens annoncer à Votre Majesté impériale. L'Europe, pour emprunter une expression à la dame qui m'honore du nom de son époux, semble ébran-

lée dans ses fondemens, et sur le point de se précipiter sur l'Asie.

— C'est ainsi que je me suis exprimée, dit la princesse Anne Comnène, et, comme je m'en flatte, non sans quelque énergie, quand le bruit vint jusqu'à nous que l'humeur inquiète et sauvage de ces Barbares d'Europe avait jeté des flots de nations sur notre frontière occidentale, dans le dessein extravagant de s'emparer de la Syrie, des lieux saints marqués comme étant les sépulcres des prophètes, et la scène du martyre des saints et des grands évènemens détaillés dans l'Evangile. Mais, d'après le bruit commun, cet orage a éclaté et s'est dissipé, et nous espérions que le danger était passé en même temps. Nous serions bien affligés d'apprendre qu'il en est autrement.

— Et c'est pourtant ce à quoi nous devons nous attendre, dit son époux. Il est très vrai, comme on nous l'a dit, qu'une foule immense d'hommes de bas rang et de peu d'intelligence prirent les armes à l'instigation d'un ermite en démence, et se rendirent d'Allemagne en Hongrie, dans l'espoir que des miracles s'opéreraient en leur faveur, comme lorsque Israël fut guidé dans le désert par une colonne de feu et par un nuage. Mais ils ne virent pleuvoir ni manne ni cailles pour les proclamer le peuple d'élite de Dieu, et l'eau ne sortit pas d'un rocher pour les désaltérer. Leurs souffrances les mirent en fureur, et ils cherchèrent à pourvoir à leurs besoins en pillant le pays. Les Hongrois et d'autres nations sur nos frontières occidentales, quoique chrétiennes comme eux, n'hésitèrent pas à tomber sur cette populace en désordre, et des tas immenses d'ossemens, accumulés dans les défilés sauvages et dans les déserts arides, attestent les défaites sanglantes qui détruisirent ces hordes de pèlerins profanes.

— Nous savions déjà tout cela, dit l'empereur. Mais quel nouveau fléau nous menace aujourd'hui, puisque nous avons déjà échappé à un danger si imminent?

— Nous le savions déjà! répondit le prince Nicéphore. Nous ne savions rien de notre véritable danger, si ce n'est qu'une troupe d'animaux féroces, aussi brutaux et aussi furieux que des taureaux sauvages, menaçaient de s'ouvrir un chemin vers des pâturages qui excitaient leur envie, et qu'ils inondaient, en passant, l'empire grec et ses environs, espérant que la Palestine, avec ses fleuves de lait et de miel, les attendait encore une fois, comme le peuple prédestiné de Dieu. Mais une invasion de sauvages indisciplinés ne pouvait inspirer de terreur à une nation civilisée comme

les Romains. Ce troupeau de brutes fut épouvanté par notre feu grégeois ; il tomba dans les piéges et sous les traits des nations barbares qui, en prétendant à l'indépendance, couvrent nos frontières comme un rempart protecteur. Cette vile multitude fut détruite par la qualité même des vivres qui lui furent fournis, sage moyen de résistance qui fut suggéré par le soin paternel de l'empereur et par sa politique infaillible. C'est ainsi que sa sagesse a joué son rôle, et la barque sur laquelle le tonnerre avait grondé a échappé malgré la violence de l'orage. Mais la seconde tempête, qui suit de si près la première, est produite par une nouvelle invasion de ces nations occidentales, et elle est plus formidable qu'aucune de celles que nous ou nos pères nous ayons jamais vues. Ce ne sont plus des ignorans et des fanatiques, des hommes de basse naissance, sans fortune et sans prévoyance. Tout ce que la grande Europe possède de sagesse et de talens, de bravoure et de noblesse, est maintenant uni par les vœux les plus sacrés pour le même dessein.

— Et quel est ce dessein ? demanda Alexis. Parlez clairement. S'agit-il de détruire notre empire romain, et de rayer le nom de son chef de la liste des princes de la terre, parmi lesquels il a si long-temps occupé le premier rang ? Nul autre motif n'a pu suffire pour occasioner une confédération comme celle dont vous parlez.

— Un tel dessein n'est pas avoué, répondit Nicéphore ; et tant de princes, tant d'hommes sages, tant de ministres d'Etat du premier rang, n'ont d'autre but, à ce qu'on prétend, que le projet extravagant qu'avait conçu cette multitude immense de brutes qui parut la première fois dans ces contrées. Voici, très gracieux empereur, un parchemin sur lequel vous trouverez la liste des différentes armées qui, par diverses routes, s'approchent des frontières de l'empire. Voyez : Hugues de Vermandois, surnommé d'après son rang Hugues-le-Grand, a mis à la voile des rives d'Italie. Vingt chevaliers, couverts d'armures d'acier incrustées d'or, ont déjà annoncé leur arrivée, et sont porteurs de cet avis arrogant : « On fait savoir à l'empereur de la Grèce et à ses lieutenans que Hugues, comte de Vermandois, approche de ses territoires. Il est frère du roi des rois ; — du roi de France c'est-à-dire [1], et il

1. Ducange cite une multitude d'autorités pour prouver qu'à cette époque le roi de France avait le titre de *rex* pour prouver son éminence. Voyez ses notes sur l'Alinéade. Anne Comnène dans son histoire fait prendre à Hugues de Vermandois des titres qui, malgré tout l'enthousiasme d'un Français, ne pouvaient être réclamés que par son frère aîné, le monarque régnant.

est suivi par la fleur de la noblesse française. Il porte la bienheureuse bannière de saint Pierre, confiée à ses soins victorieux par le saint successeur de cet apôtre, et il te donne cet avis afin que tu puisses lui préparer un accueil convenable à son rang.»

— Ce sont des mots bien ronflans, dit l'empereur, mais le vent qui siffle le plus fort n'est pas toujours le plus dangereux pour le navire. Nous connaissons quelque chose de cette nation de France, et nous en avons entendu parler encore davantage. C'est un peuple au moins aussi pétulant que brave. Nous flatterons sa vanité jusqu'à ce que nous trouvions le moment et l'occasion d'opposer une résistance plus efficace. Allez, allez; si les paroles peuvent payer les dettes, il n'y a pas de danger que notre trésor soit jamais à sec. —Et qu'y a-t-il ensuite, Nicéphore? C'est sans doute la liste de ceux qui marchent à la suite de ce grand comte?

— Non, Sire, répondit Nicéphore Brienne. Les noms que Votre Majesté impériale voit sur ce parchemin sont ceux d'autant de chefs indépendans, d'autant d'armées européennes indépendantes qui s'avancent vers l'Orient par différentes routes, et qui annoncent que leur but commun est de conquérir la Palestine sur les infidèles.

— Le catalogue en est effrayant, dit l'empereur en lisant la liste; et cependant c'est un bonheur qu'il soit si long. Cette circonstance nous garantit qu'il est impossible qu'un si grand nombre de princes soient sérieusement et fermement unis pour un projet si étrange. Mes yeux tombent déjà sur le nom d'un ancien ami, aujourd'hui notre ennemi; — car telles sont les chances et les vicissitudes de la paix et de la guerre: —Bohémond d'Antioche.— N'est-il pas le fils du célèbre Robert d'Apulie, si renommé parmi ses concitoyens, qui, de simple chevalier qu'il était, s'éleva au rang de grand-duc, et devint souverain de sa nation belliqueuse, tant en Sicile qu'en Italie? Les bannières de l'empereur d'Allemagne et du pontife romain, et même nos étendards impériaux, ne reculèrent-ils pas devant lui? Enfin, homme d'Etat aussi habile que brave guerrier, ne devint-il pas la terreur de l'Europe, après avoir été un simple chevalier dont le château en Normandie n'aurait eu besoin, pour avoir une garnison complète, que de six arquebuses et d'autant de lances? C'est une famille redoutable, une race aussi astucieuse que puissante. Mais Bohémond, fils du vieux Robert, suivra la même politique que son père. Il peut parler de la Palestine et des intérêts de la chrétienté; mais si je parviens à

unir ses intérêts aux miens, il n'est pas probable qu'il se laisse guider par aucune autre considération. Ainsi donc, avec la connaissance que je possède déjà de ses projets et de ses désirs, il peut se faire que le ciel nous envoie un allié sous l'apparence d'un ennemi. — Qui avons-nous ensuite? Godefroy[1], duc de Bouillon, conduisant, à ce que je vois, une armée très formidable levée sur les bords d'un grand fleuve nommé le Rhin. Quel est le caractère de ce personnage?

— A ce que nous avons appris, dit Nicéphore, ce Godefroy est un des plus sages, des plus nobles et des plus braves chefs qui se sont mis ainsi en mouvement d'une manière si étrange; et dans cette liste de princes indépendans, aussi nombreux que ceux qui s'assemblèrent pour le siége de Troie, et la plupart suivis par des troupes dix fois plus considérables, ce Godefroy peut en être regardé comme l'Agamemnon. Les princes et les comtes l'estiment parce qu'il est au premier rang de ceux auxquels ils donnent le nom fantasque de chevaliers, et aussi à cause de la bonne foi et de la générosité qu'il montre dans toute sa conduite. Le clergé vante son zèle pour la religion, son respect pour l'Eglise et ses dignitaires. Sa justice, sa libéralité et sa franchise ont également attaché à ce Godefroy de Bouillon les classes inférieures du peuple. L'attention qu'il apporte en général à s'acquitter des devoirs de la morale leur est une garantie qu'il est animé d'un véritable esprit de religion; enfin tant de qualités excellentes dont il est doué, quoiqu'il soit inférieur en rang, en naissance et en pouvoir à beaucoup de princes de la croisade, le font justement regarder comme un des principaux chefs.

— C'est dommage, dit l'empereur, qu'un prince d'un caractère tel que vous venez de le décrire soit soumis à l'influence d'un fanatisme à peine digne de Pierre-l'Ermite, ou de la populace grossière qu'il conduisait, ou même de l'âne qu'il montait. Et je crois que cet âne était l'être le plus sage de la première troupe que nous avons vue, car il se mit à fuir vers l'Europe aussitôt que l'eau et l'orge commencèrent à manquer.

— S'il m'était permis de parler et de vivre, dit Agélastès, je voudrais faire remarquer que le patriarche lui-même fit une retraite semblable quand il vit qu'il pleuvait des coups et que les vivres devenaient rares.

1. Godefroy de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, le plus grand capitaine de la première croisade, et ensuite roi de Jérusalem. Voyez Gibbon, ou Mills.

— C'est une remarque pleine de justesse, dit l'empereur; mais la question maintenant est de savoir si l'on ne pourrait former une principauté honorable et importante d'une partie des provinces de l'Asie-Mineure, maintenant dévastées par les Turcs. Il me semble qu'une telle principauté, avec tous les avantages du sol et du climat, avec des habitans industrieux et une atmosphère salubre, vaudrait bien les marécages de Bouillon. Elle pourrait être regardée comme dépendance du saint empire romain; et, défendue par Godefroy et ses Francs victorieux, ce serait sur ce point un boulevart pour notre personne sacrée. Eh bien! très saint patriarche, une telle perspective n'ébranlerait-elle pas l'attachement du plus dévot croisé pour les sables brûlans de la Palestine?

— Surtout, répondit le patriarche, si le prince, dont un *thème*[1] si riche deviendrait l'apanage féodal, était préalablement converti à la vraie foi, comme Votre Altesse impériale l'entend sans contredit.

— Certainement, sans le moindre doute, répondit l'empereur avec une affectation convenable de gravité, quoiqu'il sût, au fond, combien de fois des raisons d'Etat l'avaient forcé à admettre au nombre de ses sujets non-seulement des chrétiens latins, mais des manichéens et autres hérétiques, et même des barbares mahométans, sans rencontrer aucune opposition dans les scrupules du patriarche. Je trouve ici, continua l'empereur, une liste si nombreuse de princes et de peuples s'approchant de nos frontières, qu'on pourrait les comparer à ces anciennes armées qu'on disait avoir desséché des rivières, épuisé des royaumes, et renversé des forêts, dans leur marche dévastatrice. — A ces mots, une nuance de pâleur se répandit sur le front impérial, semblable à celle qui couvrait déjà d'un voile lugubre le visage de la plupart de ses conseillers.

— La guerre de ces nations, reprit Nicéphore, offre aussi des circonstances qui la distinguent de toute autre, à l'exception de celle que Votre Majesté impériale a faite autrefois contre ces peuples que nous sommes accoutumés à appeler Francs. Nous devons marcher contre des hommes pour qui le tumulte des combats est comme le souffle de leurs narines; qui, plutôt que de ne pas faire la guerre, combattront leurs plus proches voisins, et se défieront les uns les autres au combat à mort avec autant de gaieté que nous défierions

1. Les provinces s'appelaient *thèmes*.

un camarade à une course de chars. Ils sont couverts d'une armure d'acier impénétrable, qui les met à l'abri des coups de lance et de sabre, et que la force extraordinaire de leurs chevaux les met en état de porter, tandis que les nôtres soutiendraient plutôt sur leurs reins le mont Olympe. Leur infanterie porte une arme pour lancer des traits, qui nous est inconnue. Ils l'appellent *arblast*, ou arbalète. On en tire, non en se servant de la main droite, comme pour l'arc d'autres nations, mais en plaçant le pied sur l'arme même, et en appuyant de toute la force du corps. Cette arme lance des traits qu'ils appellent *bolts*, faits d'un bois très dur, et garnis d'une pointe en fer, et ils sont décochés avec une force qui fait qu'ils percent les cuirasses les plus solides, et même les murs construits en pierres, à moins qu'ils ne soient d'une épaisseur extraordinaire.

— Suffit, dit l'empereur. Nous avons vu de nos propres yeux les lances des chevaliers francs et les arbalètes de leur infanterie. Si le ciel leur a accordé un degré de bravoure qui semble presque surnaturelle aux autres nations, la Providence divine a donné aux conseils des Grecs cette prudence qu'elle a refusée aux Barbares, — l'art de faire des conquêtes par la sagesse, plutôt que par la force brutale, — le moyen d'obtenir par notre sagacité, en faisant un traité, des avantages que la victoire même n'aurait pu nous procurer. Si nous ne connaissons pas l'usage de cette arme redoutable que notre gendre appelle arbalète, le ciel, qui nous favorise, a caché à ces Barbares de l'Occident la composition du feu grégeois, et la manière de s'en servir. Et ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné ce nom, puisqu'il n'est préparé que par la main des Grecs, et que ce n'est que par eux qu'il peut lancer ses foudres sur l'ennemi consterné. — L'empereur se tut un instant, et jeta un regard autour de lui; et, quoique le visage de ses conseillers fût encore couvert de pâleur, il continua hardiment : — Mais pour en revenir à cette liste fatale, contenant les noms des nations qui s'approchent de nos frontières, nous en trouvons plus d'un que notre vieille mémoire devrait nous rendre familier, quoiqu'elle ne nous offre que des souvenirs éloignés et confus. Il convient que nous sachions quels sont tous ces peuples, afin que nous profitions des querelles et dissensions qui peuvent exister entre eux, et qu'attisant parmi eux le feu de la discorde, nous puissions être assez heureux pour les détourner de continuer l'entreprise extraordinaire pour laquelle ils sont maintenant unis. — Voici, par exemple

un Robert, dit duc de Normandie, qui commande une troupe nombreuse de comtes, titre que nous ne connaissons que trop bien; d'*earls*, mot qui nous est tout-à-fait étranger, mais qui est sans doute un titre d'honneur parmi ces Barbares; et de *knights*[1], nom qui principalement, à ce que nous croyons, est tiré de la langue franque, et de quelque autre jargon que nous ne comprenons pas. C'est à vous, très révérend et très docte patriarche, que je dois m'adresser de préférence, pour obtenir des informations sur ce sujet.

— Les devoirs de mon poste, répondit le patriarche Zozime, m'ont empêché, depuis que j'ai atteint l'âge mur, d'étudier l'histoire des royaumes éloignés. Mais le sage Agélastès, qui a lu autant de volumes qu'il en aurait fallu pour remplir tous les rayons de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, peut sans doute répondre aux questions de Votre Majesté impériale.

Agélastès se redressa sur ces jambes infatigables qui lui avaient valu le surnom d'Eléphant, et commença sur-le-champ une réponse plus remarquable par sa promptitude que par l'exactitude des renseignemens qu'elle contenait. — J'ai lu, dit-il, dans ce brillant miroir qui réfléchit les temps de nos pères, dans les volumes du savant Procope, que les peuples qu'on nomme séparément Normands et Anglais sont véritablement la même race, et que ce qu'on appelle quelquefois la Normandie fait partie, dans le fait, d'un district des Gaules. Au-delà, et presque en face, quoique en étant séparée par un bras de mer, est située une sombre région, séjour des tempêtes, et couverte d'éternels nuages; région bien connue de ses voisins du continent, comme étant le pays où sont envoyés les esprits après leur séparation du corps. D'un côté du détroit demeurent quelques pêcheurs qui possèdent une étrange charte, et qui jouissent de singuliers priviléges, en considération de ce qu'ils remplissent pendant leur vie les fonctions que le paganisme attribuait à Caron, et qu'ils transportent les esprits des défunts dans l'île qui est leur résidence après leur mort. Au milieu de la nuit, ces pêcheurs sont avertis, à tour de rôle, de remplir le devoir à l'accomplissement duquel est attachée la permission de résider sur cette côte étrange. On entend frapper à la porte de celui dont c'est le tour de s'acquitter de ce singulier service; mais

1. Mots anglais signifiant, le premier, comte, et le second, chevalier.



ROBERT COMTE DE PARIS.

CH XXVI.

Publié par Furne à Paris

ce n'est point une main mortelle qui y frappe. Un léger bruit, comme celui d'une brise expirante, appelle le batelier à son devoir. Il court à sa barque sur le rivage, et il ne l'a pas plutôt mise en mer, que la quille s'enfonce dans l'eau, indiquant ainsi le poids des morts dont elle est remplie. Nulle forme ne se fait voir; et quoiqu'on entende des voix, les accens en sont indistincts, comme ceux d'un homme qui parle en dormant. Il traverse ainsi le détroit qui sépare le continent de l'île, avec la terreur mystérieuse qui s'empare des vivans, quand ils savent qu'ils sont en présence des morts. Il arrive sur la côte opposée, où des rochers de pierre blanche font un étrange contraste avec les ténèbres éternelles de l'atmosphère. Les mariniers s'arrêtent à l'endroit fixé pour le débarquement, mais ils ne quittent pas leur barque, car jamais un mortel ne met le pied sur cette terre. Là, la barque s'allége graduellement par le départ des êtres n'appartenant plus à ce monde, qui la chargeaient, et qui s'avancent par le chemin qui leur est fixé, tandis que les mariniers retournent de l'autre côté du détroit, après s'être acquittés de ce singulier service, auquel ils doivent la jouissance de leurs huttes pour la pêche et de leurs possessions sur cette côte mystérieuse. — Ici Agélastès se tut, et l'empereur prit la parole.

— Si cette légende nous est réellement racontée par Procope, très docte Agélastès, il paraît que ce célèbre historien partageait la croyance des païens plutôt que celle des chrétiens relativement à notre état futur. Dans le fait, cette histoire n'est guère autre chose que l'ancienne fable du Styx des enfers. Procope, à ce que nous croyons, vivait avant la chute du paganisme, et comme nous serions très charmé de ne pas croire bien des choses qu'il a dites de Justinien, un de nos ancêtres et de nos prédécesseurs, nous ne lui accorderons pas beaucoup de foi à l'avenir quant aux connaissances géographiques. — Eh bien! Achillès Tatius, qu'as-tu donc? Pourquoi parles-tu à l'oreille de ce soldat?

— Ma tête est à la disposition de Votre Majesté, répondit Achillès, et elle peut payer la faute que ma langue a commise en manquant aux convenances. Je demandais à Hereward s'il savait quelque chose sur le sujet dont il s'agit; car j'ai entendu souvent mes Varangiens se donner les noms d'Anglo-Saxons, de Normands, de Bretons, ou quelque autre également barbare; et je suis sûr que l'un ou l'autre de ces noms sert en différens temps à

désigner le lieu de naissance de ces exilés, qui sont trop heureux d'être bannis des ténèbres de la barbarie, en se trouvant dans le voisinage lumineux de votre présence impériale.

— Parle donc, Varangien, au nom du ciel! dit l'empereur, et apprends-nous si nous devons chercher des amis ou des ennemis dans ces hommes de Normandie qui s'approchent en ce moment de nos frontières. Parle hardiment, et si tu crains quelque danger, souviens-toi que tu sers un prince qui est en état de te protéger.

— Puisque j'ai la permission de parler, répondit Hereward, quoique je n'aie qu'une connaissance bien légère de la langue grecque, que vous nommez romaine, je me flatte que j'en sais assez pour demander à Votre Majesté impériale qu'au lieu de toute paie, donation, gratification, puisqu'il vous a plu de dire que vous m'en destiniez une, vous vouliez bien me placer au premier rang lors de la première bataille qui sera livrée à ces Normands et à leur duc Robert. Et s'il plaît à Votre Majesté de m'accorder l'aide de ceux des Varangiens que leur affection pour moi ou la haine contre leurs anciens tyrans pourront disposer à joindre leurs armes aux miennes, je ne doute guère que nous ne réglions notre long compte avec eux de telle manière, que les aigles et les loups de la Grèce n'auront plus qu'à leur rendre les derniers devoirs en arrachant leur chair de leurs os.

— Et quelle est donc, mon brave, demanda l'empereur, la querelle mortelle qui, après le laps de tant d'années, t'inspire encore un tel degré de fureur rien qu'en entendant prononcer le nom de Normandie?

— Votre Majesté impériale en sera juge, répondit le Varangien. Mes pères et ceux sinon de tous, du moins de la plupart des soldats du corps auquel j'appartiens, descendent d'une race vaillante qui demeurait dans la Germanie, et qu'on appelle les Anglo-Saxons. Nul autre qu'un prêtre expert dans l'art de déchiffrer les anciennes chroniques ne saurait dire depuis combien de temps ils sont arrivés dans la Grande-Bretagne, alors déchirée par des guerres civiles. Mais ce qui est certain, c'est qu'ils y arrivèrent à la requête des naturels du pays, car les habitans du sud de cette île les appelèrent à leur secours. Des provinces leur furent accordées pour prix des services qu'ils avaient ainsi libéralement rendus, et la plus grande partie de l'île devint peu à peu la propriété des Anglo-Saxons, qui la divisèrent d'abord en plusieurs principautés. Ces principautés se réunirent enfin en un seul royaume dont les habi-

tans parlaient la même langue et observaient les mêmes lois que la plupart de ceux qui composent aujourd'hui votre garde impériale des Varangiens, ou exilés. Avec le temps, les *Northmen* [1] furent connus des peuples des climats situés plus au Midi. On les nommait ainsi, parce qu'ils venaient des régions éloignées, situées sur les bords de la mer Baltique, — immense Océan qui est quelquefois couvert d'une glace aussi dure que les rochers du mont Caucase. Ils venaient chercher un climat plus doux que celui que la nature leur avait accordé chez eux; et comme celui de la France était délicieux, et que les habitans n'en étaient pas portés à la guerre, ils arrachèrent à ce peuple la concession d'une grande province qu'on appela Normandie, d'après leur nom, quoique j'aie entendu dire à mon père que ce n'était pas le nom véritable de cette contrée. Ils s'y établirent sous un duc, qui reconnaissait l'autorité supérieure du roi de France, ce qui veut dire qu'il lui obéissait quand cela lui convenait.

Or il arriva, bien des années après, tandis que ces deux nations de Normands et d'Anglo-Saxons résidaient tranquillement des deux côtés du bras de la mer qui sépare la France de l'Angleterre, que Guillaume, duc de Normandie, leva tout à coup une grande armée, fit une descente dans le comté de Kent, de l'autre côté du détroit, et y vainquit, dans une grande bataille, Harold, qui était roi des Anglo-Saxons. Ce n'est qu'avec une profonde affliction que je puis parler de ce qui suivit. On a livré jadis bien des batailles qui ont eu des résultats terribles, mais que le temps a pourtant pu réparer; mais hélas! à Hastings la bannière de mon pays tomba pour ne se relever jamais. L'oppression fit passer son char sur nous. Tout ce qu'il y avait de vaillant parmi nous a quitté le pays, et il ne reste en Angleterre d'autres Anglais, car tel est notre nom véritable, — que les esclaves des conquérans. Nombre d'habitans, Danois d'origine, qui s'étaient établis en Angleterre en différentes occasions, furent frappés de la même calamité. Tout le pays fut dévasté par ordre des vainqueurs. La maison de mon père n'est maintenant qu'un amas de ruines au milieu d'une vaste forêt, qui a été formée aux dépens de ce qui était autrefois de beaux champs et de riches pâturages, où une noble race pourvoyait à ses besoins en cultivant un sol fertile. Le feu a dévoré l'église où reposent mes ancêtres; et moi, le dernier de leurs descendans, je suis errant

1. Hommes du nord. C'est de là que vient le nom de Normand.

dans d'autres climats, — je combats pour l'intérêt d'un autre pays, — je sers un maître étranger, quoique bon ; — en un mot, je suis un banni, — un Varangien.

— Et plus heureux dans cette situation, dit Achillès Tatius, que dans toute la simplicité barbare dont tes ancêtres faisaient tant de cas, puisque tu es sous l'influence encourageante de ce sourire qui est la vie du monde.

— Il est inutile de parler de cela, dit le Varangien avec un air de froideur.

— Ces Normands, dit l'empereur, sont donc le peuple qui a conquis l'île célèbre de la Grande-Bretagne, et qui la gouverne aujourd'hui ?

— Cela n'est que trop vrai, répondit Hereward.

— C'est donc un peuple brave et belliqueux ? dit Alexis.

— Il serait bas et faux de parler autrement de ses ennemis, répondit le Varangien. Ils m'ont fait une injure, et une injure qui ne peut jamais être réparée ; mais les calomnies ne seraient que la vengeance d'une femme. Quoiqu'ils soient mes ennemis mortels, quoiqu'ils se mêlent à tous mes souvenirs comme ce qu'il y a de plus odieux et de plus haïssable, cependant, quand toutes les troupes de l'Europe se seraient rassemblées, comme il paraît vraisemblable qu'elles le sont, nulle nation, nulle tribu n'oserait prétendre l'emporter en courage sur le fier Normand.

— Et ce duc Robert, qui est-il ?

— C'est ce que je ne saurais expliquer aussi bien. Il est fils, — fils aîné, dit-on, — du tyran Guillaume, qui subjugua l'Angleterre quand j'existais encore à peine, ou que j'étais un enfant au berceau. Que Guillaume, le vainqueur d'Hastings, soit mort à présent, c'est ce dont nous sommes assurés par des rapports unanimes ; mais il paraît que, tandis que son fils aîné Robert a hérité du duché de Normandie, quelqu'un de ses enfans a été assez heureux pour le remplacer sur le trône d'Angleterre ; — à moins que, comme la petite ferme d'un cultivateur obscur, ce beau royaume n'ait été divisé entre les descendans du tyran.

— A cet égard, dit l'empereur, nous avons entendu dire des choses que nous tâcherons à loisir de concilier avec le récit de ce soldat ; et en attendant nous regarderons comme positif tout ce que cet honnête Varangien nous a dit d'après sa connaissance personnelle. — Et maintenant, mes graves et dignes conseillers, il faut que nous terminions notre séance de ce soir dans le temple des

muses; la nouvelle fâcheuse que vient de nous apporter notre très cher gendre le César nous ayant fait prolonger le culte de ces savantes déesses plus avant dans la nuit qu'il ne convient à la santé de notre chère épouse et de notre bien-aimée fille, tandis qu'elle nous fournit à nous-même un sujet de grave délibération.

Les courtisans épuisèrent leur esprit à faire les prières les plus ingénieuses pour que le ciel détournât les suites fâcheuses que pourrait avoir cette veille prolongée.

Nicéphore et sa belle épouse se parlèrent avec une tendresse qui prouvait qu'ils désiraient également une réconciliation après leur querelle momentanée. — En rendant compte de cette nouvelle inquiétante, mon César, dit la princesse, tu as dit certaines choses aussi élégamment tournées que si les neuf déesses auxquelles ce temple est consacré t'avaient inspiré le sujet et l'expression.

— Je n'ai pas besoin de leur aide, répondit Nicéphore, puisque je possède une muse dont l'esprit est orné de tous les attributs que les païens accordaient vainement aux neuf divinités du Parnasse.

— Fort bien, dit la belle historienne en se retirant appuyée sur le bras de son époux; mais si vous accablez votre épouse d'éloges qui sont bien au-delà de son mérite, il faut lui prêter l'aide de votre bras pour l'aider à se soutenir sous le pesant fardeau dont il vous plaît de la charger. — Le conseil se sépara après le départ de la famille impériale, et la plupart des conseillers cherchèrent à se dédommager, dans des cercles moins brillans, mais plus libres, de la contrainte qu'ils avaient été obligés de s'imposer dans le temple des muses.

CHAPITRE VI.

Quelle est ta vanité!
Amoncèle à ton gré l'éloge et l'hyperbole
Pour louer la beauté dont ton esprit raffole;
Dis que de ses attraits le charme séducteur
Le cède encore en elle aux qualités du cœur;
Fort bien : mais garde-toi de dire avec jactance
Qu'elle a sur tout son sexe un droit de préséance,
Tant que vivra l'objet qui me tient sous ses lois.

Ancienne comédie.

Achillès Tatius, avec son fidèle Varangien à un pas derrière lui, disparut silencieusement et presque imperceptiblement de

l'assemblée qui se dispersait, comme la neige qui se dissout sur les montagnes, au retour de la chaleur. Ni le bruit de leurs armes, ni celui d'un pas présomptueux, n'annoncèrent la retraite des deux militaires. Rien ne devait troubler le silence de la demeure impériale. On cherchait même à dissimuler la présence des gardes, parce que, si près de l'empereur, il semblait que l'émanation répandue autour de la divinité du souverain du monde suffisait pour mettre sa personne en sûreté et à l'abri de toute attaque. Ainsi les plus vieux et les plus habiles courtisans (et il ne faut pas oublier parmi ce nombre notre ami Agélastès) pensaient que, quoique l'empereur employât les services des Varangiens et d'autres gardes, c'était plutôt pour la forme que dans la crainte qu'on ne commît un crime tellement odieux, qu'il était d'usage de le regarder comme presque impossible. Et cette doctrine de l'impossibilité d'un tel crime se répétait de bouche en bouche dans les mêmes appartemens qui l'avaient vu commettre bien souvent, et était même prêchée par des gens qui ne passaient pas un mois sans former des projets pour mettre à exécution quelque noire conspiration contre l'empereur régnant.

Enfin le capitaine des gardes-du-corps et son fidèle soldat se trouvèrent hors du palais de Blaquernal. Le passage qu'Achillès choisit pour en sortir était barré par une porte qu'un seul Varangien ferma après eux, en tirant les verrous, et en plaçant les barres de fer avec un bruit discordant et de mauvais augure. Jetant un regard en arrière sur la masse de tours, de fortifications et de clochers qu'ils laissaient derrière eux, Hereward ne put s'empêcher de se trouver soulagé d'un grand poids en se voyant sous la voûte d'azur du ciel de la Grèce, où les astres brillaient d'un éclat inaccoutumé. Il respira plus librement, comme un homme à qui la liberté a été nouvellement rendue, et se frotta les mains de plaisir. Il parla même le premier à son chef, quoiqu'il ne le fît ordinairement que lorsque celui-ci lui adressait la parole.

— Il me semble, vaillant capitaine, lui dit-il, que l'air qu'on respire dans les salles que nous quittons porte avec lui un parfum qui, quelque doux qu'on puisse le dire avec raison, est si suffocant qu'il convient mieux à des chambres sépulcrales qu'à l'habitation des hommes. Je me trouve heureux d'être, comme je l'espère, délivré de son influence.

— Sois donc heureux, dit Achillès Tatius, puisque ton esprit vil et terrestre se trouve suffoqué, au lieu d'être rafraîchi, par des

zéphyrs qui, bien loin de causer la mort, pourraient rappeler les défunts mêmes à la vie. Cependant je dirai en ta faveur, Hereward, que, quoique tu sois Barbare de naissance, que tu ne connaisses que le cercle étroit des plaisirs d'un sauvage, et que tu n'aies d'autre idée de la vie que celle que tu tires de liens si vils et si méprisables, cependant la nature t'a destiné à de meilleures choses, et que tu as soutenu aujourd'hui une épreuve dont je crois fort qu'aucun des hommes de mon corps, qui ne sont que des masses de chair pétrifiées par la barbarie, n'aurait pu se retirer aussi bien. Et parle-moi en conscience maintenant; n'en as-tu pas été bien récompensé?

— Je ne le nierai jamais; le plaisir d'apprendre, vingt-quatre heures peut-être avant mes camarades, que les Normands viennent ici pour nous fournir l'occasion de nous venger de la journée sanglante d'Hastings, est une récompense digne d'un prince, et un dédommagement bien suffisant d'avoir passé quelques heures à écouter les longs caquets d'une dame qui a écrit sur un sujet qu'elle ne connaît pas, et les commentaires des flatteurs qui l'entouraient, et qui prétendaient lui faire le récit de choses qu'ils n'avaient pas vues, parce qu'ils n'étaient pas restés pour les voir.

— Hereward, mon bon jeune homme, tu extravagues, et je crois que je devrais te mettre entre les mains de quelque homme habile. Il était naturel que la situation dans laquelle tu viens de te trouver t'inspirât une fierté décente; mais si elle te donne de la vanité, tu en perdras presque la tête. Sur ma foi! tu as regardé hardiment en face une princesse née dans la pourpre, devant laquelle mes yeux, quoique habitués à de pareils spectacles, ne se lèvent jamais au-delà des plis de son voile.

— Ainsi soit-il, au nom du ciel! dit Hereward. Cependant une jolie figure est faite pour être regardée, et les yeux des jeunes gens ont été faits pour voir.

— Si telle est leur destination, je conviendrai franchement que jamais les tiens n'ont eu une meilleure excuse pour la licence un peu trop forte que tu t'es permise ce soir en regardant la princesse.

— Mon bon chef, ou Suivant, ou quel que soit votre titre favori, ne poussez pas à bout un homme simple et franc qui désire remplir ses devoirs en tout honneur envers la famille impériale. La princesse, épouse du César, et née, à ce que vous me dites, d'une couleur pourpre, n'en a pas moins hérité des traits d'une femme très aimable. Elle a composé une histoire sur laquelle

je ne me permets pas de porter un jugement, puisque je ne puis la comprendre; elle chante comme un ange, et, pour terminer à la manière des chevaliers de ce jour,—quoique je ne parle pas ordinairement leur langage,—je dirai cordialement que je suis prêt à paraître dans la lice contre quiconque osera rabaisser les charmes personnels de la princesse impériale Anne Comnène ou les qualités de son esprit. Après vous avoir parlé ainsi, mon noble capitaine, j'ai dit tout ce que vous avez droit de me demander, et tout ce que j'ai à vous répondre. D'ailleurs, qu'il y ait des femmes plus belles que la princesse, c'est ce qui est indubitable, et j'en doute d'autant moins que j'ai vu moi-même une personne que je lui trouve infiniment supérieure; et finissons là cette conversation.

— Fou sans égal, dit Tatius, ta beauté ne peut être que la fille de quelque gros paysan du Nord, demeurant porte à porte avec l'âne que la nature a maudit en lui donnant si peu de jugement.

— Vous pourrez dire tout ce qu'il vous plaira, capitaine, répliqua Hereward, parce que, heureusement pour tous deux, vous ne pouvez m'offenser en parlant d'un tel sujet; d'abord parce que je ne fais pas plus de cas de votre jugement que vous n'en faites du mien, et ensuite parce que vous ne pouvez rien dire qui tende à dégrader une personne que vous n'avez jamais vue. Mais, si vous la connaissiez, je ne souffrirais peut-être pas aussi patiemment des sarcasmes contre elle, même de la part d'un officier supérieur.

Achillès Tatius avait beaucoup de cette pénétration qui est nécessaire dans la situation où il se trouvait. Jamais il ne poussait à l'extrémité les esprits audacieux qu'il commandait, et il ne se permettait jamais aucune liberté avec eux au-delà de ce qu'il savait que leur patience pourrait endurer. De son côté, Hereward était un soldat accompli, et il avait, du moins à ce titre, une affection et un respect sincères pour son commandant. Quand donc l'acolouthos, au lieu de lui témoigner du ressentiment de sa hardiesse, lui eut témoigné, d'un ton cordial, le regret d'avoir blessé sa sensibilité, le mouvement de colère d'Hereward s'apaisa aussitôt; l'officier reprit de suite sa supériorité, et le soldat, marchant un pas en arrière, poussa un profond soupir arraché par quelque ancien souvenir, et reprit son silence et sa réserve ordinaires. D'ailleurs l'acolouthos avait sur Hereward d'autres desseins sur lesquels il allait avoir à le sonder.

Après un long intervalle de silence, pendant lequel ils s'approchèrent des casernes, sombre bâtiment fortifié, qui avait été con-

struit pour la résidence de leur corps, le capitaine fit signe à son soldat de se rapprocher de lui, et lui dit d'un ton confidentiel : — Mon ami Hereward, quoiqu'il soit à peine à supposer qu'en présence de la famille impériale tu aies remarqué aucun individu dans les veines duquel ne coule pas le sang de cette auguste maison, ou plutôt ce divin *ichor* qui, comme le dit Homère, remplace dans leurs personnes sacrées ce fluide vulgaire, cependant, durant une si longue audience, tu peux, à un extérieur et à un costume qui n'annoncent pas un courtisan, avoir distingué Agélastès, que nous avons surnommé à la cour l'Eléphant, à cause de la rigidité avec laquelle il observe l'étiquette, qui ne permet à personne de s'asseoir ou de se reposer en présence de l'empereur.

— Je crois avoir remarqué l'homme que vous voulez dire. Il peut avoir soixante-dix ans et plus, il a beaucoup d'embonpoint, et, s'il est chauve jusque sur le haut de la tête, il a en revanche une barbe blanche d'une longueur prodigieuse, qui tombe sur sa poitrine et qui descend jusqu'à la toile grossière dont il se ceint les reins au lieu de la ceinture de soie que portent les autres personnes de la cour.

— Rien ne peut être plus exact, mon Varangien. Et qu'as-tu remarqué de plus en cet individu?

— Ses vêtemens étaient d'une étoffe aussi grossière que ceux que porte la dernière classe du peuple, mais de la plus grande propreté, comme s'il eût voulu afficher la pauvreté, l'insouciance, ou le mépris pour la parure, en évitant en même temps tout ce qui aurait un air de négligence et de malpropreté capable d'inspirer le dégoût.

— Par sainte Sophie, tu m'étonnes, Hereward! le prophète Balaam ne fut pas plus surpris quand son âne tourna la tête et lui parla. Et quelles autres remarques as-tu encore faites sur lui? Je vois que ceux avec qui tu te trouves doivent se méfier de tes regards observateurs, aussi bien que de ta hache d'armes.

— Plaise à Votre Valeur, nous autres Anglais nous avons des yeux aussi bien que des bras; mais ce n'est que pour nous acquitter de notre devoir que nous permettons à notre langue de répéter ce que nous avons observé. Je n'ai fait que peu d'attention aux discours de cet homme; mais, d'après ce que j'ai entendu, il m'a paru qu'il était assez disposé à jouer dans la conversation le rôle de plaisant, de ce que nous appelons *jack pouding;* et d'après son âge et sa physionomie, je serais tenté de dire que ce rôle ne lui est

pas naturel, et que c'est un masque qu'il prend pour cacher quelque projet plus important.

— Hereward, s'écria l'officier, tu as parlé comme un ange envoyé par le ciel pour sonder le cœur des hommes. Cet Agélastès est un tissu de contradictions, tel que la terre en a rarement vu. Possédant toute cette science qui, dans les anciens temps, unissait les sages de cette nation avec les dieux mêmes, Agélastès est aussi malin que le premier Brutus, qui déguisait ses talens sous le voile de la bouffonnerie. Il ne paraît désirer aucune place; il ne recherche pas la considération, il ne fait sa cour au palais que lorsqu'il en est expressément requis; et cependant, que dirai-je, mon brave soldat, de la cause d'une influence qu'il obtient sans effort apparent, et qui s'étend presque sur les pensées des hommes qui semblent agir comme il le désire, même sans qu'il les sollicite à cet effet? On rapporte des choses étranges de ses communications avec d'autres êtres auxquels nos pères offraient des prières et des sacrifices. Je suis pourtant déterminé à connaître la route par laquelle il s'élève si haut et si aisément vers le point auquel chacun aspire à la cour, et il faudra qu'il partage son échelle avec moi, ou je l'en précipiterai en la retirant de dessous ses pieds. C'est toi, Hereward, que j'ai choisi pour m'aider dans cette affaire, de même que les chevaliers, parmi ces infidèles nommés Francs, choisissent, quand ils entreprennent quelque aventure, un valeureux écuyer, c'est-à-dire un homme de leur suite, pour partager avec eux les dangers et ce qui doit en être la récompense; et j'y suis décidé tant par la perspicacité que tu as montrée cette nuit, que par le courage que tu peux te vanter de posséder en commun avec tes compagnons, ou, pour mieux dire, à un degré encore plus éminent.

— Je remercie Votre Valeur, répondit le Varangien, plus froidement peut-être que son officier ne s'y attendait; je suis prêt, comme c'est mon devoir, à vous servir en tout ce qui peut être d'accord avec ce que je dois à Dieu et à l'empereur. J'ajouterai seulement qu'ayant prêté serment comme soldat, quoique dans un rang inférieur, et qu'étant chrétien sincère, quoique ignorant, je ne veux avoir rien à démêler avec les dieux des païens, si ce n'est de les défier au nom et avec le secours des saints.

— Idiot! dit Achillès Tatius, t'imagines-tu qu'étant déjà investi d'une des premières dignités de l'empire je pourrais méditer quelque projet contraire aux intérêts d'Alexis Comnène, ou que

moi, ce qui serait à peine plus croyable, moi l'ami de choix et l'allié du révérend patriarche Zozime, je voudrais m'immiscer dans quoi que ce fût qui touchât le moins du monde à l'hérésie ou à l'idolâtrie?

— Certainement, répondit le Varangien, personne n'en serait plus surpris ou plus affligé que moi. Mais, quand nous sommes dans un labyrinthe, nous devons déclarer et annoncer que nous avançons vers notre but avec franchise et fermeté, ce qui est du moins un moyen de marcher droit. Les habitans de ce pays ont tant de manières de dire la même chose, qu'il est difficile de savoir quel est le véritable sens de leurs paroles. Nous autres Anglais, au contraire, nous n'avons qu'une seule manière d'arranger les mots pour nous exprimer, et tout l'esprit du monde ne pourrait en tirer un double sens.

—Fort bien, dit l'officier; nous reprendrons demain plus amplement cette conversation, et, à cet effet, tu viendras me trouver un peu après le coucher du soleil. Et écoute-moi: demain, tant que le soleil sera sur l'horizon, je te laisse la disposition de ton temps, et tu pourras l'employer à t'amuser ou à te reposer. Je te conseille de prendre ce dernier parti, car la nuit prochaine pourra nous voir veiller ensemble comme celle-ci.

Ils entraient alors dans les casernes, et ils se séparèrent, le commandant des gardes du corps prenant le chemin d'un bel appartement qu'il occupait en cette qualité, et l'Anglo-Saxon regagnant son logement plus humble, comme officier subalterne du même corps.

CHAPITRE VII.

> Dans un si vaste champ des troupes si nombreuses
> Ne se montrèrent pas, quand on vit Agrican
> Entraîner tout le Nord, comme dit le roman;
> Attaquer Albraccar, assiéger Gallaplune,
> Pour arracher enfin sa fille à l'infortune,
> A la captivité; beauté que vingt guerriers,
> Fameux par leurs exploits, tout couverts de lauriers,
> Infidèles, païens, et pairs de Charlemagne,
> Désiraient de son père obtenir pour compagne.
>
> *Le Paradis reconquis.*

De bonne heure, dans la matinée du jour qui suivit celui dont

nous venons de parler, le conseil impérial fut assemblé; le grand nombre d'officiers généraux qui portaient des titres imposans couvrait d'un voile transparent la faiblesse de l'empire grec. Les chefs étaient nombreux, les distinctions de rang entre eux très munitieuses; mais les soldats étaient, comparativement, en très petit nombre.

Les fonctions que remplissaient autrefois les préfets, les préteurs et les questeurs étaient alors exercées par des individus qui s'étaient graduellement élevés au pouvoir de ces officiers, et qui, devant leurs titres aux devoirs domestiques qu'ils remplissaient près de la personne de l'empereur, possédaient, d'après la nature même de leurs fonctions, l'influence la plus étendue dans cette cour despotique. Une longue suite d'officiers entra dans le vestibule du palais de Blaquernal, et ils s'avancèrent tous ensemble aussi loin que le permettait la différence de leurs grades, un certain nombre de ceux à qui leur rang ne donnait pas le droit d'aller plus avant, s'arrêtant derrière les autres dans chacune des salles qu'ils traversaient successivement. Ainsi, en arrivant dans le cabinet intérieur d'audience, ce qui n'eut lieu qu'après avoir passé par dix antichambres, cinq personnes seulement se trouvèrent devant l'empereur, dans ce sanctuaire très sacré de la majesté impériale, qui était décoré avec toute la splendeur de ce temps.

L'empereur Alexis était assis sur un trône magnifique enrichi d'or et de pierres précieuses. Aux deux côtés, probablement en imitation de la magnificence de Salomon, était la figure d'un lion accroupi, du même métal. Pour ne donner qu'un exemple de tout ce que ce sanctuaire renfermait de riche et de merveilleux, un arbre, dont le tronc paraissait aussi être d'or, s'élevait derrière le trône, que ses branches couvraient comme un dais. Sur ses rameaux étaient perchés des oiseaux de différentes espèces, d'un travail curieux, et des fruits formés de pierres précieuses brillaient à travers les feuilles. Cinq officiers, les plus élevés en rang dans l'État, avaient seuls le droit d'entrer dans le cabinet où l'empereur tenait son conseil. C'étaient le grand-domestique, qu'on peut regarder comme occupant le même rang qu'un premier ministre de nos jours; le logothète, ou chancelier; le prostopathaire, ou général en chef de l'armée; l'acolouthos, ou commandant des gardes du corps; le patriarche.

Les portes de cet appartement secret, et celles de l'antichambre qui le précédait, étaient gardées par six esclaves nubiens contre-

faits, dont les traits ridés et flétris formaient un contraste hideux avec les vêtemens blancs comme la neige et les ornemens splendides qu'ils portaient. C'étaient des muets, être dégradés, empruntés au despotisme oriental, afin qu'ils ne pussent révéler les actes d'une tyrannie dont ils se rendaient les intrumens passifs. On les regardait en général avec horreur plutôt qu'avec compassion, car on croyait que des esclaves de cette espèce trouvaient un malin plaisir à se venger sur les autres des outrages irréparables qui les avaient séparés de l'humanité.

Il était d'usage (et, comme beaucoup d'autres coutumes des Grecs, cet usage passerait pour puéril dans nos temps modernes) que, par le moyen d'un mécanisme facile à concevoir, les lions, à l'entrée d'un étranger, se levassent et rugissent. Le vent semblait ensuite agiter les feuilles de l'arbre; les oiseaux sautaient de branche en branche, becquetaient les fruits, et semblaient remplir la chambre de leurs accens. Ce spectacle avait alarmé plus d'un ambassadeur étranger, et l'étiquette voulait que les conseillers grecs eux-mêmes montrassent les mêmes symptômes de crainte et de surprise en entendant le rugissement des lions et le gazouillement des oiseaux, quoique ce fût peut-être pour la cinquantième fois. Mais en cette occasion, à cause de l'urgence des circonstances qui avaient fait assembler le conseil, on avait omis ce cérémonial.

Le discours de l'empereur parut, d'après l'exorde, devoir suppléer au rugissement des lions; mais il se termina sur un ton qui ressemblait davantage au concert des oiseaux.

Dans ses premières phrases, il parla de la hardiesse et de l'audace inouïe des milliers de Francs qui, sous prétexte d'arracher la Palestine aux infidèles, avaient osé envahir le territoire sacré de l'empire. Il les menaça d'un châtiment que ses forces innombrables et ses officiers trouveraient, dit-il, fort aisé de leur infliger. A cette déclaration, tout l'auditoire, et surtout les officiers militaires, répondirent par des signes d'assentiment.

Cependant Alexis ne persista pas long-temps dans les intentions belliqueuses qu'il avait d'abord manifestées. Il parut enfin réfléchir que les Francs se présentaient comme les champions du christianisme. Il était possible qu'ils eussent conçu sérieusement le projet d'une croisade, et, en ce cas, le motif qui les attirait réclamait un certain degré d'indulgence, et même quelque respect, tout erroné qu'il pût être. D'une autre part, leur nombre était considérable, et l'on ne pouvait mépriser leur valeur quand on les

avait vus combattre à Durazzo [1] et ailleurs. Ils pouvaient aussi, par la permission de la Providence divine, devenir, à la longue, des instrumens utiles pour l'empire très sacré, quoiqu'ils s'en fussent approchés avec si peu de cérémonie. Mêlant donc les vertus de prudence, d'humanité et de générosité, à cette valeur qui doit toujours animer le cœur d'un empereur, il avait formé un plan qu'il allait soumettre à leur examen, afin de l'exécuter sur-le-champ; et avant tout, il demandait au grand-domestique de lui faire connaître sur quelles forces il pouvait compter sur la rive occidentale du Bosphore.

— Les forces de l'empire, répondit le grand-domestique, sont aussi innombrables que les étoiles dans le ciel ou les grains de sable dans la mer.

— Ce serait une excellente réponse, dit l'empereur, si des étrangers assistaient à cette conférence; mais puisque nous sommes en conseil privé, il est nécessaire que je sache précisément à quel nombre monte l'armée sur laquelle je dois compter. Réservez donc votre éloquence pour un moment plus convenable, et dites-moi en ce moment ce que vous entendez par le mot *innombrable*.

Le grand-domestique garda le silence, et hésita quelques instans; mais comme il s'aperçut que c'était un de ces momens dans lesquels il ne fallait pas badiner avec l'empereur, ce qui était quelquefois dangereux, il répondit non sans hésitation :

— Mon maître et seigneur impérial sait mieux que personne qu'on ne peut répondre à la hâte à une telle question, si l'on veut être exact dans la réponse. Le nombre des troupes impériales entre cette ville et les frontières occidentales de l'empire, en en déduisant ceux qui sont absens par congé, ne peut être regardé comme s'élevant au-delà de vingt-cinq à trente mille hommes au plus.

Alexis se frappa le front de la main, et les conseillers, le voyant s'abandonner à une si violente expression de chagrin et de surprise, commencèrent une discussion qu'ils auraient réservée sans cela pour un temps et un lieu plus opportuns.

— Par la confiance que m'accorde Votre Majesté, dit le logothète, il a été tiré des coffres de Votre Altesse impériale, pendant le cours de l'année dernière, assez d'or pour payer un nombre

1. La bataille de Durazzo eut lieu en octobre 1080; Alexis y fut défait, et ses troupes massacrées, par Robert Guiscard; il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Voyez *Gibbon*, chap. LVI.

de soldats double de celui que le grand-domestique vient de mentionner.

—Votre Majesté impériale, s'écria le ministre accusé, d'un ton assez animé, se rappellera sur-le-champ les garnisons sédentaires qui sont indépendantes des troupes mobiles, et auxquelles ce profond calculateur ne fait aucune attention.

—Silence, l'un et l'autre! dit Alexis reprenant à l'instant tout son calme. Il est très vrai que le nombre effectif de notre armée est moindre que nous ne nous y attendions; mais n'augmentons point par des querelles les difficultés du moment. Qu'on disperse ces forces dans les vallées, dans les défilés, derrière les chaînes de montagnes, et dans tous les endroits difficiles où, à l'aide d'une position choisie avec art, une poignée d'hommes peut présenter l'apparence d'une troupe nombreuse. Tandis qu'on fera ces dispositions, nous nous occuperons de fixer avec ces croisés, comme ils se nomment, les conditions auxquelles nous leur permettrons de traverser nos domaines; et nous ne sommes pas sans espoir de gagner, en négociant avec eux, de grands avantages pour notre empire. Nous insisterons pour qu'ils ne traversent notre territoire que par armée de cinquante mille hommes à la fois, que nous transporterons successivement en Asie; de sorte que, n'étant jamais en plus grand nombre sous nos murailles, ils ne puissent compromettre la sûreté de la métropole du monde.

Tandis qu'ils se rendront sur les rives du Bosphore, nous leur fournirons des vivres s'ils marchent paisiblement et en bon ordre; et s'il s'en trouve qui s'écartent de leurs étendards ou qui nuisent au pays en maraudant, nous supposons que nos vaillans paysans n'hésiteront pas à réprimer leurs excès, sans que nous leur donnions à cet effet des ordres positifs; car nous ne voudrions pas qu'on pût nous accuser de quoi que ce fût qui eût l'air d'une violation de nos engagemens. Nous supposons aussi que les Scythes, les Arabes, les Syriens et autres troupes soudoyées à notre service, ne souffriront pas que nos sujets soient opprimés en pourvoyant à leur légitime défense. Et comme il n'est pas juste de dépouiller notre pays de ses approvisionnemens pour nourrir des étrangers, nous ne serons ni surpris, ni souverainement mécontens, si, dans le nombre des sacs de farine qu'on aura à leur fournir, il s'en glisse quelques-uns remplis de craie, de chaux, ou d'autres substances semblables; car on a véritablement peine à concevoir tout ce que l'estomac d'un Franc peut digérer aisément.

Leurs guides aussi, et vous veillerez à leur en choisir qui soient en état de s'acquitter de ce devoir, auront soin de les conduire par des routes difficiles et détournées; ce qui sera leur rendre un véritable service en les habituant aux fatigues du pays et du climat, qu'ils seraient obligés sans cela de supporter sans y être endurcis.

En même temps, dans vos relations avec leurs chefs, qu'ils appellent comtes, et dont il n'est aucun qui ne se croie aussi grand qu'un empereur, vous prendrez garde de ne donner aucun sujet d'offense à leur présomption naturelle, et vous ne laisserez échapper aucune occasion de les informer de la richesse et de la munificence de notre gouvernement. On peut même distribuer des sommes d'argent aux hommes d'importance, des largesses moins considérables à ceux qui seront sous leurs ordres. Vous, noble logothète, vous veillerez à ce dernier objet: et vous, notre grand-domestique, vous aurez soin que ceux de nos soldats qui pourront intercepter des partis détachés de Francs se présentent toujours, autant qu'il sera possible, en costume de Barbares, et sous l'apparence d'Infidèles. En recommandant à votre zèle l'exécution de ces ordres, mon but est que les croisés reconnaissent le prix de notre amitié, et, jusqu'à un certain point, le danger de nous avoir pour ennemis, et que ceux que nous aurons transportés en sûreté en Asie forment une troupe isolée, encore immense à la vérité, mais pourtant moins nombreuse, et à l'égard de laquelle nous puissions agir suivant toutes les règles de la prudence chrétienne. Ainsi, en prodiguant de belles paroles à l'un, des menaces à l'autre, de l'or à l'homme intéressé, des distinctions à l'ambitieux, et en parlant raison à ceux qui seront en état de l'entendre, nous ne doutons pas que nous déterminions ces Francs, partis de mille points différens, et ennemis les uns des autres, à nous reconnaître pour leur maître commun, plutôt que de choisir un chef parmi eux, quand ils seront instruits du fait important que chaque village de la Palestine, depuis Dan jusqu'à Bersabée, est l'ancienne propriété de l'empire romain, et que tout chrétien qui prend part à une guerre pour recouvrer ce pays doit le faire comme notre sujet, et conserver, à titre de vassal de notre couronne, les conquêtes qu'il peut faire. Le vice et la vertu, la folie et le bon sens, l'ambition et le désintéressement, feront également une loi à ceux de ces hommes singuliers qui survivront à leurs compagnons, de devenir les feudataires de l'empire, le bouclier de l'em-

pereur votre père, plutôt que ses ennemis. Tous les courtisans inclinèrent la tête en poussant l'exclamation orientale : — *Vive l'empereur!*

Quand le bruit de ces acclamations se fut calmé, Alexis reprit la parole. — Je répéterai encore une fois que mon fidèle grand-domestique et ses subordonnés devront confier l'exécution de ceux de ces ordres qui peuvent avoir un air d'agression, à des troupes qui parlent une langue étrangère et qui offrent l'extérieur de Barbares ; et je regrette de dire qu'il s'en trouve dans notre armée impériale un plus grand nombre que de nos sujets naturels et orthodoxes.

Ici le patriarche intervint pour donner son opinion.

— C'est une consolation, dit-il, de penser qu'il ne se trouve dans l'armée impériale que peu de véritables Romains ; car il est convenable qu'une profession aussi sanglante que la guerre soit suivie par ceux dont la doctrine aussi bien que la conduite méritent une éternelle damnation dans l'autre monde.

— Révérend patriarche, dit l'empereur, nous sommes loin de prétendre, avec les Barbares infidèles, que le paradis doit se gagner par le sabre ; cependant nous aimons à espérer qu'un Romain mourant en combattant pour sa religion et pour son empereur peut avoir autant d'espoir de salut, après que l'agonie mortelle est passée, que l'homme qui meurt en paix sans avoir la main ensanglantée.

— Il me suffit de dire, reprit le patriarche, que la doctrine de l'Eglise n'est pas si indulgente. L'Eglise est pacifique, et ses promesses de faveurs sont pour les hommes de paix. Ne croyez pourtant pas que je ferme les portes du ciel au soldat, parce qu'il est soldat, si du reste il croit à toutes les doctrines de notre église, et s'il en suit tous les préceptes. Je condamne encore bien moins les sages mesures de Votre Majesté pour affaiblir la puissance et diminuer le nombre de ces hérétiques latins, qui viennent ici pour nous dépouiller et peut-être pour piller l'Eglise et le temple, sous le vain prétexte que le ciel leur permettra, à eux souillés de tant d'hérésies, de reconquérir cette Terre-Sainte que les prédécesseurs de Votre Majesté très sacrée, véritables chrétiens orthodoxes, n'ont pu empêcher de tomber sous le joug des Infidèles. Et j'espère bien que Votre Majesté ne permettra aux Latins de former aucun établissement, sans qu'on y voie ériger une croix dont les

quatre parties soient de la même longueur, au lieu de cette erreur funeste et damnable qui, dans l'église occidentale, prolonge la partie inférieure de ce très saint emblème.

— Révérend patriarche, répondit l'empereur, ne croyez pas que nous attachions peu d'importance à vos scrupules : ils ont du poids, sans doute, mais la question maintenant est de savoir, non pas si nous pourrons convertir à la vraie foi ces Latins hérétiques, mais comment nous pourrons éviter d'être écrasés par leurs armées innombrables, qui ressemblent à ces nuées de sauterelles qui les ont précédées et qui en ont été le pronostic.

— Votre Majesté agira avec sa prudence ordinaire, dit le patriarche. Quant à moi, je ne fais qu'exprimer mes doutes, afin de sauver mon ame.

— Nous ne faisons aucun tort à vos sentimens en les interprétant, très révérend patriarche, dit l'empereur. Et vous, continua-t-il en s'adressant à ses autres conseillers, veillez, chacun en ce qui vous concerne, à ce que toutes les mesures soient prises pour l'exécution des ordres que nous vous avons donnés en général. Ils sont écrits en encre sacrée, et notre signature est dûment marquée des teintes de vert et de pourpre. Qu'on y obéisse donc strictement. Nous prendrons nous-même le commandement de celles des cohortes des Immortels qui restent dans la ville, et nous les joindrons à celles de nos fidèles Varangiens. A la tête de ces troupes, nous attendrons l'arrivée de ces étrangers sous les murs de notre capitale ; et évitant le combat aussi long-temps que notre politique pourra le retarder, nous serons prêts à subir toutes les chances qu'il plaira au Tout-Puissant de nous envoyer.

Le conseil se sépara, et les différens chefs commencèrent à s'occuper avec activité de l'exécution des diverses instructions, civiles et militaires, secrètes ou publiques, pacifiques ou hostiles, qu'ils avaient reçues relativement aux croisés. Le génie particulier du peuple grec se fit remarquer en cette occasion. Son ostentation et sa jactance répondaient aux idées que l'empereur désirait faire concevoir aux croisés de l'étendue de son pouvoir et de ses ressources. Et nous ne devons pas déguiser que l'égoïsme astucieux de la plupart des serviteurs d'Alexis chercha à trouver quelque moyen indirect d'exécuter les ordres de leur maître de la manière la plus convenable à leur intérêt privé.

Cependant la nouvelle s'était répandue dans Constantinople de

l'arrivée d'une immense armée, composée de toutes les nations de l'Occident, sur les frontières de l'empire grec, dans le dessein de passer dans la Palestine. Mille bruits différens exagéraient encore, s'il était possible, un évènement si merveilleux. Les uns disaient que le but des croisés était de conquérir l'Arabie, de détruire le tombeau du prophète, et de faire de sa bannière verte une housse pour le cheval du frère du roi de France. D'autres supposaient que la ruine et le sac de Constantinople étaient le véritable objet de la guerre. Une troisième classe pensait qu'elle était entreprise pour forcer le patriarche à reconnaître la suprématie du pape, à adopter la forme de la croix latine et à mettre fin au schisme.

Cette nouvelle étonnante était racontée partout avec des variantes conformes au goût et aux préjugés particuliers de ceux qui l'apprenaient; et les Varangiens y ajoutèrent aussi leurs commentaires. Ils l'apprirent d'abord par notre ami Hereward, qui était un de leurs officiers subalternes nommés connétables, ou sergens., et qui laissa transpirer quelque chose de ce qu'il avait entendu la soirée précédente; songeant que le fait devait bientôt être de notoriété publique, il n'avait pas hésité à donner à entendre à ses camarades qu'ils allaient voir arriver une armée de Normands sous les ordres du duc Robert, fils du célèbre Guillaume-le-Conquérant, et avec des intentions hostiles, particulièrement contre eux, à ce qu'il concluait. Comme tous les autres hommes qui se trouvent dans des circonstances particulières, les Varangiens admirent une explication qui s'adaptait à leur situation. Ils supposèrent que ces Normands, qui haïssaient les Saxons, et qui avaient travaillé avec tant d'ardeur à les déshonorer et à les opprimer, les poursuivaient alors jusque dans la capitale étrangère où ils avaient trouvé un refuge, et avaient le dessein de faire la guerre au prince généreux qui les protégeait. Dans cette croyance, ils jurèrent à plusieurs reprises en norse et en anglo-saxon que leurs bonnes haches prendraient leur revanche de la défaite d'Hastings; et en buvant à longs traits le vin et l'ale, ils se défièrent à qui montrerait le ressentiment le plus profond, et tirerait la vengeance la plus signalée de toutes les injures que les Anglo-Saxons avaient reçues de leurs oppresseurs.

Hereward, qui avait répandu cette nouvelle parmi ses camarades, ne tarda pas à se repentir de l'avoir laissé échapper de ses lèvres, tant ils l'assaillirent de questions pour obtenir de lui des dé-

tails précis à ce sujet; mais il se crut obligé de leur cacher l'aventure qui lui était arrivée la veille, et le lieu où il avait obtenu ses informations.

Vers midi, à l'instant où il était fatigué de faire la même réponse aux mêmes questions, et d'en éluder d'autres semblables qui se renouvelaient à chaque instant, le son des trompettes annonça la présence de l'acolouthos Achillès Tatius, qui venait directement, se disait-on tout bas, de l'intérieur sacré du palais, pour apporter la nouvelle de l'approche immédiate de la guerre.

L'acolouthos leur apprit que les Varangiens et les cohortes romaines appelées les Immortels, devaient former un camp sous les murs de la ville, afin d'être prêts à la défendre au premier signal. Cette nouvelle mit tout en mouvement dans les casernes, chacun faisant ses préparatifs pour la campagne qui approchait. C'était un tel chaos d'acclamations bruyantes et de cris tumultueux, qu'Hereward, à qui son grade permettait de laisser le soin d'apprêter ses équipages à un page ou à un écuyer, saisit cette occasion pour quitter les casernes, et pour chercher, à quelque distance de ses compagnons, un endroit solitaire où il pût se livrer à ses réflexions sur l'enchaînement singulier d'évènemens qui l'avait mis en communication directe avec la famille impériale.

Passant à travers des rues étroites, alors désertes à cause de la chaleur du soleil, il arriva enfin à une de ces grandes terrasses qui, descendant en quelque sorte en escalier sur les bords du Bosphore, formaient une des plus belles promenades de l'univers; terrasse que nous croyons être encore aujourd'hui une promenade publique destinée aux plaisirs des Turcs, comme elle l'était jadis à ceux des chrétiens. Ces terrasses, en forme de gradins, étaient plantées d'un grand nombre d'arbres, parmi lesquels le cyprès, suivant l'usage, était le plus généralement cultivé. On y voyait différens groupes d'habitans de la ville, les uns allant et venant d'un air inquiet et affairé, les autres debout et arrêtés comme pour discuter la nouvelle étrange et importante du jour; plusieurs, avec l'insouciante indolence d'un climat oriental, prenant à l'ombre leurs rafraîchissemens du midi, et passant leur temps comme s'ils n'eussent eu qu'à jouir du présent, laissant au lendemain le soin des soucis qu'il pourrait amener.

Tandis que le Varangien, craignant de trouver quelque figure de connaissance dans ce concours de peuple, ce qui ne convenait pas au désir de solitude qui l'y avait amené, descendait ou passait

d'une terrasse à l'autre, chacun le regardait d'un air de curiosité qui annonçait l'envie de l'interroger ; car, d'après les armes qu'il portait et le poste qu'il occupait à la cour, on le regardait comme un homme qui devait nécessairement être mieux instruit que les autres de la nouvelle du jour : — l'invasion singulière de nombreux ennemis qui arrivaient de différens côtés. Personne n'eut pourtant la hardiesse d'adresser une question au soldat de la garde, quoique tout le monde le regardât avec un intérêt peu commun. Il sortit des allées découvertes pour entrer dans de plus sombres, quitta les terrasses les plus fréquentées pour passer sur celles qui étaient plus solitaires, et cependant il sentait qu'il ne devait pas se considérer comme étant seul.

Le désir qu'il éprouvait d'être dans la solitude fit enfin qu'il regarda davantage autour de lui, et il s'aperçut bientôt qu'il était suivi par un esclave noir, personnage qui n'était pas assez rare dans les rues de Constantinople pour exciter une attention particulière. Ses regards s'étant pourtant fixés sur cet individu, il commença à désirer d'échapper à sa surveillance. Il avait d'abord changé de place pour éviter la société en général, et il eut alors recours au même expédient pour se débarrasser d'un homme qui semblait épier de loin tous ses pas. Grâce à cette manœuvre, il le revit de nouveau, trop loin de lui pour passer pour un compagnon de promenade, mais assez près pour jouer le rôle d'espion. Mécontent de cette obstination, le Varangien changea tout à coup de marche, et se trouvant dans un endroit où personne n'était en vue que l'objet de son ressentiment, il marcha droit à lui, et lui demanda pourquoi et par quel ordre il se permettait de suivre ses pas. Le nègre, dans un jargon aussi mauvais que celui dans lequel le Varangien lui parlait, quoique d'un autre genre, lui répondit qu'il avait ordre de s'assurer où il allait.

— Qui a donné cet ordre ? demanda le Varangien.

— Mon maître et le vôtre, répondit hardiment le nègre.

—Misérable infidèle ! s'écria Hereward courroucé, quand avons-nous été compagnons de service, et qui est celui que tu oses appeler mon maître ?

— Un homme qui est maître du monde, puisqu'il commande à ses passions.

— J'aurai peine à commander aux miennes, si tu réponds à mes questions sérieuses par des quolibets philosophiques. En-

core une fois, que veux-tu? Pourquoi as-tu la hardiesse de m'épier?

— Je vous ai déjà dit que j'exécute les ordres de mon maître.

— Mais il faut que je sache quel est ton maître.

— Il faut donc qu'il vous réponde lui-même : il ne confie pas à un pauvre esclave comme moi le motif des ordres qu'il lui donne.

— Il t'a laissé une langue cependant, avantage que voudraient avoir quelques-uns de tes concitoyens. Ne me pousse pas à t'en priver, en refusant de m'apprendre ce que j'ai le droit de te demander.

A la grimace que fit le nègre, il était aisé de voir qu'il méditait quelque nouveau subterfuge; mais Hereward y coupa court en levant sur lui le manche de sa hache.

— Ne me force pas, s'écria-t-il, à me déshonorer en te frappant d'une arme destinée à un usage bien plus noble.

— Je n'en ai pas envie, vaillant guerrier, dit le nègre quittant le ton moitié impudent, moitié plaisant qu'il avait pris jusqu'alors, et manifestant par ses manières la crainte qu'il éprouvait. Si vous tuez le pauvre esclave, vous n'en saurez pas plus que ce que son maître lui a défendu de dire. Quelques pas peuvent vous éviter la peine de battre un homme qui ne peut résister, préserver votre honneur de toute souillure, et m'épargner le désagrément d'avoir à endurer ce que je ne puis ni rendre ni éviter.

— Conduis-moi donc, dit le Varangien, et sois sûr que tu ne m'abuseras point par de belles paroles. Je saurai quel est l'homme assez impudent pour s'arroger le droit de faire épier mes actions.

Le nègre marcha en avant avec une sorte de sourire particulier à sa physionomie, et qu'on aurait pu regarder également comme une expression de malice, ou de simple gaieté. Le Varangien le suivit, non sans quelque méfiance; car le hasard voulait qu'il n'eût eu que très peu de rapports avec la malheureuse race des Africains, et il n'était pas encore totalement revenu de l'impression fâcheuse qu'il avait éprouvée en les voyant pour la première fois, quand il était arrivé du Nord. Cet homme se retourna si souvent pour le regarder pendant qu'ils marchaient ainsi, et il fixait sur lui des yeux si pénétrans et si observateurs, qu'Hereward sentit renaître involontairement dans son esprit les préjugés anglais qui attribuaient aux démons la couleur noire et les traits

difformes de son compagnon. Il était assez naturel que ces idées se présentassent d'elles-mêmes à l'ignorant et belliqueux insulaire, et l'endroit où il fut conduit servit encore à l'y confirmer.

Des belles promenades en terrasses dont nous avons fait la description, le nègre le conduisit par un sentier en pente vers le bord de la mer, dans un lieu qui, bien loin d'avoir été, comme les autres parties de la côte, arrangé en promenades et en terrasses, semblait au contraire entièrement négligé, et était encombré de ruines antiques, couvertes en partie par des herbes qui attestaient la force de la végétation dans ce climat. Ces débris d'anciens bâtimens, occupant une sorte de renfoncement dans la baie, étaient cachés de chaque côté par une élévation du terrain ; de sorte qu'on ne pouvait voir cet endroit d'aucune partie de la ville, quoiqu'il fût compris dans son enceinte ; de même, on n'apercevait de là aucun des palais, aucune des églises, des tours et des fortifications que présentait la capitale. Le site de ce lieu solitaire, encombré de ruines, couvert de cyprès et d'autres arbres, et placé au milieu d'une ville populeuse, avait quelque chose d'imposant et de propre à faire impression sur l'imagination. Ces ruines étaient d'une date très ancienne, et le style de l'architecture annonçait l'ouvrage d'un peuple étranger. Les restes gigantesques d'un portique, les fragmens mutilés de statues d'une taille colossale, mais exécutées dans un goût et des attitudes si barbares qu'elles offraient un contraste complet avec les ouvrages des statuaires grecs, et les hiéroglyphes à demi effacés qu'on pouvait encore remarquer sur quelques débris des sculptures, confirmaient ce que la tradition populaire racontait de leur origine.

Suivant cette tradition, ces ruines étaient celles d'un temple dédié à la déesse égyptienne Cybèle, temple qui avait été construit dans le temps où l'empire romain était encore païen, et où Constantinople portait encore le nom de Byzance. On sait que les superstitions des Egyptiens, aussi grossières dans leur sens littéral que dans leur interprétation mystique, et fondement d'une foule de doctrines absurdes, n'étaient ni admises, ni reconnues, même par les principes de tolérance générale, et par le système de polythéisme adopté à Rome ; et que des lois, plusieurs fois renouvelées, défendaient de leur rendre le respect qu'obtenaient dans l'empire presque toutes les autres religions, quelque absurdes et extravagantes qu'elles fussent. Ces rites égyptiens avaient pourtant des charmes pour les esprits curieux et superstitieux, et, après

une longue opposition, ils parvinrent à s'introduire dans l'empire.

Cependant, quoique tolérés, les prêtres égyptiens étaient plutôt considérés comme des sorciers que comme des pontifes, et dans l'opinion populaire leurs rites avaient plus de rapport à la magie qu'à aucun système régulier de dévotion.

Flétri d'une telle imputation, même parmi les païens, le culte égyptien inspirait aux chrétiens une horreur encore plus mortelle qu'aucun autre.

Le culte brutal d'Apis et de Cybèle était regardé non-seulement comme un prétexte pour se livrer à des plaisirs obscènes et honteux, mais comme tendant à ouvrir et à favoriser un dangereux commerce avec les mauvais esprits qu'on supposait prendre, sur ces autels profanes, le nom et le caractère de ces infâmes divinités. Ainsi donc, lorsque l'empire fut converti au christianisme, non-seulement le temple de Cybèle, avec son portique gigantesque, ses statues colossales sans élégance, et ses hiéroglyphes fantasques, fut abattu et détruit, mais le sol même sur lequel il avait existé fut regardé comme profané, et aucun empereur n'y ayant encore fait ériger d'église chrétienne, cet endroit restait dans l'état d'abandon que nous avons décrit.

Le Varangien connaissait parfaitement la mauvaise renommée de ce lieu; et quand le nègre parut disposé à avancer au milieu de ces ruines, il hésita à le suivre, et dit à son guide : — Ecoute-moi, mon ami noir; ces énormes et bizarres statues, les unes sans tête, les autres à tête de chien ou de vache, n'inspirent pas une grande vénération au peuple de ce pays. En même temps, la couleur de ta peau, mon camarade, ressemble trop à celle de Satan pour qu'on puisse t'accompagner sans méfiance au milieu de ces ruines, qui sont, dit-on, hantées tous les jours par l'esprit de mensonge. On assure que minuit et midi sont les instans de ses apparitions. Je n'irai donc pas plus loin avec toi, à moins que tu ne me donnes une raison suffisante pour m'y déterminer.

— En me faisant un aveu si puéril, répondit le nègre, vous m'ôtez véritablement tout désir de vous conduire près de mon maître. Je croyais parler à un homme d'un courage invincible, et doué de ce bon sens qui est le meilleur fondement du vrai courage. Mais votre valeur ne vous donne de la hardiesse que pour battre un esclave noir, qui n'a ni la force ni le droit de vous résister; et votre courage ne va pas jusqu'à regarder une muraille du côté de l'ombre, même pendant que le soleil est sur l'horizon.

— Tu es un insolent, dit Hereward en levant sa hache.

— Et vous êtes fou de vouloir prouver votre valeur et votre sagesse par les moyens qui sont précisément propres à en faire douter. Je vous ai déjà dit qu'il y a peu de bravoure à battre un malheureux esclave comme moi ; et un homme de bon sens, qui veut connaître son chemin, ne commence point par chasser son guide en le battant.

— Je te suis, dit le Varangien, piqué de ce reproche de poltronnerie ; mais si tu me conduis dans un piége, tes beaux discours ne sauveront pas tes os, quand même un millier d'êtres de ta couleur, de la terre ou de l'enfer, seraient prêts à prendre ta défense.

— Vous en voulez cruellement à la couleur de ma peau. Comment savez-vous si c'est une chose qu'on peut regarder comme réelle et constante? vos yeux vous apprennent que la couleur du ciel change tous les jours, et s'obscurcit après avoir brillé, et cependant vous savez que ce changement n'est pas dû à une couleur véritable du firmament. Ce phénomène qu'on remarque sur la voûte céleste, a lieu aussi sur la surface de la mer. Comment donc pouvez-vous savoir si la différence de ma couleur à la vôtre n'est pas causée par quelque changement trompeur de ma nature, et si ce n'est pas une apparence au lieu d'être une réalité?

— Tu peux t'être peint, dit le Varangien après un instant de réflexion, et par conséquent la noirceur de ta peau peut n'être qu'apparente. Mais je pense que ton vieil ami, le diable lui-même, pourrait à peine reproduire d'une manière aussi parfaite ces grosses lèvres, ce sourire sardonique, ces dents blanches et ce nez aplati, si cet ensemble particulier de physionomie nubienne, comme on l'appelle, n'existait réellement pas ; et pour t'épargner quelque embarras, je te dirai, mon ami noir, que, quoique tu parles à un Varangien sans éducation, je ne suis pas tout-à-fait sans expérience dans l'art qu'ont les Grecs de faire passer dans l'esprit de ceux qui les écoutent des paroles mielleuses et bien arrangées pour de bons raisonnemens.

— Oui-dà! dit le nègre avec un air de doute et de surprise. Et l'esclave Diogènes, — car tel est le nom que m'a donné mon maître, — peut-il vous demander comment vous avez appris un talent si extraordinaire?

— Cela sera bientôt dit. Mon compatriote Witikind, un des connétables de notre corps, s'étant retiré du service, passa le reste d'une longue vie dans cette ville de Constantinople. N'étant plus

occupé des travaux de la guerre, soit sur le champ de bataille, soit dans la pompe fatigante de l'exercice et de la parade, le pauvre vieillard, ne sachant que faire pour passer le temps, suivit les cours des philosophes.

— Et qu'y a-t-il appris? Un Barbare, blanchi sous le casque, ne devait pas être, ce me semble, un élève brillant dans nos écoles.

— Mais tout aussi brillant, ce me semble, qu'un vil esclave. Du reste, j'ai appris de lui que les maîtres de cette science frivole se creusent la tête pour substituer les mots aux idées dans leurs raisonnemens; et, comme ils ne sont jamais d'accord sur la signification des mots, leurs argumentations ne peuvent jamais arriver à une conclusion juste et satisfaisante, puisqu'ils ne peuvent s'accorder sur la manière d'exprimer leurs opinions. Leurs théories, comme ils les appellent, sont bâties sur le sable, et le vent et la marée les renverseront.

— Dites cela à mon maître, dit le nègre d'un ton sérieux.

— Je le lui dirai, répondit le Varangien, et il verra en moi ce que je suis, un soldat ignorant, n'ayant que peu d'idées, et ne connaissant que sa religion et son devoir comme militaire : mais on ne me fera renoncer à ces opinions, ni par une batterie de sophismes, ni par les artifices ou les erreurs du paganisme, de ce monde ou de l'autre.

— Vous pouvez lui dire vous-même votre façon de penser, dit Diogènes. — Il fit un pas de côté, comme pour faire place au Varangien, et lui fit signe d'aller en avant.

Hereward avança par un sentier presque imperceptible et à peine frayé, à travers de longues herbes, et tournant autour d'un autel à demi démoli, où l'on voyait les débris du bœuf ou du dieu Apis, il se trouva tout à coup en face du philosophe Agélastès, assis sur le gazon, au milieu des ruines.

CHAPITRE VIII.

> A travers ces vains fils qui souvent embarrassent
> Le sophiste en ses argumens,
> La raison, le simple bon sens,
> Par un chemin aisé sans difficulté passent.
> Ainsi l'on voit tomber les images errans
> Sur le sommet de la montagne,
> Lorsque de ses rayons naissans
> L'aurore au teint de rose éclaire la campagne.
>
> WATTS.

Le vieillard se leva avec vivacité en voyant approcher Hereward. — Mon brave Varangien, lui dit-il, toi qui apprécies les hommes et les choses, non suivant la fausse valeur qu'on leur attribue en ce monde, mais d'après leur importance réelle et leur véritable prix, tu es le bienvenu, quel que soit le motif qui t'a amené ici. — Tu es le bienvenu dans un lieu où règne ce principe, que le premier devoir de la philosophie est de dépouiller l'homme de ses ornemens empruntés, et de le réduire à la juste valeur de ses propres attributs de corps et d'esprit, considérés en eux-mêmes.

— Vous êtes un courtisan, Monsieur, répondit le Saxon; et ayant le privilége d'être admis dans la compagnie de Sa Majesté impériale, vous savez qu'il y a vingt fois plus de cérémonial qu'un homme comme moi n'en peut connaître, pour régler la conduite des divers rangs de la société; et l'on pourrait exempter un homme simple comme je le suis de paraître devant ceux qui sont au-dessus de lui, et en présence desquels il ne sait pas exactement comment il doit se comporter.

— C'est la vérité, répondit le philosophe; mais un homme comme vous, noble Hereward, mérite plus de considération aux yeux d'un vrai philosophe qu'un millier de ces insectes que les sourires d'une cour appellent à la vie, et qu'un caprice fait rentrer dans le néant.

— Mais vous-même, Monsieur, vous êtes un courtisan.

— Et un courtisan très ponctuel. Je me flatte qu'il n'existe pas un seul sujet de l'empire qui connaisse mieux les dix mille points de cérémonial que doivent observer les divers rangs à l'égard des

différentes autorités. Il est encore à naître l'homme qui peut dire m'avoir vu dans une attitude plus commode que debout sur mes jambes, en présence de la famille impériale. Mais, quoique je prenne cet extérieur dans la société, et que je me conforme en cela à ses erreurs, mon caractère est plus grave, et mon jugement plus digne de l'homme, fait, comme on le dit, à l'image de son créateur.

— Vous ne pouvez avoir que peu d'occasions d'exercer votre jugement en ce qui me concerne, et je ne désire pas que personne me prenne pour un autre que je ne suis, un pauvre exilé, cherchant à élever sa foi vers le ciel, et à remplir ses devoirs, tant envers le monde dans lequel il vit qu'à l'égard du prince qu'il sert. — Et maintenant, Monsieur, permettez-moi de vous demander si vous avez désiré cette entrevue, et quel en est le motif? Un esclave africain, que j'ai rencontré sur la promenade publique, et qui prétend se nommer Diogènes, m'a dit que vous désiriez me parler. Il a assez l'air d'un vieux goguenard, et il peut se faire qu'il ne m'ait pas dit la vérité. Si cela est, je lui ferai même grâce de la bastonnade que je dois à son impudence, et je vous ferai en même temps mes excuses de vous avoir dérangé dans votre solitude, que je ne suis nullement disposé à partager.

— Diogènes ne vous a pas trompé. Il aime à plaisanter, comme vous venez de le remarquer; mais il joint à cela quelques qualités qui le mettent de niveau avec ceux dont le teint est plus blanc, et qui ont des traits plus avantageux.

— Et pourquoi l'avez-vous chargé de cette mission? Votre sagesse peut-elle avoir eu le désir de converser avec moi?

— Je suis un observateur de la nature et de l'humanité. N'est-il pas naturel que je sois las de ces êtres qui doivent tout à l'art, et que je désire voir quelque chose qui soit plus fraîchement sorti des mains de la nature.

— Vous ne verrez pas cela en moi. La rigueur de la discipline militaire, — les camps, — le ceinturon, — l'armure, — forment les sentimens et les membres d'un homme, comme l'écrevisse de mer est formée pour son écaille. Voyez un de nous, et vous nous voyez tous.

— Permettez-moi d'en douter, et de supposer que dans Hereward, fils de Waltheoff, je vois un homme extraordinaire, quoique sa modestie puisse lui laisser ignorer le prix de ses bonnes et rares qualités.

—Fils de Waltheoff ! répéta le Varangien avec quelque surprise. Vous connaissez le nom de mon père ?

— Ne soyez pas étonné que je sois instruit d'une chose si simple, répondit le philosophe. Il m'en a coûté bien peu de peine pour l'apprendre : cependant je serais charmé de pouvoir espérer que ce peu de peine que j'ai dû prendre pût vous convaincre de mon désir sincère de vous appeler mon ami.

— Il est en effet extraordinaire qu'un homme de votre rang et doué de tant de connaissances se donne la peine de prendre des informations parmi les soldats des cohortes varangiennes sur la famille d'un de leurs compatriotes ; et je doute fort que mon commandant, l'acolouthos lui-même, en eût jamais fait autant.

— De plus grands hommes que lui ne s'en inquiéteraient pas davantage. — Vous connaissez un homme élevé à un haut rang, qui pense que les noms de ses plus fidèles soldats ont moins d'importance que ceux de ses chiens de chasse et de ses faucons : et il s'épargnerait volontiers la peine de les appeler autrement que par un coup de sifflet.

— Je ne puis entendre ce langage, dit le Varangien.

— Je ne voudrais pas vous offenser ; je ne voudrais pas même ébranler la bonne opinion que vous pouvez avoir conçue de celui auquel je fais allusion. Cependant je suis surpris qu'un homme doué de vos grandes qualités ne voie pas...

— Trève à tout ceci, Monsieur ; vos discours ont quelque chose de trop léger pour un homme de votre âge et de votre caractère. Je suis comme les rochers de mon pays : les vents impétueux ne peuvent m'ébranler ; les douces pluies ne peuvent me fondre. Les flatteries et les menaces sont en pure perte avec moi.

— Et c'est à cause de cette inflexibilité d'âme, de ce mépris constant pour tout ce qui vous entoure et qui n'est pas dans le cercle de vos devoirs, que je vous demande, presque comme un mendiant, cette amitié que vous me refusez durement.

— Pardon si j'en doute, Monsieur. Quelles que soient les histoires que vous ayez pu recueillir sur mon compte, et qui sans doute ne sont pas sans exagération, car les Grecs n'ont pas le privilége exclusif des rodomontades, pour que les Varangiens ne puissent en avoir leur petite part, — vous ne pouvez avoir appris de moi rien qui vous autorise à me parler comme vous le faites, si ce n'est en plaisantant.

— Vous vous méprenez, mon fils, dit Agélastès. Ne me croyez

pas homme à me mêler parmi vos camarades dans un cabaret pour les faire jaser sur votre compte. Tel que vous me voyez, je puis frapper cette image brisée d'Anubis, — et en parlant ainsi il toucha du doigt à un fragment d'une statue colossale qui était à côté de lui, — et ordonner à l'esprit qui a jadis rendu des oracles, de venir de nouveau animer cette masse tremblante. Nous autres initiés, nous jouissons de grands priviléges. Nous frappons sur ces voûtes en ruines, et l'écho qui les habite répond à nos demandes. Quoique je sollicite ton amitié, ne t'imagine pas que j'aie besoin d'obtenir de ta bouche des informations sur toi ou sur d'autres.

—.Vos paroles sont merveilleuses, dit l'Anglo-Saxon; mais j'ai appris que c'est par des paroles semblables que tant d'ames ont été détournées du chemin qui conduit au ciel. Mon grand-père Kenelm avait coutume de dire que les belles paroles de la philosophie païenne étaient plus funestes à la foi chrétienne que les menaces des tyrans païens.

— Je l'ai connu, reprit Agélastès, — qu'importe si ce fut en corps ou en esprit! il professait la foi de Woden; il fut converti par un noble moine, et mourut prêtre dans un monastère de Saint-Augustin à Cantorbéry.

— Tout cela est vrai, dit Hereward; tout cela est certain. Et à présent qu'il est mort, c'est une obligation de plus pour moi de me rappeler ses paroles. Quand je pouvais à peine le comprendre, il m'ordonnait de me défier de la doctrine qui mène à l'erreur, et qu'enseignent de faux prophètes qui cherchent à la confirmer par de prétendus miracles.

— Ceci est pure superstition, dit le philosophe. Ton aïeul était un digne et excellent homme; mais, comme d'autres prêtres, il avait l'esprit étroit. Trompé par leur exemple, il voulut n'ouvrir qu'un guichet dans la grande porte de la vérité, et ne laisser entrer personne que par cette étroite ouverture. Vois-tu, Hereward; ton aïeul, et beaucoup d'hommes religieux, voudraient borner notre intelligence à la considération des parties du monde immatériel qui sont essentielles à notre conduite morale en ce monde, et à notre salut dans l'autre; mais il n'en est pas moins vrai que l'homme a la liberté, pourvu qu'il ait de la sagesse et du courage, de se mettre en communication intime avec des êtres plus puissans que lui, qui peuvent défier les bornes de l'espace dans lequel il est circonscrit, et surmonter, par leur pouvoir métaphysique,

des difficultés qui semblent impossibles à vaincre à des hommes timides et ignorans.

— Vous parlez d'une folie qui fait bâiller l'enfance et sourire l'âge mûr.

— Au contraire, je parle du désir ardent que chaque homme sent au fond de son cœur d'entrer en communication avec des êtres plus puissans que lui, et qui ne sont pas naturellement accessibles à nos organes. Crois-moi, Hereward, un désir si ardent, si universel, n'existerait pas dans notre sein s'il n'existait aussi des moyens de le satisfaire, à l'aide de la sagesse et de la constance. J'en appellerai à ton propre cœur, et je n'aurai besoin que d'un seul mot pour te prouver que ce que je te dis est la vérité. Même en ce moment, tes pensées sont occupées d'un être mort ou absent depuis long-temps, et au seul nom de Berthe tu sens se précipiter vers ton cœur mille émotions que, dans ton ignorance, tu avais crues desséchées pour toujours, comme les dépouilles des morts sur un tombeau. Je te vois tressaillir et changer de visage. Je suis charmé de reconnaître, à ces signes, que la fermeté et le courage indomptable qu'on t'attribue ont laissé les avenues de ton cœur aussi ouvertes que jamais aux affections douces et généreuses, en les fermant à la crainte, à l'hésitation, et à toute cette misérable tourbe de viles sensations. Je t'ai dit que je t'estime, et je suis prêt à te le prouver. Je te dirai, si tu le désires, quel est le destin de cette Berthe, dont le souvenir s'est conservé dans ton cœur, en dépit de toi-même, au milieu des fatigues du jour et du repos de la nuit, sur le champ de bataille et pendant la paix, tandis que tu te délassais avec tes compagnons à des exercices mâles, ou que tu cherchais à faire des progrès dans l'étude des sciences grecques, étude vers laquelle, si tu veux t'y perfectionner, je puis te diriger par un court chemin.

Tandis qu'Agélastès parlait ainsi, l'agitation du Varagien se calmait peu à peu ; ce fut pourtant d'une voix tremblante qu'il lui répondit :

— Je ne sais qui tu es, je ne puis dire ce que tu me veux, je ne me fais pas une idée des moyens par lesquels tu as appris des choses qui ont tant d'importance pour moi, et si peu pour tout autre. Mais ce que je sais, c'est que, par hasard ou avec intention, tu as prononcé un nom qui agite mon cœur jusque dans ses replis les plus secrets. Cependant je suis chrétien et Varangien, et je ne chancellerai pas dans la foi que je dois à mon Dieu et à mon prince

adoptif. Tout ce qui doit être fait par le moyen des idoles et des fausses divinités est un acte de trahison contre le vrai Dieu. Et il n'est pas moins certain que tu as fait briller à mes yeux quelques flèches décochées contre l'empereur lui-même, quoique la fidélité que tu lui dois le défendît. Je renonce donc à l'avenir à toute communication avec toi, qu'elle doive m'être funeste ou avantageuse. Je suis soldat à la solde de l'empereur, et quoique je n'observe pas bien strictement le cérémonial qui est prescrit en tant de cas différens, et par tant de réglemens divers, cependant je suis son garde-du-corps, et ma hache d'armes est sa défense.

— Personne n'en doute, dit le philosophe; mais n'es-tu pas sous la dépendance plus immédiate du grand acolouthos, Achillès Tatius?

— Non, répondit le Varangien. Il est mon général, d'après les règles de notre service; il m'a toujours montré de l'affection et de la bonté; et je puis dire que, laissant à part les droits que lui donne son rang, il s'est comporté envers moi en ami plutôt qu'en commandant. Cependant il est, aussi bien que moi, le serviteur de mon maître; et je ne regarde pas comme bien considérable la distinction qu'un homme peut créer ou anéantir d'un seul mot.

— C'est parler noblement, dit Agélastès, et tu as sûrement le droit de marcher toi-même la tête haute devant un homme auquel tu es supérieur en courage et en connaissances militaires.

— Pardon si je rejette, comme ne m'étant pas dû, le compliment que vous prétendez me faire. L'empereur choisit ses officiers d'après les moyens qu'ils ont de le servir comme il le désire. Il est probable que, sous ce rapport, je ne remplirais pas ses intentions. Je vous ai déjà dit que je dois à mon empereur, service, obéissance et fidélité, et il me semble inutile de prolonger cette explication.

— Homme étrange! s'écria Agélastès, n'y a-t-il donc rien qui puisse t'émouvoir, que des choses qui te sont étrangères? Les noms de ton empereur et de ton commandant n'opèrent pas sur toi comme un charme; et même celui de l'objet que tu as aimé...

Hereward l'interrompit.

— J'ai pensé aux paroles que tu as prononcées, dit-il. Tu as trouvé le moyen de mettre en mouvement les ressorts de mon cœur, mais non d'ébranler mes principes; je n'aurai plus de conversation avec toi sur ce qui ne peut t'inspirer aucun intérêt. Les nécromanciens, dit-on, opèrent leurs charmes en se servant des

épithètes dues au Très-Saint ; il n'est donc pas étonnant qu'ils emploient le nom de ce qu'il y a de plus pur dans la création pour accomplir leurs desseins impies. Je ne veux point de ces arts méprisables, déshonorans pour les morts peut-être autant que pour les vivans. Quels qu'aient été tes projets, vieillard, car ne t'imagine pas que tes discours étranges aient été entendus sans réflexion, sois bien sûr que je porte en mon cœur des principes qui défient également la séduction des hommes et celle des démons.

A ces mots, le Varangien tourna le dos au philosophe, en lui faisant une légère inclination de tête, et sortit des ruines du temple.

Après le départ du soldat, Agélastès resta seul, semblant absorbé dans ses réflexions. Il en fut tiré tout à coup par l'arrivée d'Achillès Tatius dans les ruines. Le chef des Varangiens ne parla qu'après avoir pris le temps de consulter les traits du philosophe, pour en tirer quelques conclusions.—Sage Agélastès, dit-il alors, tu persistes avec confiance dans le projet dont nous nous sommes entretenus récemment?

—J'y persiste, répondit Agélastès d'un ton grave et ferme.

—Mais tu n'as pas gagné à notre parti ce prosélyte dont le courage calme nous servirait mieux, au moment du besoin, qu'un millier de tièdes esclaves?

—Je n'ai pas réussi.

—Et tu ne rougis pas de l'avouer ! toi, le plus sage de ceux qui ont encore des prétentions à la sagesse des Grecs ; toi, le plus puissant de ceux qui, par leur science en paroles, en signes, en noms, en périaptes et en charmes, prétendent encore s'élever au-dessus de la sphère à laquelle tes facultés appartiennent, tu as échoué dans tes moyens de persuasion, comme un enfant qui a le dessous dans une discussion avec son précepteur ! Fi ! ne peux-tu soutenir par tes argumens le caractère que tu désires tant t'attribuer ?

—Paix ! dit le philosophe. Il est vrai, Achillès Tatius, que je n'ai encore rien gagné sur cet homme obstiné et inflexible ; mais tout n'est pas perdu. Nous sommes tous deux dans la situation où nous étions hier ; et j'ai éveillé en lui un sujet d'intérêt qu'il ne pourra bannir de son esprit, et qui le portera à avoir recours à moi pour obtenir de nouvelles informations à cet égard.—Et maintenant, qu'il ne soit plus question de cet être singulier d'ici à quelque temps ; mais fiez-vous à moi : si la flatterie, la cupidité, l'am-

bition, ne peuvent rien sur lui, il reste un autre appât qui l'attirera dans notre parti aussi complètement qu'aucun de ceux qui sont engagés dans notre pacte mystique et inviolable. Dites-moi donc à présent comment vont les affaires de l'empire. Ce flux de soldats latins, qui a pris un cours si étrange, continue-t-il à se précipiter sur les rives du Bosphore? Alexis nourrit-il encore l'espérance de diminuer le nombre et de diviser les forces de ces guerriers qu'il se flatterait en vain de braver?

— Il n'y a que peu d'heures qu'on a obtenu de nouveaux renseignemens, répondit Achillès Tatius. Bohémond est venu à Constantinople avec sept ou huit cavaliers, et dans une sorte d'*incognito*. Ayant été si souvent l'ennemi de l'empereur, ce projet était hasardeux. Mais ces Francs reculent-ils jamais devant le danger? L'empereur devina sur-le-champ que le comte était venu pour voir ce qu'il pourrait obtenir en se présentant le premier à sa libéralité, et en offrant d'agir comme médiateur à l'égard de Godefroy de Bouillon et des autres princes de la croisade.

— C'est un genre de service qui ne sera nullement repoussé par l'empereur.

— Le comte Bohémond parut devant la cour impériale, et il reçut le plus brillant accueil, avec des marques de faveur telles que personne n'avait jamais cru qu'on dût en accorder à un Franc. Il ne fut plus question de la longue rivalité et des anciennes guerres. On ne vit pas en Bohémond l'usurpateur d'Antioche et d'autres parties de l'empire. Au contraire, on rendit de toutes parts des actions de grâces au ciel, qui avait envoyé un fidèle allié à l'aide de l'empereur dans un moment de danger si imminent.

— Et que dit Bohémond?

— Peu de chose ou rien, jusqu'à ce qu'on lui eût fait présent d'une somme d'or considérable, comme je l'ai appris de Narsès, esclave du palais. On consentit ensuite à lui céder plusieurs districts, et on lui accorda d'autres avantages, à condition qu'il se montrerait en cette occasion ami constant de l'empire et de l'empereur. Telle fut la munificence d'Alexis envers ce Barbare avide, qu'on lui montra, comme par hasard, une chambre du palais remplie de soieries, d'ouvrages de joaillerie en or et en argent, et autres objets d'une grande valeur. Enflammé de cupidité, le Franc ne put retenir quelques expressions d'admiration. On lui dit alors que les trésors contenus dans cette chambre étaient à lui, pourvu qu'il les regardât comme des preuves de la sincérité et de la viva-

cité de l'affection de Sa Majesté impériale pour ses alliés; et en conséquence tous ces objets précieux furent envoyés dans la tente du chef normand. Par de telles mesures, l'empereur doit avoir Bohémond, corps et ame, à sa disposition; car les Francs eux-mêmes disent qu'il est étrange de voir un homme d'une bravoure si indomptable, d'une ambition si effrénée, dominé à un tel point par la cupidité, qu'ils regardent comme un vice bas et contre nature.

— Bohémond, dit Agélastès, est donc à l'empereur à la vie et à la mort; — c'est-à-dire jusqu'à ce que le souvenir de la générosité impériale soit effacé par une munificence supérieure. Alexis, fier d'avoir su s'attacher ce chef important, se flattera sans doute d'obtenir, par son entremise et par ses conseils, de la plupart des autres croisés et de Godefroy de Bouillon lui-même, un serment de soumission et de fidélité à l'empereur; serment auquel, sans la nature sacrée de leur entreprise, le dernier de leurs chefs refuserait de se soumettre, quand on lui offrirait une province.—Attendons; quelques jours détermineront ce que nous avons à faire. Nous montrer plus tôt, ce serait courir à notre perte.

—Nous ne nous verrons donc pas ce soir? dit l'acolouthos.

— Non, répondit le sage, à moins que nous ne soyons avertis de nous rendre à cette insipide représentation théâtrale, ou lecture; et, en ce cas, nous serons autant de jouets entre les mains d'une sotte femme, enfant gâté d'un père imbécille.

Tatius prit alors congé du philosophe; et, comme s'ils eussent craint d'être vus ensemble, ils quittèrent le lieu solitaire de leur rendez-vous par des chemins différens. Bientôt après, le Varangien Hereward reçut ordre de se rendre près de son officier supérieur, qui l'informa qu'il n'aurait pas besoin de ses services la nuit suivante, comme il l'en avait prévenu.

Achillès se tut un instant, et ajouta ensuite: — Tu as sur les lèvres quelque chose que tu voudrais me dire, et qui hésite à sortir de ta bouche.

— C'est seulement, répondit le Varangien, que j'ai eu une entrevue avec cet homme nommé Agélastès, et il semble si différent de ce qu'il me paraissait quand nous avons parlé de lui, que je ne puis m'empêcher de vous faire part de ce que j'ai vu. Ce n'est pas un mauvais plaisant dont le but est de faire rire à ses dépens ou à ceux des autres. C'est un homme d'un jugement profond, d'un esprit pénétrant, et qui, pour une raison ou pour une autre,

cherche à s'attacher des amis et à se faire un parti. Votre sagesse vous apprendra à vous méfier de lui.

— Tu es un brave et digne homme, répondit Achillès avec une affectation de bonté méprisante. Les hommes tels qu'Agélastès font souvent leurs railleries les plus piquantes avec un extérieur de gravité imperturbable. — Ils prétendront posséder un pouvoir sans bornes sur les élémens; — ils auront soin de recueillir des anecdotes et des noms bien connus de celui aux dépens de qui ils veulent s'amuser, et quiconque les écoutera ne fera que s'exposer, comme le dit le divin Homère, aux flots d'un rire inextinguible. Je l'ai vu souvent choisir un des hommes les plus novices et les plus ignorans qui étaient en sa compagnie, et, pour l'amusement du reste de la société, prétendre faire paraître devant lui des personnes absentes et bien éloignées, et évoquer même les morts du sein du tombeau. Prends garde, Hereward, que ses artifices ne fassent tort à la réputation d'un de mes plus braves Varangiens.

— Il n'y a nul danger, répondit Hereward. Je n'ai aucune envie de me trouver souvent avec cet homme. S'il s'avise de plaisanter sur un sujet dont il m'a parlé, il n'est que trop probable que je lui apprendrai, d'une manière un peu rude, à conserver sa gravité. Et si c'est sérieusement qu'il prétend avoir des connaissances mystiques, mon grand-père Kenelm m'a appris à croire que c'est outrager les morts que de laisser profaner leurs noms par la bouche d'un devin ou d'un enchanteur impie. Je ne m'approcherai donc plus de cet Agélastès, qu'il soit sorcier ou imposteur.

— Tu ne me comprends pas, dit vivement l'acolouthos. Tu te méprends sur ce que je veux dire. S'il lui plaît de converser avec toi, c'est un homme de qui tu peux tirer de grandes connaissances, en te mettant toujours en garde contre ces prétendus arts mystiques, dont il ne se servira que pour s'amuser à tes dépens.

A ces mots, qu'il aurait pu lui-même trouver difficile de concilier ensemble, Achillès Tatius quitta le Varangien.

CHAPITRE IX.

> Du torrent indompté dans la gorge écumante
> L'habile artiste élève un mont audacieux,
> A l'aide de niveaux subdivisant la pente,
> Il dérobe les eaux à leur lit rocailleux.
> Diminuant leur force, il la rend moins à craindre;
> Ouvre au reste un chemin, qu'il lui faut adopter,
> Chemin facile à suivre, et pénible à quitter,
> Qui conduit vers le but qu'il désirait atteindre.
>
> *L'Ingénieur.*

En avouant ouvertement ses soupçons, ou en ne calculant pas avec adresse la manière dont il devait recevoir les nations européennes qui faisaient cette invasion tumultueuse dans ses Etats, Alexis pouvait aisément réveiller dans l'ame des croisé le ressentiment mal assoupi que leur avaient inspiré de nombreux griefs. Il en eût été de même s'il eût entièrement renoncé à toute idée de résistance, et qu'il eût cru ne pouvoir espérer de salut qu'en accordant à cette foule venue de l'Occident tout ce que convoiterait son ambition. L'empereur se tint dans un juste milieu; et, sans contredit, dans l'état de faiblesse de l'empire grec, c'était le seul parti qui pût en même temps garantir sa sûreté, et lui donner une grande importance aux yeux des Francs qui envahissaient ses Etats, et à ceux de ses propres sujets; malheureusement, dans les mesures qu'il adopta, il montra souvent, par politique plutôt que par inclination, de la bassesse et de la fausseté, imitant en cela l'astuce du serpent, qui, replié sur lui-même, se cache dans l'herbe, pour attaquer insidieusement ceux qu'il craint d'aborder hardiment. Mais nous n'écrivons pas l'histoire des croisades, et ce que nous avons dit des précautions que prit l'empereur, à la première apparition de Godefroy de Bouillon et de ses compagnons d'armes, peut suffire pour répandre la clarté nécessaire sur notre récit.

Environ quatre semaines s'étaient écoulées, et elles avaient été marquées tour à tour par des querelles et par des réconciliations entre les croisés et les Grecs. Les croisés, d'après les mesures suggérées par la politique d'Alexis, étaient quelquefois reçus individuellement avec les plus grands honneurs; on les comblait de marques de faveur et de démonstrations de respect, mais de temps

en temps, ceux de leurs détachemens qui, encore éloignés de la capitale, cherchaient à y arriver par des routes détournées, étaient interceptés et taillés en pièces par des troupes légères, que leurs adversaires ignorans prenaient aisément pour des Turcs, des Scythes, ou d'autres Barbares, et qui quelquefois l'étaient réellement, mais à la solde de l'empereur grec. Souvent aussi il arrivait que, tandis que l'empereur et ses ministres faisaient servir aux chefs les plus puissans des croisés les festins les plus somptueux, et apaisaient leur soif avec des vins rafraîchis dans la glace, on avait soin de fournir à leurs soldats, restés à quelque distance, de la farine mêlée de substances malfaisantes, des provisions gâtées et de mauvaise eau. Il en résulta des maladies qui en enlevèrent un grand nombre avant qu'ils eussent mis le pied dans la Terre-Sainte, dont ils rêvaient la conquête, rêve qui leur avait fait abandonner leur pays natal et la vie douce et tranquille qu'ils y menaient. Ces actes d'agression n'eurent pas lieu sans exciter des plaintes. Un grand nombre de chefs des croisés accusèrent leurs alliés de leur manquer de fidélité, et imputèrent les pertes que faisaient leurs armées aux maux que leur infligeaient volontairement les Grecs; de sorte qu'en plus d'une occasion les deux nations se trouvèrent animées l'une contre l'autre de sentimens opposés qui semblaient rendre inévitable une guerre générale.

Cependant Alexis, quoique obligé d'avoir recours à des ruses et à des subterfuges de tout genre, sut garder sa position, et il parvint à se réconcilier avec les chefs les plus puissans des croisés, en repoussant adroitement les reproches qui lui étaient adressés. Les pertes que le glaive faisait essuyer à leurs troupes, il les attribuait à leur propre négligence; s'ils étaient conduits par des guides infidèles, cet accident était l'effet du hasard ou de leur opiniâtreté : et si la mauvaise qualité des vivres leur causait des maladies, il en accusait leur goût pour les fruits verts et pour le vin nouveau. En un mot, nul désastre, de quelque genre que ce fût, ne pouvait arriver à ces malheureux pèlerins, que l'empereur ne fût prêt à prouver que c'était la conséquence naturelle de leur caractère ardent, de leur conduite obstinée, ou de leur précipitation hostile.

Les chefs des croisés, qui connaissaient leur force, n'auraient probablement pas souffert impunément les insultes d'une puissance si inférieure à la leur, s'ils ne se fussent fait une idée exagérée des richesses de l'empire d'Orient, richesses qu'Alexis semblait dis-

posé à partager avec eux avec une munificence qui n'était pas moins agréable pour les chefs que les riches productions de l'Orient n'étaient attrayantes pour leurs soldats.

Les chevaliers français auraient peut-être été ceux qu'il eût été le plus difficile de contenir, lorsqu'il s'éleva des altercations ; mais un accident imprévu, que l'empereur aurait pu nommer un coup de la providence, livra entre ses mains le fier comte de Vermandois, qui, s'attendant à n'avoir que des ordres à donner, se vit réduit à l'humble rôle de suppliant. Le comte venait de mettre à la voile des côtes de l'Italie, lorsque sa flotte fut surprise par une violente tempête, et poussée par le vent sur les côtes de la Grèce. Il perdit un grand nombre de ses vaisseaux, et les troupes avec lesquelles il parvint à gagner la terre étaient dans un tel dénuement, qu'elles furent obligées de se rendre aux lieutenans d'Alexis. Le comte de Vermandois, si hautain à l'instant de son embarquement, fut donc envoyé à la cour de Constantinople, non en prince, mais en prisonnier. L'empereur lui rendit sur-le-champ la liberté ainsi qu'à ses soldats, et les combla tous de présens [1].

Sensible aux attentions qu'Alexis lui prodiguait sans relâche, le comte Hugues, par gratitude aussi bien que par intérêt, se sentit disposé à partager l'opinion de ceux qui, pour d'autres raisons, désiraient le maintien de la paix entre les croisés et l'empire grec. Un principe plus louable détermina Godefroy de Bouillon, Raymond de Toulouse et quelques autres en qui la dévotion était quelque chose de plus qu'un simple élan de fanatisme. Ces princes songèrent au scandale qu'ils donneraient, et dont la honte rejaillirait sur toute leur entreprise, si le premier de leurs exploits était une guerre contre l'empire d'Orient, qu'on pouvait justement appeler la barrière de la chrétienté. Si cet empire était faible et riche tout à la fois, s'il invitait à la rapine en même temps qu'il était incapable de s'en préserver, il n'en était que plus encore de leur intérêt et de leur devoir, comme soldats et comme chrétiens, de protéger un Etat qui professait la même foi, et dont l'existence était si importante pour la cause commune, même quoiqu'il fût hors d'état de pourvoir à sa défense. Le désir de ces hommes francs et ouverts était donc de répondre par un dévouement sincère aux protestations d'amitié de l'empereur, et de payer assez cher sa bienveillance pour le convaincre qu'ils n'avaient que des

1. Voyez l'*Histoire des Croisades*, de Mills, premier vol., p. 96.

projets justes et honorables, et qu'il était de son intérêt de s'abstenir de tout traitement injurieux qui pourrait les engager ou les forcer de changer de conduite à son égard.

Ce fut dans cet esprit de conciliation, esprit qui, quoique par des motifs différens, animait la plupart des chefs des croisés, que ceux-ci consentirent à une mesure qu'en toute autre occasion ils auraient probablement rejetée; d'abord, parce que les Grecs n'avaient aucun droit de l'exiger, ensuite parce qu'elle était déshonorante pour eux-mêmes. C'était la fameuse résolution portant qu'avant de traverser le Bosphore pour aller chercher cette Palestine qu'ils avaient fait vœu de reconquérir, chaque chef de croisés reconnaîtrait individuellement comme seigneur suzerain l'empereur grec, qui était originairement maître de ces contrées.

L'empereur Alexis fut transporté de joie en voyant les croisés arriver d'eux-mêmes au but auquel il désirait les amener. Leur intérêt les y poussa sans doute plus que tous les raisonnemens, quoiqu'on pût alléguer bien des motifs pour que des provinces reconquises sur les Turcs ou les Sarrasins fussent réunies à l'empire grec, dont elles avaient été démembrées sans autre prétexte que la violence.

Bien qu'il eût peu d'espoir de parvenir à gouverner des soldats grossiers et peu d'accord entre eux, et des chefs hautains qui étaient entièrement indépendans les uns des autres, Alexis ne manqua pas de profiter, avec autant d'empressement que d'adresse, de la déclaration faite par Godefroy et ses compagnons, que l'empereur grec avait droit à l'allégeance de tous ceux qui porteraient la guerre en Palestine, et qu'il était seigneur suzerain naturel de toutes les provinces qui seraient conquises pendant le cours de cette expédition. Il résolut de rendre cette cérémonie tellement publique, et d'y déployer tant de pompe et de magnificence, qu'elle ne pût manquer de faire une vive et durable impression sur les esprits.

Ce fut une des grandes terrasses qui s'étendent le long de la Propontide qui fut choisie pour la scène de cette superbe cérémonie. On y éleva un trône magnifique, destiné à la personne de l'empereur. En cette occasion les Grecs, en ne plaçant aucun siége dans l'enceinte, s'efforcèrent d'assurer l'exécution du point d'étiquette auquel leur vanité attachait une importance particulière; c'était que personne ne fût assis que l'empereur. Autour du trône d'Alexis Comnène étaient rangés en ordre, mais debout, les divers

dignitaires de sa cour brillante, chacun suivant leur rang, depuis le protosébaste et le César jusqu'au patriarche et à Agélastès, qui, revêtu de son costume simple, assistait aussi à cette cérémonie. Derrière l'empereur, et autour de sa cour brillante, étaient plusieurs lignes des Anglo-Saxons expatriés. Ils avaient demandé, en ce jour mémorable, à ne pas porter leurs cuirasses d'argent, et ils étaient couverts de cottes de mailles et de plaques d'acier. Ils désiraient, avaient-ils dit, se faire connaître à des guerriers, comme étant des guerriers eux-mêmes. On leur avait accordé cette demande d'autant plus volontiers, qu'on ne pouvait être certain que quelque incident futile ne vînt pas troubler l'harmonie entre des esprits aussi inflammables que ceux qui étaient alors assemblés.

Derrière les Varangiens, et en beaucoup plus grand nombre, étaient rangées les cohortes grecques et romaines, nommées les Immortels, titre que les Romains avaient originairement emprunté de l'empire de Perse. La taille imposante, les cimiers élevés et le riche costume des gardes, auraient donné aux princes étrangers qui étaient présens une plus haute idée de leur courage, si l'on n'avait remarqué qu'ils étaient toujours prêts à quitter leurs rangs et à causer entre eux, ce qui faisait un contraste frappant avec l'attitude ferme et immobile et le silence imperturbable des Varangiens bien disciplinés, qui semblaient être autant de statues de fer.

Que le lecteur se représente donc ce trône élevé avec toute la pompe de la grandeur orientale, entouré des troupes étrangères et nationales de l'empire, et derrière lequel se mouvaient des flots de cavalerie légère qui changeaient de place continuellement, de manière à donner l'idée d'une multitude considérable, sans laisser le moyen d'en évaluer exactement le nombre. A travers la poussière que soulevaient leurs évolutions, on voyait des bannières et des étendards, parmi lesquels on pouvait distinguer par intervalles le célèbre LABARUM[1], gage de victoire pour les armées im-

1. Ducange remplit une demi-colonne de ses énormes pages du nom des auteurs qui ont écrit sur le *Labarum*. C'était une lance ou pieu d'argent ou peut-être plaquée de ce métal, à laquelle était suspendu à un des bras d'une croix, au dessous des deux traverses, un petit étendard carré, en soie, orné des portraits de la famille régnante, et ayant au-dessus ce fameux monogramme qui représente en même temps la figure de la Croix et les lettres initiales du nom du Christ. Le porteur du *Labarum* était un officier de haut rang, jusqu'aux derniers jours de l'empire Byzantin. (Voyez *Gibbon*, chapitre XX.)

Ducange semble avoir prouvé par l'évidence des coins et des arcs-de-triomphe qu'un étendard de la forme du Labarum était en usage chez différentes nations barbares long-temps avant qu'il fût adopté par les conquérans romains, et il est d'avis que son nom fut aussi emprunté de la Teuto-Germanie, ou de la Gaule celtique, ou bien encore de l'Illyrie sclavone. Il est certain que l'allemand et le welsh peuvent encore offrir aujourd'hui une étymologie parfaite. Lap-héar, dans la

périales, quoique depuis un certain temps il eût perdu quelque chose de son efficacité première. Les soldats grossiers de l'Occident, qui voyaient l'armée grecque, prétendaient que les étendards déployés sur le front de leurs rangs auraient suffi pour dix fois autant de soldats.

Dans le lointain, sur la droite, la vue d'un corps nombreux de cavalerie européenne, rangé sur le bord de la mer, indiquait la présence des croisés. Tel était le désir de suivre l'exemple des principaux princes, ducs et comtes, en prêtant le serment de foi et hommage, que le nombre des chevaliers et des nobles indépendans qui se réunirent pour accomplir ce cérémonial, fut très considérable. Tout croisé qui possédait une tour, et qui avait six lances à sa suite, aurait regardé comme un outrage de n'être pas appelé à reconnaître la suzeraineté de l'empereur grec, et à tenir de sa couronne les terres dont il ferait la conquête, aussi bien que Godefroy de Bouillon ou Hugues-le-Grand, comte de Vermandois. Et cependant, par une étrange inconséquence, quoiqu'ils fussent empressés de rendre à Alexis un hommage que lui rendaient des princes plus puissans qu'eux, ils semblaient en même temps désirer de trouver quelque moyen de faire sentir qu'ils regardaient cette prestation d'hommage comme dérisoire, et que cette cérémonie n'était à leurs yeux qu'une vaine parade.

L'ordre du cortége avait été réglé ainsi qu'il suit : Les croisés, ou, comme les Grecs lès appelaient, les *comtes* (ce titre de dignité étant le plus commun parmi eux), devaient s'avancer de la gauche de leurs corps, passer devant l'empereur l'un après l'autre, et répéter chacun à leur tour la formule d'hommage qui avait été préalablement convenue. Godefroy de Bouillon, son frère Baudoin, Bohémond d'Antioche et divers autres croisés de distinction, furent les premiers à accomplir ce cérémonial. Descendant de cheval aussitôt après, ils restèrent près du trône de l'empereur, pour que le respect inspiré par leur présence empêchât qu'aucun de leurs nombreux compagnons ne commît quelque acte d'insolence ou de dérision pendant cette solennité. D'autres croisés de moindre importance restèrent aussi près de l'empereur, après avoir passé devant lui, soit par curiosité, soit pour prouver qu'ils avaient le

première langue, et Lab-hair dans la seconde, ayant précisément la même signification : *Le drapeau de l'armée.*

On peut encore reconnaître la forme du Labarum sur toutes les bannières portées aux processions dans tous les pays catholiques.

droit d'agir ainsi aussi bien que les chefs d'un rang plus élevé qui s'en étaient arrogé le privilége.

Ainsi deux grands corps de troupes grecques et européennes étaient à quelque distance l'un de l'autre sur les bords du Bosphore, différant complètement par leur langage, leurs armes et leur extérieur. Les détachemens de cavalerie qui, de temps en temps, sortaient de ces corps ressemblaient à ces éclairs que deux nuages chargés de tonnerre se lancent réciproquement, se communiquant ainsi, par le moyen de ces émissaires, les élémens de foudre dont ils sont chargés. Après une halte sur les bords du Bosphore, ceux des Francs qui avaient rendu hommage s'avancèrent, sans garder beaucoup d'ordre, vers un quai sur le rivage, où d'innombrables galères et de plus petits navires avaient été rassemblés pour transporter les pèlerins belliqueux de l'autre côté du détroit, et les déposer dans cette Asie, où ils désiraient si vivement d'arriver et d'où il était probable qu'un si petit nombre d'entre eux reviendrait. L'élégance des bâtimens qui devaient les recevoir sur leurs bords, la promptitude avec laquelle on leur servit des rafraîchissemens, le peu de largeur du détroit qu'ils avaient à traverser, la perspective prochaine de ce service actif dont ils avaient fait vœu de s'acquitter, vœu qu'ils désiraient ardemment de remplir, tout contribua à inspirer de la gaieté à ces guerriers, et les chants et le son des instrumens de musique se mariaient au bruit des rames qui annonçaient le départ.

Cependant, de son côté, l'empereur grec, assis sur son trône, faisait de son mieux pour donner à cette multitude armée la plus haute idée de sa propre grandeur, et de l'importance de la cérémonie qui les avait rassemblés. Les principaux chefs se prêtèrent sans répugnance aux désirs d'Alexis, les uns parce que leur vanité avait été flattée, les autres parce que leur cupidité avait été satisfaite, plusieurs parce qu'on avait enflammé leur ambition; enfin, quelques-uns, et c'était le très petit nombre, parce que l'amitié d'Alexis était le moyen le plus probable de réussir dans leur entreprise. En conséquence les principaux chefs, d'après ces divers motifs, montrèrent une humilité qui était peut-être bien loin de leur cœur, et s'abstinrent avec soin de tout ce qui, dans cette fête solennelle, aurait pu blesser les Grecs. Mais il s'en trouva d'autres qui eurent moins de patience.

Parmi le grand nombre de comtes, de seigneurs et de chevaliers, sous les diverses bannières desquels les croisés étaient venus à

Constantinople, il y en avait beaucoup dont l'influence était trop secondaire pour qu'on eût cru devoir prendre les moyens d'adoucir la répugnance que cette cérémonie avilissante inspirait à tous; et quoiqu'ils jugeassent dangereux de s'y refuser, ils se permirent tant de risées et de sarcasmes, et violèrent si ouvertement toutes les bienséances, qu'il était clair que la démarche qu'ils faisaient ne leur inspirait que du ressentiment et du mépris. C'était, suivant eux, se déclarer les vassaux d'un prince hérétique, dont la puissance si vantée était resserrée dans des bornes étroites, qui était leur ennemi quand il l'osait, qui n'était l'ami que de ceux d'entre eux qui étaient assez puissans pour l'y contraindre, et qui, quoique allié complaisant de ceux-ci, n'était pour les autres, quand l'occasion s'en présentait, qu'un ennemi perfide et dangereux.

Ceux des nobles qui étaient Francs d'origine et de naissance se faisaient principalement remarquer par leur dédain présomptueux pour toutes les autres nations qui avaient pris part à la croisade, aussi bien que par leur bravoure indomptable, et par le mépris qu'ils avaient conçu pour la puissance et l'autorité de l'empire grec. Il était passé en proverbe parmi eux que, si le ciel tombait, les croisés français seuls seraient en état de le soutenir sur leurs lances. Le même caractère de hardiesse et d'arrogance se manifestait dans les querelles qu'ils avaient de temps en temps avec ceux qui étaient involontairement leurs hôtes; querelles dans lesquelles les Grecs, en dépit de tous leurs artifices, avaient souvent le dessous. Alexis était donc déterminé à se débarrasser à tout prix de ces alliés impétueux et intraitables, en les faisant passer, le plus promptement possible, de l'autre côté du Bosphore; et il profita de la présence du comte de Vermandois, de Godefroy de Bouillon et d'autres chefs influens, pour maintenir l'ordre parmi les chevaliers francs, d'ordre inférieur, qui étaient aussi indociles que nombreux.

Luttant contre un sentiment intérieur d'orgueil offensé, mais retenu par une sage prudence, l'empereur s'efforça de recevoir d'un air satisfait un hommage qui ne lui était rendu qu'avec une sorte de moquerie. Un incident qui ne tarda pas à se présenter servit à faire vivement ressortir la différence de caractère et de sentimens des deux nations qui se trouvaient en contact d'une manière si extraordinaire. Plusieurs troupes de Français avaient passé successivement devant le trône de l'empereur, et avaient accompli la cérémonie ordinaire de prestation d'hommage avec quelque apparence de gravité. Agenouillés devant Alexis, ils

avaient placé leurs mains dans les siennes et s'étaient ainsi acquittés du cérémonial convenu. Mais quand vint le tour de Bohémond d'Antioche, dont nous avons déjà parlé, l'empereur voulant témoigner des égards particuliers à ce prince astucieux, son ancien ami et maintenant son ami apparent, avança de quelques pas en le reconduisant vers la mer, du côté où les bâtimens semblaient attendre les croisés.

La distance que parcourut l'empereur était fort peu considérable, et l'on regarda ce mouvement comme une marque de déférence qu'il voulait donner à Bohémond; mais il s'exposa par là à un affront sanglant, que ses gardes et ses sujets ressentirent d'autant plus profondément qu'ils le regardèrent comme une insulte humiliante faite avec intention. Une dizaine de cavaliers, formant la suite d'un comte français qui devait rendre hommage après Bohémond, et ayant leur seigneur à leur tête, partirent au grand galop du flanc droit des escadrons français, et s'arrêtèrent devant le trône, qui n'était pas occupé en ce moment. Le chef de cette petite troupe était un homme d'une taille colossale, ayant de très beaux traits, quoique des cheveux noirs et épais donnassent à sa physionomie un air grave et décidé. Il avait sur la tête une barrette : ses pieds, ses mains et tous ses membres étaient couverts de peau de chamois, et il portait ordinairement l'armure pesante et complète de son pays : mais il l'avait quittée en cette occasion pour être plus à l'aise, quoique ce fût manquer complètement au cérémonial qui était observé dans une circonstance si importante. Il n'attendit pas le retour de l'empereur, et, sans s'inquiéter s'il blessait le décorum en obligeant Alexis de doubler le pas pour venir reprendre sa place, il sauta à bas de son coursier gigantesque, et en lâcha les rênes que prit sur-le-champ un des pages qui le suivaient. Sans hésiter un instant, le comte français s'assit sur le trône vacant de l'empereur, et appuyant son corps robuste sur les riches coussins destinés à Alexis, il se mit à caresser indolemment un grand chien-loup qui l'avait suivi, et qui, se mettant aussi à l'aise que son maître, se coucha sur les tapis de soie et de damas brodés en or qui étaient étendus au pied de l'estrade. Le chien s'y étala d'un air d'insolence et de férocité, comme s'il voulait faire entendre qu'il ne respectait personne au monde que son maître.

L'empereur revenant de la courte excursion qu'il avait faite pour accompagner Bohémond et pour lui donner une marque spéciale de faveur, vit avec surprise son trône occupé par cet audacieux

Français. Les cohortes des Varangiens à demi sauvages, qui étaient rangées par derrière en demi-cercle, n'auraient pas hésité un instant à punir cette insulte, en renversant du trône de leur maître celui qui l'avait si insolemment usurpé, s'ils n'eussent été retenus par Achillès Tatius et d'autres officiers, qui ne savaient quel parti l'empereur voudrait prendre, et qui n'osaient se permettre d'avoir un avis sur un point aussi délicat.

Cependant le chevalier peu cérémonieux prit la parole tout haut, et quoiqu'il s'exprimât avec un accent provincial, son discours put être compris par tous ceux qui savaient la langue française; et ceux même qui ne la connaissaient pas purent l'interpréter d'après le ton dont il était prononcé et les gestes qui l'accompagnaient.— Quel est le rustre, s'écria-t-il, qui est resté tranquillement assis comme un bloc de bois ou un fragment de rocher, tandis que tant de nobles chevaliers, la fleur de la chevalerie, le modèle de la bravoure, restent découverts et debout, au milieu des Varangiens trois fois vaincus?

Une voix forte et sonore, qui semblait sortir des entrailles de la terre, et dont on aurait dit que les accens étaient ceux de quelque être appartenant à l'autre monde, lui répondit : — Si les Normands désirent combattre contre les Varangiens, ils peuvent les rencontrer dans la lice, homme contre homme, sans se permettre la pauvre rodomontade d'insulter l'empereur de la Grèce, qui, comme on sait, ne se bat que par les haches d'armes de ses gardes.

L'étonnement fut si grand quand on entendit cette réponse, qu'il se communiqua même au chevalier qui l'avait occasionée par sa conduite outrageante à l'égard de l'empereur; et au milieu des efforts d'Achillès Tatius pour contenir ses soldats dans les bornes de la subordination et du silence, les murmures qui se faisaient entendre assez haut dans leurs rangs semblaient annoncer qu'il n'y réussirait pas long-temps. Bohémond fendit la presse avec une rapidité qui ne convenait pas aussi bien à la dignité d'Alexis, et prenant le croisé par le bras, il employa tout à la fois la force et la douceur pour l'obliger à quitter le trône de l'empereur, sur lequel il s'était assis si audacieusement.

— Quoi! noble comte de Paris! s'écria Bohémond, y a-t-il quelqu'un dans cette grande assemblée qui puisse souffrir patiemment que votre nom, illustré en tant d'occasions par votre valeur, se trouve compromis dans une sotte querelle avec des soldats soudoyés, dont tout le mérite est de porter une hache mercenaire dans

les rangs des gardes de l'empereur? Fi donc! fi! ne déshonorez pas la chevalerie normande en agissant ainsi.

— Je ne sais trop, répondit le croisé en se levant à contre-cœur; je ne suis pas très scrupuleux sur les degrés de noblesse de mon adversaire, pourvu qu'il se comporte dans le combat en homme brave et déterminé. Je vous dis que je ne suis pas difficile, comte Bohémond. Turc, Tartare ou Anglo-Saxon errant, qui n'a échappé aux chaînes des Normands que pour devenir esclave des Grecs, est également bienvenu à aiguiser sa lame sur mon armure, s'il désire se charger de cet emploi honorable.

Alexis avait entendu tout ce qui s'était passé, et il l'avait entendu avec un mélange d'indignation et de crainte; car il s'imaginait que tous ses plans politiques allaient être renversés tout à coup par suite d'un complot prémédité pour lui faire un affront direct, et probablement pour attaquer sa personne. Il était sur le point d'appeler ses soldats aux armes, quand, en jetant les yeux sur le flanc droit des croisés, il vit que tout y était resté tranquille depuis le départ du comte français. Il résolut donc sur-le-champ de fermer les yeux sur cette insulte, puisque aucune troupe n'indiquait en avançant qu'il y eût un projet formé d'attaque.

Ayant pris, avec la rapidité de la pensée, sa résolution sur ce qu'il devait faire, il retourna sous son dais, et resta debout devant son trône, ne se souciant pas de l'occuper sur-le-champ, de peur de faire naître de nouveau dans l'esprit de cet insolent étranger la fantaisie de lui en disputer la possession.

— Quel est ce hardi vavasseur [1], demanda-t-il au comte Baudoin, qu'il paraît, à son air de dignité, que j'aurais dû recevoir assis sur mon trône, et qui juge à propos de faire valoir ainsi son rang?

— Il passe pour un des hommes les plus braves de notre armée, répondit Baudoin, quoique les braves y soient aussi nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer. Il vous apprendra lui-même son nom et son rang.

Alexis jeta un coup d'œil sur le comte français. Dans ses traits nobles et fiers, animés d'une teinte d'enthousiasme qui étincelait dans ses yeux pleins de vivacité, il ne remarqua rien qui indiquât une insulte préméditée, et il fut porté à supposer que ce qui venait de se passer, quoique contraire à toutes les formes et à tous les

1. Vassal qui a lui-même des vasseaux.

usages de la cour grecque, n'était ni un affront fait avec intention, ni une ruse concertée pour amener une querelle. Il parla donc à cet étranger avec une sorte d'aisance : — Nous ne savons, dit-il, quel titre de dignité nous devons vous donner, mais nous avons appris du comte Baudoin que nous sommes honoré de la présence d'un des plus braves chevaliers que le sentiment des outrages soufferts par la Terre-Sainte a amenés jusqu'ici pour passer en Palestine, afin de la tirer d'esclavage.

— Si c'est mon nom que vous me demandez, répondit le chevalier européen, il n'y a pas un de ces pèlerins qui ne puisse aisément vous satisfaire, et de meilleure grâce que je ne pourrais le faire moi-même; car nous avons coutume de dire dans notre pays qu'un nom prononcé mal à propos a empêché de vider bien des querelles, attendu que des hommes qui auraient combattu avec la crainte de Dieu devant les yeux se reconnaissent, quand leurs noms sont prononcés, comme étant unis par les liens d'une parenté spirituelle, comme parrains, filleuls, compères, ou par quelque autre nœud également indissoluble; au lieu que, s'ils s'étaient d'abord battus, et qu'ils se fussent dit leurs noms ensuite, ils auraient pu avoir quelque assurance de leur valeur réciproque, et regarder le lien qui les unit comme un honneur pour l'un et pour l'autre.

— Cependant, dit l'empereur, il me semble que j'aimerais à savoir si vous, qui semblez réclamer un droit de préséance au milieu de ce nombre extraordinaire de chevaliers, vous portez le titre de roi ou de prince.

— Comment dites-vous cela? demanda le Français le front couvert d'un nuage. Trouvez-vous que je vous aie provoqué en avançant vers vos escadrons?

Alexis se hâta de répondre qu'il n'avait aucune envie d'accuser le comte de lui avoir fait un affront ou une offense, et ajouta que, dans la situation critique de l'empire, ce n'était pas, pour celui qui tenait le gouvernail de l'Etat, le moment de s'engager dans des querelles frivoles ou inutiles.

Le chevalier français l'écouta, et lui répondit d'un ton sec : — Si tels sont vos sentimens, je suis surpris que vous ayez résidé assez long-temps dans un pays où vous avez entendu la langue française pour la parler comme vous le faites. Puisque vous n'êtes ni moine ni femme, j'aurais pensé que quelques-uns des sentimens de chevalerie de cette nation se seraient inculqués dans votre cœur, comme les mots de sa langue dans votre mémoire.

— Silence, sire comte, dit Bohémond, qui était resté près de l'empereur pour détourner la querelle dont on était menacé. Vous devez répondre à l'empereur avec civilité; et ceux qui sont impatiens de se battre trouveront assez d'Infidèles pour se satisfaire. Il ne vous a demandé que votre nom et votre lignage, et vous avez moins de raisons que personne pour en faire un mystère.

— Je ne sais quel intérêt y pourra prendre ce prince ou cet empereur, comme vous l'appelez; mais tout le compte que je puis rendre de moi-même, le voici : — Au milieu d'une des vastes forêts qui occupent le centre de la France, mon pays natal, il y a une chapelle, enfoncée si profondément dans la terre qu'elle semble décrépite de vieillesse. L'image de la sainte Vierge qui en décore l'autel s'appelle Notre-Dame des Lances Rompues. Ce lieu est regardé dans toute la France comme le plus célèbre pour les aventures militaires. Quatre grandes routes se croisent devant la principale porte de cette chapelle; et toutes les fois qu'un bon chevalier passe par cet endroit, il entre dans la chapelle pour y faire ses dévotions, après avoir sonné trois fois du cor, de manière à ébranler et à faire résonner tous les arbres de la forêt. Il se met ensuite à genoux pour faire ses prières; et à peine a-t-il entendu la messe de Notre-Dame des Lances Rompues, qu'il se trouve quelque aventureux chevalier prêt à satisfaire son désir de combattre. J'ai tenu ce poste un mois et plus contre tous venans, et tous se sont loués de la manière noble et courtoise dont je me suis comporté envers eux; — tous, excepté un, qui eut le malheur de tomber de cheval et de se casser le cou, et un autre qui fut percé de part en part, à tel point que ma lance toute sanglante lui sortait du dos de la longueur de trois pieds; sauf ces accidens, qu'il n'est pas toujours facile d'éviter, mes adversaires ne me quittèrent jamais sans me remercier de la courtoisie que je leur avais montrée.

— Je conçois, sire chevalier, dit l'empereur, qu'un homme de votre stature et de votre courage doive trouver peu d'égaux parmi vos aventureux concitoyens, et encore moins parmi des hommes qui ont appris à penser que risquer sa vie dans des querelles sans raison, c'est se jouer en enfant d'un don fait par la Providence.

— Vous êtes libre de penser ainsi, dit le Français d'un ton un peu méprisant; cependant je vous assure que vous nous faites la plus grande injustice, si vous supposez qu'il y avait dans nos combats le moindre mélange d'humeur et de colère. Nous n'avions pas le cœur plus joyeux en chassant, pendant la soirée, le cerf ou le

sanglier, qu'en nous acquittant le matin de nos devoirs de chevalerie devant le portail de la chapelle.

— Vous ne jouirez pas, avec les Turcs, de cet échange amiable de courtoisie, répondit Alexis. C'est pourquoi je vous conseille de ne pas vous écarter beaucoup du centre de l'armée, mais de vous tenir près de votre étendard, qui est le but des efforts des plus vaillans Infidèles, et où les meilleurs chevaliers doivent se trouver pour les repousser.

— Par Notre-Dame des Lances Rompues, s'écria le croisé, je ne voudrais pas que les Turcs fussent plus courtois qu'ils ne sont chrétiens; et je suis charmé que le nom d'infidèle et de chien de païen soit celui qui convienne aux meilleurs d'entre eux, comme étant également traîtres à Dieu et aux lois de la chevalerie. Je me flatte que je les rencontrerai au premier rang de notre armée, à côté de notre étendard ou partout ailleurs, et que j'aurai le champ libre pour combattre ces ennemis de Notre-Dame et des bienheureux saints, eux qui, par leurs coutumes perverses, sont encore plus particulièrement les miens. — Cependant, vous avez le temps de vous asseoir et de recevoir mon hommage, et je vous serai obligé d'expédier cette sotte cérémonie le plus vite qu'il sera possible.

L'empereur se remit à la hâte sur son trône, et reçut les mains nerveuses du croisé dans les siennes. Après que l'étranger eut prononcé la formule d'hommage, le comte Baudouin l'accompagna vers les vaisseaux, et paraissant charmé de le voir en chemin pour se rendre à bord, il retourna près de l'empereur.

— Quel est le nom de cet homme singulier et présomptueux? lui demanda Alexis.

— C'est Robert, comte de Paris, regardé comme un des pairs les plus braves qui entourent le trône de France, répondit Baudouin.

Après un moment de réflexion, Alexis donna ordre que la cérémonie à laquelle cette journée avait été consacrée fût interrompue, craignant peut-être que l'humeur brusque et insouciante de ces étrangers n'occasionât quelque nouvelle querelle. Les croisés ne furent pas très fâchés d'être reconduits dans le palais où ils avaient déjà été accueillis avec hospitalité, et ils continuèrent le festin qui avait été interrompu quand ils avaient été appelés pour la prestation d'hommage. Les trompettes des différens chefs sonnèrent le rappel du peu de soldats qui étaient à leur suite, ainsi

que des chevaliers et autres seigneurs, qui, satisfaits de l'accueil qui leur avait été préparé, et ayant un vague pressentiment que le passage du Bosphore serait le commencement de leurs souffrances véritables, se réjouissaient d'être retenus sur la rive.

On n'en avait probablement pas l'intention, mais le héros, comme on pourrait l'appeler, de cette journée de tumulte, Robert, comte de Paris, qui était déjà en chemin pour s'embarquer sur le détroit, changea de dessein en entendant le son du rappel qui retentissait de toutes parts. Ni Bohémond, ni Godefroy, ni aucun de ceux qui prirent sur eux de lui expliquer ce signal, ne purent le faire renoncer à la résolution de retourner à Constantinople. Il sourit dédaigneusement en s'entendant menacer du mécontentement de l'empereur; et son visage exprimait qu'il éprouvait un plaisir particulier à braver Alexis à sa propre table, ou du moins que rien ne pouvait lui être plus indifférent que d'offenser ou non ce monarque.

Quoiqu'il montrât en général quelque respect à Godefroy de Bouillon, il fut loin d'avoir de la déférence pour lui en cette occasion; ce prince sage, après avoir épuisé tous les argumens qui pouvaient le dissuader de retourner dans la ville impériale, au point de se faire avec lui une querelle personnelle, l'abandonna enfin à sa propre discrétion. Il le montra en passant au comte de Toulouse, et lui en parla comme du chevalier errant le plus fantasque, qui était incapable de suivre d'autres conseils que ceux de son imagination bizarre. — Il n'amène pas cinq cents hommes à la croisade, ajouta-t-il, et je ferais serment que, même en ce moment, à l'instant où notre expédition va réellement commencer, il ne sait ni où sont ces cinq cents hommes, ni comment on pourvoit à leurs besoins. Il a dans l'oreille une trompette éternelle qui sonne la charge, et dans aucun temps, ni dans aucun lieu, il ne peut entendre un appel plus pacifique et plus raisonnable! Voyez-le marcher là-bas! ne dirait-on pas un franc écolier s'élançant de l'enceinte de son école un jour de congé, et animé moitié par la curiosité, moitié par l'envie de faire quelque espièglerie?

— Et pourtant, dit Raymond, comte de Toulouse, il a assez de résolution pour soutenir seul notre hasardeuse entreprise. Néanmoins le comte Robert est un rodomont si prononcé, qu'il compromettrait le succès de toute l'expédition plutôt que de sacrifier une occasion de rencontrer en champ clos un digne antagoniste, ou de perdre, comme il le dit, une chance de rendre hommage à Notre-

Dame des Lances Rompues. Mais quelle est la personne qu'il vient de rencontrer, et qui marche ou plutôt qui erre avec lui en se rendant du côté de Constantinople ?

— C'est un chevalier armé de toutes pièces, mais dont la taille n'est pas tout-à-fait chevaleresque, répondit Godefroy. Je suppose que c'est la dame célèbre qui gagna le cœur de Robert dans un tournoi par une bravoure égale à la sienne; et la pèlerine en longue robe, qui les accompagne, peut être leur fille ou leur nièce.

— C'est un singulier spectacle que notre temps nous présente, digne chevalier, reprit le comte de Toulouse; et l'on n'a rien vu de semblable depuis Gaita[1], femme de Robert Guiscard, qui sut se distinguer par des exploits de valeur dignes d'un homme, et tenir tête à son époux sur le premier rang du champ de bataille aussi bien que dans la salle de bal ou de banquet.

— Il en est de même de ce couple, noble chevalier, dit un autre croisé qui venait de les joindre; mais que Dieu prenne pitié du pauvre homme qui n'a pas le moyen de maintenir la paix domestique en se montrant le plus fort!

— Eh bien! répondit Raymond, si c'est une réflexion un peu mortifiante de songer que la dame de nos pensées a perdu depuis long-temps la fraîcheur de la jeunesse, c'est une consolation de savoir qu'elle ne pourra pas du moins nous battre quand nous reporterons près d'elle le peu de jeunesse ou d'âge mûr que nous aura laissé une longue croisade. Mais allons, suivons la route de Constantinople derrière ce vaillant chevalier.

1. Cette amazone joue un rôle remarquable dans les écrits d'Anne Comnène, sur les campagnes de son père contre Robert Guiscard. Dans une occasion (Alexiade, livre IV, p. 93) elle la représente rappelant ainsi les soldats fugitifs de son mari à leur devoir : —

Ἡ δέ γε Γαΐτα Πάλλας ἄλλη, κἂν μὴ Ἀθήνη, κατ' αὐτῶν μεγίστην ἀφεῖσα φωνὴν, μόνον οὐ τὸ Ὁμηρικὸν ἔπος τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ λέγειν ἐῴκει. Μέχρι πόσου φεύξεσθε; στῆτε, ἀνέρες ἔστε: Ὡς δὲ ἔτι φεύγοντας τούτους ἑώρα, δόρυ μακρὸν ἐναγκαλισαμένη, ὅλους ῥυτῆρας ἐνδοῦσα κατὰ τῶν φευγόντων εἶται.

C'est-à-dire les exhortant dans un langage qui n'a rien d'homérique, et de toute la force de sa voix; ses discours n'ayant aucun succès, elle brandit une longue lance en courant sur les fugitifs de toute la vitesse de son cheval.

Cette dame héroïque, suivant la chronique scandaleuse de cette époque, fut ensuite séduite par des promesses adroites de l'empereur grec, et elle empoisonna son mari, dans l'espoir de parvenir au trône de Constantinople. Néanmoins Ducange rejette cette histoire, ainsi que Gibbon.

CHAPITRE X.

> C'était un temps étrange, — antipode du nôtre.
> Bien des dames alors se plaisaient à se voir
> Dans l'acier d'un écu plutôt qu'en un miroir,
> Prisaient un ennemi résistant à leurs armes
> Plus qu'un amant soumis se rendant à leurs charmes.
> La nature par là se voyait outrager.
> Mais la nature aussi savait bien s'en venger.
>
> *Les Siècles féodaux.*

Brenhilda, comtesse de Paris, était une de ces Amazones que, pendant la première croisade, on vit, par un travers aussi général que pouvait l'être un usage contre nature, se hasarder volontairement dans les premiers rangs des combattans; modèles vivans de ces Marphise et de ces Bradamante, que les romanciers se plaisaient à décrire, en les armaut quelquefois ou d'une cuirasse impénétrable, ou d'une lance aux coups de laquelle rien ne pouvait résister, afin de rendre moins invraisemblable la victoire qu'ils accordaient souvent au sexe le plus faible sur la portion masculine du genre humain.

Mais le talisman de Brenhilda était plus simple, et n'était autre chose que sa grande beauté.

Depuis sa première jeunesse, elle avait dédaigné les occupations ordinaires de son sexe, et ceux qui se hasardèrent à prétendre à la main de la jeune dame d'Aspramont, nom d'un fief militaire dont elle avait hérité, et qui entretenait peut-être ses goûts belliqueux, reçurent pour réponse qu'ils devaient d'abord la mériter en champ clos. Le père de Brenhilda était mort, et sa mère était d'un caractère si facile que la jeune dame en faisait aisément tout ce qu'elle voulait.

Les nombreux amans de Brenhilda consentirent volontiers à une condition qui était trop d'accord avec les mœurs du siècle pour être refusée. Un tournoi eut lieu au château d'Aspramont, et la moitié des braves champions mordirent la poussière sous les coups de leurs rivaux plus heureux, et sortirent de la lice confus et désespérés. Les vainqueurs s'attendaient à être appelés à joûter les uns contre les autres; mais ils furent bien surpris quand on les

informa des volontés ultérieures de la jeune dame. Elle aspirait elle-même à porter une armure, à manier une lance, et à monter un coursier, et elle pria les chevaliers de permettre à une dame pour laquelle ils professaient des sentimens si honorables, de prendre part à leurs jeux chevaleresques. Les chevaliers reçurent courtoisement leur jeune maîtresse dans l'arène, et sourirent à l'idée de lui voir tenir tête à tant de braves champions de leur sexe. Mais les vassaux et les vieux serviteurs du comte son père se regardèrent aussi en souriant, et se promirent un résultat tout différent de celui qu'attendaient les galans. Les chevaliers qui coururent contre la belle Brenhilda furent désarçonnés les uns après les autres; et l'on ne peut nier que joûter contre une des plus belles femmes de ce temps ne fût une situation fort embarrassante. Chaque chevalier craignait de faire usage de toute sa force en la frappant de sa lance, n'osait donner pleine carrière à son coursier, en un mot ne voulait pas faire tout ce qui aurait été nécessaire pour s'assurer la victoire, de peur de la remporter aux dépens de la vie de sa belle antagoniste. Mais la dame d'Aspramont n'était pas une femme qu'on pût vaincre sans mettre en œuvre toutes ses forces et tous ses talens. Les amans vaincus se retirèrent de la lice, d'autant plus confus de leur défaite, que vers le soir Robert de Paris arriva, et, ayant appris ce qui se passait, il envoya son nom aux barrières de la lice, en annonçant qu'il ne prétendait pas au prix du tournoi si la fortune le lui accordait, attendu qu'il n'y était amené ni par l'envie de posséder des terres ni par les charmes d'une femme. Brenhilda, piquée et mortifiée, prit une nouvelle lance, monta sur son meilleur coursier, et s'avança dans la lice en femme déterminée à punir ce nouvel assaillant du mépris qu'il semblait faire de ses charmes. Mais soit que son mécontentement nuisît à son adresse ordinaire, soit que, comme beaucoup d'autres femmes, elle sentît un faible pour un homme qui ne montrait pas un désir particulier de gagner son cœur, soit enfin, comme on le dit souvent en pareilles occasions, que son heure fatale fût arrivée, le comte Robert joûta contre elle avec son bonheur ordinaire. Brenhilda d'Aspramont fut désarçonnée, son casque tomba, elle resta étendue par terre, et ses beaux traits, naguère si vermeils, et maintenant couverts d'une pâleur mortelle, étant exposés aux yeux du vainqueur, produisirent leur effet naturel en rehaussant dans son esprit le prix de la victoire. Fidèle à la résolution qu'il avait annoncée, il allait quitter le château, lorsque la mère de Bren-

hilda intervint à propos; et s'étant assurée que la jeune héritière n'avait reçu aucune blessure sérieuse, elle fit ses remercîmens à l'étranger d'avoir donné une leçon à sa fille, qui, à ce qu'elle espérait, ne l'oublierait pas aisément. Engagé par elle à faire ce qu'il désirait secrètement, le comte Robert prêta l'oreille aux sentimens qui lui conseillaient tout bas de ne pas se presser de partir.

Il était du sang de Charlemagne, et, ce qui était encore plus important aux yeux de la jeune dame, c'était un des chevaliers normands les plus renommés. Après avoir passé dix jours au château d'Aspramont, le comte Robert en partit avec Brenhilda et un cortége convenable pour aller célébrer leur mariage à la chapelle de Notre-Dame-des-Lances-Rompues, car telle était la volonté de Robert. Deux chevaliers, qui, suivant la coutume de ce lieu y attendaient des assaillans, éprouvèrent un moment d'humeur, en voyant arriver une cavalcade qui semblait avoir toute autre chose à faire que de se mesurer avec eux. Mais ils furent bien surpris en recevant un cartel des deux futurs époux, qui se félicitèrent de commencer leur vie matrimoniale d'une manière si conforme à celle qu'ils avaient menée jusqu'alors. Ils furent victorieux, suivant leur usage, et les seuls individus qui eurent lieu de regretter la complaisance du comte et de sa future épouse furent les deux étrangers, dont l'un eut un bras cassé, et l'autre la clavicule disloquée dans cette rencontre.

Le mariage du comte Robert ne parut pas interrompre le moins du monde sa vie de chevalier errant. Au contraire, lorsqu'il était appelé à soutenir sa réputation, sa femme ne se distinguait pas moins par ses exploits belliqueux, et elle avait une soif de renommée égale à celle de son mari. Ils prirent tous deux la croix en même temps, cette folie étant celle qui dominait alors en Europe.

La comtesse Brenhilda avait alors vingt-six ans passés, et elle possédait autant de beauté que peut en avoir une Amazone. Elle était de la plus grande taille de femme, et ses traits nobles, malgré le nombre de ses travaux guerriers, étaient légèrement hâlés par le soleil, ce qui faisait ressortir encore la blancheur éclatante des parties de son visage qui n'étaient pas ordinairement découvertes.

En donnant des ordres pour que son cortége retournât à Constantinople, Alexis dit quelques mots en particulier à l'acolouthos Achillès Tatius. Le satrape y répondit en inclinant la tête avec soumission, et se retira séparément avec quelques soldats. La prin-

cipale route conduisant à la ville était, comme on doit le penser, couverte de troupes et d'une foule nombreuse de spectateurs, qui tous souffraient plus ou moins de la chaleur et de la poussière.

Robert, comte de Paris, avait fait embarquer ses chevaux et toute sa suite, à l'exception d'un vieil écuyer, d'un valet, et d'une suivante de sa femme. Il éprouva dans cette foule plus de gêne qu'il ne l'aurait voulu, d'autant plus que sa femme la partageait avec lui. Il commença donc à regarder du côté des arbres épars qui bordaient la côte à une grande distance, pour tâcher de découvrir quelque sentier moins direct qui pût les conduire à la ville par un plus long détour, mais d'une manière plus agréable, et leur offrir en même temps, ce qu'ils venaient surtout chercher dans l'Orient, quelques spectacles étranges, ou des aventures de chevalerie. Un chemin large et battu parut leur promettre toutes les jouissances que l'ombre peut procurer dans un climat chaud. Quoiqu'il fît plusieurs détours, le terrain était agréablement diversifié par des temples, des églises, des kiosques, et, çà et là, une fontaine distribuait son tribut argentin, comme un être bienveillant qui se refuse à lui-même ce dont il est libéral pour tous ceux qui sont dans le besoin. Les sons éloignés d'une musique martiale, qui arrivaient jusqu'à eux, les charmèrent encore en chemin, d'autant plus qu'en retenant la populace sur la grande route, ils mettaient les deux étrangers à l'abri de l'inconvénient d'avoir de nombreux compagnons de voyage.

Ravis de la diminution de la chaleur du jour, regardant avec surprise les divers genres d'architecture, les accidens, nouveaux pour eux, du paysage, et les tableaux de mœurs qu'offraient à leurs yeux ceux qu'ils rencontraient, ils continuèrent à avancer sans obstacle. Un homme attira particulièrement l'attention de la comtesse Brenhilda. C'était un vieillard de grande taille, paraissant si profondément occupé d'un rouleau de parchemin qu'il tenait à la main, qu'il ne faisait aucune attention aux objets qui l'entouraient. Des pensées profondes semblaient siéger sur son front; et son œil avait ce regard perçant qui semble destiné à découvrir et à séparer, dans toute discussion humaine, ce qui est grave et instructif de ce qui est frivole, pour s'en occuper exclusivement. Levant lentement les yeux du parchemin sur lequel ils étaient fixés, le regard d'Agélastès, car c'était le sage lui-même, rencontra ceux du comte Robert et de son épouse; et leur adressant la parole en employant l'épithète amicale « mes enfans, » il

leur demanda s'ils s'étaient égarés, et s'il pouvait faire quelque chose pour leur rendre service.

—Nous sommes étrangers, mon père, répondit le comte, nous venons d'un pays lointain, et nous faisons partie de l'armée de pèlerins qui a passé par ici. Un seul motif nous a amenés, et il nous est commun, comme nous l'espérons, avec toute cette armée. Nous désirons nous acquitter de nos dévotions sur les lieux où la grande rançon a été payée pour nous, et délivrer, à l'aide de nos bonnes épées, la Palestine asservie, de l'usurpation et de la tyrannie des Infidèles. En vous parlant ainsi, nous vous désignons le mobile le plus puissant de notre entreprise. Cependant Robert de Paris et son épouse ne mettraient pas volontiers le pied sur un sol qui ne retentirait pas du bruit de leurs pas, et ils achèteraient une vie éternelle de renommée, fût-ce au prix de leur existence mortelle.

—Vous seriez donc prêt à risquer vos jours pour de la gloire, quand même la mort devrait être le résultat de vos nobles efforts?

—Assurément; et quiconque porte une ceinture comme celle-ci n'est pas étranger à ce désir.

—Et, à ce que je comprends, votre épouse partage cette résolution intrépide?

—Vous pouvez, si telle est votre fantaisie, faire peu de cas du courage d'une femme, mon père, dit la comtesse; mais je parle en présence d'un témoin qui peut attester que je dis la vérité, quand je proteste qu'un homme qui n'aurait que la moitié de votre âge n'aurait pas exprimé ce doute impunément.

—Quel le ciel me protège contre l'éclair que la colère ou le mépris a allumé dans vos yeux! dit Agélastès. Je porte sur moi une égide qui me garantit de ce que j'aurais craint sans cela; mais l'âge, avec ses infirmités, a aussi ses avantages. C'est peut-être un homme comme moi que vous désirez trouver; et, en ce cas, je serais heureux de vous rendre tous les services qu'il est de mon devoir d'offrir à tout digne chevalier.

—J'ai déjà dit qu'après l'accomplissement de mon vœu, répondit le comte Robert en levant les yeux au ciel, et en faisant le signe de la croix, il n'est rien sur la terre que j'aie plus à cœur que de rendre mon nom célèbre par les exploits qui conviennent à un vaillant chevalier. L'homme qui meurt obscur meurt pour toujours. Si Charles, un de mes ancêtres, n'eût jamais quitté les misérables bords de la Saale, il n'aurait été guère plus connu

qu'un vigneron taillant sa vigne sur le même territoire. Mais il se comporta en brave, et son nom est immortel dans la mémoire des hommes.

— Jeune homme, dit le vieux Grec, il est rare que des hommes tels que vous, que je suis à même de servir et d'apprécier, visitent ce pays ; mais il n'en est pas moins vrai que je suis en état de vous être utile dans l'affaire que vous avez tant à cœur. Mes relations avec la nature ont été si longues et si intimes, que, pendant qu'elles duraient, elle a disparu à mes yeux, et j'ai vu s'ouvrir devant moi un autre monde avec lequel elle n'a que bien peu de chose de commun. Les trésors curieux que j'ai ainsi amassés ne peuvent être découverts par les recherches des autres hommes, et ne doivent pas être exposés aux yeux de ceux dont les prouesses sont concentrées dans le cercle des probabilités ordinaires de la simple nature. Nul romancier, dans votre pays romantique, n'a jamais trouvé dans son imagination des aventures aussi extraordinaires, et aussi propres à exciter l'étonnement stupide de ceux qui les écoutent, que celles que je sais, qui ne sont pas de frivoles inventions, mais qui sont fondées sur la réalité en même temps que je peux fournir les moyens de les mettre à fin.

— Si vous parlez sincèrement, dit le comte français, vous avez trouvé un de ceux que vous désirez; et mon épouse et moi nous n'avancerons point d'un seul pas sur cette route avant que vous ne nous ayez indiqué quelqu'une de ces aventures qu'il est du devoir des chevaliers errans de chercher par tous les moyens possibles.

A ces mots, il s'assit à côté du vieillard; et son épouse, avec un degré de respect qui avait en soi quelque chose de comique, suivit son exemple.

— Voilà une heureuse rencontre, Brenhilda, dit le comte Robert; notre ange gardien a veillé sur nous avec soin. Nous sommes venus ici au milieu d'une cohue de pédans ignorans, bavardant dans une langue absurde, et attachant plus d'importance au moindre regard que daigne accorder un empereur poltron qu'au meilleur coup de lance qu'un bon chevalier puisse porter. Sur ma foi! j'étais sur le point de croire que nous avions eu tort de prendre la croix. — Dieu me pardonne cette pensée impie! Et cependant, à l'instant même où nous désespérions de trouver la route de la renommée, nous rencontrons ici un de ces dignes hommes que les chevaliers errans d'autrefois avaient coutume de trouver assis près des fontaines, des croix, des autels, et qui étaient dis-

posés à leur apprendre où ils pouvaient acquérir de la renommée.

— Ne le trouble pas, Brenhilda ; laisse-lui le temps de se rappeler ces anciens temps, et tu verras qu'il nous enrichira du trésor des connaissances qu'il a acquises.

— Si je suis resté sur la terre, dit Agélastès après quelques momens de silence, au-delà du terme fixé communément à la vie humaine, j'en serai plus que récompensé en consacrant ce qui me reste d'existence au service d'un couple si dévoué à la chevalerie. — La scène de l'histoire qui se présente la première à mon esprit est notre Grèce, contrée si fertile en aventures ; et je vais vous la raconter brièvement :

« Bien loin d'ici, dans notre célèbre archipel grec, au milieu de tempêtes et d'ouragans, de rochers qui, suspendus sur des abîmes, semblent se précipiter les uns contre les autres, et de flots qui ne sont jamais en paix, se trouve l'île opulente de Zulichium. Elle ne compte, malgré sa richesse, qu'un très petit nombre d'habitans, qui ne demeurent que sur les bords de la mer. L'intérieur de cette île est une immense montagne, ou plutôt une pile de montagnes, au milieu desquelles ceux qui en osent approcher peuvent distinguer les tours antiques couvertes de mousse et les pinacles d'un château magnifique, mais tombant en ruines, résidence de la souveraine, qui y est retenue depuis bien des années par un enchantement.

« Un intrépide chevalier, qui était en pèlerinage à Jérusalem, fit vœu de délivrer cette malheureuse victime de la sorcellerie et de la cruauté. Il s'indignait avec raison que les puissances des ténèbres pussent avoir quelque autorité si près de la Terre-Sainte, qu'on pourrait appeler la source de la lumière. Deux des plus vieux habitans de l'île entreprirent de le conduire aussi près qu'ils l'oseraient de la porte principale du château, et ils n'en approchèrent qu'à la distance de la portée d'une flèche. Abandonné ainsi à lui-même, le brave Franc continua sa route avec un cœur intrépide, et sans autre appui que le ciel. L'édifice dont il approchait annonçait, par sa masse colossale et par la richesse de son architecture, le pouvoir et l'opulence du potentat qui l'avait fait construire. Les portes d'airain s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme si c'eût été d'espoir et de plaisir, et des voix aériennes se firent entendre autour des clochers et des tours, félicitant peut-être le génie de ce lieu de l'arrivée prochaine d'un libérateur.

« Le chevalier avança, non sans émotion et surprise, mais sans

aucun mélange de crainte; et la splendeur gothique qu'il voyait partout était de nature à lui donner une haute idée de la beauté de la souveraine pour laquelle une prison avait été si richement décorée. Des gardes, portant le costume et les armes de l'Orient, étaient sur les remparts et les fortifications, paraissant prêts à bander leurs arcs; mais ces guerriers étaient immobiles et silencieux; et ils ne firent pas plus d'attention à l'arrivée du chevalier armé de toutes pièces que si un moine ou un ermite se fût approché de leur poste. Ils vivaient, et pourtant, privés de la jouissance de leurs forces et de leurs sens, ils pouvaient être considérés comme morts. Si l'ancienne tradition est vraie, le soleil et la pluie étaient tombés sur eux pendant plus de quatre cents changemens de saison, sans qu'ils sentissent le froid de l'une et la douce chaleur de l'autre. Comme il était arrivé aux Israélites dans le désert, leurs souliers ne s'étaient point usés, et leurs vêtemens n'avaient point vieilli. Le temps devait les retrouver comme il les avait laissés, sans aucun changement. »

Alors le philosophe commença à leur raconter ce qu'il avait appris de la cause de cet enchantement.

« Le sage à qui ce charme puissant est attribué était un des mages qui suivaient les dogmes de Zoroastre. Il était venu à la cour de cette jeune princesse, qui lui prodigua toutes les attentions que pouvait lui inspirer la vanité satisfaite; et bientôt elle perdit le respect qu'elle avait d'abord eu pour ce grave personnage, en reconnaissant l'ascendant que sa beauté lui donnait sur lui. Ce n'était pas une chose difficile, — c'est un fait qu'on voit arriver tous les jours; — car une belle femme entraîne aisément l'homme sage dans ce qu'on appelle assez convenablement le paradis des fous. Le philosophe voulut se permettre des amusemens de jeune homme que son âge rendait ridicules. Il pouvait commander aux élémens, mais le cours ordinaire de la nature était hors de son pouvoir. Quand donc il exerçait sa puissance magique, les montagnes se courbaient et la mer reculait; mais quand le sage voulut essayer de briller à la danse comme les jeunes princes de Zulichium, les jeunes gens des deux sexes détournèrent la tête, de peur de montrer trop ouvertement ce qu'ils pensaient du ridicule de sa conduite.

« Malheureusement si les vieillards, et même les plus sages d'entre eux, peuvent s'oublier, les jeunes gens, de leur *côté*, s'unissent naturellement pour épier leurs faibles, et s'amuser de

leurs ridicules. La princesse jeta bien des regards à la dérobée sur les personnes de sa suite, pour indiquer la nature de l'amusement qu'elle trouvait dans les attentions de son amant formidable. Peu à peu elle prit moins de précautions, et le vieillard surprit un coup d'œil qui lui fit reconnaître qu'il n'était qu'un objet de ridicule et de mépris pour celle à qui il avait donné toute son affection. La terre ne connaît pas de passion plus cruelle que l'amour changé en haine, et tandis qu'il regrettait vivement sa faiblesse, il n'en était pas moins enflammé de ressentiment de la conduite folle et légère de la princesse.

« Mais s'il était embrasé de courroux, il eut l'art de le cacher. Pas un mot, pas un regard n'exprima le cruel désappointement qu'il éprouvait. Un nuage sombre, répandu sur son front, fut le seul présage de la tempête qui se préparait. La princesse fut un peu alarmée ; d'ailleurs elle avait un excellent naturel, et si elle s'était amusée aux dépens du vieillard, c'était involontairement plutôt que par un acte de malice prémédité. Elle vit la mortification qu'il éprouvait, et elle espéra l'apaiser en s'approchant de lui, quand on fut sur le point de se séparer, et en lui disant « bonsoir » d'un ton plein de bonté.

« — Vous parlez bien, ma fille, répondit le sage ; — bonsoir ! — Mais de tous ceux qui m'entendent, qui dira bonjour ?

« On fit peu d'attention à ces mots. Cependant deux ou trois personnes qui connaissaient le caractère du sage, s'enfuirent de l'île pendant la nuit, et leur rapport fit connaître les circonstances qui avaient immédiatement précédé le charme extraordinaire qui fut jeté sur tous ceux qui étaient restés dans le château. Un sommeil semblable à celui de la mort s'empara d'eux et ne les quitta plus. La plupart des habitans abandonnèrent l'île, et ceux qui y restèrent n'eurent garde de s'approcher du château, et attendirent que quelque chevalier hardi et aventureux occasionât cet heureux réveil que le discours du magicien paraissait, jusqu'à un certain point, annoncer.

« Jamais il n'y eut plus de sujet d'espérer que ce réveil aurait lieu, que lorsque Artavan de Hautlieu porta un pied hardi dans la cour du château enchanté. A sa gauche étaient le palais et la tour ; mais la droite, plus attrayante, semblait inviter à entrer dans les appartemens des femmes. Près d'une porte latérale, et appuyés sur un lit de repos, deux gardes du harem, dont la main serrait la poignée de leur sabre nu, et dont les traits défigurés annon-

gaient moitié le sommeil, moitié la mort, semblaient menacer quiconque oserait approcher d'eux. Cet air de menace n'effraya point Artavan de Hautlieu. Il s'avança vers la porte, qui s'ouvrit d'elle-même, comme celle de la grande entrée du château. Il entra alors dans un corps-de-garde où il trouva de semblables soldats; et l'examen le plus attentif ne put lui faire découvrir si c'était le sommeil ou la mort qui glaçait leurs yeux fixes et menaçans. Sans s'inquiéter de ces sentinelles lugubres, Artavan entra dans un appartement où plusieurs esclaves, remarquables par leurs charmes, étaient dans l'attitude de jeunes beautés qui avaient déjà pris leur costume de nuit. Il y aurait eu dans cette scène de quoi arrêter un pèlerin aussi jeune qu'Artavan de Hautlieu; mais il ne pensait qu'à mettre fin à l'aventure qu'il avait entreprise pour rendre la liberté à la belle princesse, et il ne se laissa distraire de ce but par aucune autre considération. Il s'avança donc vers une petite porte d'ivoire, qui, après un moment d'hésitation, comme par une modestie virginale, s'ouvrit de même que les autres, et lui permit d'entrer dans la chambre à coucher de la princesse elle-même. Une douce lumière, semblable à celle du soir, pénétrait dans cet appartement, où semblait réuni tout ce qui pouvait procurer un sommeil délicieux. Les coussins amoncelés, formant une couche magnifique, semblaient touchés plutôt que pressés par la forme d'une nymphe de quinze ans: c'était la belle et célèbre princesse de Zulichium. »

— Sans vous interrompre, bon père, dit la comtesse Brenhilda, il me semble que nous pouvons nous figurer une femme endormie, sans que vous ayez besoin d'entrer dans tant de détails, et qu'un tel sujet ne convient guère ni à votre âge ni au nôtre.

— Pardon, noble dame, dit Agélastès; mais ce passage de mon histoire a toujours été celui qu'on a le plus goûté; et si je le supprime, par déférence pour vos ordres, faites attention, je vous prie, que je vous fais le sacrifice du plus beau passage de ma narration.

— Brenhilda, dit le comte, je suis surpris que vous songiez à interrompre une histoire dont le récit a été si animé jusqu'ici. Quelques mots de plus ou de moins doivent nous être assez indifférens, et ils peuvent être nécessaires à l'intelligence de l'histoire.

— Comme il vous plaira, répondit son épouse en se rejetant nonchalamment en arrière; mais il me semble que le digne père prolonge son récit à un tel point, qu'il devient plus futile qu'intéressant.

— Brenhilda, dit le comte, voici la première fois que j'ai remarqué en vous la faiblesse d'une femme.

— Comte Robert, répliqua Brenhilda, je puis dire aussi bien que c'est la première fois que vous m'avez montré l'inconstance de votre sexe.

— Dieux et déesses ! s'écria le philosophe, a-t-on jamais vu querelle plus absurde ! La comtesse est jalouse d'une femme que son mari ne verra probablement jamais ; et il n'est pas moins probable que la princesse de Zulichium est perdue pour le monde, comme si la tombe s'était déjà refermée sur elle.

— Continuez, dit Robert ; si sire Artavan de Hautlieu n'a pas accompli la délivrance de la princesse de Zulichium, je fais vœu à Notre-Dame des Lances rompues.....

— Souvenez-vous, dit son épouse en l'interrompant, que vous avez déjà fait vœu de délivrer le saint-sépulcre, et il me semble que c'est un engagement auquel doit céder tout autre vœu d'une nature plus légère.

— Fort bien, Madame, fort bien, dit le comte Robert, qui n'était qu'à demi satisfait de cette interruption. Vous pouvez être bien assurée que je ne m'engagerai dans aucune entreprise qui puisse me faire négliger la conquête du saint-sépulcre, à laquelle nous devons travailler avant tout.

— Hélas ! dit Agélastès, la distance de Zulichium à la route la plus courte du saint-sépulcre, est si peu de chose que...

— Digne père, dit la comtesse, nous entendrons, s'il vous plaît, votre histoire jusqu'à la fin, et nous verrons alors ce que nous avons à faire. Nous autres dames normandes, comme descendant des anciens Germains, nous réclamons de nos seigneurs et maîtres d'avoir voix dans le conseil qui précède la bataille, et notre assistance dans le combat n'a pas toujours été regardée comme inutile.

Le ton dont elle prononça ces mots fut un avis indirect peu agréable au philosophe, qui commença à prévoir qu'il lui serait plus difficile qu'il ne l'avait supposé d'exercer de l'influence sur le chevalier tant qu'il aurait sa femme à son côté. Il baissa donc un peu son ton oratoire, et évita ces descriptions trop vives qui avaient offensé la comtesse Brenhilda.

« Sire Artavan de Hautlieu, dit l'histoire, réfléchit à la manière dont il accosterait la princesse endormie, et au moyen qu'il devait employer pour réussir à rompre le charme qui avait été

jeté sur elle. C'est à vous à juger, belle dame, s'il eut tort de croire que ce moyen devait être un baiser sur les lèvres de la princesse. »

La couleur des joues de Brenhilda devint plus vive, mais elle ne crut pas que cette observation méritât une réponse.

« Jamais action si innocente, continua le philosophe, ne produisit un effet plus horrible. La clarté délicieuse d'une soirée d'été se changea tout à coup en une étrange et sombre lueur, fortement imprégnée de soufre, à tel point qu'il était presque impossible de respirer dans l'appartement. Les riches tapisseries, le splendide ameublement et les murs même de cette chambre se changèrent en pierres énormes amoncelées au hasard comme l'intérieur de l'antre de quelque animal sauvage, et cet antre n'était pas sans habitant. Les belles et innocentes lèvres dont sire Artavan de Hautlieu avait approché les siennes prirent la forme hideuse et bizarre et l'aspect affreux d'un dragon vomissant le feu. Ce dragon agita un moment ses ailes, et l'on dit que si sire Artavan eût eu le courage de répéter trois fois son premier salut, il serait resté maître de toutes les richesses et de la personne de la princesse; mais l'occasion était perdue, et le dragon déployant ses larges ailes, s'envola par une fenêtre de côté en poussant de grands cris de désappointement. »

Là finit l'histoire d'Agélastès. — On suppose, ajouta-t-il, que la princesse subit encore son destin dans l'île de Zulichium, et plusieurs chevaliers ont tenté cette aventure. Je ne sais si la timidité les empêcha de prendre un baiser sur la bouche de la princesse endormie, ou s'ils craignirent d'approcher d'elle après sa métamorphose en dragon; mais le fait est que le charme n'a pas encore été rompu. Je connais le chemin; et si vous dites un mot, vous pouvez être demain sur la route de ce château enchanté.

La comtesse entendit cette proposition avec la plus vive inquiétude, car elle savait qu'en s'y opposant elle pouvait déterminer irrévocablement son mari à entreprendre cette aventure. Elle resta donc l'air timide et embarrassé, chose étrange dans une femme dont le maintien était ordinairement si intrépide; et, sans chercher à exercer quelque influence sur le comte Robert, elle lui laissa prudemment le soin de prendre la résolution qu'il jugerait convenable.

— Brenhilda, dit-il en lui prenant la main, il n'est point de chevalier à qui la renommée et l'honneur soient plus chers qu'à

ton époux. Tu as fait pour moi, je puis le dire, ce que j'aurais en vain attendu d'autres dames de ta condition, et par conséquent tu as droit de t'attendre à avoir une voix prépondérante dans une pareille délibération. Pourquoi es-tu à errer sur les côtes d'un pays étranger et malsain, au lieu d'être sur les bords aimables de la Seine? Pourquoi portes-tu un costume si peu ordinaire à ton sexe? Pourquoi braves-tu la mort et la comptes-tu pour peu de chose en comparaison de la honte? N'est-ce pas pour que le comte de Paris ait une épouse digne de lui? Crois-tu que cette affection soit mal placée? Non, de par tous les saints! Ton chevalier y répond comme il le doit, et il te sacrifie d'avance toutes les pensées que ton affection pourrait ne pas approuver entièrement.

La pauvre Brenhilda, dont l'esprit était en désordre par suite des diverses émotions qui l'agitaient, chercha alors en vain à conserver le maintien héroïque qu'exigeait d'elle le caractère d'amazone. Elle voulut prendre l'air fier et majestueux que la nature lui avait donné; mais, échouant dans cet effort, elle se jeta entre les bras du comte, pencha la tête sur la poitrine de son époux, et pleura comme une jeune villageoise dont l'amant est forcé de partir pour la guerre. Son mari, un peu honteux, quoique ému par cet élan d'affection de la part d'une femme dont le caractère ne semblait pas devoir en être ordinairement susceptible, fut en même temps charmé et même fier d'avoir éveillé une tendresse si douce et si véritable dans une ame si magnanime et si intrépide.

— Allons, ma Brenhilda! lui dit-il, je ne voudrais te voir ainsi, ni pour toi ni pour moi. Ne laisse pas ce sage vieillard supposer que ton cœur est formé du métal malléable qui compose celui des autres femmes, et fais-lui tes excuses, en termes dignes de toi, de m'avoir empêché de tenter l'aventure de Zulichium, comme il m'y engage.

Il ne fut pas facile à Brenhilda de reprendre son sang-froid après avoir donné un exemple si frappant de la manièro dont la nature sait faire valoir ses droits, quelle que soit la rigueur avec laquelle elle ait été méprisée. Elle se détacha de son mari en lui jetant un regard d'affection ineffable, et, lui tenant encore la main, elle tourna vers le vieillard un visage sur lequel les larmes à demi essuyées avaient fait place à un sourire de plaisir et de modestie, et parla à Agélastès comme à un homme qu'elle respectait et à l'égard duquel elle avait quelque tort à réparer.

— Mon père, lui dit-elle avec respect, ne soyez pas fâché contre moi si j'ai mis obstacle à ce qu'un des meilleurs chevaliers qui aient jamais monté un coursier tente de délivrer votre princesse enchantée ; mais la vérité est que, dans notre pays, où la chevalerie et la religion s'accordent pour ne permettre qu'une seule maîtresse, qu'une seule épouse, nous ne voyons pas avec beaucoup de plaisir nos maris s'exposer aux dangers, surtout quand il s'agit de secourir des damoiselles, et que.... et que la rançon à payer pour elles consiste en baisers. J'ai autant de confiance en la fidélité de mon Robert qu'une femme peut en accorder au chevalier qui l'aime, mais cependant...

— Aimable dame, dit Agélastès, qui, malgré son caractère froid et stoïque, ne put s'empêcher d'être touché de l'affection simple et sincère de ce jeune et beau couple, vous n'avez eu aucun tort. La situation de la princesse n'est pas pire qu'elle n'était, et l'on ne peut douter que le chevalier qui doit la délivrer ne paraisse à l'époque fixée par le destin.

La comtesse laissa échapper un sourire mélancolique et secoua la tête : — Vous ne savez pas, dit-elle, de quelle aide puissante j'ai malheureusement privé cette infortunée princesse, par une indigne et injuste jalousie, comme je le sens à présent. Tel est mon regret, que je pourrais trouver dans mon cœur assez de force pour rétracter l'opposition que j'ai mise à ce que le comte Robert tentât cette aventure. Elle regarda son mari avec quelque inquiétude, en femme qui aurait fait une offre qu'elle ne voudrait pas voir accepter ; et elle ne reprit courage que lorsque le comte eut dit d'un ton décidé : — Brenhilda, cela ne peut être.

— Et en ce cas, demanda la comtesse, pourquoi Brenhilda ne pourrait-elle pas elle-même tenter cette entreprise ? Elle ne peut craindre ni les charmes de la princesse, ni les flammes du dragon.

— Madame, répondit Agélastès, la princesse doit être éveillée par un baiser d'amour et non d'amitié.

— C'est une raison suffisante, dit la comtesse en souriant, pour qu'une femme ne se soucie pas que son mari entreprenne une aventure qui ne peut être mise à fin qu'à une telle condition.

— Noble ménestrel, ou hérant, ou quel que soit le nom qu'on vous donne en ce pays, dit le comte Robert, acceptez une faible marque de reconnaissance pour nous avoir fait passer une heure si agréable, quoique malheureusement sans utilité. Je devrais vous

prier d'excuser le peu de valeur de mon offrande, mais les chevaliers français, vous pouvez le savoir, ont plus de renommée que de richesse.

— Ce n'est pas cette raison qui me fait refuser cette marque de votre munificence, noble seigneur, répondit Agélastès. Un seul besant, reçu de votre digne main ou de celle de votre magnanime épouse, tirerait un prix infini à mes yeux de l'éminence des personnes qui me l'auraient donné. Je le suspendrais à mon cou par une chaîne de perles, et lorsque je serais en présence de chevaliers et de dames, je proclamerais que ce présent m'a été fait par le célèbre Robert, comte de Paris, et par son épouse incomparable.

Le chevalier et la comtesse se regardèrent l'un l'autre, et la dame, ôtant de son doigt une bague d'or, pria le vieillard de l'accepter comme une marque de son estime et de celle de son époux.

— Ce sera à une condition, dit le philosophe, et j'espère que vous ne la trouverez pas tout-à-fait fâcheuse. Sur le chemin le plus agréable qui conduise d'ici à Constantinople, j'ai un petit kiosque, ou ermitage, lieu de retraite où je reçois quelquefois mes amis, et j'ose dire que ce sont les personnes les plus respectables de cet empire. Deux ou trois d'entre eux honoreront probablement aujourd'hui ma demeure de leur présence et partageront les rafraîchissemens que je puis leur offrir. Si je pouvais y joindre la compagnie des nobles comte et comtesse de Paris, je regarderais mon humble habitation comme honorée pour toujours.

— Qu'en dites-vous, ma noble épouse? dit le comte. La compagnie d'un ménestrel convient à la plus haute naissance, honore le plus haut rang, et ajoute à la splendeur des plus grands exploits. Cette invitation nous fait trop d'honneur pour être rejetée.

— Il se fait tard, répondit la comtesse, mais nous ne sommes pas venus ici pour fuir le soleil couchant ou un firmament rembruni; et je regarde comme un devoir et un plaisir pour moi de céder, autant qu'il m'est possible, à tous les désirs du bon père, pour qu'il me pardonne d'avoir été cause que vous n'ayez pas suivi son avis.

— La distance est si courte, dit Agélastès, que nous ferons mieux de faire le chemin à pied, à moins que madame ne désire un cheval.

— Point de cheval pour moi! s'écria la comtesse Brenhilda. Ma suivante, Agathe, est chargée de tout ce qui m'est nécessaire; et,

quant au reste, jamais chevalier n'a voyagé encombré de si peu de bagage que mon époux.

Agélastès leur montra le chemin à travers le bois, et ses hôtes le suivirent.

CHAPITRE XI.

En dehors, ce n'étaient que ruines, débris :
En dedans, on trouvait un petit paradis,
Temple où siégeait le Goût ; séjour que la sculpture,
Le premier-né des arts enfans de la nature,
Avait orné partout d'ouvrages admirés,
En disant aux mortels : « Regardez! adorez! »

Anonyme.

Le comte de Paris et son épouse accompagnèrent le vieillard. La perfection avec laquelle Agélastès parlait la langue française, et surtout l'heureux usage qu'il en faisait pour parler ce qu'on appelait alors histoire et littérature, lui valurent de grands applaudissemens de la part de ses nobles auditeurs : c'était un tribut qu'Agélastès avait rarement eu la vanité de considérer comme lui étant dû, et que Robert de Paris et son épouse n'avaient pas très souvent payé.

Ils avaient suivi quelque temps un sentier qui tantôt semblait se cacher dans les bois qui descendaient jusque sur la côte de la Propontide, tantôt se montrait à découvert en suivant les rives du détroit, et qui, dans tous ses détours, paraissait n'avoir d'autre désir que de chercher de nouvelles beautés et d'admirables contrastes : c'était un spectacle intéressant par sa nouveauté pour les deux pèlerins. Sur le rivage de la mer, on voyait des nymphes danser et des bergers jouer de la flûte ou battre du tambourin en cadence, comme on les voit représentés dans des groupes d'ancienne sculpture. Les personnages même contribuaient à entretenir l'illusion. A voir les longues robes des vieillards, leurs attitudes, leurs têtes magnifiques, on se croyait reporté au temps des prophètes et des saints ; tandis qu'en même temps les traits des jeunes gens rappelaient ou les physionomies expressives des héros de l'antiquité, ou les charmes des femmes aimables qui avaient inspiré leurs exploits.

Mais la race des Grecs, même dans leur pays natal, ne se montrait plus sans mélange et dans toute sa pureté. Au contraire, on voyait des groupes de personnes dont les traits annonçaient une origine différente.

Dans un enfoncement du rivage que le sentier traversait, les rochers, s'écartant de la mer, entouraient et enfermaient en quelque sorte une vaste plaine de sable. Une troupe de Scythes païens, que nos voyageurs y virent, présentaient les traits difformes des démons qu'on disait qu'ils adoraient. Ils avaient le nez plat, avec des narines larges et ouvertes qui semblaient permettre à la vue de pénétrer jusqu'à leur cerveau; la tête plus large qu'elle n'était longue, des yeux étranges, sans intelligence, et placés sous les deux extrémités de leur front; une taille de nain, mais avec des jambes et des bras nerveux d'une force étonnante, et disproportionnés à leurs corps. Au moment où les voyageurs passaient, ces sauvages s'occupaient d'une espèce de tournoi, suivant le terme dont se servit le comte. Ils s'exerçaient en se jetant les uns aux autres de longs roseaux ou bâtons, qu'ils brandissaient et qu'ils lançaient avec une telle force, dans ce divertissement grossier, qu'ils se faisaient assez souvent tomber de cheval et recevaient des blessures sérieuses. Quelques-uns d'entre eux, qui n'étaient pas engagés pour le moment dans ce combat simulé, dévoraient des yeux les charmes de la comtesse, et la regardaient de telle sorte qu'elle dit au comte son mari: — Je n'ai jamais connu la crainte, Robert, et il ne me convient pas d'avouer que j'en éprouve maintenant; mais si le dégoût fait partie de ce sentiment, ces brutes difformes sont ce qu'il y a de mieux fait pour l'inspirer.

— Holà! ho! sire chevalier! s'écria un de ces infidèles, votre femme ou votre maîtresse a commis une infraction aux priviléges des Scythes impériaux, et le châtiment qu'elle a encouru ne sera pas léger. Vous pouvez continuer votre chemin aussi vite que vous le voudrez, et quitter ce lieu, qui est, pour le présent, notre hippodrome, notre atmeidan (donnez-lui le nom que vous voudrez, suivant que vous préférez la langue des Romains ou celle des Sarrasins); mais quant à votre femme, si le sacrement vous a unis ensemble, croyez-en ma parole, elle ne nous quittera pas si tôt ni si aisément.

— Misérable païen! dit le chevalier chrétien, oses-tu parler ainsi à un pair de France?

Agélastès intervint dans cette querelle, et prenant le ton impo-

sant d'un courtisan grec, il rappela aux Scythes, soldats à la solde de l'empire, à ce qu'il paraissait, que l'empereur avait strictement défendu, sous peine de mort, tout acte de violence envers les pèlerins européens.

— Je suis mieux instruit que cela, dit le sauvage d'un ton de triomphe en secouant une couple de javelines, armées de grandes pointes d'acier et garnies de plumes d'aigle ensanglantées. — Demandez aux plumes de ma javeline de quel cœur est sorti le sang dont elles sont teintes : elles vous répondront que, si Alexis Comnène est l'ami des pèlerins européens, c'est seulement quand il est en leur présence; et nous sommes des soldats trop dévoués pour servir notre empereur autrement qu'il ne le désire.

— Silence, Toxartis! dit le philosophe; tu calomnies ton empereur!

— Silence toi-même! s'écria Toxartis; ou tu me forceras à faire ce qui ne convient pas à un soldat, et je délivrerai le monde d'un vieux radoteur.

A ces mots il étendit le bras pour saisir le voile de la comtesse. Avec la promptitude que l'usage fréquent des armes avait fait acquérir à cette dame belliqueuse, elle se déroba à la main du Barbare, et, d'un seul coup de son sabre bien affilé, l'étendit mort sur la plaine. Le comte sauta sur le cheval du chef qui venait de succomber, et poussant son cri de guerre, — Fils de Charlemagne, au secours! — il se jeta au milieu des Scythes, armé d'une hache d'armes qu'il trouva suspendue à l'arçon de la selle du coursier. Il s'en servit si bien, et avec si peu de scrupule, qu'il tua, blessa ou mit en fuite les objets de son courroux; et pas un d'entre eux ne songea un instant à exécuter la menace qu'ils avaient faite.

— Les méprisables manans! dit la comtesse; je regrette qu'une seule goutte du sang de ces lâches souille les mains d'un noble chevalier. Ils appellent cet exercice un tournoi, quoique, en s'y livrant, ils ne portent aucun coup qu'en tournant le dos; et pas un seul n'a le courage de lancer son fétu de paille quand il voit celui d'un autre dirigé contre lui.

— Tel est leur usage quand ils s'exercent devant Sa Majesté Impériale, dit Agélastès; et c'est peut-être moins par lâcheté que par habitude. J'ai vu ce Toxartis tourner littéralement le dos au but en s'éloignant au grand galop, bander son arc, et percer le but d'une flèche en plein milieu.

— Une armée composée de tels soldats, dit le comte Robert qui

avait alors rejoint ses amis, ne peut être bien formidable, ce me semble. Il n'y avait pas un once de vrai courage parmi tous ces assaillans.

— Cependant, reprit Agélastès, avançons vers mon kiosque, de peur que ces fuyards ne trouvent des amis qui les encouragent à des projets de vengeance.

— Il me semble, dit le comte Robert, que ces insolens païens ne devaient trouver d'amis dans aucun pays qui se dit chrétien. Si je survis à la conquête du saint-sépulcre, mon premier soin sera de m'informer de quel droit votre empereur garde à son service une bande de coupe-jarrets païens et impertinens, qui osent insulter de nobles dames et des pèlerins paisibles sur la grande route, où doit régner la paix du roi et de Dieu. Cette question est sur la liste de plusieurs autres que, mon vœu une fois accompli, je ne manquerai pas de lui faire; oui, et j'attendrai de lui une réponse, comme on dit, prompte et catégorique.

— Ce n'est pas de moi que vous l'obtiendrez, pensa Agélastès; vos questions, sire chevalier, sont un peu trop positives, et elles sont faites à des conditions trop rigides pour que ceux qui peuvent les éluder veuillent y répondre.

Il changea donc de conversation avec beaucoup d'aisance et de dextérité, et il ne tarda pas à les conduire dans un endroit dont les beautés naturelles excitèrent l'admiration des étrangers qui l'accompagnaient. Un grand ruisseau, sortant du bois, s'avançait vers la mer à grand bruit; et, comme s'il eût dédaigné un cours plus tranquille, qu'il aurait pu obtenir en faisant un léger détour sur la droite, il se précipitait en ligne directe vers le rivage, et, du haut d'un rocher escarpé et aride suspendu sur la mer, jetait son tribut dans les eaux de l'Hellespont avec autant de fracas que si c'eût été celui d'un grand fleuve.

Ce rocher, comme nous l'avons dit, était nu et aride, si ce n'est qu'il était couvert par les eaux écumantes de la cataracte. Mais, des deux côtés, les bords de la mer étaient garnis de platanes, de noyers, de cyprès et d'autres grands arbres particuliers à l'Orient. La chute d'eau, toujours agréable dans les climats chauds, et qu'on y produit souvent à l'aide de l'art, était ici l'ouvrage de la nature. Cet endroit avait été choisi, à peu près comme le temple de la Sibylle à Tivoli, pour en faire le séjour d'une déesse à qui les mensonges du polythéisme avaient attribué la souveraineté de tous ses alentours. L'édifice était petit et de forme circulaire, comme la

plupart des temples de second ordre des divinités champêtres, et il était entouré d'une cour extérieure, fermée par une muraille. Après la chute du paganisme, Agélastès, ou quelque autre philosophe épicurien, en avait probablement fait une agréable habitation d'été. Le bâtiment, d'une construction légère et presque aérienne, se laissait à peine apercevoir sur le penchant du rocher, au milieu des branches et du feuillage; et, à travers les vapeurs qui s'élevaient de la cascade, on ne voyait pas d'abord le chemin qui y conduisait. Un sentier, qu'une végétation forte cachait en grande partie, y montait par une rampe douce, et avait été prolongé par l'architecte au moyen de quelques marches en marbre qui conduisirent nos voyageurs sur le velours d'une charmante pelouse, en face de la tourelle ou du temple que nous venons de décrire, et dont la partie de derrière dominait la cataracte.

CHAPITRE XII.

... Les partis sont enfin en présence.
Du Grec astucieux la verbeuse éloquence
Pesant chaque syllabe et comptant chaque mot,
D'argumens spécieux se compose en argot :
Le Franc, plus décidé, prend son sabre et sa lance,
Qui, mis dans un plateau, font pencher la balance.

La Palestine.

A un signal que fit Agélastès, la porte de cette retraite romantique fut ouverte par Diogènes, l'esclave noir avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance; et le malin vieillard ne manqua pas de remarquer que le comte et son épouse montrèrent quelque surprise en voyant la couleur et les traits de l'Africain, qui était peut-être le premier individu de cette race qu'ils eussent jamais vu de si près. Le philosophe ne laissa pas échapper cette occasion de faire impression sur leur esprit, en déployant la supériorité de ses connaissances.

— Cette pauvre créature, dit-il, est de la race de Cham, qui manqua de respect à Noé son père, et qui, pour cette faute, fut banni dans les sables d'Afrique et condamné à être père d'une race destinée à servir les descendans de ses frères plus respectueux.

Le comte et la comtesse regardèrent avec étonnement l'être

étrange qui était devant leurs yeux, et ne songèrent pas, comme on peut le croire, à révoquer en doute la vérité de ce qu'ils venaient d'entendre, et que leurs préjugés confirmaient d'avance. Au contraire, la haute idée qu'ils avaient conçue de leur hôte s'augmenta encore par l'étendue qu'ils supposèrent à ses connaissances.

— C'est un plaisir pour un homme humain, continua Agélastès, quand, dans la vieillesse ou dans les maladies, il faut qu'il ait recours aux services des autres (ce qui, en toute autre circonstance, est à peine légitime), de choisir ces aides parmi une race d'êtres scieurs de bois et porteurs d'eau, destinés à la servitude dès l'instant de leur naissance, et à qui, par conséquent, nous ne faisons aucune injustice en les employant comme esclaves, puisque nous remplissons ainsi, jusqu'à un certain point, les intentions du grand Être qui nous a créés tous.

— Cette race dont le destin est si singulièrement malheureux est-elle nombreuse? demanda la comtesse. J'avais cru jusqu'ici que les histoires d'hommes noirs n'avaient pas plus de fondemens que celles de fées et d'esprits que les ménestrels nous racontent.

— N'en croyez rien, répondit le philosophe; leur race est aussi nombreuse que les sables de la mer; et ils ne sont pas complètement malheureux en s'acquittant des devoirs que leur destin leur impose. Ceux qui sont abandonnés au vice souffrent, même dans cette vie, le châtiment dû à leurs crimes; ils deviennent esclaves d'hommes cruels et tyrans, et sont mal nourris, battus et mutilés. Ceux dont le caractère moral est plus louable obtiennent de meilleurs maîtres, qui partagent avec leurs esclaves comme avec leurs enfans, la nourriture, le vêtement et tous les avantages dont ils jouissent. Le ciel accorde à quelques-uns la faveur des rois et des conquérans, et il assigne à un plus petit nombre, mais qu'il favorise spécialement, une place dans les demeures de la philosophie, où, en profitant des lumières que peuvent leur donner leurs maîtres, ils parviennent à entrevoir ce monde qui est la résidence du vrai bonheur.

— Je crois vous comprendre, reprit la comtesse; et, en ce cas, je devrais porter envie à notre ami noir au lieu de le plaindre, puisque, dans la répartition de sa race, il lui a été accordé d'avoir son maître actuel, qui lui a sans doute fait acquérir les connaissances désirables dont vous parlez.

— Il apprend du moins ce que je suis en état de lui enseigner,

dit Agélastès avec modestie, et, par-dessus tout, à être content de son sort. — Diogènes, mon fils, ajouta-t-il en s'adressant à l'esclave, tu vois que j'ai compagnie. Qu'y a-t-il dans le garde-manger du pauvre ermite qu'il puisse offrir à ses honorables hôtes?

Ils n'étaient encore entrés que dans une première pièce, espèce de vestibule, meublée sans plus de recherche que n'en aurait pu mettre un homme qui aurait voulu ne faire que des frais de goût pour disposer cet ancien édifice à devenir la simple demeure d'un particulier. Les chaises et les sofas étaient couverts de nattes travaillées en Orient, et étaient de la forme la plus simple et la plus primitive. Mais en touchant un ressort, le sage ouvrit les portes de l'appartement intérieur, qui avait de grandes prétentions à la splendeur et à la magnificence.

L'ameublement et les tentures de cet appartement étaient de soie couleur de paille, produit des métiers de la Perse, et les broderies qui les décoraient produisaient un effet aussi riche que simple. Le plafond était sculpté en arabesques, et aux quatre coins de la chambre étaient des niches où se trouvaient des statues faites dans un temps où l'art de la sculpture était plus florissant qu'à l'époque de notre histoire. Dans l'une, un berger semblait se cacher, comme s'il eût rougi de montrer ses membres à demi couverts, et semblait prêt à faire entendre à la compagnie les sons de la flûte de Pan, qu'il tenait à la main. Trois nymphes, ressemblant aux Grâces par les belles proportions de leurs membres et par le peu de vêtemens qu'elles portaient, occupaient les trois autres niches, chacune dans une attitude différente, et elles semblaient n'attendre que les premiers sons de la musique pour s'en élancer et commencer une danse joyeuse. Le sujet était beau, mais un peu frivole pour orner le domicile d'un sage tel qu'Agélastès prétendait l'être.

Il parut sentir que cette réflexion pouvait se présenter à l'esprit de ses hôtes. — Ces statues, dit-il, sculptées dans un temps où l'art des Grecs était au plus haut point de perfection, étaient autrefois considérées comme formant un chœur de nymphes, assemblées pour adorer la déesse de ce lieu, et n'attendant que le signal de la musique pour commencer les cérémonies de son culte. Et, véritablement, les hommes les plus sages peuvent voir avec quelque intérêt comment le génie de ces artistes admirables a presque donné la vie au marbre insensible. Oubliez seulement l'absence du souffle divin, et un païen ignorant pourrait supposer

que le miracle de Prométhée est sur le point de se réaliser. — Mais non, ajouta-t-il en levant les yeux vers le ciel ; nous avons appris à distinguer plus sainement ce que l'homme peut faire des productions de la Divinité.

Quelques sujets d'histoire naturelle étaient peints sur les murailles, et le philosophe attira l'attention de ses hôtes sur l'éléphant, animal presque raisonnable, et il leur en cita diverses anecdotes qu'ils écoutèrent avec grande attention.

Des sons de musique, qui semblaient venir du bois, se firent entendre dans le lointain. Ils l'emportaient par intervalles sur le bruit sourd de la cataracte qui tombait précisément sous les fenêtres, et dont la voix rauque remplissait l'appartement.

— Il paraît que les amis que j'attends s'approchent, dit Agélastès, et qu'ils apportent avec eux les moyens d'enchanter un autre sens. Ils ont bien fait ; car la sagesse nous apprend qu'on ne peut mieux honorer la Divinité qu'en jouissant des dons qu'elle nous a faits.

Ces mots attirèrent l'attention des deux Francs, hôtes du philosophe, sur les préparatifs qui avaient été faits dans ce salon décoré avec goût. Ces apprêts étaient ceux d'un festin à la manière des anciens Romains, et des couches, rangées près d'une table déjà servie, annonçaient que les hommes du moins assisteraient au festin dans l'attitude ordinaire de ce peuple, tandis que des siéges, placés entre ces couches, semblaient dire qu'on s'attendait à voir les dames se conformer aux usages grecs, en s'asseyant pour prendre leur repas. Les plats qui figuraient sur la table n'étaient pas nombreux, mais, sous le rapport de la qualité, ils le cédaient à peine aux mets splendides qui avaient autrefois orné le banquet de Trimalcion, ou aux recherches délicates de la cuisine grecque, ou aux ragoûts succulens et épicés des nations orientales, quel que fût celui de ces arts culinaires auquel on pût donner la préférence. Ce ne fut pas sans un certain air de vanité qu'Agélastès invita ses hôtes à partager le repas d'un pauvre anachorète.

— Nous nous soucions fort peu de mets délicats, répondit le comte ; et la vie que nous menons à présent, comme pèlerins, ne nous permet pas d'être fort difficiles à cet égard. La nourriture des simples soldats nous suffit, à la comtesse et à moi ; car notre volonté serait d'être à chaque instant prêts à livrer bataille, et moins nous employons de temps pour nous préparer au combat, plus nous en sommes charmés. Cependant, asseyons-nous, Bren-

hilda, puisque notre bon hôte le veut ainsi, et prenons à la hâte quelques rafraîchissemens, de peur de perdre un temps qui devrait être autrement employé.

— Pardon, dit Agélastès, mais je vous demande d'attendre un instant jusqu'à l'arrivée de mes autres amis. Les sons de leur musique vous apprennent qu'ils ne sont pas bien loin, et je puis vous garantir qu'ils ne retarderont pas long-temps le moment de votre repas.

— Quant à cela, rien ne nous presse, répondit le comte; et puisque c'est un acte de politesse, selon vous, Brenhilda et moi nous pouvons bien aisément différer notre repas, à moins que vous ne nous permettiez, ce qui, je l'avoue, nous serait plus agréable, de prendre sur-le-champ une bouchée de pain et une coupe d'eau, pour qu'ensuite nous fassions place à des hôtes dont le palais est plus délicat et les liaisons avec vous plus intimes.

— A Dieu ne plaise! dit Agélastès. Jamais des hôtes si respectés ne se sont placés sur ces coussins; et je ne me trouverais pas plus honoré, quand même la famille très sacrée de l'empereur Alexis serait en ce moment à ma porte.

A peine avait-il prononcé ces mots, que les sons d'une trompette, dix fois plus bruyans que les accens de musique qu'ils avaient déjà entendus, et dont on sonnait en face du temple, pénétrant dans l'intérieur à travers le bruit de la cataracte, comme une lame de Damas pénètre à travers une armure, parvinrent à leurs oreilles, comme le tranchant du sabre se fait jour jusqu'à la chair de celui qui porte la cuirasse.

— Vous paraissez surpris ou alarmé, mon père, dit le comte Robert; avez-vous quelque danger à craindre? doutez-vous que nous ne puissions vous protéger?

— Non, répondit Agélastès, votre présence m'inspirerait de la confiance dans tous les périls. Les sons que vous entendez excitent le respect et non la crainte. Ils annoncent que quelques membres de la famille impériale vont être mes hôtes. Mais ne craignez rien, mes nobles amis: ceux dont le regard est la vie sont prêts à répandre leurs faveurs avec profusion sur des étrangers aussi dignes d'être honorés que ceux qu'ils trouveront ici. Cependant mon front doit toucher le seuil de ma porte, pour leur faire l'accueil que je leur dois. A ces mots, il marcha à la hâte vers la porte extérieure du bâtiment.

— Chaque pays a ses usages, dit le comte en suivant son hôte,

tandis que Brenhilda s'appuyait sur son bras, et ils sont si différens, qu'il n'est pas étonnant que chaque pays trouve étranges les coutumes des autres. Cependant, par déférence pour notre hôte, je baisserai mon cimier de la manière qui semble être exigée.

A ces mots, ils suivirent Agélastès dans l'antichambre, où une nouvelle scène les attendait.

CHAPITRE XIII.

Agélastès arriva à la porte avant le comte de Paris et son épouse. Il eut donc le temps de faire ses prostrations devant un énorme animal, alors inconnu aux contrées de l'Occident, mais que tout le monde connaît aujourd'hui sous le nom d'éléphant. Sur son dos était un pavillon ou palanquin, contenant les personnes augustes de l'impératrice Irène et d'Anne Comnène, sa fille. Nicéphore Brienne suivait les princesses à la tête d'un détachement de cavalerie légère, dont les brillantes armures auraient plu davantage au croisé, si elles eussent eu moins un air de richesse inutile et de magnificence efféminée. Les officiers de ce corps suivirent seuls Nicéphore jusqu'à la plate-forme, se prosternèrent tandis que les princesses de la maison impériale descendaient, et ne se relevèrent sous un nuage de panaches flottans et de lances étincelantes, que lorsqu'elles furent sous la plate-forme, en face du bâtiment. Là, la taille imposante de l'impératrice, quoique déjà d'un certain âge, et les formes gracieuses de la belle historienne se dessinèrent avec avantage. Sur le devant, au-dessus d'une forêt de javelines et de cimiers, paraissait le musicien qui sonnait de la trompette sacrée : il s'était posté sur un rocher au-dessus de l'escalier de pierre, et, par quelques sons de son instrument, il avertissait les escadrons placés au-dessous d'arrêter leur marche, et de faire attention aux mouvemens de l'impératrice et de l'épouse du César.

La beauté de la comtesse Brenhilda, et son costume bizarre et à demi masculin, attirèrent l'attention des dames de la famille d'Alexis; mais il s'y trouvait quelque chose de trop extraordinaire pour obtenir leur admiration. Agélastès sentit qu'il fallait qu'il présentât ses hôtes les uns aux autres, s'il voulait que l'harmonie régnât dans cette entrevue.

— Puis-je parler et vivre ? dit-il. Les étrangers armés que vous voyez avec moi sont de dignes compagnons de ces myriades de pèlerins que le désir de mettre un terme aux souffrances des habitans de la Palestine a amenés de l'extrémité occidentale de l'Europe, pour jouir de la protection d'Alexis Comnène, l'aider, puisqu'il lui plaît d'accepter leur aide, à chasser les païens des limites du Saint-Empire, et occuper en leur place cette contrée, comme vassaux de Sa Majesté impériale.

— Nous sommes charmées, digne Agélastès, dit l'impératrice, que vous ayez des bontés pour ceux qui sont disposés à respecter ainsi l'empereur, et nous sommes assez portées à nous entretenir nous-mêmes avec eux, afin que notre fille, qu'Apollon a douée du rare talent de consigner par écrit ce qu'elle voit, puisse connaître une de ces guerrières de l'Ouest, dont la renommée nous a dit tant de choses, et que nous connaissons si peu.

— Madame, dit le comte, je ne puis que vous exprimer franchement ce que je trouve à redire dans l'explication que ce vieillard vient de vous faire des motifs qui nous ont amenés ici. Il est certain que nous ne sommes pas feudataires d'Alexis, et nous n'avions nulle envie de le devenir quand nous avons fait le vœu qui nous a amenés en Asie. Nous y sommes venus parce que nous avions appris que la Terre-Sainte avait été démembrée de l'empire grec par les païens, les Turcs, les Sarrasins et autres infidèles, sur lesquels nous avons dessein de la reconquérir. Les chefs les plus sages et les plus prudens parmi nous ont jugé nécessaire de reconnaître l'autorité de l'empereur, parce que le seul moyen de nous acquitter sûrement de notre vœu était de lui prêter le serment d'allégeance, pour éviter toute querelle entre des états chrétiens. Nous autres, quoique ne dépendant d'aucun monarque sur la terre, nous ne prétendons pas être plus élevés qu'ils ne le sont, et par conséquent nous avons bien voulu consentir à rendre le même hommage.

L'impératrice rougit plusieurs fois d'indignation pendant ce discours, dont bien des passages étaient en opposition directe avec les maximes si fières et si arrogantes de la cour impériale, et dont le ton général tendait à déprécier le pouvoir de l'empereur. Mais Irène avait reçu de son auguste époux l'avertissement secret d'éviter de faire naître ou de saisir des occasions de querelles avec les croisés, qui, quoique prenant l'apparence de sujets, étaient cependant trop pointilleux et trop prompts à s'enflammer pour

qu'on pût sans danger entrer avec eux dans des discussions délicates sur des différences d'opinion. Elle se borna donc à faire une révérence gracieuse, comme si elle eût à peine compris ce que le comte de Paris venait d'expliquer avec une si brusque franchise.

En ce moment l'attitude des principaux personnages qui se trouvaient si inopinément rassemblés indiquait qu'il existait parmi eux un désir égal de faire ensemble une plus ample connaissance, quoiqu'ils semblassent hésiter à qui prendrait le premier la parole.

Agélastès, pour commencer par le maître de la maison, s'était à la vérité relevé de terre, mais sans oser redresser la taille, et il restait devant les princesses de la maison impériale, le corps courbé, la tête baissée, et une main placée entre ses yeux et les leurs, comme un homme qui voudrait garantir sa vue des rayons du soleil qu'il aurait en face. Il attendait ainsi en silence les ordres de celles à qui il semblait croire qu'il aurait manqué de respect en leur proposant d'avancer, se bornant à leur témoigner en général que sa maison et ses esclaves étaient à leurs ordres absolus.

De leur côté, la comtesse de Paris et son époux belliqueux étaient les objets de la curiosité particulière de l'impératrice Irène et de sa docte fille Anne Comnène. Ces deux princesses pensèrent qu'elles n'avaient jamais vu deux échantillons plus remarquables de la force et de la beauté humaine; mais, par un instinct fort naturel, elles préférèrent le port mâle du mari aux attraits de la femme, qui, aux yeux de son sexe, avaient quelque chose de trop fier et de trop mâle pour être tout-à-fait agréables.

Le comte et la comtesse avaient aussi leur objet particulier d'attention dans le groupe qui venait d'arriver; et, pour dire la vérité, cet objet n'était autre que l'animal monstrueux qu'ils voyaient pour la première fois, et qui servait de monture à l'impératrice et à sa fille. La dignité et la magnificence d'Irène, la grâce et la vivacité de la princesse, ne firent aucune impression sur eux, et Brenhilda ne songea qu'à profiter de toutes les occasions pour faire des questions sur l'éléphant, et sur l'usage qu'il faisait de sa trompe, de ses défenses et de ses grandes oreilles.

Une autre personne qui saisit plus à la dérobée l'occasion de regarder Brenhilda avec un degré d'intérêt profond fut le César Nicéphore. Ce prince avait les yeux fixés sur la comtesse française aussi constamment qu'il le pouvait sans attirer l'attention de

son épouse et de sa belle-mère, et sans exciter peut-être leurs soupçons. Il chercha donc à rompre le premier un silence qui commençait à devenir embarrassant. — Il est possible, belle comtesse, dit-il, comme c'est la première fois que vous voyez la reine du monde, que vous n'ayez jamais connu jusqu'ici l'animal singulièrement envieux qu'on appelle éléphant.

— Pardonnez-moi, répondit Brenhilda ; ce savant vieillard m'a montré la représentation de cette étonnante créature, et m'a donné quelques détails à ce sujet.

Tous ceux qui entendirent cette réponse supposèrent que la comtesse décochait un trait de satire contre le philosophe lui-même, à qui l'on avait coutume de donner à la cour le surnom de l'Eléphant.

— Personne ne pouvait décrire cet animal avec plus d'exactitude qu'Agélastès, dit la princesse avec un sourire d'intelligence qui se propagea parmi toute sa suite.

— Il sait qu'il est docile, dévoué et fidèle, dit Agélastès d'un ton respectueux.

— Sans doute, bon Agélastès, dit la princesse, et nous ne devons pas critiquer l'animal qui s'agenouille pour nous recevoir sur son dos. — Venez, belle étrangère, et vous aussi son vaillant époux, ajouta-t-elle en se tournant vers les deux Francs. — Quand vous serez de retour dans votre pays natal, vous pourrez dire que vous avez vu les membres de la famille impériale prendre leur repas, et reconnaître qu'en cela du moins ils sont de la même argile que le reste des mortels, éprouvant leurs plus humbles besoins, et les satisfaisant de la même manière.

— C'est ce que je puis croire fort aisément, dit le comte Robert ; mais je serais plus curieux de voir cet animal étrange prendre sa nourriture.

— Vous verrez plus à votre aise l'éléphant se repaître dans sa loge, dit la princesse en jetant un coup d'œil sur Agélastès.

— Madame, dit Brenhilda, je serais fâchée de refuser une invitation faite avec bienveillance ; mais, sans que nous nous en soyons aperçus, le soleil est considérablement descendu vers l'occident ; et il faut que nous retournions à Constantinople.

— N'ayez aucune crainte, dit la belle historienne ; vous aurez la protection de notre escorte en vous en retournant.

— Crainte ! — escorte ! — protection ! Ce sont des mots que je ne connais pas, Madame. Sachez que mon noble époux, le comte

de Paris, est pour moi une escorte suffisante, et que, quand même il ne serait pas avec moi, Brenhilda d'Aspramont ne craint rien, et sait se défendre elle-même.

— Ma fille, s'écria Agélastès, s'il m'est permis de parler, je vous dirai que vous vous méprenez sur les intentions obligeantes de la princesse, qui s'est exprimée comme si elle eût parlé à une dame de son propre pays. Ce qu'elle désire, c'est d'apprendre de vous quelques-unes des coutumes et des manières des Francs, dont vous offrez en votre personne un si beau modèle; en échange de ces informations, l'illustre princesse se ferait un plaisir de vous procurer l'entrée de ces immenses ménageries où les animaux de toutes les parties du monde habité ont été rassemblés par les ordres de notre empereur Alexis, comme pour satisfaire la docte curiosité de ces philosophes à qui toute la création est connue, depuis le daim de si petite taille qu'il est moins grand qu'un rat ordinaire, jusqu'à cet énorme et singulier habitant de l'Afrique, qui peut brouter la cime d'arbres s'élevant à quarante pieds, quoique la longueur de ses jambes de derrière ne soit pas de la moitié de cette hauteur.

— Cela suffit, dit la comtesse d'un ton assez animé. Mais Agélastès avait entamé un sujet de discussion qui convenait à ses vues.

— Vous y verrez aussi, continua-t-il, cet énorme lézard qui, quoiqu'il ait la même forme que les reptiles qui habitent les marécages des autres pays, et qui n'ont rien de dangereux, est en Egypte un monstre de trente pieds de longueur, qui est revêtu d'écailles impénétrables, et qui pleure sur sa proie quand il la tient, dans l'espoir d'en attirer quelque autre, en imitant les accens plaintifs de l'humanité.

— N'en dites pas davantage, mon père, s'écria la comtesse. — Robert, nous irons, n'est-ce pas, dans l'endroit où l'on peut voir de telles choses.

— Il s'y trouve aussi, dit Agélastès, qui vit qu'il arriverait à son but en mettant en jeu la curiosité des deux étrangers, cet animal monstrueux que la nature a couvert d'une armure qui le rend invulnérable, qui a sur le nez une corne et quelquefois deux, dont la peau a des replis d'une épaisseur immense, et que nul chevalier n'a jamais pu blesser.

— Nous irons, Robert, n'est-ce pas? répéta la comtesse.

— Oui, répondit le comte, et nous apprendrons à ces Orientaux

à juger du sabre d'un chevalier par un seul coup de mon fidèle Tranchefer.

— Et qui sait, ajouta Brenhilda, puisque nous sommes dans un pays d'enchantemens, si quelque individu, languissant sous une forme qui n'est pas la sienne, ne verra pas le charme rompu tout à coup par un coup de cette bonne arme?

— N'en dites pas davantage, mon père, s'écria le comte: nous suivrons cette princesse, puisque tel est son titre, quand même toute son escorte voudrait s'opposer à notre passage, au lieu d'être notre garde, comme elle nous le promet. Car que tous ceux qui m'entendent apprennent que tel est le caractère des Francs, que, lorsqu'on leur parle de dangers et de difficultés, on leur inspire autant de désir de prendre la route qui peut en présenter, que d'autres hommes en ont à suivre le chemin qui peut les conduire au plaisir ou à la fortune.

En prononçant ces mots, le compte frappa de la main sur la poignée de son Tranchefer, comme pour indiquer la manière dont il saurait, au besoin, se frayer un passage. Le cercle des courtisans tressaillit en entendant le bruit retentissant de l'acier, et en voyant l'air de fierté du belliqueux comte Robert. L'impératrice céda à son alarme, en entrant dans l'appartement intérieur du pavillon.

Par une distinction rarement accordée à quiconque n'était pas allié de très près à la famille impériale, Anne Comnène prit le bras du noble comte. — Je vois, dit-elle, que l'impératrice notre mère a honoré la maison du savant Agélastès, en nous indiquant le chemin pour y entrer. C'est donc à moi à vous montrer le savoir-vivre des Grecs. Et en parlant ainsi, elle le conduisit vers le même appartement.

— Ne craignez rien pour votre femme, ajouta-t-elle en voyant le comte regarder autour de lui; de même que nous, le prince Nicéphore se fait un plaisir de montrer des égards aux étrangers, et il conduira la princesse à table. Ce n'est pas l'usage de la famille impériale de manger avec des étrangers, mais nous remercions le ciel de nous avoir donné cette civilité qui ne croit pas se dégrader en s'écartant des règles ordinaires pour faire honneur à un chevalier dont le mérite est aussi distingué que le vôtre. Je sais que le désir de ma mère sera que vous preniez place à table sans cérémonie; et, quoique ce soit une faveur toute particulière, je suis sûre qu'elle obtiendra aussi l'approbation de l'empereur mon père.

— Il en sera ce qu'il vous plaira, Madame, dit le comte Robert. Il y a peu d'hommes à qui je céderais ma place à table, si je ne les avais pas vus en avant de moi sur le champ de bataille. Mais à une dame, et surtout à une dame si belle, je cède volontiers ma place, et je fléchis le genou devant elle, quand j'ai le bonheur de la rencontrer.

La princesse Anne, au lieu d'éprouver quelque embarras en s'acquittant de la fonction extraordinaire, et, comme elle aurait pu le croire, dégradante, d'introduire un chef barbare dans la salle du banquet, se sentit flattée au contraire d'avoir pu faire fléchir un esprit aussi obstiné que le comte Robert; et peut-être même éprouvait-elle un mouvement de vanité satisfaite, en se trouvant momentanément sous sa protection.

L'impératrice Irène était déjà assise au haut bout de la table; elle montra quelque étonnement quand sa fille et son gendre, s'étant placés à sa droite et à sa gauche, invitèrent le comte et la comtesse à prendre place à leur côté, l'un sur une couche, l'autre sur une chaise; mais elle avait reçu de son époux l'ordre le plus strict d'avoir, à tous égards, de la déférence pour les étrangers, et par conséquent elle crut que ce n'était pas le moment d'être très scrupuleuse sur le cérémonial.

La comtesse s'assit près du César, comme il l'y avait engagée, et le comte, au lieu de prendre sur une couche la posture qui était ordinaire aux Romains, s'assit aussi, à la manière européenne, près de la princesse.

— Je ne resterai pas étendu, dit-il en riant, à moins qu'un bon horion ne m'y force; encore faudrait-il que je ne pusse me relever pour le rendre.

On commença alors à s'occuper du repas, et, pour dire la vérité, il parut faire une partie importante de l'ordre du jour. Les officiers qui étaient venus pour remplir leurs diverses fonctions de sommeliers, échansons, écuyers tranchans et dégustateurs de la famille impériale, remplissaient la salle du banquet, et semblaient disputer d'activité en demandant à Agélastès des épices, des assaisonnemens, des sauces et des vins de toute espèce. On aurait dit que la variété et la multiplicité de leurs demandes avaient pour but de mettre à l'épreuve la patience du philosophe. Mais Agélastès, qui avait prévu la plupart de ces exigences, quelque inusitées qu'elles fussent, y satisfit complètement, ou du moins en très grande partie, grâce à l'activité de son esclave Diogènes, sur lequel en même

temps il s'arrangeait de manière à rejeter tout le blâme quand il ne pouvait fournir quelqu'un des objets demandés.

— J'en prends à témoin Homère, dit-il, l'accompli Virgile et l'ingénieux Horace, quelque mesquin que soit ce repas, quelque indigne qu'il soit d'être offert à de pareils hôtes, les instructions par écrit que j'ai données à ce trois fois misérable esclave contenaient l'ordre de tenir prêts tous les ingrédiens nécessaires pour donner à chaque mets la saveur qu'il doit avoir. — Charogne de mauvais augure, pourquoi as-tu placé les cornichons si loin de la hure de sanglier? Pourquoi ces beaux congres ne sont-ils pas entourés d'une quantité suffisante de fenouil? Le divorce que tu as établi entre les écrevisses et le vin de Chio devrait en occasioner un entre ton ame et ton corps, ou tout au moins te faire passer le reste de tes jours dans le pistrinum [1].

Tandis que le philosophe se répandait ainsi en invectives, en imprécations et en menaces contre son esclave, ce que les mœurs du temps ne regardaient pas comme un manque de savoir-vivre, les étrangers pouvaient trouver l'occasion de comparer le petit torrent de son éloquence domestique avec les flots plus nombreux et plus profonds d'adulation dont il inondait ses hôtes. Tout cela se mêlait comme l'huile, le vinaigre et les cornichons dont Diogènes préparait une sauce. Ainsi le comte et la comtesse eurent le moyen d'apprécier le bonheur et la félicité réservés à ces esclaves, que le tout-puissant Jupiter, dans la plénitude de sa compassion pour eux, et en récompense de leurs bonnes mœurs, avait destinés à servir un philosophe. Ils prirent leur part du banquet, mais ils eurent fini avec une rapidité qui surprit non-seulement le philosophe, mais ses hôtes de la famille impériale.

Le comte se servit nonchalamment du plat qui se trouvait près de lui, et but une coupe de vin sans s'inquiéter s'il était de l'espèce que les Grecs se faisaient un cas de conscience de boire avec ce mets particulier. Il déclara ensuite qu'il ne prendrait plus rien, et les instances obligeantes de sa voisine Anne Comnène ne purent le déterminer à toucher à aucun des mets qu'elle lui offrait, comme étant rares et délicats. La comtesse mangea encore plus modérément, d'un seul plat, celui qui lui parut apprêté le plus simplement, et qui était devant elle, et prit, dans une coupe de cristal, de l'eau, qu'elle colora de vin, à la prière réitérée du César. Ils

1. Lieu où les esclaves, chez les Romains, étaient occupés à moudre du blé.

cessèrent alors tous deux de prendre part au festin, et, le dos appuyé sur leur chaise, ils s'occupèrent à regarder les autres convives, qui faisaient libéralement honneur au repas.

Un synode moderne de gourmands aurait à peine égalé la famille impériale de Constantinople, assistant à un banquet philosophique, soit pour les connaissances profondes qu'elle déployait dans la science gastronomique dans toutes ses branches, soit pour le zèle pratique qu'elle mettait à en analyser les résultats. A la vérité, les dames ne mangèrent beaucoup d'aucun mets, mais elles goûtèrent de chacun de ceux qui leur furent offerts, « et leur nom était Légion. » Cependant en assez peu de temps, comme le dit Homère, la rage de la soif et de la faim se trouva apaisée, ou, plus probablement, la princesse Anne se lassa d'attirer si peu l'attention de son voisin, qui, joignant une haute renommée à un extérieur très prévenant, était un homme par lequel très peu de dames auraient voulu être négligées. Il n'y a, dit notre père Chaucer, aucune nouvelle mode qui ne ressemble à une ancienne; et les efforts que fit Anne Comnène pour entrer en conversation avec le comte franc pourraient se comparer aux tentatives d'une dame à la mode de nos jours pour entamer un entretien avec le merveilleux assis à son côté, et paraissant plongé dans un accès de distraction. — Nous vous avons fait entendre les sons de la musique, lui dit la princesse, et vous n'avez pas dansé! Nous avons chanté le chœur d'*Evoé! Evoé!* et vous ne voulez honorer ni Comus ni Bacchus! Devons-nous vous regarder comme un adorateur des Muses, au culte desquelles, comme à celui de Phœbus, nous avons nous-même la prétention d'être dévouée?

—Belle dame, répondit le Franc, ne soyez pas offensée si je vous dis, une fois pour toutes, et en termes très clairs, que je suis chrétien; que je crache à la figure d'Apollon, de Comus et de Bacchus, et de toutes les autres divinités païennes, et que je les défie.

— Quelle cruelle interprétation de quelques mots inconsidérés! dit la princesse. Je n'ai parlé des dieux de la musique, de la poésie et de l'éloquence, que comme portant des noms honorés par nos divins philosophes, et qui servent encore à distinguer les sciences et les arts auxquels ils présidaient : et le comte y trouve sérieusement une violation du second commandement! Que Notre-Dame nous protége! Il faut que nous prenions garde à nos paroles, puisqu'elles sont interprétées si sévèrement!

Le comte écouta la princesse en souriant. — Je n'avais nul dessein de vous offenser, Madame, lui dit-il, et je ne voudrais pas donner à vos expressions un sens qui ne serait pas très louable et très innocent. Je supposerai donc que votre discours ne contenait rien qu'on puisse critiquer ou blâmer. Vous êtes, à ce que j'ai appris, une de ces personnes qui, comme notre digne hôte, mettent par écrit l'histoire et les faits des temps belliqueux dans lesquels vous vivez, et qui transmettent à la postérité qui nous remplacera la connaissance des exploits qui ont eu lieu de nos jours. Je respecte la tâche à laquelle vous vous êtes consacrée, et je ne sais pas ce qu'une dame pourrait faire de mieux pour mériter la reconnaissance des siècles futurs, à moins que, comme mon épouse Brenhilda, elle n'eût accompli elle-même les hauts faits qu'elle décrivit. — Et, soit dit en passant, Brenhilda regarde en ce moment son voisin de table comme si elle voulait se lever et le quitter. Il lui tarde de se rendre à Constantinople, et, avec votre permission, Madame, je ne puis souffrir qu'elle y aille seule.

— C'est ce que vous ne ferez ni l'un ni l'autre, répondit Anne Comnène, puisque nous allons incessamment retourner tous dans la capitale, pour vous faire voir ces merveilles de la nature qui ont été rassemblées en grand nombre par les soins et la munificence de l'empereur notre père. — Si mon époux semble avoir offensé la comtesse, ne croyez pas que ce soit avec intention. Au contraire, mieux vous le connaîtrez, plus vous verrez qu'il est un de ces hommes simples qui sont si malheureux en voulant s'acquitter des devoirs de la politesse, que ceux à qui ils adressent leurs civilités les reçoivent fréquemment dans un sens tout opposé.

Cependant la comtesse de Paris s'était levée de table, et elle refusa de s'y rasseoir. Agélastès et ses hôtes de la famille impériale se virent donc dans la nécessité ou de permettre aux étrangers de partir, ce qu'ils ne semblaient pas disposés à faire, ou d'employer la force pour les retenir, ce qui n'aurait peut-être été ni agréable ni prudent; ou enfin d'oublier l'étiquette du rang et de partir avec eux, en ayant soin de sauver leur dignité en prenant l'initiative du départ, quoiqu'il eût lieu par suite de la volonté des étrangers obstinés. Tout fut en mouvement sur-le-champ, et l'on n'entendit plus que tumulte, cris et querelles parmi les soldats et les officiers, qui se trouvèrent forcés d'interrompre leur repas au moins deux heures plus tôt que le plus âgé d'entre eux ne se sou-

venait de l'avoir jamais fait en pareille occasion. Un nouvel arrangement du cortége impérial sembla aussi se faire d'un consentement mutuel.

Nicéphore Brienne monta sur l'éléphant, et y resta à côté de son auguste belle-mère. Agélastès, sur un palefroi dont l'allure tranquille lui permettait de prolonger à son gré les harangues philosophiques, marcha à côté de la comtesse Brenhilda, qu'il prit pour le principal but de son éloquence. La belle historienne, quoiqu'elle voyageât ordinairement en litière, préféra, en cette occasion, un coursier plein d'ardeur, qui lui permît de marcher du même pas que le comte Robert de Paris, dont elle semblait vouloir frapper sinon le cœur, du moins l'imagination. La conversation entre l'impératrice et son gendre ne mérite pas un compte détaillé. Ce fut un tissu de critiques sur les manières et la conduite des Francs, et l'expression du désir qu'ils fussent bientôt transportés hors de l'empire grec, et qu'ils n'y revinssent jamais. Tel fut du moins le ton que prit l'impératrice; et le César ne trouva pas à propos de montrer plus de tolérance pour ces étrangers. De son côté, Agélastès fit un long détour avant d'arriver au sujet sur lequel il désirait faire tomber la conversation. Il parla de la ménagerie de l'empereur comme d'une superbe collection d'histoire naturelle, et donna des louanges à diverses personnes de la cour, qui avaient entretenu dans Alexis Comnène ce goût sage et philosophique. Mais enfin il abandonna l'éloge de tous les autres pour appuyer sur celui de Nicéphore Brienne, à qui, dit-il, la ménagerie de Constantinople était redevable des principaux trésors qu'elle contenait.

— J'en suis charmée, dit la hautaine comtesse sans baisser la voix et sans affecter aucun changement de manières; je suis charmée qu'il soit en état de faire quelque chose de mieux que de chuchoter aux oreilles de jeunes femmes étrangères. Croyez-moi: s'il donne tant de licence à sa langue avec les femmes de mon pays que les circonstances peuvent amener ici, il en trouvera quelqu'une qui le jettera dans la cataracte qu'on voit ici près.

— Pardon, belle dame, dit Agélastès; il n'y a pas une femme dont le cœur puisse méditer une action aussi atroce contre un aussi bel homme que le césar Nicéphore Brienne.

— N'y comptez pas trop, mon père, répondit la comtesse offensée; car, par ma sainte pàtrone Notre-Dame des Lances-Rompues! si ce n'eût été en considération de ces deux dames, qui ont

paru vouloir montrer quelques égards pour mon mari et pour moi, ce Nicéphore aurait été seigneur des Os Rompus, aussi bien qu'aucun César qui ait porté ce titre depuis le grand Jules.

D'après une déclaration si explicite, le philosophe commença à concevoir quelque crainte personnelle pour lui-même. Il se hâta de détourner la conversation, ce qu'il fit avec beaucoup de dextérité; et il raconta à l'amazone l'histoire d'Héro et de Léandre, pour lui faire oublier l'affront qu'elle avait reçu.

Pendant ce temps, le comte Robert de Paris était accaparé, s'il est permis de se servir de cette expression, par la belle Anne Comnène. Elle lui parla sur tous les sujets possibles, sans doute plus ou moins bien, mais se croyant fort en état de les discuter tous avec la même habileté. Le bon comte aurait secrètement désiré que sa compagne fût couchée tranquillement à côté de la princesse enchantée de Zulichium. Anne Comnène joua, tant bien que mal, le rôle de panégyriste des Normands; jusqu'à ce que le comte, las de l'entendre caqueter de ce qu'elle connaissait à peine, l'interrompit brusquement :

— Madame, dit-il, quoiqu'on nous appelle quelquefois ainsi, mes soldats et moi, cependant nous ne sommes pas Normands. Les Normands sont venus ici, formant un corps nombreux et séparé de pèlerins, sous les ordres de leur duc Robert, homme plein de valeur, quoique d'un esprit faible, extravagant et inconsidéré. Je n'ai rien à dire contre leur réputation de bravoure. Ils conquirent, du temps de nos pères, un état beaucoup plus considérable que le leur, et qu'on appelle Angleterre. Je vois que vous avez à votre solde quelques naturels de ce pays, sous le nom de Varangiens. Quoique vaincus par les Normands, comme je viens de vous le dire, ils forment cependant une race intrépide, et nous ne regarderions pas comme un déshonneur de combattre dans les mêmes rangs. Quant à nous, nous sommes ces vaillans Francs qui avaient leur demeure sur les rives orientales du Rhin et de la Saale, et qui furent convertis à la foi chrétienne par le célèbre Clovis. Nous sommes assez nombreux et assez braves pour reconquérir la Terre-Sainte, quand même tout le reste de l'Europe resterait neutre dans cette querelle.

Rien peut-être n'est plus mortifiant pour la vanité d'une personne comme la princesse, que d'être convaincue d'une erreur insigne au moment où elle s'applaudit d'être particulièrement bien informée.

— Un misérable esclave, qui, je suppose, ne savait ce qu'il disait, dit Anne Comnène, m'a fait croire que les Varangiens étaient ennemis naturels des Normands. Je le vois marcher en ce moment à côté d'Achillès Tatius, chef de son corps. — Officiers, faites-le venir ici ! — Je veux dire cet homme de grande taille, qui appuie sa hache sur son épaule.

Hereward, facile à distinguer par la place qu'il occupait à la tête du détachement des gardes, fut averti de se rendre en présence de la princesse. Il lui fit le salut militaire, non sans froncer un peu les sourcils, quand il vit l'air hautain du Français, qui était à cheval près d'Anne Comnène.

— Ou je t'ai mal compris, soldat, dit Anne Comnène, ou tu m'as dit, il y a environ un mois, que les Normands et les Francs étaient le même peuple, et également ennemis de la race dont tu sors.

— Les Normands sont nos ennemis, Madame, répondit Hereward, et ce sont eux qui nous ont chassés de notre pays natal. Les Francs sont soumis au même seigneur suzerain que les Normands, et par conséquent ils ne peuvent ni aimer les Varangiens ni en être aimés.

— Brave homme, dit le comte, vous faites injure aux Francs, et vous attribuez, quoique assez naturellement, aux Varangiens un degré d'importance qui ne leur appartient pas, quand vous supposez qu'une race qui a cessé, depuis plus d'une génération, d'exister comme nation indépendante, peut être un objet d'intérêt ou de ressentiment pour des hommes comme nous.

— Je connais parfaitement l'orgueil qui vous remplit le cœur, répondit le Varangien, et la préséance que vous vous attribuez sur ceux qui n'ont pas été aussi fortunés que vous dans la guerre. Mais c'est Dieu qui nous abat et qui nous élève, et le monde n'offre pas une perspective qui serait plus agréable aux Varangiens, que de se voir aux prises, cent contre cent, contre les Normands oppresseurs, ou contre leurs modernes compatriotes, les présomptueux Français ; et que Dieu juge quel parti mérite la victoire !

— Vous vous prévalez insolemment du hasard qui vous fournit une occasion imprévue de braver un homme de mon rang.

— Mon chagrin et ma honte sont que cette occasion ne soit pas complète, et que je sois chargé d'une chaîne qui ne me permet pas de vous dire : Tue-moi, ou je te tuerai avant que nous quittions cette place !

— Fou à tête chaude! quel droit peux-tu avoir à l'honneur de mourir de ma main? Tu as perdu l'esprit, ou tu t'es gorgé d'ale au point de ne plus savoir à quoi tu penses, ni ce que tu dis!

— Tu mens! s'écria le Varangien, quoiqu'un tel reproche soit la plus grande injure pour ta race.

Le Français, avec un mouvement aussi rapide que la pensée, porta la main sur son sabre, mais il l'en retira sur-le-champ, et dit avec un air de dignité: — Tu ne peux m'offenser.

— Mais tu m'as offensé, répliqua l'exilé, et d'une manière que tu ne peux réparer que les armes à la main.

— Où? — comment? demanda le comte. Mais il est inutile de faire des questions auxquelles tu n'es pas en état de répondre raisonnablement.

— Tu as aujourd'hui fait un affront mortel à un grand prince, que ton maître appelle son allié, et qui t'avait reçu avec toutes les marques de l'hospitalité. Tu l'as insulté comme un paysan en insulterait un autre dans une foire; et tu lui as fait cette honte en présence de ses princes et de ses chefs, et des nobles de toutes les cours de l'Europe.

— Si ton maître a regardé ma conduite comme un affront, c'était à lui d'en montrer son ressentiment.

— Mais les mœurs de son pays ne le permettaient pas. D'ailleurs, nous autres fidèles Varangiens, nous nous regardons comme tenus, par notre serment, tant que nous serons au service de l'empereur grec, de défendre son honneur pouce à pouce, comme son territoire pied à pied. Je te dis donc, sire chevalier, sire comte, ou quel que soit le titre que tu te donnes, qu'il y a une querelle à mort entre toi et la garde impériale varangienne, jusqu'à ce que tu aies loyalement combattu corps à corps un desdits gardes varangiens, quand le devoir et l'occasion le permettront; — et alors, que Dieu montre le bon droit!

Comme cette conversation avait lieu en français, les officiers impériaux, qui étaient à portée de l'entendre, ne la comprirent pas, et la princesse, qui attendait avec quelque surprise la fin de cette conférence, dit enfin au comte avec un ton d'intérêt: — J'espère que vous sentez que la condition de ce pauvre homme le place à une trop grande distance de vous pour que vous l'admettiez à ce qu'on appelle un combat chevaleresque?

— Sur une telle question, répondit Robert, je n'ai qu'une réponse à faire à toute dame qui ne se couvre pas d'un bouclier

comme ma Brenhilda, qui ne porte pas un sabre à son côté, et qui n'a pas dans son sein le cœur d'un chevalier.

— Et en supposant, pour un instant, que j'eusse de tels droits à votre confiance, que me répondriez-vous ?

— Je ne puis avoir de grands motifs pour le cacher. Ce Varangien est un homme brave, et ne manque pas de vigueur. Il est contraire à mon vœu de refuser son défi ; et je dérogerai peut-être à mon rang en l'acceptant. Mais le monde est grand, et l'on y chercherait en vain un homme qui ait vu Robert de Paris éviter la rencontre d'un antagoniste. Je chercherai quelque brave officier des gardes de l'empereur grec pour faire savoir à ce pauvre diable, qui nourrit une si étrange ambition, que ses désirs seront satisfaits.

— Et alors ?

— Et alors, comme ce brave homme vient de le dire lui-même, que Dieu montre le bon droit !

— Ce qui veut dire que si mon père a un officier de ses gardes assez plein de zèle pour favoriser un dessein si pieux et si raisonnable, il faut que l'empereur perde un allié, en la foi duquel il a toute confiance, ou un brave et fidèle soldat de sa garde du corps, qui s'est distingué personnellement en plusieurs occasions ?

— Je suis charmé d'apprendre que cet homme jouit d'une telle réputation. Dans le fait, son ambition devait avoir quelque fondement. Plus j'y réfléchis, plus je pense qu'au lieu de déroger à mon rang, je ferai un acte de générosité en accordant à un pauvre exilé, dont les sentimens sont si élevés et si nobles, tous les priviléges d'un homme de haute naissance, priviléges que certaines gens, nés dans le rang le plus éminent, sont trop lâches pour les faire valoir eux-mêmes. Ne craignez pourtant rien, noble princesse ; le défi n'est pas encore accepté ; et quand il le serait, l'événement est entre les mains de Dieu. Quant à moi, dont le métier est la guerre, l'idée que j'ai une affaire si sérieuse à vider avec cet homme résolu me détournera d'autres querelles moins honorables, dans lesquelles le manque d'occupation pourrait m'entraîner.

La princesse ne fit aucune observation, ayant résolu de faire en particulier des recommandations à Achillès Tatius, pour l'engager à prévenir une rencontre qui pouvait être fatale à l'un ou à l'autre des deux braves champions. L'obscurité couvrait alors la ville devant laquelle ils se trouvaient, mais on la voyait en même temps sortir des ténèbres, grâce aux lumières qui éclairaient les

maisons des habitans. La cavalcade y entra par la Porte d'Or, où le digne centurion mit sa garde sous les armes pour la recevoir.

— Il faut maintenant que nous vous quittions, belles dames, dit le comte quand les deux princesses et le César, ayant mis pied à terre, furent devant la petite porte du palais de Blaquernal, et que nous trouvions, comme nous le pourrons, le logement que nous avons occupé la nuit dernière.

— Avec votre permission, il n'en sera rien, dit l'impératrice; il faut que vous consentiez à prendre votre souper, et le repos dont vous avez besoin, dans un appartement plus digne de votre rang. Et vous aurez même pour quartier-maître un membre de la famille impériale, qui a été votre compagnon de voyage.

Le comte entendit l'invitation de l'impératrice avec un désir prononcé d'accepter l'hospitalité qui lui était si cordialement offerte. Quoiqu'il fût aussi épris que possible des charmes de sa Brenhilda, et que l'idée de lui préférer une autre beauté ne fût jamais entrée dans sa tête, cependant il s'était naturellement trouvé flatté des attentions d'une femme d'une beauté distinguée et d'un très haut rang, et les louanges dont la princesse l'avait accablé n'avaient pas été entièrement perdues. Il n'était plus dans la même humeur où le matin l'avait trouvé, disposé à outrager la sensibilité de l'empereur, et à insulter à sa dignité. Il s'était laissé gagner par l'adresse insinuante dont Agélastès avait pris des leçons dans les écoles de philosophie, et que la belle princesse devait à la nature. Il accepta donc l'offre de l'impératrice d'autant plus volontiers, que l'obscurité ne lui permit pas de remarquer le nuage de mécontentement qui se manifesta sur le front de Brenhilda. Quelle qu'en fût la cause, elle ne se soucia pas de l'exprimer, et les deux époux étaient à peine entrés dans ce labyrinthe de chambres et de corridors qu'Hereward avait parcouru quelque temps auparavant, quand un chambellan et une dame d'atours richement vêtus s'agenouillèrent devant eux, et les invitèrent à les suivre dans un autre appartement pour mettre ordre à leur toilette avant de paraître devant l'empereur. Brenhilda jeta un coup d'œil sur sa robe et sur ses armes qui étaient tachées du sang du Scythe insolent; et, tout amazone qu'elle était, elle sentit quelque honte d'un costume si négligé et si peu convenable à la circonstance. L'armure du chevalier était également ensanglantée et en désordre.

— Qu'on dise à Agathe, la jeune fille qui me sert d'écuyer, de

venir me trouver, dit la comtesse. Elle seule est habituée à m'aider à me désarmer et à me déshabiller.

— Que Dieu soit loué! pensa la dame d'atours de la cour grecque; je n'aurai pas à m'occuper d une toilette pour laquelle les instrumens les plus nécessaires seraient des marteaux et des tenailles de forgeron.

— Qu'on dise à Marcion, mon écuyer, dit le comte, de m'apporter ma cotte de mailles argent et bleu, que j'ai gagnée au comte de Toulouse [1] dans une gageure.

— Ne pourrai-je avoir l'honneur de détacher votre armure? dit un courtisan superbement vêtu, qui portait sur lui quelques marques des fonctions qu'il exerçait comme écuyer armurier; c'est moi qui mets celle de l'empereur lui-même, que son nom soit sacré!

— Et combien de clous as-tu jamais rivés au besoin avec cette main qui semble n'avoir jamais été lavée qu'avec du lait de roses, et avec ce jouet d'enfant? lui demanda le comte en lui saisissant une main, et en lui montrant un marteau à manche d'ivoire et à tête d'argent, passé dans un tablier de peau de chevreuil d'une blancheur éclatante, et qui était le signe officiel de ses fonctions. Le Grec recula avec quelque confusion. Sa main serre comme des tenailles, dit-il à un autre officier du palais.

Pendant que cette petite scène se passait à l'écart, l'impératrice, sa fille et son gendre avaient quitté leurs hôtes, sous prétexte d'aller changer de costume. Un instant après, Agélastès reçut ordre de se rendre en présence de l'empereur; et les deux époux furent conduits dans deux appartemens séparés, mais donnant l'un dans l'autre, somptueusement meublés, et qui étaient destinés à leur usage. Nous les y laisserons quelques instans, prenant, à l'aide de leurs propres domestiques, le costume que leurs idées leur représentaient comme le plus convenable pour une grande occasion; les officiers de la cour grecque s'abstenant avec grand plaisir d'une tâche qu'ils regardaient comme presque aussi formidable que d'assister au coucher d'un tigre royal ou de son épouse.

Agélastès trouva l'empereur arrangeant avec soin son habit de cour le plus magnifique; car, de même qu'à la cour de Pékin, le changement de costume formait une grande partie du cérémonial observé à celle de Constantinople.

1. Raymond, comte de Toulousé et de Saint-Gilles, duc de Carbone, et marquis de Provence, était un guerrier avancé en âge, qui avait acquis une grande renommée pendant les guerres des Sarrasins en Espagne. Il était chef des croisés du sud de la France. Son titre de Saint-Gilles est changé par Anne Comnène en celui de *Sangèles*; c'est toujours par ce nom qu'il est mentionné dans l'Alexiade.

— Tu as parfaitement réussi, sage Agélastès, dit Alexis au philosophe, tandis que celui-ci s'approchait avec force génuflexions et prostrations, parfaitement réussi, dis-je ; il ne fallait rien moins que ton esprit et ton adresse pour séparer du reste de leur troupeau ce taureau indompté, et cette génisse qui ne connaît pas encore le joug. Si nous obtenons de l'influence sur eux, nous aurons, d'après tout ce qu'on dit, un fort parti en notre faveur parmi ceux qui les regardent comme les plus braves des braves.

— Mon humble intelligence, dit Agélastès, aurait été infiniment au-dessous des moyens d'exécution d'un plan conçu avec tant de prudence et de sagacité, s'il ne m'eût été suggéré et tracé par la sagesse de Votre Majesté impériale et très sacrée.

— Nous savons, reprit Alexis, que nous avons le mérite d'avoir conçu le projet de nous assurer de ces deux individus, soit comme alliés volontaires, soit comme otages détenus de force. Leurs amis, avant de s'apercevoir de leur absence, seront occupés de leur guerre contre les Turcs, et il ne leur sera pas possible, si le diable leur en suggérait l'idée, de prendre les armes contre le Saint-Empire. Ainsi donc, Agélastès, nous aurons obtenu des otages au moins aussi importans et aussi précieux que l'aurait été le comte de Vermandois, si le terrible Godefroy de Bouillon ne m'eût obligé à lui rendre la liberté en me menaçant d'une guerre soudaine.

— Pardon, dit Agélastès, si j'ajoute une autre raison à celles qui se présentent si heureusement à l'appui de votre auguste résolution. Il est possible qu'en observant les plus grandes précautions et les plus grands égards envers ces étrangers, nous finissions par nous les attacher véritablement.

— Je vous comprends, je vous comprends, dit l'empereur. Ce soir même nous nous montrerons à ces deux étrangers dans notre salle d'audience impériale, sous le costume le plus brillant que pourra nous fournir notre garde-robe. Les lions de Salomon rugiront, l'arbre d'or des Comnènes déploiera ses merveilles, et les faibles yeux de ces Francs seront éblouis de la splendeur de notre empire. Un tel spectacle ne peut que faire une profonde impression sur leur esprit, et les disposer à devenir les alliés et les serviteurs d'une nation bien plus puissante, plus habile et plus riche que la leur. — Tu as quelque chose à dire, Agélastès. Les années et de longues études t'ont donné de la sagesse. Quoique nous ayons énoncé notre opinion, tu peux dire la tienne et vivre.

Trois fois de suite, et à trois reprises différentes, Agélastès

avait baissé le front jusqu'aux pans des vêtemens de l'empereur, et il semblait fort embarrassé pour trouver des expressions qui indiquassent une opinion différente de celle de son souverain, sans pourtant avoir l'air de le contredire formellement.

— Les mots sacrés par lesquels Votre Majesté vient d'énoncer son opinion très juste et très exacte, ne peuvent être niés ni contredits, si quelqu'un avait assez de vanité pour essayer d'y répondre. Qu'il me soit pourtant permis de lui faire observer qu'on emploie inutilement les plus sages argumens quand on parle à ceux qui sont incapables d'entendre la raison, comme il serait inutile de montrer à un aveugle un morceau précieux de peinture, ou, comme le dit l'écriture, de chercher à gagner une truie en lui offrant une pierre précieuse. La faute, en pareil cas, doit donc être attribuée, non au défaut d'exactitude de votre raisonnement sacré, mais au caractère obtus et pervers des Barbares auxquels il s'adresse.

— Parle plus clairement, dit l'empereur. Combien de fois faudra-t-il te dire que, dans les circonstances où nous avons réellement besoin de conseils, nous savons que nous devons consentir à sacrifier le cérémonial !

— En ce cas, reprit Agélastès, je vous dirai, en termes bien clairs, que ces Barbares d'Europe ne ressemblent à aucun autre peuple de l'univers, soit relativement aux choses qu'ils regardent d'un œil de convoitise ; soit par rapport à celles qui devraient leur causer un salutaire effroi. Les trésors de ce noble empire, en excitant leur cupidité, ne leur inspireraient que le désir de faire la guerre à une nation qui possède tant de richesses, et qui, suivant les calculs de leur amour-propre excessif, a moins de force pour se défendre, qu'ils ne s'en croient pour l'attaquer. Tel est, par exemple, Bohémond d'Antioche, et tels sont bien des croisés moins habiles et moins adroits qu'il ne l'est. Car je n'avais pas besoin de dire à votre divinité impériale qu'il regarde son intérêt personnel comme devant être le seul guide de sa conduite dans cette guerre extraordinaire, et par conséquent vous pouvez calculer sa marche avec certitude quand vous savez une fois précisément de quel point de l'horizon part le vent d'égoïsme et de cupidité qui souffle sur lui. Mais il se trouve parmi les Francs des esprits d'une nature bien différente, et sur lesquels il faut faire agir l'influence de motifs d'une tout autre espèce, si l'on veut diriger leurs actions et maîtriser les principes qui les gouvernent. Si cette liberté m'était

permise, je prierais Votre Majesté de réfléchir à la manière dont un jongleur de votre cour en impose aux yeux des spectateurs, et cependant déguise avec soin les moyens qu'il emploie pour produire illusion. Ces gens — je veux dire ceux de ces croisés qui ont l'esprit plus élevé, et qui agissent d'après les principes de la doctrine qu'ils appellent chevalerie; — ces gens-là, dis-je, méprisent la soif de l'or, et regardent ce métal en lui-même comme inutile et méprisable, à moins qu'il ne serve à orner la poignée de leur épée, ou à fournir à des dépenses indispensables. Ils dédaignent, raillent et méprisent l'homme qui peut se laisser émouvoir par la cupidité, et ils le comparent, dans la bassesse de ses désirs, au plus vil serf qui ait jamais suivi la charrue ou manié la bêche. En même temps, s'il arrive qu'ils aient véritablement besoin d'or, ils ne font pas beaucoup de cérémonie pour en prendre partout où ils peuvent en trouver. Ainsi, il n'est facile ni de les gagner en leur prodiguant des sommes d'or, ni de les forcer à la complaisance en leur refusant ce que les circonstances peuvent leur rendre nécessaire. Dans le premier cas, ils n'attachent aucun prix au don qui leur est fait d'un vil métal jaune; dans le second, ils sont habitués à prendre ce dont ils ont besoin.

— Un vil métal jaune! répéta Alexis : donnent-ils ce nom injurieux à ce noble métal, également respecté par les Romains et par les Barbares, par le riche et le pauvre, le grand et le petit, le prêtre et le laïque; pour la possession duquel tout le genre humain intrigue, cabale, complote, combat, et se damne corps et ame? ils sont fous, Agélastès, complètement fous. Les périls, les dangers, les peines et les châtimens sont les seuls argumens auxquels puissent être accessibles les hommes qui sont au-dessus de l'influence universelle qui domine tous les autres.

— Et ils ne sont pas plus accessibles à la crainte qu'à l'intérêt, ajouta Agélastès. Ils sont, dès l'enfance, habitués à maîtriser ces passions qui ont tant d'influence sur les ames ordinaires : la cupidité qui pousse en avant, et la crainte qui retient en arrière. Cela est si vrai que ce qui serait attrayant pour d'autres hommes, a besoin, pour les intéresser, d'être relevé par l'assaisonnement d'un extrême danger. Par exemple, j'ai raconté au héros même de notre entretien une légende d'une princesse de Zulichium, endormie par enchantement, belle comme un ange, et attendant le chevalier fortuné qui, en rompant le charme et en l'éveillant, doit devenir maître de sa personne, de son royaume de Zulichium et de ses

immenses trésors; et, Votre Majesté impériale voudra-t-elle me croire? je pus à peine lui faire écouter mon histoire, et lui faire prendre quelque intérêt à cette aventure, avant de l'avoir assuré qu'il aurait à combattre un dragon ailé, en comparaison duquel tous ceux dont il est question dans les romans des Francs ne sont que des mouches.

— Et cette circonstance émut-elle notre héros? demanda l'empereur.

— Elle l'émut tellement, répondit le philosophe, que, si je n'eusse malheureusement, par une description un peu vive, éveillé la jalousie de sa Penthésilée de comtesse, il aurait oublié la croisade et tout ce qui s'ensuit pour aller chercher Zulichium et sa souveraine endormie.

— En ce cas, dit l'empereur, nous avons dans notre empire, — et tu m'en fais comprendre l'avantage! — un nombre immense de conteurs d'histoire qui ne partagent nullement ce noble mépris de l'or, qui est le propre des Francs, mais qui, pour une couple de besans, mentiraient au diable et le battraient par-dessus le marché. Si par ce moyen nous pouvions, comme disent les marins, gagner l'avantage du vent sur les Francs!

— La discrétion est nécessaire au plus haut degré, reprit Agélastès. Mentir tout simplement n'est pas une chose bien difficile, c'est uniquement s'écarter de la vérité, ce qui est à peu près la même chose que de manquer le but en tirant de l'arc quand tout l'horizon, un seul point excepté, est également ouvert à la flèche du tireur. Mais pour faire agir le Franc comme on le désire, il faut connaître parfaitement son caractère et ses dispositions, avoir une grande prudence, beaucoup de présence d'esprit, et la versatilité la plus adroite pour passer d'un sujet à un autre. Si je n'avais été moi-même sur le qui-vive, j'aurais pu payer cher le moindre faux pas fait pour le service de Votre Majesté, et être jeté dans ma cataracte par la virago que j'avais offensée.

— Une vraie Thalestris! dit l'empereur. J'aurai soin de ne pas lui donner de sujet d'offense.

— Si je puis parler et vivre, ajouta le philosophe, le césar Nicéphore Brienne ferait bien de prendre la même précaution.

— Nicéphore, dit l'empereur, doit arranger cette affaire avec notre fille, je lui ai toujours dit qu'elle lui lit un peu trop de cette histoire dont une couple de pages suffiraient pour amuser un moment : mais il faut en convenir, Agélastès, n'entendre que cela

tous les jours, c'est de quoi épuiser la patience d'un saint! — Oublie que tu m'as entendu parler ainsi, bon Agélastès; et surtout ne t'en souviens pas en présence de notre épouse et de notre fille.

— Du reste, dit Agélastès, les libertés que se permit le César n'excédaient pas les bornes d'une galanterie innocente. Mais quant à la comtesse, je dois le dire, c'est une femme dangereuse. Elle a tué aujourd'hui le Scythe Toxartis d'un seul coup sur la tête, et ce coup ne semblait qu'une chiquenaude.

— Ah! s'écria l'empereur, j'ai connu ce Toxartis, et il est assez probable qu'il a mérité son sort, car c'était un maraudeur audacieux et sans scrupule. Cependant garde note de cet évènement, de la manière dont il est arrivé, des noms des témoins, etc., afin que, si cela est nécessaire, nous puissions représenter ce fait à l'assemblée des croisés, comme un acte d'agression de la part du comte et de la comtesse de Paris.

— J'espère, dit Agélastès, que Votre Majesté Impériale ne renoncera pas aisément à l'occasion d'attirer sous son étendard des personnes d'une si haute renommée dans la chevalerie. Il ne vous en coûterait que bien peu de leur donner quelque île grecque, valant cent fois leur misérable comté de Paris. Et si vous la leur donniez sous la condition d'en chasser les Infidèles ou les rebelles qui peuvent en avoir obtenu la possession temporaire, cette donation ne leur en serait que plus agréable. Je n'ai pas besoin de dire que tout ce que le pauvre Agélastès peut avoir de connaissances, de sagesse et d'expérience, est à la disposition de Votre Majesté Impériale.

L'empereur garda le silence un instant, et dit ensuite comme après avoir bien réfléchi : — Digne Agélastès, j'ose me fier à toi dans cette affaire difficile et un peu dangereuse, mais j'exécuterai mon projet de leur faire voir les lions de Salomon, et l'arbre d'or de notre maison impériale.

— On ne peut y faire aucune objection. Seulement que Votre Majesté se souvienne de ne leur montrer qu'un petit nombre de gardes, car ces Francs ressemblent à un coursier plein d'ardeur. Quand il est tranquille, on peut le conduire avec un fil de soie; mais une bride d'acier ne pourrait le retenir quand il a pris de l'ombrage ou conçu des soupçons, ce que les Francs ne manqueraient pas de faire s'ils voyaient autour d'eux beaucoup d'hommes armés.

— Je serai prudent sur ce point, aussi bien que sur d'autres. —

Agite la sonnette d'argent, Agélastès, pour avertir les officiers de notre garde-robe.

— Encore un mot pendant que nous sommes seuls. Votre Majesté Impériale veut-elle me confier la direction de la ménagerie ou de la collection d'animaux extraordinaires?

— Tu me préviens, dit l'empereur en prenant un cachet portant l'empreinte d'un lion, avec la légende : *Vicit leo ex tribu Judæ.* — Ceci, ajouta-t-il, te donnera le commandement de notre ménagerie. Et maintenant sois une fois sincère avec ton maître; car tromper est ton élément, même avec moi. — Quel charme emploieras-tu pour subjuguer ces sauvages indomptés?

— Le pouvoir du mensonge, répondit Agélastès en saluant profondément.

— Je crois que tu es passé maître, dit Alexis, et lequel de leur faible comptes-tu attaquer?

— Leur amour pour la renommée, répondit le philosophe en sortant à reculons de l'appartement, à l'instant où les officiers de la garde-robe y entraient pour revêtir Alexis du manteau impérial.

CHAPITRE XIV.

> J'aurai pour auditeurs l'enfance irréfléchie,
> Et d'un tas de vieux fous la caboche endurcie :
> Un œil perçant me blesse et me devient suspect. —
> Son ambition rend Buckingham circonspect.
>
> SHAKSPEARE.

Lorsqu'ils se furent séparés, l'empereur et le philosophe se livrèrent l'un et l'autre à de profondes réflexions occasionées par l'entrevue qu'ils venaient d'avoir; réflexions qu'ils exprimèrent par des exclamations et quelques phrases entrecoupées. Mais, pour faire mieux comprendre le degré de vénération qu'ils avaient l'un pour l'autre, nous leur donnerons une forme plus régulière et plus intelligible.

— Ainsi donc, dit ou murmura Alexis, mais assez bas pour ne pas être compris par les officiers de la garde-robe qui remplissaient leurs fonctions, ainsi donc ce ver de livre, ce reste de la vieille philosophie païenne, qui croit à peine, Dieu me pardonne, à la

vérité du christianisme, a si bien joué son rôle qu'il force son empereur à dissimuler en sa présence! Après avoir commencé par être le bouffon de la cour, il en a pénétré tous les secrets, s'y est rendu maître de toutes les intrigues, a conspiré avec mon gendre contre moi, a débauché mes gardes, et enfin a si bien ourdi son tissu d'impostures, que ma vie n'est en sûreté qu'autant qu'il me croit l'idiot couronné que j'ai affecté d'être, afin de le tromper; trop heureux si je puis ainsi l'empêcher de prévoir prudemment mon déplaisir futur, et de précipiter ses mesures de violence! Mais laissons passer cette tempête soudaine de croisade, et l'ingrat César, le lâche fanfaron Achillès Tatius, et le serpent Agélastès que j'ai réchauffé dans mon sein, sauront si Alexis Comnène est né pour être leur dupe. A ces mots, il s'abandonna aux soins des officiers de sa garde-robe, qui le couvrirent de tous les ornemens qu'exigeait une grande solennité.

— Je ne me fie pas à lui, se dit Agélastès, car nous nous permettrons également de rendre d'une manière suivie le sens de ses gestes et ses exclamations. Je ne puis ni ne veux me fier à lui; il a un peu outré son rôle. En d'autres occasions, il s'est comporté avec toute l'intelligence de la famille Comnène, et cependant il compte aujourd'hui sur l'effet que ses misérables lions mécaniques produiront sur des gens aussi intelligens que les Francs et les Normands; et il semble s'en rapporter à moi pour juger du caractère de peuples avec lesquels il a eu des relations, soit en paix, soit en guerre, depuis tant d'années. Ce ne peut être que pour gagner ma confiance; car quelques regards détournés, quelques mots entrecoupés semblaient me dire: — Agélastès, l'empereur te connaît et se méfie de toi. Cependant le complot marche bien, et n'est pas découvert, autant que j'en puis juger; et si maintenant je voulais reculer, je serais perdu pour toujours. Encore un peu de temps pour conduire mon intrigue avec ce Franc, et peut-être, à l'aide de ce fier-à-bras, Alexis échangera son trône contre un cloître ou contre une demeure encore plus étroite. Alors, Agélastès, tu mérites d'être rayé de la liste des philosophes si tu ne peux renverser du trône ce fat débauché, ce César, et y monter à sa place; autre Marc-Aurèle, dont le gouvernement sage, long-temps inconnu au monde, qui a été gouverné par des tyrans voluptueux, fera bientôt oublier la manière dont tu auras acquis ton pouvoir. A l'ouvrage donc! sois actif et prudent! le moment l'exige, et le prix auquel tu aspires en est digne.

Tandis que ces pensées se succédaient dans son esprit, il mit, à l'aide de Diogènes, les vêtemens grossiers, mais propres, sous lesquels il se montrait toujours à la cour; costume qui ne ressemblait guère à celui d'un prétendant à une couronne, et qui faisait contraste avec les ornemens magnifiques dont on couvrait Alexis au même instant.

Dans leurs appartemens séparés, le comte de Paris et son épouse prirent le beau costume qu'ils avaient apporté, en cas qu'il leur arrivât quelque évènement semblable pendant leur voyage. Même en France, Robert se montrait rarement avec le bonnet pacifique et le manteau flottant, dont le haut panache et les amples replis étaient le costume des chevaliers en temps de paix; il revêtit une armure complète, mais sa tête n'était couverte que de ses beaux cheveux bouclés. Le reste de son corps était enveloppé d'une cotte de mailles de ce temps, richement incrustée en argent, qui faisait contraste avec l'azur dont l'acier était damasquiné. Il avait des éperons aux talons, son sabre à son côté, et portait suspendu à son cou son bouclier triangulaire sur lequel on avait peint nombre de ces fleurs de lis qui, réduites à trois par la suite, furent la terreur de l'Europe, jusqu'au moment où elles éprouvèrent tant de revers de notre temps.

La grande taille du comte Robert était parfaitement adaptée à un costume qui tendait à faire paraître comme des nains grotesques les hommes de petite stature, quand ils étaient armés de pied en cap. Son visage, dont les traits exprimaient une grande tranquillité et un noble mépris pour tout ce qui aurait pu étonner ou ébranler un esprit ordinaire, formait un excellent chapiteau aux membres vigoureux et parfaitement proportionnés qu'il terminait. La parure de la comtesse avait quelque chose de plus pacifique, mais sa robe était courte comme celle d'une femme qui, d'un moment à l'autre, peut avoir à faire de l'exercice. La partie supérieure de ses vêtemens se composait de plusieurs tuniques qui lui serraient la taille, et dont les pans, descendant de la ceinture aux chevilles, formaient un ajustement qu'une dame aurait pu porter dans un temps plus moderne. Ses cheveux étaient couverts d'un léger casque d'acier, d'où s'échappaient quelques tresses qui ornaient son visage, et faisaient valoir de beaux traits, qui auraient pu avoir quelque chose de trop grave s'ils avaient été entièrement entourés de fer. Sur ses vêtemens de dessous était jeté un riche manteau de velours d'un vert foncé, montant jusqu'au cou, et ayant

une sorte de capuchon négligemment ajusté sur le heaume; ce manteau était couvert d'une large broderie sur tous les bords et sur toutes les coutures, et la queue en était si longue qu'elle balayait la terre. Un poignard à riche poignée ornait une ceinture, ouvrage très curieux d'orfévrerie. Malgré sa profession militaire, c'était la seule arme offensive qu'elle portât en cette occasion.

La toilette de la comtesse, comme on le dirait de nos jours, ne fut pas terminée aussi promptement que celle du comte Robert, qui employa son loisir, comme les maris de tous les temps ont coutume de le faire, à de petites plaintes aigres-douces, moitié sérieuses, moitié badines, sur la lenteur des femmes, et sur le temps qu'elles perdent à mettre et à ôter leurs vêtemens. Mais quand Brenhilda sortit, dans l'éclat de toute sa beauté, de la chambre dans laquelle elle s'était habillée, son époux, qui était encore son amant, la serra contre son cœur, et prouva qu'il connaissait ses priviléges, en prenant, comme de droit, un baiser à une créature si charmante. Le grondant de sa folie, presque en lui rendant le baiser qu'elle recevait, Brenhilda commença à demander comment ils trouveraient leur chemin pour se rendre devant l'empereur.

Cette question fut bientôt résolue, car un coup légèrement frappé à la porte annonça l'arrivée d'Agélastès. L'empereur l'avait chargé, comme connaissant les usages des Francs, de lui amener les deux nobles étrangers. Un bruit éloigné, semblable au rugissement d'un lion, ou au retentissement d'un gong [1] de nos temps modernes, annonça le commencement du cérémonial. Les esclaves noirs de garde, comme nous l'avons déjà dit, étaient rangés avec leur costume blanc et or, portant d'une main un sabre nu, et de l'autre une torche allumée pour éclairer le comte et la comtesse dans les corridors qui conduisaient dans l'intérieur du palais, et à la salle d'audience secrète.

La porte de ce *sanctum sanctorum* était plus basse que de coutume; stratagème fort simple, inventé par quelque officier du palais pour forcer le Franc altier à baisser le corps en se présentant devant l'empereur. Robert, quand la porte s'ouvrit, et qu'il découvrit dans le fond de la salle l'empereur assis sur son trône au milieu des flots d'une lumière éclatante, mille fois réfléchie par les joyaux dont ses vêtemens étaient couverts, s'arrêta sur-le-champ

1. Espèce de grand tambour chinois.

et demanda pourquoi on le faisait entrer par une porte si basse. Agélastès, pour se débarrasser d'une question à laquelle il n'aurait pu répondre, lui montra l'empereur. Un esclave noir, pour s'excuser de garder le silence, ouvrit la bouche et fit voir qu'il avait perdu la langue.

— Sainte Vierge! s'écria la comtesse, que peuvent avoir fait ces malheureux Africains pour avoir mérité une sentence qui les condamne à un si cruel destin?

— L'heure de la rétribution est peut-être arrivée, dit le comte avec un ton de mécontentement, tandis qu'Agélastès, avec autant de promptitude que le permettait le cérémonial du temps et du lieu, entrait en faisant force génuflexions et prostrations, ne doutant pas que le Franc ne le suivît, et qu'il ne fût obligé pour cela de s'incliner devant l'empereur. Mais le comte, courroucé du tour qu'il vit qu'on avait voulu lui jouer, tourna sur ses talons, et entra dans la salle d'audience le dos tourné à l'empereur. Il ne fit face à Alexis qu'en arrivant au milieu de l'appartement, où il fut rejoint par la comtesse qui avait fait son entrée d'une manière plus convenable. L'empereur, qui s'était préparé à rendre de la manière la plus gracieuse le salut qu'il attendait du comte, se trouva ainsi placé dans une situation encore plus désagréable que lorsque ce Franc audacieux avait usurpé le trône impérial dans le cours de la même journée.

Les officiers et les nobles qui entouraient le trône, quoique formant l'élite de la cour, étaient plus nombreux que de coutume; car il ne s'agissait pas de tenir conseil, mais de déployer une grande pompe. Leur physionomie prit l'air de déplaisir et de confusion qui pouvait le mieux s'accorder avec l'embarras qu'Alexis éprouvait. Le Normand-Italien Bohémond d'Antioche était aussi présent à cette audience, et ses traits astucieux offraient un singulier mélange de plaisir et de dérision. Le malheur du plus faible, ou du moins du plus timide, en pareilles occasions, est d'être obligé de prendre le parti honteux de fermer les yeux, pour avoir l'air de ne pas voir ce dont il ne peut se venger.

Alexis donna le signal pour que le cérémonial de la grande réception commençât sur-le-champ. Aussitôt les lions de Salomon, qui avaient été tout récemment fourbis, levèrent la tête, hérissèrent leur crinière, se battirent les flancs de leur queue, et exaltèrent l'imagination du comte Robert, déjà en feu par suite de la circonstance qui avait précédé son entrée, et il se figura que les

rugissemens de ces automates étaient l'annonce d'une attaque immédiate. Les lions qu'il voyait étaient-ils véritablement des rois de la forêt, — des hommes qui avaient subi une métamorphose, — l'ouvrage de quelque jongleur habile ou d'un naturaliste profond? C'était ce que le comte n'aurait pu dire, et ce dont il s'inquiétait fort peu. Tout ce qu'il pensa, ce fut que le danger était digne de son courage, et son cœur n'admit pas un instant d'irrésolution. Il s'avança vers le lion dont il était le plus près, et qui semblait sur le point de s'élancer, et lui dit d'une voix aussi rauque et aussi formidable que le cri de cet animal : — Comment donc! chien! En même temps il le frappa de son poing serré, et couvert d'un gantelet d'acier, avec une telle force, que le tapis et les degrés conduisant au trône furent couverts de rouages, de ressorts, et d'autres débris du mécanisme qui avait fourni le moyen de produire une terreur imaginaire.

En découvrant la nature véritable de ce qui avait enflammé son courroux, le comte Robert ne put s'empêcher de se sentir un peu confus d'avoir cédé à son emportement dans une telle occasion. Il le fut encore davantage quand Bohémond, quittant la place qu'il occupait près de l'empereur, s'avança vers lui, et lui dit en français : — En vérité, comte Robert, vous avez fait un brillant exploit en délivrant la cour de Byzance d'un objet qui avait servi long-temps à effrayer des enfans hargneux et des Barbares sauvages.

L'enthousiasme n'a pas de plus grand ennemi que le ridicule. — Et pourquoi donc, dit le comte en rougissant profondément en même temps, — pourquoi me montrer cet objet de terreur imaginaire? Je ne suis ni un enfant ni un Barbare.

— Adressez-vous donc à l'empereur en homme raisonnable, dit Bohémond. Dites-lui quelques mots en excuse de votre conduite, et prouvez-lui que la bravoure ne vous a pas fait perdre entièrement le sens commun. — Et pendant que j'ai un instant pour vous parler, écoutez-moi bien. — Ayez bien soin, vous et votre femme, d'imiter mon exemple pendant le souper. Ces mots furent prononcés d'un ton expressif et accompagnés d'un coup d'œil qui ne l'était pas moins.

L'opinion de Bohémond, d'après les longues relations qu'il avait eues avec l'empereur grec, tant en paix qu'en guerre, avait beaucoup d'influence sur les autres croisés, et le comte Robert céda à son avis. Il se tourna vers l'empereur, et lui fit une sorte de

salut avec plus de déférence qu'il n'en avait encore montré. — Je vous demande pardon, dit-il, d'avoir brisé cet ouvrage doré de mécanique ; mais, sur ma foi, les merveilles de la sorcellerie, et les œuvres étonnantes des jongleurs habiles et adroits sont si nombreuses en ce pays, qu'il n'est pas facile de distinguer ce qui est vrai ou faux, réel ou illusoire.

L'empereur, quoique doué d'une présence d'esprit remarquable, et malgré le courage dont ses concitoyens ne le croyaient pas dépourvu, accueillit cette explication assez gauchement. Peut-être l'air forcé de complaisance avec lequel il reçut les excuses du comte pourrait-il se comparer à celui d'une dame de nos jours, quand un convive maladroit a cassé une pièce d'un beau service de porcelaine. Il murmura quelques mots sur ce que ces ouvrages de mécanique avaient été long-temps conservés dans la famille impériale, comme étant exécutés sur le modèle des lions qui gardaient le trône du sage roi d'Israël. Le comte répondit, avec une brusque franchise, qu'il doutait que le plus sage des monarques du monde eût jamais daigné songer à effrayer ses sujets ou ses hôtes par les rugissemens contrefaits d'un lion de bois. — Si je me suis trop hâté, ajouta-t-il, de croire que c'était une créature vivante, j'en ai été bien puni, puisque j'ai gâté un excellent gantelet, en brisant cette tête de bois.

L'empereur, après qu'on eut dit encore quelques mots, principalement sur le même sujet, proposa de passer dans la salle du banquet. Conduits par le grand-écuyer tranchant de la table, et suivis par tous les Grecs qui étaient présens, à l'exception de l'empereur et des membres de sa famille, les deux Francs traversèrent un labyrinthe d'appartemens, dont chacun était rempli de merveilles de la nature et de l'art, faites pour ajouter à l'opinion qu'ils pouvaient avoir déjà de la richesse et de la grandeur de ceux qui avaient rassemblé tant de choses surprenantes. Leur marche, étant nécessairement lente et interrompue, donna à l'empereur le temps de changer de costume, suivant l'étiquette de sa cour, qui ne permettait pas qu'il se montrât deux fois aux mêmes spectateurs sous les mêmes vêtemens. Il prit cette occasion pour appeler près de lui Agélastès ; et, pour que leur conférence fût secrète, il employa, pour faire sa toilette, le ministère de quelques-uns des muets destinés au service de l'intérieur du palais.

Alexis Comnène était alors agité par une forte émotion, quoique une des particularités de sa situation fût d'être toujours dans la

nécessité de déguiser ses sentimens, et d'affecter, en présence de ses sujets, d'être au-dessus de toutes les passions humaines, ce qui était bien loin d'être la vérité. Ce fut donc avec un ton de gravité, et même de réprimande, qu'il demanda : — Comment se fait-il que cet astucieux Bohémond, à demi Italien, à demi Asiatique, ait été présent à cette entrevue ? Qui a commis cette erreur ? Sûrement si, dans toute l'armée des croisés, il se trouve un individu qu'on pût soupçonner de vouloir apprendre à ce jeune fou et à sa femme le mystère du spectacle par lequel nous espérions leur imposer, le prince d'Antioche est cet homme.

— Si je puis parler et vivre, répondit Agélastès, c'est ce vieillard, Michel Cantacuzène, qui a pensé que la présence de Bohémond était particulièrement désirée. Mais il retourne au camp cette nuit même.

— Oui, dit Alexis, pour informer Godefroy et le reste des croisés qu'un des plus estimés de leurs compagnons est resté en otage avec sa femme dans notre cité impériale, et pour nous rapporter l'alternative d'une guerre soudaine ou de leur délivrance.

— Si la volonté de Votre Majesté impériale est de penser ainsi, vous pouvez permettre au comte Robert et à sa femme de retourner au camp avec l'Italien-Normand.

— Quoi ! s'écria l'empereur, et perdre ainsi tous les fruits d'une entreprise dont les préparatifs nous ont déjà coûté tant d'argent, et qui nous auraient causé encore bien plus d'inquiétude et de vexation, si notre cœur était fait du même métal que celui des mortels ordinaires ? Non, non ! Qu'on fasse savoir aux croisés qui sont encore sur cette rive, qu'ils sont dispensés de toute prestation d'hommage, et qu'ils aient à se rendre sur les bords du Bosphore demain matin au point du jour. Que notre amiral, s'il attache quelque prix à sa tête, les transporte sur l'autre rive, tous jusqu'au dernier, avant midi. Qu'on leur y distribue des largesses, et qu'on leur y serve un banquet splendide. Tout cela pourra augmenter leur empressement pour faire cette traversée. Alors, Agélastès, nous compterons sur nous-mêmes pour combattre ce nouveau danger, soit en gagnant l'esprit vénal de Bohémond, soit en bravant les croisés. Leurs forces sont éparses ; celui qui est à leur tête et leurs principaux chefs sont maintenant tous, ou du moins le plus grand nombre, sur la rive orientale du Bosphore. — Mais à présent, songeons au banquet ; car nous avons suffisamment changé de costume pour satisfaire aux statuts de notre maison,

puisqu'il a plu à nos ancêtres de faire des réglemens sur la manière dont nous devions nous montrer à nos sujets, comme les prêtres montrent les images des saints dans leurs églises.

— S'il m'est permis de parler et de vivre, dit Agélastès, ils n'ont pas agi inconsidérément. Ils ont voulu que l'empereur, étant toujours soumis aux mêmes lois, de père en fils, fût toujours regardé comme un être élevé au-dessus des lois communes de l'humanité, comme l'image divine d'un saint, plutôt que comme un simple mortel.

— Nous savons cela, bon Agélastès, dit l'empereur en souriant; et nous savons aussi que plusieurs de nos sujets, comme les adorateurs de Bel dans l'Ecriture-Sainte, nous traitent comme une image, en ce qu'ils nous aident à dévorer les revenus qui sont levés pour nous et en notre nom dans nos provinces. Mais nous ne faisons allusion à ce sujet qu'en passant; ce n'est pas le moment d'en parler.

Alexis mit fin au conseil secret après que l'ordre pour l'embarquement des croisés eut été écrit et signé en due forme avec l'encre sacrée de la chancellerie impériale.

Pendant ce temps, le reste de la compagnie était arrivé dans une salle qui, comme tous les autres appartemens du palais, était meublée avec autant de richesse que de goût. Si quelque chose pouvait prêter à la critique sous ce dernier rapport, c'étaient les plats qui, remarquables du reste par l'éclat du métal qui les composait, et par la recherche des mets qu'ils contenaient, étaient soutenus par des pieds, de manière à se trouver au niveau des femmes qui étaient assises devant la table, et des hommes qui étaient étendus sur des couches.

Tout autour étaient des esclaves noirs richement costumés. Le grand écuyer tranchant, Michel Cantacuzène, indiqua avec sa verge d'or à chacun des convives la place qu'il devait occuper, et leur fit entendre par signes qu'ils devaient tous rester debout près de la table, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal de s'y placer.

Le haut bout de la table était caché par un rideau de mousseline et de soie qui tombait du haut d'un cintre sous lequel cette partie de la table semblait passer. L'écuyer-tranchant avait toujours les yeux fixés avec attention sur ce rideau; et quand il le vit remuer, il agita sa baguette, et chacun attendit en silence ce qui allait se passer.

Le rideau mystérieux se leva comme de lui-même, et l'on vit

par-derrière un trône élevé de huit marches au-dessus du niveau du bout de la table, décoré avec la plus grande magnificence, et devant lequel était une petite table d'ivoire, incrustée en argent, près de laquelle était assis Alexis Comnène. Ce prince avait un costume entièrement différent de ceux qu'il avait portés dans le cours de la journée, encore plus riche que tous les autres, et si brillant qu'il semblait assez naturel que ses sujets se prosternassent devant un être si éblouissant. Son épouse, sa fille et son gendre le césar étaient debout derrière lui, la tête penchée vers la terre; et ce fut avec un air d'humilité profonde que, descendant, sur l'ordre de l'empereur, de la plate-forme sur laquelle était le trône, ils allèrent se mêler aux hôtes réunis autour de la table inférieure, et s'y placèrent, malgré leur rang élevé, au signal que donna le grand-écuyer tranchant. On ne pouvait donc dire que les convives partageassent le repas de l'empereur, ni qu'ils fussent placés à la même table; cependant ils soupaient en sa présence, et il leur adressait fréquemment la parole pour les engager à faire honneur au festin. Nul plat servi sur la table inférieure ne fut présenté sur celle de l'empereur; mais les vins et les mets plus délicats qui s'élevaient devant lui comme par magie étaient souvent envoyés par son ordre spécial à ceux des convives qu'Alexis voulait honorer, et les Francs reçurent particulièrement cette marque de distinction.

La conduite de Bohémond en cette occasion fut singulièrement remarquable.

Le comte Robert, qui avait les yeux fixés sur lui, tant à cause de l'avis qu'il en avait reçu, que parce qu'il l'avait vu lui lancer une ou deux fois un regard expressif, remarqua que ce prince circonspect ne toucha ni aux mets ni aux vins qui étaient sur la table, ni même à rien de ce qui lui fut envoyé de celle de l'empereur. Un morceau de pain qu'il prit au hasard dans la corbeille, et une coupe d'eau pure, furent les seuls rafraîchissemens qu'il se permit. L'excuse qu'il allégua fut le respect qui était dû à la fête de l'Avent, qui arrivait précisément cette nuit, et qui était regardée comme également sacrée par les Grecs et par les Latins.

— Je ne m'attendais pas, sire Bohémond, dit l'empereur, à vous voir refuser à ma propre table l'hospitalité, le jour même où vous m'avez fait honneur en entrant à mon service comme mon vassal pour la principauté d'Antioche.

— Antioche n'est pas encore conquise, Sire, dit Bohémond; et la conscience, cette souveraine fière et jalouse, doit toujours avoir

ses exceptions, quelques obligations temporelles que nous puissions contracter.

— Allons, comte! reprit l'empereur qui regardait évidemment l'abstinence de Bohémond comme produite par la méfiance plutôt que par la dévotion, quoique ce ne soit pas notre usage, nous invitons nos enfans, nos nobles hôtes, et nos principaux officiers ici présens à boire tous à la ronde. Qu'on emplisse les coupes appelées les Neuf-Muses, et qu'on y verse le vin qu'on dit consacré aux lèvres impériales.

D'après l'ordre de l'empereur, les coupes furent remplies. Elles étaient d'or pur, et sur chacune d'elles était ciselée l'image de la muse à laquelle elle était dédiée.

— Vous, du moins, bon comte Robert, dit l'empereur, vous et votre aimable épouse, vous ne vous ferez pas scrupule de faire raison, la coupe à la main, à l'empereur votre hôte?

— Si ce scrupule part d'un sentiment de méfiance de ce qu'on nous sert ici, répondit le comte de Paris, je ne descends pas à de tels soupçons. Si c'est un péché que je commets en prenant du vin ce soir, c'en est un véniel, et mon fardeau n'en sera guère plus lourd quand je le porterai au confessionnal avec mes autres fautes.

— Eh bien! prince Bohémond, dit Alexis, ne vous laisserez-vous pas persuader par l'exemple de votre ami?

— Il me semble, répondit le Normand-Italien, que mon ami aurait mieux fait de se laisser persuader par le mien. Au surplus, qu'il fasse ce que sa sagesse lui inspirera; pour moi, l'odorat me suffit pour juger d'un vin si exquis.

A ces mots, il vida la coupe dans une autre, et sembla admirer alternativement la ciselure de la coupe et le bouquet du vin qu'elle avait contenu.

— Vous avez raison, sire Bohémond, dit l'empereur; le travail de cette coupe est parfait, et elle est sortie des mains d'un des anciens ciseleurs de la Grèce. La fameuse coupe de Nestor, dont Homère nous a laissé la description, était peut-être beaucoup plus grande, mais elle n'égalait celle-ci ni par le prix de la matière ni par l'exquise beauté du travail. Que les nobles étrangers qui sont ici acceptent donc la coupe dans laquelle ils ont bu ou auraient pu boire, et qu'ils la gardent en souvenir de notre personne; et puisse leur expédition contre les Infidèles être aussi heureuse que le méritent leur confiance et leur courage!

— Si j'accepte ce présent, puissant empereur, dit Bohémond,

c'est uniquement en réparation de ce qui a pu paraître un manque de courtoisie, quand ma dévotion m'a forcé à refuser l'invitation de Votre Majesté, et pour vous prouver que nous nous séparons avec les sentimens de l'amitié la plus intime.

A ces mots, il salua profondément l'empereur, qui lui répondit par un sourire, dans lequel il entrait une assez forte nuance de sarcasme.

—Quant à moi, dit le comte de Paris, ayant pris sur ma conscience d'accepter l'invitation de Votre Majesté, je puis être dispensé d'encourir le blâme d'aider à dégarnir votre table d'une de ces belles coupes. Je l'ai vidée à votre santé, mais je ne puis en profiter sous aucun autre rapport.

— Mais le prince Bohémond le peut, dit l'empereur, et elle sera portée sous sa tente, ennoblie par l'usage que vous en avez fait. Nous en avons, pour vous et pour votre aimable épouse, un autre assortiment égal en nombre aux Grâces, quoiqu'il ne le soit plus aux nymphes du Parnasse. La cloche du soir sonne, et nous avertit de nous rappeler l'heure du repos, afin que nous soyons en état de soutenir les travaux du lendemain.

La compagnie se sépara; Bohémond quitta le palais, sans oublier les Muses, quoiqu'il n'en fût pas en général un adorateur bien fervent. Il en résulta, comme c'était le dessein du rusé monarque grec, qu'il avait fait naître entre Bohémond et le comte de Paris, non pas à la vérité une querelle, mais une sorte de différence d'opinion; Bohémond sentant que le comte de Paris devait regarder sa conduite comme basse et intéressée, et le comte Robert étant moins porté que jamais à le prendre pour conseiller.

CHAPITRE XV.

Le comte de Paris et son épouse passèrent la nuit dans le palais impérial de Blaquernal. Leurs appartemens étaient contigus, mais la porte de communication en était fermée et barricadée. Ils furent surpris de cette précaution. On fit, de l'observation de la fête de l'Avent, une excuse admissible et assez naturelle de cette circonstance. Inaccessibles à la crainte, le comte ni la comtesse, comme

on peut bien le croire, n'en conçurent aucune alarme. Marcion et Agathe, après avoir rempli leurs fonctions ordinaires, les quittèrent pour aller chercher le lieu de repos qui leur avait été assigné dans le quartier occupé par les officiers inférieurs du palais.

Le jour précédent avait été un jour d'agitation, de tumulte, d'intérêt. Peut-être aussi le vin consacré aux lèvres impériales, dont à la vérité le comte Robert n'avait bu qu'une seule coupe, mais remplie bord à bord, était plus capiteux que le jus délicat et savoureux des raisins de Gascogne, auquel il était accoutumé : dans tous les cas, il lui sembla, en s'éveillant, qu'il avait dormi assez long-temps pour qu'il dût faire grand jour dans sa chambre, et cependant il y régnait encore une obscurité presque palpable. Il regarda autour de lui avec quelque surprise, mais il ne put rien distinguer que deux points ronds de lumière rougeâtre, brillant au milieu des ténèbres avec un éclat semblable à celui des yeux d'un animal sauvage qui les fixe sur sa proie. Le comte se mit sur son séant pour se lever et endosser son armure, précaution nécessaire, si ce qu'il voyait était réellement une bête féroce, et qu'elle fût en liberté. Mais à l'instant où il fit ce mouvement, ses oreilles furent frappées d'un rugissement profond, tel qu'il n'en avait jamais entendu, et comme si un millier de monstres l'eussent poussé en même temps. Ce bruit effrayant fut accompagné d'un retentissement de chaînes de fer, et d'un bond que fit l'animal en s'élançant vers le lit. Il parut cependant qu'il était attaché de manière à ne pouvoir y atteindre. Ses rugissemens continuèrent sans interruption. Ils étaient effrayans, et devaient se faire entendre dans tout le palais. A en juger par ses yeux étincelans, le monstre semblait s'être accroupi à quelques pas plus près du lit que dans sa première position, et le comte ne pouvait savoir quel mouvement il pouvait faire sans se placer à sa portée. Il entendait le bruit de sa respiration, et il lui semblait même en sentir la chaleur, tandis que ses membres sans défense n'étaient peut-être pas à six pieds des dents qu'il entendait grincer, et des griffes qui arrachaient des fragmens du plancher de chêne. Le comte de Paris était un des hommes les plus braves qui vécussent dans ce temps où la bravoure était l'apanage universel de quiconque avait une goutte de sang noble, et le comte descendait de Charlemagne. Cependant il était homme, et par conséquent il ne pouvait envisager sans un certain effroi un danger si imprévu et si extraordinaire. Mais ce n'était ni une alarme soudaine, ni une frayeur panique ; c'était le

calcul, fait avec calme, d'un péril extrême, joint à la résolution de faire les derniers efforts pour sauver sa vie, s'il était possible. Il se recula dans son lit, qui n'était plus pour lui un lieu de repos, et s'éloigna ainsi de quelques pieds des yeux étincelans fixés sur lui si constamment, que, en dépit de son courage, la nature peignit à son imagination ses membres déchirés, palpitans et ensanglantés dans la gueule de quelque animal féroce et monstrueux. Une seule pensée rassurante se présenta à son esprit : c'était peut-être une épreuve faite par le philosophe Agélastès ou par l'empereur son maître, pour juger de ce courage que les chrétiens affichaient, et pour punir l'insulte que le comte avait été assez inconsidéré pour faire la veille à ce prince.

— On a raison de dire, réfléchit-il dans son agonie, qu'il ne faut pas braver le lion dans son antre. Peut-être en ce moment quelque vil esclave calcule-t-il si j'ai assez souffert les tortures préliminaires de la mort, et s'il lâchera la chaîne qui empêche cette bête sauvage d'achever son œuvre sanglante. Mais que la mort vienne quand elle voudra, il ne sera jamais dit qu'on aura entendu le comte Robert faire une demande de merci, ou pousser un cri de douleur ou de crainte. Il tourna la tête du côté de la muraille, et, faisant un violent effort sur lui-même, il attendit une mort qu'il croyait très prochaine.

Ses premières idées s'étaient naturellement portées sur lui-même. Le danger était trop urgent et d'une nature trop horrible pour qu'il pût envisager cette calamité sous un point de vue plus étendu. Toutes réflexions d'un genre plus éloigné disparurent donc devant la pensée d'une mort immédiate qui l'occupait exclusivement. Mais aussitôt que ses idées devinrent plus claires, la sûreté de la comtesse fut l'objet qui frappa tout à coup son imagination. — Que ne pouvait-elle pas souffrir aussi en ce moment? Tandis qu'il était soumis à une épreuve si extraordinaire, à quoi réservait-on le courage moins mâle et les membres plus faibles d'une femme? Etait-elle encore à quelques pas de lui, comme lorsqu'ils s'étaient couchés la nuit précédente? ou les barbares qui avaient inventé pour lui une scène si cruelle avaient-ils profité de sa confiance imprudente pour exercer contre elle quelque atrocité semblable, ou même encore plus perfide? Dormait-elle ou était-elle éveillée? Etait-il possible qu'elle dormît, à portée d'entendre ces rugissemens affreux qui devaient percer toutes les murailles? Il résolut de l'appeler, de l'avertir, s'il était possible, de se mettre

sur ses gardes, et de lui dire de lui répondre, sans se hasarder à entrer témérairement dans une chambre où se trouvait un hôte si horriblement dangereux.

Il prononça donc le nom de sa femme, mais d'une voix tremblante, comme s'il eût craint que l'animal féroce ne l'entendît.

— Brenhilda! Brenhilda! — Il y a du danger. — Eveillez-vous, parlez-moi, mais ne vous levez pas! — Point de réponse. — Que suis-je donc devenu? se demanda-t-il à lui-même; j'appelle Brenhilda d'Aspramont du même ton qu'un enfant appellerait sa nourrice, et tout cela parce qu'il y a un chat sauvage dans ma chambre! Fi! comte de Paris, fi! Il faut qu'on déchire tes armoiries, et qu'on brise tes étriers sur tes talons! — Holà! ho! s'écria-t-il d'une voix plus haute, mais encore tremblante; Brenhilda! nous sommes entourés de dangers! Le danger nous menace! — Répondez-moi, mais ne bougez pas!

Il n'obtint d'autre réponse qu'un nouveau rugissement du monstre qui était en garnison dans sa chambre. Ce rugissement semblait dire : — Tu n'as plus d'espoir! Et ces mots pénétrèrent dans le cœur du chevalier comme lui annonçant véritablement la perte de toute espérance.

— Peut-être pourtant parlé-je encore trop bas pour lui faire connaître mon danger. — Ohé! ohé! — Mon amour! — Brenhilda!

Une voix creuse et lamentable, comme aurait pu l'être celle d'un habitant du tombeau, lui répondit à une certaine distance : — Quel est le malheureux qui croit que les vivans peuvent lui répondre dans les habitations des morts?

— Je suis un chrétien, un homme libre, un noble du royaume de France, répondit le comte. Hier j'étais à la tête de cinq cents hommes, les plus braves de toute la France, — c'est-à-dire du monde entier. — Et maintenant je suis ici sans le moindre rayon de lumière pour m'apprendre comment je puis éviter le coin où se trouve un chat-tigre sauvage, prêt à s'élancer sur moi et à me dévorer.

— Tu es un exemple des vicissitudes de la fortune, et cet exemple ne sera pas long-temps le dernier, répondit la même voix. Moi, qui suis dans ma troisième année de souffrance, j'étais ce puissant Ursel qui disputa à Alexis Comnène la couronne impériale. Je fus trahi par mes confédérés, et ayant été privé de la vue, le plus grand des bienfaits de la nature, j'habite sous ces voûtes, assez

proche voisin des animaux sauvages qui les occupent quelquefois, et dont j'entends les cris de joie quand des victimes infortunées, comme toi, sont livrées à leur fureur.

— En ce cas, n'as-tu pas entendu hier soir conduire ici un guerrier et son épouse, aux sons d'une musique semblable à celle d'un jour de noces? — O Brenhilda! — si jeune, — si belle, — la trahison t'a-t-elle mise à mort par des moyens dont l'horreur ne peut s'exprimer!

— Ne crois pas, dit Ursel, comme s'était nommé ce nouvel interlocuteur, que les Grecs accordent à leurs bêtes sauvages des mets si délicats. Pour leurs ennemis, — terme qui comprend non-seulement tous ceux qui le sont véritablement, mais quiconque est l'objet de leur crainte ou de leur haine, — ils ont des cachots dont les portes, une fois fermées, ne s'ouvrent plus; des instrumens de fer rouge pour détruire les organes de la vue; des lions et des tigres quand il leur plaît de se débarrasser promptement de leurs prisonniers; mais ce sont les hommes qu'ils leur réservent. Quant aux femmes, si elles sont jeunes et belles, — ils ont des places pour elles dans leurs palais et dans leur couche; — et au lieu d'être employées, comme les captives de l'armée d'Agamemnon, à puiser de l'eau dans une fontaine d'Argos, elles sont admirées et adorées par ceux que le sort a rendus maîtres de leur destinée.

— Tel ne sera jamais le destin de Brenhilda! s'écria le comte Robert: son mari vit encore pour la secourir; et s'il périt, elle saura le suivre sans laisser une tache sur l'épitaphe de l'un ni de l'autre.

Ursel ne répondit rien. Un court intervalle de silence suivit, et ce fut lui qui le rompit en s'écriant: — Etranger! quel bruit viens-je d'entendre?

— Je n'entends rien.

— Mais moi, j'entends. La cruelle privation d'un sens donne plus d'activité aux autres.

— Ne t'en mets pas en peine, mon compagnon de prison, et attends l'évènement en silence.

Tout à coup une lumière sombre et rougeâtre accompagnée de fumée s'éleva dans l'appartement. Le comte avait songé à un briquet qu'il portait ordinairement sur lui, et, avec aussi peu de bruit qu'il était possible, il alluma la torche qui était près de son lit, et l'ayant approchée des rideaux, qui étaient de mousseline claire, ils

furent en flamme en un instant. Il sauta en même temps à bas de son lit. Le tigre, car c'en était un, — épouvanté par la flamme fit un bond en arrière, et s'éloigna autant que sa chaîne le lui permit. Le comte saisit alors une massive escabelle de bois, seule arme offensive sur laquelle il pût mettre la main, et prenant pour but ces yeux qui réfléchissaient alors l'éclat du feu, et qui, quelques instans auparavant, avaient paru si menaçans, il lança vers ce point ce fragment pesant de chêne avec une force qui semblait moins partir d'un bras humain que d'une baliste qui décharge une pierre. Il avait si bien choisi son moment et si bien pris son point de mire, que ce trait d'un nouveau genre alla droit au but, et avec une force incroyable. Le tigre, que nous ne pourrions, sans exagération, décrire comme étant de la plus grande taille, eut le crâne brisé du coup; et, à l'aide de son poignard, qui lui avait été heureusement laissé, le comte français acheva le monstre, et eut la satisfaction de le voir grincer des dents pour la dernière fois, et rouler, dans l'agonie de la mort, ces yeux qui naguère avaient paru si formidables.

Regardant autour de lui, il reconnut, à l'aide du feu qu'il avait allumé, que la pièce où il se trouvait n'était pas l'appartement dans lequel il s'était couché la nuit précédente. L'ameublement des deux chambres offrait un contraste frappant, car il ne se trouvait, dans l'espèce de cachot qu'il occupait alors, que les restes, brûlant encore, des rideaux de mousseline, des murailles nues, et la très utile escabelle dont il avait fait si bon usage.

Le chevalier n'eut pas le loisir de tirer des conclusions de ce qui venait de se passer. Il éteignit à la hâte le feu, qui, dans le fait, ne pouvait trouver aucun aliment, et, à la clarté de la torche, il examina son appartement, et les moyens d'entrée qu'il offrait. Il est presque inutile de dire qu'il ne trouva plus la porte de communication avec la chambre de Brenhilda, ce qui le convainquit qu'on ne les avait séparés la veille, sous prétexte de scrupules religieux, qu'afin d'accomplir quelque dessein perfide contre lui, peut-être contre tous deux. Nous avons déjà vu la part qu'il eut dans les aventures de cette nuit, et le succès qu'il avait obtenu dans une crise si terrible lui donna l'espoir — espoir auquel il ne se livra qu'en tremblant — que Brenhilda, par son courage et sa valeur, serait en état de se défendre elle-même contre toute attaque dirigée contre elle, de vive force ou par trahison, jusqu'à ce qu'il pût trouver le moyen d'aller à son secours. — J'aurais dû, pensa-t-il,

faire plus d'attention à l'avis que me donna Bohémond la nuit dernière; car il me fit entendre, je crois, aussi clairement que s'il me l'eût dit en termes positifs, que cette coupe de vin était une potion préparée et dangereuse. Mais fi! quelle basse stupidité! Comment pouvais-je croire qu'il avait de tels soupçons, quand il ne les exprimait pas franchement, et que, par indifférence ou dans des vues lâchement intéressées, il me laissait courir le risque d'être assassiné par un despote astucieux?

En ce moment la même voix se fit entendre du même côté qu'auparavant. — Holà! ho! étranger! vivez-vous encore, ou avez-vous été assassiné? Que signifie cette odeur étouffante de fumée? Pour l'amour de Dieu, répondez à un homme à qui ses yeux ne peuvent rien apprendre, puisqu'ils sont fermés pour toujours.

— Je suis en liberté, dit le comte, et le monstre destiné à me dévorer n'existe plus. Je voudrais, mon ami Ursel, puisque tel est ton nom, que tu eusses l'usage de tes yeux, et que tu eusses pu être témoin de ce combat. Il en aurait valu la peine, quand même tu aurais dû les perdre le moment d'après, et tu aurais pu rendre un grand service à quiconque aura la tâche d'écrire mon histoire.

Tandis qu'il cédait un moment à l'impulsion de cette vanité qui le dominait fortement, il cherchait, sans perdre un seul instant, quelque moyen de s'échapper de sa prison, sans quoi il ne pouvait avoir aucun espoir de retrouver son épouse. Enfin il sentit une porte dans la muraille, mais elle était garnie de forts verrous fermant à clé. — J'ai trouvé le passage, s'écria-t-il; il est du côté d'où vient ta voix; mais comment ouvrirai-je la porte?

— Je t'apprendrai ce secret, dit Ursel. Je voudrais pouvoir aussi aisément ouvrir tous les verrous qui s'opposent à ce que nous puissions respirer un air libre. Mais quant au cachot où tu te trouves, emploie toutes tes forces pour en soulever la porte et et lever les gonds jusqu'à un endroit où ils trouveront une rainure pratiquée dans la muraille, et alors, avec un léger effort, la porte s'ouvrira. Plût à Dieu que je pusse te voir! non-seulement parce que, étant un brave, tu dois être bon à voir, mais encore parce que je saurais par là que je ne suis pas condamné à d'éternelles ténèbres!

Pendant qu'il parlait ainsi, le comte fit un paquet de son armure, à laquelle rien ne manquait, excepté son sabre Tranchefer.

Il voulut ensuite essayer d'ouvrir la porte de sa prison, en suivant les instructions de l'infortuné Ursel. Il reconnut bientôt qu'il ne servait à rien de chercher à l'enfoncer; mais quand il eut employé sa force colossale pour la soulever autant qu'il était possible, il eut la satisfaction de sentir que les verrous cédaient, quoique avec peine. Une rainure avait été taillée dans le mur, de manière à leur permettre de sortir de la coulisse dans laquelle ils entraient; et, sans avoir besoin de clef, mais en poussant fortement en avant, le chevalier s'ouvrit un étroit passage par lequel il entra, tenant son armure à la main.

— Je t'entends, étranger, dit Ursel, et je sais que tu es entré dans le lieu de ma captivité. J'ai passé trois ans à tailler ces rainures répondant aux coulisses dans lesquelles entrent ces verrous de fer, et les gardiens de la prison n'ont jamais découvert ce secret. Mais peut-être vingt autres verrous exigeraient le même travail avant que mes pas pussent s'approcher de l'air libre. Quelle apparence que j'aie assez de force d'esprit pour continuer cette tâche? Cependant, crois-moi, noble étranger, je me réjouis d'avoir contribué de cette manière à ta délivrance, car si le ciel n'accorde pas plus de succès à nos efforts pour regagner notre liberté, nous pourrons du moins être une consolation l'un pour l'autre, tant que la tyrannie nous permettra de vivre.

Le comte Robert regarda autour de lui, et frémit en entendant une créature parler de consolation, quand elle était enfermée dans ce qui semblait un tombeau. Le cachot d'Ursel n'avait pas plus de douze pieds carrés, le toit en était voûté, et les murs étaient construits de grosses pierres jointes en mortaises par le ciseau. Un lit, une lourde escabelle, semblable à celle dont le comte s'était servi pour briser la tête du tigre, et une table également grossière, en formaient tout l'ameublement. Sur une pierre de forme longue, au-dessus du lit, était gravée cette inscription courte, mais terrible : « Zedekias Ursel, emprisonné ici les ides de mars l'an de grâce...; mort et enterré dans le même lieu le... » Un espace blanc avait été laissé pour remplir la date. A peine pouvait-on distinguer les traits du prisonnier dans l'état déplorable où il était réduit. Ses cheveux, qui n'avaient été ni coupés ni peignés depuis trois ans, tombaient en longues mèches autour de sa tête, et se mêlaient à une barbe d'une longueur étonnante.

—Regarde-moi, dit le prisonnier, et réjouis-toi de pouvoir contempler la situation misérable à laquelle un tyran farouche peut

réduire un de ses semblables, en le frappant dans son existence actuelle et dans ses espérances futures.

— Et c'est toi, dit le comte Robert, dont le sang se glaçait dans ses veines, c'est toi qui as eu le courage de passer ton temps à couper ces blocs de pierre dans lesquels entrent ces verrous?

— Hélas! répondit Ursel, que pouvait faire un aveugle? il fallait m'occuper, si je ne voulais pas perdre l'esprit. C'était un grand travail, et cette tâche ne fut finie qu'en trois ans. Tu ne peux être surpris que j'y aie consacré tout mon temps, quand je n'avais pas d'autre moyen de l'employer. Peut-être, et je suis porté à le croire, mon cachot ne permet-il pas de distinguer le jour de la nuit, mais l'horloge d'une cathédrale éloignée m'apprenait qu'une heure venait d'en suivre une autre, et me retrouvait toujours occupé à frotter pierre contre pierre. Mais quand la porte céda, je reconnus que je n'avais fait que m'ouvrir un accès à une prison plus forte encore que la mienne. Je me réjouis pourtant d'avoir fini cet ouvrage, puisqu'il nous a réunis, qu'il t'a permis d'entrer dans mon cachot, et qu'il m'a donné un compagnon de misère.

— Aie de plus hautes pensées, dit le comte Robert. Songe à la liberté, songe à la vengeance. Je ne puis croire qu'une si infâme trahison réussisse complètement; autrement, je le déclare, le ciel serait moins juste que les prêtres ne nous le disent. — Et comment te fournit-on ta nourriture dans ton cachot?

— Un garde, qui, je crois, ne connaît pas la langue grecque, car jamais il ne me répond ni ne me parle, m'apporte tous les deux jours ce qui est indispensable pour soutenir ma misérable existence : un pain et une cruche d'eau. Il faut donc que je vous prie de vous retirer dans la prison voisine jusqu'à ce qu'il soit venu, afin qu'il ne puisse savoir que nous avons le moyen de nous parler.

— Je ne vois pas comment ce Barbare, si c'en est un, peut entrer dans mon cachot sans passer par le tien. Quoi qu'il en soit, je vais rentrer dans l'autre chambre; mais sois bien assuré que ce garde aura affaire à moi avant qu'il ait fini sa besogne aujourd'hui. En attendant, regarde-toi comme muet aussi bien qu'aveugle, et sois sûr que même l'offre de la liberté ne pourrait me déterminer à abandonner la cause d'un compagnon d'infortune.

— Hélas! j'écoute tes promesses, comme celle du vent du matin qui me dit que le soleil va se lever, quoique je sache que, moi du moins, je ne le verrai plus. Tu es un de ces chevaliers fougueux et

ne doutant de rien, que l'occident de l'Europe a envoyés depuis tant d'années pour tenter des choses impossibles, et par conséquent je ne puis espérer de toi que des projets de secours semblables aux bulles de savon que souffle un enfant.

— Pense mieux de nous, vieillard, dit le comte Robert en se retirant. Du moins, laisse-moi mourir dans l'ardeur de l'espérance, et en regardant comme possible ma réunion à Brenhilda.

A ces mots, il rentra dans son cachot et replaça la porte, pour que le garde, quand il arriverait, ne pût remarquer les opérations d'Ursel, qui n'étaient que ce qu'avaient pu faire trois ans de solitude. Il est malheureux, pensa-t-il quand il se retrouva dans sa prison (car il conclut naturellement que la chambre dans laquelle le tigre avait été placé lui avait été destinée), il est malheureux que je n'aie pas trouvé un jeune et vigoureux compagnon de captivité, au lieu d'un homme affaibli par un long emprisonnement, aveugle, et hors d'état de faire aucun effort. Mais que la volonté de Dieu soit faite! je ne laisserai pas derrière moi le pauvre diable que j'ai trouvé dans une telle situation. En attendant, examinons bien les murailles, avant d'éteindre la torche, afin de voir si nous y découvrirons quelque autre porte que celle qui conduit à la prison de l'aveugle. Si je n'en trouve pas, je serai tenté de croire qu'on m'a descendu par le toit. Cette coupe, cette Muse, comme on l'appelle, la liqueur qu'elle contenait avait un goût qui ressemblait à une médecine plutôt qu'à un vin destiné à porter une santé joyeuse.

Il commença l'examen attentif des murailles, déterminé à éteindre ensuite la torche, afin de pouvoir attaquer l'individu qui entrerait dans son cachot, dans l'obscurité et par surprise. Pour la même raison, il traîna le corps du tigre dans le coin le plus sombre, et le couvrit des débris des couvertures brûlées, jurant en même temps qu'un demi-tigre serait son cimier à l'avenir, s'il avait le bonheur d'échapper au danger dans lequel il se trouvait, ce dont son intrépidité ne lui permettait pas de douter. — Mais, ajouta-t-il, si ces nécromanciens, ces vassaux de l'enfer, lâchent le diable contre moi, que ferai-je en ce cas? Et la chance est si grande, que je ferais peut-être mieux de ne pas éteindre la torche. Cependant c'est une puérilité pour un chevalier qui a été armé dans la chapelle de Notre-Dame des Lances-Rompues, de redouter les ténèbres. Qu'ils arrivent! Qu'il vienne autant de diables que ce cachot peut en contenir! et nous verrons si je ne les reçois

pas comme il convient à un chevalier chrétien. Et sûrement Notre-Dame, que j'ai toujours fidèlement honorée, regardera comme un sacrifice méritoire l'effort que j'ai fait en m'arrachant, même pour un seul instant, à ma chère Brenhilda, par égard pour la fête de l'Avent, ce qui a causé notre fatale séparation. Oui, démons, je vous défie, en corps comme en esprit, et je garde le reste de cette torche pour quelque occasion plus convenable. A ces mots, il la lança contre la muraille pour l'éteindre, et s'assit ensuite tranquillement dans un coin, pour attendre ce qui pourrait arriver.

Les pensées se succédaient rapidement dans son esprit. Sa confiance dans la fidélité de la comtesse, et dans sa force et son activité peu communes, était sa plus grande consolation, et à quelque danger, même sous la forme la plus terrible, qu'il se la figurât exposée, il en puisait une autre dans cette réflexion : — Elle est pure comme la rosée du ciel, et le ciel n'abandonnera pas ce qui lui appartient.

CHAPITRE XVI.

Etrange imitateur des actions de l'homme,
Effronté satirique, ou bien mauvais plaisant,
Qui ne peux inspirer qu'un dégoût méprisant;
Pour voir avec plaisir ta grotesque figure
Exprimer notre orgueil, nos traits, notre tournure,
D'un singulier caprice il faut être entiché.

Anonyme.

Le comte Robert s'était caché derrière les ruines du lit, de sorte qu'il ne pouvait guère être aperçu, à moins qu'une forte lumière n'éclairât tout à coup le lieu de retraite qu'il avait choisi, et il était impatient de savoir comment et par quelle entrée le gardien de la prison, chargé de porter leur nourriture aux prisonniers, se montrerait à lui. Il n'eut pas bien long-temps à attendre pour être averti de l'approche de cet homme.

Une lumière, qui semblait partir d'une trappe pratiquée dans le plafond, pénétra dans le cachot, et une voix prononça ces mots en anglo-saxon : — Saute, drôle; allons, point de délai; saute, mon brave Sylvain; montre ton agilité. Une voix rauque lui répondit par des accens inarticulés auxquels le comte de Paris ne put

rien comprendre, mais qui lui parurent indiquer peu d'envie d'obéir à l'ordre qui avait été donné.

— Eh bien! Monsieur, reprit la première voix, est-ce que vous avez envie de faire le mutin? Si vous êtes si paresseux, il faudra que je vous donne une échelle, et probablement un bon coup de pied, pour accélérer le voyage de Votre Honneur. En ce moment, un être d'une taille gigantesque, ayant plus de sept pieds, et ayant la forme humaine, sauta par la trappe, quoiqu'elle fût à une hauteur d'environ quatorze pieds. Il tenait de la main gauche une torche allumée, et de sa droite un écheveau de soie très fine, dont le fil se dévidant, tandis qu'il descendait, ne se cassa point, quoiqu'il soit aisé de comprendre qu'il ne pouvait soutenir un être de cette taille en descendant d'une telle hauteur. Il tomba sur ses pieds avec beaucoup d'agilité et sans se faire aucun mal, et, comme s'il eût rebondi sur le plancher, il sauta en l'air de manière à toucher presque au plafond. Dans cette dernière gambade, la torche qu'il portait s'éteignit; mais ce geôlier extraordinaire la fit aussitôt tourner autour de sa tête avec un telle rapidité, qu'elle se ralluma. Il parut du moins que c'était son dessein, car il chercha à s'assurer qu'il était parvenu à son but, en approchant sa main gauche de la flamme avec une sorte de précaution. Cette expérience pratique eut des suites auxquelles il ne s'attendait probablement pas, car il poussa un cri de douleur, secoua la main qu'il s'était brûlée, et murmura une sorte de plainte.

— Prends garde, Sylvain! dit la même voix en anglo-saxon, et d'un ton de réprimande. Allons, songe à ton devoir, Sylvain; porte sa nourriture à l'aveugle, et ne reste pas là à t'amuser, ou je ne te permettrai plus de faire seul cette commission.

Cet être singulier, car ce serait une témérité de lui donner le nom d'homme, leva les yeux vers l'endroit d'où venait la voix, et y répondit par une grimace épouvantable, et en montrant le poing. Il commença pourtant sur-le-champ à défaire un paquet et à fouiller dans les poches d'une sorte de justaucorps et des pantalons qu'il portait, cherchant, à ce qu'il parut, un trousseau de clés, qu'il trouva enfin, et il prit alors un pain dans le paquet. Echauffant une pierre de la muraille, il y attacha sa torche, à l'aide d'un morceau de cire, et ouvrit ensuite la porte du cachot de l'aveugle, à l'aide d'une clé qu'il choisit dans le trousseau. Il parut chercher dans le passage une pompe, où il remplit une cruche qu'il avait apportée. Il revint avec les restes du pain de l'avant-

veille et l'autre cruche, mangea une bouchée, comme pour s'amuser, et, faisant une grimace hideuse, il jeta par terre les fragmens du pain qui restaient.

Pendant ce temps, le comte de Paris suivait des yeux avec attention tous les mouvemens de cet animal inconnu. Sa première pensée fut qu'une créature, dont la taille s'élevait tellement au-dessus de celle de l'homme, dont les grimaces étaient si effrayantes, et dont l'agilité paraissait surnaturelle, ne pouvait être que Satan en personne, ou quelqu'un des diables qui lui sont subordonnés, et dont la situation et les fonctions dans ces régions ténébreuses ne semblaient pas difficiles à deviner. Cependant la voix qu'il avait entendue était moins celle d'un nécromancien conjurant un démon que celle d'un homme donnant des ordres à un animal sauvage, sur lequel il avait acquis une grande supériorité en le domptant.

— Fi! dit le comte, fi! souffrirai-je qu'un misérable singe, car je crois que cette créature semblable au diable n'est pas autre chose, quoique je n'en aie jamais vu qui eussent la moitié de sa taille, mette obstacle à ce que je retrouve la lumière du jour et la liberté? Soyons attentif, et j'espère que ce sire le Velu me servira de guide pour regagner les régions supérieures.

Cependant cet être étrange, qui furetait dans tous les coins, découvrit enfin le corps du tigre; il le toucha, le remua, en faisant des mouvemens étranges, et il parut s'étonner et gémir de sa mort. Tout-à-coup il sembla frappé de l'idée que quelqu'un devait l'avoir tué, et le comte Robert eut la mortification de le voir choisir une seconde fois la clé de la porte du cachot de l'aveugle, et faire un bond si rapide de ce côté, que s'il avait eu l'intention de l'étrangler, il aurait exécuté son dessein avant que le comte eût eu le temps de s'opposer à cet acte de vengeance. Il paraît pourtant qu'il réfléchit que, pour des raisons qui lui semblèrent satisfaisantes, la mort du tigre ne pouvait pas être l'ouvrage du malheureux Ursel, mais qu'elle avait été occasionée par quelque autre personne cachée dans le premier cachot.

Murmurant d'une voix rauque, cet être étrange, si semblable à la forme humaine, et pourtant si différent de l'homme, fit le tour des murailles, remuant tout ce qui lui paraissait pouvoir cacher quelqu'un. Il faisait de grands pas, avançait ses longs bras; et ses yeux perçans, aux aguets pour découvrir l'objet de sa recherche, examinaient soigneusement tous les coins, à l'aide de la lumière de la torche.

En se rappelant le voisinage de la collection d'animaux de l'empereur Alexis, le lecteur ne peut guère douter maintenant que l'être en question, dont la nature avait paru si problématique au comte de Paris, ne fût un individu de cette espèce gigantesque de singes, — si toutefois ce n'est pas quelque animal allié de plus près à notre espèce, — auxquels les naturalistes ont donné, je crois, le nom d'orang-outang. Cet animal diffère du reste de sa confrérie, en ce qu'il est, comparativement, plus docile et plus intelligent; et quoiqu'il possède le génie de l'imitation, qui est commun à toute sa race, il exerce cette faculté moins par dérision que par un désir d'amélioration et d'instruction qui est inconnu à ses frères. L'aptitude qu'il possède à s'instruire est si grande qu'elle surprend; et probablement, s'il était placé dans une situation favorable, on pourrait parvenir à lui donner, en grande partie, les habitudes de la domesticité : mais l'ardeur de la curiosité scientifique ne lui a jamais donné ces avantages. Le dernier dont nous ayons entendu parler a été vu, à ce que nous croyons, dans l'île de Sumatra. Il était de grande taille, ayant plus de sept pieds de hauteur, et avait une force prodigieuse. Il mourut en défendant opiniâtrément sa vie contre une troupe d'Européens. Nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'ils auraient pu mieux employer la supériorité que leur donnaient leurs connaissances sur le pauvre habitant des forêts. Ce fut probablement cette créature qu'on voyait rarement, mais qu'on n'oubliait jamais quand on l'avait vue, qui fit naître l'ancienne croyance au dieu Pan, aux sylvains et aux satyres. Si ce n'était le don de la parole, que nous ne pouvons supposer qu'aucun membre de cette famille ait jamais obtenu, nous aurions cru que le satyre vu par saint Antoine dans le désert appartenait à cette race.

Il nous est donc beaucoup plus facile d'ajouter foi aux annales qui attestent que la ménagerie d'Alexis Comnène contenait un de ces animaux dont le naturel sauvage avait été dompté à un degré surprenant, et qui montrait une intelligence qui n'avait jusqu'alors été le partage d'aucune créature de cette espèce. Ayant donné cette explication, nous reprenons le fil de notre histoire.

L'orang-outang s'avançait à pas alongés et sans bruit, et la torche qu'il tenait à la main, dessinant son ombre sur la muraille, y offrait la représentation de sa taille colossale et de ses membres mal proportionnés. Le comte Robert restait toujours caché, n'étant pas pressé de commencer une lutte dont il était impossible de prévoir

le résultat. Cependant l'homme des bois approchait, et, à chaque pas qu'il faisait, l'idée d'un danger d'une espèce si nouvelle et si étrange faisait tressaillir le cœur du comte au point qu'on aurait pu en entendre les battemens. Enfin l'animal arriva près du lit; ses yeux hideux se fixèrent sur ceux du comte, et, aussi surpris de le voir que Robert l'était lui-même d'une telle rencontre, l'instinct lui fit pousser un cri de terreur, et d'un seul bond il recula d'une quinzaine de pas. Il s'avança alors sur la pointe des pieds, tenant sa torche en avant entre lui et l'objet de sa frayeur, comme pour l'examiner d'aussi loin qu'il était possible, et sans se mettre en danger. Le comte Robert saisit un fragment du bois de lit, assez pesant pour servir de massue, et le leva en en menaçant l'habitant des bois.

L'éducation du pauvre animal, comme la plupart des éducations, avait probablement été faite à l'aide des coups, et il en conservait sans doute le souvenir aussi bien que celui des leçons qui lui avaient été inculquées de cette manière. Le comte de Paris, s'apercevant qu'il possédait un ascendant dont il ne se doutait pas, n'était pas homme à manquer d'en profiter. Il redressa sa taille belliqueuse, s'avança d'un pas aussi triomphant que s'il eût été dans la lice, et menaça l'orang-outang de sa massue comme il aurait menacé de son redoutable Tranchefer un ennemi dans une rencontre. De son côté, l'homme des bois montrait de la prudence, et il recula avec la même précaution qu'il avait avancé. Cependant il semblait n'avoir pas renoncé à tout projet de résistance; il faisait entendre un murmure sourd, annonçant le courroux et l'hostilité, brandissant sa torche, et avait l'air de vouloir en frapper le croisé. Le comte Robert résolut alors de profiter de l'avantage que lui offrait la crainte évidente de son ennemi, et de le priver de la supériorité naturelle que devaient nécessairement lui donner sur l'espèce humaine sa taille, sa force et son agilité extraordinaires. Maniant parfaitement son arme, le comte menaça de frapper son antagoniste sur le côté droit de la tête, mais, par une feinte subite, il fit tomber le coup sur le côté gauche avec une telle force qu'il le renversa, et au même instant, lui appuyant un genou sur la poitrine, il tira son poignard dans l'intention de lui ôter la vie.

L'orang-outang, ignorant la nature de la nouvelle arme dont il était menacé, essaya en même temps de se relever, de renverser son antagoniste, et de lui arracher son poignard. Il aurait probablement réussi dans la première tentative; déjà même il s'était

placé sur ses genoux, et il semblait devoir l'emporter dans cette lutte, quand il sentit que le chevalier, en retirant le poignard que l'animal avait saisi par la lame, lui avait fait une coupure à la main; et le voyant lui en appuyer la pointe sur la gorge, il reconnut probablement que son ennemi était maître de sa vie. Il se laissa alors renverser de nouveau, sans opposer aucune résistance, et poussa un cri triste et plaintif ayant quelque chose d'humain et qui excitait la compassion. En même temps il se couvrit les yeux de la main qui n'était pas blessée, comme s'il eût voulu dérober à sa vue la mort dont il était menacé.

Le comte Robert, malgré sa passion pour les combats, était en général un homme d'un caractère calme et doux, et plein de bienveillance pour les classes inférieures de la création. Ces réflexions se succédèrent rapidement dans son esprit : — Pourquoi ôterais-je la vie à ce malheureux animal, qui ne peut en espérer une autre? Et n'est-il pas possible que ce soit quelque prince ou quelque chevalier à qui la magie a donné cette forme étrange pour qu'il aide à garder ces prisons, et à mettre à fin les aventures extraordinaires qui s'y passent? Ne serais-je donc pas coupable d'un crime en le tuant, quand il s'est rendu à discrétion, ce qu'il a fait aussi complètement que le permet sa métamorphose? Et si ce n'est réellement qu'un animal, ne peut-il avoir quelque idée de reconnaissance? J'ai entendu les ménestrels chanter le lai d'Androclès et du Lion. — Je serai sur mes gardes avec lui.

Après avoir ainsi raisonné, il se releva, et permit à l'homme des bois d'en faire autant. Celui-ci parut sensible à cet acte de clémence, car il murmura quelques cris d'un ton bas et suppliant, qui semblait en même temps implorer merci et rendre grâce de celle qu'il avait déjà obtenue. Il pleura en voyant le sang couler de sa blessure, et, avec une physionomie qui lui donnait plus de ressemblance avec l'homme, maintenant qu'elle portait une expression de souffrance et de tristesse, il parut attendre avec terreur la sentence d'un être plus puissant qu'il ne l'était.

La poche que le chevalier portait sous son armure ne pouvait contenir que bien peu de chose. Il s'y trouvait pourtant une fiole de baume vulnéraire, dont le comte avait souvent besoin, un peu de charpie, et un petit rouleau de linge. Il y prit tous ces objets, et fit signe à l'animal d'avancer sa main blessée. L'homme des bois obéit en hésitant et avec une sorte de répugnance. Le comte versa quelques gouttes de baume sur la blessure et la pansa, disant au

patient, d'un ton sévère, qu'il avait peut-être tort d'employer pour lui un baume précieux, composé pour servir aux plus nobles chevaliers, et l'avertissant en même temps que, s'il faisait un mauvais usage des bontés qu'il avait pour lui, il lui enfoncerait dans le corps, jusqu'à la garde, le poignard dont il avait déjà senti le tranchant.

L'orang-outang avait les yeux fixés sur le comte Robert, presque comme s'il eût compris les paroles qui lui étaient adressées, et murmurant quelques accens à sa manière, il se baissa, baisa les pieds du chevalier, lui embrassa les genoux et sembla lui jurer reconnaissance éternelle et fidélité. En conséquence, lorsque le comte se fut retiré vers le lit, et qu'il eut mis son armure pour attendre que la trappe se rouvrît, l'animal s'assit auprès de lui, dirigeant ses yeux du même côté, et paraissant attendre ce moment avec patience.

Après avoir passé ainsi près d'une heure, un léger bruit se fit entendre au-dessus de leurs têtes, et l'homme des bois tira le Franc par l'habit, comme pour l'avertir de faire attention à ce qui allait arriver. On entendit quelques coups de sifflet, et la même voix qui avait déjà parlé s'écria : — Sylvain ! Sylvain ! que fais-tu donc là ? Viens sur-le-champ ! ou, de par la croix, tu seras payé de ta paresse.

Le pauvre monstre, comme Trinculo[1] aurait pu l'appeler, parut comprendre cette menace, et il le prouva en se rapprochant du comte Robert le plus près possible, et en poussant en même temps des accens plaintifs, comme s'il eût imploré la protection du chevalier. Oubliant combien il était invraisemblable, même dans sa propre opinion, que cet animal pût l'entendre, le comte de Paris lui dit : — Quoi, l'ami ? as-tu déjà appris la principale prière des courtisans de ce pays, qui demandent qu'il leur soit permis de parler et de vivre ? Ne crains rien, pauvre créature : je suis ton protecteur.

— Quoi ! Sylvain, reprit la voix d'en haut, qui as-tu donc trouvé pour compagnon ? Est-ce un diable ? est-ce l'esprit d'un homme assassiné ? On dit qu'il en revient souvent dans ces souterrains. T'amuses-tu à écouter le bavardage du vieux rebelle ? Ou bien est-il vrai, comme on le dit, que tu es en état de bien parler quand tu le veux, et que, si tu ne fais entendre que des sons

1. Personnage bouffon, dans *le Naufrage*, comédie de Shakspeare.

inarticulés et inintelligibles, c'est de peur qu'on ne te force à travailler? Allons, maudit paresseux, je vais te donner l'aide d'une échelle, quoique tu n'en aies pas plus besoin qu'il n'en faudrait à un geai pour monter au haut du clocher de la cathédrale de Sainte-Sophie. Allons, monte, ajouta-t-il en descendant une échelle par la trappe, et ne me donne pas la peine de descendre pour t'aller chercher, sans quoi, par saint Swithin! tu t'en trouveras mal. Allons donc, monte sur-le-champ, comme un bon garçon, et pour cette fois je te ferai grâce de mon fouet.

Cette menace parut faire impression sur l'homme des bois. Il sembla faire ses adieux au comte Robert, en jetant sur lui un regard lamentable que le chevalier remarqua à la lueur de la torche prête à s'éteindre, et il s'avança lentement vers l'échelle, avec l'air d'un condamné à mort qui fait la même évolution. Mais dès que le comte prit un air courroucé et lui montra son formidable poignard, l'animal intelligent prit sur-le-champ sa résolution, et serrant fortement les poings, comme quelqu'un qui a pris son parti, il revint du pied de l'échelle et se plaça derrière le comte de Paris, mais avec l'air d'un déserteur qui ne se sent pas tout-à-fait à son aise lorsqu'il se voit appelé à se mettre en campagne contre son ancien commandant.

Au bout de quelques instans, la patience du garde de la prison fut épuisée, et, désespérant que Sylvain revînt volontairement, il résolut de descendre pour aller le chercher. Il mit le pied sur l'échelle, tenant d'une main un trousseau de clés, et portant une sorte de lanterne sourde dont le fond était arrangé de manière qu'on pouvait la porter sur la tête comme un chapeau. A peine avait-il mis un pied sur le plancher qu'il fut entouré par les bras nerveux du comte de Paris. Sa première idée fut qu'il était saisi de cette manière par le singe rebelle.

— Comment, misérable! s'écria-t-il; lâche-moi, ou tu es mort.

— Tu es mort toi-même! répliqua le comte, qui sentait tout l'avantage que lui donnait en ce moment son talent pour la lutte et la surprise de son adversaire.

— Trahison! trahison! s'écria le garde, à qui ces mots apprirent qu'il était attaqué par un étranger. Au secours là-haut, au secours! Hereward, Varangien, Anglo-Saxon! ou quel que soit le maudit nom que tu te donnes.

Pendant qu'il criait ainsi, la main de fer du comte de Paris le saisit à la gorge, et l'empêcha d'en dire davantage. Ils tombèrent

lourdement tous deux, le garde en dessous, sur le plancher du cachot; et le comte, se regardant comme excusé par la nécessité, lui plongea son poignard dans la gorge. En cet instant, le bruit d'une armure se fit entendre, et Hereward, descendant précipitamment par le moyen de l'échelle, arriva dans la prison. La lanterne était tombée de la tête du garde, mais sans s'éteindre, et la clarté qu'elle rendait le montra au Varangien couvert de sang, et encore fortement tenu par un étranger. Hereward n'hésita pas à courir à son secours, et, prenant sur le comte de Paris le même avantage que ce chevalier avait obtenu sur son adversaire un moment auparavant, il se précipita sur lui, et le tint étendu, le visage tourné vers la terre.

Le comte Robert était un des hommes les plus forts de ce siècle guerrier, mais l'Anglo-Saxon ne lui cédait point à cet égard; et si ce dernier n'avait pas eu un avantage décidé en tenant son antagoniste sous lui, il aurait certainement été impossible de prévoir le résultat de ce combat.

— Rends-toi, rescousse ou non rescousse, pour me servir de ton jargon, s'écria le Varangien; ou la pointe de mon poignard va te donner la mort.

— Un comte français ne se rend jamais, répondit Robert, qui commença à conjecturer à quel nouvel ennemi il avait affaire, et surtout à un esclave vagabond comme toi. En parlant ainsi, il fit un effort pour se relever, si soudain, si vigoureux et si puissant, qu'il se serait tiré des mains du Varangien, si celui-ci, déployant toutes ses forces, n'eût réussi à conserver l'avantage qu'il avait obtenu. Il leva alors son poignard pour mettre fin d'un seul coup à la querelle. Mais au même instant, une sorte de rire rauque et sauvage se fit entendre, une main vigoureuse lui saisit le bras, et un bras nerveux lui entoura le cou, l'étendit sur le dos, et le comte en profita pour se relever.

— C'est donc toi qui mourras, misérable! s'écria le Varangien, sachant à peine qui il menaçait ainsi. Mais l'homme des bois conservait sans doute un souvenir terrible de la prouesse humaine. Il s'enfuit rapidement, monta l'échelle, et laissa le chevalier auquel il venait de sauver la vie et l'Anglo-Saxon se battre avec telle chance de succès qu'ils pourraient avoir.

Les circonstances semblaient annoncer un combat désespéré. Les deux champions étaient de grande taille, vigoureux et intrépides. Tous deux portaient une armure défensive, et ils n'avaient

d'autre arme offensive que le fatal et dangereux poignard. Ils restèrent quelques instans immobiles, en face l'un de l'autre, examinant avec soin leurs moyens respectifs de défense, avant de se résoudre à frapper un coup qui, s'il n'arrivait pas au but, devait fournir à l'autre l'occasion d'en porter un plus fatal. Pendant cette pause inquiétante, un rayon de lumière partit de la trappe, et l'on y vit paraître les traits étranges et alarmés de l'homme des bois, tenant en main une nouvelle torche, et étendant les bras pour la baisser autant que possible dans le cachot.

—Combattez bravement, camarade, dit le comte Robert; car nous ne nous battons plus seul à seul : il a plù à ce respectable personnage de se constituer juge du champ-clos.

Quelque hasardeuse que fût sa situation, le Varangien leva les yeux, et il fut si frappé de l'expression étrange des traits grotesques de cet animal, qui exprimaient à la fois l'épouvante et la curiosité, qu'il ne put retenir un éclat de rire.

—Sylvain, dit-il, est du nombre de ceux qui aimeraient mieux tenir la chandelle pendant une danse si formidable que d'y prendre part eux-mêmes.

—Y a-t-il donc, demanda le comte Robert, nécessité absolue que toi et moi nous y figurions?

—Rien que notre bon plaisir, répondit Hereward, car je ne vois pas qu'il y ait entre nous une cause de querelle suffisante pour que nous devions la vider en un tel lieu, et devant un tel spectateur. Si je ne me trompe, tu es ce Franc intrépide qui fut emprisonné la nuit dernière dans ce cachot avec un tigre enchaîné à quelques pieds de son lit?

—Oui, c'est moi.

—Et où est l'animal auquel tu as été exposé?

—Le voilà. Il n'inspirera jamais plus de terreur que le daim qu'il a pu dévorer dans ses forêts. En parlant ainsi, il lui montra le corps du tigre, et Hereward l'examina à l'aide de la lanterne sourde dont nous avons déjà parlé.

—Et ceci est l'œuvre de ta main? demanda l'Anglo-Saxon avec surprise.

—Comme tu le dis, répondit le comte avec indifférence.

—Et tu as tué mon compagnon de garde?

—Ou du moins mortellement blessé.

—Si tu y consens, je te demanderai un moment de trêve pour examiner sa blessure.

— Bien volontiers. Puisse se flétrir le bras qui porterait un coup en trahison à un ennemi honorable!

Sans demander d'autre garantie, le Varangien quitta son attitude défensive et prudente; et, à l'aide de la lanterne, se mit à examiner la blessure du premier champion qui avait paru sur le champ de bataille, et qui, portant l'uniforme romain, paraissait être un soldat des cohortes appelées les Immortels. Il le trouva dans l'agonie de la mort, mais encore en état de parler.

— Ainsi donc, Varangien, te voilà enfin? C'est à ta paresse ou à ta trahison que je dois imputer mon destin. Ne me réponds pas! L'étranger m'a frappé au-dessus de la clavicule. Si nous avions vécu long-temps, ou que nous nous fussions rencontrés souvent, je t'en aurais fait autant, pour faire sortir de ta mémoire certains évènemens qui se sont passés à la Porte d'Or. Je connais trop bien le maniement du poignard pour douter de l'effet d'un coup frappé au-dessus de la clavicule par un bras aussi vigoureux. Je sens le moment approcher. Celui qui était de la cohorte des Immortels va devenir véritablement immortel, si ce que les prêtres nous disent est vrai. L'arc de Sébastès de Mytilène est brisé avant que son carquois soit à moitié vide.

Le bandit grec retomba dans les bras d'Hereward, et termina sa vie en poussant un profond gémissement, qui fut le dernier son qu'il fit entendre. Le Varangien déposa son corps sur le plancher.

— L'affaire devient embarrassante, se dit-il à lui-même. Je ne suis certainement pas obligé de mettre à mort un homme brave, quoique mon ennemi national, parce qu'il a tué un mécréant qui projetait secrètement de m'assassiner moi-même, et ce n'est ni dans un pareil lieu, ni sous un pareil jour que doivent se battre les champions de deux nations. Ajournons donc cette querelle pour le moment. Qu'en dites-vous, noble comte? Ne pourrions-nous attendre, pour la vider, que nous vous ayons tiré des prisons de Blaquernal, et que nous vous ayons rendu à vos amis et à vos soldats? Si un pauvre Varangien pouvait vous servir en cette affaire, refuseriez-vous ensuite de le rencontrer en combat singulier, vos armes ou les siennes à la main?

— Si tu veux, soit comme ami, soit comme ennemi, accorder aussi tes secours à mon épouse, qui est également emprisonnée quelque part dans ce palais inhospitalier, sois bien assuré que, quels que soient ton rang, ton pays, ta condition, Robert de Paris sera prêt, suivant ton propre choix, à te tendre la main en signe

d'amitié, ou à la lever contre toi en combat égal. Et ce sera un combat, non de haine, mais d'honneur et d'estime. J'en fais serment par l'ame de Charlemagne, un de nos ancêtres, et par la chapelle de ma patrone Notre-Dame des Lances-Rompues !

— Suffit! quoique pauvre exilé, j'éprouve le besoin de secourir la comtesse votre épouse autant que si j'étais le premier dans les rangs de la chevalerie ; car si quelque chose peut rendre plus sacrée l'obligation de prendre la cause du mérite et de la bravoure, c'est lorsque ces qualités se trouvent réunies en la personne d'une femme persécutée et sans défense.

— Je devrais maintenant garder le silence, sans fatiguer ta générosité par de nouvelles demandes. Mais, si la fortune n'a pas souri à ta naissance en te faisant naître dans les rangs de la noblesse et de la chevalerie, la Providence t'a rendu plus que justice en t'accordant un cœur où il se trouve plus d'honneur que n'en possèdent toujours, à ce que je crains, ceux qui sont enrôlés dans les nobles rangs de la chevalerie. Dans ces cachots végète, car je ne puis dire qu'il y vit, un vieillard aveugle, pour qui, depuis trois ans, tout ce qui s'est passé hors de sa prison n'a été qu'un point noir. Le pain et l'eau font toute sa nourriture ; il n'a de communication qu'avec un sombre geôlier ; et si le trépas peut jamais arriver comme un libérateur, ce doit être pour cet infortuné. Qu'en dis-tu? Arrivé au faîte de l'infortune, ne profitera-t-il pas de la seule occasion qu'il puisse jamais trouver de recouvrer sa liberté?

— Par saint Dunstan! tu fais plus que garder le serment que tu as prêté comme redresseur des torts! Ta situation est presque désespérée, et tu veux l'aggraver encore en prenant fait et cause pour chaque infortuné que le hasard jette sur ton chemin!

— Plus nous chercherons à soulager de misères humaines, plus nous obtiendrons de bénédictions des bienheureux saints et de Notre-Dame des Lances-Rompues, qui voit avec tant d'affliction toutes les espèces de souffrances et de calamités, sauf les accidens qui peuvent arriver en champ-clos. Mais, allons, brave Anglo-Saxon, réponds à ma demande aussi promptement que tu le pourras. Il y a dans ta physionomie quelque chose qui annonce la franchise aussi bien que le bon sens ; et c'est avec une entière confiance que je partirai avec toi pour me mettre à la recherche de ma chère comtesse, qui, une fois en liberté, nous sera d'un grand secours pour nous aider à la rendre à d'autres.

— En ce cas, dit le Varangien, partons pour chercher la com-

tesse; et si, après l'avoir délivrée, nous nous trouvons assez forts pour rendre la liberté à ce vieillard aveugle, ce ne seront ni ma lâcheté ni mon manque de compassion qui y mettront obstacle.

CHAPITRE XVII.

Voyez-vous cette mine obscure et sulfureuse
Où de l'ambition l'astuce industrieuse
Du tonnerre endormi place les élémens,
Qui doivent éclater, mais mûris par le temps?
Chose étrange, l'Amour, d'une main obstinée,
Prend sa petite torche, allume la traînée,
Et le mineur surpris entend l'explosion.

Anonyme.

Le même jour, vers midi, Agélastès eut un entretien avec Achillès Tatius, commandant de la garde varangienne, dans les ruines du temple égyptien où avait eu lieu l'entrevue d'Hereward avec le philosophe, que nous avons rapportée plus haut. Chacun d'eux paraissait d'une humeur très différente. Tatius était sombre, mélancolique et abattu, tandis que le sage conservait l'indifférence calme qui lui avait valu, et en quelque sorte mérité, le surnom d'Eléphant.

—Tu hésites, Achillès Tatius, dit le philosophe, à présent que tu t'es exposé à tous les dangers qui se trouvaient entre toi et la grandeur. Tu es comme l'enfant insensé qui ouvrit l'écluse pour livrer passage à l'eau vers la roue du moulin, et qui, au lieu d'en faire l'usage convenable, fut saisi de frayeur quand il vit le mécanisme en mouvement.

—Tu es injuste à mon égard, Agélastès, répondit l'acolouthos, souverainement injuste. Je ne suis que comme le marin, qui, quoique déterminé à partir, ne peut s'empêcher de jeter un regard de tristesse sur la rive qu'il va quitter, peut-être pour ne jamais la revoir.

—Tu peux avoir raison de penser ainsi; mais pardonne-moi, vaillant Tatius, si je te dis qu'il aurait fallu faire ces réflexions plus tôt. Le petit-fils d'Alguric-le-Hun aurait dû calculer les chances et les conséquences avant d'étendre la main vers le diadème de son maître.

—Chut! pour l'amour du ciel! s'écria Tatius en regardant autour de lui; tu sais que c'est un secret qui ne doit être connu que de nous deux; car si Nicéphore, le césar, venait à l'apprendre, où en serions-nous, nous et notre conspiration?

—Nos corps seraient probablement sur le gibet; nos ames en seraient séparées, et seraient en route pour découvrir des secrets que tu as jusqu'à présent soigneusement cachés.

— Eh bien, la connaissance de cette possibilité ne doit-elle pas nous rendre prudens?

— Prudens comme des hommes, si tu le veux; mais non pas timides comme des enfans.

— Les murs peuvent entendre, dit Achillès en baissant la voix. J'ai lu que Denis-le-Tyran avait une oreille [1] qui lui faisait connaître tous les secrets dont on parlait dans sa prison d'état à Syracuse.

— Et cette oreille est encore à Syracuse. Dis-moi, mon très simple ami, crains-tu qu'elle n'ait été transportée ici en une seule nuit, comme les Latins le disent de la chapelle de Notre-Dame à Lorette?

— Non, mais dans une affaire si importante on ne peut prendre trop de précautions.

— Eh bien, toi le plus circonspect des candidats à l'empire, toi le plus flegmatique des chefs militaires, apprends que le césar, supposant, je crois, qu'il est impossible que le sceptre tombe en d'autres mains que les siennes, s'est mis dans la tête de penser qu'il succédera naturellement à Alexis quand le moment de nommer un nouvel empereur sera arrivé. En conséquence, comme on prend ordinairement peu de soin pour amener un évènement qui semble dans l'ordre naturel des choses, il nous a confié à tous deux ses intérêts dans une affaire si importante, et le fou voluptueux a perdu la tête.—Pour qui, selon vous?—Pour un être qui tient le milieu entre l'homme et la femme.—Femme dans ses traits, dans ses membres, dans une partie de ses vêtemens. — Mais, par saint George, homme et très homme dans le reste de son costume, dans ses goûts, et dans sa manière d'être.

— Tu veux parler de l'amazone, femme de ce Franc à main de fer, qui mit en pièces la nuit dernière le lion d'or de Salomon d'un

1. On donnait ce nom à une prison que Denys-le-Tyran avait fait construire d'après de tels principes d'acoustique, que d'un appartement de son palais il pouvait entendre tout ce qui s'y disait. Ce fait n'est pas bien constaté.

seul coup de poing. Par saint George! la moindre chose qui puisse résulter d'un tel amour sont des os brisés.

— Cela n'est pas tout-à-fait aussi invraisemblable que de voir l'oreille de Denys venir de Syracuse ici en une seule nuit. Mais les succès que la prétendue beauté du césar lui a fait obtenir auprès des dames grecques, lui a inspiré de la présomption.

— Et je suppose que cette présomption l'a empêché d'attribuer ses succès à son rang de césar, et à la perspective qu'il a de devenir empereur.

— En attendant, je lui ai promis de lui procurer une entrevue avec sa Bradamante, qui répondra peut-être à ses tendres épithètes de *Zoé kaì Psuché*[1] en établissant un divorce entre son ame amoureuse et sa personne sans égale.

— Cependant, je présume que tu as obtenu les ordres que le césar peut donner pour faire réussir notre complot?

— Assurément; c'est une occasion qu'il ne faut pas perdre. Cet accès d'amour ou de folie l'a aveuglé, et sans exciter trop d'attention sur la marche de notre complot, sans nous exposer aux remarques de la malveillance, nous pouvons nous en servir pour mener à bien notre entreprise. Je sens que cette conduite ne convient pas tout-à-fait à mon âge et à mon caractère, mais mon but étant de transformer en empereur un digne acolouthos, je ne rougis pas de ménager une entrevue amoureuse que le césar, comme on l'appelle, désire si vivement. — Cependant quel succès as-tu obtenu près des Varangiens, qui, quant aux moyens d'exécution, sont le bras droit de notre entreprise?

— Pas tout-à-fait autant de succès que je l'aurais désiré. Je me suis pourtant assuré d'une soixantaine de ceux que j'ai trouvés les plus maniables; et je ne doute pas que le césar une fois mis de côté, leur cri universel ne soit Achillès Tatius.

— Et le brave qui a assisté à nos lectures? — Cet Edouard, comme Alexis l'appelle?

— Je n'ai fait aucune impression sur lui, et j'en suis fâché, car c'est un homme que ses camarades estiment, et dont ils suivraient volontiers l'exemple. Cependant je l'ai placé comme garde supplémentaire auprès de la personne de ce comte de Paris à tête de fer; et comme ils ont tous deux une rage invétérée de se battre, il le tuera probablement. Si les croisés considèrent ensuite sa mort

1. Ma vie et mon ame.

comme une cause de guerre, nous n'aurons besoin que de leur livrer le Varangien, en représentant cette catastrophe comme l'effet d'une haine personnelle. Tout cela étant préparé d'avance, quand et comment agirons-nous à l'égard d'Alexis?

— Sur ce point, il faut consulter le césar. Quoique le bonheur auquel il s'attend aujourd'hui n'ait rien de plus certain que l'élévation qu'il espère pour demain, et quoique son esprit soit beaucoup plus occupé des moyens de réussir auprès de cette comtesse que de sa promotion à l'empire, il doit néanmoins être traité comme le chef de l'entreprise conçue pour accélérer le moment où il compte porter la couronne. Mais, pour vous dire ce que je pense, vaillant Tatius, je crois que demain sera le dernier jour qu'Alexis tiendra les rênes de l'empire.

— Donne-m'en la certitude aussitôt que tu le pourras, afin que j'avertisse nos confédérés, qui doivent préparer l'insurrection des citoyens, et ceux des Immortels qui s'entendent avec nous, et qui sont prêts à agir, et surtout pour que je puisse disperser dans des postes éloignés ceux des Varangiens sur lesquels je ne puis compter.

— Repose-toi sur moi, dit Agélastès, tu auras les instructions les plus exactes dès que j'aurai vu Nicéphore Brienne. Un mot de plus : de quelle manière disposera-t-on de la femme du césar?

— On la placera, reprit l'acolouthos, dans quelque endroit où je n'aurai plus à craindre d'être obligé d'écouter son histoire. Sans ses lectures, que je redoute plus que la peste, j'aurais assez de bonté d'ame pour me charger moi-même de son destin, et lui apprendre quelle différence il y a entre un véritable empereur et ce Brienne, qui a une si haute opinion de lui-même. A ces mots, ils se séparèrent, Tatius ayant l'air beaucoup plus triomphant et les manières plus assurées que lorsqu'il était arrivé.

Agélastès le suivit des yeux avec un sourire méprisant. — Voilà, dit-il, un fou dont le manque de bon sens l'empêche de voir la torche qui ne peut manquer de le consumer. Un misérable qui n'a reçu qu'une demi-éducation, qui ne sait prendre que des demi-mesures, qui ne réfléchit et qui n'ose qu'à demi, dont les plus pauvres pensées, — et celles qui méritent ce nom doivent être en vérité bien pauvres, — ne sont pas le produit de son propre cerveau. Il se flatte de tromper l'impétueux, le hautain, l'orgueilleux Nicéphore Brienne! S'il le fait, ce ne sera point par sa politique, encore moins par sa valeur. Anne Comnène, l'ame du génie, ne sera pas

enchaînée à une souche aussi stupide que ce demi-barbare. — Non! elle aura un époux de pure extraction grecque, et possédant les trésors des sciences qu'on étudiait quand Rome était grande, et la Grèce illustre. Et ce ne sera pas le moindre charme du trône impérial, d'être partagé avec une épouse à qui ses études personnelles auront appris à apprécier et à estimer le mérite de l'empereur. Il fit un pas ou deux d'un air de fierté, et ajouta ensuite, d'un ton plus bas, comme frappé d'un remords de conscience : — Mais si Anne est destinée à être impératrice, il s'ensuit naturellement que la mort d'Alexis devient nécessaire. On ne peut compter sur son consentement : eh! qu'importe? La mort d'un homme ordinaire devient indifférente, quand elle place sur le trône un philosophe et une historienne. A quelle époque les maîtres de l'empire ont-ils cherché à savoir quand et de quelle manière leurs prédécesseurs étaient morts? — Diogènes! holà, Diogènes! L'esclave ne vint pas sur-le-champ, et Agélastès, entièrement livré à la jouissance anticipée de sa grandeur, eut le temps d'ajouter quelques mots. — Folie! Je dois avoir un long compte à régler avec le ciel, disent les prêtres; eh bien, ce sera un article de plus. La mort d'Alexis peut avoir lieu de vingt manières sans que j'en supporte le blâme. Le sang que nous aurons versé pourra tacher notre main, si on la regarde de bien près, mais il ne teindra pas notre front. Diogènes entra en ce moment. — Eh bien, la dame française a-t-elle été amenée ici?

L'esclave fit un signe affirmatif.

— Comment a-t-elle supporté cette translation?

— Assez bien, en apprenant que c'était par votre ordre. Sa séparation d'avec son mari et sa détention dans le palais l'avaient courroucée, et elle s'était portée à quelques actes de violence contre les esclaves, dont on disait que plusieurs avaient été tués, quoique nous devions peut-être croire qu'ils n'ont été que cruellement effrayés. Elle m'a reconnu sur-le-champ, et quand je lui ai dit que je venais lui offrir une retraite chez vous pour un jour, jusqu'à ce que vous ayez pu obtenir la délivrance de son mari, elle a consenti sur-le-champ à me suivre, et je l'ai conduite dans vos jardins secrets de Cythère.

— Admirablement exécuté, mon fidèle Diogènes; tu es comme les génies soumis aux talismans orientaux; je n'ai qu'à te faire connaître ma volonté, et elle est accomplie.

Diogènes salua profondément, et se retira.

— Souviens-toi pourtant, esclave, dit Agélastès se parlant à lui-même, qu'il y a du danger à être trop instruit. — Si jamais le voile qui couvre mon caractère venait à être soulevé, un trop grand nombre de mes secrets sont au pouvoir de Diogènes.

En ce moment, un coup, répété trois fois, fut frappé sur une des statues renversées, qui avait été construite de manière à rendre un son retentissant; ce qui, du moins à cet égard, justifiait l'épithète de vocale qu'on lui avait donnée. Cet incident interrompit son monologue.

— C'est un de nos alliés qui frappe ainsi, dit-il; qui peut venir si tard? Il toucha de son bâton la statue d'Isis, et le césar Nicéphore Brienne entra en grand costume grec, costume charmant, qu'il avait pris les plus grandes peines pour arranger de manière à faire ressortir les grâces de sa personne.

— Qu'il me soit permis d'espérer, dit Agélastès en recevant le césar d'un air grave et réservé, du moins en apparence, que Votre Altesse vient m'annoncer qu'après de mûres réflexions elle a changé de dessein, et que, quelle que soit la nature de la conférence qu'elle désire avoir avec cette dame française, elle pourra du moins la retarder jusqu'à ce que le point capital de notre conspiration ait réussi.

— Non, philosophe, répondit le césar, non; ma résolution, une fois prise, n'est pas le jouet des circonstances. Crois-moi, je n'ai pas accompli tant de travaux sans être prêt à en entreprendre d'autres. Les faveurs de Vénus sont la récompense des exploits de Mars, et je crois que je ne prendrais pas la peine de me consacrer au dieu des armes, avec les fatigues et les dangers auxquels son culte expose, si je n'avais auparavant obtenu la couronne de myrte qui doit parer le front de l'amant heureux d'une belle maîtresse.

— Je vous demande pardon de ma hardiesse; mais Votre Altesse impériale a-t-elle réfléchi qu'elle joue, avec la témérité la plus imprudente, un empire, sa propre vie, la mienne, celle de tous les amis qui ont pris part à un projet si hardi? Et pourquoi courez-vous un tel risque? Pour obtenir les bonnes grâces très précaires d'une personne dont la nature tient également du démon et de la femme, et qui, quelle qu'elle soit, doit probablement devenir funeste à nos projets, soit par affection, soit par ressentiment. Si elle est ce que vous désirez qu'elle soit, elle voudra garder son amant à son côté, et lui éviter le risque de s'engager dans une conspiration dangereuse; et si elle reste ce que le monde la croit,

c'est-à-dire constante à son mari et fidèle aux sermens qu'elle a prononcés au pied de l'autel, vous pouvez juger combien elle sera offensée quand vous lui répéterez la déclaration qu'elle a déjà si mal accueillie.

— Allons donc, vieillard! tu commences à radoter, et, au milieu de tant de connaissances que tu possèdes sur tant d'autres choses, tu as oublié celle qui est la plus précieuse, — la connaissance de la plus belle partie de la création. — Songe à l'impression que doit faire un amant dont le rang n'est certainement pas ignoble, et dont l'extérieur n'a rien de désagréable, sur une femme qui doit craindre les suites d'un refus. — Allons, Agélastès, fais-moi grâce de ton croassement; il est d'aussi mauvais augure que celui de la corneille perchée sur un chêne creux du côté gauche; mais déclame aussi bien que tu le pourras pour prouver qu'un cœur timide n'a jamais réussi près d'une belle dame, et que celui qui mérite le mieux l'empire est celui qui sait entrelacer les myrtes de Vénus avec les lauriers de Mars. — Allons, ouvre-moi la porte secrète qui joint ces ruines magiques à des bosquets qui ressemblent à ceux de Cythère et de Naxos.

— Il faut faire ce que vous voulez, dit le philosophe en poussant un profond soupir un peu affecté.

— Holà, Diogènes! s'écria tout haut le césar. Quand tu es évoqué, l'esprit du mal n'est pas bien loin. — Allons, mon brave nègre, ouvre-moi l'entrée secrète. Le diable n'est pas assez loin pour ne pas répondre au premier bruit que feront les pierres.

Le nègre jeta d'abord un regard sur son maître, qui lui fit signe d'obéir au césar. Diogènes s'approcha alors d'un endroit du mur en ruines qui était couvert de quelques arbustes grimpans qu'il écarta avec soin. Il découvrit ainsi une petite porte irrégulièrement fermée, et bouchée, dans toute sa hauteur, par de grandes pierres carrées. L'esclave les retira les unes après les autres, et les empila à côté comme pour les replacer ensuite. Je te charge du soin de garder cette porte, lui dit Agélastès, et que personne n'y passe sans faire le signal convenu, au péril de ta vie. Il serait dangereux que cette porte restât ouverte à cette heure du jour.

L'obéissant Diogènes porta la main à son sabre et à sa tête, signe par lequel les esclaves répondaient ordinairement aux ordres de leur maître pour indiquer qu'ils seraient fidèles jusqu'à la mort. Alors Diogènes alluma une petite lanterne, prit une clé, ouvrit une porte intérieure en bois, et se disposa à entrer.

— Halte là, l'ami Diogènes! dit le césar : tu n'as pas besoin de ta lanterne pour distinguer un honnête homme, et, si tu en cherches un, il faut que je te dise que tu ne t'adresses pas au bon endroit. Attache ces arbustes grimpans devant l'entrée, et reste là, comme tu en as déjà reçu l'ordre, jusqu'à notre retour, afin de déjouer la curiosité de quiconque pourrait être attiré par la vue de cette porte secrète.

Le nègre donna la lampe au césar et se retira. Agélastès suivit Nicéphore dans un passage long, étroit et voûté, dans lequel des ouvertures étaient pratiquées de distance en distance pour y laisser pénétrer l'air.

— Je n'entrerai pas avec vous dans les jardins ou bosquets de Cythère, dit Agélastès ; je suis trop vieux pour brûler de l'encens sur cet autel. Je crois d'ailleurs que Votre Altesse impériale connaît parfaitement la route, l'ayant déjà faite plusieurs fois, et, si je ne me trompe, pour les plus belles raisons.

— Je n'en dois que plus de remerciemens à mon digne ami Agélastès, répondit le césar, puisqu'il oublie son âge pour rendre service à ses jeunes amis.

CHAPITRE XVIII.

Il faut maintenant que nous retournions dans les cachots du palais de Blaquernal, où les circonstances avaient formé une union, du moins temporaire, entre le vigoureux Varangien et le comte Robert de Paris. Leur caractère offrait plus de ressemblance qu'aucun d'eux n'aurait probablement voulu en convenir. Les vertus du Varangien, simples et primitives, étaient celles que la nature elle-même inspire à un homme brave qui, pendant toute sa vie, n'a jamais connu la crainte, et a toujours été prêt à braver tous les dangers. Le comte, de son côté, avait la bravoure, la générosité, l'enthousiasme du soldat, et les qualités, en partie réelles et en partie de convention, que les hommes de son rang et de son pays puisaient dans l'esprit de la chevalerie. On aurait pu comparer le premier au diamant sortant de la mine avant d'avoir été travaillé par la main de l'ouvrier ; le second à la pierre richement

ornée, qui, taillée en facettes et artistement enchâssée, a peut-être perdu quelque chose de sa première substance, et cependant, aux yeux d'un connaisseur, a plus d'éclat et de splendeur que lorsqu'elle était, en termes de lapidaire, *en brut*. Dans ce dernier cas, la valeur était plus artificielle; dans l'autre, elle était plus naturelle et plus véritable. Le hasard donc avait réuni momentanément dans le même intérêt deux hommes dont les caractères, presque semblables quant au fond, avaient été modifiés par l'influence d'une éducation qui leur avait laissé de violens préjugés à tous deux, préjugés qui, en se trouvant en contact, pouvaient produire une explosion. Le Varangien entra en conversation avec le comte sur un ton de familiarité qui allait presque à son insu jusqu'à la grossièreté, et il lui dit, quoique très innocemment, bien des choses qui pouvaient être mal prises par son nouveau frère d'armes. Cependant ce qui pouvait blesser le plus dans ses manières, c'était un manque total d'égards pour le titre que portaient ceux à qui il parlait, suivant en cela l'usage des Saxons, de qui il descendait; cette omission devait être au moins aussi désagréable aux Français qu'aux Normands, car ils tenaient déjà fortement aux priviléges du système féodal, aux momeries de l'art héraldique, et aux distinctions que les chevaliers réclamaient comme appartenant exclusivement à leur ordre.

Hereward, il faut en convenir, était porté à s'inquiéter peu de ces distinctions, et, en même temps, il avait tout au moins un certain penchant à se faire une haute idée du pouvoir et de la richesse de l'empire grec qu'il servait, et du respect qu'il devait au rang d'Alexis Comnène, respect qu'il était également disposé à accorder aux officiers grecs qui, sous les ordres de l'empereur, commandaient le corps des Varangiens, et notamment à Achillès Tatius. Hereward savait que ce dernier était un lâche, et il le soupçonnait d'être un homme sans principes. Cependant l'acolouthos était toujours le dispensateur des faveurs impériales accordées aux Varangiens en général, et à Hereward lui-même, et il avait toujours la politique de représenter ces faveurs comme étant la suite plus ou moins directe de son intercession. On supposait qu'il épousait avec chaleur la cause des Varangiens dans toutes leurs querelles avec les autres corps. Il était généreux et libéral, donnait à chaque soldat ce qui lui était dû, et, sauf le courage, qui n'était pas son fort, il aurait été difficile à ces étrangers de demander un chef qui leur plût davantage. D'ailleurs notre ami Hereward était admis dans sa so-

ciété; il le suivait, comme nous l'avons vu, dans des expéditions secrètes, et par conséquent il partageait l'affection servile qu'avaient conçue pour ce nouvel Achille la plupart de ces myrmidons.

Cet attachement pour leur commandant était aussi vif qu'il pouvait l'être pour un homme qu'ils ne pouvaient ni honorer ni estimer. Dans le projet formé par Hereward de rendre la liberté au comte de Paris, il entrait autant de fidélité pour l'empereur et son représentant l'acolouthos, que pouvait en comporter le désir de rendre justice au Franc persécuté.

Pour exécuter ce plan, il fit sortir le comte Robert des cachots souterrains du palais de Blaquernal, dont il connaissait parfaitement tous les détours, Tatius l'y ayant souvent placé en sentinelle depuis quelque temps, dans la vue de lui faire acquérir une expérience dont il se promettait de tirer parti lorsque la conspiration éclaterait. Quand ils furent en plein air, et à quelque distance des sombres tours du palais, il demanda tout à coup au comte s'il connaissait le philosophe Agélastès ; le comte lui répondit négativement.

—Prenez garde, sire chevalier; vous vous nuisez à vous-même en cherchant à m'en imposer. Vous devez le connaître, car je vous ai vu dîner chez lui hier.

—Ah ! tu parles de ce savant vieillard? Je ne sais rien de lui qui doive me faire désirer d'avouer ou de nier que je le connais, devant toi ou devant tout autre. C'est un homme ingénieux, moitié héraut, moitié ménestrel.

—Moitié pourvoyeur des plaisirs du prince, et scélérat tout-à-fait. Sous le masque d'une bonne humeur apparente, il cache l'encouragement qu'il donne aux vices des autres ; à l'aide du jargon spécieux de la philosophie, il a secoué toute croyance religieuse et tout principe de morale; et avec l'air de la fidélité, il réussira, si l'on n'y met pas obstacle à temps, à priver du trône et de la vie son maître trop confiant, ou, s'il n'y peut parvenir, il conduira ses insensés complices à la misère et à la mort.

—Et toi qui sais tout cela, tu souffres que cet homme marche tranquillement à son but?

—Un instant de patience ! Je ne puis encore former aucun projet qu'Agélastès ne soit en état de contreminer. Mais le temps viendra, il n'est pas même bien éloigné, où l'empereur sera forcé de donner son attention à la conduite de cet homme; et alors, que le philosophe se tienne bien, ou, par saint Dunstan, le Barbare le

renversera ! Je voudrais seulement arracher de ses griffes un ami insensé qui a prêté l'oreille à ses pernicieux conseils.

— Mais qu'ai-je de commun avec cet homme et ses complots?

— Beaucoup plus que vous ne le pensez. Le principal soutien de sa conspiration n'est autre que le césar lui-même, qui devrait être le plus fidèle sujet de l'empereur. Mais depuis qu'Alexis a nommé un sébastocrator, officier d'un rang au-dessus du césar, et plus voisin du trône, Nicéphore Brienne a été mécontent et courroucé, quoiqu'il soit plus difficile de dire depuis quel temps il a trempé dans les complots de l'astucieux Agélastès. Ce que je sais, c'est que, depuis plusieurs mois, le philosophe a nourri libéralement, comme sa richesse le lui permet, les vices et la prodigalité du césar. Il l'a encouragé à manquer d'égards pour son épouse, quoiqu'elle soit fille de l'empereur, et il a semé la zizanie entre lui et la famille impériale. Et si Brienne n'a plus la réputation d'un homme raisonnable, s'il a perdu le renom d'un chef brave, il s'en est dépouillé lui-même en suivant les avis de ce sycophante artificieux.

— Et que m'importe tout cela? Que m'importe qu'Agélastès soit sujet fidèle, ou esclave des circonstances? Ni moi ni les miens nous n'avons de relations assez intimes avec son maître, Alexis Comnène, pour que je me mêle des intrigues de sa cour.

— Vous pouvez vous tromper en cela, si ces intrigues compromettent le bonheur et la vertu de...

— Mort de mille martyrs! s'écria le comte, de misérables intrigues d'esclaves peuvent-elles impliquer l'ombre d'un soupçon contre la noble comtesse de Paris? Les sermens de toute ta race ne suffiraient pas pour prouver qu'un seul de ses cheveux ait changé de couleur!

— A merveille, vaillant chevalier! Vous êtes un mari tel qu'il en faut pour l'atmosphère de Constantinople, qui exige peu de vigilance et une croyance ferme. Vous trouverez dans cette cour beaucoup de gens de votre avis.

— Ecoute, l'ami; ne parlons pas davantage, et n'allons pas plus loin que le coin le plus solitaire de cette étrange ville; nous y finirons l'œuvre que nous avons interrompue tout à l'heure.

— Quand vous seriez un duc, sire comte, vous ne pourriez appeler au combat un homme qui y soit plus disposé. Réfléchissez cependant que les chances ne sont pas égales. Si je succombe, je ne laisse personne pour me regretter. Mais ma mort rendra-t-elle la liberté à votre femme, si elle est retenue? Réparera-t-elle

son honneur, s'il a été terni? fera-t-elle autre chose que de faire sortir de ce monde le seul individu qui soit disposé à vous aider, et qui espère vous réunir à votre femme, et vous replacer à la tête de vos soldats?

— J'ai eu tort, dit le comte de Paris; j'ai eu grand tort. Mais prends garde, mon brave ami, d'accoupler le nom de Brenhilda d'Aspramont au mot déshonneur : et au lieu de ces propos odieux, dis-moi où nous allons maintenant.

— Aux jardins de Cythère d'Agélastès, et nous n'en sommes pas bien loin. Cependant il y a un chemin plus court pour s'y rendre, sans quoi je ne saurais comment expliquer le court espace de temps qu'il lui faut pour aller jouir des charmes de ses jardins en quittant les sombres ruines du palais d'Isis et le palais impérial de Blaquernal.

— Et pourquoi, et depuis quand crois-tu que la comtesse soit détenue dans ces jardins.

— Depuis hier. Je surveillais attentivement le césar et votre épouse, et plusieurs de mes camarades en faisaient autant à ma prière. Nous remarquâmes des signes évidens d'admiration dans Nicéphore, et ce qui nous parut des indices de courroux dans la comtesse; et j'en conclus qu'il était probable qu'Agélastès, étant l'ami du césar, favoriserait ses projets suivant son usage, en vous séparant tous deux de l'armée des croisés, afin que votre épouse, comme plus d'une matrone avant elle, pût avoir le plaisir de résider dans les jardins de ce digne philosophe, tandis que vous habiteriez à jamais les cachots du palais de Blaquernal.

— Misérable! Pourquoi ne m'en avoir pas averti hier?

— Effectivement, il est fort probable que je me serais permis de sortir des rangs pour aller donner cet avis à un homme que je regardais alors, non comme un ami, mais comme un ennemi personnel! Il me semble qu'au lieu de tenir un pareil langage, vous devriez remercier le ciel du hasard et des circonstances qui m'ont amené pour vous secourir et vous aider.

Le comte Robert sentait la vérité de ce que disait Hereward, quoique en même temps son caractère fougueux désirât, suivant sa coutume, faire tomber sa vengeance sur l'individu qui était le plus à sa portée.

Mais ils arrivaient en ce moment à ce que les citoyens de Constantinople appelaient les Jardins du Philosophe. Hereward espérait en obtenir l'entrée, car, depuis sa première entrevue avec

Agélastès dans les ruines du temple d'Isis, il avait appris, du moins en partie, quels étaient les signaux particuliers convenus entre le sage et Achillès. A la vérité ils ne lui avaient pas confié tous leurs secrets, mais, par suite de ses liaisons avec l'acolouthos, ils n'avaient pas cherché à lui cacher certaines choses qui, une fois connues d'un homme doué par la nature d'autant de bon sens et de pénétration que l'Anglo-Saxon, ne pouvaient manquer de lui tout apprendre avec le temps. — Le comte Robert et son compagnon s'arrêtèrent devant une porte cintrée, seule ouverture qui existât dans une très haute muraille, et le Varangien allait y frapper quand il s'écria, comme frappé d'une idée subite :

— Et si c'est ce misérable Diogènes qui nous ouvre la porte? il faut que nous le tuions, avant qu'il puisse s'enfuir et nous trahir. Ma foi! c'est une nécessité, et d'ailleurs le scélérat a mérité la mort par cent crimes horribles.

— Tue-le donc toi-même; sa condition se rapproche plus de la tienne; et assurément je ne souillerai pas le nom de Charlemagne du sang d'un esclave noir.

— Merci de Dieu! reprit le Saxon : il faut pourtant que vous preniez part à l'action, s'il lui vient du secours et que je sois accablé par le nombre.

— Le nombre rendra l'action plus semblable à une mêlée ou à une bataille générale; et sois bien sûr que je ne resterai pas les bras croisés quand je pourrai m'en servir honorablement.

— Je n'en doute pas, mais cette distinction me paraît fort étrange; comme si, avant qu'il soit permis à un homme de se défendre contre un ennemi, ou de l'attaquer, il fallait lui demander le rang de ses ancêtres.

— Ne crains rien à cet égard. Les règles de la chevalerie sont telles que je viens de l'établir; mais quand la question est de savoir si l'on combattra ou non, il y a une grande latitude pour la décider affirmativement.

— Frappons donc en exorciste, dit Hereward, et voyons quel sera le démon qui nous répondra.

A ces mots, il frappa d'une manière particulière, et la porte s'ouvrit en dedans. Une négresse naine s'y montra; ses cheveux blancs faisaient un contraste singulier avec la noirceur de sa peau et avec le sourire sardonique particulier à ces esclaves. Elle avait dans la physionomie une expression qui, sévèrement interprétée, aurait paru annoncer un malin plaisir à voir les souffrances humaines.

— Agélastès est-il... Mais le Varangien n'avait pas fini la phrase qu'elle lui répondit en lui montrant une avenue ombragée.

L'Anglo-Saxon et le Franc prirent le chemin qu'elle indiquait, tandis que la sorcière disait ou plutôt murmurait indistinctement: —Vous êtes un des initiés, Varangien; mais prenez garde qui vous amenez avec vous, lorsqu'il peut se faire que vous ne soyez pas le bienvenu, quand même vous arriveriez seul.

Hereward lui fit signe qu'il l'avait entendue, et en un instant ils furent hors de la portée de sa vue. L'avenue où ils étaient décrivait divers détours dans un beau jardin oriental, où des groupes de fleurs, des arbrisseaux plantés en labyrinthe, et même les grands arbres de la forêt, rendaient le souffle du vent de midi frais et agréable.

— Il faut agir avec la plus grande prudence, dit Hereward en parlant à voix basse, car c'est trop probablement ici que la biche que nous cherchons a trouvé un refuge. Il vaut mieux que vous me laissiez marcher devant vous; vous êtes trop agité pour avoir le sang-froid nécessaire à une vedette. Cachez-vous derrière ce chêne, et qu'un faux point d'honneur ne vous empêche pas de vous enfoncer sous les broussailles et même sous la terre, si vous entendez seulement le bruit d'un pied. — Si les amans sont d'accord, Agélastès fait vraisemblablement sa ronde pour empêcher l'arrivée de tout intrus.

—Mort et furies! impossible! s'écria l'impétueux Français. — Notre-Dame des Lances Rompues, prends ma vie, avant de permettre que je sois tourmenté d'une telle agonie.

Il reconnut pourtant la nécessité de s'imposer une forte contrainte, et il souffrit, sans autre remontrance, que le Varangien continuât son chemin, le suivant pourtant des yeux avec attention. En avançant lui-même un peu, il put voir Hereward s'approcher d'un pavillon qui n'était qu'à peu de distance de l'endroit où ils s'étaient séparés. Il remarqua qu'il appliqua d'abord les yeux, puis l'oreille à une des croisées, qui était en grande partie couverte et cachée par des arbustes en fleurs. Il crut même voir un air d'intérêt grave se peindre sur la physionomie du Varangien, et il lui tarda d'avoir sa part des informations qu'il avait sans doute obtenues.

Il s'avança donc sans bruit à travers le labyrinthe d'arbrisseaux qui avait couvert la marche d'Hereward, et ses mouvemens se

firent dans un tel silence, qu'il toucha l'Anglo-Saxon pour l'avertir qu'il était là avant que celui-ci s'en fût aperçu.

Hereward, ne sachant d'abord qui s'était approché ainsi, se retourna d'un air courroucé et menaçant; mais reconnaissant son compagnon, il haussa les épaules, comme par pitié d'une impatience qui n'avait pu être réprimée, et, se retirant en arrière, il accorda au comte le privilége d'occuper une place d'où il pouvait voir, à travers les barreaux d'une jalousie, ce qui se passait dans l'intérieur du pavillon, sans qu'il courût risque d'être découvert. La lumière qui pénétrait dans ce lieu de plaisance était ce demi-jour convenable au genre de pensées qu'on supposait pouvoir être inspirées par un temple de Cythère. On y voyait aussi des portraits, des groupes et des statues du genre de celles qui se trouvaient dans le kiosque de la cataracte, mais qui présentaient à l'esprit des images un peu plus libres que ces dernières. Un moment après, la porte du pavillon s'ouvrit, et la comtesse y entra avec sa suivante Agathe. Elle se jeta sur un sofa, et la suivante, qui était une jeune et jolie femme, se tint modestement en arrière, de sorte que le comte pouvait à peine l'apercevoir.

— Que penses-tu, demanda la comtesse à Agathe, d'un ami aussi suspect qu'Agélastès, et d'un aussi galant ennemi que ce césar, comme on l'appelle?

— Qu'en pourrais-je penser, répondit la suivante, si ce n'est que ce que le vieillard appelle amitié est de la haine; et que ce que le césar nomme un amour patriotique pour son pays, qui ne lui permet pas de mettre ses ennemis en liberté, est dans le fait une affection trop forte pour sa belle captive?

— Il sera payé de cette affection, dit la comtesse, comme si c'était l'hostilité dont il voudrait lui donner l'apparence. — Mon noble et digne époux! si tu te faisais une idée des calamités auxquelles je suis exposée, comme tu triompherais promptement de tous les obstacles pour accourir à mon secours!

— Es-tu un homme? dit le comte Robert à son compagnon; peux-tu entendre de telles paroles, et me conseiller de rester en repos?

— Je suis un homme, répondit l'Anglo-Saxon; vous en êtes un autre; mais toute notre arithmétique n'en fera pas de nous plus de deux; et, en cet endroit, il est probable qu'un coup de sifflet du césar ou un cri d'Agélastès nous ferait tomber sur les bras un mil-

lier d'hommes, qui nous donneraient fort à faire, quand nous serions aussi hardis que Béris d'Hampton. — Restez tranquille et gardez le silence. Si je vous donne ce conseil, ce n'est point par crainte pour ma pauvre vie; j'ai prouvé que j'y attachais peu de prix, en commençant une entreprise si extravagante avec un si étrange compagnon : c'est par intérêt pour votre sûreté et pour celle de la comtesse votre épouse, qui prouve qu'elle est aussi vertueuse que belle.

— J'ai été trompée d'abord, reprit la comtesse Brenhilda, s'adressant toujours à Agathe. Ce méchant vieillard, en affectant des mœurs sévères, une science profonde et une droiture austère, m'a fait croire qu'il était en partie tout ce qu'il prétendait être. Mais le vernis s'est usé depuis qu'il m'a laissé voir qu'il est ligué avec cet indigne césar, et l'affreux tableau n'inspire plus que le dégoût qu'il mérite. Mais si je puis, par supercherie ou par subtilité, tromper ce maître fourbe, comme il m'a privée, en grande partie, de toute autre espèce de secours, je ne me ferai pas scrupule de montrer une adresse qu'il trouvera peut-être égale à la sienne.

— Entendez-vous cela? dit le Varangien au comte de Paris; n'allez pas par votre impatience briser le fil des mesures prudentes de votre épouse. Je mettrais volontiers dans la balance l'esprit d'une femme contre la valeur d'un homme, quand il y a quelque chose à faire. N'offrons donc notre secours que lorsque le temps nous aura démontré qu'il est nécessaire à sa sûreté et à notre succès.

— Amen! répondit le comte de Paris. Mais n'espère pas, sire Saxon, me décider, avec ta prudence, à quitter ces jardins avant que je me sois complètement vengé de cet indigne césar et de ce prétendu philosophe, s'il est vrai que sa philosophie ne soit qu'un masque... Ici le comte commençait à élever la voix, et le Saxon, sans cérémonie, lui mit la main sur la bouche. — Tu prends bien de la liberté, dit le comte, mais cependant en baissant le ton.

— Oui, sans doute, dit Hereward. Quand la maison est en feu, je ne m'inquiète pas de savoir si l'eau que j'y jette est parfumée ou non.

Ces mots remirent sous les yeux du comte le tableau de sa situation; et, s'il ne fut pas content de la manière dont l'Anglo-Saxon venait de se justifier, du moins il garda le silence. On entendit du bruit à quelque distance; la comtesse écouta et changea de cou-

leur. — Agathe, dit-elle, nous sommes comme des champions dans la lice, et voici notre antagoniste qui avance. Retirons-nous dans cette autre salle, et retardons ainsi de quelques instans une rencontre si alarmante. A ces mots, elles passèrent toutes deux dans une chambre qui donnait dans le principal appartement, et dont la porte était derrière le sofa que Brenhilda avait occupé.

A peine étaient-elles sorties, que, comme on le dit dans les pièces de théâtre, le césar et Agélastès entrèrent du côté opposé. Ils avaient peut-être entendu les dernières paroles de Brenhilda, car le césar dit à voix basse :

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido.

— Quoi! notre belle ennemie s'est retirée à la tête de ses forces? N'importe! cela prouve qu'elle pense à la guerre, même quand l'ennemi n'est pas en présence. Eh bien! Agélastès, tu n'auras pas à me reprocher cette fois de vouloir emporter la place par un coup de main, et de me priver ainsi du plaisir de la forcer à capituler. De par le ciel! j'en ferai le siége avec autant de régularité que si je portais sur mes épaules tout le poids des années qui établissent une différence entre nous; car j'ai de violens soupçons que c'est cet envieux coquin, le Temps, qui t'a ôté les ailes de Cupidon.

— Ne parlez pas ainsi, puissant césar, répondit le philosophe. C'est la main de la Providence qui, en retirant à l'aile de Cupidon quelques plumes superflues, lui en a laissé assez pour maintenir un vol ferme et soutenu.

—Ton vol était pourtant devenu moins assuré, Agélastès, quand tu t'avisas de rassembler cet arsenal, ce magasin d'armes de Cupidon, parmi lesquelles ton affection vient de me permettre de m'armer ou plutôt de compléter mon équipement.

En parlant ainsi, le césar jeta un coup d'œil sur toute sa personne, resplendissante de pierres précieuses et ornée d'une chaîne d'or, de bracelets, de bagues et d'autres joyaux, qui, joints aux riches vêtemens qu'il avait mis depuis son arrivée dans les jardins de Cythère, tendaient à faire valoir son bel extérieur.

— Je suis charmé, répondit Agélastès, que vous ayez trouvé parmi ces bagatelles que je ne porte jamais à présent, et dont je faisais peu d'usage, même quand j'étais plus jeune, quelque chose qui puisse rehausser vos avantages naturels. Rappelez-vous seule-

ment cette petite condition, que celles de ces babioles qui font partie de votre parure en ce grand jour ne peuvent plus rentrer en la possession d'un homme d'un rang bien inférieur, et qu'elles doivent continuer à appartenir à cette grandeur qu'elles ont une fois contribué à orner.

— C'est à quoi je ne puis consentir, mon digne ami, dit Nicéphore Brienne. Je sais que tu n'attaches à ces joyaux d'autre prix que celui qu'un philosophe doit y mettre, c'est-à-dire que tu ne les estimes que par le souvenir qu'ils rappellent. Ce grand anneau à cachet, par exemple, je t'ai entendu dire qu'il a appartenu à Socrate, et tu ne peux le regarder sans remercier le ciel de ce que ta philosophie n'a jamais été mise à l'épreuve par une Xantippe. Ces agrafes, dans un temps plus ancien, serraient le sein de l'aimable Phryné, et elles appartiennent à présent à un homme qui ne saurait rendre hommage aux charmes qu'elles cachaient ou qu'elles découvraient, mieux que le cynique Diogène. Ces boucles...

— Je puis t'épargner cette dépense d'esprit, jeune homme, ou plutôt, noble césar, dit Agélastès : conserve-la précieusement, tu en auras grand besoin.

— Ne crains rien, reprit le césar; et occupons-nous maintenant à faire usage, puisque tu le veux ainsi, des dons que nous devons soit à la nature, soit à l'affection d'un cher et respectable ami. Ah! s'écria-t-il en voyant la porte s'ouvrir et la comtesse entrer dans l'appartement, nos désirs sont prévenus.

Il salua la comtesse Brenhilda avec un air de profond respect. Elle avait fait quelques changemens à sa toilette, pour la rendre plus brillante.

— Salut, noble dame! dit le césar. Je viens vous rendre visite dans le dessein de m'excuser de vous retenir, jusqu'à un certain point, contre votre volonté, dans ces régions étranges où vous vous trouvez inopinément.

— Non pas jusqu'à un certain point, répondit la comtesse, mais tout-à-fait contre mon désir, qui est d'être réuni à mon époux, et aux hommes braves qui ont pris la croix sous sa bannière.

— Telles étaient sans doute vos pensées, quand vous avez quitté l'Occident, dit Agélastès. Mais, belle comtesse, n'ont-elles subi aucun changement? Vous avez laissé un pays où le sang humain coule à la moindre provocation, et vous êtes arrivée dans une contrée où la principale maxime est de chercher à reculer les bornes

de la félicité humaine par tous les moyens qu'on peut imaginer. Dans votre Occident, l'être qu'on respecte davantage est celui qui sait le mieux exercer sa force tyrannique en rendant les autres misérables ; dans cet empire plus pacifique, nous réservons nos guirlandes pour l'ingénieux jeune homme ou pour l'aimable dame qui sait le mieux faire le bonheur de la personne qui lui a donné son affection.

— Mais, révérend philosophe, dit la comtesse, vous qui travaillez avec tant d'art à recommander le joug du plaisir, savez-vous bien que vous confondez toutes les idées qui m'ont été données depuis mon enfance ? Dans le pays où j'ai été élevée, nous sommes si loin d'adopter vos maximes, que nous ne nous marions que comme le lion et la lionne, c'est-à-dire lorsque l'homme a forcé la femme à reconnaître la supériorité de son mérite et de sa valeur. C'est si bien notre règle, qu'une damoiselle, même d'un rang inférieur, croirait se dégrader si elle épousait un amant qui n'aurait pas encore obtenu de renom par ses hauts faits.

— Mais, noble dame, dit le césar, un homme qui se meurt peut encore conserver quelque faible espérance. S'il y avait quelque chance qu'un haut renom militaire pût gagner cette affection qui a été dérobée plutôt que volontairement accordée, combien de gens entreraient avec empressement dans la lice pour obtenir un si beau prix ! Quelle serait l'aventure trop hardie pour qu'on ne brûlât pas de l'entreprendre à une telle condition ? Quel est celui dont le cœur ne sentirait que tirer son épée du fourreau pour remporter un tel prix, ce serait faire le vœu de ne jamais l'y faire rentrer avant de pouvoir se dire avec fierté : Ce que je n'ai pas encore obtenu, je l'ai mérité.

— Vous voyez, belle dame, dit Agélastès, qui, croyant que les dernières paroles de Nicéphore avaient fait quelque impression sur la comtesse, se hâta de renchérir sur ce qu'il avait dit ; vous voyez que le feu de la chevalerie brûle dans le sein des Grecs aussi vivement que dans celui des nations occidentales.

— Oui, répondit Brenhilda, et j'ai entendu parler du fameux siége de Troie, et du lâche coquin qui, ayant enlevé l'épouse d'un brave guerrier, évita toute occasion de rencontre avec le mari qu'il avait offensé, fut enfin la cause de la mort de tous ses frères, de la destruction de sa ville natale, et de la perte de toutes les richesses qu'elle contenait, et qui mourut lui-même de la mort d'un

misérable poltron, et ne fut regretté que de son indigne maîtresse. Ce trait prouve combien vos ancêtres connaissaient les règles de la chevalerie.

— Vous vous méprenez, noble comtesse, dit le césar; le coupable Pâris était un Asiatique efféminé, et ce fut le courage des Grecs qui le punit.

—Vous êtes savant, Monsieur, répondit Brenhilda; mais ne vous imaginez pas que je vous en croie sur parole avant que vous ne m'ayez fait voir un chevalier grec assez brave pour regarder sans trembler le cimier du casque de mon mari.

— Il me semble que ce ne serait pas une chose très difficile, répondit Nicéphore Brienne. Si l'on ne m'a pas flatté, on me regarde moi-même comme en état de faire face à des hommes beaucoup plus dangereux que celui qui se trouve d'une manière si étrange l'époux de la comtesse Brenhilda.

— C'est une épreuve qui sera bientôt faite, dit la comtesse. Je crois que vous aurez peine à nier que mon époux, dont j'ai été séparée par quelque indigne artifice, ne soit encore en votre pouvoir, et que vous ne puissiez le faire paraître quand bon vous semblera. Je ne demande d'autre armure pour lui que celle qu'il porte, d'autres armes que son sabre Tranchefer. Alors placez-le dans cette chambre, ou dans telle autre lice également étroite, et s'il recule d'un pas, s'il demande quartier, ou s'il périt sous son bouclier, que Brenhilda soit le prix du vainqueur! — Ciel miséricordieux, ajouta-t-elle, pardonne-moi de supposer impossible une telle issue du combat; c'est presque douter de tes jugemens infaillibles!

— En attendant, reprit le césar, permettez-moi de relever ces précieuses paroles avant qu'elles ne tombent à terre. — Permettez-moi d'espérer que celui à qui le ciel donnera la force et le pouvoir de vaincre ce renommé comte de Paris lui succédera dans l'affection de Brenhilda; et croyez-moi, le soleil ne se précipite pas du ciel vers son lieu de repos avec autant de célérité que j'en mettrai à me présenter à cette rencontre.

— De par le ciel! dit le comte Robert à Hereward à voix basse, mais avec force, c'est trop exiger de moi que de vouloir que j'écoute tranquillement un misérable Grec, qui n'entendrait pas sans crainte le bruit que fait Tranchefer en prenant congé de son fourreau, me braver en ma présence, et faire l'amour à ma femme! Et Brenhilda! il me semble qu'elle laisse prendre plus de licence

qu'elle ne le devrait à ce freluquet bavard. De par la croix! j'entrerai dans cet appartement, et je répondrai à ce fanfaron de manière à ce qu'il s'en souvienne.

— Sauf votre bon plaisir, dit le Varangien qui entendait seul ce discours prononcé avec violence, vous vous laisserez gouverner par la froide raison, tant que je serai avec vous. Quand nous serons séparés, que le diable de la chevalerie errante, qui a pris possession de vous, vous prenne sur ses épaules et vous emporte où bon lui semblera!

— Tu es une brute, dit le comte en le regardant avec un air de mépris conforme à l'expression qu'il employait; une brute non-seulement sans humanité, mais dépourvue de tout sentiment d'honneur et de honte. Le plus méprisable des animaux ne voit pas tranquillement son semblable s'approcher de sa compagne. Le taureau présente ses cornes à son rival, — le mâtin lui montre les dents, — le cerf timide lui-même devient furieux et le perce de son bois.

— Parce que ce sont des bêtes, répondit le Varangien, et que leurs femelles sont des créatures sans pudeur et sans raison, qui ne savent ce que c'est que la sainteté d'un choix. Mais toi, comte, peux-tu ne pas voir l'intention évidente de cette pauvre dame, abandonnée du monde entier, de te conserver la foi qu'elle t'a jurée? Par l'ame de mon père! j'ai le cœur tellement touché de voir tant d'adresse jointe à tant d'honneur et de vertu, qu'à défaut d'un meilleur champion je lèverais moi-même ma hache pour la défendre.

— Je te remercie, mon brave ami, dit le comte; je te remercie aussi cordialement que si tu devais rester seul pour rendre ce service à Brenhilda; à Brenhilda qui a été aimée de tant de nobles seigneurs, qui a sous ses ordres tant de puissans vassaux. Oui, je te remercie; et ce qui est bien plus encore, je te demande pardon du tort que je viens d'avoir envers toi.

— Vous ne pouvez avoir besoin de mon pardon, dit le Varangien, car je ne m'offense jamais de ce qui est dit sans intention sérieuse. — Silence! je les entends parler.

— Cela est fort étrange, dit le césar en se promenant dans l'appartement; mais il me semble, je suis même presque certain, Agélastès, que j'ai entendu parler dans le voisinage de ce pavillon secret.

— Cela est impossible, répondit le philosophe, mais je vais y voir.

Entendant Agélastès sortir de l'appartement, Hereward fit signe au comte qu'il fallait qu'ils s'accroupissent au milieu d'un épais buisson d'arbustes verts, qui les cacha complètement. Le philosophe fit sa ronde à pas lents et l'œil aux aguets, et les deux compagnons furent obligés de garder le plus profond silence, et de s'abstenir de faire le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il eût fini sa reconnaissance inutile et qu'il fût rentré dans le pavillon.

— Sur ma foi! mon brave, dit le comte, il faut que je te dise à l'oreille, avant que nous allions reprendre notre poste d'observation, que jamais, dans toute ma vie, je n'ai été assailli d'une aussi forte tentation que celle qui me portait à briser le crâne de ce vieil hypocrite, si j'eusse pu concilier une telle action avec mon honneur. Je voudrais de tout mon cœur que toi, à qui ton honneur n'impose pas la même retenue, tu eusses éprouvé quelque impulsion semblable, et que tu y eusses cédé.

— Quelques idées de ce genre m'ont passé par l'esprit, répondit le Varangien; mais je ne veux pas m'y abandonner, tant qu'elles ne seront pas compatibles avec notre sûreté, et plus particulièrement avec celle de la comtesse.

— Je te remercie de nouveau de ta bonne volonté pour elle, dit le comte Robert; et, de par le ciel! s'il faut enfin que nous combattions l'un contre l'autre, comme cela paraît assez probable, tu trouveras en moi un honorable antagoniste, qui ne te refusera pas quartier, si l'évènement du combat ne t'est pas favorable.

— Je t'en remercie, répliqua Hereward; seulement, pour l'amour du ciel, garde le silence en ce moment, et fais ensuite tout ce que tu voudras.

Avant que le comte et le Varangien eussent repris leur première position près de la fenêtre, pour écouter ce qui se passait dans le pavillon, les individus qui s'y trouvaient, ne se croyant pas épiés, avaient recommencé leur conversation, à voix plus basse, mais d'un ton fort animé.

— C'est en vain que vous voudriez me persuader, dit la comtesse, que vous ignorez où mon époux est détenu, et que vous n'êtes pas le maître absolu de faire cesser sa captivité. Quel autre pourrait avoir intérêt à éloigner ou à faire périr le mari, si ce n'est celui qui prétend séduire la femme?

— Vous êtes injuste à mon égard, belle dame, répondit le césar; vous oubliez qu'on ne peut, sous aucun rapport, me regarder comme le pivot de cet empire; qu'Alexis Comnène, mon beau-père, en est le souverain, et que la femme qui s'appelle mon épouse épie mes moindres mouvemens avec la jalousie d'une tigresse. Quelle possibilité y a-t-il que j'aie ordonné la captivité de votre mari ou la vôtre? Le comte de Paris a outragé publiquement l'empereur, et c'était une insulte dont il était probable qu'Alexis voudrait se venger en employant la ruse ou la force ouverte. Je n'y ai pris intérêt que comme l'humble esclave de vos charmes; et c'est grâce à la prudence et à l'adresse du sage Agélastès qu'il m'a été possible de vous tirer du gouffre où, sans cela, vous auriez infailliblement péri. Ne pleurez pas, belle comtesse, nous ne savons pas encore quel a été le destin du comte Robert; mais, croyez-moi, vous agiriez sagement en le considérant comme n'existant plus, et en faisant choix d'un meilleur protecteur.

— Un meilleur protecteur! répéta Brenhilda. Je ne pourrais le trouver quand j'aurais à choisir dans toute la chevalerie du monde entier!

— Ce bras, dit Nicéphore en se redressant pour prendre une attitude martiale, déciderait la question si l'homme dont vous avez une si haute idée se trouvait encore sur la face de la terre et était en liberté.

— Tu es, s'écria Brenhilda fixant sur lui des yeux animés, comme tous ses traits, du feu de l'imagination; tu es... Mais il est inutile de te dire ce que tu es. Crois-moi: le monde en retentira un jour, et t'appréciera à ta juste valeur. Fais bien attention à ce que je vais te dire: Robert de Paris est mort, ou enfermé je ne sais où. Il ne peut donc te livrer le combat que tu as l'air de désirer si vivement. Mais tu vois ici Brenhilda, née dame d'Aspramont, et épouse légitime du brave comte de Paris. Nul homme, excepté le vaillant comte Robert, ne l'a jamais vaincue en champ clos; et puisque tu as tant de regret de ne pouvoir combattre son mari, tu n'auras sans doute aucune objection à faire si elle te propose de combattre en sa place?

— Comment, Madame! s'écria le césar avec surprise, vous voudriez entrer en lice contre moi?

— Contre toi, oui! et contre quiconque dans tout l'empire grec

soutiendra que Robert de Paris a été traité avec justice et légalement emprisonné.

— Et les conditions seront-elles les mêmes que si le comte Robert eût combattu en personne? le vaincu doit être à la disposition absolue du vainqueur.

— Cela paraît juste, et je ne refuse pas de courir cette chance. Mais si c'est l'autre champion qui mord la poussière, le noble comte Robert sera mis en liberté et pourra partir sans obstacle.

— J'y consens, répondit le césar, pourvu que cela soit en mon pouvoir.

Un bruit sourd, semblable à celui que produirait un gong moderne, interrompit en ce moment la conversation.

CHAPITRE XIX.

Au risque d'être découverts, le Varangien et le comte de Paris étaient restés assez près pour comprendre le sujet de la conversation, quoiqu'ils ne pussent l'entendre en entier.

— Il a accepté son défi? dit le comte Robert.

— Et en apparence, fort volontiers, répondit Hereward.

— Oh, sans doute, sans doute! mais il ne sait pas jusqu'à quel point une femme peut apprendre à manier les armes. Quant à moi, Dieu sait que le risque que je cours à l'évènement de ce combat est déjà bien assez grand : cependant telle est ma confiance, que je voudrais qu'il le fût encore davantage. Je prends à témoin Notre-Dame des Lances Rompues que je voudrais que chaque pied de terre que je possède, chaque distinction que je puis dire m'appartenir, depuis le comté de Paris jusqu'à la courroie qui attache mon éperon, dépendissent du résultat de ce combat entre votre nouveau césar, comme on l'appelle, et Brenhilda d'Aspramont.

— C'est une noble confiance, et je n'ose dire qu'elle soit indiscrète; seulement, je ne puis oublier que le césar est aussi vigoureux que bien fait, qu'il connaît parfaitement le maniement des armes, et surtout qu'il est moins esclave des règles de l'honneur

que vous ne le croyez peut-être. Il y a bien des manières d'accorder ou de se procurer un avantage, qui, dans l'opinion de Nicéphore Brienne, n'empêchera pas le combat d'être égal, quoique le chevaleresque comte de Paris et même le pauvre Varangien pussent penser différemment. Mais d'abord, permettez-moi de vous conduire en quelque lieu de sûreté; car votre évasion sera bientôt connue, si elle ne l'est déjà. Le bruit que nous venons d'entendre annonce que quelques-uns des complices de la conspiration sont arrivés dans ces jardins pour des affaires qui n'ont rien de commun avec l'amour. Je vous ferai passer par une avenue différente de celle que nous avons suivie en entrant. Cependant je doute qu'il vous plaise de prendre le parti le plus sage.

— Quel est ce parti?

— De donner votre bourse, quand ce serait tout ce que vous possédez au monde, à quelque pauvre batelier, pour vous faire transporter de l'autre côté de l'Hellespont; de vous hâter d'aller porter vos plaintes à Godefroy de Bouillon, et aux amis que vous pouvez avoir parmi les croisés; de déterminer, ce qui vous sera facile, un nombre suffisant d'entre eux à revenir ici, et à menacer d'attaquer la ville sur-le-champ, si l'empereur ne vous rend votre épouse, très injustement détenue, et n'empêche, par son autorité, ce combat absurde et contre nature.

— Quoi! tu voudrais que j'engageasse les croisés à mettre obstacle à un combat qui a été légalement proposé et accepté? Crois-tu que Godefroy de Bouillon se détournât de son pèlerinage dans un aussi indigne dessein? Crois-tu que la comtesse de Paris regardât comme un service une démarche qui souillerait à jamais son honneur, en rompant un engagement qui a été pris d'après son propre défi? Jamais.

— En ce cas, mon jugement est en défaut : car je ne puis imaginer aucun expédient qui ne soit, d'une manière ou d'une autre, repoussé par vos idées folles et extragantes. Voici un homme que l'astuce la plus basse a fait tomber entre les mains de ses ennemis; sa femme est victime d'un stratagème semblable, qui met en danger sa vie et son honneur; et cependant il croit nécessaire d'agir à l'égard de ces empoisonneurs nocturnes d'après les mêmes principes qui dirigeraient sa conduite envers les hommes les plus honorables?

— Tu dis une pénible vérité, Varangien. Mais ma parole est l'emblème de ma foi. Si je la donne à un ennemi sans foi et sans

honneur, je commets une imprudence; mais si j'y manque après l'avoir donnée, c'est une action déshonorante et une tache qui ne pourrait jamais s'effacer de mon écu.

— Voulez-vous donc que l'honneur de votre femme soit exposé aux chances d'un combat inégal ?

— Que Dieu et tous les saints te pardonnent une telle pensée ! J'assisterai à ce combat, sinon avec autant de joie, du moins avec autant de confiance que j'en eus jamais en voyant rompre une lance. Si Brenhilda est vaincue par suite de quelque accident ou d'une trahison, car Brenhilda d'Aspramont ne peut l'être autrement par un tel adversaire, j'avance dans la lice, je proclame le césar ce qu'il est : un scélérat; je démontre l'infamie de sa conduite depuis le commencement jusqu'à la fin : j'en appelle à tous les nobles cœurs qui m'entendront; et alors, que Dieu protége le bon droit !

Hereward resta un instant sans répondre, et secoua la tête. — Tout cela, dit-il alors, serait praticable, si le combat se livrait en présence de vos compatriotes, et même, par la messe ! si les Varangiens avaient la garde de la lice; mais les trahisons de toute espèce sont si familières aux Grecs, que je doute qu'ils considérassent la conduite de leur césar sous un autre point de vue que comme un stratagème d'amour tout naturel, très pardonnable, et qui ne mérite ni honte ni châtiment.

—Puisse le ciel refuser sa compassion, dans le moment du besoin le plus urgent, à une nation qui peut rire d'une telle infamie, quand le glaive sera brisé dans la main de ses guerriers, et que leurs femmes et leurs filles, saisies par des ennemis barbares et sans pitié, pousseront des cris d'effroi !

Hereward leva les yeux sur son compagnon, dont les joues animées et les yeux étincelans prouvaient l'enthousiasme qui le transportait.

— Je vois que votre parti est pris, dit-il; et si c'est un acte de folie, on ne peut nier du moins que ce ne soit une folie héroïque; mais n'importe ! il y a long-temps que la vie n'offre à l'exilé varangien qu'une coupe remplie d'amertume. Le matin le voit quitter tristement le lit où il s'est couché le soir, las de porter une arme mercenaire au service d'étrangers. Il a désiré bien des fois perdre la vie pour une cause honorable; et celle qui se présente aujourd'hui touche à l'honneur dans ce qu'il a de plus sacré. Elle s'accorde

d'ailleurs avec mon projet de sauver l'empereur, ce que la chute de son gendre ingrat contribuera beaucoup à faciliter. Eh bien! sire comte, continua-t-il en se tournant vers le croisé, comme vous êtes le plus intéressé dans cette affaire, je suis disposé à céder à vos raisonnemens; mais j'espère que vous me permettrez de tempérer votre ardeur par quelques avis d'une nature plus simple et moins fantastique. Par exemple, votre évasion des cachots de Blaquernal ne peut manquer d'être bientôt connue. Je dois même, par prudence, être le premier à en donner avis, car autrement les soupçons tomberaient sur moi. Où avez-vous dessein de vous cacher? car bien certainement on vous cherchera partout et avec grand soin.

— Quant à cela, répondit le comte de Paris, il faut que je me repose sur tes avis, et je te remercie de chaque mensonge que tu pourras te trouver obligé d'imaginer pour moi, te priant seulement d'en faire le moins que tu pourras, attendu que c'est une monnaie que je ne fabrique jamais moi-même.

— Sire comte, répliqua Hereward, permets-moi de commencer par te dire qu'il n'est point de chevalier plus esclave de la vérité, quand on est vrai avec lui, que le pauvre soldat qui te parle. Mais quand le succès de la partie dépend non de jouer franc jeu, mais d'endormir la prudence par la ruse et d'engourdir les nerfs par quelque narcotique, ceux qui ne se feraient aucun scrupule d'employer tous les moyens pour me tromper ne peuvent guère espérer que, tandis qu'ils me paient ainsi en fausse monnaie, je ne leur en donnerai que de bonne. Pour le moment, il faut que tu restes caché dans mon humble appartement à la caserne des Varangiens, qui est, je crois, le dernier endroit où l'on s'avisera de te chercher. Couvre-toi de ton manteau, et suis-moi. Maintenant que nous allons quitter ces jardins, tu peux m'accompagner, sans être suspect, comme un soldat à la suite de son officier; car apprends, noble comte, que nous autres Varangiens, nous sommes une sorte de gens que les Grecs ne se soucient de regarder ni long-temps ni fixement.

Ils arrivèrent alors à la porte que la négresse leur avait ouverte, et Hereward, à qui on avait, à ce qu'il paraît, confié les moyens de sortir des jardins du philosophe, quoiqu'il ne pût y entrer sans le secours de la portière, prit une clé qui ouvrit la serrure du côté de l'intérieur, et ils se trouvèrent bientôt en liberté; ils traversèrent

alors la ville, en prenant des chemins détournés, Hereward marchant en avant, et le comte le suivant en silence et sans faire aucune remontrance. Ils ne s'arrêtèrent que devant la porte de la caserne des Varangiens.

— Dépêchez-vous, dit la sentinelle qui était en faction; le dîner est déjà commencé. Cet avis fut entendu avec plaisir par Hereward, qui craignait beaucoup que son compagnon ne fût arrêté et interrogé. Il le conduisit, par un escalier dérobé, dans son appartement, et le fit entrer dans une petite chambre où couchait son écuyer. Il lui fit alors ses excuses de le laisser seul pour quelque temps, et en sortant il ferma la porte à double tour, de crainte, dit-il, qu'il ne prît fantaisie à quelqu'un d'entrer sans y être invité.

Le comte Robert avait trop de franchise pour que le démon de la méfiance pût aisément entrer dans son cœur; cependant la précaution prise par le Varangien ne laissa pas de lui inspirer quelques réflexions pénibles.

—J'ai besoin que cet homme me soit fidèle, pensa-t-il; car je lui ai accordé une grande confiance, et peu de soldats soudoyés, à sa place, y répondraient honorablement. Qui peut l'empêcher d'aller annoncer au principal officier de garde, que le prisonnier français, Robert, comte de Paris, dont l'épouse a promis de se battre en champ clos contre le césar, s'est échappé ce matin des prisons de Blaquernal, mais s'est laissé surprendre à midi, et est de nouveau captif dans la caserne de la garde varangienne?—Quels sont mes moyens de défense, si je suis découvert par ces mercenaires? — Avec la faveur de Notre-Dame des Lances Rompues, tout ce qu'un homme peut faire, je n'ai jamais manqué de l'accomplir. J'ai assommé un tigre en combat singulier. J'ai tué un garde de la prison. J'ai dompté une créature gigantesque qui le défendait. J'ai trouvé assez d'éloquence pour mettre dans mes intérêts, du moins en apparence, ce Varangien; mais tout cela ne suffit pas pour me faire espérer que je pusse résister long-temps à dix ou douze gaillards tels que semblent être ces mangeurs de bœuf, amenés contre moi par un drôle ayant des nerfs et des muscles comme mon ci-devant compagnon. — Fi! Robert: de telles pensées sont indignes d'un descendant de Charlemagne. Quand as-tu jamais eu coutume de compter tes ennemis? Depuis quand t'es-tu habitué à la méfiance? Celui qui peut se vanter d'avoir un cœur incapable de tromper, doit, par honneur, être le dernier à soup-

çonner les autres. Ce Varangien a la physionomie ouverte; il montre dans le danger un sang-froid remarquable; il parle avec plus de franchise et de liberté que ne l'a jamais fait un traître. S'il me trompe, il ne faut plus se fier à la main de la nature, car elle a imprimé sur son front un caractère de vérité, de droiture et de courage.

Tandis que le comte Robert réfléchissait ainsi sur sa situation, et combattait les soupçons que faisait naître l'état d'incertitude où il se trouvait, il commença à s'apercevoir qu'il n'avait rien pris depuis bien des heures; et, au milieu de craintes d'une nature plus héroïque, il commença à soupçonner qu'on avait dessein d'attendre que la faim eût miné ses forces, pour entrer dans l'appartement, avec le projet de l'attaquer.

Le meilleur moyen pour nous de voir si ces soupçons étaient injustes ou mérités, c'est de suivre Hereward dans ses courses, après qu'il fut sorti de l'appartement qu'il occupait dans la caserne. Ayant dîné à la hâte, en affectant un grand appétit, afin que l'attention qu'il donnait à son repas fût un prétexte qui le dispensât d'avoir à répondre à des questions désagréables, ou d'entrer en conversation avec ses camarades, il les quitta sur-le-champ, en alléguant un devoir qu'il avait à remplir, et se rendit au logement d'Achillès Tatius, qui était également situé dans l'enceinte des casernes. Un esclave syrien qui ouvrit la porte, après avoir salué profondément Hereward, qu'il savait être un favori de l'acolouthos, lui annonça que son maître était sorti, mais qu'il l'avait chargé de lui dire que, s'il avait besoin de lui parler, il le trouverait aux jardins du Philosophe, ainsi nommés parce qu'ils appartenaient au sage Agélastès.

Hereward, connaissant parfaitement Constantinople, prit le chemin le plus court, et ne tarda pas à se trouver seul devant la porte des jardins par laquelle il était entré avec le comte de Paris dans le cours de la matinée. Il y frappa comme il avait fait alors, et la même négresse parut sur-le-champ. Lorsqu'il demanda Achillès Tatius, elle lui répondit d'un ton un peu aigre : — Puisque vous étiez ici ce matin, je suis surprise que vous ne l'ayez pas vu, ou qu'ayant affaire avec lui vous ne l'ayez pas attendu. Je suis sûre que, peu de temps après votre arrivée, l'acolouthos vous a demandé.

— Que t'importe, vieille femme? dit le Varangien. Je rends

compte de mes actions à mon commandant, mais non pas à toi. Il entra dans le jardin, sans passer par l'avenue ombragée qui conduisait au pavillon d'Amour, comme on nommait le petit édifice près duquel il avait entendu la conversation du césar avec la comtesse de Paris, et arriva devant un bâtiment simple et modeste, dont l'humble façade semblait annoncer que c'était le séjour de la philosophie et de la science. Là, en passant devant les fenêtres, il fit quelque bruit, s'attendant à attirer l'attention d'Achillès Tatius ou de son complice Agélastès, suivant que le hasard en déciderait. Ce fut le premier qui l'entendit, et qui lui répondit. Un grand panache se baissa, pour que celui qui le portait pût passer sous la petite porte d'entrée, et la taille imposante de l'acolouthos se montra dans le jardin. — Eh bien, notre fidèle sentinelle, lui dit-il, quel rapport as-tu à nous faire à une pareille heure de la journée? Tu es notre ami, le plus estimé de nos soldats, et il faut que ton message soit important, puisque tu l'apportes toi-même et à une heure si peu ordinaire.

— Fasse le ciel, répondit Hereward, que la nouvelle que je viens vous apprendre mérite vos remerciemens!

— Bonne ou mauvaise, apprends-la-moi à l'instant; tu parles à un homme à qui la crainte est inconnue, dit l'acolouthos. Mais son œil, qui osait à peine regarder le soldat en face, — la couleur de ses joues, qui changeait à chaque instant, — ses mains occupées assez maladroitement à ajuster le ceinturon de son sabre, tout indiquait une situation d'esprit très différente de celle que son ton de bravoure semblait annoncer. — Courage, mon fidèle soldat! continua-t-il; quelle est ta nouvelle? tu ne peux avoir à m'en apprendre d'assez fâcheuse pour que je ne sois pas en état de la supporter.

— En un mot donc, reprit le Varangien, Votre Valeur m'a chargé ce matin de remplir les fonctions de maître des rondes près des cachots du palais de Blaquernal, où est emprisonné ce vieux traître aveugle Ursel, et où l'impétueux comte de Paris a été également jeté.

— Je me le rappelle fort bien. — Ensuite?

— Comme je me reposais dans une chambre au-dessus des cachots, j'ai entendu au-dessous de moi des cris singuliers, qui ont excité mon attention. Je me suis hâté d'en reconnaître la cause, et ma surprise a été extrême quand, en regardant dans le cachot,

quoique l'obscurité m'empêchât de rien voir distinctement, les cris plaintifs que j'entendais me donnèrent lieu de croire que l'homme des bois, l'animal nommé Sylvain, auquel nos soldats ont trouvé le moyen de faire entendre notre langue saxonne, au point de le rendre utile au service des prisons, gémissait comme s'il eût reçu quelque blessure grave. Etant descendu avec une torche, j'ai trouvé le lit sur lequel le prisonnier avait été placé la nuit dernière réduit en cendres, le tigre qui avait été enchaîné à quelques pieds du lit, mort, la tête fracassée; et l'animal nommé Sylvain étendu par terre et poussant des cris de souffrance et de terreur. Quant au prisonnier, il n'y était plus. Je reconnus que tous les verrous avaient été tirés par un soldat de Mytilène, qui était de garde à ce poste, quand il était descendu dans ce cachot à l'heure ordinaire; et comme, à force de recherches, je l'ai trouvé mort, tué d'un coup de poignard dans la gorge, j'ai été obligé de croire que, pendant que j'examinais la prison, ce comte Robert, dont le caractère audacieux n'explique que trop une pareille aventure, s'est évadé par la trappe, en profitant de l'échelle à l'aide de laquelle j'étais descendu.

—Et pourquoi n'as-tu pas crié sur-le-champ à la trahison et au secours?

— Je n'ai pas osé le faire sans avoir reçu les ordres de Votre Valeur. Le cri alarmant de trahison et les divers bruits auxquels il donnerait probablement lieu en ce moment auraient pu occasionner des recherches assez exactes pour mettre au grand jour des choses qui auraient peut-être fait tomber des soupçons sur l'acolouthos lui-même.

—Tu as raison, dit Achillès Tatius en baissant la voix; et cependant il est nécessaire que nous ne cherchions pas plus longtemps à cacher l'évasion de cet important prisonnier, si nous ne voulons en passer pour complices. — Où crois-tu que ce malheureux puisse s'être réfugié?

—C'est ce que j'étais dans l'espoir d'apprendre de votre sagesse, plus profonde que la mienne.

— Ne penses-tu pas qu'il peut avoir passé l'Hellespont pour aller rejoindre ses soldats et ses concitoyens?

— Cela est fort à craindre. Si le comte écoutait les avis de quelqu'un qui connût bien le pays, ce serait infailliblement le conseil qu'il recevrait.

— Le danger qu'il revienne pour se venger, à la tête d'un corps de Francs, n'est donc pas aussi immédiat que je l'appréhendais d'abord; car l'empereur a donné des ordres positifs pour que les bâtimens et les galères qui ont transporté hier les croisés sur le bord de l'Asie repassassent le détroit, et n'en ramenassent pas un seul du point où il les a aidés à se rendre. — D'ailleurs tous les croisés, — leurs chefs c'est-à-dire, — ont fait vœu, avant leur traversée, de ne pas reculer d'un pied, maintenant qu'ils sont tout de bon sur la route de la Palestine.

— En ce cas, dit Hereward, une de ces deux propositions est incontestable : ou le comte Robert est sur la rive occidentale du détroit, n'ayant aucun moyen d'en revenir avec des compagnons pour se venger de la manière dont il a été traité, et par conséquent on peut le braver impunément; ou il est caché quelque part dans Constantinople, sans un ami, sans personne pour prendre son parti, ou pour l'encourager à proclamer ouvertement ses griefs prétendus. Dans un cas comme dans l'autre, il me semble qu'il ne serait pas prudent d'ébruiter dans le palais la nouvelle de son évasion; car elle ne servirait qu'à alarmer la cour, et pourrait donner à l'empereur bien des motifs de soupçons. Mais il n'appartient pas à un ignorant Barbare comme moi d'indiquer à votre valeur et à votre sagesse la marche que vous devez suivre, et il me semble que le sage Agélastès serait un meilleur guide à consulter.

— Non, non, non! dit l'acolouthos parlant à voix basse, mais d'un ton animé; le philosophe et moi nous sommes très bons amis; amis dévoués et liés ensemble par des engagemens réciproques; mais si les choses en venaient au point que l'un de nous dût jeter devant le marche-pied du trône de l'empereur la tête de l'autre, je crois que ton avis ne serait pas que, moi dont les cheveux n'ont pas encore la moindre teinte d'argent, je fusse le dernier à faire cette offrande. C'est pourquoi nous ne dirons rien de cet accident, mais nous te donnons plein pouvoir et nous t'ordonnons même spécialement de chercher à découvrir le comte de Paris, mort ou vif, de l'enfermer dans la prison militaire de notre corps, et quand tu y auras réussi, de m'en donner avis. J'ai bien des moyens de m'en faire un ami en tirant sa femme de danger à l'aide des haches de mes Varangiens. Qu'y a-t-il dans cette capitale qu'on puisse leur opposer?

— Rien, quand elles sont levées pour une cause juste.

— Ah! — que dis-tu là? — que veux-tu dire? — Mais je te comprends. Tu désires avoir des ordres spéciaux et officiels de ton commandant pour toutes les parties du service dont tu es chargé. Cette manière de penser est celle d'un soldat prudent; et, comme ton chef, je sens qu'il est de mon devoir de satisfaire tes scrupules. Tu auras donc un mandat spécial, avec plein pouvoir de chercher et d'emprisonner ce comte étranger dont nous venons de parler. — Et écoute-moi, mon excellent ami, ajouta l'acolouthos non sans un peu d'hésitation, — je crois que tu feras bien de te retirer, et de commencer ou plutôt de continuer tes perquisitions. Il est inutile d'informer notre ami Agélastès de ce qui est arrivé, jusqu'à ce que ses avis nous deviennent plus nécessaires qu'ils ne le sont en ce moment. — Retourne, retourne aux casernes. S'il est curieux de savoir pourquoi tu es venu ici, ce qui est assez vraisemblable de la part d'un vieillard soupçonneux, je lui ferai quelque histoire. Retourne aux casernes, te dis-je, et agis comme si tu avais le mandat le plus ample et le plus complet. J'aurai soin de t'en donner un dès que je serai de retour.

Le Varangien reprit sur-le-champ le chemin des casernes.

— N'est-il pas bien étrange, se dit-il à lui-même, et n'y a-t-il pas de quoi rendre un homme coquin pour toute la vie, de voir comme le diable encourage un jeune débutant dans la carrière de la fausseté! J'ai fait un plus gros mensonge, ou du moins je me suis plus écarté de la vérité qu'en aucune autre occasion dans toute ma vie : et quel en est le résultat? mon commandant me jette presque à la tête un mandat qui me servira de garantie et de sauvegarde pour tout ce que j'ai fait et pour tout ce que je me propose de faire! Si le diable protégeait toujours aussi bien ceux qui le servent, il me semble qu'ils auraient peu de raisons de se plaindre de lui, et les honnêtes gens ne pourraient être surpris que le nombre en soit si grand. Mais un temps vient, dit-on, où il manque rarement de les abandonner. Ainsi donc, en arrière, Satan! Si j'ai eu l'air de te servir un moment, c'est avec des intentions honnêtes et chrétiennes.

Comme il se livrait à ses pensées, il jeta un regard en arrière, et vit avec surprise l'apparition d'un être ayant la forme humaine, mais de plus grande taille, et tout couvert de poils d'un brun roussâtre, à l'exception de la figure. Sa laideur n'empêchait pas que ses traits n'eussent une expression de mélancolie. Il avait une main

enveloppée de linge, et son air triste et languissant annonçait qu'il souffrait. Hereward était tellement préoccupé de ses réflexions qu'il crut d'abord que son imagination avait réellement évoqué le diable. Cependant, après un tressaillement soudain de surprise, il reconnut son ancienne connaissance Sylvain. — Ah! mon vieil ami! dit-il, je suis charmé qu'en t'échappant tu sois venu dans un endroit où tu trouveras abondance de fruits pour te nourrir. — Mais, crois-moi, ne te laisse pas découvrir! — Suis le conseil d'un ami!

L'homme des bois répondit à ce discours par quelques sons inarticulés.

— Je te comprends, dit Hereward. Tu veux dire que tu ne joueras pas le rôle de rapporteur; et, sur ma foi! j'ai plus de confiance en toi qu'en la plus grande partie de ma propre race de bipèdes, qui sont éternellement occupés à se tromper ou à se détruire les uns les autres.

Un moment après qu'il eut perdu de vue l'orang-outang, Hereward entendit un cri de terreur, et la voix d'une femme qui appelait du secours. Cette voix devait avoir un intérêt tout particulier pour le Varangien, car, oubliant sa situation dangereuse, il retourna sur-le-champ sur ses pas, et courut au secours de celle qui semblait en avoir un pressant besoin.

CHAPITRE XX.

Elle arrive! elle arrive! et son charmant minois
Offre jeunesse, amour et constance à la fois.

Anonyme.

Hereward ne courut que quelques instans à travers les bosquets, dans la direction des cris qu'il entendait; car une femme se précipita dans ses bras, alarmée, à ce qu'il paraissait, de voir Sylvain qui la poursuivait de très près. La vue d'Hereward, tenant sa hache levée, arrêta sur-le-champ la course de l'homme des bois; et, poussant un cri sauvage de terreur, il disparut au milieu des buissons les plus épais.

Délivré de sa présence, Hereward eut le temps de jeter un regard sur la femme qu'il venait de secourir. Elle portait des vêtemens de différentes couleurs, parmi lesquelles le jaune pâle dominait. Sa tunique était de cette nuance, et elle lui serrait la taille comme une robe moderne. Elle était grande et bien faite. L'espèce de capuchon attaché à la mante, ou habillement de dessous, de drap très fin, qui l'enveloppait entièrement, étant tombé en arrière par suite de la rapidité de sa fuite, laissait voir des cheveux artistement tressés. Sous cette coiffure paraissait une figure pâle comme la mort, mais qui, même au milieu de sa terreur, conservait encore une beauté remarquable.

Cette apparition fut pour Hereward comme un coup de tonnerre. Le costume n'était ni grec, ni italien, ni franc; il était saxon, et se rattachait par mille tendres souvenirs à l'enfance et à la jeunesse d'Hereward. C'était une circonstance fort extraordinaire. A la vérité, il se trouvait à Constantinople des femmes saxonnes qui avaient suivi la fortune des Varangiens, et elles préféraient souvent porter dans cette ville leur costume national, parce que le caractère et la conduite de leurs maris leur assuraient un degré de respect qu'elles auraient pu ne pas obtenir, soit comme Grecques, soit comme étrangères; mais Hereward les connaissait personnellement presque toutes. Ce n'était pourtant pas le moment de se livrer à des rêveries; — il était lui-même compromis; — la situation de la jeune Saxonne pouvait n'être pas sans danger; — elle s'était évanouie. — Dans tous les cas, il était à propos de quitter la partie la plus fréquentée des jardins. Il ne perdit donc pas un moment pour porter la jeune femme dans une retraite qu'il connaissait heureusement. Un sentier couvert et dérobé aux yeux par des arbustes de grande taille le conduisit, à travers une espèce de labyrinthe, dans une grotte artificielle, parée de coquillages, de mousse et de spath, au fond de laquelle était étendue la statue gigantesque d'une naïade, avec ses attributs ordinaires, c'est-à-dire le front couronné de nénuphar et de glaïeul, et la main appuyée sur une urne vide. L'attitude de la statue convenait parfaitement à l'inscription : — JE DORS; — NE M'ÉVEILLE PAS!

— Maudit reste du paganisme, dit Hereward, qui était, en proportion de ses connaissances, un chrétien zélé; je t'éveillerai de bonne sorte, misérable bloc de bois ou de pierre que tu es! A ces

mots, il abattit d'un coup de sa hache la tête de la déesse, et dérangea tellement le jeu de la fontaine que l'eau commença à tomber dans l'urne.

— Tu es un bon diable de bloc, après tout, dit le Varangien, puisque tu envoies si à propos du secours à ma pauvre concitoyenne. Mais, avec ta permission, je lui donnerai aussi une partie de ta couche. En parlant ainsi, il déposa la jeune fille, qui n'avait pas encore recouvré l'usage de ses sens, sur le large piédestal qui servait de lit à la déesse. Pendant ce temps, son attention se porta sur les traits de la Saxonne, et il éprouva une si vive émotion mêlée d'espoir et de crainte, qu'on n'aurait pu la comparer qu'à la lumière vacillante d'une torche, dont on ne saurait dire si elle va se rallumer ou s'éteindre tout-à-fait. Ce fut avec une sorte d'attention purement machinale qu'il continua à faire tous les efforts qu'il put imaginer pour rendre l'usage de ses sens à sa belle concitoyenne. Il éprouvait les mêmes sensations que le sage astronome à qui le lever de la lune permet de contempler de nouveau ce ciel, qui est en même temps l'espoir de son bonheur comme chrétien, et la source de ses connaissances comme philosophe. Le sang revint enfin ranimer les joues de la jeune Saxonne, et elle recouvra même la mémoire plus promptement que le Varangien frappé de stupeur.

— Sainte Marie! s'écria-t-elle, ai-je donc véritablement vidé la dernière coupe d'amertume, et est-ce ici que tu réunis après leur mort ceux qui t'ont honoré pendant leur vie? — Parle, Hereward? — si tu es autre chose qu'un fantôme créé par mon imagination, parle, et dis-moi si j'ai fait un rêve en croyant voir un ogre monstrueux?

— Calme-toi, ma chère Berthe, dit l'Anglo-Saxon rappelé à lui-même par le son de sa voix, et prépare-toi à endurer ce que nous vivons, toi pour le voir, et moi pour te le raconter. — Cet être hideux existe; — mais ne tressaille pas, ne cherche pas un endroit pour te cacher : ta main si douce, armée seulement d'une houssine, suffirait pour glacer son courage. — D'ailleurs ne suis-je pas avec toi, Berthe? Désirerais-tu un autre défenseur?

— Non, non! s'écria-t-elle en saisissant le bras de l'amant qu'elle venait de retrouver. Ne te reconnais-je pas à présent?

— Et n'est-ce qu'à présent que tu me reconnais, Berthe?

— Je le soupçonnais auparavant, répondit-elle en baissant les

yeux ; mais je reconnais avec certitude cette marque des défenses du sanglier.

Hereward attendit que son imagination se fût remise du choc qu'elle avait éprouvé si soudainement, avant de lui parler des évènemens présens, qui semblaient être un nouveau sujet de doutes et de craintes déchirantes. Il lui permit donc de rappeler à sa mémoire toutes les circonstances de la chasse de cet animal féroce par leurs tribus réunies. Elle décrivit, en mots entrecoupés, le vol des flèches décochées contre le sanglier par tous les chasseurs des deux sexes, et la blessure qu'elle lui fit elle-même avec un trait bien ajusté, mais lancé d'une main faible. Elle n'oublia pas la fureur avec laquelle le monstre s'était précipité vers celle qui l'avait blessé, avait tué son palefroi, et l'aurait immolée elle-même, si Hereward, ne pouvant faire avancer son cheval, ne s'était jeté à terre, et ne se fût placé entre Berthe et le sanglier. Le combat ne fut terminé qu'après des efforts désespérés. L'animal furieux resta sur la place, mais Hereward reçut au front un coup de ses défenses, et c'était ce coup dont la cicatrice avait aidé la jeune Saxonne à le reconnaître. — Hélas ! dit-elle, qu'avons-nous été depuis ce temps, et que sommes-nous encore l'un pour l'autre, dans ce pays étranger ?

— Réponds pour toi, si tu le peux, ma chère Berthe, dit le Varangien ; et, si tu le peux, dis avec vérité que tu es toujours cette Berthe qui a fait vœu d'affection pour Hereward. Crois-moi : ce serait un péché que de supposer que les saints nous ont réunis pour nous séparer encore.

— Hereward, répondit Berthe, tu n'as pas conservé l'amour dans ton sein avec plus de soin que je ne l'ai fait moi-même. Dans mon pays ou chez l'étranger, libre ou esclave, dans la joie comme dans le chagrin, dans l'abondance et dans le besoin, je n'ai jamais oublié la foi que j'avais jurée à Hereward devant la pierre d'Odin.

— Ne parle plus de cela, dit Hereward ; c'était un rit impie, et rien de bon ne pouvait en résulter.

—Etait-il donc si impie ? demanda-t-elle, tandis qu'une larme involontaire mouillait son grand œil bleu. Hélas ! c'était un plaisir pour moi de songer qu'Hereward m'appartenait par cet engagement solennel.

— Ecoute-moi, ma Berthe, dit Hereward en lui prenant la main. Nous étions alors presque enfans, et quoique notre vœu fût inno-

cent en lui-même, il était impie en ce qu'il était prononcé devant une idole muette, représentant un homme qui avait été, pendant sa vie, un magicien cruel et sanguinaire. Mais dès que l'occasion s'en présentera, nous renouvellerons ce vœu devant un autel véritablement sacré, en promettant de faire une pénitence convenable pour avoir reconnu Odin par ignorance, et afin de nous rendre propice le vrai Dieu, qui peut nous soutenir au milieu des tempêtes d'adversité auxquelles nous pouvons encore être exposés.

Les laissant pour le moment continuer leur conversation amoureuse avec une simplicité si naïve et si pure, nous raconterons en peu de mots tout ce que le lecteur a besoin de savoir de l'histoire de chacun d'eux, depuis le moment de la chasse du sanglier jusqu'à celui de leur rencontre dans les jardins d'Agélastès.

Dans cette situation incertaine où se trouvent des proscrits, Waltheoff, père d'Hereward, et Engelred, père de Berthe, avaient coutume d'assembler leurs tribus indomptées, tantôt dans les fertiles régions du Devonshire, tantôt dans les sombres forêts du Hampshire, mais toujours, autant qu'il était possible, à une distance qui leur permît d'entendre l'appel du cor du fameux Edric-le-Forestier, si long-temps chef des insurgés saxons. Les chefs que nous venons de nommer étaient au nombre de ces braves qui maintinrent l'indépendance de la race saxonne en Angleterre; et, comme leur capitaine Edric, ils étaient généralement connus sous le nom de Forestiers, parce qu'ils vivaient du produit de la chasse, quand ils étaient arrêtés ou repoussés dans leurs excursions. Cette circonstance leur fit faire un pas rétrograde dans la civilisation, et ils en revinrent à ressembler à leurs ancêtres d'origine germanique plus que la génération précédente, qui, avant la bataille d'Hastings, avait fait des progrès considérables dans la vie civilisée.

Les anciennes superstitions avaient commencé à renaître parmi eux, et de là était venue la coutume des amans des deux sexes de se donner leur foi dans ces cercles de pierres énormes qu'on supposait consacrées à Odin, quoiqu'ils eussent depuis long-temps cessé d'avoir en lui la même croyance que leurs ancêtres païens.

Sous un autre rapport, ces proscrits reprirent aussi très promptement un usage particulier aux anciens Germains. Les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient faisaient que les jeunes gens des deux sexes se trouvaient très souvent ensemble; et des

mariages trop précoces, ou des liaisons d'une nature plus passagère, auraient augmenté la population à un tel point, qu'il n'aurait plus été possible de pourvoir à sa subsistance. Les lois des Forestiers défendaient donc strictement qu'aucun homme se mariât avant d'avoir accompli sa vingt-unième année. A la vérité les jeunes gens formaient plus tôt des projets de mariage, et leurs parens n'y apportaient aucun obstacle, pourvu qu'ils attendissent, pour les réaliser, que le futur époux eût atteint l'âge prescrit. Les jeunes gens qui contrevenaient à cette règle étaient flétris par l'épithète ignominieuse de *nidering*, ou indignes; épithète si insultante qu'on vit des hommes se donner la mort, plutôt que de supporter une vie souillée d'un tel opprobre. Mais les coupables étaient en petit nombre au milieu d'une race habituée à modérer et à réprimer tous ses désirs. Il en résultait que la femme qui avait été regardée pendant tant d'années comme quelque chose de sacré, était, quand elle se plaçait à la tête d'une famille, reçue avec transport dans les bras et le cœur d'un époux qui l'avait attendue depuis si longtemps, était l'objet d'un sentiment plus exalté que la simple idole du moment; et sentant le prix qu'on attachait à elle, s'efforçait d'y faire correspondre toutes les actions de sa vie.

Après l'aventure de la chasse au sanglier, Hereward et Berthe furent regardés par toute la population de ces tribus aussi bien que par leurs parens, comme des amans dont l'union était indiquée par le ciel, et ils furent encouragés à se voir aussi fréquemment qu'ils le désiraient mutuellement eux-mêmes. Les jeunes gens de la tribu évitaient de demander la main de Berthe pour danser, et les jeunes filles n'employaient ni prières ni artifices pour retenir Hereward auprès d'elles, si Berthe était présente à la fête. Ils se donnèrent la main à travers la pierre percée qu'on appelait l'autel d'Odin, quoique les siècles postérieurs aient attribué ce monument aux Druides; et ils demandèrent que, s'ils se manquaient de foi l'un à l'autre, cette faute fût punie par les douze glaives nus que tenaient autant de jeunes gens pendant cette cérémonie, et par autant d'infortunes que pourraient en raconter, en vers ou en prose, les deux jeunes filles qui les entouraient.

Ce flambeau du Cupidon saxon brilla quelques années avec le même éclat que lorsqu'il s'était allumé. Mais le temps arriva où il devait être soumis aux épreuves de l'adversité, quoique sans

l'avoir mérité. Quelques années s'étaient écoulées, et Hereward comptait avec impatience le nombre des mois et des semaines qu'il devait encore voir se passer avant son union avec sa maîtresse; Berthe commençait à écouter avec moins de timidité les expressions de tendresse d'un homme qui devait, dans si peu de temps, la regarder comme étant entièrement à lui. Mais Guillaume-le-Roux avait conçu le projet de détruire complètement les Forestiers, dont la haine implacable et l'amour inquiet pour la liberté avaient si souvent troublé la tranquillité de son royaume et méprisé les dispositions de ses lois sur les forêts. Il assembla ses troupes normandes, et y joignit un corps de Saxons qui s'étaient soumis à son pouvoir. Il mit ainsi en campagne une force irrésistible contre les tribus de Waltheoff et d'Engelred, qui ne virent d'autre ressource que de placer leurs femmes, et tous ceux qui étaient hors d'état de porter les armes, dans un couvent dédié à saint Augustin, dont Kenelm, leur parent, était prieur. Attaquant alors leurs ennemis, ils prouvèrent qu'ils avaient encore leur ancienne valeur, en combattant jusqu'à la dernière extrémité. Les deux chefs perdirent la vie dans cette bataille; et Hereward ainsi que son frère auraient eu le même destin, si quelques habitans saxons du voisinage, qui se hasardèrent sur le champ de bataille où les vainqueurs n'avaient laissé que ce qui pouvait assouvir la voracité des éperviers et des corbeaux, n'y eussent trouvé les deux jeunes gens respirant encore. Comme ils étaient généralement connus et fort aimés, ils furent soignés par ces braves gens jusqu'au moment où leurs blessures commencèrent à se guérir, et leurs forces à se réparer. Hereward apprit alors la triste nouvelle de la mort de son père et d'Engelred. Ses questions eurent ensuite pour objet le destin de sa chère Berthe, et de celle qui devait être sa belle-mère. Les pauvres habitans qu'il interrogeait ne purent lui donner que des renseignemens peu satisfaisans. Les chevaliers et les seigneurs normands avaient emmené comme esclaves une partie des femmes qui avaient cherché un asile dans le couvent, en avaient chassé les autres, ainsi que les moines qui les y avaient reçus, et le monastère avait été livré aux flammes et au pillage.

A demi-mort lui-même en apprenant ces nouvelles, Hereward partit, et, au risque de sa vie, — car les Forestiers étaient traités en proscrits, il se mit à chercher celles qui lui étaient si chères.

Il demanda particulièrement quel avait été le sort de Berthe et de sa mère à quelques misérables créatures qui erraient encore dans les environs comme des abeilles à demi enfumées qui se traînent autour de leur ruche dépouillée. Mais, au milieu de sa propre terreur, personne n'avait eu des yeux pour ses voisins, et tout ce qu'on put lui dire fut que la femme et la fille d'Engelred avaient certainement perdu la vie. Ceux qui lui parlaient ainsi ajoutèrent à cette conclusion tant de détails déchirans, puisés dans leur imagination, qu'Hereward renonça à continuer des recherches qui paraissaient devoir se terminer d'une manière si inutile et si horrible.

Le jeune Saxon avait été toute sa vie élevé dans une haine patriotique des Normands, et il n'était pas naturel que la victoire qu'ils venaient de remporter lui inspirât des dispositions plus favorables à leur égard. Il songea d'abord à traverser le détroit et à faire la guerre à ses ennemis dans leur propre pays; mais une idée si extravagante ne put se maintenir long-temps dans son esprit. Son destin fut décidé par la rencontre qu'il fit d'un vieux pèlerin qui avait connu son père, ou du moins qui prétendait l'avoir connu, et être né en Angleterre. Cet homme était un Varangien déguisé, choisi à cet effet. Il avait de l'adresse, de la dextérité, et ne manquait pas d'argent. Il ne lui fut pas difficile de déterminer Hereward, dans son désespoir et sa désolation, à s'engager dans la garde varangienne, qui faisait alors la guerre aux Normands; car, pour flatter les préventions d'Hereward, ce fut ainsi qu'il lui représenta les guerres de l'empereur grec contre Robert Guiscard, son fils Bohémond, et d'autres aventuriers, en Italie, en Grèce et en Sicile. Un voyage dans l'Orient était en même temps un pèlerinage, et donnait à Hereward l'occasion d'obtenir le pardon de ses péchés en visitant la Terre-Sainte. En gagnant Hereward, le recruteur s'assura aussi les services de son frère aîné, qui avait fait vœu de ne pas se séparer de lui.

La haute réputation de courage des deux frères fit que cet agent rusé les regarda comme une acquisition importante, et ce fut dans les notes qu'il avait prises sur l'histoire et le caractère de ses recrues, d'après les renseignemens que lui avait donnés le frère aîné, qu'Agélastès avait recueilli des détails sur la famille et les sentimens d'Hereward, détails dont il avait profité lors de sa première entrevue avec le Varangien pour tâcher de le pénétrer de

l'idée qu'il avait des connaissances surnaturelles. Plusieurs de ses compagnons d'armes furent gagnés de cette manière ; car on devinera aisément que ces notes étaient confiées à la garde d'Achillès Tatius ; que celui-ci, pour favoriser leurs projets communs, les communiquait au philosophe, qui obtint de cette manière parmi ces hommes ignorans la réputation d'avoir des connaissances au-dessus de la portée de la nature humaine. Mais la foi ferme et l'honnêteté d'Hereward le mirent en état d'éviter ce piége.

Telles étaient les aventures d'Hereward ; celles de Berthe furent le sujet d'un entretien passionné entre les deux amans, — d'un entretien aussi variable qu'une journée d'avril, et qui fut interrompu bien des fois par ces tendres caresses que la pudeur permet à des amans qui se retrouvent inopinément après une séparation qui menacait d'être éternelle. Mais cette histoire peut se réduire à peu de mots. Pendant le sac du couvent, un vieux chevalier normand prit Berthe pour sa part du butin. Frappé de sa beauté, il la destina à devenir la suivante de sa fille, qui venait de sortir de l'enfance et qui était la prunelle de ses yeux, car c'était le seul enfant qu'il eût jamais eu de son épouse, et il avait déjà un certain âge quand il avait plu au ciel de bénir leur lit nuptial. Il était donc dans l'ordre naturel des choses que la dame d'Aspramont, qui était beaucoup plus jeune que le chevalier, gouvernât son mari, et que Brenhilda, leur fille, gouvernât son père et sa mère.

Le chevalier d'Aspramont aurait pourtant voulu inspirer à sa jeune fille le goût d'amusemens plus convenables à son sexe, que ceux qui déjà commençaient à mettre souvent sa vie en danger. Le bon vieux chevalier savait par expérience qu'il était inutile de songer à la contrarier. L'influence et l'exemple d'une compagne un peu plus âgée qu'elle pouvaient seconder ses intentions, et ce fut dans cette vue que, dans la confusion générale du pillage, il s'empara de la jeune Berthe. Epouvantée au plus haut degré, Berthe saisit le bras de sa mère, et le chevalier d'Aspramont, qui avait un cœur plus tendre qu'on n'en trouvait ordinairement sous une cuirasse d'acier, fut touché de l'affliction de la mère et de la fille. Il songea que la première pourrait aussi se rendre utile à son épouse ; et les prenant toutes deux sous sa protection, il les fit sortir de la foule, et paya quelques soldats qui osaient lui disputer son

butin, les uns par quelques pièces de monnaie, les autres par de bons coups du revers de sa lance.

Le bon chevalier reprit bientôt après le chemin de son château; et comme c'était un homme vertueux et de bonnes mœurs, la beauté naissante de la jeune Saxonne et les charmes plus mûrs de sa mère ne les empêchèrent pas de voyager en tout honneur comme en sûreté jusqu'au château d'Aspramont, demeure ordinaire de la famille du chevalier. Là, les meilleurs maîtres qu'on put se procurer furent chargés d'orner Berthe de tous les talens qu'on donnait alors aux femmes, dans l'espoir que sa maîtresse Brenhilda concevrait le désir de recevoir les mêmes leçons. Ce plan ne réussit qu'à demi. La captive Saxonne devint très habile en musique, en ouvrages d'aiguille, et dans tous les talens qui étaient alors l'apanage des dames; mais sa jeune maîtresse Brenhilda conserva pour les amusemens guerriers ce goût que son père voyait avec tant de déplaisir, mais qui obtenait la sanction de sa mère, qui, dans sa jeunesse, avait eu elle-même de pareilles fantaisies.

Quoi qu'il en soit, les deux captives furent traitées avec bonté. Brenhilda s'attacha de plus en plus à la jeune Anglo-Saxonne, qu'elle aimait moins à cause de ses talens que pour l'activité qu'elle déployait dans tous les jeux d'exercice, activité que Berthe devait à l'état d'indépendance dans lequel elle avait passé ses premières années.

La dame d'Aspramont était aussi pleine de bonté pour les deux captives, et cependant, dans une occasion, elle commit à leur égard un trait de tyrannie. Elle s'était figuré (et un confesseur ignorant l'avait confirmée dans cette idée) que les Saxons étaient païens, ou du moins hérétiques, et elle insista auprès de son mari pour que la mère et la fille, qui devaient être à son service et à celui de Brenhilda, avant de remplir ces fonctions, fussent admises, par le baptême, dans le giron de l'Eglise chrétienne.

Quoique sentant l'injustice et la fausseté de cette imputation, la mère eut assez de bon sens pour se soumettre à la nécessité; et elle reçut dans toutes les formes, à l'autel, le nom de Marthe, auquel elle répondit tout le reste de sa vie.

Mais Berthe montra en cette occasion un caractère qui ne s'accordait pas avec sa docilité et sa douceur naturelles. Elle refusa hardiment d'être admise une seconde fois dans le sein de l'Eglise,

sa conscience lui disant qu'elle en était déjà membre; et elle ne voulut pas changer contre un autre nom celui qu'elle avait reçu sur les fonts de baptême. Ce fut en vain que le vieux chevalier ordonna, que la dame d'Aspramont menaça, et que sa mère employa les supplications et les conseils. Pressée de plus en plus instamment par celle-ci, elle finit par avouer son motif, qu'on n'avait pas soupçonné auparavant. — Je sais, dit-elle en versant un torrent de larmes, que mon père serait mort avant de me voir exposée à une telle insulte; et ensuite, qui m'assurera que les sermens qui ont été faits à une Berthe saxonne conserveront toute leur force si une Agathe française lui est substituée? Ils peuvent me bannir, ajouta-t-elle, me tuer, si bon leur semble; mais si le fils de Waltheoff revoit jamais la fille d'Engelred, il retrouvera en elle la Berthe qu'il a connue dans les forêts d'Hampt.

Tous les raisonnemens furent inutiles: la jeune Saxonne tint bon; et, pour essayer d'ébranler sa résolution, la dame d'Aspramont parla enfin de la congédier et de la renvoyer du château. Berthe avait aussi pris son parti sur ce point, et elle répondit avec autant de fermeté que de respect, que ce serait avec le plus cruel chagrin qu'elle se séparerait de sa jeune maîtresse; mais que, du reste, elle aimait mieux mendier sous son propre nom que de renier la foi de ses pères, et de la condamner comme une hérésie en prenant un nom d'origine française. Cependant Brenhilda entra dans l'appartement où sa mère allait prononcer la sentence de bannissement dont elle avait menacé la Saxonne. — Que ma présence ne vous retienne pas, Madame, dit l'intrépide jeune fille; je suis aussi intéressée que Berthe à la sentence que vous allez prononcer. Si elle passe le pont-levis du château d'Aspramont comme bannie, j'en ferai autant quand elle aura essuyé des larmes que ma pétulance même n'a jamais pu faire couler de ses yeux. Elle me servira d'écuyer et de garde du corps, et le barde Lancelot me suivra avec ma lance et mon bouclier.

— Et vous reviendrez de cette folle expédition avant que le soleil se couche, lui dit sa mère.

— Que le ciel me favorise dans mon projet, Madame, répondit la jeune héritière; le soleil qui nous verra revenir ne se lèvera ni ne se couchera avant que le nom de Berthe et celui de Brenhilda soient connus aussi loin que la trompette de la renommée pourra les faire entendre. Rassure-toi, ma chère Berthe, ajouta-t-elle en

prenant sa suivante par la main. Si le ciel t'a arrachée à ton pays et à l'amant qui a reçu ta foi, il t'a donné une sœur et une amie, et ta renommée vivra toujours avec la sienne.

La dame d'Aspramont fut attérée. Elle savait que sa fille était capable de prendre le parti étrange qu'elle venait d'annoncer, et que ni elle, ni même son mari, ne seraient en état de l'en empêcher. Elle garda donc le silence, tandis que la matrone saxonne, ci-devant Ulrique, et maintenant Marthe, adressait la parole à sa fille. — Ma fille, dit-elle, si vous faites cas de l'honneur, de la reconnaissance et de votre propre sûreté, n'endurcissez pas votre cœur contre votre maître et votre maîtresse, et suivez les avis d'une mère qui a plus d'expérience et de jugement que vous. — Et vous, ma chère jeune dame, ne souffrez pas que votre mère puisse croire que votre passion pour des exercices dans lesquels vous excellez a détruit dans votre cœur la tendresse filiale et les sentimens de délicatesse naturels à votre sexe. Puisqu'elles semblent persister l'une et l'autre dans leurs résolutions, Madame, continua-t-elle après avoir attendu quelques instans pour voir quelle influence ses avis auraient sur l'esprit des deux jeunes filles, peut-être, si vous me le permettiez, pourrais-je vous proposer une alternative qui satisferait vos désirs, dissiperait les scrupules de ma fille opiniâtre, et répondrait aux intentions bienveillantes de sa généreuse maîtresse. La dame d'Aspramont fit signe à la matrone saxonne de continuer, et celle-ci reprit la parole. — Les Saxons d'aujourd'hui, ma chère dame, ne sont ni païens ni hérétiques ; ils obéissent humblement au pape de Rome quant au temps de célébrer la Pâque, et sur tous les autres points de doctrine qui sont contestés, et ce bon évêque le sait fort bien, puisqu'il a réprimandé quelques domestiques qui me nommaient une vieille païenne. Cependant nos noms sonnent mal aux oreilles des Francs, et ils ont peut-être un air païen. Si l'on n'exige pas de ma fille qu'elle se soumette à la cérémonie d'un nouveau baptême, elle consentira à quitter son nom de Berthe, tant qu'elle restera dans votre honorable maison. Cela mettra fin à un débat qui, si j'ose le dire, ne me paraît pas avoir assez d'importance pour devoir troubler la paix de votre château. En reconnaissance de cette indulgence pour un scrupule frivole, ma fille redoublera, s'il est possible, de zèle et d'activité pour le service de sa jeune maîtresse.

La dame d'Aspramont saisit avec plaisir le moyen que cette offre

lui procurait de se tirer d'embarras en compromettant sa dignité le moins possible. Si monseigneur l'évêque approuvait un tel arrangement, dit-elle, elle ne s'y opposerait pas. Le prélat y donna son approbation d'autant plus volontiers qu'il savait que la jeune héritière désirait vivement que l'affaire se terminât ainsi. La paix fut donc rétablie dans le château, et Berthe prit le nom d'Agathe, comme nom de service, mais non de baptême.

Cette querelle produisit un effet certain; ce fut de porter jusqu'à l'enthousiasme l'attachement de Berthe pour sa jeune maîtresse. Avec cette attention délicate qui caractérise le domestique affectueux et l'humble ami, elle s'efforça de la servir comme elle savait que Brenhilda aimait à être servie, et par conséquent elle se prêtait à toutes ses fantaisies chevaleresques qui la rendaient singulière même dans le siècle où elle vivait, et qui, dans le nôtre, en auraient fait un Don Quichotte femelle. A la vérité, la frénésie de sa jeune maîtresse ne fût pas contagieuse pour Berthe; mais comme elle désirait lui plaire, et qu'elle était vigoureuse et fortement constituée, elle se mit bientôt en état de remplir les fonctions d'écuyer de la dame aventurière. Habituée dès son enfance à voir le sang couler dans les combats, elle pouvait contempler sans trop d'épouvante les périls auxquels Brenhilda s'exposait; et, à moins qu'ils ne fussent vraiment extraordinaires, elle la fatiguait rarement de remontrances. La complaisance presque uniforme qu'elle montrait à cet égard lui donnait le droit d'émettre son avis en certaines occasions; et comme elle le faisait toujours avec les meilleures intentions et en temps convenable, cette conduite augmentait son influence sur sa maîtresse, influence qu'elle aurait certainement perdue si elle avait eu l'air de vouloir se mettre en opposition directe avec elle.

Quelques mots de plus suffirent pour apprendre à Hereward la mort du chevalier d'Aspramont, le mariage romanesque de Brenhilda avec le comte de Paris, leur départ pour la croisade, et les divers évènemens que le lecteur connaît déjà.

Hereward ne comprit pas exactement quelques-uns des derniers incidens de cette histoire, par suite d'un léger débat qui s'éleva entre Berthe et lui pendant le cours de ce récit. Quand elle avoua la simplicité presque puérile avec laquelle elle avait opiniâtrément refusé de changer de nom, parce qu'elle craignait que ce changement ne pût porter atteinte au serment d'amour qu'elle avait

échangé avec son amant, il fut impossible à Hereward de ne pas la remercier de cette preuve de tendresse, en la serrant contre son cœur, et en imprimant sur les lèvres de sa maîtresse les marques de sa reconnaissance. Néanmoins elle se dégagea sur-le-champ de ses bras, et, les joues rouges de pudeur plutôt que de colère, elle lui dit d'un ton grave : — Assez, Hereward! assez! Ceci peut se pardonner après une rencontre si imprévue : mais nous devons à l'avenir nous rappeler que nous sommes probablement les derniers de notre race, et il ne faut pas qu'on puisse dire qu'Hereward et Berthe ont dégénéré des mœurs de leurs ancêtres. Pensez que, quoique nous soyons seuls, les esprits de nos pères ne sont pas loin, et qu'ils nous surveillent pour voir quel usage nous ferons d'une entrevue que leur intercession nous a peut-être procurée.

— Vous me faites tort, Berthe, répondit Hereward, si vous me supposez capable d'oublier mon devoir et le vôtre, dans un moment où nous devons rendre grâce au ciel, et lui témoigner notre reconnaissance tout autrement qu'en contrevenant à ses commandemens et aux préceptes de nos pères. La question maintenant est de savoir comment nous nous retrouverons quand nous serons séparés; car je crains bien que nous ne devions l'être encore.

— Et pourquoi donc nous séparer, Hereward? Pourquoi ne pas m'aider à délivrer ma maîtresse?

—Ta maîtresse! Fi, Berthe! Peux-tu donner ce nom à quelque femme que ce soit!

— Mais elle est ma maîtresse, Hereward; et je lui suis attachée par mille nœuds d'affection qui ne peuvent se rompre tant que la reconnaissance sera la récompense de la bonté.

— Et quel danger court-elle? de quoi a-t-elle besoin, cette dame si accomplie que tu appelles ta maîtresse?

— Son honneur et sa vie sont également en péril. Elle a consenti à un combat singulier avec le césar, et, comme un vil mécréant, il n'hésitera pas à profiter de tous les avantages qu'il pourra avoir dans cette rencontre, qui probablement, hélas! sera fatale à ma maîtresse.

— Et pourquoi donc? Cette dame, cette comtesse de Paris, à moins que ce qu'on en dit ne soit faux, a remporté la victoire, dans bien des combats, sur des antagonistes plus formidables que le césar.

— Mais tu parles de combats soutenus dans un pays bien diffé-

rent, où la bonne foi et l'honneur ne sont pas des mots vides de sens, comme je crains bien, hélas! qu'ils ne le soient ici. Crois-moi, ce n'est pas une vaine frayeur d'enfant qui m'oblige à sortir déguisée sous le costume de notre pays, qui, dit-on, est respecté à Constantinople, pour informer les chefs des croisés du péril dans lequel se trouve cette noble dame, et pour obtenir de leur humanité, de leur religion, de leur honneur, de leur crainte de la honte, le secours dont elle a un si pressant besoin en ce moment. — Et maintenant que j'ai eu le bonheur de te retrouver, tout le reste ira bien. — Oui, tout ira bien, et je vais retourner près de ma maîtresse pour lui dire qui j'ai rencontré.

— Attends un moment, trésor précieux qui viens de m'être rendu, et laisse-moi réfléchir avec attention sur cette affaire. — Cette comtesse est Normande, et elle ne fait pas plus de cas des Saxons que de la poussière que tu secoues des plis de ses vêtemens. — Elle regarde et elle traite les Saxons comme des païens et des hérétiques. — Elle a osé t'imposer des travaux serviles, à toi née libre. — Le sabre de son père s'est plongé jusqu'à la poignée dans le sang des Anglo-Saxons. — Celui de Waltheoff et d'Engelred l'a peut-être souillé plus encore. — D'ailleurs, c'est une folle présomptueuse qui aspire à usurper les trophées et le renom militaire qui n'appartiennent qu'aux hommes. — Enfin il sera difficile de trouver un champion pour combattre à sa place, puisque tous les croisés sont maintenant en Asie, pays où ils disent qu'ils sont venus pour faire la guerre, et que les ordres de l'empereur ne laissent pas à un seul d'entre eux le moyen de revenir sur cette rive.

— Hélas! hélas! comme le monde nous change! J'ai connu autrefois le fils de Waltheoff, brave, intrépide, généreux, et toujours prêt à soulager l'infortune. C'était sous ces traits que je me le représentais pendant son absence. Je le revois, et je le retrouve froid, timide et égoïste!

— Silence, Berthe! et apprends à connaître celui dont tu parles, avant de le juger. — La comtesse de Paris est tout ce que je viens de dire; et pourtant qu'elle se présente hardiment dans la lice. Quand la trompette aura sonné trois fois, une autre lui répondra, et annoncera l'arrivée de son noble époux, qui combattra pour elle. — Ou s'il ne paraissait pas, Berthe, eh bien! je paierai la comtesse de ses bontés pour toi, en combattant moi-même à la place de son mari.

— Le feras-tu? le feras-tu réellement? s'écria Berthe. C'est parler comme le fils de Waltheoff; — ce sera agir en vrai descendant de sa race! — Je vais retourner près de ma maîtresse et la consoler; car bien sûrement, si le jugement de Dieu a jamais déterminé l'évènement d'un combat judiciaire, son influence se fera connaître en cette occasion. — Mais tu me donnes à entendre que le comte est dans cette ville, — qu'il est en liberté. — Elle me fera des questions sur ce sujet.

— Il faut qu'elle se contente, répondit Hereward, de savoir que son époux est sous la direction d'un ami, qui s'efforcera de le défendre contre sa propre folie et son extravagance, ou du moins d'un homme qui, si l'on ne peut tout-à-fait lui donner le nom d'ami, n'a certainement pas joué et ne jouera pas à son égard le rôle d'un ennemi. — Et, maintenant, adieu, chère Berthe, — si long-temps perdue, — si long-temps aimée! Avant qu'il en pût dire davantage, la jeune Saxonne, après avoir inutilement essayé deux ou trois fois de lui exprimer sa reconnaissance, se jeta entre les bras de son amant, et, malgré la réserve qu'elle avait montrée quelques instans auparavant, lui imprima sur les lèvres les remerciemens que sa bouche ne pouvait prononcer.

Ils se séparèrent. Berthe alla rejoindre sa maîtresse dans le pavillon, dont elle était sortie non sans peine et sans danger, et Hereward sortit des jardins par la porte que gardait la négresse, qui fit compliment au beau Varangien de ses succès auprès des belles, lui donnant à entendre qu'elle avait été témoin de son entrevue avec la belle Saxonne. Elle ajouta que de tels rendez-vous dans cette grotte n'étaient pas une chose fort extraordinaire. Une pièce d'or, faisant partie d'une distribution d'argent faite récemment aux fidèles Varangiens, suffit pour lui brider la langue; et Hereward, sortant des jardins du Philosophe, retourna aux casernes aussi vite qu'il le put, jugeant qu'il était grand temps de songer à pourvoir aux besoins du comte Robert, qui avait passé toute la journée sans prendre de nourriture.

C'est un dicton populaire, que la sensation de la faim ne se rattache à aucune émotion douce et agréable, et qu'au contraire elle aiguise et irrite les mouvemens de colère et d'impatience. Il n'est donc pas bien étonnant que le comte Robert, qui était à jeun depuis si long-temps, reçût Hereward d'un air de mauvaise humeur et d'irritation, que ne méritait certainement pas l'honnête Varan-

gien, qui, dans le cours de cette journée, avait plusieurs fois exposé sa vie pour rendre service à la comtesse et au comte lui-même.

—Eh bien, Monsieur, dit-il avec cet accent de contrainte affectée par lequel un supérieur modifie son mécontentement en lui donnant une expression froide et dédaigneuse, vous agissez envers nous en hôte vraiment libéral! Ce n'est pas que cela soit de la moindre importance : mais il me semble qu'un comte du royaume le plus chrétien ne dîne pas tous les jours avec un soldat soudoyé, et qu'il avait droit d'attendre, sinon un luxe d'hospitalité, du moins le nécessaire.

— Et il me semble, comte très chrétien, répondit le Varangien, que les hommes de votre rang, que leur choix ou leur destin oblige à recevoir l'hospitalité d'hommes de ma condition, peuvent se trouver satisfaits, et accuser non la parcimonie de leur hôte, mais la difficulté des circonstances où il se trouve, si le dîner n'est pas servi plus d'une fois en vingt-quatre heures. A ces mots, il frappa des mains, et Edric, son domestique, entra. Le comte parut surpris de l'arrivée d'un tiers dans son lieu de retraite. — Je réponds de cet homme, dit Hereward; et s'adressant à lui : — Eh bien! lui demanda-t-il, quels vivres as-tu à présenter à l'honorable comte?

— Rien que le pâté froid, répondit le soldat domestique, et Votre Honneur y a fait une terrible brèche ce matin en déjeunant.

Edric, comme il venait de le dire, apporta un énorme pâté; mais il avait déjà subi une attaque si furieuse que le comte Robert, qui, comme tous les seigneurs normands, était assez difficile sur cet article, douta si ses scrupules ne devaient pas l'emporter sur son appétit. Cependant, en le regardant de plus près, la vue, l'odorat, et un jeûne de vingt heures, se réunirent pour le convaincre que le pâté était excellent; et voyant que le plat sur lequel il était servi offrait des coins auxquels il n'avait pas été touché, il résolut de l'attaquer de ce côté. Il s'interrompit bientôt pour prendre une coupe de très bon vin rouge, dont un flacon, placé près de lui, semblait l'inviter à y faire honneur; un grand coup qu'il en but lui rendit toute sa bonne humeur et fit disparaître le déplaisir qu'il avait d'abord montré à Hereward.

—De par le ciel! dit-il enfin, je devrais être honteux de manquer moi-même de la courtoisie que je recommande aux autres.

Me voici comme un manant flamand, dévorant les provisions de mon brave hôte, sans même l'engager à s'asseoir à sa propre table et à prendre sa part de sa bonne chère!

— A cet égard, je ne ferai pas de cérémonie, répondit Hereward. Et enfonçant dans le pâté sa main, qu'il en retira bien remplie, il en attaqua à son tour le contenu avec autant de zèle que de dextérité. Le comte se leva bientôt de table, un peu dégoûté de la manière barbare dont l'Anglo-Saxon mangeait. Et cependant Hereward, en appelant alors Edric pour qu'il contribuât à la démolition du pâté, prouva qu'il s'était encore imposé quelque contrainte par égard pour son hôte; et, grâce à l'aide du soldat qui le secondait, il eut bientôt débarrassé le plat de tout ce qui y restait. Le comte Robert se décida enfin à lui faire une question qui était sur ses lèvres depuis l'instant du retour d'Hereward.

— Tes recherches, mon brave ami, t'ont-elles appris quelque chose de plus relativement à ma malheureuse femme, ma fidèle Brenhilda?

— J'ai des nouvelles à vous apprendre : mais vous seront-elles agréables? c'est ce dont vous devez vous-même être juge. Voici ce que j'ai appris : — Vous savez déjà qu'elle a consenti à combattre le césar dans la lice; mais c'est à des conditions que vous trouverez peut-être étranges, et cependant elle les a acceptées sans scrupules.

— Quelles sont ces conditions? Elles paraîtront probablement moins étranges à mes yeux qu'aux tiens.

Mais tandis qu'il affectait de parler avec le plus grand sang-froid, les yeux étincelans de l'époux et ses joues écarlates annonçaient la révolution qui s'était opérée dans son esprit.

— La comtesse Brenhilda et le césar, dit le Varangien, doivent se battre en champ-clos, comme vous l'avez en partie entendu vous-même. Si la comtesse est victorieuse, elle continue, de droit, à être l'épouse du noble comte de Paris; si elle est vaincue, elle devient la maîtresse du césar Nicéphore Brienne.

— A Dieu ne plaise, ni aux saints, ni aux anges! s'écria le comte Robert. S'ils permettaient qu'une telle trahison triomphât, il serait pardonnable de douter de leur puissance.

— Il me semble pourtant que ce ne serait point une précaution honteuse, si vous, moi, et d'autres amis, dans le cas où nous pourrions en trouver, nous nous montrions dans la lice, le bon-

clier au bras, le jour du combat. La victoire ou la défaite sont entre les mains du destin; mais ce que nous ne pouvons manquer de voir, c'est si la comtesse est traitée avec cette impartialité à laquelle a droit tout honorable combattant, et à laquelle, comme vous l'avez vu vous-même, on peut quelquefois bassement déroger dans cet empire grec.

— A cette condition, et en protestant que, quand même je verrais mon épouse dans un extrême danger, je ne violerai pas les règles d'un combat honorable, je me rendrai certainement dans la lice, brave Saxon, si tu peux m'en procurer les moyens. — Un moment, pourtant, continua le comte après un instant de réflexion; il faut que tu me promettes de ne pas l'informer que son époux sera présent au combat, et surtout de bien te garder de me désigner à elle, parmi la foule de guerriers qui y assisteront. Tu ne sais pas que la vue d'un objet aimé nous dérobe quelquefois notre courage, même quand nous en avons le plus grand besoin.

— Nous tâcherons, répondit le Varangien, d'arranger les choses comme vous le désirez, pourvu que vous ne me suscitiez plus de difficultés romanesques; car, sur ma foi! une affaire si compliquée par elle-même n'a pas besoin d'être embarrassée des subtilités bizarres de votre bravoure nationale. En attendant, j'ai bien des choses à faire ce soir, et tandis que je vais m'en occuper, vous ferez bien, sire chevalier, de rester ici déguisé sous les vêtemens qu'Edric vous procurera, et de vous contenter des vivres qu'il pourra vous fournir. Ne craignez pas de visites importunes de la part de vos voisins : nous autres Varangiens, nous respectons mutuellement nos secrets, quelle qu'en puisse être la nature.

CHAPITRE XXI.

> Quant à notre beau-frère, et cet indigne abbé,
> Et quiconque soutient leur infâme entreprise,
> De leur destin commun ce moment est la crise. —
> Bel oncle, pour Oxford fais partir des soldats;
> Qu'ils suivent en tous lieux la piste de leurs pas!
> J'en ai fait le serment : ils périront, les traîtres.
>
> SHAKSPEARE.

En prononçant les derniers mots rapportés dans le chapitre précédent, Hereward laissa le comte dans son appartement, et se dirigea vers le palais de Blaquernal. Nous avons rendu compte de sa première entrée à la cour; mais depuis ce temps il y avait été mandé fréquemment, non-seulement par ordre de la princesse Anne Comnène, qui aimait à lui faire des questions sur les mœurs de son pays natal, et qui rédigeait avec son style ampoulé les réponses qu'elle en recevait, mais aussi par le commandement exprès de l'empereur lui-même, qui, comme tant d'autres princes, désirait obtenir des renseignemens directs de personnes qui occupaient à sa cour un rang très inférieur. La bague que la princesse avait donnée à Hereward lui avait servi plus d'une fois de passeport, et elle était si bien connue des esclaves du palais qu'il n'eut qu'à la glisser dans la main de leur chef pour être introduit dans une petite chambre voisine du salon dédié aux Muses, dont nous avons déjà parlé. L'empereur, son épouse Irène, et leur docte fille Anne Comnène, étaient assis dans ce petit appartement, couverts de vêtemens simples; et, dans le fait, tout l'ameublement de ce cabinet n'avait rien de plus somptueux que celui d'un simple particulier, si ce n'est que des portières rembourrées d'édredon étaient suspendues devant chaque porte, pour déjouer la curiosité de ceux qui seraient tentés d'y écouter.

— Notre fidèle Varangien, dit l'impératrice.

— Mon guide et mon maître, dit la princesse Anne Comnène,

en ce qui concerne les mœurs de ces hommes couverts d'acier, dont il est si nécessaire que je me fasse une idée exacte.

— J'espère, dit Irène, que Votre Majesté Impériale ne pensera pas que son épouse et sa fille, inspirée par les muses, soient de trop pour apprendre les nouvelles que vous apporte cet homme aussi brave que loyal.

— Mon épouse chérie, ma fille bien-aimée, répondit l'empereur, je vous ai épargné jusqu'ici le fardeau d'un secret pénible que j'ai renfermé dans mon propre sein, quoi qu'il m'en ait coûté. — Ma noble fille, c'est vous surtout qui sentirez tout le poids de cette calamité, en apprenant, comme il faut que vous l'appreniez, à ne penser qu'avec horreur à l'homme dont votre devoir vous a obligée jusqu'à présent à avoir une opinion toute différente.

— Sainte Marie! s'écria la princesse.

— Revenez à vous, ma fille, dit l'empereur. Souvenez-vous que vous êtes la fille de la chambre pourpre; — que vous êtes née, non pour pleurer sur les injures faites à votre père, mais pour les venger; — que vous ne devez pas attacher la moitié autant d'importance, même à l'homme qui a partagé votre couche, qu'à la grandeur impériale et sacrée à laquelle vous participez vous-même.

— Où peut tendre un pareil discours? demanda Anne Comnène avec agitation.

— On dit, répondit l'empereur, que le césar paie d'ingratitude toutes mes bontés, même celle qui l'a fait entrer dans ma famille et qui l'a rendu mon fils d'adoption. Il s'est lié avec une bande de traîtres dont les noms seuls suffiraient pour évoquer le malin esprit.

— Est-il possible que Nicéphore ait agi ainsi? s'écria la princesse surprise et consternée; Nicéphore, qui a si souvent appelé mes yeux les lumières qui éclairaient le sentier qu'il suivait. A-t-il pu se conduire de la sorte à l'égard de mon père, dont il écoutait les exploits jour par jour, protestant qu'il ne savait si c'était la beauté du style ou l'héroïsme des actions rapportées qui l'enchantaient davantage? Il partage toutes mes pensées, voit avec les mêmes yeux, aime avec le même cœur. — O mon père! il est impossible qu'il ait eu tant de fausseté! Songez au temple des Muses, dont nous sommes si près.

— Si j'y songeais, murmura Alexis au fond de son cœur, je songerais à la seule excuse qu'on puisse trouver à sa trahison. Un

peu de miel peut faire plaisir, mais on s'en dégoûte quand il faut avaler le gâteau tout entier. — Ma fille, dit-il alors en parlant tout haut, consolez-vous ; il nous en a coûté à nous-même pour ajouter foi à cette triste et horrible vérité. Mais le fait est que nos gardes ont été débauchés, que leur commandant, l'ingrat Achillès Tatius, et Agélastès, non moins traître, se sont laissé séduire et devaient contribuer à assurer notre emprisonnement ou notre assassinat. Hélas ! malheureuse Grèce ! c'est au moment où tu as le plus grand besoin des tendres soins d'un père, que tu devais en être privée par un coup soudain et impitoyable.

Ici l'empereur versa des larmes. — Il serait difficile de dire si elles étaient occasionées par la perte qu'auraient pu faire ses sujets ou par celle de sa propre vie qui se trouvait menacée.

— Il me semble, dit Irène, que Votre Majesté Impériale met bien de la lenteur à prendre des mesures contre ce danger.

— Avec votre permission, ma mère, dit la princesse, je dirais plutôt que mon père a été bien prompt à y croire. Il me semble que le témoignage d'un Varangien, quoique je rende justice à sa valeur, est une bien faible preuve contre l'honneur de votre gendre ; — contre la vaillance et la fidélité éprouvée du commandant de votre garde, — et contre le jugement, la vertu et la profonde sagesse du plus grand de vos philosophes.

— Ajoutez, dit l'empereur, et contre l'amour-propre aveugle d'une fille trop savante, qui ne veut pas permettre à son père de juger ce qui le touche de si près. Je vous dis, Anne, que je les connais tous, et que je sais quel degré de confiance on peut accorder à chacun d'eux. — Oui, je connais l'honneur de votre Nicéphore, — la vaillance et la fidélité de l'acolouthos, — la vertu et la sagesse d'Agélastès. — Ne les ai-je pas eus tous suspendus aux cordons de ma bourse ? Et si elle avait continué à être bien remplie, si mon bras était resté aussi fort qu'il l'était naguère, ils seraient encore ce qu'ils étaient autrefois. Mais les papillons s'éloignent quand le temps se refroidit, et il faut que je résiste à la tempête sans leur secours. — Vous dites que je n'ai pas de preuves ? J'en ai suffisamment quand je vois le danger, et cet honnête soldat m'a communiqué des indices qui sont d'accord avec les remarques particulières que j'ai faites avec soin. — Il sera le Varangien des Varangiens. — Il sera nommé acolouthos, en place du traître qui occupe cette place. Et qui sait ce que la bonté de son maître peut encore faire pour lui !

— S'il plaît à Votre Majesté, dit Hereward, qui avait jusqu'alors gardé le silence, bien des gens, dans cet empire, doivent leur élévation à la chute de leurs anciens protecteurs ; mais c'est une route à la grandeur qui ne peut se concilier avec ma conscience. D'ailleurs je viens de retrouver une personne à qui je suis attaché, et dont j'étais séparé depuis bien long-temps ; et avant peu je compte demander à Votre Majesté Impériale la permission de quitter un pays où je laisserai derrière moi des milliers d'ennemis, et d'aller passer ma vie, comme un grand nombre de mes compatriotes, sous les bannières de Guillaume, roi d'Ecosse.

— Te séparer de moi, le plus admirable des hommes ! s'écria Alexis avec emphase. Et où pourrais-je trouver un ami, — un fils aussi fidèle ?

— Noble empereur, répondit l'Anglo-Saxon, je suis sensible, sous tous les rapports, à votre bonté et à votre munificence ; mais permettez-moi de vous supplier de m'appeler par mon propre nom, et de ne me promettre que de me pardonner d'avoir été la cause d'une telle révolution parmi les serviteurs de Votre Majesté Impériale. Non-seulement il me sera pénible de voir le destin dont sont menacés Achillès Tatius, mon bienfaiteur, le césar qui, je crois, me voulait du bien, et même Agélastès, et de penser que j'y aurai contribué ; mais j'ai vu aussi ceux à qui Votre Majesté prodigue aujourd'hui les expressions les plus flatteuses de son contentement, destinés le lendemain à servir de pâture aux corneilles et aux corbeaux ; et je ne me soucierais pas qu'on eût à dire que j'ai apporté pour cela mes membres anglais sur les côtes de la Grèce.

— Que je t'appelle par ton propre nom, mon Edouard ! dit l'empereur. — Et il ajouta tout bas en même temps : Par le ciel ! j'ai encore oublié le nom de ce Barbare ! — Oui certainement, je t'appellerai par ton propre nom, quant à présent, et jusqu'à ce que j'aie trouvé un titre plus digne de la confiance que je t'accorde. En attendant, jette les yeux sur ce parchemin. Il contient, je crois, tous les détails que nous avons pu apprendre sur cette conspiration ; donne-le ensuite à ces femmes incrédules, qui refusent de croire qu'un empereur soit en danger, jusqu'à ce qu'elles entendent les poignards des conspirateurs frapper sur ses côtes.

Hereward fit ce qui lui était ordonné, et ayant parcouru cet écrit, et indiqué, en baissant la tête, qu'il en approuvait le contenu, il le présenta à l'impératrice. Irène ne fut pas long-temps à

le lire, et le remettant à sa fille d'un air si courroucé qu'elle eut peine à lui indiquer le passage qui causait son indignation : — Lis cela, lui dit-elle, lis, et juge de la reconnaissance et de l'affection de ton césar !

La princesse Anne Comnène sortit d'un état de mélancolie profonde et accablante, et jeta un coup d'œil sur le passage qui lui avait été désigné, d'abord avec un air de curiosité languissante, mais qui fit bientôt place au plus vif intérêt. Son œil s'enflamma d'indignation, ses mains tenaient le parchemin, comme les serres d'un faucon tiennent sa proie, et ce fut d'une voix semblable au cri de cet oiseau quand il est en fureur qu'elle s'écria : — Traître faux et sanguinaire ! que voulais-tu donc de plus ? — Non, mon père, dit-elle en se levant avec courroux, une princesse trompée n'intercèdera plus auprès de vous pour épargner au traître Nicéphore le destin qu'il a si bien mérité. — Croit-il pouvoir congédier une épouse née dans la pourpre, — l'assassiner peut-être, et avec la vaine formule des Romains : — Rends-moi les clés, ne sois plus chargée des travaux intérieurs de ma maison [1] ? — Une fille de la race des Comnènes est-elle faite pour être exposée à des insultes que le plus vil des simples citoyens se permettrait à peine envers la femme qui a soin de sa maison !

A ces mots, elle essuya les pleurs qui lui tombaient des yeux, et ses traits, qui avaient ordinairement autant de douceur que de beauté, s'animèrent au point d'offrir l'expression d'une furie. Hereward la regarda avec un mélange de crainte, de dégoût et de pitié. Elle éclata de nouveau ; car la nature, qui l'avait douée de grands talens, lui avait donné en même temps des passions énergiques, bien supérieures à la froide ambition d'Irène, ainsi qu'à la duplicité et à la politique rusée et astucieuse de l'empereur lui-même.

— Il en sera puni ! s'écria la princesse ; sévèrement puni ! — Le traître, avec ses sourires et ses caresses perfides ! Et cela pour une Barbare qui a abjuré son sexe ! — J'en avais quelque soupçon lors du repas que nous prîmes chez ce vieux fou. Et cependant, si cet indigne césar s'expose à la chance des armes, il a moins de prudence que je n'avais de bonnes raisons pour lui en supposer. — Croyez-vous qu'il aura la folie de nous faire une insulte si pu-

1. Formule laconique du divorce chez les Romains.

blique, mon père ? — Ne trouverez-vous pas quelque moyen d'assurer notre vengeance ?

—Oh ! oh ! pensa l'empereur ; voilà une difficulté de levée. Elle prendra le mors aux dents pour courir à la vengeance, et elle aura besoin de frein et de bride plutôt que d'éperons. Si toutes les femmes jalouses de Constantinople se livraient à une telle fureur, nos lois sur le divorce seraient écrites avec du sang, comme celles de Dracon. — Ecoutez-moi maintenant, dit-il tout haut, vous ma femme, vous ma fille, et toi aussi, mon cher Edouard ; et je vous apprendrai, et à vous seuls, la manière dont je prétends conduire le vaisseau de l'Etat à travers tous ces écueils.

—Reconnaissons distinctement, continua Alexis, les moyens qu'ils se proposent d'employer, et ils nous apprendront ce que nous devons y opposer. Un certain nombre de Varangiens ont été séduits, sous prétexte de griefs que leur perfide général a mis adroitement en avant pour les animer ; une portion d'entre eux doit être placée auprès de notre personne. Le traître-Ursel est mort, à ce que pensent quelques-uns ; mais, quand il en serait ainsi, son nom suffit pour réunir tous ses anciens complices. J'ai le moyen de les satisfaire sur ce point ; mais je ne m'explique pas à cet égard pour le moment. — Un corps nombreux des Immortels s'est aussi laissé séduire, et il doit être placé de manière à soutenir la poignée de Varangiens qui sont entrés dans le complot contre notre personne. — Or, un léger changement dans la distribution des postes, — et toi, mon fidèle Edouard... ou... ou... n'importe ton nom... tu auras plein pouvoir pour le faire, — dérangera les plans des conspirateurs, et placera nos fidèles soldats dans une position qui leur permettra de les entourer, et de les tailler en pièces sans grand embarras.

— Et le combat, sire ? demanda l'Anglo-Saxon.

— Tu ne serais pas un vrai Varangien, si tu ne m'avais pas fait cette question, répondit Alexis d'un air de bonne humeur. Eh bien ! ce combat, c'est le césar qui l'a imaginé, et nous aurons soin qu'il ne se dérobe pas aux dangers qui peuvent en résulter. Il ne peut, par honneur, refuser de combattre cette femme, quelque étrange que soit le combat ; et, de quelque manière qu'il se termine, la conspiration éclatera ; et comme ce sera contre des gens bien préparés et bien armés, elle sera étouffée dans le sang des conspirateurs.

— Ma vengeance n'exige pas ce combat, dit la princesse, et d'une autre part, votre honneur impérial est intéressé à ce que cette comtesse soit protégée.

— Cela ne m'importe guère, répondit l'empereur; elle arrive ici avec son mari, sans y être invitée; il se conduit insolemment en ma présence, et il mérite tout ce qui peut résulter, pour lui et pour sa femme, de leur folle entreprise. Au fond, je ne voulais guère que l'effrayer par la vue de ces animaux que son ignorance croyait enchantés, et donner à sa femme une idée alarmante de l'impétuosité d'un amant grec. Mais à présent que j'ai joui de cette petite vengeance, il est possible que je prenne cette comtesse sous ma protection.

— Quelle pitoyable vengeance! dit l'impératrice. Vous, arrivé à l'âge mûr, et ayant une épouse qui peut mériter quelque attention, vouloir donner des alarmes jalouses à un aussi bel homme que le comte Robert, et des inquiétudes à sa femme!

— Non pas, dame Irène, non pas, si vous le permettez, dit Alexis; j'ai confié ce rôle, dans la comédie que je voulais me donner, à mon gendre le césar.

Mais, en fermant ainsi, en quelque sorte, une écluse, le pauvre empereur ne fit qu'en ouvrir une autre encore plus terrible.

— Cela est encore plus indigne de votre sagesse impériale, mon père, s'écria la princesse Anne Comnène. N'est-il pas honteux qu'avec une prudence et une barbe comme la vôtre, vous vous mêliez de folies indécentes, qui troublent l'intérieur des familles et même celle de votre propre fille? Qui peut dire que le césar Nicéphore Brienne ait jamais jeté les yeux sur une autre femme que son épouse avant que l'empereur lui eût appris à le faire, et l'eût enveloppé ainsi dans un tissu d'intrigues et de trahisons qui finissent par mettre en danger la vie de son beau-père?

— Ma fille! ma fille! s'écria l'impératrice, il faut être fille d'une louve, je crois, pour charger son père de tels reproches dans un si malheureux moment, quand tout le loisir qu'il peut avoir lui suffit à peine pour défendre sa vie.

— Silence, toutes deux, femmes! dit Alexis, et finissez vos clameurs insensées! Laissez-moi du moins nager pour sauver ma vie, sans m'étourdir par votre sottise! Dieu sait si je suis homme à encourager, je ne dirai pas le mal, mais seulement ce qui en a l'apparence.

Il prononça ces mots en faisant le signe de la croix et avec un dévot gémissement. En ce moment, son épouse Irène s'avança devant lui, et lui dit, avec une amertume dans le regard et dans l'accent, qui ne pouvait provenir que d'une haine conjugale longtemps concentrée, qui rompait enfin toutes les digues : — Alexis, terminez cette affaire comme il vous plaira ; vous avez vécu en hypocrite, et vous ne manquerez pas de mourir de même ! A ces mots, elle sortit de l'appartement d'un air d'indignation, et emmena sa fille avec elle.

L'empereur la regarda partir avec quelque confusion, mais il recouvra bientôt sa présence d'esprit ; et, se tournant vers le Varangien avec un air de majesté blessée, il lui dit : — Ah ! mon cher Edouard (car ce nom s'était enraciné dans son esprit au lieu de celui moins coulant d'Hereward), tu vois ce qui arrive même aux plus grands de la terre ! tu vois que l'empereur lui-même, dans des momens de difficulté, est exposé à voir ses sentimens mal interprétés, aussi bien que le dernier bourgeois de Constantinople. Cependant, mon affection pour toi est si grande, Edouard, que je désire que tu sois convaincu que le caractère de ma fille Anne Comnène ressemble non à celui de sa mère, mais plutôt au mien. Tu vois avec quelle fidélité religieuse elle respecte les indignes liens dont elle est chargée ; mais j'espère qu'ils seront bientôt brisés, et que Cupidon lui imposera d'autres chaînes qui seront plus légères à porter. Edouard, toute ma confiance est en toi. Le hasard nous présente une occasion, heureuse entre toutes si nous savons en profiter, d'avoir tous les traîtres rassemblés devant nous sur le même terrain. Pense donc, ce jour-là, comme le disent les Francs dans leurs tournois, que de beaux yeux te regardent. Tu ne saurais t'imaginer un don qu'il soit en mon pouvoir de te faire que je ne te l'accorde avec plaisir.

— N'importe, dit le Varangien avec quelque froideur ; ma plus haute ambition est de mériter qu'on lise cette épitaphe sur mon tombeau : *Hereward fut fidèle*. Je vais pourtant demander à Votre Majesté Impériale une preuve de confiance, preuve que vous trouverez peut-être un peu trop forte.

— Vraiment ! dit l'empereur. Eh bien ! voyons ; en un mot, quelle est donc ta demande ?

— La permission d'aller au camp de Godefroy de Bouillon,

et de requérir sa présence dans la lice pour être témoin de ce combat extraordinaire.

— Pour qu'il revienne avec ses fous de croisés, et qu'il fasse le sac de Constantinople sous prétexte de venger ses confédérés? Varangien, c'est du moins faire connaître tes intentions ouvertement.

— Non! de par le ciel! s'écria précipitamment Hereward. Le duc de Bouillon ne viendra qu'avec un nombre suffisant de chevaliers pour former une garde raisonnable, dans le cas où l'on userait de trahison à l'égard de la comtesse de Paris.

— Eh bien, je t'accorderai même cette demande. Mais si tu trahis ma confiance, Edouard, songe bien que tu perds tout ce que mon amitié t'a promis, et que tu encours la damnation due au perfide qui trahit par un baiser.

— Quant à la récompense dont vous m'avez parlé, noble empereur, je renonce formellement à toute prétention à cet égard. Quand le diadème sera plus fermement établi sur votre tête, et que le sceptre sera plus assuré en votre main, si je vis encore, et que mes faibles services puissent le mériter, je ne demanderai de votre bonté que les moyens de quitter cette cour, et de retourner dans l'île éloignée qui m'a vu naître. En attendant, ne croyez pas que je puisse vous manquer de fidélité, quoique j'en aie les moyens pour le moment. Votre Majesté Impériale apprendra qu'Hereward lui est aussi fidèle que votre main droite l'est à la gauche.

A ces mots, il prit congé de l'empereur en le saluant profondément.

L'empereur le suivit des yeux d'un air qui annonçait une admiration mêlée de doute.

— Je lui ai accordé tout ce qu'il a voulu, se dit-il à lui-même, et je lui ai donné les moyens de me perdre entièrement, s'il en a l'intention. Il n'a qu'à dire un mot, et toute cette bande de croisés extravagans, que j'ai su me concilier au prix de tant de fausseté et de plus d'argent encore, reviendra mettre Constantinople à feu et à sang, et sèmera du sel sur le terrain que cette ville occupe aujourd'hui. J'ai fait ce que j'avais résolu de ne jamais faire : j'ai hasardé mon empire et ma vie en me confiant à la foi du fils d'une femme. Combien de fois me suis-je dit et juré que je ne me mettrais jamais dans un tel péril! Et cependant je m'y suis laissé entraîner pas à pas. Je ne saurais dire comment cela se fait, mais

il y a dans les regards et dans les paroles de cet homme un air de bonne foi qui l'emporte sur ma méfiance; et, ce qui est le plus incroyable, c'est que ma confiance en lui a augmenté en proportion de l'indépendance et de l'audace qu'il me montrait. Comme le rusé pêcheur, je lui ai présenté tous les appâts que j'ai pu imaginer, et quelques-uns de nature à ne pas être dédaignés par un roi, et il ne s'est laissé prendre à aucun : et cependant il avale, si je puis parler ainsi, l'hameçon non amorcé, et il entreprend de me servir sans une ombre d'intérêt personnel. Est-il possible que ce soit un raffinement de trahison? Serait-ce ce qu'on appelle désintéressement? Si je le croyais perfide, il n'est pas encore trop tard; il n'a pas encore passé le pont; il n'est pas hors de la portée des gardes du palais, qui ne savent ni hésiter ni désobéir. Mais non, je me trouverais seul alors : il ne me resterait ni un ami ni un confident. J'entends ouvrir la porte extérieure du palais : le sentiment intime du danger me rend certainement l'oreille meilleure que de coutume. La porte se ferme. Le dé est jeté : il est en liberté; et Alexis doit régner ou périr, suivant la foi incertaine d'un Varangien à sa solde.

Il frappa des mains; un esclave parut; il lui demanda du vin. Il but, et son courage se ranima. — J'y suis décidé, dit-il, et j'attendrai avec fermeté le résultat de ce coup de dé, qu'il soit heureux ou malheureux.

A ces mots, il se retira dans son appartement, et on ne le revit plus de la soirée.

CHAPITRE XXII.

> Le son d'une trompette! est-ce un signal de mort?
>
> CAMPBELL.

Le Varangien, l'esprit agité par les affaires importantes dont il était chargé, s'arrêtait de temps en temps en traversant au clair de lune les rues de Constantinople, pour méditer les pensées qui se présentaient tout à coup à son imagination, et les considérer

avec exactitude sous toutes les faces. Elles étaient de nature tantôt à exciter son courage, tantôt à l'alarmer, et chacune d'elles était bannie à son tour par des réflexions opposées. Il se trouvait dans une de ces conjonctures où l'ame d'un homme ordinaire se sent incapable de supporter le poids d'un fardeau soudain qui lui est imposé, et où, au contraire, celle d'un homme doué d'une énergie peu commune, et de ce don du ciel le plus précieux, le bon sens, sent ses talens s'éveiller et prendre l'essor qui convient, tel qu'un bon coursier monté par un cavalier plein de courage et d'expérience.

Comme il était dans un de ces accès de rêverie qui, pendant cette nuit, avaient suspendu plus d'une fois sa marche fière et belliqueuse, Hereward crut avoir entendu de loin le bruit d'une trompette. Le son de cet instrument à une pareille heure, dans les rues de Constantinople, annonçait quelque chose d'extraordinaire; car tous les mouvemens des troupes étant réglés par des ordres spéciaux, on n'avait pu interrompre le silence solennel de la nuit sans un motif important. Mais quel était ce motif? c'était ce qu'il ne pouvait deviner.

La conspiration avait-elle éclaté inopinément et par suite de mesures différentes de celles que les conspirateurs avaient adoptées? En ce cas, sa rencontre, après tant d'années d'absence, avec celle dont la main lui avait été promise, n'était que le prélude trompeur d'une séparation éternelle. Les croisés, gens dont il était difficile de calculer les mouvemens, avaient-ils pris les armes, et étaient-ils revenus tout à coup des côtes de l'Asie pour surprendre la ville? Cette supposition n'avait rien d'impossible: on avait donné aux croisés tant de sujets différens de plainte, que, maintenant qu'ils étaient pour la première fois réunis en un seul corps, et qu'ils avaient entendu les récits qu'ils pouvaient réciproquement se faire de la perfidie des Grecs, il était naturel et peut-être même excusable qu'ils se livrassent à des idées de vengeance.

Mais le son qu'il entendait ressemblait à un appel régulier. Ce n'était point ce tumulte confus de trompettes et de clairons qui accompagne et qui annonce la prise d'une ville, quand les horreurs de l'assaut n'ont pas encore fait place à la paix sévère que les vainqueurs, fatigués de carnage et gorgés de butin, accordent enfin aux malheureux habitans. Quel que pût être le motif de ce

signal inusité, il était nécessaire qu'Hereward en fût informé. Il avança donc dans une grande rue voisine des casernes, d'où le son paraissait partir; et, dans le fait, il avait encore d'autres raisons pour prendre ce chemin.

Les habitans de ce quartier de la ville ne paraissaient pas très agités par ce signal guerrier. La lune éclairait la rue, que traversait l'ombre gigantesque des tours de l'église de Sainte-Sophie, dont les infidèles ont fait leur principale mosquée depuis qu'ils sont en possession de cette ville. Personne ne se montrait dans les rues, et si quelqu'un se mettait à sa porte ou à sa fenêtre, sa curiosité semblait promptement satisfaite, car il se retirait sur-le-champ et se renfermait dans sa maison.

Hereward ne put s'empêcher de se rappeler les traditions que racontaient les vieillards de sa tribu dans les épaisses forêts du Hampshire, et qui parlaient de chasseurs invisibles poursuivant, avec des chiens et des chevaux également invisibles, un gibier qu'eux seuls pouvaient voir, dans la profondeur des bois de la Germanie. Il lui semblait que c'étaient les mêmes sons qui devaient faire retentir ces bois pendant cette chasse étrange, et porter la terreur dans l'ame de ceux qui les entendaient.

— Fi! se dit-il en réprimant un certain penchant à la même crainte superstitieuse; des idées puériles doivent-elles se présenter à l'idée d'un homme qui a obtenu tant de preuves de confiance, et de qui l'on paraît attendre tant de choses? Il continua donc à marcher, sa hache appuyée sur son épaule, et accostant la première personne qu'il vit se hasarder à se mettre à sa porte, il lui demanda la cause de cette musique martiale à une heure si extraordinaire.

— Je ne saurais vous le dire, répondit le citoyen, qui ne paraissait disposé ni à rester en plein air, ni à entendre de nouvelles questions. C'était l'habitant politique de Constantinople que nous avons vu figurer au commencement de cette histoire; et il se hâta de rentrer chez lui pour éviter un plus long entretien.

Le lutteur Stéphanos était debout à la porte suivante, qui était décorée d'une guirlande de chêne et de lierre, en l'honneur de quelque victoire qu'il avait récemment remportée. Il ne songea point à faire retraite, encouragé en partie par la force physique qu'il se connaissait, en partie par un caractère sombre et bourru, que les gens de cette espèce prennent souvent pour un véritable

courage. Son flatteur et son admirateur Lysimaque se tenait à demi caché derrière ses larges épaules.

Hereward lui fit, en passant, la même question qu'il avait adressée à l'autre citoyen : — Savez-vous ce que signifie le son de ces trompettes à une pareille heure ?

— A en juger par votre hache et votre casque, répondit Stéphanos d'un ton brusque, vous devriez le savoir mieux que personne ; car ce sont vos trompettes, et non les nôtres, qui troublent les honnêtes gens dans leur premier sommeil.

— Drôle ! s'écria le Varangien d'un ton qui fit tressaillir le lutteur. Mais ce n'est pas quand cette trompette sonne qu'un soldat a le temps de punir l'insolence comme elle le mérite.

Le Grec rentra à la hâte dans sa maison, et, dans sa précipitation, renversa presque l'artiste Lysimaque, qui écoutait ce qui se passait.

Hereward arriva aux casernes. La musique semblait avoir fait une pause. Mais, à l'intant où il passait le seuil de la porte pour entrer dans la cour, le son des trompettes éclata de nouveau, avec une telle force qu'il en fut presque étourdi, quelque habitué qu'il y fût.

— Que signifie tout cela, Engelbrech ? demanda-t-il au factionnaire varangien qui se promenait devant la porte, la hache à la main.

— C'est la proclamation d'un défi et d'un combat, répondit Engelbrech. Il se prépare d'étranges choses, camarade ; ces enragés croisés ont mordu les Grecs, et ils les ont infectés de leur fureur pour les combats singuliers, comme on dit que les chiens se communiquent la rage.

Hereward ne répondit point à la sentinelle, mais il continua à avancer pour aller rejoindre un groupe de ses compagnons qui étaient dans la cour, à demi armés, ou, pour mieux dire, sans armes, s'étant levés pour se rassembler autour des trompettes, qui étaient rangés en bon ordre et en grand uniforme. Celui qui portait l'instrument gigantesque destiné à annoncer les ordres exprès de l'empereur était à sa place, et les musiciens étaient suivis d'un détachement de Varangiens armés, à la tête desquels Achillès Tatius se trouvait lui-même. Hereward, dont les compagnons se rangèrent pour lui faire place, remarqua aussi, en approchant, que six des hérauts de l'empereur étaient de service en cette oc-

casion. Deux d'entre eux avaient déjà fait la proclamation, qui, répétée ensuite par deux autres, devait l'être une troisième fois par les deux derniers, comme c'était l'usage à Constantinople quand il s'agissait de publier un mandat impérial de grande importance. Dès qu'Achillès Tatius eut aperçu son confident, il lui fit un signe, et Hereward comprit que son chef voulait lui parler après la proclamation. Les hérauts la firent dans les termes ci-après, quand les trompettes eurent terminé leur fanfare.

— De par l'autorité du resplendissant et divin prince Alexis Comnène, empereur du très-saint empire romain ! La volonté de Sa Majesté impériale est de faire connaître ce qui suit à tous et à chacun de ses sujets, de quelque race qu'ils soient descendus, et devant quelque autel qu'ils fléchissent le genou. — Sachez donc, dit-il, que le second jour après la date des présentes, notre gendre bien-aimé le très estimé césar s'est chargé de combattre notre ennemi juré Robert, comte de Paris, pour s'être permis insolemment d'occuper notre siége impérial, comme aussi de briser, en notre présence sacrée, ces chefs-d'œuvre précieux qui ornaient notre trône, et qu'on nommait par tradition les Lions de Salomon. Et pour qu'il ne puisse rester un seul homme en Europe qui ose dire que les Grecs sont en arrière des autres parties du monde, dans aucun des exercices guerriers usités parmi les nations chrétiennes, lesdits nobles ennemis, renonçant à tout secours tiré de la trahison, des talismans et de la magie, videront cette querelle en trois courses avec des lances émoulues, et en trois passes d'armes avec des sabres bien affilés; sa très honorable Majesté l'empereur devant être juge du champ de bataille, et en décider suivant son bon plaisir très gracieux et infaillible. Et qu'ainsi Dieu prouve le bon droit !

Une autre fanfare termina la cérémonie. Achillès congédia alors ses soldats, les hérauts et les musiciens, qui se retirèrent chacun de leur côté, et Hereward s'étant approché de lui, il lui demanda s'il avait appris quelque chose du prisonnier Robert, comte de Paris.

— Rien que ce que contient votre proclamation, répondit le Varangien.

— Tu crois donc qu'elle se fait de l'aveu du comte?

— A coup sûr. Je ne connais que lui qui puisse répondre qu'il se présentera dans la lice.

— Sur ma foi, mon brave Hereward! tu as le cerveau un peu obtus. Il faut que tu saches que ce fou ineffable, notre césar, a eu l'extravagance de croire que sa chétive intelligence était au niveau de celle d'Achillès Tatius. Il se montre délicat sur le point d'honneur; il ne peut supporter qu'on suppose qu'il ait appelé une femme au combat. Il a donc substitué le nom du mari à celui de la femme. Si le comte ne se présente pas dans la lice, le césar se donnera des airs de triomphe à bon marché, puisqu'il n'aura pas trouvé d'antagoniste, et il demandera que la comtesse lui soit livrée comme captive de son arc et de sa lance redoutables. Ce sera le signal d'un tumulte général, au milieu duquel, Alexis, s'il n'est pas tué sur la place, sera jeté dans ses propres cachots du Blaquernal, pour y subir le destin que sa cruauté a infligé à tant d'autres.

— Mais...

— Mais... mais... mais... Tu es un fou. Ne peux-tu voir que ce vaillant césar veut éviter le risque d'une rencontre avec la femme, tandis qu'il désire vivement qu'on le croie disposé à combattre le mari? Ce que nous avons à faire, c'est de disposer les apprêts de ce combat, de manière à réunir sous les armes tous ceux qui sont préparés à l'insurrection, afin qu'ils puissent jouer leur rôle. Veille seulement à placer près de la personne de l'empereur les amis dont nous sommes sûrs, et à en écarter cette portion des gardes dont l'empressement officieux pourrait être disposé à le secourir; et, soit que le césar combatte un comte ou une comtesse, soit qu'il y ait un combat ou non, la révolution sera accomplie, et les Tatius remplaceront les Comnènes sur le trône de Constantinople. — Va, mon fidèle Hereward. Tu n'oublieras pas que le mot de ralliement des insurgés est Ursel. Il vit encore dans l'affection du peuple, quoique son corps, dit-on, soit enterré depuis long-temps dans les cachots de Blaquernal.

— Et qui était cet Ursel, dont j'entends parler de tant de manières différentes?

— Un homme qui disputa la couronne à Alexis Comnène; un homme brave, honnête, vertueux, et qui fut renversé par l'astuce de son ennemi, plutôt que par sa bravoure. Je crois qu'il est mort dans les cachots de Blaquernal; mais quand et comment, c'est ce que peu de gens pourraient dire. Mais, allons, mon Hereward, de l'activité! Encourage nos Varangiens, et engage-en

dans notre parti en aussi grand nombre que tu le pourras. Quant aux Immortels, comme on les appelle, et aux citoyens mécontens, nous en comptons assez qui sont préparés à pousser le cri de l'insurrection, et à suivre l'exemple de ceux sur qui nous devons compter pour commencer l'entreprise. L'astuce d'Alexis, et le soin qu'il prend d'éviter toutes les assemblées publiques, ne le protégeront pas plus long-temps. Son honneur ne lui permet pas de se dispenser d'assister à un combat qui doit avoir lieu sous ses propres yeux; et béni soit Mercure, qui m'a accordé assez d'éloquence pour le déterminer, après quelque hésitation, à ordonner cette proclamation!

— Vous avez donc vu Alexis ce soir?

— Si je l'ai vu? sans contredit. Aurais-je fait sonner ces trompettes sans son autorisation! Ce son aurait suffi pour faire tomber ma tête de dessus mes épaules.

— J'ai donc été sur le point de vous rencontrer au palais, dit Hereward, dont le cœur battait comme s'il eût réellement fait cette rencontre dangereuse.

— J'en ai appris quelque chose, dit Achillès; je sais que tu as été prendre les derniers ordres de celui qui joue encore le rôle de souverain. Si je t'y avais vu avec cet air intrépide, et en apparence si ouvert et si honnête, occupé à tromper ce Grec rusé à force de franchise, à coup sûr je n'aurais pu m'empêcher de rire du contraste de ta physionomie avec tes secrètes pensées.

— Dieu seul connaît le fond de nos cœurs, répondit Hereward; mais je le prends à témoin que je serai fidèle à mes promesses, et que je m'acquitterai de la tâche qui m'a été confiée.

— Bravo, mon honnête Anglo-Saxon! Dis, je te prie, à mes esclaves de venir me désarmer; et quand tu quitteras toi-même ces armes de simple garde-du-corps, dis-leur qu'elles ne seront plus que deux jours entre les mains d'un homme à qui le destin réserve un poste plus digne de lui.

Hereward n'osa se fier à sa voix pour répondre à ce discours dans un moment si critique, et saluant profondément son chef, il regagna son appartement dans les casernes.

Dès qu'il y entra, le comte Robert le salua d'un ton joyeux, et à haute voix, comme s'il ne craignait pas d'être entendu, quoique la prudence eût dû lui faire sentir la nécessité d'être circonspect.

— L'as-tu entendu, mon cher Hereward! s'écria-t-il; as-tu en-

tendu le proclamation par laquelle cet antilope grec me défie au combat à lances émoulues, et à trois passes d'armes avec des sabres bien affilés? Cependant il est assez étrange qu'il ne juge pas plus sûr de combattre la comtesse. Il croit peut-être que les croisés ne permettraient pas un tel combat; mais, par Notre-Dame des Lances-Rompues! il ne sait pas que les hommes de l'Occident sont aussi jaloux de la réputation de courage de leurs femmes que de la leur. J'ai passé toute la soirée à réfléchir quelle armure je prendrai, comment je me procurerai un coursier, et si je ne lui ferai pas assez d'honneur en n'opposant que Tranchefer à toutes ses armes offensives et défensives.

— J'aurai soin, néanmoins, dit Hereward, qu'en cas de besoin vous ne soyez pas pris au dépourvu. — Vous ne connaissez pas les Grecs.

CHAPITRE XXIII.

Le Varangien ne quitta le comte de Paris qu'après que celui-ci lui eut remis son cachet, *semé*, pour nous servir du langage du blason, *de lances brisées*, et portant cette fière devise : « La mienne est encore intacte. » Muni de ce symbole de confiance, il lui fallait alors prendre des mesures pour informer le chef des croisés de la solennité qui se préparait, et lui demander, au nom du comte Robert de Paris et de la comtesse Brenhilda, un détachement de cavaliers assez considérable pour assurer la stricte observation des règles du tournoi dans l'arrangement de la lice et pendant la durée du combat. Les devoirs qu'Hereward avait à remplir étaient de nature à le mettre dans l'impossibilité de se rendre personnellement au camp de Godefroy; et quoiqu'il y eût un grand nombre de Varangiens sur la fidélité desquels il eût pu compter, il n'en connaissait point, parmi ceux qui se trouvaient immédiatement sous ses ordres, à l'intelligence desquels il pût entièrement se fier, dans une circonstance aussi nouvelle. Dans cette perplexité, il se dirigea, sans trop savoir ce qu'il faisait, vers les jardins d'Agélastès, où le hasard lui fit de nouveau rencontrer Berthe.

A peine Hereward lui eut-il fait connaître l'embarras où il se trouvait, que la fidèle Berthe eut pris son parti.

— Je vois, dit-elle, que c'est à moi de courir le risque de cette aventure. Et pourquoi ne le ferais-je pas? Ma maîtresse, au sein de la prospérité, voulut quitter pour moi la maison paternelle; j'irai pour elle au camp de ce seigneur franc. C'est un homme d'honneur, un chrétien plein de piété; ses soldats sont des soldats pleins de zèle pour la religion : une femme chargée d'un tel message ne peut avoir rien à craindre au milieu de pareils hommes.

Le Varangien connaissait trop bien les mœurs des camps pour permettre à Berthe d'entreprendre seule un pareil voyage. Il choisit donc pour l'accompagner un vieux soldat dont le dévouement lui était acquis par de longs services et de nombreux actes de bienveillance; et après avoir répété à Berthe dans tous ses détails le message qu'elle allait porter, il lui recommanda de se tenir prête au lever de l'aurore, et il reprit le chemin des casernes.

A la pointe du jour, Hereward était de retour, et il trouva Berthe à l'endroit même où il l'avait quittée la veille. Il était accompagné du fidèle soldat aux soins duquel il voulait la confier. En peu d'instans, il les vit à bord d'une barque qui était amarrée dans le port. Le maître de ce petit bâtiment les admit sans difficulté, après avoir examiné un instant leur permission de passer à Scutari, qui était donnée au nom de l'acolouthos, comme s'ils étaient autorisés à cette traversée par cet infame conspirateur, et elle contenait un signalement qui convenait au vieil Osmond et à sa compagne.

La matinée était superbe; et la ville de Scutari ne tarda pas à s'offrir aux regards des voyageurs, étalant, comme aujourd'hui, cette architecture variée qui, bien que fantastique et bizarre, a des droits incontestables à l'admiration. Les édifices s'élevaient hardiment du sein d'un bois touffu de cyprès, et d'autres arbres de dimensions colossales, qu'ils devaient sans doute au respect qu'ils inspiraient comme ornant les cimetières et étant les gardiens des morts.

A l'époque dont nous parlons, une autre circonstance non moins frappante qu'admirable donnait un nouvel intérêt à cette cité. Une grande partie de cette belle armée, composée de tant de nations diverses, qui était venue pour reconquérir sur les Infidèles les saints lieux dans la Palestine et le saint sépulcre lui-même, avait

formé un camp à un mille environ de Scutari. On n'y voyait guère d'autres tentes que les pavillons de quelques chefs de haut rang; mais les soldats s'étaient construit des huttes temporaires, qui offraient un coup d'œil agréable, décorées de feuillages et de fleurs, et surmontées de pennons et de bannières offrant diverses devises : elles annonçaient que la fleur de l'Europe se trouvait en cet endroit. Un bourdonnement varié, et ressemblant à celui d'une ruche prête à essaimer, partait du camp des croisés et arrivait jusqu'à la ville de Scutari; et de temps en temps ce bruit sourd était couvert par des accens plus aigus, par le son des instrumens de musique, et par les cris encore plus élevés que la crainte ou la gaieté arrachait aux femmes et aux enfans.

Berthe débarqua enfin; et comme elle approchait d'une des petites portes du camp, accompagnée du vieux soldat et du maître de la barque, elle en vit sortir une troupe brillante de cavaliers, de pages et d'écuyers, qui promenaient les chevaux de leurs maîtres ou les leurs. D'après le bruit qu'ils faisaient en conversant, en criant, en galopant et en faisant pirouetter et cabrer leurs coursiers, on aurait dit que les devoirs du service les avaient fait sortir du camp avant que le repos eût entièrement dissipé les fumées du vin qu'ils avaient bu la veille. Dès qu'ils aperçurent Berthe et ses deux compagnons, ils s'en approchèrent en poussant des cris qui annonçaient qu'ils étaient Italiens.

— All'erta! all'erta! — roba de guadagno, cameradi [1].

Ils entourèrent l'Anglo-Saxonne et ses compagnons, en continuant leurs cris de manière à la faire trembler. Que venait-elle faire dans le camp? demandèrent-ils tous en même temps.

— Je voudrais parler au général en chef, répondit Berthe; j'ai un message secret pour son oreille.

— Pour l'oreille de qui? demanda un des principaux cavaliers, beau jeune homme d'environ dix-huit ans, qui paraissait avoir les idées plus saines que ses compagnons; quel est celui de nos chefs que vous désirez voir?

— Godefroy de Bouillon, répondit Berthe.

— Oui-dà! reprit le page qui avait parlé le premier. Rien de moins ne peut-il vous suffire? Jetez un coup d'œil parmi nous. Nous sommes jeunes et passablement riches. Monseigneur de

1. Alerte! alerte! voilà du butin, camarades!

Bouillon est vieux, et s'il a quelques sequins, il n'est pas un homme à les dépenser de cette manière.

— J'ai un gage de ma mission à lui montrer, répondit Berthe, un gage qu'il reconnaîtra, et il ne saura pas très bon gré à quiconque m'empêchera d'arriver librement jusqu'à lui. Et lui montrant un petit écrin dans lequel était enfermée la bague du comte, elle ajouta : Je vous le confierai, si vous me promettez de ne pas l'ouvrir, et de me faire parler au noble chef des croisés.

— J'y consens, dit le jeune homme; et, si tel est le bon plaisir du duc, vous serez admise en sa présence.

— Ernest d'Apulie, s'écria un de ses compagnons, ton esprit friand s'est laissé prendre au trébuchet.

— Tu es un fou ultramontain, Polydore, répondit Ernest; il peut y avoir dans cette affaire plus d'importance que ton esprit et le mien ne sont en état d'en découvrir. Cette jeune femme, et un des hommes qui l'accompagnent, portent un costume qui appartient à la garde impériale varangienne. Ils sont peut-être chargés d'un message de l'empereur, et le choix de pareils messagers peut fort bien se concilier avec la politique d'Alexis. Conduisons-les donc en tout honneur à la tente du général.

— De tout mon cœur, dit Polydore. Une drôlesse aux yeux bleus est un morceau friand; mais je n'aime pas la sauce du grand-prévôt, ni la manière dont il habille ceux qui cèdent à la tentation [1]. Cependant, avant de me montrer aussi fou que mon camarade, je voudrais bien savoir quelle est cette jolie fille qui vient ici pour rappeler à de nobles princes et à de vieux pèlerins qu'ils ont eu, dans leur temps, leurs passions comme le reste des autres hommes.

Berthe s'avança et dit quelques mots à l'oreille d'Ernest. Cependant Polydore et le reste de la bande joyeuse se livrèrent à une foule de plaisanteries bruyantes et grossières, qui, quoique caractérisant les interlocuteurs, ne sont pas de nature à être transcrites ici. L'effet qu'elles produisirent fut d'ébranler jusqu'à un certain point le courage de la jeune Saxonne, qui eut quelque peine à reprendre assez de présence d'esprit pour leur adresser la parole.
— Si vous avez des mères, Messieurs, leur dit-elle, si vous avez des sœurs, que vous voudriez protéger au prix du plus pur de

1. Les croisés qui étaient reconnus coupables de certaines offenses étaient enduits de poix et de plumes pour en faire pénitence, quoique ce châtiment passe pour être une invention moderne.

votre sang, si vous aimez et honorez les lieux saints que vous avez juré de délivrer des mains des Infidèles, ayez compassion de moi, afin d'obtenir gloire et succès dans votre entreprise.

— Ne craignez rien, jeune fille, dit Ernest; je vous servirai de protecteur. Et vous, mes camarades, laissez-vous guider par mon avis. Pendant que vous étiez à tapager, j'ai jeté un coup d'œil, un peu contre ma promesse, sur le gage de sa mission qu'elle vient de me remettre; et si celle à qui il a été confié est insultée ou maltraitée, soyez sûrs que Godefroy de Bouillon en tirera une vengeance sévère.

— Si tu peux nous donner une telle garantie, camarade, dit Polydore, je m'empresserai moi-même de conduire cette jeune femme en tout honneur à la tente du duc de Bouillon.

— Les princes doivent être sur le point d'y tenir un conseil, dit Ernest. Ce que j'ai dit, je le garantirai et le soutiendrai de mon bras et de ma vie. Je pourrais porter plus loin mes conjectures, mais je dois laisser cette jeune fille parler elle-même.

— Que le ciel vous récompense, digne écuyer! dit Berthe; et puisse-t-il vous accorder autant de bonheur que de bravoure! Ne vous inquiétez de moi que pour me conduire en sûreté devant votre chef Godefroy.

— Nous perdons le temps, dit Ernest en se jetant à bas de son cheval. Vous n'êtes pas une Orientale efféminée, aimable fille, et je présume que vous ne trouverez pas de difficulté à conduire un cheval docile.

— Pas la moindre, répondit Berthe. Et, s'enveloppant de sa mante, elle sauta sur le coursier plein d'ardeur aussi légèrement qu'une linote se perche sur un rosier. Et maintenant, Monsieur, ajouta-t-elle, comme ma mission n'admet réellement pas de délai, je vous serai obligée de me conduire sur-le-champ à la tente de Godefroy de Bouillon.

En profitant de la politesse du jeune écuyer, Berthe commit l'imprudence de se séparer du vieux Varangien; mais Ernest n'avait que des intentions honorables, et il la conduisit, à travers les tentes et les huttes, au pavillon du célèbre général en chef des croisés.

— Il faut que vous m'attendiez ici quelques instans, sous la garde de mes compagnons, dit Ernest (car deux ou trois pages les avaient accompagnés par curiosité pour voir comment finirait cette

aventure), pendant que je vais prendre les ordres du duc de Bouillon.

Berthe ne pouvait s'opposer à cette proposition, et elle n'eut rien de mieux à faire qu'à admirer l'extérieur du pavillon. C'était un présent que l'empereur Alexis, dans un de ses accès de munificence et de générosité, avait fait au chef des Francs. Il était soutenu par de grands pieux, taillés en forme de lances, et qui semblaient d'or massif. Les rideaux étaient d'une étoffe épaisse, travaillée en soie, en coton et en fil d'or. Les gardes qui l'entouraient étaient, du moins pendant la tenue du conseil, de graves vieillards, la plupart écuyers au service personnel des souverains qui avaient pris la croix, et à qui, par conséquent, on pouvait confier la garde de cette assemblée sans avoir à craindre qu'ils ne vinssent à jaser de ce qu'ils pourraient entendre. Ils avaient l'air sérieux et réfléchi, et paraissaient des hommes qui s'étaient enrôlés non par une envie frivole de courir les aventures, mais pour le motif le plus grave et le plus solennel. Un d'eux arrêta le jeune Italien et lui demanda quelle affaire l'autorisait à se présenter dans le conseil des croisés, dont la séance était déjà ouverte. Le page répondit en disant son nom : — Ernest d'Otrante, page du prince Tancrède. Et il ajouta qu'il venait annoncer une jeune femme chargée d'un message pour le duc de Bouillon, et qui avait à présenter un gage de sa mission.

Pendant ce temps, Berthe quitta sa mante et arrangea le reste de son costume à la manière des Anglo-Saxons. A peine avait-elle fini cette sorte de toilette, que le page du prince Tancrède revint pour la conduire devant le conseil de la croisade. Elle le suivit au signal qu'il lui fit, tandis que les autres jeunes gens qui l'avaient accompagnée, surpris de la facilité avec laquelle elle avait été admise, se retirèrent à une distance respectueuse du pavillon, et se mirent à discuter sur la singularité de cette aventure.

Cependant l'ambassadrice entra dans la salle du conseil; sa physionomie, animée par une expression aimable de timidité et de modestie, annonçait en même temps une détermination bien arrêtée de faire son devoir, quoi qu'il pût en arriver. Le conseil était composé d'une quinzaine des principaux croisés, présidés par Godefroy. C'était un personnage robuste et de grande taille, arrivé à cette époque de la vie où l'homme est regardé comme n'ayant rien perdu de sa résolution, tandis qu'il a acquis une sagesse et une circon-

spection inconnues à ses premières années. L'expression des traits de Godefroy annonçait tout à la fois la prudence et la hardiesse, et ressemblait à ses cheveux, parmi lesquels quelques fils d'argent commençaient à se mêler à des tresses noires.

A peu de distance de lui étaient assis Tancrède, le plus noble des chevaliers chrétiens; Hugues, comte de Vermandois, généralement appelé le Grand Comte; l'égoïste et astucieux Bohémond; le puissant Raymond, comte de Provence, et plusieurs autres des principaux croisés, tous plus ou moins complètement armés.

Berthe ne souffrit pas que son courage lui manquât. S'avançant avec une grâce timide vers Godefroy, elle lui remit en mains la bague que lui avait rendue le jeune page, et, après lui avoir fait une profonde révérence, elle lui adressa la parole en ces termes :

— Godefroy, duc de Bouillon, comte de la Basse-Lorraine, chef de la sainte entreprise appelée la croisade; et vous tous, ses camarades, pairs et compagnons, quel que soit le titre qui vous est dû; moi, humble fille d'Angleterre, fille d'Engelred, originairement franklin dans le Hampshire, et depuis chef des Forestiers ou Anglo-Saxons libres, sous le commandement du célèbre Edric, je réclame la croyance due au porteur de la bague que je viens de vous remettre de la part d'un seigneur qui n'occupe pas le dernier rang parmi vous, Robert, comte de Paris.

— Notre très honorable confédéré, dit Godefroy en regardant la bague. Je crois, Messieurs, que la plupart de vous doivent connaître ce cachet : un champ semé de fragmens de lances brisées. — La bague fut passée de main en main, et généralement reconnue.

Quand Godefroy l'en eut informée, elle continua ainsi qu'il suit :

— C'est donc à tous les vrais croisés, aux compagnons de Godefroy de Bouillon, et spécialement au duc lui-même, que je m'adresse; à tous, dis-je, à l'exception de Bohémond d'Antioche, que le comte Robert regarde comme indigne de son attention.

— Ah! indigne de son attention! s'écria Bohémond; que voulez-vous dire, jeune fille? Mais c'est le comte de Paris qui m'en rendra raison.

— Avec votre permission, il n'en sera rien, dit Godefroy. Nos réglemens nous défendent de nous envoyer des cartels les uns aux

autres; et, si une affaire ne peut être arrangée à l'amiable entre les parties, il doit en être référé à cet honorable conseil.

— Je crois deviner à présent ce dont il s'agit, reprit Bohémond. Le comte de Paris est courroucé contre moi parce que, le soir qui a précédé notre départ de Constantinople, je lui ai donné un bon conseil, dont il a négligé de profiter.

— Cela s'expliquera plus aisément quand nous aurons entendu son message, dit Godefroy. Parlez, jeune fille; dites-nous ce dont vous a chargée le comte Robert, afin que nous puissions discuter avec ordre une affaire qui, jusqu'à présent, nous paraît assez obscure.

Berthe reprit la parole; et, après avoir raconté en peu de mots les évènemens qui venaient de se passer, elle termina ainsi : — Le combat doit se livrer demain matin, deux heures après le lever du soleil; et le comte prie le noble duc de Bouillon de permettre à une cinquantaine de lances de France d'assister à ce fait d'armes, et d'obtenir par leur présence que le combat ait lieu avec cette loyauté franche et honorable qu'il a quelque raison de douter de rencontrer dans son adversaire. Si quelques jeunes et vaillans chevaliers désirent être présens à ce combat, le comte regardera leur présence comme un honneur; mais il désire positivement que les noms de ces chevaliers soient comptés soigneusement, et que le nombre des croisés armés qui se rendront dans la lice ne s'élève pas en tout à plus de cinquante lances. Ce nombre suffira pour assurer la protection requise; et, s'il était plus considérable, il serait regardé comme un acheminement à des agressions contre les Grecs, et occasionerait le renouvellement de querelles qui maintenant sont heureusement terminées.

Dès que Berthe eut fini de prononcer son manifeste, et qu'elle eut salué avec grâce le conseil, une sorte de conversation à demi-voix eut lieu dans l'assemblée; mais l'entretien ne tarda pas à devenir plus animé.

Quelques-uns des plus vieux chevaliers du conseil firent valoir fortement le vœu qu'ils avaient fait de ne pas tourner le dos à la Palestine, maintenant qu'ils avaient mis la main à la charrue, et ils furent appuyés par deux ou trois prélats qui venaient d'y arriver pour prendre part aux délibérations. D'une autre part, les jeunes chevaliers furent enflammés d'indignation en apprenant avec quelle perfidie leur compagnon avait été retenu, et peu d'entre eux

auraient voulu perdre l'occasion d'être témoins d'un combat en champ clos dans un pays où un tel spectacle était si rare, et lorsqu'il devait avoir lieu à si peu de distance.

Godefroy appuya son front dans sa main et parut être dans une grande perplexité. Rompre avec les Grecs, après avoir enduré tant d'injures pour se procurer l'avantage de maintenir la paix avec eux, semblait une mesure peu politique, un sacrifice de tout ce qu'il avait obtenu par une patience longue et pénible à l'égard d'Alexis Comnène. D'un autre côté, son honneur l'obligeait à prendre fait et cause pour le comte de Paris, que son caractère bouillant et chevaleresque avait rendu le favori de toute l'armée. Il s'agissait aussi de la cause d'une belle dame, d'une dame intrépide; chaque chevalier de l'armée se croirait obligé par son vœu de voler à sa défense. Quand Godefroy prit la parole, ce fut pour se plaindre de la difficulté de prendre un parti et du peu de temps qu'on avait pour y réfléchir.

—Avec toute soumission pour monseigneur le duc de Bouillon, dit Tancrède, j'étais chevalier avant d'être croisé, et j'avais prononcé les vœux de la chevalerie avant de placer cet emblème sacré sur mon épaule. Le premier vœu qui a été fait doit être accompli le premier. Je ferai donc pénitence pour avoir négligé un moment d'exécuter le second, et j'observerai celui qui me rappelle au devoir le plus sacré de la chevalerie, qui est de secourir une dame en détresse, qui se trouve entre les mains de gens que leur conduite envers elle et envers cette armée me donne le droit, sous tous les rapports, d'appeler traîtres et perfides.

— Si mon parent Tancrède veut réprimer son impétuosité, dit Bohémond, et que vous, Messeigneurs, vous soyez disposés à écouter mon avis, comme vous avez quelquefois daigné le faire, je crois pouvoir vous proposer un moyen qui vous permettra de secourir nos compagnons de pèlerinage dans leur danger urgent, sans violer en rien le vœu que vous avez fait. Je vois se diriger vers moi quelques regards de soupçon; ce qui est probablement occasioné par la manière grossière dont ce guerrier fougueux, et je pourrais dire ce jeune insensé, a déclaré qu'il ne voulait pas de mon assistance. Tout mon crime est de l'avoir averti, tant par mes paroles que par mon exemple, de la trahison qu'on méditait contre lui, et de lui avoir conseillé la circonspection et la tempérance. Il a méprisé mes avis, il a négligé de suivre mon exemple,

et il est tombé dans le piége qui était tendu pour ainsi dire devant ses yeux. Cependant le comte de Paris, en m'insultant imprudemment, n'a fait que céder à un caractère aigri par l'infortune et le désappointement. Je suis si loin d'en concevoir du ressentiment, qu'avec la permission du duc de Bouillon et du conseil, je me rendrai en toute hâte sur le lieu du combat avec cinquante lances, chacune ayant à sa suite au moins dix hommes, ce qui portera cette troupe auxiliaire à cinq cents hommes, à l'aide desquels je ne doute guère que je ne puisse efficacement secourir le comte et son épouse.

— C'est parler noblement, dit le duc de Bouillon, et c'est pardonner charitablement une injure, ce qui convient à notre expédition chrétienne. Mais notre frère Bohémond a oublié la principale difficulté, le serment que nous avons prêté de ne jamais tourner le dos à la Palestine dans notre saint voyage.

— Si nous pouvons, en cette occasion, éluder ce serment, reprit Bohémond, il est de notre devoir de le faire. Sommes-nous assez mauvais cavaliers, ou nos chevaux sont-ils assez mal dressés, pour que nous ne puissions les conduire à reculons jusqu'au lieu de l'embarquement à Scutari? Nous pouvons les faire arriver à bord du bâtiment du même pas rétrograde; et, une fois en Europe, où nous ne sommes pas liés par le même serment, nous tirons de tout danger le comte et la comtesse de Paris, et notre vœu reste enregistré sans rature dans la chancellerie du ciel.

— Il me semble, dit Godefroy, que c'est éluder la question plutôt que la résoudre. Cependant de pareils subterfuges ont été admis par les clercs les plus savans et les plus scrupuleux, et je n'hésite pas plus à adopter l'expédient proposé par Bohémond que si l'ennemi, attaquant notre arrière-garde, rendait une contre-marche une manœuvre de nécessité absolue.

Un cri général s'éleva : — Longue vie au brave Bohémond! Quelle honte pour nous si nous ne volions pas au secours d'un si vaillant chevalier et d'une dame si aimable, quand nous pouvons le faire sans violer notre vœu!

Il se trouva dans l'assemblée, surtout parmi le clergé, quelques individus qui pensèrent que le serment par lequel les croisés s'étaient solennellement liés devait être littéralement exécuté. Mais Pierre l'Ermite, qui faisait partie du conseil, et qui jouissait d'une grande influence, déclara que son opinion était que, puisque l'ob-

servation exacte de leur vœu tendait à diminuer les forces de la croisade, il serait absurde de s'y astreindre et de l'exécuter littéralement, si l'on pouvait l'éluder au moyen d'une interprétation libérale.

Il offrit de faire marcher lui-même à reculons l'animal qu'il montait, c'est-à-dire son âne. Il fut cependant détourné de ce projet par les remontrances de Godefroy de Bouillon, qui craignit qu'il ne devînt un sujet de scandale aux yeux des païens; mais il argumenta si bien, que les chevaliers, bien loin de se faire un scrupule de cette contre-marche, se disputèrent à qui aurait l'honneur de faire partie du détachement qui allait retourner à Constantinople, pour être témoin du combat, et ramener à l'armée le brave comte de Paris, victorieux, comme personne n'en doutait, et l'amazone son épouse.

L'autorité de Godefroy mit fin à ces débats. Il choisit lui-même les cinquante chevaliers qui devaient composer le détachement. Il les prit de différentes nations, et leur donna pour chef le jeune Tancrède d'Otrante. Godefroy retint près de lui Bohémond, malgré ses réclamations, sous prétexte que la connaissance qu'il avait du pays et des habitans était absolument nécessaire pour mettre le conseil en état d'arrêter le plan de la campagne en Syrie. Au fond, il craignait l'égoïsme d'un homme qui avait autant de ressources dans l'esprit que de talens militaires, et qui, se trouvant chargé d'un commandement séparé, pourrait se laisser tenter par les diverses occasions qui se présenteraient d'augmenter son pouvoir et ses domaines au préjudice de la croisade. Les jeunes gens qui devaient faire partie de l'expédition s'empressèrent surtout de se procurer des coursiers bien dressés, et en état de pratiquer avec aisance et docilité la manœuvre d'équitation à laquelle on devait avoir recours pour rendre légitime un mouvement rétrograde. Tous les préparatifs étant enfin terminés, le détachement reçut ordre de se former en arrière, c'est-à-dire sur la ligne orientale du camp des croisés.

Pendant ce temps, Godefroy donna à Berthe un message pour le comte de Paris. Après l'avoir légèrement blâmé de ne pas avoir mis plus de circonspection dans ses relations avec les Grecs, il l'informait qu'il envoyait à son aide un détachement de cinquante lances, avec le nombre ordinaire d'écuyers, de pages, d'hommes d'armes et d'arbalétriers, le tout faisant un corps de cinq cents hommes, sous

les ordres du vaillant Tancrède. Le duc lui apprenait aussi qu'il lui envoyait en outre une armure de l'acier le mieux trempé que Milan pût fournir, et un excellent cheval de bataille, dont il l'engageait à se servir le jour du combat; car Berthe l'avait informé en particulier que le comte manquait de l'équipement nécessaire à un chevalier. On amena donc devant le pavillon le cheval complètement bardé, c'est-à-dire couvert de caparaçons en acier, et chargé de l'armure destinée au comte: Godefroy en mit lui-même la bride entre les mains de Berthe.

— Ne crains pas de le monter, lui dit-il, il est aussi doux et aussi docile que brave et léger. Mets-toi en selle hardiment, et ne quitte pas le côté du noble prince d'Otrante, qui protégera fidèlement une jeune fille qui a fait preuve aujourd'hui d'autant d'adresse que de courage et de fidélité.

Berthe s'inclina profondément, et ses joues se chargèrent de vives couleurs en recevant cet éloge de la bouche d'un homme dont le mérite et les talens étaient si généralement estimés qu'ils l'avaient élevé au poste éminent de chef d'une armée qui comptait les capitaines les plus braves et les plus distingués de toute la chrétienté.

— Quels sont ces deux hommes? demanda Godefroy en montrant les deux compagnons de Berthe, qu'il voyait à quelque distance de son pavillon.

— L'un, répondit l'Anglo-Saxonne, est le maître de la barque qui m'a amenée ici; l'autre est un vieux Varangien qui m'a accompagnée pour me servir de protecteur.

— Comme ils peuvent être venus pour exercer leurs yeux ici et leur langue sur l'autre rive, reprit le général des croisés, je ne juge pas prudent de leur permettre de vous suivre. Ils ne partiront qu'un peu de temps après vous. Les habitans de Scutari ne comprendront pas sur-le-champ quelles sont nos intentions, et je désire que le prince Tancrède et sa suite soient les premiers à annoncer leur arrivée.

Berthe fit connaître à ses compagnons la volonté du général des croisés, sans leur en expliquer le motif. Ils commencèrent tous deux à se plaindre vivement; le batelier, de l'interruption apportée à ses travaux journaliers; Osmond, du retard que souffrirait son service. Mais Berthe les quitta, par ordre de Godefroy, en les assurant qu'ils ne seraient pas retenus long-temps à Scutari. Se

trouvant ainsi abandonnés, chacun d'eux s'occupa de son amusement favori. Le batelier passa son temps à examiner tout ce qui était nouveau pour lui ; et Osmond, ayant accepté un déjeuner que lui offrirent quelques domestiques, se trouva bientôt en face d'un si bon flacon de vin rouge que cette compagnie lui aurait fait supporter patiemment un destin plus fâcheux que celui qu'il éprouvait.

Le détachement de Tancrède, composé de cinquante lances et de leur suite ordinaire, formant cinq cents hommes bien armés, fit un léger repas à la hâte, prit ses armes, et monta à cheval avant la chaleur de midi. Après quelques manœuvres dont les Grecs de Scutari ne purent comprendre le motif, quoique leur curiosité eût été excitée par la vue des préparatifs de ce corps d'élite, les croisés, sur le point de partir, se formèrent en une seule colonne sur quatre de front. Quand les chevaux furent rangés en cette position, tous les cavaliers commencèrent à les faire reculer : c'était un mouvement auquel ils étaient accoutumés aussi bien que leurs chevaux ; mais, quand on vit la même évolution rétrograde se continuer et ce détachement de croisés sur le point d'entrer dans la ville de Scutari d'une manière si étrange, les citoyens commencèrent à soupçonner la vérité. Enfin le cri devint général quand on vit Tancrède et quelques autres, dont les coursiers étaient supérieurement dressés, arriver au port, s'emparer d'une galère dans laquelle ils firent passer leurs chevaux, sans égard à l'opposition des officiers impériaux chargés de la garde du port, et s'éloigner du rivage.

D'autres croisés n'accomplirent pas leur dessein si facilement. Les cavaliers ou les chevaux étant moins habitués à conserver si long-temps une allure si gênante, plusieurs chevaliers, après avoir fait trois ou quatre cents pas à reculons, crurent avoir suffisamment accompli leur vœu ; et, entrant dans la ville au pas ordinaire, ils s'emparèrent de quelques bâtimens, qui, malgré les ordres de l'empereur grec, étaient restés sur la rive asiatique du détroit. Quelques cavaliers moins habiles éprouvèrent divers accidens ; car, quoique ce fût un proverbe du temps que rien n'est si hardi qu'un cheval aveugle, cependant ce mode d'équitation, d'après lequel ni le cheval ni le cavalier ne pouvaient voir où ils allaient, fit que quelques chevaux tombèrent : d'autres rencontrèrent, en reculant, des obstacles dangereux, et les cavaliers eux-mêmes eurent beaucoup plus à souffrir que dans une marche ordinaire.

Les cavaliers qui tombèrent de cheval auraient couru risque d'être tués par les Grecs, si Godefroy, surmontant ses scrupules religieux, n'eût envoyé un escadron pour les tirer d'embarras. La plus grande partie de la suite de Tancrède réussit à s'embarquer, et il n'y eut que vingt à trente hommes qui restèrent en arrière. Cependant, pour faire la traversée, le prince d'Otrante lui-même, et la plupart de ses compagnons, furent obligés de se charger de la besogne peu chevaleresque de manier la rame. Ils n'y trouvèrent pas peu de difficultés, tant à cause du vent et de la marée que faute de pratique dans cet exercice. Godefroy lui-même, placé sur une hauteur voisine, suivait des yeux leur marche avec inquiétude, et voyait à regret la peine qu'ils avaient à avancer, peine qu'augmentait la nécessité de naviguer de conserve et d'attendre les bâtimens montés par de plus mauvais rameurs, ce qui retardait considérablement la marche de la petite flottille. Cependant ils faisaient quelques progrès, et le général en chef ne douta pas qu'avant le coucher du soleil ils n'arrivassent sans accident sur l'autre rive du détroit.

Il quitta enfin son poste d'observation, en y laissant une sentinelle de confiance, avec ordre de venir l'avertir dès que le détachement toucherait la rive opposée. Le soldat pourrait aisément distinguer les bâtimens à l'aide des yeux seuls, s'il faisait jour alors; et si, au contraire, la nuit tombait avant qu'ils arrivassent, le prince d'Otrante avait ordre d'allumer des feux, qui devaient être disposés d'une manière particulière, comme un signal de danger, si les Grecs leur opposaient quelque résistance.

Godefroy fit alors venir devant lui les autorités grecques de Scutari, et leur annonça qu'il se trouvait dans la nécessité de garder les bâtimens qui étaient dans le port; car, en cas de besoin, il était déterminé à envoyer une forte division de son armée pour soutenir ceux de ses compagnons qui étaient déjà partis. Il retourna ensuite à son camp, dont le bruit confus, augmenté par les diverses discussions qui avaient lieu sur les évènemens de la journée, se mêlait aux sons rauques des flots de l'Hellespont.

CHAPITRE XXIV.

. . . . Enfin la mine est prête!
De la poudre qui dort insensible, muette,
Qu'une seule étincelle approche... au même instant
Elle s'animera, terrible, menaçante.
Malheur, malheur à l'imprudent
Qui la réveillera! qu'il tremble d'épouvante:
Car pour lui son réveil n'est pas moins dangereux,
Que pour la tour qu'il veut réduire en cendre.

Anonyme.

Lorsque le ciel s'obscurcit tout d'un coup et que nous venons à être suffoqués par une lourde et épaisse atmosphère, les classes inférieures de la création manifestent un instinct précurseur de la tempête: les oiseaux se réfugient dans les bois, les bêtes féroces regagnent leurs tanières, et les animaux domestiques témoignent leur appréhension de l'approche de l'orage par des mouvemens singuliers, qui dénotent le trouble et la frayeur.

Il semble que la nature humaine, quand ses penchans originaires sont cultivés avec soin, possède aussi, dans les mêmes occasions, quelque chose de cette prescience instinctive qui révèle aux créatures inférieures l'approche de la tempête. La culture de nos facultés intellectuelles ne devrait peut-être pas aller jusqu'à nous faire entièrement négliger ou mépriser ces sentimens naturels, que la Providence a placés en nous comme des sentinelles destinées à nous avertir des dangers qui nous menacent.

Toutefois cet instinct n'est point complètement effacé dans nos ames; et les pressentimens, qui nous préparent à de tristes ou à d'effrayantes nouvelles, sont en quelque sorte, comme les prophéties des Parques, des nuages précurseurs d'une tempête dans le monde moral.

Pendant le jour fatal qui devait être la veille du combat du césar avec le comte de Paris, il courut dans la ville de Constantinople les bruits à la fois les plus contradictoires et les plus sinistres. Une conspiration secrète était, disait-on, sur le point d'éclater:

l'étendard de la guerre, suivant d'autres nouvellistes, allait être déployé dans la malheureuse cité; mais ils ne pouvaient ni en assigner la cause, ni soupçonner à quel genre d'ennemis on aurait affaire. Quelques-uns assuraient que des Barbares, venus des extrémités de la Thrace, des Hongrois, comme on les appelait, et des Comaniens s'avançaient pour surprendre Constantinople. Suivant une autre version, les Turcs, alors établis en Asie, avaient résolu de prévenir les attaques dont les croisés menaçaient la Palestine, en écrasant à la fois et les pèlerins d'Occident et les chrétiens d'Orient par une de ces invasions si fréquentes, qu'ils savaient effectuer avec une promptitude incroyable.

Suivant d'autres, enfin, qui étaient plus près de la vérité, c'étaient les croisés eux-mêmes, qui, ayant découvert toutes les menées d'Alexis Comnène, avaient résolu de ramener leurs forces combinées sur la capitale pour le détrôner ou pour l'expulser; et les habitans avaient tout à redouter du ressentiment de ces hommes si farouches dans leurs habitudes, si étranges dans leurs manières. En un mot, quoiqu'on ne fût pas d'accord sur la cause précise du danger, il était généralement reconnu qu'on était menacé de quelque terrible évènement: appréhension que justifiaient jusqu'à un certain point les mouvemens qu'exécutaient les troupes. Les Varangiens et les Immortels se rassemblaient graduellement, et occupaient les positions les plus fortes de la capitale, lorsqu'on vit, dans le lointain, les galères et les barques, montées par Tancrède et sa troupe, partir de Scutari, et chercher à gagner dans le détroit une position qui leur permît, au retour de la marée, de se transporter en un instant dans le port de Constantinople.

Alexis Comnène fut lui-même frappé de cette démonstration inattendue de la part des croisés; toutefois, après en avoir conféré avec Hereward, en qui il avait placé sa confiance, et il était trop tard pour la lui retirer, il se rassura, surtout en songeant à la faiblesse du détachement qui semblait méditer un projet aussi hardi que l'attaque de la capitale. Il dit tranquillement à ceux qui l'entouraient, qu'il était difficile de supposer qu'une trompette pût donner le signal du combat, à si peu de distance du camp des croisés, sans que, parmi tant de braves chevaliers, il ne s'en trouvât point qui fussent curieux de connaître la cause de ce bruit.

Les conspirateurs aussi éprouvèrent un secret effroi quand ils aperçurent sur le détroit la petite flotte de Tancrède. Agélastès,

monté sur une mule, se rendit sur les bords de la mer, à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Galata. Il y rencontra le vieux batelier de Berthe, que Godefroy avait relâché, peut-être par mépris, peut-être pour amuser les conspirateurs de la cité par les récits que le vieillard ne manquerait pas de faire. Les questions pressantes d'Agélastès lui firent avouer que l'escadre qui était en vue était envoyée, autant du moins qu'il pouvait le comprendre, à la prière de Bohémond, et qu'elle avait pour chef son parent Tancrède, dont la bannière renommée flottait sur le vaisseau commandant. Cette nouvelle rassura Agélastès, qui dans le cours de ses intrigues, avait eu des intelligences secrètes avec le vénal et astucieux prince d'Antioche. Le but du philosophe avait été d'obtenir de Bohémond un détachement de ses partisans pour coopérer à la conspiration projetée et renforcer le parti des insurgés. Il est vrai que Bohémond n'avait fait aucune réponse ; mais le rapport du vieux batelier et la vue de la bannière de Tancrède, parent de Bohémond, déployée sur le détroit, semblaient annoncer assez clairement au philosophe que ses offres, ses présens et ses promesses avaient gagné à son parti l'avare Italien, et que cette troupe avait été formée par Bohémond d'hommes sûrs, qui devaient agir en sa faveur.

Agélastès, en se retournant pour rentrer dans la ville, *faillit* heurter une personne, qui, cachée comme le philosophe sous d'épais vêtemens, semblait désirer autant que lui de garder l'incognito. Toutefois Alexis Comnène, car c'était lui, reconnut Agélastès à sa taille et à son attitude, plutôt qu'à ses traits ; et il ne put s'empêcher en passant de murmurer à son oreille ces vers si connus, qui faisaient une heureuse allusion aux talens divers du prétendu sage :

> Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, alipes,
> Augur, schœnobates, medicus, magus ; omnia novit
> Græculus esuriens ; in cœlum jusseris, ibit [1].

Agélastès tressaillit d'abord au son inattendu de la voix de l'empereur ; son premier mouvement fut de se croire trahi. Mais il re-

1. Peintre, grammairien, philosophe, coureur,
Augure, médecin, géomètre ou danseur ;
Il n'est point de talent qu'au Grec la faim n'inspire,
Même au ciel, s'il le faut, il pourra vous conduire.

couvra sur-le-champ sa présence d'esprit, et, sans s'inquiéter du rang de la personne à laquelle il s'adressait, il ne craignit point de répondre par une citation qui devait rendre à l'empereur la frayeur qu'il lui avait causée. Les paroles qui se présentèrent à sa mémoire étaient celles que le fantôme de Cléonice fit retentir aux oreilles du tyran son meurtrier :

Tu cole justitiam; teque atque alios manet ultor[1].

Cette sentence et les souvenirs qu'elle réveillait firent une profonde impression sur le cœur de l'empereur, qui toutefois poursuivit son chemin, sans prononcer un seul mot.

— Le vil conspirateur, se disait Alexis, a ses associés près de lui : autrement il n'eût osé hasarder pareille menace. Ou peut-être mon malheur est-il plus grand encore : peut-être Agélastès lui-même, au déclin de la vie, est-il doué de cette singulière prévision de l'avenir qui appartient quelquefois à cette période solennelle de l'existence, et parle-t-il moins d'après ses propres réflexions que d'après un étrange instinct de prescience, qui dicte ses paroles. Est-il donc possible que j'aie manqué assez gravement à mes devoirs d'empereur pour mériter qu'on m'applique les menaces que proférait la malheureuse Cléonice contre son ravisseur et son meurtrier? Non, je ne le crois pas; non. Si je n'avais point déployé une juste sévérité, je n'aurais pu me maintenir dans la haute position où il a plu à la Providence de me placer, et où mon devoir m'oblige de défendre les intérêts qu'elle m'a confiés. Non : le nombre de ceux qui ont éprouvé ma clémence n'est point inférieur à celui des coupables qui ont reçu le juste châtiment de leur crime. — Mais cette vengeance, quoique méritée, a-t-elle toujours été exercée par des voies justes et légales? Ma conscience, je le crains, peut difficilement répondre à une question aussi délicate; et quel est l'homme, eût-il la vertu d'Antonin, qui pourrait avoir la responsabilité d'une place aussi éminente, sans trembler devant le redoutable examen auquel m'appelle l'avertissement que j'ai reçu de ce traître? — *Tu cole justitiam.* — Nous sommes tous obligés d'être justes envers autrui. — *Teque atque alios manet ultor.* — Nous sommes tous sous l'empire d'un Dieu

1. Sois juste : un Dieu vengeur veille aussi sur les rois.

vengeur. — Je verrai le patriarche; — oui, je veux le voir à l'instant; et, en me confessant de mes péchés à l'Eglise, après avoir obtenu une indulgence plénière, j'acquerrai le droit de passer les derniers jours de mon règne dans un état d'innocence, ou du moins de pardon, auquel peuvent rarement aspirer ceux que le sort a placés dans une position si élevée.

En faisant ces réflexions, il se rendit au palais du patriarche Zozime, celui auquel il pouvait se fier le plus parce qu'il avait long-temps regardé Agélastès comme l'ennemi particulier de l'Eglise, comme un homme attaché aux anciennes doctrines du paganisme. Dans les conseils de l'empire, ils étaient toujours d'avis contraire, et l'empereur se croyait certain, en communiquant au patriarche le secret de la conspiration, de trouver en lui un ferme et loyal appui pour le système de défense qu'il avait en vue. Il donna donc un signal en sifflant; aussitôt un officier privé, à cheval et bien équipé, s'approcha et le suivit sans affectation à quelque distance.

Ce fut ainsi qu'Alexis Comnène s'avança vers le palais du patriarche, avec autant de promptitude qu'il pouvait le faire sans courir le risque d'attirer l'attention des passans. Pendant tout le chemin, les pronostics d'Agélastès se représentaient sans cesse à son esprit, et sa conscience lui rappelait beaucoup d'actes de son règne qui n'avaient d'autre excuse que la nécessité, cette éternelle apologie des tyrans; actes qui suffisaient pour lui mériter la terrible vengeance qui s'amassait depuis long-temps sur sa tête.

Arrivé devant les tours magnifiques qui ornaient la façade du palais patriarcal, au lieu de se diriger vers la grande entrée, il se rendit dans une petite cour, et, donnant la bride de sa monture à l'officier qui l'accompagnait, il s'arrêta devant une poterne si basse et si étroite, qu'il semblait impossible qu'elle conduisît à un lieu de quelque importance. Cependant, dès qu'il eut frappé, un prêtre d'un rang inférieur vint ouvrir la porte; et l'empereur s'étant fait connaître, il le reçut avec de grandes démonstrations de respect, et l'introduisit dans l'intérieur du palais. Alexis ayant dit qu'il voulait avoir un entretien secret avec le patriarche, fut conduit dans sa bibliothèque, où le vieux prêtre l'accueillit avec les plus grands égards, s'attendant peu aux communications qui allaient lui être faites et qui devaient le remplir d'étonnement et d'horreur.

Quoique les sentimens religieux de l'empereur passassent pour

de l'hypocrisie aux yeux d'un grand nombre de ses courtisans, et notamment de plusieurs des membres de sa famille, ces rigoristes étaient injustes en les flétrissant d'un nom aussi odieux. Sachant quel appui solide il trouvait dans la bienveillance du clergé, il n'en était sans doute que plus disposé à faire les sacrifices que semblait réclamer l'avantage de l'Eglise ou l'intérêt particulier des prélats qui se montraient dévoués à sa personne; mais si, d'un côté, il était rare que ces sacrifices ne fussent pas commandés à Alexis par des considérations temporelles, de l'autre, il se plaisait à les regarder en même temps comme inspirés par ses sentimens religieux, et il attribuait à une piété sincère de sa part des concessions et des actes qui, vus sous un autre aspect, provenaient d'une politique toute mondaine. Sa manière d'envisager ces mesures était celle d'un homme dont le regard est louche, et qui voit les choses d'une manière différente selon le point d'où il se place pour les apercevoir.

L'empereur, dans son humble confession, étala devant le patriarche toutes les fautes de son administration, faisant ressortir avec force les occasions où les lois de la morale avaient été outrageusement violées, sans recourir aux faux-fuyans et aux palliatifs par lesquels il avait cherché dans le moment à s'étourdir lui-même. Le patriarche ne pouvait revenir de sa surprise en découvrant le véritable fil de plusieurs intrigues de cour, sur lesquelles il avait porté un jugement bien différent avant que le récit de l'empereur eût ou justifié sa conduite, ou montré qu'elle n'admettait aucune excuse. A tout prendre, la balance était certainement plus en faveur d'Alexis que le patriarche n'avait pu le croire en observant de loin les intrigues de la cour, lorsque, suivant l'usage, les ministres et les courtisans cherchaient à se dédommager des applaudissemens que, dans le conseil, ils avaient prodigués aux mesures les plus blâmables du monarque absolu, en imputant ailleurs à sa conduite des motifs plus odieux que ceux qui l'avaient fait réellement agir. Beaucoup d'hommes qu'on supposait avoir été victimes de l'inimitié ou de la jalousie personnelle de l'empereur n'avaient été effectivement privés de la vie ou de la liberté que parce qu'ils ne pouvaient la conserver sans compromettre le repos de l'état ou le salut du monarque.

Zozime apprit aussi, ce que peut-être il soupçonnait déjà, qu'au milieu du profond silence que le despotisme semblait imposer à

l'empire grec, cet empire était fréquemment agité de mouvemens convulsifs, qui trahissaient l'existence d'un volcan caché sous sa surface. Ainsi, tandis que les fautes légères, que les murmures proférés ouvertement contre le gouvernement impérial étaient rares, et étaient sévèrement punis dès qu'ils se manifestaient, les conspirations les plus noires et les plus profondes contre la personne et l'autorité de l'empereur se tramaient par ceux-là mêmes qui l'approchaient de plus près; et quoique souvent il fût lui-même instruit de ces complots, ce n'était qu'au moment de l'explosion qu'il osait agir en conséquence et punir les conspirateurs.

Tous les détails de la trahison du césar et de ses complices, Agélastès et Achillès Tatius, remplirent le patriarche de surprise; mais ce qui l'étonnait le plus, c'était l'adresse avec laquelle l'empereur, connaissant l'existence d'une conspiration aussi terrible au sein même de ses Etats, avait su détourner le danger dont l'arrivée des croisés l'avait menacé au même moment.

— Sous ce rapport, dit l'empereur, à qui le patriarche n'avait point caché son étonnement, je me suis trouvé dans la position la plus malheureuse. Si j'avais été sûr de mes troupes, j'aurais pu choisir entre deux partis également francs et honorables à l'égard de ces fougueux guerriers de l'Occident. J'aurais pu, mon révérend père, consacrer les sommes payées à Bohémond et à quelques autres des plus avides des croisés, à prêter un appui sincère et cordial aux troupes chrétiennes de l'Occident, et à les transporter sûrement en Palestine, sans les exposer aux grandes pertes que leur lutte contre les infidèles leur fera probablement souffrir; leurs succès auraient été mon ouvrage, et un royaume latin fondé en Palestine, et défendu par ses propres guerriers, aurait été pour l'empire une barrière inexpugnable contre les Sarrasins, ou bien, si le salut de l'empire et celui de la sainte Eglise, sur laquelle vous avez tout-pouvoir, le faisait juger plus convenable, nous aurions pu tout d'abord, et par la force ouverte, défendre les frontières de nos Etats contre une armée commandée par tant de chefs différens et si peu d'accord, et s'avançant vers nous dans des intentions si équivoques. Si le premier essaim de ces santerelles, sous la conduite de celui qu'ils appelaient Gauthier Sans-Maille, affaibli d'abord par les Hongrois, fut ensuite totalement détruit par les Turcs, comme l'atteste encore la pyramide d'ossemens élevée sur les frontières du pays, certes les forces combinées de l'empire

grec auraient éprouvé peu de difficulté à disperser également cette seconde nuée, bien qu'elle ait pour chefs leurs Godefroy, leurs Bohémond et leurs Tancrède.

Le patriarche garda le silence; car, quoiqu'il n'aimât pas les croisés, et même qu'il les détestât comme membres de l'Eglise latine, il ne pouvait s'empêcher de douter que les troupes grecques eussent eu contre eux l'avantage sur un champ de bataille.

— Après tout, dit Alexis comprenant son silence, vaincu, je serais tombé sous mon bouclier, comme il convient à un empereur grec, et je n'aurais pas été forcé de recourir à ces vils moyens d'attaquer des guerriers furtivement et par surprise, et de déguiser mes soldats en Infidèles; tandis que les braves défenseurs de l'empire, qui ont succombé dans d'obscures escarmouches, seraient morts plus honorablement et pour eux et pour moi, en combattant à leurs rangs en bataille rangée pour leur empereur et pour leur pays. Maintenant, dans la position actuelle des choses, mon nom sera transmis à la postérité comme celui d'un tyran astucieux qui a entraîné ses sujets dans de fatales querelles pour la sûreté de sa misérable existence. Patriarche! ces crimes ne sont point mon ouvrage, mais bien celui des rebelles dont les intrigues m'ont réduit à de telles extrémités! — Quel sera, mon révérend père, mon destin après cette vie? — et sous quel jour ma conduite sera-t-elle présentée à la postérité, moi l'auteur de tant de désastres?

— Pour l'avenir, dit le patriarche, Votre Majesté s'en est référé à la sainte Eglise, qui a le pouvoir de lier et de délier; les moyens que vous avez de vous la rendre propice sont immenses, et je vous ai déjà indiqué ceux qu'elle doit raisonnablement attendre que vous emploierez, en songeant à votre repentir et à votre pardon.

— Ils seront employés dans toute leur étendue, répondit l'empereur, et je ne vous ferai pas l'injure de douter de leur efficacité dans l'autre monde. Mais, dès à présent et dans cette vie, l'opinion favorable de l'Eglise peut faire beaucoup pour moi pendant cette crise importante. Si nous nous entendons bien, mon bon Zozime, ses docteurs et ses évêques doivent tourner en ma faveur, n'est-ce pas? et l'avantage que je dois retirer de son pardon ne sera pas différé jusqu'à ce que la pierre funéraire soit retombée sur moi?

— Assurément non, dit Zozime, du moment que les conditions que j'ai déjà stipulées sont scrupuleusement remplies.

— Et ma mémoire dans la postérité, dit Alexis, de quelle manière doit-elle se perpétuer?

— Pour cela, répondit le patriarche, Votre Majesté doit se reposer sur la piété filiale et sur les talens littéraires de sa fille accomplie, Anne Comnène.

L'empereur secoua la tête. — Ce malheureux césar, dit-il, va sans doute être la cause d'une querelle entre nous; car il est difficile que je pardonne à cet ingrat, à ce rebelle, parce que ma fille lui est attachée avec tout le dévouement d'une femme. Et puis, bon Zosime, je ne sais si le témoignage d'un historien tel que ma fille est bien celui qui peut avoir un grand poids auprès de la postérité. Un Procope, un esclave philosophe, mourant de faim dans un grenier, se permet d'écrire la vie d'un empereur dont il n'osait approcher; et, quoique le principal mérite de son ouvrage soit de contenir des détails que personne n'aurait osé publier du vivant du prince, cependant personne n'hésite à les admettre comme authentiques après sa mort.

— C'est, dit Zosime, un sujet sur lequel je ne puis offrir à Votre Majesté Impériale ni consolations ni secours. Néanmoins, si votre mémoire est injustement attaquée sur la terre, ce sera une chose indifférente pour Votre Altesse, qui alors jouira, je l'espère, d'un état de béatitude que de vaines calomnies ne pourront troubler. Le seul moyen de prévenir ce malheur serait que Votre Majesté écrivît elle-même ses Mémoires pendant qu'elle est encore dans ce monde; tant je suis convaincu qu'il lui serait facile d'assigner des excuses légitimes à celles de ses actions qui, sans cette précaution, pourraient paraître dignes de blâme.

— Changeons de sujet, dit l'empereur; et puisque le danger est imminent, occupons-nous du présent, et laissons les âges futurs prononcer eux-mêmes. Quels sont, selon vous, révérend père, les griefs dont ces conspirateurs s'appuient pour oser faire un appel si audacieux à la populace et aux soldats grecs?

— Certes, répondit le patriarche, l'incident du règne de Votre Majesté qui a jeté le plus d'irritation dans les esprits, c'est la mort d'Ursel, qui s'était soumis, dit-on, par capitulation, sous promesse de la vie et de la liberté, et qu'on laissa périr de faim, par vos ordres, dans les prisons de Blaquernal. Son courage, sa libéralité, ses vertus populaires, vivent encore dans le souvenir des habitans de cette capitale et des soldats de la garde appelée Immortelle.

— Et c'est là, dit l'empereur en fixant ses regards sur son confesseur, c'est là, selon vous, la cause la plus dangereuse de l'effervescence populaire ?

— Sans aucun doute, dit le patriarche, et son nom prononcé hardiment, et habilement répété, serait à l'instant même le mot d'ordre et le signal d'un horrible tumulte.

— Grâce au ciel, dit l'empereur, à cet égard, je serai sur mes gardes. Bonsoir, mon père ! Soyez bien persuadé que tout ce qui est contenu dans cet écrit, auquel j'ai apposé ma signature, sera fidèlement accompli. Seulement ne montrez point trop d'impatience dans cette affaire ; — un tel déluge de bienfaits, tombant à la fois sur l'Eglise, pourrait faire soupçonner que les prélats et les ministres agissent par suite d'un marché conclu entre l'empereur et le patriarche, plutôt qu'ils ne donnent ou ne reçoivent une offrande faite par un pécheur en expiation de ses crimes. Cette supposition, mon père, serait injurieuse et pour vous et pour moi.

— Tous les délais réguliers seront accordés au bon plaisir de Votre Majesté, dit le patriarche ; et nous espérons que vous n'oublierez pas que le marché, si on peut lui donner ce nom, n'a été conclu qu'à votre demande, et que les avantages que l'Eglise doit en retirer sont le résultat du pardon et de l'appui qu'elle promet à Votre Majesté.

— C'est vrai, dit l'empereur, c'est très vrai, et je m'en souviendrai. Adieu, encore une fois, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit. Voilà une nuit, Zozime, pendant laquelle l'empereur doit travailler comme un esclave, s'il ne veut pas redevenir l'humble Alexis Comnène, et encore alors n'aurait-il pas où reposer sa tête.

En disant ces mots, il prit congé du patriarche. Celui-ci, charmé des avantages qu'il avait obtenus pour l'Eglise, avantages que plusieurs de ses prédécesseurs avaient fait de vains efforts pour lui assurer, résolut de soutenir le chancelant Alexis sur son trône.

CHAPITRE XXV.

Le ciel connaît son temps. La balle a son destin,
Et la flèche son but qui n'est pas moins certain.
Même les animaux sentent cette influence,
Et d'un instinct céleste éprouvent la puissance.

Ancienne comédie.

Agélastès, après avoir rencontré l'empereur de la manière dont nous venons de le décrire, et avoir pris les mesures qui se présentèrent à son esprit pour assurer le succès de la conspiration, retourna dans le pavillon construit dans son jardin, où était encore la comtesse de Paris, n'ayant pour compagne qu'une vieille femme, nommée Vexhelia, épouse du soldat qui avait accompagné Berthe au camp des croisés; cette bonne fille ayant stipulé que, pendant son absence, sa maîtresse ne serait pas laissée sans une femme pour la servir, et que cette femme tiendrait de quelque manière à la garde varangienne.

Pendant toute la journée, il avait joué le rôle de politique ambitieux, d'esclave égoïste des circonstances, de profond et subtil conspirateur; et maintenant il semblait, comme pour épuiser la liste de ses différens rôles dans le drame de la vie, vouloir afficher le caractère de sophiste astucieux, et justifier ou paraître justifier les artifices auxquels il devait son rang dans le monde et sa richesse, et par lesquels il espérait s'élever même jusqu'au trône.

— Belle comtesse, dit-il, pourquoi ce voile de mélancolie couvre-t-il des traits si aimables?

— Me supposez-vous, répondit Brenhilda, un cœur de rocher, une créature dénuée de la sensibilité de tout être animé, pour que j'endure la mortification, les dangers, la détresse, sans montrer les sentimens naturels à l'humanité? Vous imaginez-vous que vous puissiez outrager, en la retenant captive, une dame comme moi, libre comme le faucon sauvage, sans qu'elle ressente cet outrage, et qu'elle conçoive du courroux contre ceux qui en sont les auteurs? — Et crois-tu que ce soit de toi que je veuille recevoir des consolations? — de toi, un de ceux qui ont travaillé le plus

activement à ce tissu de trahisons dont j'ai été si indignement enveloppée ?

— Ce n'est certainement pas moi que vous devez en accuser, répondit Agélastès. Battez des mains, demandez ce qu'il vous plaira, et l'esclave qui refusera de vous obéir à l'instant aura à regretter d'être né. Si je n'avais consenti, par égard pour votre sûreté et pour votre honneur, à être momentanément votre gardien, le césar aurait usurpé cette fonction, et comme vous savez quel objet il a en vue, vous pouvez à peu près deviner quels moyens il aurait pris pour réussir dans ses desseins. Pourquoi vous livrer à une douleur puérile, parce que vous êtes, pour un temps bien court, dans un état de contrainte honorable, auquel le bras renommé de votre époux aura probablement mis fin demain avant midi ?

—Tu as plus de paroles que de pensées honorables, répliqua la comtesse : ne peux-tu donc comprendre qu'un cœur comme le mien doit nécessairement éprouver un sentiment de honte, en se trouvant obligé d'être redevable, même au bras d'un époux, d'une sûreté que je voudrais ne devoir qu'à moi-même ?

—Votre orgueil vous trompe, comtesse, — cet orgueil, défaut dominant des femmes. Croyez-vous n'avoir pas cédé à un mouvement de présomption coupable, en vous dépouillant du caractère d'épouse et de mère, pour jouer le rôle d'une de ces folles écervelées qui, comme les spadassins de l'autre sexe, sacrifient tout ce qui est utile et honorable à une affectation insensée et frénétique de courage ? Croyez-moi, belle dame : le vrai mérite d'une femme est d'occuper avec grâce sa place dans la société, d'élever ses enfans, et de faire les délices de notre sexe. Tout ce que vous ferez au-delà peut vous rendre haïssable ou terrible, mais ne peut rien ajouter à vos qualités aimables.

—Tu prétends être un philosophe ! il me semble que tu devrais savoir que la renommée, qui suspend ses guirlandes sur le tombeau d'un héros ou d'une héroïne, vaut toutes ces futiles occupations auxquelles les personnes vulgaires emploient toute leur existence. Une heure de vie, remplie de glorieuses actions et de nobles dangers, vaut des années entières de ce vil respect pour un misérable décorum, dans lequel tant de gens traînent leur existence, comme des eaux stagnantes dans un marécage, sans être honorés, sans être même aperçus.

— Ma fille, dit Agélastès en s'approchant d'elle, c'est avec peine que je vous vois égarée dans des erreurs qu'un peu de calme et de réflexion pourrait dissiper. Nous pouvons nous flatter, — et la vanité humaine se flatte ordinairement, — que des êtres infiniment plus puissans que ceux qui appartiennent à la simple humanité s'occupent tous les jours à mesurer le bien et le mal de ce monde, le succès des combats et le destin des empires, d'après leurs propres idées de ce qui est juste ou injuste, ou, pour mieux dire, suivant ce que nous regardons nous-même comme tel. Les païens grecs, renommés par leur sagesse et couverts de gloire par leurs actions, expliquèrent à des hommes doués d'une intelligence ordinaire l'existence supposée de Jupiter et de son Olympe, où diverses déités présidaient aux vertus et aux vices, et réglaient la fortune temporelle et le bonheur futur de ceux qui pratiquaient les unes ou qui se livraient aux autres. Les plus sages et les plus instruits des anciens rejetaient cette interprétation vulgaire; et, quoiqu'en public ils affectassent de la déférence pour la croyance générale, ils niaient en particulier, devant leurs disciples, les impostures grossières du Tartare et de l'Olympe, les vaines doctrines sur les dieux eux-mêmes, et l'attente extravagante conçue par le vulgaire d'une immortalité attribuée à des créatures mortelles sous tous les rapports, tant dans la conformation de leurs corps que dans la croyance intérieure de leurs ames. Parmi ces hommes sages et vertueux, quelques-uns admettaient l'existence de ces divinités prétendues, mais ils soutenaient qu'elles ne prenaient pas plus d'intérêt aux actions des hommes qu'à celles des animaux d'une classe inférieure. Une vie joyeuse et insouciante, semblable à la vie des disciples d'Epicure, était celle qu'ils supposaient à ces divinités. D'autres, plus hardis ou plus conséquens, niaient entièrement l'existence des divinités qui paraissaient n'avoir ni but ni objet déterminés, et croyaient que des êtres surnaturels, dont l'existence et les attributs ne nous étaient pas prouvés par des apparences surnaturelles, n'existaient pas en réalité.

— Arrête, misérable! s'écria la comtesse; et sache que tu ne parles pas à un de ces païens aveugles dont tu me détailles les doctrines abominables et leurs résultats. Si je me suis égarée quelquefois, apprends que je n'en suis pas moins une fille sincère de l'Eglise; et cette croix, brodée sur mon épaule, est un emblème suffisant des vœux que j'ai faits pour sa cause. Sois donc aussi pru-

dent que tu es astucieux : car, crois-moi, si tu proférais un sarcasme ou un blasphème contre ma sainte religion, il pourra se faire que les paroles me manquent pour te réfuter ; mais je te répondrai, sans hésiter, avec la pointe de mon poignard.

— Croyez, belle dame, dit Agélastès en s'éloignant un peu du voisinage de Brenhilda, que je n'ai pas le moindre dessein de pousser votre douceur à employer un tel argument. Mais sans me hasarder à rien dire de ces puissances supérieures et bienveillantes auxquelles vous attribuez le gouvernement du monde, je ne vous offenserai sûrement pas en vous parlant de ces viles superstitions qui ont été adoptées, en explication de ce que les mages appellent le mauvais principe. A-t-on jamais admis, dans aucune des croyances humaines, un être aussi bas, — je dirais presque aussi ridicule, — que le Satan des chrétiens ? La taille et les membres d'un bouc, des traits grotesques faits pour exprimer les passions les plus détestables, un degré de pouvoir à peine inférieur à celui de la Divinité, et en même temps un talent à peine égal à celui de l'être le plus stupide de la dernière classe des hommes ? Qu'est-ce que cet être, qui est au moins le second arbitre souverain de la race humaine, si ce n'est un esprit immortel, ayant la malice et le misérable dépit d'un vieillard vindicatif ou d'une vieille femme ?

Agélastès fit une singulière pause dans cette partie de son discours. Un miroir de grande dimension était placé dans l'appartement, de telle sorte que le philosophe pouvait y voir se réfléchir la figure de Brenhilda, et remarquer le changement de ses traits, quoiqu'elle se fût détournée de lui par dégoût pour les doctrines qu'il professait. Agélastès avait naturellement les yeux fixés sur ce miroir, et il fut confondu en voyant une forme presque humaine sortir de derrière l'ombre d'un rideau, et le regarder avec l'air et l'expression qu'on attribue au Satan de la mythologie des moines ou au satyre du temps des païens.

— Quoi ! s'écria Brenhilda, dont l'attention fut également attirée par l'apparition extraordinaire de ce qu'elle crut être un démon, tes paroles impies, et tes pensées encore plus criminelles, ont-elles évoqué le diable en ce lieu ? Si cela est, congédie-le sur-le-champ ; ou, par Notre-Dame de Lances-Rompues ! je te ferai connaître quel est le caractère de la femme d'un Franc, quand elle se trouve en présence du diable lui-même et de ceux qui ont le pouvoir de l'évoquer. Je ne désire pas commencer une lutte, à moins

que je n'y sois forcée ; mais si je suis obligée de combattre un être si horrible, crois-moi, personne ne dira que Brenhilda en ait été effrayée.

Agélastès, après avoir examiné avec un air de surprise et d'horreur la réflexion des traits hideux que lui offrait le miroir, tourna la tête pour voir l'objet qui avait occasioné cet effet étrange, mais il avait déjà disparu derrière le rideau à l'abri duquel il était probablement caché. Cependant, quelques instans après, sa figure, moitié grimaçante, moitié menaçante, se montra encore réfléchie dans le miroir.

— Par tous les dieux… ! s'écria Agélastès.

— A l'existence desquels vous venez de déclarer que vous ne croyez pas, dit la comtesse.

— Par tous les dieux ! répéta Agélastès, revenant à lui en partie, c'est Sylvain ; c'est cette singulière caricature de l'humanité, qu'on dit avoir été amenée de Taprobane. C'est une créature dont la vue inspire la terreur aux ignorans, mais qui fuit devant le philosophe, comme l'ignorance devant le savoir. A ces mots, il leva d'une main le rideau derrière lequel l'animal s'était caché en entrant dans le pavillon par la fenêtre donnant sur le jardin ; et tenant de l'autre un bâton levé, comme pour le châtier, il s'écria : — Eh bien, Sylvain ! quelle est cette insolence ? — Retourne à ta place !

En parlant ainsi, il frappa l'animal. Le coup tomba malheureusement sur sa main blessée, et rendit plus aiguë la douleur qu'il souffrait encore. Son caractère sauvage reprit sur-le-champ toute sa force ; la crainte de l'homme ne le retint plus, et, poussant un cri féroce et étouffé, il s'élança sur le philosophe, et lui entoura le cou de ses bras robustes et nerveux avec un air de fureur sans égale. Le vieillard lutta de toutes ses forces pour se tirer des mains de cette créature furieuse, mais inutilement. Sylvain ne lâcha pas prise, et continua à lui serrer le gosier jusqu'à ce que le philosophe eut rendu le dernier soupir. Deux autres cris affreux de l'animal, une grimace annonçant une détermination désespérée, et ses mains serrées autour du cou d'Agélastès, annoncèrent au bout de moins de cinq minutes que cette lutte terrible était terminée.

Le philosophe mort resta étendu par terre ; et Sylvain, son assassin, faisant un saut pour s'éloigner du corps, comme s'il eût été épouvanté de ce qu'il venait de faire, s'échappa par la croisée. La

comtesse resta immobile de surprise, ne sachant trop si elle avait vu un exemple surnaturel des jugemens du ciel, ou s'il avait exercé sa vengeance par des moyens humains. Sa nouvelle suivante, Vexhelia, ne fut pas moins étonnée, quoiqu'elle connût beaucoup mieux cet animal.

— Madame, dit-elle, cette créature gigantesque est un animal d'une grande force, dont la forme ressemble à celle de l'homme, mais d'une taille beaucoup plus grande, et que la vigueur immense qu'il se connaît rend quelquefois malfaisant. J'ai entendu souvent les Varangiens en parler, et dire qu'il appartenait à la ménagerie de l'empereur. Mais il faut que nous retirions d'ici le corps de ce malheureux vieillard, et que nous le cachions dans les bosquets du jardin. Il n'est pas probable qu'on s'aperçoive ce soir de son absence, et demain il se passera des choses qui empêcheront qu'on ne songe beaucoup à lui. La comtesse Brenhilda y consentit, car elle n'était pas de ces femmes timides pour qui les traits d'un mort sont un objet de terreur.

Se fiant à la parole qu'elle avait donnée, Agélastès avait accordé à la comtesse, ainsi qu'à sa suivante, la permission de se promener librement dans le jardin, du moins dans la partie qui était voisine du pavillon. Elles ne couraient donc que peu de risque d'être interrompues en portant ensemble le corps du philosophe, et elles le déposèrent dans la partie la plus épaisse des bosquets dont le jardin était rempli.

Tandis qu'elle retournait vers le lieu de sa demeure ou de son emprisonnement, la comtesse dit, se parlant moitié à elle-même, moitié à Vexhelia : — J'en suis fâchée : non que cet infame misérable n'ait bien mérité que la punition du ciel tombât sur lui au moment même où il proférait des blasphèmes, mais parce qu'on peut soupçonner le courage et la bonne foi de la malheureuse Brenhilda, puisque la mort de cet infidèle a eu lieu quand il était seul avec moi et ma suivante, et que personne n'a été témoin de la manière étrange dont ce vieux blasphémateur a subi son destin. — Tu sais, ajouta-telle en levant les yeux au ciel, tu sais, Notre-Dame des Lances-Rompues, protectrice de Brenhilda et de son époux, que, quelles que puissent être mes fautes, nul soupçon de trahison ne peut s'attacher à moi : et je remets ma cause entre tes mains, avec une parfaite confiance en ta sagesse et en ta bonté, pour rendre témoignage en ma faveur.

Elles rentrèrent dans le pavillon sans que personne les eût aperçues, et la comtesse termina cette étrange soirée par une prière pleine de piété et de résignation.

CHAPITRE XXVI.

Approchez-vous pour entendre l'histoire
D'une Espagnole, épouse d'un Anglais.
Elle était jeune, elle avait des attraits,
Tous ses aïeux s'étaient couverts de gloire,
Et la fortune exauçait ses souhaits.

Ancienne ballade

Nous avons laissé Alexis Comnène au moment où il venait de décharger sa conscience auprès du patriarche, et de recevoir de lui l'assurance du pardon et de la protection de l'Eglise nationale. Il prit congé de ce dignitaire avec quelques exclamations de triomphe, mais dans lesquelles il régnait tant d'obscurité qu'il n'était pas facile de comprendre ce qu'il voulait dire. En arrivant au palais de Blaquernal, son premier soin fut de demander sa fille. On lui dit qu'il la trouverait dans cette chambre incrustée en marbre magnifiquement sculpté, d'où Anne Comnène, ainsi que plusieurs individus de sa race, tirait le noble surnom de Porphyrogénète, c'est-à-dire née dans la pourpre. Les traits de la princesse annonçaient l'inquiétude ; et, à la vue de son père, elle s'abandonna ouvertement à un chagrin irrésistible.

— Ma fille, dit l'empereur d'un ton dur qui lui était peu ordinaire, et avec un air sérieux qu'il conserva rigoureusement, au lieu de s'attendrir en voyant l'affliction de sa fille, — si vous voulez empêcher le sot imbécile auquel vous êtes unie de paraître à tous les yeux un monstre d'ingratitude et un traître, vous ne manquerez pas de l'exhorter à implorer son pardon avec la soumission convenable, en faisant l'aveu complet de ses crimes : sans quoi, par mon sceptre et ma couronne, il mourra ! Et je ne pardonnerai à aucun de ceux qui courent à leur perte en me bravant ouvertement,

sous l'étendard de la rébellion que mon gendre ingrat a déployé.

— Qu'exigez-vous de moi, mon père ? dit la princesse. Pouvez-vous attendre que je trempe mes mains dans le sang de cet infortuné ; ou chercherez-vous une vengeance encore plus sanglante que celle qu'exerçaient les dieux de l'antiquité contre les criminels qui offensaient leur pouvoir divin ?

— Ne pensez pas ainsi, ma fille ; croyez plutôt que mon affection paternelle vous offre la dernière occasion de sauver peut-être de la mort ce misérable fou, votre mari, qui l'a si bien méritée.

— Dieu sait, mon père, que je ne voudrais pas vous faire courir le moindre risque pour racheter les jours de Nicéphore ; mais il a été le père de mes enfans, quoiqu'ils n'existent plus, et nulle femme ne peut oublier un tel lien, même après que le destin l'a rompu. Permettez-moi seulement d'espérer que ce malheureux coupable aura une occasion de réparer ses erreurs ; et croyez que ce ne sera pas ma faute s'il reprend jamais ces projets dénaturés de trahison qui en ce moment mettent sa vie en danger.

— Suivez-moi donc, ma fille, et sachez que c'est à vous seule que je vais confier un secret dont dépend la sûreté de ma vie et de ma couronne, et dont il peut se faire que dépende aussi la vie de votre mari.

Alexis prit alors à la hâte le costume d'un esclave du sérail, et ordonna à sa fille de serrer sa robe autour d'elle et de prendre en main une lampe allumée.

— Où allons-nous donc, mon père ?

— Peu importe, ma fille. Mon destin m'appelle, et le vôtre veut que vous m'éclairiez. Croyez-moi, et faites-en mention dans votre histoire, si vous l'osez : Alexis Comnène ne descend pas sans alarmes dans ces cachots terribles construits par ses prédécesseurs, même quand ses intentions sont bonnes et louables. Gardez le silence ; et si nous rencontrons quelque habitant de ces régions souterraines, ne prononcez pas un mot, et ne faites aucune observation sur son apparition.

Ayant traversé le labyrinthe des appartemens, ils arrivèrent dans ce grand vestibule par où Hereward avait passé le soir de sa première introduction dans la salle où Anne Comnène faisait ses lectures, et qu'on appelait le temple des muses. Il était, comme nous l'avons dit, construit en marbre noir et faiblement éclairé. A l'extrémité de ce vestibule était un petit autel sur lequel de l'en-

cens brûlait ; et au-dessus de la fumée qui s'en élevait, semblaient sortir du mur deux imitations de têtes et de bras d'hommes, qu'on ne voyait qu'imparfaitement.

A l'autre bout, une petite porte de fer conduisait à un escalier étroit en spirale, ressemblant par sa forme et son diamètre à un puits en poulie, et dont les marches étaient extrêmement raides. L'empereur, après avoir fait signe à sa fille, d'un air solennel, de l'accompagner, commença à descendre, à l'aide de la lumière imparfaite que donnait la lampe, les degrés étroits et difficiles sur lesquels ceux qui étaient conduits dans les cachots souterrains du palais de Blaquernal semblaient dire adieu à la lumière du jour. En descendant, ils passèrent devant différentes portes conduisant probablement à divers étages de prisons, d'où l'on entendait sortir ce bruit confus de soupirs et de gémissemens qui avait attiré l'attention d'Hereward dans une autre occasion. Alexis ne fit aucune attention à ces signes de misères humaines, et ils avaient déjà passé trois étages de cachots quand le père et la fille arrivèrent au bas de l'escalier, dans les fondations mêmes du bâtiment, dont la base était un rocher grossièrement taillé, sur lequel s'élevaient les murs de séparation construits en marbre brut.

— C'est ici, dit Alexis Comnène, que s'éteignent tout espoir et tout avenir, lorsque le gond crie et que le verrou se ferme : ce qui ne sera pourtant pas toujours sans exception. — Les morts renaîtront et reprendront leurs droits ; et les habitans de ces régions, qui ont été privés de leurs biens, reparaîtront dans le monde pour faire valoir leurs prétentions. Si mes prières ne peuvent obtenir l'assistance du ciel, soyez bien sûre, ma fille, que, plutôt que d'être réellement l'être stupide pour lequel je me suis abaissé à passer et même à être peint dans votre histoire, je braverai tous les dangers dont me menace la multitude qui s'élève en ce moment contre moi. Rien n'est encore résolu, si ce n'est que je vivrai et mourrai empereur ; et soyez assurée, Anne, que si cette beauté et ces talens qui ont reçu tant d'éloges ont quelque pouvoir, ce pouvoir sera exercé ce soir pour l'avantage de votre père, qui en est la source.

— Que voulez-vous dire, mon père ? — Sainte Vierge ! est-ce là la promesse que vous m'avez faite de sauver la vie de l'infortuné Nicéphore ?

— Je la lui sauverai, et je m'occupe en ce moment de cet acte de bienveillance. Mais ne vous imaginez pas que je réchaufferai

encore une fois dans mon sein le serpent domestique qui a été sur le point de me donner la mort. Non, ma fille ; je vous destine un époux en état de soutenir et de défendre les droits de l'empereur votre père. — Et prenez garde d'opposer un obstacle à ce qui est mon bon plaisir ! — Voyez ces murs ; ils sont de marbre, quoique de marbre brut : et souvenez-vous qu'il est aussi possible de mourir entre des murs de marbre que d'y être née.

La princesse Anne Comnène fut effrayée en voyant son père dans une disposition d'esprit si contraire à son caractère habituel. — O ciel ! que ma mère n'est-elle ici ! s'écria-t-elle, saisie d'une terreur dont elle connaissait à peine l'objet.

— Anne, dit l'empereur, vos craintes et vos cris sont également inutiles. Je suis un de ces hommes qui, dans les occasions ordinaires, ont à peine un désir à eux ; et je suis obligé à ceux qui, comme ma femme et ma fille, prennent soin de m'éviter la peine d'exercer mon jugement. Mais quand le vaisseau est au milieu des écueils, et que le maître est appelé au gouvernail, ne croyez pas qu'il permette à une autre main que la sienne d'y toucher. Je ne souffrirai pas que ma femme et ma fille, auxquelles j'ai tout accordé dans la prospérité, contrarient ma volonté tant que je pourrai en avoir une. Il est difficile que vous n'ayez pas compris que j'étais presque préparé à donner votre main, comme marque de ma sincérité, à cet obscur Varangien, sans lui faire une question sur son rang et sa naissance. Vous pourrez m'entendre tout à l'heure la promettre à un homme qui a passé trois ans sous ces voûtes, et qui sera césar en place de Brienne, si je puis le décider à accepter une princesse pour épouse, et une couronne impériale pour héritage, au lieu d'un cachot froid et humide.

— Vos paroles me font trembler, mon père ! Comment pouvez-vous vous fier à un homme qui a éprouvé votre cruauté ? — Comment pouvez-vous imaginer que rien puisse vous concilier sincèrement celui que vous avez privé de la vue.

— Ne t'en inquiète pas. Il sera à moi, ou il ne saura jamais ce que c'est que d'être encore à soi. Quant à toi, ma fille, sois assurée que, si je le veux, tu seras demain l'épouse de celui qui est maintenant mon prisonnier, ou que tu te retireras dans le couvent le plus austère, pour ne jamais rentrer dans le monde. Garde donc le silence, attends ton destin, quel qu'il puisse être ; et n'espère pas que tous tes efforts puissent en détourner le cours.

Après ce singulier dialogue, dans lequel l'empereur avait pris un ton que sa fille n'avait jamais entendu, il passa par plus d'une porte fermée par de gros verrous, tandis que la princesse Anne, d'un pas chancelant, l'éclairait sur cette route ténébreuse. Enfin, il entra, par un autre passage, dans le cachot où Ursel était enfermé, et il le trouva étendu sur son grabat, croyant n'avoir plus rien à attendre de ce monde; car il avait perdu les espérances que la valeur indomptable du comte de Paris avait fait naître un instant dans son cœur. Ursel tourna ses yeux privés de lumière vers l'endroit où il entendit des verrous se mouvoir, et des pas s'approcher.

— Voilà un nouvel incident dans ma captivité, dit-il. — La marche ferme et assurée d'un homme, et le pas léger d'une femme ou d'un enfant dont le pied touche à peine la terre. — Est-ce la mort que vous m'apportez ? — Croyez-moi, j'ai vécu assez longtemps dans ce cachot pour subir mon destin sans regret.

— Ce n'est point la mort, noble Ursel, dit l'empereur en déguisant un peu sa voix; c'est la vie, la liberté, tout ce que le monde peut offrir, que l'empereur Alexis met aux pieds de son noble ennemi; et il espère que de nombreuses années de bonheur et de puissance, avec le commandement d'une partie considérable de l'empire, effaceront bientôt le souvenir des cachots de Blaquernal.

— Cela est impossible, répondit Ursel en soupirant; celui aux yeux duquel le soleil est couché, même à midi, ne peut avoir rien à espérer du changement de fortune même le plus avantageux.

— Vous n'en êtes pas bien sûr, reprit l'empereur. Permettez-nous de vous convaincre que les intentions de l'empereur à votre égard sont vraiment libérales, et j'espère que vous serez récompensé de vos souffrances, en voyant qu'elles admettent plus de soulagement que vous n'êtes porté à le croire en ce moment. — Faites un effort, essayez si vos yeux n'apercevront pas la clarté d'une lampe.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, dit Ursel; je n'ai ni assez de force de corps pour vous faire des remontrances, ni assez de courage d'esprit pour braver votre cruauté. Oui, je vois quelque chose comme la lueur d'une lampe; mais est-ce une réalité ou une illusion ? c'est ce que je ne saurais dire. Si vous venez me délivrer de ce sépulcre vivant, je prie Dieu de vous récompenser; si votre dessein, sous ce prétexte trompeur, est de m'ôter la vie, je ne puis que recommander mon âme au ciel, et laisser la vengeance de ma

mort entre les mains de celui aux yeux duquel les ténèbres des cachots les plus obscurs ne peuvent cacher les crimes.

Le choc qu'avait éprouvé son esprit ne lui permit de donner aucun autre signe d'existence. Il retomba sur son grabat, et ne prononça pas un seul mot pendant qu'Alexis le déchargeait du poids de ces chaînes qu'il avait portées si long-temps qu'elles semblaient presque s'être identifiées avec lui.

— C'est une affaire dans laquelle votre aide peut à peine me suffire, Anne, dit l'empereur; il eût été à désirer que vous et moi, en réunissant nos forces, nous eussions pu le porter en plein air; car il serait peu sage d'apprendre les mystères de ce cachot à ceux qui ne les connaissent pas encore. Au surplus, ma fille, retournez sur vos pas; à peu de distance au haut de l'escalier, vous trouverez Edouard, le brave et fidèle Varangien; vous lui ferez part de mes ordres, et il viendra ici pour m'aider. Ayez soin aussi de m'envoyer le médecin expérimenté Douban.

Epouvantée, respirant à peine, et à demi saisie d'horreur, la princesse trouva quelque soulagement dans le ton un peu plus doux dont son père lui parlait. D'un pas chancelant, quoique un peu encouragée par la teneur de ses instructions, elle remonta l'escalier qui conduisait dans ces régions infernales. Comme elle approchait des dernières marches, un corps opaque jeta son ombre entre elle et la lampe. Saisie d'une frayeur presque mortelle à l'idée de devenir l'épouse d'un malheureux dans la situation où se trouvait Ursel, un moment de faiblesse s'empara de l'esprit de la princesse, et, en songeant à la triste alternative que son père avait placée devant ses yeux, elle ne put s'empêcher de penser que le vaillant et beau Varangien qui avait déjà sauvé la famille royale d'un danger si pressant, lui conviendrait mieux pour époux, si elle était forcée à faire un second choix, que l'être singulier et dégoûtant que la politique de son père était allée chercher dans le fond des cachots du palais de Blaquernal.

Je ne dirai pas que la pauvre Anne Comnène, qui était une femme timide, mais non insensible, eût accepté cette proposition, si la vie de son mari actuel, Nicéphore Brienne, n'eût été dans le plus grand danger; mais l'empereur avait évidemment résolu, s'il épargnait ses jours, que ce ne serait qu'à condition que la main de sa fille deviendrait libre, et qu'il pourrait la donner à quelqu'un sur la foi duquel il pourrait mieux compter, et qui aurait un plus

grand désir de se montrer un gendre affectueux. Le plan de prendre le Varangien pour second époux n'entrait pas non plus précisément dans l'esprit de la princesse. Elle se trouvait dans un moment de crise. Pour en sortir, il fallait une résolution prompte; et peut-être ensuite trouverait-elle le moyen de se débarrasser d'Ursel et du Varangien, sans priver son père des secours de l'un ni de l'autre, et sans se perdre elle-même. Dans tous les cas, le moyen de salut le plus certain était de s'assurer, s'il était possible, le jeune soldat, dont les traits et tout l'extérieur étaient de nature à ne pas rendre cette tâche désagréable à une belle femme. Les projets de conquête sont si naturels au beau sexe, que cette idée, qui ne s'était présentée pour la première fois à l'esprit d'Anne Comnène qu'à l'instant où l'ombre du jeune soldat s'était trouvée entre elle et la lampe, occupait entièrement son imagination vive, quand le Varangien, fort surpris de la voir paraître tout au haut des degrés conduisant à l'Achéron, s'avança avec un air de profond respect, fléchit un genou, et lui présenta le bras pour l'aider à sortir de ce sombre escalier.

— Mon cher Hereward, dit la princesse avec un ton d'intimité qui semblait extraordinaire, combien je me réjouis, dans cette soirée épouvantable, de me trouver sous votre protection ! Je viens d'entrer dans des lieux que les esprits infernaux semblent avoir construits eux-mêmes pour la race humaine. — Les alarmes de la princesse, le ton familier naturel à une belle femme, qui, frappée d'une frayeur mortelle, cherche, comme la colombe effrayée, un refuge dans le sein d'un être fort et courageux, doivent servir d'excuse à l'épithète un peu tendre qu'Anne Comnène adressa au Varangien. Et, pour dire toute la vérité, s'il lui eût répondu sur le même ton, — ce qui, tout fidèle qu'il était, aurait pu lui arriver si cette entrevue avait eu lieu avant sa rencontre avec Berthe, — la fille d'Alexis n'en aurait pas été mortellement offensée. Se trouvant épuisée de fatigue, elle laissa reposer sa tête sur la large poitrine et sur l'épaule de l'Anglo-Saxon; et elle ne fit aucune tentative pour changer de position, quoique le respect dû à son sexe et à son rang semblât exiger d'elle cet effort. Hereward fut obligé de lui demander, avec le ton calme et respectueux d'un soldat parlant à une princesse, s'il n'appellerait pas ses femmes.

— Non, non ! lui répondit-elle d'une voix faible. Mon père m'a donné des devoirs à remplir, il faut que je m'en acquitte, et je dois

le faire sans témoins. — Il sait que je suis en sûreté, Hereward, puisqu'il sait que je suis avec vous. Mais, si je suis un fardeau pour vous, dans mon état de faiblesse, placez-moi sur les marches de marbre de cet escalier, et je reviendrai bientôt à moi.

— A Dieu ne plaise, Madame, dit Hereward, que je néglige ainsi la santé précieuse de Votre Altesse. Je vois vos deux jeunes dames Astarté et Violante qui vous cherchent. Permettez-moi de les appeler, et je veillerai sur vous, si vous êtes hors d'état de vous retirer dans votre appartement, où je crois que vous recevriez plus aisément les soins qu'exige l'agitation de vos nerfs.

— Fais ce que tu voudras, Barbare, dit la princesse avec un certain degré de dépit, venant peut-être de ce qu'elle pensait que la scène ne demandait pas un plus grand nombre de personnages que les deux qui occupaient déjà le théâtre. Semblant alors se rappeler pour la première fois la mission qu'elle avait reçue de son père, elle ordonna au Varangien d'aller le trouver sur-le-champ.

En de semblables occasions, les moindres circonstances produisent de l'effet sur les acteurs. L'Anglo-Saxon sentit que la princesse était un peu piquée; mais était-ce parce qu'elle se trouvait positivement dans les bras d'Hereward, ou parce que la cause de sa colère était sur le point d'être découverte par les deux jeunes filles? c'est sur quoi il n'eut pas la présomption de hasarder une conjecture. Il partit pour aller joindre Alexis sous les voûtes ténébreuses, sa hache fidèle, fatale à bien des Turcs, brillant sur son épaule.

Astarté et sa compagne avaient été chargées par l'impératrice Irène de chercher Anne Comnène dans les appartemens du palais qu'elle avait coutume d'habiter. Elles n'y trouvèrent pas la fille d'Alexis; et pourtant l'impératrice leur avait dit que l'affaire pour laquelle elle la faisait chercher était de la nature la plus urgente. Mais comme rien n'échappe entièrement aux observations dans un palais, les messagères de l'impératrice apprirent enfin qu'on avait vu leur maîtresse descendre avec l'empereur ce sombre escalier conduisant aux cachots, que, par une allusion classique aux régions infernales, on appelait le puits de l'Achéron. Elles en prirent donc le chemin, et nous avons déjà rapporté ce qui suivit. Hereward crut devoir leur dire que Son Altesse Impériale s'était évanouie en respirant subitement le grand air. De son côté, la princesse se débarrassa bientôt de ses jeunes suivantes en leur disant qu'elle

allait se rendre dans l'appartement de sa mère. Le salut qu'elle fit à Hereward en le quittant avait quelque chose de hautain, quoiqu'il fût évidemment adouci par un regard d'affection et de bonté. En traversant une chambre dans laquelle se trouvaient quelques esclaves de l'empereur, attendant ses ordres, elle s'adressa à l'un d'eux, vieillard vénérable, instruit en médecine, et lui donna, à voix basse et à la hâte, l'ordre de se rendre près de son père, qu'il trouverait au bas de l'escalier appelé le puits de l'Achéron, et de prendre avec lui son cimeterre. Suivant l'usage, entendre était obéir; et Douban, car tel était son nom, ne lui répondit que par ce signe expressif qui annonce l'obéissance immédiate. Anne Comnène se hâta alors de gagner les appartemens de sa mère, où elle trouva l'impératrice seule.

—Sortez, Mesdames, dit Irène, et ne laissez entrer ici personne, quand l'empereur lui-même le commanderait. Fermez la porte, Anne Comnène, ajouta-t-elle. Si la jalousie du sexe qui est le plus fort ne nous accorde pas le privilége, que se réservent les hommes, d'avoir des verrous et des barres de fer pour nous enfermer dans l'intérieur de nos appartemens, profitons aussi promptement qu'il est possible des occasions que nous pouvons trouver. Souvenez-vous, ma fille, que, quelque impérieux que soient vos devoirs à l'égard de votre père, ils le sont encore plus envers moi, qui suis du même sexe que vous, et qui puis vous appeler avec vérité, et même à la lettre, le sang de mon sang et les os de mes os. Soyez sûre que votre père, en ce moment, ne connaît rien aux sentimens d'une femme. Ni lui ni aucun homme au monde ne peuvent se faire une idée juste des angoisses du cœur qui bat sous les vêtemens de notre sexe. Ces hommes, ma fille, rompraient sans scrupule les plus tendres nœuds de l'affection, et renverseraient sans pitié tout l'édifice du bonheur domestique, dans lequel se trouvent concentrées toutes les sensations d'une femme, sa joie, sa douleur, son amour, son désespoir. Fiez-vous donc à moi, ma fille; et, croyez-moi, je sauverai la couronne de votre père, en même temps que j'assurerai votre bonheur. Votre époux a eu des torts, des torts épouvantables; mais il est homme, Anne, et, en lui donnant ce nom, je lui impute, comme des défauts inhérens à sa nature, une trahison inconsidérée, une folle inconstance, toutes les espèces de sottises et d'inconséquences auxquelles sa race est sujette. Vous ne devez donc pas songer à ses fautes, à moins que ce ne soit pour les lui pardonner.

— Madame, répondit Anne Comnène, excusez-moi si je vous rappelle que vous recommandez à une princesse née dans la pourpre un genre de conduite qui siérait à peine à la femme qui porte la cruche pour aller chercher à la fontaine du village l'eau dont elle a besoin pour sa famille. Tout ce qui m'entoure a appris à me porter le respect dû à ma naissance; et quand ce Nicéphore Brienne rampait sur ses genoux pour prendre la main de votre fille, que vous lui présentiez, il recevait le joug d'une maîtresse plutôt qu'il ne contractait une alliance domestique avec une épouse. Il s'est exposé à son destin, sans avoir l'ombre même de ces excuses que des criminels d'un rang inférieur pourraient alléguer en leur faveur. Si la volonté de mon père est qu'il subisse la mort, l'exil ou l'emprisonnement, ce n'est point à Anne Comnène à intervenir, puisque, de toute la famille impériale, c'est elle qui a reçu le plus d'injures, et qui a, sous tant d'indignes rapports, le plus de droit de se plaindre de sa fausseté.

— Ma fille, reprit l'impératrice, je conviens avec vous que la trahison de Nicéphore envers votre père et envers moi est impardonnable, et je ne vois pas d'après quel principe, si ce n'est celui de la générosité, sa vie pourrait être épargnée. Mais vous êtes dans une position différente de la mienne, et vous pouvez, comme épouse tendre et affectueuse, comparer l'intimité de vos anciennes relations avec lui, avec le changement sanglant qui doit être si promptement la suite et la conclusion de ses crimes. Il possède cet extérieur et ces traits dont les femmes conservent aisément le souvenir pendant la vie et après la mort de celui qu'elles ont aimé. Songez à ce qu'il vous en coûtera quand vous vous rappellerez qu'un vil exécuteur a reçu ses derniers adieux; qu'un bloc dur a été le dernier lieu de repos d'une si belle tête; que sa langue, dont le son vous semblait préférable à celui des plus doux instrumens de musique, à jamais muette, a roulé dans la poussière.

Anne, qui n'était nullement insensible aux grâces extérieures de son époux, fut vivement émue par cet appel à son cœur. — Pourquoi me désoler ainsi, ma mère? répondit-elle presque en pleurant. Si je ne sentais pas aussi vivement que vous le désirez, ce moment, quelque cruel qu'il soit, me semblerait facile à supporter. Je n'aurais qu'à penser à ce qu'il est, à comparer ses dons personnels avec les vices de son cœur, qui l'emportent de beau-

coup dans la balance, et je me résignerais à son sort mérité avec une entière soumission aux volontés de mon père.

— Et par ce seul fait vous vous trouveriez liée au destin de quelque obscur parvenu, à qui ses habitudes d'intrigues et ses manœuvres auraient, par un malheureux hasard, fourni l'occasion de se rendre important aux yeux de l'empereur, et qui par conséquent devrait en être récompensé par le don de la main d'Anne Comnène.

— Ne me croyez pas des sentimens si bas, Madame. Je sais, aussi bien que le sut jamais aucune Grecque, le moyen de me soustraire au déshonneur. Vous pouvez vous fier à moi : vous n'aurez jamais à rougir de votre fille.

— Ne me parlez pas ainsi, Anne ; car je ne rougirais pas moins de la cruauté implacable qui abandonnerait à une mort ignominieuse un époux autrefois chéri, que de la passion monstrueuse qui voudrait le remplacer par un Barbare obscur venu de l'extrémité de Thulé, ou par quelque misérable échappé des cachots du palais de Blaquernal.

La princesse fut surprise de voir que sa mère connût les projets, même les plus secrets, que son père avait formés en cette occasion. Elle ignorait qu'Alexis et Irène, vivant ensemble, sous d'autres rapports, avec une harmonie toujours exemplaire dans des personnes de leur rang, avaient quelquefois, dans des occasions importantes, des querelles domestiques dans lesquelles le mari, provoqué par l'incrédulité apparente de l'épouse, était tenté de lui laisser deviner une plus grande partie de ses desseins réels qu'il n'aurait voulu le faire s'il eût été de sang-froid.

Anne Comnène était vivement émue par le tableau qui avait été mis sous ses yeux de la mort prochaine de son époux, et il était difficile qu'il en fût autrement ; mais elle fut encore plus piquée et plus mortifiée que sa mère pût regarder comme une chose sûre qu'elle eût dessein de remplacer sur-le-champ le césar par un successeur dont le choix était encore incertain, et, dans tous les cas, indigne d'elle. Quelles que fussent les considérations qui dans le premier moment l'avaient décidée à faire d'Hereward l'objet de ce choix, l'effet en fut perdu quand cette union fut placée sous ce point de vue odieux et dégradant. D'ailleurs, il faut se rappeler qu'une sorte d'instinct porte les femmes à nier les premières pensées

qu'elles donnent à un amant, et que rarement elles les révèlent de leur plein gré, à moins que le temps et les circonstances ne concourent à les favoriser. Elle prit donc vivement le ciel à témoin, tandis qu'elle repoussait cette accusation.

— Soyez-moi témoin, Notre-Dame, reine du ciel, s'écria-t-elle; soyez-moi témoins, saints et martyrs, et vous tous, bienheureux, qui êtes, plus que nous-mêmes, les gardiens de notre pureté mentale, que je ne connais aucune passion que je n'osasse avouer; et que, si la vie de Nicéphore dépendait de mes prières au Dieu des hommes, toutes les injures que j'ai reçues de lui seraient méprisées et oubliées : cette vie serait aussi longue que celle que le ciel a accordée à ceux de ses serviteurs qu'il a enlevés de la terre sans leur faire souffrir les angoisses de la mort.

— Vous avez fait un vœu hardi, dit Irène; songez à tenir votre parole, Anne Comnène; car, croyez-moi, elle sera mise à l'épreuve.

— A l'épreuve, ma mère! — Comment! Est-ce à moi de prononcer sur le sort du césar, qui n'est pas soumis à mon pouvoir?

— Je vais vous le faire savoir, répondit l'impératrice d'un ton grave, et, la conduisant vers une espèce de garde-robe formant un cabinet dans l'épaisseur du mur, elle tira un rideau qui en couvrait l'entrée, et lui montra son malheureux époux Nicéphore Brienne, à demi vêtu et tenant en main un sabre nu. Le regardant comme un ennemi, tandis que sa conscience lui rappelait quelques projets qu'elle avait formés contre lui pendant le cours de ces troubles, la princesse poussa un faible cri en le voyant si près d'elle, une arme à la main.

— Soyez plus calme, dit l'impératrice, ou ce malheureux, s'il est découvert, sera victime de vos craintes frivoles aussi bien que de votre cruelle vengeance.

Ce discours parut avoir appris à Nicéphore ce qu'il avait à faire; car, baissant la pointe de son sabre, il se mit à genoux devant la princesse, et joignit les mains en implorant sa merci.

— Qu'as-tu à me demander? dit Anne, naturellement assurée, par l'humiliation de son époux, que la force était de son côté; qu'as-tu à me demander que la reconnaissance outragée, l'affection trahie, les vœux les plus solennels violés, et les plus tendres liens de la nature brisés comme la faible toile de l'araignée, puissent te permettre d'exprimer sans honte?

— Ne suppose point, Anne, répondit le césar suppliant, qu'en ce moment critique de ma vie je veuille jouer le rôle d'hypocrite pour sauver le misérable reste d'une existence déshonorée; mon seul désir est de me séparer de toi sans être l'objet de ta haine, de faire ma paix avec le ciel et de nourrir le dernier espoir de pouvoir me rendre, quoique chargé de bien des crimes, dans ces contrées qui sont les seules où je puisse trouver ta beauté et tes talens égalés du moins, sinon surpassés.

— Vous l'entendez, ma fille, dit Irène : votre situation se rapproche de celle de la Divinité, puisque vous pouvez ajouter la sûreté de sa vie au pardon de ses fautes.

— Vous vous trompez, ma mère; il ne m'appartient pas de lui pardonner son crime, encore moins de lui en remettre la peine. Vous m'avez appris à m'envisager comme les siècles futurs me connaîtront : que diront-ils de moi, quand je serai représentée comme une fille insensible, ayant pardonné à celui qui avait dessein d'être le meurtrier de son père, parce qu'elle voyait en lui un époux infidèle?

— Voyez! s'écria le césar, voyez, sérénissime impératrice! n'est-ce pas le comble du désespoir? N'ai-je pas inutilement offert tout mon sang pour effacer la tache du parricide et de l'ingratitude? Ne me suis-je pas justifié de la partie la plus impardonnable de l'accusation, celle qui m'imputait d'avoir conspiré contre les jours du divin empereur? N'ai-je pas fait serment, par tout ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme, que mon projet n'allait pas plus loin que de délivrer Alexis, pour quelque temps, des fatigues de l'empire, et de le placer dans un lieu où il pourrait se livrer au repos et à la tranquillité, tandis qu'il n'en continuerait pas moins à gouverner implicitement ses Etats, ses ordres sacrés étant transmis par moi, comme ils l'ont toujours été en tout temps et à tous égards?

— Homme insensé! dit la princesse, toi qui t'es approché de si près du pied du trône d'Alexis Comnène, as-tu osé concevoir de lui une assez fausse idée pour croire qu'il fût possible qu'il consentît à n'être qu'une marionnette, à l'aide de laquelle tu réduirais son empire à la soumission? Sache que le sang des Comnène n'est pas si vil : mon père aurait résisté à la trahison, les armes à la main, et ce n'eût été que par la mort de ton bienfaiteur que tu aurais pu satisfaire les désirs de ton ambition criminelle.

— A vous permis de le croire, répondit le césar; j'en ai dit assez pour une vie à laquelle je n'attache et ne dois attacher aucun prix. Appelez vos gardes, et ordonnez-leur d'ôter le jour à l'infortuné Brienne, puisqu'il est devenu odieux à Anne Comnène qu'il a tant chérie. Ne craignez pas que j'oppose une résistance qui rende douteuse ou fatale mon arrestation. Nicéphore Brienne n'est plus césar, et il dépose ainsi aux pieds de sa princesse, de son épouse, le seul et faible moyen qui lui reste pour résister à l'exécution de la juste sentence qu'elle voudra prononcer contre lui.

Il plaça son sabre aux pieds de la princesse, tandis qu'Irène s'écria en pleurant ou en feignant de pleurer amèrement : — J'ai lu de pareilles scènes, mais aurais-je pu jamais croire que ma propre fille aurait joué le principal rôle dans une tragédie semblable? Aurais-je pu jamais penser que son ame, que chacun admire comme un temple digne d'être habité par Apollon et les Muses, n'aurait pas offert une place pour y admettre les vertus plus humbles, mais plus aimables dans une femme, de la compassion et de la charité, vertus qui trouvent un asile dans le sein de la plus pauvre paysanne? Ta science, tes talens, tes connaissances, en polissant ton esprit, ont-elles donc endurci ton cœur? Si cela est, il vaudrait cent fois mieux renoncer à tous ces avantages, et conserver à la place ces vertus douces et domestiques qui sont les plus honorables pour le cœur d'une femme. La femme sans pitié est un monstre pire que celle à qui toute autre passion fait oublier son sexe.

— Que voulez-vous que je fasse? s'écria Anne. Vous devez savoir mieux que moi, ma mère, que la vie de mon père est à peine compatible avec l'existence de cet homme audacieux et cruel. Oh! je suis sûre qu'il médite encore son projet de conspiration! Celui qui a pu tromper une femme de la manière qu'il m'a trompée ne renoncera pas à un plan fondé sur la mort de son bienfaiteur.

— Vous êtes injuste envers moi, Anne, dit Brienne, se relevant brusquement, en lui imprimant un baiser sur les lèvres avant qu'elle eût le temps de s'apercevoir de son intention. Par ce baiser, le dernier peut-être que je vous aurai donné, je jure qu'à quelques folies que je puisse avoir cédé dans ma vie, je n'ai jamais été coupable de trahison de cœur envers une femme aussi su-

périeure à toutes les autres par ses connaissances et ses talens que par sa beauté.

— Ah! Nicéphore! répondit la princesse en secouant la tête, mais d'un ton fort adouci; telles étaient jadis vos paroles; telles étaient peut-être alors vos pensées; mais qui m'en garantira aujourd'hui la sincérité?

— Ces talens mêmes, cette beauté même, dit Nicéphore.

— Et, si ce n'est pas assez, ajouta Irène, votre mère lui servira de caution. Et ne croyez pas cette caution insuffisante dans cette affaire; je suis votre mère, je suis épouse d'Alexis Comnène, et j'ai plus d'intérêt que qui que ce soit à l'accroissement du pouvoir et de la dignité de mon époux et de ma fille; mais je vois ici l'occasion d'exercer un acte de générosité, de cicatriser toutes les blessures de la maison impériale, et de placer l'édifice du gouvernement sur une base désormais inébranlable, s'il existe dans l'homme de la bonne foi et de la reconnaissance.

— Il faut donc, dit la princesse, que nous accordions une confiance implicite à cette bonne foi et à cette reconnaissance, puisque telle est votre volonté, ma mère, quoique les connaissances que m'ont données, sur ce sujet, l'étude et l'expérience du monde m'aient portée à vous faire remarquer l'imprudence de cette conduite. Mais, quoique nous puissions pardonner à Nicéphore ses erreurs, ce n'est pourtant qu'à l'empereur qu'il appartient définitivement d'accorder pardon et grâce.

— Ne craignez rien d'Alexis, répliqua sa mère. Il parlera d'un ton ferme et décidé; mais, s'il n'agit pas à l'instant même où il prend sa résolution, on ne doit pas compter sur lui plus que sur un flocon de neige pendant le dégel. Apprenez-moi, si vous le pouvez, ce que fait en ce moment l'empereur, et je vous promets que je trouverai le moyen de le ramener à notre opinion.

— Dois-je donc trahir des secrets que mon père m'a confiés? demanda la princesse, et en présence de celui qui était naguère son ennemi déclaré?

— N'appelez pas cela trahison, dit Irène, puisqu'il est écrit, Tu ne trahiras personne, à plus forte raison, ton père et le père de tout l'empire. Cependant on trouve aussi écrit dans saint Luc que les hommes seront trahis par leurs pères et leurs frères, par leurs parens et leurs amis, et, par conséquent, sans doute aussi par leurs filles. Mais je veux seulement dire par là que vous ne

découvrirez des secrets de votre père que ce qu'il faut que nous en connaissions pour pouvoir sauver la vie de votre mari. La nécessité excuse ici ce qui, dans d'autres circonstances, pourrait être regardé comme irrégulier.

— Soit, ma mère. Ayant consenti, peut-être trop aisément, à dérober un malfaiteur à la justice de mon père, je sens que je dois pourvoir à sa sûreté par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. — J'ai laissé mon père au bas de l'escalier qu'on nomme le puits de l'Achéron, dans le cachot d'un aveugle qu'il a nommé Ursel.

— Sainte Marie ! s'écria l'impératrice, vous avez nommé un homme dont le nom n'a pas été prononcé en public depuis bien long-temps.

— La crainte des dangers qu'il court de la part des vivans, dit le césar, a-t-elle porté l'empereur à évoquer les morts? — Il y a trois ans qu'Ursel a cessé d'exister.

—N'importe, reprit Anne Comnène, je vous dis la vérité. Mon père, il n'y a qu'un instant, était en conférence avec un misérable prisonnier qu'il nommait ainsi.

— C'est un danger de plus, dit Nicéphore. Ursel ne peut avoir oublié le zèle avec lequel j'ai embrassé la cause de l'empereur actuel contre la sienne; et, dès qu'il sera en liberté, son premier soin sera de s'en venger. Il faut tâcher de prendre des précautions à cet égard, quoique cette circonstance ajoute à nos difficultés. — Asseyez-vous donc, ma bonne et bienfaisante mère; et toi, ma chère Anne, qui as écouté ton amour pour un indigné mari, de préférence aux conseils de la jalousie et de la vengeance, assieds-toi, et voyons de quelle manière il peut être en notre pouvoir, sans manquer à ce que vous devez à l'empereur, de faire entrer en sûreté dans le port notre navire avarié.

Ce fut avec toute la grâce qui lui était naturelle qu'il conduisit la mère et la fille à leurs siéges, et, se plaçant entre elles avec un air de confiance, ils furent bientôt occupés tous trois à concerter les mesures qu'il faudrait prendre pour le lendemain, n'oubliant pas celles qui auraient en même temps pour but de sauver la vie du césar, et de mettre l'empire grec à l'abri de la conspiration dont il avait été le principal instigateur. Brienne se hasarda à donner à entendre que le mieux serait peut-être de laisser marcher la conspiration suivant le premier projet qui en avait été formé, s'obligeant sur son honneur à regarder les droits d'Alexis comme sacrés

pendant cette lutte ; mais son influence sur l'impératrice et sur sa fille n'alla pas jusqu'à en obtenir une confiance si étendue. Elles lui refusèrent positivement la permission de quitter le palais, et de prendre la moindre part aux scènes de confusion dont le jour suivant devait certainement être témoin.

— Vous oubliez, nobles dames, dit le césar, que mon honneur exige que je me trouve face à face avec le comte de Paris.

— Ne me parlez pas de votre honneur, Brienne, dit Anne Comnène. Ne sais-je pas que, si l'honneur de ces chevaliers de l'Occident est une espèce de Moloch, un démon qui se repaît de chair humaine et qui s'abreuve de sang, celui dont les guerriers de l'Orient sont esclaves, quoique aussi bruyant dans un salon, est beaucoup moins implacable sur le champ de bataille ! Ne vous imaginez pas qu'après avoir pardonné tant d'injures et d'insultes, je consente à prendre en paiement une fausse monnaie comme *l'honneur*. Votre esprit est bien pauvre si vous ne pouvez trouver quelque excuse qui puisse satisfaire les Grecs. De bonne foi, Brienne, que ce soit pour votre bien ou pour votre mal, vous n'irez pas à ce combat. Ne croyez pas que je consente à ce que vous ayez une rencontre avec comte ou comtesse, soit par un combat, soit par une entrevue amoureuse. Ainsi, et en un mot, vous pouvez vous regarder comme prisonnier ici jusqu'à ce que l'heure fixée pour une telle folie soit passée.

Le césar, au fond du cœur, n'était peut-être pas fâché que sa femme exprimât son bon plaisir d'une manière si ferme, et se prononçât si positivement contre le combat projeté. — Si vous avez résolu, lui dit-il, de vous charger du soin de mon honneur, je suis ici en ce moment votre prisonnier, et je n'ai pas le moyen de contrevenir à votre volonté. Quand je serai une fois en liberté, je ferai de ma lance et de ma valeur l'usage que je croirai convenable.

— Soit, sire paladin, répondit la princesse d'un ton fort calme ; j'ai grande espérance que ni l'une ni l'autre ne vous entraîneront dans une querelle avec ces *fiers-à-bras* de Paris, soit mâle soit femelle, et que nous apprécierons le degré de votre courage d'après les principes de la philosophie grecque et le jugement de Notre-Dame de merci, et non des Lances-Rompues.

Un coup, frappé à la porte en ce moment avec autorité, alarma le césar et les deux dames au milieu de leur consultation.

CHAPITRE XXVII.

> Rassurez-vous, Madame,
> Le feu qui l'enflammait déjà s'est amorti.
> Mais il n'est pas encor de tout danger sorti;
> Priez-le de rentrer; et que rien ne l'agite
> Jusqu'à ce que l'on voie au transport qui l'irrite
> Le calme succéder.
>
> SHAKSPEARE.

Nous avons laissé l'empereur Alexis Comnène au fond d'un cachot souterrain, avec une lampe sur le point d'expirer, et à côté d'un prisonnier qui semblait lui-même arrivé au terme de son existence. — Pendant les deux ou trois premiers momens, Alexis écouta le bruit des pas de sa fille qui s'éloignait. Il devint impatient, et il commença à désirer son retour avant qu'il fût possible qu'elle eût traversé l'espace qui se trouvait entre lui et le haut de l'escalier ténébreux. Pendant une couple de minutes il endura avec patience l'absence des secours qu'il l'avait envoyée chercher. D'étranges soupçons commencèrent alors à se présenter à son imagination. Avait-elle changé de dessein à cause de la dureté avec laquelle il lui avait parlé? Avait-elle résolu d'abandonner son père à son destin, au moment de la plus grande détresse? Ne devait-il plus compter sur les secours qu'il l'avait chargée de lui procurer?

Les instans que la princesse perdit en se livrant à une sorte de coquetterie avec le Varangien Hereward parurent à l'impatience de l'empereur dix fois plus longs qu'ils ne l'étaient, et il commença à penser qu'elle était allée chercher les complices du césar pour attaquer leur souverain tandis qu'il se trouvait sans défense, et faire réussir ainsi leur conspiration.

Après un temps assez considérable, qui fut rempli par ce sentiment d'incertitude désespérante, il commença enfin à reprendre quelque calme, et à songer combien il était peu probable que la princesse, même par égard pour elle, tout entière au ressentiment que lui inspirait la mauvaise conduite de son mari, voulût unir ses

efforts à ceux du césar pour assurer la perte d'un prince qui avait toujours été pour elle un père affectueux et indulgent. Quant il eut adopté cette façon de penser plus raisonnable, des pas se firent entendre sur l'escalier, et après en avoir descendu les marches nombreuses, Hereward, avec sa lourde armure, arriva enfin au bas des degrés. Derrière lui marchait Douban, l'esclave savant en médecine, haletant, et tremblant de froid aussi bien que de terreur.

— Tu es le bienvenu, brave Edouard, dit Alexis; et toi aussi, Douban, dont la science en médecine est en état de contre-balancer le fardeau des années qui pèsent sur toi.

— Votre Altesse a beaucoup de bonté, dit Douban, — mais ce qu'il voulait ajouter fut interrompu par un violent accès de toux, suite de son âge, d'une constitution faible, de l'humidité du cachot, et de la fatigue qu'il avait eue à descendre un long escalier escarpé.

— Tu n'es pas accoutumé à visiter des malades dans un pareil séjour, dit Alexis, et pourtant des raisons d'Etat nous obligent à renfermer dans ces sombres cachots des gens qui ne sont pas moins en réalité que de nom nos sujets chéris.

Le médecin continua à tousser, et peut-être était-ce pour se dispenser de donner un assentiment que sa conscience ne lui permettait pas aisément d'accorder à une observation qui, quoique partant d'un homme qui devait parler avec connaissance de cause, ne paraissait pas en elle-même tout-à-fait vraisemblable.

— Oui, Douban, reprit l'empereur, c'est dans ces murs solides de marbre et de fer que nous avons trouvé nécessaire d'enfermer le redoutable Ursel, dont la renommée a fait connaître au monde entier la science militaire, la sagesse politique, la bravoure personnelle, et d'autres nobles qualités que nous avons été obligé d'ensevelir quelque temps dans les ténèbres, afin de les remontrer au grand jour dans tout leur lustre en temps convenable; et le moment en est arrivé. — Tâte-lui donc le pouls, Douban, et traite-le comme un homme qui a subi une détention rigoureuse avec toutes les privations qui en sont la suite, et qui est sur le point d'être rendu tout à coup à la pleine jouissance de la vie et de tout ce qui peut la rendre précieuse.

— Je ferai de mon mieux, répondit Douban; mais Votre Majesté doit faire attention que nous avons à travailler sur un sujet

faible et épuisé, dont la santé paraît presque absolument délabrée, et qui par conséquent peut s'éteindre en un moment, comme cette lumière pâle et tremblante, dont la clarté précaire ressemble beaucoup au souffle de vie qui reste à ce malheureux.

— Fais donc venir, Douban, quelques-uns des muets qui servent dans l'intérieur du palais, et qui t'ont plusieurs fois aidé dans des circonstances semblables. — Attends! — Edouard, tu auras les mouvemens plus prompts; va chercher les muets. Dis-leur d'apporter une litière pour transporter le malade. — Douban, tu veilleras sur lui. — Fais-le placer sur-le-champ dans un appartement convenable, mais en secret. Fais-le mettre au bain; donne-lui tous les secours qui peuvent ranimer ses forces, n'oubliant pas qu'il faut, s'il est possible, qu'il paraisse demain en public.

— Cela sera difficile, Sire, après le régime et le traitement qu'il a subis, et que la faiblesse de son pouls n'indique que trop clairement.

— C'est une méprise du gardien de la prison, un monstre d'inhumanité qui en aurait reçu le châtiment, si le ciel même n'y eût déjà pourvu par l'entremise étrange d'un homme des bois, Sylvain, qui a mis à mort hier ce geôlier à l'instant où il voulait massacrer son prisonnier. — Oui, mon cher Douban, une sentinelle de nos gardes a failli renverser hier cette tige précieuse, que nous étions forcé de garder dans un lieu secret pendant un certain temps. C'eût été un marteau grossier qui eût mis en poudre un brillant sans égal; mais le destin a prévenu un tel malheur.

Les muets étant arrivés, le médecin, qui semblait plus habitué à agir qu'à parler, fit préparer un bain avec des herbes médicinales, et prononça que le malade ne devait pas être troublé jusqu'à ce que le soleil se montrât sur l'horizon. Ursel fut mis dans le bain préparé suivant les ordres du médecin, mais sans paraître s'en trouver beaucoup mieux. De là on le porta dans une belle chambre à coucher, ayant une grande porte vitrée s'ouvrant sur une des terrasses du palais, d'où l'on avait une vue fort étendue. Tous ces soins étaient donnés à un corps tellement anéanti par les souffrances, tellement mort aux sensations ordinaires de l'existence, que ce ne fut que lorsqu'une sorte de sensibilité physique se fut rétablie peu à peu à l'aide de frictions sur ses membres engourdis, et d'autres moyens, que le médecin commença à espérer que l'intelligence pourrait aussi reprendre son pouvoir.

Douban se chargea volontiers d'exécuter les ordres de l'empereur, et de rester près du lit du malade jusqu'au lever du soleil, prêt à soutenir la nature défaillante, autant que le pouvait l'art qu'il professait.

Parmi les muets, beaucoup plus accoutumés à exécuter les ordres donnés par le ressentiment de l'empereur que ceux dictés par son humanité, Douban en choisit un d'un caractère plus doux, et lui fit comprendre qu'un secret profond devait être gardé sur la tâche dont il allait être chargé; et ce ne fut pas sans surprise que l'esclave endurci apprit qu'il devait observer un plus grand mystère sur les soins qu'il rendait à un malade, que sur les tortures et la mort qu'il était quelquefois chargé d'infliger.

Ursel reçut passivement et en silence les soins qu'on lui prodiguait, et quoique ses sens lui en donnassent quelque connaissance, du moins il ne comprenait pas distinctement qu'il en était l'objet. Après lui avoir fait prendre un bain émollient et l'avoir placé sur une couche du duvet le plus doux, au lieu de la paille dure et humide sur laquelle il avait couché pendant trois ans, on lui fit prendre une potion calmante dans laquelle il entrait quelques gouttes d'opium. Ainsi évoqué, le sommeil, baume pour la nature épuisée, ne tarda pas à arriver, et le prisonnier goûta un repos délicieux qui lui avait été long-temps étranger, et qui parut s'emparer de ses facultés mentales aussi bien que de son corps. Ses traits perdirent leur raideur; ses membres, étendus avec aisance, ne furent plus tourmentés par des accès douloureux de crampe, et un état de tranquillité paisible sembla succéder à ses souffrances aiguës.

L'aurore colorait déjà l'horizon, et la fraîcheur de la brise du matin s'insinuait dans les salles élevées du palais de Blaquernal, quand un coup frappé doucement à la porte de la chambre éveilla Douban, qui, voyant le calme dont jouissait son malade, s'était permis quelques courts instans de repos. La porte s'ouvrit, et il vit paraître un homme portant le costume d'un officier du palais, et cachant sous une longue barbe blanche postiche les traits de l'empereur lui-même.

— Douban, demanda Alexis, comment va ton malade, dont la santé est aujourd'hui si importante à l'empire grec?

— Bien, Sire, répondit le médecin, parfaitement bien; et si on ne le trouble pas en ce moment, je réponds sur le peu de science

que je puis posséder, que la nature, aidée par la médecine, triomphera de l'humidité et de l'air impur d'un cachot malsain. Mais soyez prudent, Sire, et qu'une hâte précipitée ne mette pas cet Ursel en contact avec le monde avant qu'il ait pu rétablir de l'ordre dans ses idées dérangées, et qu'il ait recouvré, jusqu'à un certain point, l'élasticité de son esprit et les forces de son corps.

— Je réprimerai mon impatience, Douban; ou plutôt je me laisserai gouverner par toi. Crois-tu qu'il soit éveillé?

— Je suis porté à le croire; mais il n'ouvre pas les yeux, et il semble vouloir absolument résister au mouvement naturel qui devrait le porter à faire un effort sur lui-même et à regarder autour de lui.

— Parle-lui, et sachons ce qui se passe dans son esprit.

— Ce ne sera pas sans quelque risque, répondit le médecin; mais vous serez obéi. — Ursel! dit-il en s'approchant du lit de son malade; et il répéta d'un ton plus haut: Ursel! Ursel!

— Paix! silence! murmura le malade; ne troublez pas les bienheureux dans leur extase. — Ne venez pas forcer le plus misérable des mortels à achever de vider la coupe pleine d'amertume à laquelle le destin l'a condamné.

— Encore! encore! dit l'empereur à part à Douban; encore une épreuve! Il m'est important de savoir jusqu'à quel degré il possède ses sens, ou jusqu'à quel point ils l'ont abandonné.

— Je ne voudrais pourtant pas, répondit le médecin, être assez imprudent, assez criminel, pour produire en lui, en insistant mal à propos, une aliénation totale d'esprit, qui le ferait tomber dans une démence absolue ou dans un état de stupeur où il pourrait rester long-temps.

— Certainement non, dit Alexis. Mes ordres sont ceux d'un chrétien à un autre, et je n'exige pas que vous portiez l'obéissance au-delà de ce que permettent les lois divines et humaines.

Il se tut quelques instans après avoir fait cette déclaration, mais bien peu de minutes s'écoulèrent avant qu'il pressât de nouveau le médecin de continuer à interroger l'objet de ses soins.

— Si vous croyez, dit Douban, un peu fier de la confiance que la nécessité forçait l'empereur à lui accorder, que je ne sois pas en état de juger du traitement qui convient à mon malade, il faut

que Votre Majesté Impériale prenne la peine de le questionner elle-même, et se charge de tous les risques.

— Sur ma foi, c'est ce que je ferai, répliqua l'empereur; il ne faut pas écouter les scrupules des médecins, quand le destin des empires et la vie des monarques sont dans la balance. — Lève-toi, noble Ursel; entends une voix que tes oreilles ont bien connue autrefois, et qui t'annonce que tu vas retrouver la gloire et la puissance. Regarde autour de toi, et vois comme le monde te sourit quand tu sors de l'emprisonnement pour faire un pas vers l'empire.

— Astucieux démon, répondit Ursel, ta ruse emploie un appât trompeur pour ajouter à la misère d'un infortuné. Apprends, tentateur, que je connais le vide des images séductrices que tu m'as offertes la nuit dernière : — ton bain, ton lit de duvet, un séjour de bonheur. — Mais tu feras naître un sourire sur les joues de saint Antoine l'ermite, plus aisément que tu ne forcerais mes lèvres à en laisser échapper un, à la manière des voluptueux de ce monde.

—Essaie, insensé, reprit l'empereur, et crois au témoignage de tes sens, qui t'assureront de la réalité du bonheur qui t'environne à présent. Ou, si tu persistes dans ton obstination, reste un moment comme tu es, et je t'amènerai une créature dont l'amabilité sans égale vaudrait que tu recouvrasses la vue, ne fût-ce que pour la regarder un instant. A ces mots, il sortit de l'appartement.

— Traître vieilli dans le mensonge, dit Ursel, n'amène ici personne. Ne cherche point, à l'aide d'une ombre et de formes idéales de beauté, à augmenter l'illusion qui dore un instant ma prison, afin, sans doute, d'éteindre l'étincelle de raison qui me reste, et de me faire passer ensuite de ce cachot terrestre dans un donjon des régions infernales.

— Son esprit est un peu égaré, se dit le médecin à lui-même, et c'est souvent la suite d'un long emprisonnement solitaire. Je serais fort surpris, pensa-t-il ensuite, que l'empereur pût tirer quelque chose de raisonnable de cet homme après une si longue détention dans un si horrible cachot. — Tu crois donc, continua-t-il en s'adressant à Ursel, que ta sortie apparente de la prison, la nuit dernière, ce bain, ces rafraîchissemens, tout cela n'est qu'un songe trompeur sans aucune réalité ?

— Sans contredit. Ce ne peut être autre chose.

— Et qu'en ouvrant tes paupières, comme nous t'y engageons, tu ne ferais que céder à une vaine tentation, pour te retrouver plus malheureux qu'auparavant?

— Précisément.

— Que penses-tu donc de l'empereur, par l'ordre de qui tu éprouves un traitement si sévère?

Douban regretta peut-être d'avoir fait cette question, car pendant qu'il parlait, la porte de la chambre s'ouvrit, et l'empereur y entra, donnant le bras à sa fille, qui était vêtue avec simplicité, quoique avec la splendeur convenable. Il paraît qu'elle avait trouvé le temps de changer de costume pour prendre une robe blanche, pâle emblème de deuil, et dont le principal ornement était une guirlande de diamans, d'un prix inestimable, qui entourait et serrait ses chéveux noirs qui tombaient en longues tresses sur sa ceinture. Saisie d'une frayeur presque mortelle, elle avait été trouvée par Alexis avec sa mère et le césar; et l'empereur, d'un ton foudroyant, avait placé Brienne, comme étant plus que suspect de trahison, sous la garde d'un fort détachement de Varangiens, et lui avait ordonné à elle-même de le suivre dans la chambre où était Ursel. Elle lui avait obéi, mais bien déterminée à rester attachée à la fortune chancelante de son époux, même jusqu'à la dernière extrémité, quoique aussi résolue à ne pas recourir aux prières et aux remontrances, jusqu'à ce qu'elle vît si les ordres de son père seraient encore aussi positifs. Quoique les plans d'Alexis eussent été formés à la hâte, et que le hasard les eût déconcertés aussi promptement, il n'était guère probable qu'il pût être ramené à ce que sa femme et sa fille avaient à cœur, c'est-à-dire à pardonner au coupable Nicéphore Brienne. Il fut fort surpris, et peut-être peu satisfait d'entendre le malade et le médecin occupés d'une conversation dont il était l'objet.

— Ne croyez pas, répondit Ursel à Douban, quoique je sois enfermé dans ce cachot, et traité avec plus de barbarie que ne le serait le dernier des proscrits, quoiqu'on m'ait privé de la vue, le don le plus précieux du ciel, et que je souffre tous ces maux par la volonté cruelle d'Alexis Comnène; ne croyez pas, dis-je, que je le regarde pour cela comme mon ennemi. Au contraire, c'est grâce à lui que le misérable prisonnier aveugle a appris à chercher une liberté bien plus entière que celle dont on peut jouir sur

cette malheureuse terre, et à embrasser une vue bien plus étendue que celle que peut offrir aucun mont Pisgah sur ce bord misérable du tombeau. Pourquoi donc compterais-je l'empereur parmi mes ennemis, lui qui m'a appris la vanité des choses terrestres, le néant des jouissances sur la terre, la pure espérance d'un meilleur monde, échange certain de toutes les misères de celui où nous vivons? — Non!

Le commencement de ce discours avait un peu déconcerté l'empereur; mais quand il l'entendit se terminer d'une manière si inattendue, et, comme il fut disposé à le supposer, si favorable pour lui, il prit l'attitude d'un homme modeste qui entend faire son propre éloge, et qui en même temps est vivement frappé des louanges que lui donne un généreux adversaire.

— Mon noble ami, lui dit-il, comme vous avez bien pénétré mes desseins, en supposant que le bien que des hommes de votre caractère peuvent extraire du mal était tout l'avantage que je désirais vous faire puiser dans une captivité que des circonstances fâcheuses ont prolongée bien plus long-temps que je ne le voulais! Laissez-moi embrasser l'homme généreux qui sait si bien interpréter les vues d'un ami inquiet, mais fidèle.

Le prisonnier se mit sur son séant.

— Un instant! dit-il; il me semble que mes idées commencent à se classer. — Oui, c'est la voix traîtresse qui m'a d'abord accueilli comme un ami, et qui a ensuite cruellement ordonné qu'on me privât de la lumière des cieux. — Redouble de rigueur, si tu veux, Comnène; — ajoute, si tu le peux, aux tourmens de ma détention; mais puisque je ne puis voir tes traits barbares et hypocrites, épargne-moi, par pitié, le son d'une voix plus odieuse à mon oreille que les serpens, les crapauds, et tout ce que la nature a de plus révoltant.

Ce discours fut prononcé avec tant d'énergie que ce fut en vain qu'Alexis chercha à l'interrompre, quoique le langage naïf d'un ressentiment naturel retentît à ses oreilles et à celles de Douban et de sa fille beaucoup plus clairement qu'il n'y avait compté.

— Lève la tête, imprudent, lui dit-il, et enchaîne ta langue avant qu'elle continue à prononcer des paroles qui pourraient te coûter cher. Regarde-moi, et vois si je ne t'ai pas réservé une récompense capable de réparer tous les maux dont ta folie peut m'accuser.

Jusqu'alors le prisonnier était obstinément resté les paupières fermées, regardant le souvenir confus des choses qu'il avait vues imparfaitement la nuit précédente, comme une illusion de son imagination, sinon comme un tableau qui y avait été présenté par quelque esprit séducteur. Mais en ce moment, quand ses yeux rencontrèrent la taille majestueuse de l'empereur et les traits pleins de grâce de son aimable fille, éclairés par les premiers rayons de l'aurore, il s'écria d'une voix faible : — Je vois ! — je vois ! Et, à ces mots, il retomba sur son oreiller sans connaissance ; ce qui donna au médecin une nouvelle occupation pour le rappeler à la vie.

— C'est une cure miraculeuse ! dit Douban, et le comble de mes désirs serait de posséder ce secret merveilleux.

— Fou ! dit l'empereur, ne peux-tu concevoir que ce qu'on n'a jamais ôté peut se rendre sans difficulté ? — Et baissant la voix, il ajouta : — On lui a fait subir une opération douloureuse qui lui a fait croire que les organes de la vue étaient détruits en lui ; et comme la lumière n'entrait pas dans son cachot ou n'y pénétrait qu'imperceptiblement, les ténèbres physiques et mentales qui l'environnaient l'ont empêché de s'apercevoir de l'existence de cette faculté précieuse, dont il s'imaginait être privé. — Tu me demanderas peut-être quelle a été ma raison pour le tromper d'une manière si étrange ? C'était simplement pour que, étant par ce moyen jugé incapable de régner, son souvenir s'effaçât de l'esprit du peuple, tandis qu'en même temps je lui conservais la vue afin que, si quelque circonstance l'exigeait, je pusse le tirer de son cachot, et employer son courage et ses talens, comme je me propose de le faire en ce moment, au service de l'empire pour l'opposer aux desseins d'autres conspirateurs.

— Et Votre Majesté croit-elle avoir acquis l'affection et la fidélité de cet homme par la conduite qu'elle a suivie à son égard ?

— Je ne saurais le dire. Il en sera ce que l'avenir déterminera. Tout ce que je sais, c'est que ce ne sera pas ma faute si Ursel ne préfère pas la liberté, de longs jours de gloire et de puissance, assurés peut-être par une alliance avec notre propre sang, et la conservation de la jouissance des organes précieux de la vue, dont un prince moins scrupuleux l'aurait privé, à une existence traînée dans les ténèbres d'un cachot.

— Puisque tel est l'avis et la détermination de Votre Altesse,

mon devoir est de vous aider, et non de contredire. Permettez-moi donc de vous prier de vous retirer, ainsi que la princesse, afin que je puisse employer les moyens nécessaires pour rétablir les forces d'un esprit qui a été si violemment ébranlé, et pour lui rendre complétement l'usage des yeux, dont il a été si long-temps privé.

— J'y consens, Douban; mais fais attention qu'Ursel ne sera complétement en liberté que lorsqu'il aura exprimé la résolution de s'attacher véritablement à moi. Il peut être à propos qu'il sache, ainsi que toi, que, quoique je n'aie pas dessein de le renvoyer dans les cachots du palais de Blaquernal, cependant, si lui ou quelqu'un en son nom voulait se mettre à la tête d'un parti dans ce moment dangereux — sur l'honneur d'un gentilhomme! — pour employer un serment des Francs, — il s'apercevra qu'il n'est pas hors de la portée des haches de mes Varangiens. Je m'en rapporte à toi pour lui faire part de ce fait, qui le concerne ainsi que tous ceux qui prennent intérêt à lui. — Venez, ma fille, nous nous retirerons, et nous laisserons le médecin avec son malade. — Fais attention, Douban, de ne pas oublier de m'avertir dès qu'Ursel sera en état d'entrer en conversation raisonnable avec moi.

A ces mots, Alexis et sa docte fille sortirent de l'appartement.

CHAPITRE XXVIII.

L'adversité, semblable au crapaud venimeux,
Qui porte dans sa tête un joyau précieux [1],
Peut à l'homme souvent rendre de grands services.

SHAKSPEARE.

Du haut d'une terrasse du palais de Blaquernal, sur laquelle on entrait par une porte vitrée qui donnait dans la chambre où se trouvait Ursel, on avait une des vues les plus belles et les plus imposantes qu'offrissent les environs pittoresques de Constantinople.

Après lui avoir laissé le temps nécessaire pour se reposer et

1. Un ancien préjugé supposait qu'il existait dans la tête du crapaud une pierre à laquelle on attribuait des vertus merveilleuses.

pour calmer son esprit agité, ce fut là que le médecin conduisit l'objet de ses soins; car, dès qu'il s'était trouvé un peu plus tranquille, Ursel avait demandé de lui-même à pouvoir s'assurer qu'il avait réellement recouvré la vue, en considérant encore une fois la face majestueuse de la nature.

D'un côté, la scène qu'il voyait était un chef-d'œuvre de l'art des hommes. La ville orgueilleuse, décorée des superbes édifices qui convenaient à la capitale du monde, offrait une suite de clochers brillans et d'ordres d'architecture, les uns purs et simples, comme ceux dont les chapiteaux étaient formés sur le modèle de paniers pleins d'acanthe, les autres empruntant le flûté de leurs colonnes à des appuis qui avaient dans l'origine soutenu les lances des premiers Grecs; formes simples, mais ayant plus de grâce dans leur simplicité que toutes celles que l'esprit humain a été capable d'inventer depuis ce temps. A ces brillans échantillons que pouvait offrir l'art des anciens, à ces modèles strictement classiques, se joignaient ceux d'un siècle moins reculé, où un goût plus moderne, cherchant le perfectionnement, avait mêlé les différens ordres, et produit celui qu'on appela composite, et d'autres qui ne suivaient aucune règle. Cependant la grandeur des bâtimens où ils étaient employés leur assurait le respect, et le meilleur juge en architecture ne pouvait s'empêcher d'être frappé de leur vaste étendue et de l'effet qu'ils produisaient, quoiqu'il fût blessé du goût peu correct dans lequel ils avaient été construits. Des arcs-de-triomphe, des tours, des obélisques, des flèches de clochers, le tout destiné à divers usages, s'élevaient dans les airs avec confusion, mais avec magnificence. Plus bas, on apercevait les rues de la ville, et les demeures des habitans, formant de longues allées étroites, de chaque côté desquelles les maisons s'élevaient à des hauteurs inégales; mais comme elles se terminaient en général par une terrasse couverte de plantes, de fleurs et de fontaines, elles offraient, vues d'une éminence, un aspect plus noble et plus intéressant que celui que peuvent présenter les toits inclinés et uniformes des rues des capitales du nord de l'Europe.

Il nous a fallu quelque temps pour décrire par des paroles l'idée qu'un seul coup d'œil fit naître dans l'esprit d'Ursel, et ce spectacle d'abord lui fut pénible. Ses yeux depuis long-temps avaient perdu l'habitude de cet exercice journalier qui nous accoutume à subordonner les scènes qui se présentent à notre vue, aux connaissances

dont nous sommes redevables à nos autres sens. Ses idées de la distance étaient devenues si confuses, qu'il lui semblait que les clochers, les tours et les minarets qu'il voyait étaient rassemblés près de lui, et le touchaient presque. Poussant un cri d'horreur, Ursel se tourna d'un autre côté, et fixa ses yeux sur une scène différente. Il y aperçut aussi des tours, des flèches de clochers et des tourelles; mais c'étaient celles des églises et des édifices publics qui étaient sous ses pieds, et que réfléchissait la belle étendue d'eau qui formait le port de Constantinople, et qu'on avait nommée avec raison la Corne-d'Or, à cause des immenses richesses qu'elle faisait entrer dans la ville. D'un côté, ce superbe bassin était bordé de quais où de grands navires déchargeaient leurs cargaisons précieuses, tandis que, sur les bords du havre, des galères, des felouques et d'autres petits bâtimens, déployaient les toiles blanches comme la neige, et de forme singulière, qui leur servaient de voiles. En d'autres endroits, la Corne d'Or était ombragée par un manteau vert formé par des arbres; et les jardins des hommes riches et des personnages distingués, ainsi que les lieux de divertissement public, s'avançaient jusqu'à l'eau, qui leur servait de limites.

Sur le Bosphore, qu'on pouvait voir dans le lointain, la petite flotte de Tancrède était à l'ancre dans le même endroit où elle était arrivée pendant la nuit, et qui commandait le lieu de débarquement. Tancrède avait préféré y rester, plutôt que d'aborder pendant la nuit à Constantinople, ne sachant pas si, à son arrivée, il serait reçu en ami ou en ennemi. Cependant ce délai avait donné aux Grecs l'occasion d'y faire venir, soit par les ordres d'Alexis, soit par ceux non moins puissans de quelques-uns des conspirateurs, six bâtimens de guerre, montés par des hommes armés, et bien pourvus des armes offensives maritimes particulières aux Grecs à cette époque; et ces bâtimens s'étaient placés de manière à couvrir l'endroit où les troupes de Tancrède devaient nécessairement débarquer.

Ces préparatifs causèrent quelque surprise à Tancrède, qui ne savait pas que ces vaisseaux étaient arrivés de Lemnos dans le port la nuit précédente. Cependant le courage indomptable de ce prince n'en fut nullement ébranlé, quel que fût le degré du danger inattendu qui paraissait alors devoir accompagner son expédition.

Cette vue splendide, dont la description nous a entraînés dans

une courte digression, était contemplée par le médecin et par Ursel du haut d'une terrasse, presque la plus élevée du palais de Blaquernal. Du côté de la ville, cette terrasse était bornée par un mur d'une hauteur considérable, servant d'appui au toit d'un bâtiment plus bas, dont la pente, se dirigeant en dehors, laissait voir la vaste élévation du mur, sans que rien en obstruât la vue qu'une grande balustrade massive en bronze, qui, se prolongeant du côté du port, dominait sur un profond précipice.

A peine Ursel eut-il tourné les yeux de ce côté, que, quoiqu'il fût loin du bord de la terrasse, il s'écria en frémissant : — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! si vous n'êtes pas l'exécuteur des volontés de l'empereur.

— C'est véritablement ce que je suis, répondit Douban ; mais les ordres que j'ai reçus de lui sont d'achever votre guérison, et non pas de vous nuire, ou de souffrir que d'autres vous nuisent.

— Gardez-moi donc contre moi-même, reprit Ursel, et sauvez-moi du désir frénétique et insensé que j'éprouve de me précipiter dans l'abîme sur le bord duquel vous m'avez conduit.

— Cette tentation dangereuse, répondit le médecin, est commune à tous ceux qui ont été long-temps sans fixer leurs yeux du haut d'une éminence sur le fond d'un précipice, et qui se trouvent tout à coup dans cette situation. La nature, toute bienfaisante qu'elle est, n'a pas pourvu à ce que nous puissions retrouver sur-le-champ, dans toute leur perfection, les facultés dont l'usage a été interrompu pendant des années. Un intervalle, plus ou moins long, doit intervenir. Ne pouvez-vous vous croire en sûreté sur cette terrasse, quand vous êtes entre moi et ce fidèle esclave ?

— Pardonnez-moi, dit Ursel ; mais permettez-moi de détourner le visage vers ce mur de pierre, car je ne puis supporter la vue de cet ouvrage fragile en fil de laiton, seule barrière qui se trouve entre moi et ce précipice. — Il parlait ainsi de la balustrade en bronze, ayant six pieds de hauteur, et massive à proportion. En prononçant ces mots, et tenant fortement le bras de Douban, quoiqu'il fût plus jeune et plus fort que le médecin, Ursel tremblait, et avançait lentement ses pieds comme s'ils eussent été de plomb. Enfin il arriva à la porte vitrée, près de laquelle était une espèce de banc sur lequel il s'assit. — Je resterai ici, dit-il.

— Et c'est ici, dit Douban, que je vous dirai, de la part de l'empereur, des choses sur lesquelles il est à propos que vous soyez

prêt à lui répondre. Vous remarquerez qu'il vous laisse le choix entre la liberté et la captivité; mais il met pour condition à la première, que vous renonciez à ce plaisir doux, mais criminel, qu'on appelle vengeance, plaisir, je ne dois pas vous le cacher, que la fortune semble disposée à vous procurer. Vous savez que l'empereur vous a regardé d'un œil jaloux; vous savez quels sont les maux que vous avez soufferts par son ordre; pouvez-vous pardonner tout ce qui s'est passé ?

— Permettez que je m'enveloppe la tête de mon manteau, répondit Ursel, pour dissiper le vertige qui agite encore mon pauvre cerveau; et aussitôt que j'aurai recouvré le pouvoir du souvenir, je vous ferai connaître mes sentimens.

Il se pencha sur son siége, la tête enveloppée comme il venait de le dire; et, après quelques minutes de réflexion, avec un tremblement qui prouvait que ses nerfs étaient encore agités d'horreur et d'épouvante, il adressa la parole à Douban ainsi qu'il suit :

— L'effet de l'injustice et de la cruauté, dans le premier moment qu'on les éprouve, est nécessairement d'inspirer le plus vif ressentiment à celui qui en est victime, et il n'y a peut-être pas de passion qui vive plus long-temps dans son cœur que le désir naturel de la vengeance. Si donc, pendant le premier mois que j'ai passé sur mon lit de privations et de misère, on m'eût offert une occasion de me venger de mon cruel oppresseur, j'aurais sacrifié bien volontiers le reste de ma misérable vie pour l'acheter. Mais l'effet produit par les souffrances de quelques semaines, ou même de quelques mois, ne peut se comparer à celui qui résulte de maux qui ont duré des années. Pendant les premiers temps de souffrances, le corps et l'ame conservent cette vigueur qui attache encore le prisonnier à la vie, et qui lui apprend à frémir en songeant à la chaîne, depuis long-temps oubliée, d'espérances, de désirs, de désappointemens et de mortifications, qui ont marqué sa première existence. Mais les blessures se cicatrisent avec le temps, et des sentimens bien différens et plus louables prennent la place des premiers, qui finissent par s'éteindre dans l'oubli. Les jouissances et les amusemens du monde n'occupent aucune partie du temps de celui sur qui les portes du désespoir ont été fermées. Je vous dirai, mon bon médecin, que pendant un certain temps, par une tentative insensée pour me remettre en liberté, j'ai percé une portion considérable de ce roc vif. Mais le ciel m'a guéri d'une idée si folle; et, si je n'en

suis pas venu au point d'aimer Alexis Comnène, ce qui n'était pas possible en conservant l'usage de ma raison, cependant, plus je reconnus mes propres erreurs, mes fautes, mes folies, plus je me persuadai qu'Alexis n'avait été que l'instrument dont le ciel s'était servi pour exercer le droit qu'il avait de me punir de mes offenses et de mes péchés, et que, par conséquent, je ne devais pas prendre l'empereur pour l'objet de mon ressentiment. Et maintenant je puis vous dire, autant qu'un homme qui a éprouvé une révolution aussi terrible peut être supposé connaître ses propres sentimens, que je n'éprouve aucun désir de redevenir le rival d'Alexis pour l'empire, ou de profiter des différentes offres qu'il peut me faire pour prix de ma renonciation à mes prétentions. Qu'il garde la couronne sans l'acheter; il l'a payée, suivant moi, un prix qu'elle ne vaut pas.

— C'est un stoïcisme extraordinaire, noble Ursel, répondit Douban. Dois-je donc en conclure que vous rejetez les offres avantageuses d'Alexis, et que vous désirez, au lieu de tout ce qu'il a l'intention et même le désir de vous accorder, d'être renvoyé dans votre sombre cachot du Blaquernal, afin de pouvoir y continuer à loisir ces méditations ascétiques qui vous ont déjà conduit à une conclusion si extravagante?

— Médecin, dit Ursel tandis qu'un frissonnement de tout son corps annonçait l'alarme que lui causait cette alternative, on croirait que ta profession aurait dû t'apprendre qu'il n'existe pas un homme, à moins qu'il ne soit prédestiné à être un saint glorieux, qui puisse préférer les ténèbres à la lumière du jour, la cécité à la jouissance du sens de la vue, les tourmens de la faim à ce qui est nécessaire à l'existence, et l'humidité d'un cachot à la fraîcheur que Dieu a donnée à l'air. Non! ce peut être une vertu d'agir ainsi; mais la mienne n'atteint pas si haut. Tout ce que je demande à l'empereur pour le soutenir de tout le pouvoir que mon nom peut lui prêter en ce moment de crise, c'est de me faire recevoir, comme moine, dans quelqu'un de ces beaux monastères richement dotés, élevés par sa piété ou par ses craintes. Que je ne sois plus l'objet de ses soupçons, dont l'effet est plus terrible que celui de sa haine. Oublié par le pouvoir, comme j'ai oublié moi-même le souvenir de ceux qui en étaient investis, qu'il me laisse marcher vers le tombeau, obscur, ignoré, mais en liberté, en pos-

session des organes de ma vue, affaiblis faute d'usage, et, par-dessus tout, en paix.

— Si tel est sérieusement votre désir, noble Ursel, il est si pieux et si modéré, que je n'hésite pas à vous en promettre l'entier accomplissement. Mais songez-y bien : vous habitiez autrefois la cour; vous pouvez y obtenir aujourd'hui tout ce qu'il vous plaira, tandis que demain, si vous vous repentiez de votre indifférence, il peut se faire que toutes vos prières n'obtiennent pas qu'on ajoute la moindre chose à ce que vous venez de demander.

— Soit ! mais, en ce cas, je stipulerai une autre condition; et elle n'aura rapport qu'à la journée qui commence. Je demande, avec toute humilité, que Sa Majesté Impériale m'épargne l'angoisse de conclure en personne un traité entre elle et moi; qu'elle se contente de l'assurance solennelle que je suis disposé à faire pour elle tout ce qu'elle voudra m'ordonner; et que, d'une autre part, je ne désire que l'exécution des conditions modérées, pour mon existence future, dont je vous ai déjà informé.

— Mais pourquoi craindriez-vous d'annoncer vous-même à l'empereur votre consentement à un arrangement dont les conditions ne peuvent que paraître extrêmement modérées de votre part? Je crains véritablement que l'empereur n'insiste pour avoir une courte conférence avec vous.

— Je ne rougirai pas de vous avouer la vérité. Il est vrai que j'ai renoncé à ce que l'Ecriture appelle l'orgueil de la vie, ou du moins je le crois; mais le vieil Adam vit toujours en nous, et fait une guerre éternelle à ce qu'il y a de mieux dans notre nature, qu'il est facile d'éveiller de son sommeil, mais qu'il est aussi difficile de replacer en paix sur sa couche. Tandis que je ne comprenais qu'à demi, la nuit dernière, que mon ennemi était en ma présence, et que mes facultés ne faisaient que la moitié de leur devoir, en me rappelant ses accens trompeurs et détestés, mon cœur ne palpitait-il pas dans mon sein, comme un oiseau dans la main de l'oiseleur! Et faudra-t-il que j'aie encore à conclure personnellement un traité avec l'homme qui, quelle que soit sa conduite générale, a été pour moi, sans provocation, la cause constante d'une misère sans égale? — Non, Douban! Entendre encore sa voix, ce serait entendre la cloche d'alarme donnant l'éveil à toutes les passions violentes et vindicatives de mon cœur; et, quoique je prenne le ciel à témoin que je ne nourris aucune mauvaise intention contre

lui, il m'est impossible d'écouter ses protestations sans danger pour lui ou pour moi.

— Si telle est votre conviction, je me bornerai à lui faire connaître vos conditions, et il faudra que vous lui prêtiez serment de les exécuter. Sans cela il serait difficile et peut-être impossible de conclure le traité que vous désirez tous deux.

— *Amen!* répondit Ursel. Et comme mes intentions sont pures et que je suis résolu à ne pas en changer, puisse le ciel éloigner de moi toute idée de vengeance, tout souvenir d'ancien ressentiment et tout sujet de nouvelles querelles!

On entendit alors un coup frappé avec autorité à la porte de la chambre, et Ursel, se sentant le cerveau dégagé du vertige dont il s'était plaint, grâce aux sensations plus puissantes qui l'occupaient, rentra d'un pas ferme dans l'appartement, et s'y étant assis, il attendit, les yeux détournés, l'entrée de la personne qui venait de s'annoncer, et qui n'était autre qu'Alexis Comnène.

L'empereur parut à la porte en costume militaire, vêtu en prince qui allait présider à un combat en champ-clos, livré en sa présence.

— Sage Douban, dit-il, le prisonnier pour lequel nous avons une si haute estime a-t-il fait son choix entre notre affection et notre inimitié?

— Oui, Sire, il veut partager le sort de cette heureuse partie des mortels qui ont dévoué leur cœur et leur vie au service du gouvernement de Votre Majesté.

— Il me rendra donc aujourd'hui le service de réprimer tous ceux qui peuvent vouloir exciter une insurrection en se servant de son nom, et sous prétexte des injustices qu'il a essuyées?

— Il exécutera à la lettre, Sire, tous les ordres que vous lui donnerez.

— Et de quelle manière, demanda l'empereur en prenant son ton de voix le plus gracieux, notre fidèle Ursel désire-t-il que de semblables services, rendus dans un moment d'urgence extrême, soient reconnus par l'empereur?

— Uniquement en ne lui en parlant pas, Sire. Il désire seulement que toute inimitié entre vous et lui soit désormais oubliée, et qu'il lui soit permis d'entrer dans une des maisons religieuses fondées par Votre Majesté, pour y consacrer le reste de sa vie au culte de Dieu et de ses saints.

— En es-tu bien certain, Douban? dit l'empereur changeant de

ton et parlant plus bas. Par le ciel! quand je songe de quel cachot il vient d'être tiré et de quelle manière il y a été traité, je ne puis croire à des dispositions si pacifiques. Il faut du moins qu'il me parle lui-même avant que je puisse croire, jusqu'à un certain point, que l'impétueux Ursel a été métamorphosé en un être si peu capable d'éprouver les impulsions ordinaires de l'humanité.

— Ecoute-moi, Alexis Comnène, dit le prisonnier, et puissent les prières que tu adresseras au ciel en être exaucées en proportion de la foi que tu ajouteras aux paroles que je t'adresse dans la simplicité de mon cœur. Quand ton empire de Grèce serait d'or monnayé, il ne m'offrirait pas un appât suffisant pour me porter à l'accepter; et, grâce au ciel, les injustices mêmes que j'ai éprouvées de toi, quelque cruelles, quelque étendues qu'elles aient été, ne m'ont pas inspiré le moindre désir de me venger de la trahison par la trahison. Pense de moi ce qu'il te plaira, pourvu que tu ne cherches plus à entrer en conversation avec moi; et crois que lorsque tu m'auras placé dans le plus austère des monastères que tu as fondés, la discipline, le jeûne et les veilles me paraîtront de beaucoup préférables à l'existence de ceux que le roi se plaît à honorer, et qui par conséquent doivent se trouver dans la société du roi toutes les fois qu'ils en sont requis.

— Il me sied à peine, dit le médecin, d'intervenir dans une affaire d'une si haute importance; cependant, comme honoré de la confiance du noble Ursel et de celle de Son Altesse l'empereur, j'ai fait un court extrait des conditions qui doivent être exécutées par les deux parties contractantes, *sub crimine falsi*.

L'empereur prolongea pourtant sa conférence avec Ursel jusqu'à ce qu'il lui eût pleinement expliqué de quelle manière il aurait besoin de ses services dans la journée même. Quand ils se séparèrent, Alexis embrassa son ci-devant prisonnier avec de grandes démonstrations d'affection; et il fallut tout le stoïcisme d'Ursel, et l'empire qu'il avait sur lui-même, pour l'empêcher d'exprimer ouvertement l'horreur que lui inspirait celui qui lui donnait cet embrassement.

CHAPITRE XXIX.

O conspiration ! n'as-tu donc pas de honte
De montrer à la nuit un front si dangereux,
Temps où sont déchaînés les maux les plus hideux ?
Où trouveras-tu donc un antre assez sauvage
Pour montrer au soleil ton monstrueux visage ?
Garde-toi d'en chercher, orne ta fausseté
D'un sourire trompeur et d'affabilité ;
Car, sous tes propres traits si l'on te voit paraître,
Le Tartare lui-même à peine pourrait être
Assez noir pour cacher ton aspect révoltant.

SHAKSPEARE.

On vit enfin paraître cette matinée importante, où, d'après la proclamation impériale, le combat entre le césar et Robert, comte de Paris, devait avoir lieu. C'était une circonstance, en grande partie, étrangère aux mœurs grecques ; et par conséquent le peuple y attachait des idées toutes différentes de celles des nations de l'Occident, qui regardaient ce combat comme un jugement solennel de Dieu, ainsi que les Latins le nommaient. Il en résulta une agitation vague, mais excessive, parmi les habitans de Constantinople, qui rattachaient la scène extraordinaire dont ils allaient être témoins aux causes diverses qui, comme un bruit sourd en courait, paraissaient devoir occasioner quelque révolution générale d'une nature vaste et terrible.

Par ordre de l'empereur, on avait préparé une lice régulière avec des portes ou entrées aux deux bouts pour y admettre les deux champions ; et il fut entendu que chacun d'eux devait faire un appel à la Divinité suivant les formes prescrites par l'Eglise dont il était membre. Cette lice était située sur le bord du rivage, du côté de l'ouest du continent. A peu de distance, on voyait les murs de la ville d'architecture variée, construits en pierre et à la chaux, et n'ayant pas moins de vingt-quatre portes ou poternes : cinq du côté de la terre, et dix-neuf du côté de l'eau. Tout cela offrait un aspect magnifique, qui subsiste en grande partie aujourd'hui. La ville a environ dix-neuf milles de circonférence ; et comme elle est entourée de toutes parts de grands cyprès, on dirait qu'elle s'élève

du sein d'un bois majestueux, rempli de ces arbres magnifiques qui cachent en partie les clochers, les obélisques et les minarets qui marquaient alors l'emplacement de beaucoup de nobles temples chrétiens, et qui maintenant, en général, indiquent la place d'un pareil nombre de mosquées musulmanes.

Cette lice était entourée de toutes parts de gradins destinés aux spectateurs. Au milieu de ces siéges, et précisément en face du centre de la lice, était un trône élevé, préparé pour l'empereur, et qui était séparé des galeries destinées au peuple par un entourage de barricades en bois, susceptibles d'être défendues en cas de besoin, comme un œil expérimenté pouvait le remarquer.

La lice avait cent quatre-vingts pieds de longueur, sur une largeur d'environ cent vingt, ce qui offrait un espace suffisant pour le combat, soit à cheval, soit à pied. Dès le point du jour, des troupes nombreuses d'habitans commencèrent à sortir de la ville pour examiner, non sans surprise, la manière dont la lice avait été construite, discuter quelle pouvait être l'utilité des différentes parties qui la composaient, et retenir leurs places pour voir le spectacle. Bientôt après arriva un détachement nombreux de ces soldats qu'on appelait les Immortels romains. Ils entrèrent sans cérémonie, et se placèrent des deux côtés de la barricade en bois qui entourait la galerie destinée à l'empereur. Quelques-uns prirent même une plus grande liberté; car, affectant d'être pressés par ceux qui les suivaient, ils s'approchèrent contre cette barrière, et semblèrent projeter de sauter par-dessus et d'entrer dans l'enceinte réservée à l'empereur. Quelques vieux esclaves de la maison impériale se montrèrent alors pour conserver cet espace sacré pour Alexis et pour sa cour, et le nombre des défenseurs de l'enceinte prohibée parut s'accroître à mesure que les Immortels devenaient plus hardis et plus turbulens.

Indépendamment de la grande porte qui donnait entrée dans la galerie impériale en dehors de la lice, il s'en trouvait sur le côté, quoiqu'il eût été difficile de le remarquer, une plus petite, mais très forte, par où différentes personnes furent introduites, et se placèrent sous la plate-forme sur laquelle étaient les siéges destinés à la cour. Ces individus, à leur grande taille, à leurs larges épaules, à leurs manteaux garnis de fourrure, et surtout aux redoutables haches d'armes qu'ils portaient, paraissaient être des Varangiens; et quoiqu'ils ne portassent ni leur costume d'apparat, ni leur ar-

mure guerrière, on pouvait remarquer, en les examinant avec soin, qu'ils étaient pourvus de leurs armes offensives ordinaires. Ces hommes, qui arrivèrent par petites troupes séparées, se joignirent aux esclaves de l'intérieur du palais pour s'opposer à l'invasion projetée par les Immortels de l'enceinte réservée à l'empereur; et deux ou trois de ceux-ci ayant enfin escaladé les barricades, les bras robustes et nerveux des Varangiens les rejetèrent sans cérémonie de l'autre côté.

Les habitans qui remplissaient les galeries voisines, et dont la plupart avaient l'air de citoyens en habits de fête, firent de longs commentaires sur ce procédé, et ils étaient fortement disposés à prendre le parti des Immortels. — C'était une honte à l'empereur, disait-on, de permettre à ces barbares Bretons d'employer ainsi la violence pour se placer entre sa personne et les cohortes des Immortels de la ville, qui étaient en quelque sorte ses propres enfans.

Stéphanos l'athlète, que sa force prodigieuse et sa taille gigantesque faisaient remarquer parmi ceux qui parlaient ainsi, s'écria sans hésiter : — S'il y a ici une couple de braves gens qui veuillent se joindre à moi, pour dire que les Immortels sont injustement privés du droit qu'ils ont de garder la personne de l'empereur, voici le bras qui les placera à côté du trône impérial.

— Non, non! dit un centurion des Immortels, que nous avons déjà présenté à nos lecteurs sous le nom de Harpax; non, Stephanos : cet heureux moment peut arriver, mais il n'est pas encore venu, mon joyau du cirque. Tu sais qu'aujourd'hui c'est un de ces comtes, ou Francs de l'Occident, qui doit livrer un combat : or les Varangiens, qui les appellent leurs ennemis, ont quelque droit à réclamer la préséance pour garder la lice, et il pourrait ne pas être à propos d'avoir une querelle avec eux en ce moment. Si tu avais seulement la moitié autant d'esprit que de taille, tu sentirais qu'un bon chasseur ne pousse des cris pour effrayer le gibier que lorsqu'il le voit à portée des filets qui lui sont tendus.

Tandis que l'athlète roulait ses gros yeux gris, comme pour chercher le sens de cette parabole, son petit ami Lysimaque, l'artiste, fit un effort pour s'élever sur la pointe des pieds, et dit, avec un air d'intelligence, en s'approchant autant qu'il le pouvait de l'oreille de Harpax : — Tu peux compter sur ma parole, brave centurion : cet homme robuste et vigoureux ne courra pas, comme un chien mal dressé, sur une fausse piste, et ne restera pas dans le

silence et l'inaction quand le signal général sera donné. Mais, dis-moi, ajouta-t-il en baissant la voix et en montant sur un banc qui mit sa bouche de niveau avec l'oreille de Harpax, n'aurait-il pas mieux valu qu'une forte garde des vaillans Immortels eût été placée dans cette citadelle de bois, pour assurer l'objet qu'on se propose ?

— Sans contredit, répondit le centurion; c'était le projet : mais ces vagabonds de Varangiens ont pris ce poste de leur propre autorité.

— Et croyez-vous, continua l'artiste, que vous ne feriez pas bien, vous autres qui êtes en beaucoup plus grand nombre que ces Barbares, d'entamer une querelle avec eux, avant qu'il en arrive davantage?

— Soyez tranquille, l'ami, répliqua le centurion; nous savons ce que nous avons à faire. Une attaque commencée trop tôt serait plus qu'inutile, et nous perdrions l'occasion d'exécuter nos projets en temps convenable, si nous donnions prématurément l'alarme en ce moment.

A ces mots, il se retira avec un air de dignité au milieu de sa troupe, afin de ne donner lieu à aucun soupçon en s'entretenant plus long-temps avec ceux des conspirateurs qui faisaient partie de la bourgeoisie.

A mesure que la matinée avançait et que le soleil s'élevait sur l'horizon, on voyait accourir de toutes les parties de la ville les divers individus que la curiosité ou quelque motif plus décidé amenaient sur le lieu du combat; et tous s'empressaient d'occuper les places qui étaient encore vacantes sur les gradins. Pour se rendre à l'endroit où l'on avait fait les préparatifs du combat, ils avaient à gravir une sorte de petit promontoire qui s'avançait dans l'Hellespont, et dont la partie qui le rattachait au rivage s'élevait à une hauteur assez considérable, et par conséquent commandait la vue du détroit séparant l'Europe de l'Asie, beaucoup mieux que le voisinage immédiat de la ville, et surtout que le terrain encore plus bas sur lequel était placée la lice. En passant sur cette hauteur, les premiers qui arrivèrent ne s'y arrêtèrent pas, ou n'y restèrent qu'un instant : mais au bout d'un certain temps, quand on vit que ceux qui s'étaient pressés pour arriver au champ-clos demeuraient en cet endroit sans motif apparent et sans occupation, ceux qui suivaient le même chemin s'arrêtèrent aussi par suite d'une cu-

riosité naturelle, payèrent un tribut à la beauté de la vue, et cherchèrent à deviner si l'on pouvait trouver sur l'eau quelque indice qui parût annoncer quel serait le résultat des évènemens qui allaient se passer. Quelques marins furent les premiers à remarquer qu'une flottille — celle de Tancrède — était arrivée de l'Asie, et menaçait de faire une descente à Constantinople.

— Il est étrange, dit un personnage qui avait le rang de capitaine de galère, que ces petits bâtimens, qui avaient ordre de revenir à Constantinople dès qu'ils auraient débarqué des Latins, soient restés si long-temps à Scutari, et ne soient revenus à la ville impériale que le second jour après leur départ.

— Je prie le ciel, dit un autre individu de la même profession, que ces bâtimens soient revenus à vide. Il me semble que leurs mâts et leurs agrès portent à peu près les mêmes enseignes qu'on y voyait déployées quand les Latins ont été transportés vers la Palestine par ordre de l'empereur. On dirait que leur retour ressemble à celui d'une flotte de navires marchands à qui il n'a pas été permis de décharger leur cargaison au lieu de leur destination.

— Il n'y a jamais grand profit, ajouta un des politiques dont nous avons déjà parlé, à trafiquer de pareilles marchandises, soit qu'on les importe ou qu'on les exporte. Cette grande bannière qui est déployée sur la première de ces galères annonce la présence de quelque chef qui n'occupe pas un rang de peu d'importance parmi ces comtes, soit qu'il la doive à sa valeur ou bien à sa noblesse.

Le capitaine ajouta du ton d'un homme qui veut donner à entendre qu'il y a quelque sujet d'alarme : — Ils semblent s'être avancés dans ce détroit de manière à pouvoir profiter de la marée pour doubler le cap sur lequel nous sommes ; mais pourquoi peuvent-ils débarquer si près des murs de la ville ? c'est ce que je laisse à décider à un homme plus habile que moi.

— Ce n'est certainement pas dans de bonnes intentions, reprit son camarade. Les richesses de la ville sont une tentation pour un peuple pauvre, qui n'estime le fer qu'il possède que parce qu'il lui fournit les moyens de se procurer l'or dont il est avide.

— Sans doute, frère, répliqua Démétrius le politique, — mais ne voyez-vous pas six bons vaisseaux à l'ancre dans la baie qui est formée par ce cap, précisément à l'endroit où il est probable que la marée portera ces hérétiques ; et n'ont-ils pas sous leurs ponts creux les moyens de faire pleuvoir sur eux une grêle non-seulement

de dards et de traits, mais de feu grégeois, comme on l'appelle? Si ces Francs continuent à diriger leur course vers la ville impériale, étant comme ils le sont,

> Propago
> Contemptrix superûm, sævæque avidissima cædis,
> Et violenta[1].

nous serons bientôt témoins d'un combat plus curieux que celui qui a été annoncé par la grande trompette des Varangiens. Si vous m'en croyez, asseyons-nous ici un moment, et voyons comment cette affaire finira.

— C'est une excellente proposition, mon ingénieux ami, dit un autre citoyen nommé Lascaris. Mais croyez-vous que nous serons ici hors de la portée des traits par lesquels ces audacieux Latins ne manqueront pas de répondre au feu grégeois, si, comme vous le conjecturez, la flotte impériale le lance contre eux?

— Ce n'est pas mal raisonner, reprit Démétrius, mais sachez que vous avez affaire à un homme qui s'est déjà trouvé en pareille extrémité. Si les Latins en venaient à faire une telle décharge de leurs flèches, je vous proposerais de reculer d'environ trente toises, et de placer ainsi la cime du cap entre eux et nous. Un enfant alors pourrait les braver sans aucune alarme.

— Vous êtes un homme sage, voisin, dit Lascaris, et vous avez le mélange de valeur et de connaissances qui convient à un homme avec lequel un ami aimerait à risquer sa vie en toute sûreté. Il y a des gens, par exemple, qui ne peuvent vous faire voir la moindre partie de ce qui se passe sans vous mettre en danger de mort; au lieu que vous, mon digne ami Démétrius, grâce à votre expérience en affaires militaires et à vos égards pour vos amis, vous êtes sûr de leur montrer tout ce qui peut mériter d'être vu, sans le moindre danger pour leur personne, qu'assez naturellement ils ne se soucient pas d'exposer à aucun risque. — Mais, sainte Vierge! que signifie ce pavillon rouge, que l'amiral grec vient d'arborer?

— Vous le voyez, voisin, répondit Démétrius; ces hérétiques de l'Occident continuent à avancer, sans s'inquiéter des différens signaux que leur a faits notre amiral de ne pas approcher da-

1. Race bravant les dieux, avide de carnage,
Violente....

Ovide.

vantage; et maintenant il déploie un étendard couleur de sang, comme si un homme serrait le poing, et disait : Si vous persistez dans votre intention incivile, je ferai ceci et cela.

— Par Sainte-Sophie ! dit Lascaris, c'est donner un bon avis. Mais qu'est-ce que notre amiral se prépare à faire ?

— Courez, courez, l'ami Lascaris ! s'écria Démétrius; ou vous en verrez peut-être plus que vous n'êtes curieux d'en voir.

Et pour joindre au précepte la force de l'exemple, Démétrius se ceignit les reins et se retira avec la vitesse la plus édifiante de l'autre côté de la cime du promontoire, suivi par la plus grande partie des curieux qui s'étaient arrêtés en cet endroit pour voir le combat que le nouvelliste avait promis, et qui avaient résolu de s'en rapporter à lui pour se mettre en sûreté. Le bruit qui avait alarmé Démétrius était la décharge d'une quantité considérable de feu grégeois, que peut-être on ne peut mieux comparer qu'à une de ces immenses fusées à la Congrève de nos jours, qui enlève avec soi un grappin ou une ancre, et qui fend l'air en sifflant, comme un démon chargé des ordres de quelque magicien inexorable. L'effet de ce feu était si terrible, que l'équipage d'un navire attaqué par cet étrange instrument de mort renonçait fréquemment à tous moyens de défense, et faisait échouer le bâtiment. On suppose qu'un des principaux ingrédiens de ce feu épouvantable était le naphte, bitume qu'on recueille sur les bords de la Mer-Noire; et lorsqu'il était une fois allumé, il ne pouvait s'éteindre que par une composition singulière, qu'il n'était pas probable qu'on trouvât sous la main. Il produisait une fumée épaisse et une forte explosion; et il était capable, dit Gibbon, de communiquer la flamme soit en descendant, soit latéralement [1]. Dans les siéges, on le faisait tomber du haut des remparts, ou on le lançait, comme nos bombes, dans des boules de fer ou de pierre rougies au feu, ou à l'aide de flèches ou de javelines entourées de chanvre. La composition en était regardée comme un secret d'État de la plus grande importance; et pendant près de quatre siècles elle fut inconnue aux Mahométans. Mais enfin les Sarrasins la découvrirent, et ils s'en servirent pour repousser les croisés et pour vaincre les Grecs, dont il avait été long-temps le plus formidable instrument de défense. On peut supposer quelque exagération à l'époque de ce siècle bar-

1. Pour de plus amples détails sur le feu grégeois, voyez *Gibbon*, chap. LIII.

bare; mais il ne paraît pas douteux que la description qu'en fait le croisé Joinville ne doive être admise comme généralement exacte. Ce feu, dit le bon chevalier, traversait l'air comme un dragon ailé de la grosseur d'un muid, avec le bruit du tonnerre et la vitesse de l'éclair, et l'obscurité de la nuit était dissipée par cette horrible illumination.

Non-seulement le brave Démétrius et son ami Lascaris s'enfuirent à toutes jambes à la première décharge de l'amiral grec, mais toute la ville, sur laquelle leur exemple eut beaucoup d'influence, se hâta de les imiter. Quand les autres vaisseaux de l'escadre suivirent l'exemple de l'amiral, l'air fut rempli d'un bruit terrible et inusité, et le firmament fut obscurci par une fumée épaisse. Tandis que les fuyards passaient sur la cime du promontoire, ils virent le marin dont nous avons déjà parlé comme faisant partie des spectateurs, assis tranquillement au fond d'un fossé sans eau, où il s'était adroitement placé de manière à être, autant que possible, à l'abri de tout accident; il ne put cependant s'empêcher de lâcher une plaisanterie aux dépens des deux politiques.

— Quoi donc? mes bons amis! s'écria-t-il sans élever la tête au-dessus de la contrescarpe de son fossé, ne resterez-vous pas à votre poste assez long-temps pour finir cette dissertation sur les combats par terre et par mer que vous avez eu une si bonne occasion de commencer? Croyez-moi, ce bruit fait plus de peur que de mal; le feu est lancé dans une direction opposée, et si quelqu'un de ces dragons enflammés que vous voyez vient du côté de la ville au lieu d'aller vers la mer, ce ne sera que par la méprise de quelque mousse qui aura allumé la mèche avec plus de bonne volonté que d'adresse.

Démétrius et Lascaris n'entendirent de la harangue du héros naval que ce qu'il en fallait pour les informer du nouveau danger dont pouvait les menacer une fausse direction donnée au feu grégeois. A la tête de la foule éperdue de frayeur, ils se précipitèrent vers la lice, et répandirent bientôt la nouvelle alarmante que les Latins revenaient de l'Asie dans le dessein de débarquer à main armée, de piller la ville et de l'incendier.

Le bruit inattendu qu'on entendait retentir dans les airs était fait pour confirmer cette nouvelle, quelque exagérée qu'elle fût. Le tonnerre du feu grégeois se fit entendre successivement, cha-

que navire faisant sa décharge à peu d'intervalle l'un de l'autre; et, à chaque coup, un nuage de fumée noire se répandait sur le paysage; et s'épaississant à mesure qu'il en survenait un autre, ce nuage finit par ressembler à celui que soulève un feu bien soutenu d'artillerie moderne, et qui couvre tout l'horizon.

La petite escadre de Tancrède était complètement dérobée à la vue par les tourbillons de fumée que répandaient autour d'elle les masses de feu lancées par l'ennemi; et il parut, par une lueur rougeâtre qui commença à se montrer dans le plus épais des ténèbres, qu'un des bâtimens de sa flottille au moins était en flammes. Cependant les Latins résistèrent avec une obstination digne de leur courage et de la renommée de leur illustre chef; ils trouvaient quelque avantage dans la petitesse de leurs bâtimens, dans leur peu d'élévation, qui les laissait presque à fleur d'eau, et même dans la fumée qui les enveloppait; circonstances qui les empêchaient d'être des points de mire exacts pour le feu des Grecs.

Pour profiter de ces circonstances favorables, Tancrède, par le moyen des barques, et à l'aide de signaux grossiers connus à cette époque, donna ordre à tous les bâtimens d'avancer chacun séparément, sans s'inquiéter de ce que deviendraient les autres; et de débarquer les soldats qu'il portait en quelque endroit de la côte qu'il pourrait atteindre, et de quelque manière que cette manœuvre pût être exécutée. Tancrède en donna lui-même le noble exemple. Il était à bord d'un bon navire, garanti jusqu'à un certain point de l'effet du feu grégeois, parce qu'il était presque entièrement couvert de cuir écru, récemment mouillé. Ce bâtiment portait plus de cent guerriers pleins de bravoure, dont plusieurs appartenaient à l'ordre des chevaliers; et cependant tous s'étaient livrés toute la nuit à l'humble travail de la rame, et tenaient alors dans leurs mains chevaleresques l'arc et l'arbalète, armes qu'on regardait en général comme ne convenant qu'à des hommes d'un rang subalterne. Ainsi préparé, le prince Tancrède donna à son bâtiment toute la vélocité que pouvaient lui procurer la marée, le vent et la rame, et le plaçant de manière à profiter de ce triple secours autant que ses connaisssances navales le lui permettaient, il tomba avec la rapidité de l'éclair au milieu des vaisseaux de Lemnos, lançant de toutes parts des flèches, des dards, des javelines et des traits de toute espèce, avec d'autant plus d'avantage que les Grecs, se fiant sur leur feu artificiel, avaient négligé de se

entonir d'autres armes. Aussi, lorsque le vaillant croisé arriva sur eux avec tant de fureur, semant à son tour l'épouvante dans leurs rangs par une grêle de flèches et des traits non moins formidables, ils commencèrent à sentir que leur avantage était moindre qu'ils ne l'avaient supposé, et qu'il en était de leur feu comme de la plupart des dangers, qui cessent d'être redoutables quand on y fait face avec intrépidité. Les marins grecs, quand ils virent avancer si près les bâtimens ennemis, remplis de Latins couverts d'acier, commencèrent à redouter un combat corps à corps, qu'il faudrait soutenir contre un ennemi si redoutable.

Peu à peu la fumée commença à sortir du flanc du grand navire grec, et la voix de Tancrède annonça à ses soldats que le vaisseau amiral ennemi était en feu, par suite de quelque négligence commise par les Grecs en se servant des moyens de destruction qu'ils possédaient, et que tout ce qu'il leur restait à faire était de s'en tenir assez éloignés pour ne point point partager le même sort. On vit alors des étincelles et des langues de feu s'élancer de place en place à bord de ce grand bâtiment, comme si cet élément eût voulu répandre davantage la consternation, et frapper de stupeur le petit nombre de marins qui faisaient encore attention aux ordres de l'amiral, et qui cherchaient à éteindre le feu. Comme ils connaissaient la nature des matières combustibles qu'ils avaient à bord, le désespoir se joignit à la terreur, et on vit les infortunés se précipiter du haut des mâts, des vergues, des agrès, la plupart pour trouver dans l'eau la mort qui leur paraissait plus redoutable au milieu des flammes. Les soldats de Tancrède, cessant, par ordre de ce prince généreux, de lancer des traits contre des ennemis menacés du double danger de l'eau et du feu, firent échouer leur bâtiment près de la côte, et, sautant dans la mer, peu profonde en cet endroit, ils gagnèrent la terre sans difficulté; et un grand nombre de leurs coursiers, grâce aux efforts de leurs maîtres et à la docilité de ces animaux, furent amenés en même temps sur le rivage. Leur chef ne perdit pas un instant pour former une phalange serrée de lances. Leur nombre était d'abord peu considérable, mais il augmenta graduellement à mesure que chaque bâtiment de la flottille arrivait comme le premier, ou que, pouvant toucher le rivage, il y était amarré; après quoi ceux qui étaient à bord débarquaient, et allaient rejoindre leurs compagnons.

Cependant le nuage qu'avait élevé le feu grégeois avait été dissipé par le vent, et le détroit n'offrait plus que quelques vestiges du combat. On apercevait sur les flots les débris épars de deux bâtimens des Latins qui avaient été brûlés au commencement de l'action, quoique leurs équipages eussent été, en grande partie, sauvés par les efforts de leurs camarades. Plus bas, dans le détroit, on voyait les cinq vaisseaux qui restaient de l'escadre de Lemnos, faisant leur retraite en désordre et avec difficulté, dans le dessein de gagner le port de Constantinople. A l'endroit qui venait d'être la scène du combat, était amarré le vaisseau amiral, brûlé à fleur d'eau, et dont les poutres et les planches envoyaient encore vers le ciel une noire fumée. La flottille de Tancrède, occupée à débarquer ses troupes, était éparse irrégulièrement le long de la baie, les soldats gagnant la terre comme ils le pouvaient, et courant se ranger sous l'étendard de leur chef. A diverses distances du rivage, des objets noirâtres flottaient sur la surface de l'eau ; c'étaient ou les débris des bâtimens qui avaient été brûlés, ou, plus malheureusement, les corps des marins qui avaient péri dans le combat.

L'étendard avait été porté à terre par le page favori du prince, Ernest d'Apulie, aussitôt que la quille du bâtiment qui portait Tancrède avait touché le sable. Il fut alors arboré au haut de ce promontoire, situé entre Constantinople et la lice, où Lascaris, Démétrius et d'autres désœuvrés avaient pris leur poste au commencement de l'action, mais qu'ils avaient abandonné par suite de la double frayeur que leur avaient causée le feu des Grecs et les traits des Latins.

CHAPITRE XXX.

Armé de pied en cap, et tenant de la main droite l'étendard de ses ancêtres, Tancrède resta avec sa poignée de guerriers comme autant de statues de bronze, s'attendant à une attaque de la part des Grecs qui occupaient la lice, ou de ceux qui sortaient en foule

des portes de la ville, les uns soldats, les autres citoyens, et presque tous équipés comme pour combattre. Ces individus, alarmés par les divers bruits qui avaient couru sur l'action navale et sur ses suites, se précipitèrent vers l'étendard du prince Tancrède, dans l'intention de l'abattre et de disperser les gardes qui lui devaient hommage et défense. Mais s'il est jamais arrivé au lecteur de parcourir un pays de pâturages suivi d'un chien de bonne race, il doit avoir remarqué, dans la déférence que le chien du berger finit par avoir pour le noble animal tandis qu'il traverse la vallée solitaire dont le premier se croit seigneur et gardien, quelque chose d'assez semblable à la conduite des Grecs courroucés, quand ils s'approchèrent de la petite troupe de Francs. Au premier symptôme de l'arrivée d'un intrus, le chien de berger s'éveille en sursaut, et s'élance vers le noble étranger avec une bruyante déclaration de guerre; mais quand la diminution de la distance qui les sépare montre à l'agresseur la taille et la force de son adversaire, il revient comme un croiseur qui, dans une chasse, s'aperçoit qu'il a affaire à deux étages de canons au lieu d'un seul. Il fait halte, il suspend ses aboiemens bruyans, et enfin il bat lâchement en retraite vers son maître, en donnant les preuves les plus honteuses qu'il refuse positivement le combat.

Ce fut de cette manière que les troupes tumultueuses des Grecs, avec de grands cris et beaucoup de jactance, se précipitèrent de la ville et de la lice, dans l'intention apparente de chasser de leur poste les compagnons peu nombreux de Tancrède. Mais à mesure qu'ils avancèrent, et qu'ils purent remarquer le calme et le bon ordre des hommes qui venaient de débarquer, et qui s'étaient rangés sous la bannière de leur noble chef, leur résolution d'en venir sur-le-champ au combat changea totalement; leur course devint une marche incertaine et chancelante; ils tournèrent la tête plus souvent du côté d'où ils venaient que vers l'ennemi; et leur désir de provoquer une querelle à l'instant même s'évanouit quand ils ne virent pas le moindre indice que leurs adversaires s'en inquiétassent.

Ce qui ajoutait à l'extrême confiance avec laquelle les Latins maintenaient leur position, c'étaient les fréquens renforts qu'ils recevaient de leurs camarades qui débarquaient par détachemens le long de la côte, et en moins d'une heure ils se trouvèrent à peu près en même nombre, tant à pied qu'à cheval, qu'ils étaient

partis de Scutari, n'ayant perdu que quelques hommes dans le combat.

Une autre raison qui empêcha les Latins d'être attaqués fut qu'aucun des deux principaux partis qui se trouvaient en armes près de Constantinople n'était disposé à entrer en querelle avec eux. Ceux des gardes, de toute espèce, qui étaient fidèles à l'empereur, et plus particulièrement les Varangiens, avaient ordre de rester à leur poste; les uns dans la lice, les autres à différens points de rassemblement dans Constantinople, où leur présence était nécessaire pour prévenir les suites de l'insurrection soudaine qu'Alexis savait être méditée contre lui. Ceux-ci ne firent donc aucune démonstration hostile contre les Latins, et l'intention de l'empereur n'était pas qu'ils en fissent.

D'un autre côté, la plus grande partie des Immortels et des citoyens qui étaient disposés à jouer un rôle dans la conspiration, avaient été persuadés par les agens d'Agélastès que cette troupe de Latins, commandés par Tancrède, parent de Bohémond, avait été envoyée par celui-ci pour les aider; de sorte qu'ils ne firent aucune tentative pour guider ou diriger les efforts du peuple, qui était tenté d'attaquer ces hôtes inattendus. Ce projet ne trouva donc pas un très grand nombre de partisans, et la plupart ne demandaient pas mieux que de trouver une excuse pour rester tranquilles.

Cependant l'empereur, de son palais de Blaquernal, observait ce qui se passait sur le détroit, et il vit son escadre de Lemnos complétement échouer dans la tentative d'empêcher, par le moyen du feu grégeois, le débarquement de Tancrède et de ses compagnons. Il n'eut pas plus tôt vu le principal vaisseau de cette flotte commencer à dissiper les ténèbres par l'incendie allumé sur son propre bord, qu'il prit secrètement la résolution de désavouer le malheureux amiral, et de faire sa paix avec les Latins, en leur envoyant la tête de cet officier, si cela était absolument nécessaire. A peine eut-il donc vu les flammes éclater, et les cinq autres navires battre en retraite, que la mort de l'infortuné Phraortès, car tel était le nom de l'amiral, fut décidée dans son esprit.

En ce moment, Achillès Tatius, déterminé à avoir les yeux ouverts sur l'empereur, dans cette crise importante, entra précipitamment dans le palais d'un air fort alarmé.

—Sire, mon maître! s'écria-t-il, je suis malheureux d'être por-

teur de si mauvaises nouvelles ; mais les Latins ont réussi à revenir en grand nombre de Scutari. L'escadre de Lemnos a cherché à les arrêter, comme l'avait décidé la nuit dernière le conseil impérial de guerre. Une forte décharge de feu grégeois a brûlé quelques bâtimens des croisés, mais le plus grand nombre d'entre eux ont continué leur course, et brûlé le vaisseau amiral, et l'on assure que l'infortuné Phraortès a péri avec presque tout son équipage; les autres navires ont coupé leurs câbles, et ont abandonné la défense du passage de l'Hellespont.

— Et vous, Achillès Tatius, dit l'empereur, dans quel dessein venez-vous m'annoncer cette fâcheuse nouvelle, quand il est trop tard pour que je puisse en détourner les suites?

— Avec votre permission, très gracieux empereur, répondit le conspirateur, non sans rougir et sans bégayer, ce n'était pas ce que je pensais. J'avais espéré vous soumettre un plan par lequel j'aurais pu préparer les voies pour réparer cet échec.

— Eh bien! quel est ce plan, Monsieur? demanda l'empereur d'un ton sec.

— Avec la permission de Votre Majesté très sacrée, répondit l'acolouthos, je me serais chargé moi-même de conduire contre ce Tancrède et ses Italiens les haches des fidèles Varangiens, qui ne s'inquièteront pas plus du petit nombre de Francs qui ont débarqué, que le fermier ne se soucie des rats, des souris, et de toute autre vermine malfaisante, qui infestent ses greniers.

— Et qu'avez-vous dessein que je fasse, tandis que mes Anglo-Saxons combattront pour moi?

— Votre Majesté, répondit Achillès, qui n'était pas tout-à-fait satisfait du ton sec et caustique que prenait l'empereur en lui parlant, peut se mettre à la tête des cohortes des Immortels de Constantinople; et je vous garantis que vous rendrez complète la victoire sur les Latins, ou du moins que vous écarterez la plus légère chance d'une défaite, en avançant à la tête de ce corps d'élite de troupes nationales, si l'évènement de la journée paraissait douteux.

— Mais vous, Achillès Tatius, vous-même, vous nous avez plusieurs fois assuré que ces Immortels conservent un attachement pervers pour le rebelle Ursel. Comment donc voudriez-vous que notre confiance chargeât cette troupe du soin de notre défense, quand nos vaillans Varangiens seront occupés du combat que vous

proposez contre la fleur de l'armée d'Occident? Avez-vous songé à ce risque, acolouthos?

Achillès Tatius, très alarmé d'un discours qui semblait lui donner à entendre que ses projets étaient connus, répondit que, dans sa précipitation, il avait été plus empressé de proposer le plan qui l'exposait lui-même au plus grand danger, que celui qui peut-être promettait plus de sûreté personnelle à l'empereur son maître.

— Je vous remercie d'avoir agi ainsi, répondit l'empereur; vous avez prévenu mes désirs, quoiqu'il ne soit pas en mon pouvoir en ce moment de suivre l'avis que vous me donnez. J'aurais été, sans contredit, très content que ces Latins eussent repassé le détroit, comme on me l'avait suggéré dans le conseil de la nuit dernière: mais puisqu'ils sont arrivés, et qu'ils sont les armes à la main sur nos côtes, il vaut mieux les gorger d'argent et de butin que de sacrifier la vie de nos braves sujets. Après tout, nous ne pouvons croire qu'ils soient venus avec une sérieuse intention d'exécuter des projets hostiles; ce ne peut être que le désir insensé de voir des faits de bravoure et un combat singulier, ce qui est pour eux comme le souffle de leurs narines, qui les ait portés à cette contre-marche partielle. Je vous ordonne donc, Achillès Tatius, et je donne le même ordre au protospathaire, de vous rendre près de cet étendard, et d'apprendre du chef de ces Latins, le prince Tancrède, — s'il s'y trouve en personne, — la cause de son retour ici, et de son combat avec Phraortès et l'escadre de Lemnos. Si l'on nous offre quelque excuse raisonnable, nous ne refuserons pas de nous en contenter, car nous n'avons pas fait tant de sacrifices dans la vue du maintien de la paix, pour faire éclater la guerre, et, après tout, un si grand malheur peut s'éviter. Vous recevrez donc avec calme et complaisance les apologies qu'ils pourront être disposés à faire; et soyez bien sûrs que la vue de ce combat singulier, de ce spectacle de marionnettes, suffira pour bannir toute autre considération de l'esprit de ces écervelés de croisés.

Quelqu'un frappa en ce moment à la porte de l'appartement, et l'empereur ayant dit qu'on pouvait entrer, le protospathaire se présenta. Il était couvert d'une armure splendide, à la manière des anciens Romains; son casque était sans visière, et la pâleur et l'inquiétude qu'on voyait empreintes sur sa physionomie n'étaient pas trop d'accord avec son cimier martial et le grand panache qui le décorait. Il reçut l'ordre dont il a déjà été parlé, avec d'au-

tant moins d'empressement que l'acolouthos lui était adjoint comme collègue ; car, comme le lecteur peut se le rappeler, ces deux officiers étaient chefs de deux factions différentes dans l'armée, et ne vivaient pas dans la meilleure intelligence. L'acolouthos lui-même ne regarda pas l'adjonction du protospathaire comme une preuve de la confiance de l'empereur, ou comme une garantie de sa propre sûreté. Cependant il était dans le Blaquernal, où les esclaves du palais n'hésitaient jamais à exécuter un officier de la couronne quand ils en recevaient l'ordre. Les deux généraux n'eurent donc d'autre alternative que d'obéir, comme deux lévriers qu'on attache malgré eux à la même laisse. Achillès Tatius espéra qu'il pourrait se tirer d'affaire à l'aide de sa mission auprès de Tancrède; après quoi il pensa que l'explosion de la conspiration pourrait avoir lieu et réussir sans obstacle, soit que ce fût une révolution désirée et appuyée par les Latins, ou un évènement auquel ils étaient complètement indifférens.

Le dernier ordre que leur donna Alexis fut de monter à cheval quand la grande trompette des Varangiens leur en donnerait le signal, de se mettre à la tête des Anglo-Saxons qui étaient rangés dans la cour de leurs casernes, et d'attendre les ordres ultérieurs de l'empereur.

Il y avait dans cet arrangement quelque chose qui pesait sur la conscience d'Achillès Tatius; et cependant il ne pouvait se justifier ses craintes que par la connaissance qu'il avait de ses trames criminelles. Il sentit pourtant qu'étant retenu, sous prétexte d'une mission honorable, à la tête des Varangiens, il était privé de la liberté d'agir et de s'entendre avec le césar et Hereward, qu'il regardait comme ses complices les plus actifs; ne sachant pas que le premier était en ce moment prisonnier dans le Blaquernal, où Alexis l'avait fait arrêter dans l'appartement de l'impératrice, et que le second était l'appui le plus solide de Comnène pendant cette journée importante.

Quand l'énorme trompette des Varangiens fit entendre son signal dans toute la ville, le prostopathaire entraîna Achillès avec lui au rendez-vous des Varangiens. Chemin faisant, il lui dit d'un ton d'indifférence : — Comme l'empereur est aujourd'hui en campagne en personne, il est entendu que vous, qui êtes son représentant, son acolouthos, vous ne donnerez aucun ordre à la garde, à moins qu'il ne vous ait été envoyé directement par Sa Majesté;

de sorte que vous devez regarder votre autorité comme suspendue pour aujourd'hui.

— Je regrette, dit Achillès, qu'on ait cru avoir des motifs pour de telles précautions. Je m'étais flatté que ma loyauté, ma fidélité..... Mais j'obéis en toutes choses au bon plaisir de l'empereur.

— Tels sont ses ordres, dit le protospathaire, et vous savez sous quelle peine l'obéissance est exigée.

— Si je l'avais oublié, répondit Achillès, la composition de cette troupe me le rappellerait, puisque j'y vois non-seulement une grande partie de ces Varangiens, qui sont les défenseurs immédiats du trône de l'empereur, mais ces esclaves du palais qui sont les exécuteurs de ses volontés.

Le protospathaire ne lui répondit rien; et plus l'acolouthos examinait avec attention le détachement qui le suivait, et qui montait au nombre peu ordinaire de trois mille hommes, plus il avait lieu de croire qu'il pourrait se regarder comme fort heureux s'il parvenait, par le moyen d'Agélastès, du césar ou d'Hereward, à transmettre aux conspirateurs un signal pour leur recommander de suspendre l'explosion projetée, contre laquelle l'empereur semblait avoir pris ses précautions avec une prudence extraordinaire. Il aurait abandonné tous les rêves d'empire dont il s'était bercé si peu de temps auparavant pour entrevoir le panache d'azur de Nicéphore, le manteau blanc d'Agélastès, ou même pour voir briller la hache d'armes d'Hereward. Nulle part il ne pouvait apercevoir aucun de ces objets; et le perfide acolouthos ne fut pas médiocrement embarrassé, en remarquant que, de quelque côté qu'il portât les yeux, ceux du prostopathaire, et surtout des fidèles esclaves du palais, les suivaient et semblaient épier leurs mouvemens.

Parmi les nombreux soldats qu'il voyait de toutes parts, il lui fut impossible de reconnaître un seul homme avec lequel il pût échanger un coup d'œil d'amitié ou de confiance : et il resta dans cette agonie de terreur, qui est d'autant plus désespérante que le traître sait que, entouré de divers ennemis, ses propres craintes sont ce qui doit le plus probablement le trahir. A mesure que le danger lui parut s'augmenter et que son imagination alarmée chercha à découvrir de nouvelles raisons pour trembler, il conclut en lui-même qu'un des trois principaux conspirateurs, ou du moins qu'un de leurs instrumens subalternes, s'était rendu délateur; et il délibéra s'il

ne chercherait pas à obtenir le pardon de la part qu'il avait prise au complot, en se jetant aux pieds de l'empereur, et en lui faisant un aveu complet. Mais la crainte de trop se presser en ayant recours à un si vil moyen pour se sauver, et l'absence d'Alexis, se réunirent pour retenir sur ses lèvres un secret d'où dépendait non-seulement sa fortune future, mais même son existence. Il était donc comme plongé dans une mer de troubles et d'incertitudes, tandis que les pointes de terre qui semblaient lui promettre un refuge ne se montraient que dans l'éloignement, dans l'obscurité, et semblaient très difficiles à atteindre.

CHAPITRE XXXI.

Demain. — Oh! c'est bientôt, épargnez-le, de grâce!
Il n'est point à la mort préparé.

SHAKSPEARE.

PENDANT qu'Achillès Tatius, au comble de l'inquiétude pour sa sûreté personnelle, attendait que les fils si compliqués de la politique d'État se débrouillassent, un conseil privé de la famille impériale se tenait dans la salle appelée le temple des Muses, qui, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, était l'appartement où la princesse Anne Comnène avait coutume de faire, dans la soirée, la lecture de ses ouvrages à ceux qu'elle admettait à cet honneur. Ce conseil se composait de l'empereur, de l'impératrice Irène, et de la princesse Anne; et le patriarche de l'Eglise grecque y assistait, comme une sorte de médiateur entre une sévérité excessive et un degré dangereux d'indulgence.

— Ne me parlez pas, Irène, dit l'empereur, des belles choses qu'on peut dire en faveur de la pitié. J'ai renoncé à ma juste vengeance à l'égard du rebelle Ursel, et quel avantage en ai-je tiré? Ce vieillard obstiné, au lieu de se montrer traitable, et sensible à la générosité avec laquelle je lui ai laissé la vie et les yeux, peut à peine se résoudre à faire quelques efforts en faveur d'un prince à qui il en est redevable. J'avais coutume de penser que la vue et le

souffle de la vie étaient des choses pour la conservation desquelles on ferait tous les sacrifices possibles, mais je crois maintenant qu'on ne les regarde que comme des jouets. Ne me parlez donc pas de la reconnaissance dont je serais payé en épargnant cet ingrat. — Et croyez-moi, ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers Anne, non-seulement tous mes sujets, si je suivais votre avis, riraient à mes dépens en me voyant épargner un homme qui avait si déterminément juré ma perte, mais vous-même seriez la première à me reprocher l'acte de folle indulgence que vous faites en ce moment tant d'efforts pour m'arracher.

— Le bon plaisir de Votre Majesté, dit le patriarche, est donc bien décidément que votre malheureux gendre soit puni de mort pour avoir été entraîné dans ce complot par les artifices de ce misérable païen Agélastès et par le traître Achillès Tatius ?

— Telle est ma résolution, répondit l'empereur. Et pour preuve que je n'ai pas dessein de faire suivre ma sentence par une apparence d'exécution seulement, comme j'ai fait à l'égard d'Ursel, ce perfide, cet ingrat sera conduit du haut de l'escalier du puits de l'Achéron, dans la grande chambre appelée la salle de jugement, à l'extrémité de laquelle tous les préparatifs de l'exécution sont déjà faits ; et je jure...

— Ne jurez pas, s'écria le patriarche ; je vous le défends au nom du ciel, qui parle par ma voix, tout indigne qu'elle est. N'éteignez pas le chanvre qui fume encore ! Ne détruisez pas le faible espoir qui peut rester, que vous vous laisserez persuader de changer de dessein à l'égard de votre gendre égaré, dans l'intervalle qui lui reste pour implorer votre merci. Souvenez-vous des remords de Constantin !

— Que veut dire Votre Révérence? demanda Irène.

— Une bagatelle, dit l'empereur ; une chose qui n'est pas digne de sortir d'une bouche comme celle du patriarche, puisque c'est, suivant toutes les probabilités, un débris du paganisme.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écrièrent les deux dames avec empressement, dans l'espoir d'entendre quelque chose qui pourrait venir à l'appui de leurs argumens, et peut-être aussi par un mouvement de curiosité, sentiment qui sommeille rarement dans le cœur d'une femme, même quand de plus fortes passions sont sous les armes.

— Le patriarche vous le dira, répondit Alexis, puisqu'il faut que

vous le sachiez; mais je vous garantis que vos argumens ne puiseront aucune aide dans cette sotte légende.

— Ecoutez-la pourtant, dit le patriarche; car, quoiqu'elle soit ancienne, et qu'on suppose quelquefois qu'elle se reporte au temps où le paganisme dominait encore, il n'en est pas moins vrai qu'il s'agit d'un vœu fait, et enregistré dans la chancellerie du vrai Dieu, par un empereur de la Grèce.

L'histoire que je vais vous conter, continua-t-il, a rapport, non-seulement à un empereur chrétien, mais à cet empereur qui rendit chrétien tout son empire, à ce Constantin qui fut aussi le premier qui en déclara Byzance la métropole.

Ce héros, également remarquable par son zèle pour la religion et par ses exploits guerriers, vit le ciel lui accorder des victoires répétées et tous les bienfaits possibles, excepté cette union dans sa famille, objet des vœux des hommes les plus sages. Non-seulement la bénédiction de la concorde entre les frères fut refusée à la famille de cet empereur, au milieu de ses triomphes, mais un fils, plein de mérite et d'un âge mûr, qui avait été accusé d'aspirer à partager le trône de son père, fut, tout à coup et à minuit, sommé de répondre à une accusation capitale de trahison. Vous me dispenserez aisément de vous rapporter les artifices à l'aide desquels le fils fut présenté comme coupable aux yeux du père. Il me suffira de vous dire que le malheureux prince succomba, victime du crime de sa belle-mère Fausta! et qu'il dédaigna de se justifier d'une accusation si fausse et si monstrueuse. On dit que le courroux de Constantin contre son fils fut entretenu par des flatteurs, qui lui firent observer que Crispus n'avait pas même daigné implorer sa merci ou cherché à se justifier d'un crime si horrible.

Mais la mort n'eut pas plus tôt frappé ce prince innocent, que son père obtint la preuve qu'il avait agi avec trop de précipitation. Il était alors occupé à faire construire les parties souterraines de ce palais de Blaquernal, et il voulut y placer un monument de son chagrin paternel et de ses remords. Au haut de l'escalier appelé le puits de l'Achéron, il fit construire une grande salle, qu'on nomme encore la salle de jugement, et où se font les exécutions. On passe sous une porte voûtée pour entrer dans ce lieu de misère, où se trouvent la hache et les autres instrumens pour l'exécution des grands criminels d'État. Au-dessus de cette porte fut placée une espèce d'autel en marbre, surmontée de la statue de l'infortuné

Crispus. Cette statue était d'or, et on lisait au-dessous cette inscription mémorable : A MON FILS, QUE J'AI CONDAMNÉ INCONSIDÉRÉMENT, ET QUE J'AI FAIT EXÉCUTER AVEC TROP DE PRÉCIPITATION. En construisant cet autel, Constantin fit vœu, tant pour lui que pour sa postérité, que l'empereur régnant se tiendrait près de la statue de Crispus toutes les fois qu'un membre de sa famille serait conduit à l'exécution, et avant de le laisser passer de la salle de jugement dans la chambre de la mort, pour qu'il pût se convaincre personnellement de la vérité de l'accusation qui l'avait fait condamner au trépas.

Le temps s'est écoulé. — On se souvient de Constantin presque comme d'un saint, et le respect qu'on a pour sa mémoire laisse dans l'ombre l'anecdote de la mort de son fils. Les besoins de l'Etat ont rendu impossible de conserver une statue d'une valeur immense, et qui rappelait le souvenir désagréable de la faute d'un si grand homme. Les prédécesseurs de Votre Majesté impériale ont employé le métal qui la formait à fournir aux frais des guerres contre les Turcs, et la mémoire des remords de Constantin ne s'est perpétuée que par une tradition obscure conservée dans l'Eglise ou dans le palais. Cependant, à moins que Votre Majesté n'ait de fortes raisons à y opposer, mon opinion serait que vous manqueriez presque aux égards dus à la mémoire du plus grand de vos prédécesseurs si vous ne donniez à ce malheureux criminel, votre si proche parent, l'occasion de plaider sa cause en passant devant l'autel de refuge, nom communément donné au monument de l'infortuné Crispus, fils de Constantin, quoique maintenant il soit dépouillé des lettres d'or qui composaient l'inscription, et de la statue de même métal qui représentait ce jeune prince. —

En ce moment une musique funèbre se fit entendre sur l'escalier dont il a été si souvent parlé. — S'il faut que j'entende le césar Nicéphore Brienne avant qu'il ait passé l'autel de refuge, dit Alexis, il n'y a pas de temps à perdre; car ces sons lugubres annoncent qu'il approche déjà de la salle de jugement.

L'impératrice et sa fille commencèrent à l'instant, avec les plus vives instances, à supplier Alexis de révoquer la sentence qu'il avait prononcée contre le césar, et à le conjurer, s'il désirait maintenir la paix dans sa famille et acquérir des droits éternels à la reconnaissance de sa femme et de sa fille, d'écouter leurs prières

en faveur d'un infortuné qui avait été entraîné dans un crime auquel son cœur n'avait pris aucune part.

— Du moins, je le verrai, dit l'empereur, et le saint vœu de Constantin sera strictement observé dans cette occasion. Mais souvenez-vous, femmes inconsidérées, qu'il y a autant de différence entre Crispus et le césar, qu'entre l'innocence et le crime; et que par conséquent leur destin peut être décidé avec justice par des principes opposés et avec des résultats différens. Mais je verrai le criminel en face, Patriarche, vous pouvez m'accompagner pour rendre à un mourant les services qui sont en votre pouvoir. Quant à vous, femme et belle-mère du criminel, je crois que vous ferez mieux de vous retirer dans une église pour prier Dieu pour l'ame du défunt, que de troubler ses derniers momens par des lamentations inutiles.

— Alexis, dit Irène, je vous prie d'être bien convaincu que nous ne vous quitterons pas en vous voyant cette volonté opiniâtre de répandre le sang, de peur que vous ne laissiez, pour écrire votre histoire, des matériaux plus dignes du temps de Néron que de celui de Constantin.

L'empereur, sans rien répondre, se mit en marche vers la salle de jugement. Une lumière plus vive que d'ordinaire brillait déjà sur l'escalier du puits de l'Achéron, et l'on entendait en sortir, à intervalles égaux, le son des psaumes de la pénitence, que l'Eglise grecque ordonne de chanter lors de l'exécution des criminels. Vingt esclaves muets, portant des turbans dont la couleur pâle donnait un air lugubre à leurs traits ridés et un éclat étincelant au blanc de leurs yeux, montaient deux à deux, et semblaient sortir des entrailles de la terre; chacun d'eux tenait d'une main un sabre nu, et de l'autre une torche allumée. Après eux venait l'infortuné Nicéphore. Il avait l'air d'un homme déjà à demi mort de la terreur que lui inspirait un trépas si prochain; et le peu d'attention dont il était capable était donnée à deux moines en robe noire, qui lui répétaient alternativement des passages tirés de l'Ecriture, en grec, suivant la forme de dévotion adoptée par la cour de Constantinople. Le costume du césar répondait à sa triste fortune. Il avait les jambes et les bras nus; et une simple tunique blanche, dont le collet était déjà rabattu, prouvait qu'il avait pris les vêtemens qui devaient lui servir dans ses derniers momens. Un grand et robuste

esclave nubien, qui se regardait évidemment comme le personnage le plus important du cortége, portait sur son épaule une grande et lourde hache d'exécuteur, et, comme un démon qui suit un sorcier, marchait pas à pas après sa victime. Venaient ensuite quatre prêtres qui chantaient tour à tour, à haute voix, un verset des psaumes usités en pareille occasion; et le cortége était fermé par une troupe d'esclaves armés de carquois, de flèches et de lances, pour résister à toute tentative qu'on pourrait faire pour délivrer le prisonnier.

Il aurait fallu un cœur plus dur que celui de la malheureuse princesse pour résister à la vue du sombre appareil qui environnait un objet chéri, l'amant de sa jeunesse, l'époux qui avait reposé sur son sein, à l'instant de terminer sa carrière mortelle.

Comme ce cortége lugubre approchait de l'autel de refuge, à demi entouré par les deux grands bras étendus qui sortaient du mur, l'empereur, qui était directement sur son passage, jeta sur la flamme de l'autel quelques fragmens de bois aromatiques trempés dans de l'esprit de vin, et la flamme qui s'en éleva aussitôt jeta une forte lumière sur la procession funèbre, sur le visage de celui qui en était le principal personnage et sur les traits des esclaves, dont la plupart avaient éteint les flambeaux qui leur avaient servi en montant l'escalier ténébreux.

La lueur soudaine qui jaillit de l'autel ne manqua pas de rendre l'empereur et les princesses visibles au triste groupe qui s'avançait dans la salle. — Tous s'arrêtèrent, tous gardèrent le silence. L'hymne de contrition cessa même de se faire entendre. C'était une rencontre, comme le dit la princesse Anne dans son histoire, semblable à celle qui eut lieu entre Ulysse et les habitans de l'autre monde, qui, lorsqu'ils eurent goûté du sang de ses sacrifices, le reconnurent à la vérité, mais avec de vaines lamentations et des gestes faibles et obscurs. De tout le groupe, la seule figure rendue plus distincte était celle de l'exécuteur gigantesque, dont le front élevé et sillonné de rides, et la grande hache, recevaient et réfléchissaient l'éclat brillant de la flamme qui brûlait sur l'autel. Alexis vit la nécessité de rompre le silence, de crainte de laisser à ceux qui intercédaient en faveur du prisonnier l'occasion de renouveler leurs instances.

— Nicéphore Brienne, dit-il d'une voix qui, quoique ordinairement interrompue par une légère hésitation, qui lui avait fait donner par ses ennemis le sobriquet de bègue, était pourtant, dans les

occasions importantes, comme celle dont il s'agissait, si habilement conduite, si parfaitement cadencée, qu'on ne s'apercevait nullement de ce défaut; Nicéphore Brienne, ci-devant césar, une juste sentence a été prononcée, portant qu'ayant conspiré contre la vie de ton souverain légitime et de ton père affectionné Alexis Comnène, tu subiras la peine de mort, en ayant la tête séparée de ton corps. Je viens donc ici, devant ce dernier autel de refuge, suivant le vœu de l'immortel Constantin, te demander si tu as quelque motif à alléguer contre l'exécution de cette sentence. Même à cette onzième heure, ta langue est déliée, et tu peux parler avec liberté pour défendre ta vie. Tout est préparé dans ce monde et dans l'autre. Jette un coup d'œil au-delà de cette porte voûtée; le bloc est prêt; regarde derrière toi, la hache est aiguisée. Ta place dans l'autre monde, bonne ou mauvaise, est déjà déterminée. Le temps s'enfuit, et l'éternité s'approche. Si tu as quelque chose à dire, parle librement; sinon, reconnais la justice de ta sentence, et marche à la mort.

L'empereur commença cette harangue avec ce regard décrit par sa fille comme aussi perçant que l'éclair qui sillonne la nue, et, si ses discours ne coulaient pas précisément comme la lave brûlante, c'étaient cependant les accens d'un homme ayant le pouvoir absolu de commander; aussi produisirent-ils un effet sensible, non-seulement sur le criminel, mais sur l'empereur lui-même, dont les yeux humides et la voix prête à lui manquer annonçaient qu'il sentait et qu'il appréciait l'importance fatale de ce moment.

Faisant un effort pour en revenir à la conclusion du discours qu'il avait commencé, Alexis demanda de nouveau si le prisonnier avait quelque chose à dire pour sa défense.

Nicéphore n'était pas un de ces criminels endurcis qu'on peut appeler les prodiges de l'histoire, d'après le sang-froid avec lequel ils ont contemplé le résultat de leurs crimes, soit dans leur propre châtiment, soit dans les infortunes des autres. — J'ai été tenté, dit-il en tombant à genoux, et j'ai succombé. Je n'ai rien à alléguer en excuse de ma folie et de mon ingratitude; mais je suis prêt à mourir pour expier mon crime. Un profond soupir, presque un cri d'effroi, se fit entendre derrière l'empereur; et la cause en fut révélée sur-le-champ par Irène, qui s'écria : — Sire! sire! votre fille est morte! Et, dans le fait, Anne Comnène était tombée sans mouvement dans les bras de sa mère. Sur-le-champ, le père ne songea

plus qu'à soutenir sa fille évanouie, et le malheureux Nicéphore lutta contre ses gardes pour qu'il lui fût permis d'aller donner des secours à son épouse. — Accordez-moi seulement cinq minutes de cette vie que la loi a abrégée, s'écria-t-il, et que mes efforts puissent du moins contribuer à la rappeler à une vie qui devrait être aussi longue que le méritent ses vertus et ses talens; et que je meure alors à ses pieds, car je me soucie peu d'aller un pas plus loin !

Alexis, qui, dans le fait, avait été plus surpris de la hardiesse et de la témérité de Nicéphore qu'alarmé de sa tentative de révolte, le considérait comme un homme plutôt égaré qu'égarant les autres; aussi cette dernière entrevue fit-elle sur lui une forte impression. D'ailleurs, il n'était pas naturellement cruel, quand les actes de rigueur devaient s'exécuter sous ses propres yeux.

— Je suis persuadé, dit-il, que le divin et immortel Constantin n'a pas soumis ses descendans à cette sévère épreuve, uniquement pour qu'ils cherchassent à s'assurer de l'innocence des criminels, mais plutôt pour fournir à ceux qui viendraient après lui une occasion de pardonner un crime qui ne pourrait échapper au châtiment sans le pardon, l'exprès pardon du prince. — Je me réjouis d'être né du saule plutôt que du chêne, et je reconnais ma faiblesse; j'avoue que les larmes de mon épouse et l'évanouissement de ma fille me touchent de plus près que la sûreté même de ma propre vie, et font sur moi plus d'effet que le ressentiment des manœuvres perfides de ce malheureux. — Lève-toi, Nicéphore Brienne ! je te pardonne, et je te rends même le rang de césar. — Nous ordonnerons au grand logothète d'expédier ton pardon, et de le sceller de la bulle d'or. Tu es prisonnier pour vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'on ait pris des mesures pour le maintien de la tranquillité publique. En attendant, tu resteras sous la garde du patriarche, qui répondra de ta personne. — Ma femme, ma fille, retirez-vous dans votre appartement. Le temps viendra où vous aurez tout le loisir de pleurer et de vous embrasser, de sangloter et de vous réjouir. Priez le ciel que moi, qui me suis laissé aller à sacrifier la justice et la saine politique à ma compassion conjugale et à ma tendresse paternelle, je n'aie pas lieu de déplorer sérieusement tous les évènemens de ce drame étrange.

Le césar, ayant reçu son pardon, chercha à réunir ses idées, bouleversées par ce changement inattendu; mais il trouva aussi

difficile de se convaincre de la réalité de sa situation qu'il l'avait été pour Ursel de s'habituer de nouveau à la vue de la nature, après en avoir été si long-temps privé : tant la confusion d'idées et le vertige occasionés par des causes morales et physiques de surprise et de terreur se ressemblent par leurs effets sur l'esprit !

Enfin il bégaya la demande qu'il lui fût permis d'accompagner l'empereur dans la lice, afin de le préserver, en le couvrant de son corps, des coups que la trahison de quelque homme désespéré pourrait diriger contre sa vie, pendant une journée qui ne paraissait que trop probablement devoir être un jour de péril et de sang.

— Halte-là ! dit Alexis. Nous venons de t'accorder la vie, et nous ne commencerons pas déjà par concevoir de nouveaux doutes sur ta fidélité : cependant il est à propos de te rappeler que tu es encore le chef ostensible de ceux qui ont dessein de prendre part à l'insurrection d'aujourd'hui. Le plus sûr pour toi est donc de laisser à d'autres le soin de la pacification. Va converser avec le patriarche, et mérite ton pardon en lui confessant toutes les trames perfides de cette infâme conspiration, que nous ne connaissons pas encore. — Ma femme, ma fille, adieu ! Il faut à présent que je me rende dans la lice, où j'aurai à parler au traître Achillès Tatius, et à cet infidèle, ce païen, Agélastès, s'il vit encore ; car un bruit, qui se confirme, m'a appris que la Providence s'est chargée de le punir.

— N'y allez pas, mon père, dit la princesse ; permettez-moi plutôt d'aller moi-même encourager ceux de vos sujets qui vous sont fidèles. L'indulgence extrême que vous avez eue pour mon coupable époux me prouve toute l'étendue de votre affection pour votre indigne fille, et la grandeur du sacrifice que vous avez fait à son affection presque puérile pour un ingrat qui a mis votre vie en danger.

— Ce qui veut dire, ma fille, dit Alexis en souriant, que le pardon que j'ai prononcé en faveur de votre mari est une faveur qui a perdu son prix après avoir été accordée. Suivez mon avis, Anne, et pensez autrement. Les maris et les femmes doivent, par prudence, oublier leurs torts l'un envers l'autre aussitôt que la nature humaine le leur permet. La vie est trop courte, et la tranquillité conjugale trop incertaine, pour insister long-temps sur de pareils sujets. Rentrez dans vos appartemens, princesses, et préparez les brodequins écarlates, et les broderies du collet et des manches de

la robe du césar, qui indiquent son haut rang : il ne faut pas qu'on le voie demain sans qu'il en soit décoré. — Révérend père, je vous rappelle encore une fois que le césar est sous votre garde personnelle jusqu'à demain à pareille heure.

Ils se séparèrent : l'empereur pour aller se mettre à la tête de sa garde varangienne ; le césar, sous la surveillance du patriarche, rentrant dans l'intérieur du palais de Blaquernal, où Nicéphore Brienne se trouva dans la nécessité de mettre à nu la trame de la rébellion, et de donner tous les détails qui étaient en son pouvoir sur les progrès de la conspiration.

— Agélastès, Achillès Tatius et le Varangien Hereward, dit-il, étaient les individus principalement chargés de la faire marcher. Mais il ne prétendait pas savoir s'ils avaient tous été également fidèles à leurs engagemens.

Dans l'appartement des princesses il y eut une violente discussion entre l'impératrice et sa fille. Les idées et les sentimens d'Anne Comnène avaient si souvent changé pendant le cours de cette journée, que, quoique tout se fût réuni pour lui inspirer à la fin un vif intérêt en faveur de son époux, elle n'eut pas plus tôt perdu toute crainte de le voir punir, que le ressentiment de son ingratitude commença à renaître en elle. Elle sentit aussi qu'une femme douée des talens extraordinaires qu'elle possédait, et qu'une adulation universelle avait disposée à concevoir une opinion très flatteuse de son importance, allait jouer un triste rôle, après avoir été le jouet passif d'une longue suite d'intrigues, et soumise aux caprices d'une troupe de conspirateurs subalternes, qui s'étaient arrogé le droit de disposer d'elle à leur gré, et qui n'avaient même jamais songé à la regarder comme un être capable de former un désir, ni même d'accorder ou de refuser un consentement. L'autorité de son père sur elle, et le droit qu'il avait de disposer de sa personne, étaient plus incontestables ; mais il y avait encore quelque chose qui dérogeait à la dignité d'une princesse née dans la pourpre, d'une femme dont la plume donnait l'immortalité, dans l'idée de se voir, sans son consentement, jetée, en quelque sorte, à la tête tantôt d'un homme, tantôt d'un autre, quelque bas que fût son rang, quelque repoussant que parût son extérieur, pourvu que cette alliance fût pour le moment utile à l'empereur. Le résultat de ces tristes réflexions fut qu'Anne Comnène se mit l'esprit à la torture pour trouver quelques moyens de rele-

ver sa dignité abattue, et elle imagina divers expédiens pour y réussir.

CHAPITRE XXXII.

Mais la main du destin soulève le rideau,
Et met la scène en vue.

Don Sébastien.

La grande trompette des Varangiens donna le signal du départ; les escadrons de ces gardes fidèles, complètement couverts de leurs armures de cottes de mailles, et ayant à leur centre la personne de leur maître, traversèrent en bon ordre les rues de Constantinople. Alexis, sous son armure splendide, ne paraissait pas indigne d'être le point central des forces d'un empire; et tandis que les citoyens se pressaient en foule pour le suivre, lui et son escorte, on pouvait remarquer une différence visible entre ceux qui arrivaient avec une intention préméditée de tumulte, et la plus grande partie qui, comme la multitude de toute grande ville, se coudoyaient les uns les autres, et poussaient de grands cris, sans trop savoir pourquoi. Le grand espoir des conspirateurs était dans les Immortels, soldats principalement chargés de la défense de Constantinople, partageant les préjugés généraux des citoyens, et qui étaient soumis à l'influence des partisans d'Ursel, qui, avant son emprisonnement, avait eu le commandement de cette garde. Les conspirateurs avaient décidé que ceux de ces soldats qu'on regardait comme les plus mécontens prendraient possession, le matin de bonne heure, des portes de la lice qui étaient les plus favorables à leur projet d'attaquer la personne de l'empereur. Mais, en dépit de tous les efforts qu'ils purent faire sans en venir à la force ouverte avant le moment convenable, ils se trouvèrent trompés dans leur attente; car, avant leur arrivée, des détachemens de Varangiens, distribués de différens côtés sans affectation, mais avec une habileté parfaite, déjouèrent leur entreprise. Un peu confondus en voyant des difficultés et des obstacles s'éle-

ver de toutes parts à l'exécution d'un projet dont ils ne pouvaient supposer qu'on eût le moindre soupçon, les conspirateurs commencèrent à chercher des yeux les principaux personnages de leur parti, sur les ordres desquels ils comptaient dans cet embarras; mais ils ne virent ni le césar, ni Agélastès, soit dans la lice, soit pendant leur marche en s'y rendant de Constantinople. Achillès Tatius, à la vérité, se montra; mais il était facile de remarquer qu'il semblait à la suite du protospathaire, au lieu d'avoir cet air d'indépendance que, comme officier, il aimait à affecter.

De cette manière, quand l'empereur, avec sa troupe brillante, s'avança vers la phalange formée par Tancrède et ses compagnons, qui, comme on doit se le rappeler, s'étaient postés sur le promontoire élevé, placé entre la ville et la lice, le principal corps de l'escorte impériale se détourna un peu de la route directe, afin de continuer son chemin sans interruption; tandis que le protospathaire et l'acolouthos, avec une escouade de Varangiens, marchèrent en avant pour aller demander au prince Tancrède, de la part de l'empereur, le motif de son retour en Europe avec sa troupe. Cette courte distance fut bientôt franchie. — Le trompette qui accompagnait les deux officiers sonna un pourparler; et Tancrède lui-même, remarquable par ce bel extérieur que le Tasse a préféré à celui de tous les autres croisés, à l'exception de Renault d'Est, créature de son imagination poétique, s'avança pour entrer en conférence.

— L'empereur de la Grèce, dit le protospathaire à Tancrède, prie le prince d'Otrante de lui faire savoir par les deux grands-officiers chargés de cette mission, dans quel dessein il est revenu, contre son serment, sur la rive droite de ce détroit. Il prie en même temps le prince de Tancrède d'être persuadé que rien ne fera tant de plaisir à l'empereur que de recevoir une réponse qui ne soit pas contraire à son traité avec le duc de Bouillon et au serment fait par les nobles croisés et leurs soldats, puisque en ce cas il lui serait permis, comme il le désire, de recevoir amicalement le prince Tancrède et ses compagnons, afin de prouver sa haute estime pour la dignité de l'un et pour la bravoure de tous. — Nous attendons une réponse.

Le ton de ce message n'avait en soi rien de bien alarmant, et le prince Tancrède ne fut pas embarrassé pour y répondre. — La cause de l'arrivée en ce lieu du prince d'Otrante à la tête de cin-

quante lances, répondit-il, est le cartel qui annonce un combat entre Nicéphore Brienne, appelé le césar, homme de haut rang dans cet empire, et un digne chevalier de grande renommée, compagnon des pèlerins qui ont pris la croix, par suite du saint vœu qu'ils ont fait de délivrer la Palestine du joug des infidèles : ce chevalier est le redoutable Robert de Paris. C'était donc une obligation indispensable pour les saints pèlerins de la croisade d'envoyer un de leurs chefs avec un détachement d'hommes d'armes, en nombre suffisant, pour veiller à ce que les chances fussent égales entre les combattans. On peut juger qu'ils n'ont pas d'autre intention, puisqu'ils se sont bornés à envoyer cinquante lances avec leur suite ordinaire ; tandis qu'il leur eût été facile d'en faire partir dix fois autant, s'ils eussent eu le moindre dessein d'intervenir de force ou de troubler le combat à armes égales qui va avoir lieu. Le prince d'Otrante et ses compagnons se placeront donc à la disposition de la cour impériale, et seront témoins de ce combat avec la plus parfaite confiance que les règles de l'impartialité y seront ponctuellement observées.

Les deux officiers grecs transmirent cette réponse à l'empereur, qui l'entendit avec plaisir, et qui, agissant sur-le-champ d'après le principe qu'il s'était fait de maintenir, s'il était possible, la paix avec les croisés, nomma le prince Tancrède et le protospathaire maréchaux de la lice, en leur donnant plein pouvoir, sous les ordres de l'empereur, de régler toutes conditions du combat, sauf à en référer à Alexis lui-même, s'il arrivait qu'ils ne fussent pas d'accord. On fit connaître cet arrangement à tous les spectateurs, qui furent ainsi préparés à voir entrer dans la lice, armés de pied en cap, l'officier grec et le prince italien ; et une proclamation solennelle annonça à toute l'assemblée les fonctions qu'ils allaient remplir. En même temps l'ordre fut donné d'évacuer une partie des gradins qui se trouvaient d'un côté de la lice, afin d'y placer les compagnons du prince Tancrède.

Achillès Tatius, qui observait avec attention tout ce qui se passait, ne vit pas sans alarme que, par suite de ces dispositions, les Latins bien armés se trouvaient placés entre les Immortels et les citoyens mécontens, ce qui rendait très probable que la conspiration était découverte, et qu'Alexis croyait pouvoir compter sur l'aide de Tancrède et de ses compagnons pour la réprimer. Cette circonstance, jointe à la manière froide et caustique dont l'em-

pereur lui avait parlé en lui donnant ses ordres, fit penser à l'acolouthos que la meilleure chance pour sortir du danger dans lequel il se trouvait, était que la conspiration fût étouffée, et que la journée se passât sans la moindre tentative pour ébranler le trône d'Alexis Comnène. Et, même en ce cas, il lui paraissait fort douteux qu'un despote aussi fin et aussi soupçonneux que l'empereur se contentât d'avoir connu le complot, comme il semblait le connaître, et de l'avoir vu échouer, sans donner de l'occupation aux cordes d'arcs et aux fers à aveugler des muets de son palais ; il ne voyait pourtant guère de possibilité, soit pour fuir, soit pour faire résistance. La moindre tentative pour s'éloigner du voisinage des fidèles serviteurs de l'empereur, ses ennemis personnels, qui le serraient graduellement de plus en plus près, devenait à chaque instant plus dangereuse, et n'aurait pu manquer de provoquer une explosion qu'il était de l'intérêt du parti le plus faible de retarder, quelque difficile que cela fût. Tandis que les soldats qui étaient sous l'autorité immédiate d'Achillès semblaient le traiter encore comme leur officier supérieur, et s'adressaient à lui pour recevoir ses ordres, il devenait de plus en plus évident pour lui que le moindre degré de soupçon auquel il donnerait lieu serait le signal de son arrestation immédiate. Le cœur tremblant, et les yeux obscurcis par l'idée terrible d'avoir bientôt à dire adieu à la lumière du jour et à tout ce qu'elle rend visible, l'acolouthos se vit condamné à surveiller la tournure que prendraient les évènemens, sur lesquels il ne pouvait avoir aucune influence, et à attendre le résultat d'un drame du dénouement duquel dépendait sa vie, quoique les rôles en fussent joués par d'autres acteurs. Dans le fait on aurait dit que toute l'assemblée attendait un signal que personne n'était prêt à donner.

Les citoyens et les soldats mécontens cherchaient en vain des yeux Agélastès et le césar ; et quand ils virent la situation dans laquelle se trouvait Achillès Tatius, son air semblait plutôt exprimer le doute et la consternation qu'encourager les espérances qu'ils avaient conçues. Cependant beaucoup de gens de la classe inférieure se trouvaient trop en sûreté par l'obscurité de leur rang pour craindre pour leur propre personne les suites d'un tumulte, et ils désiraient éveiller l'esprit de trouble qui semblait disposé à s'endormir.

Un murmure sourd se fit entendre, et s'éleva presque jusqu'à

des cris. — Justice! justice! Ursel! Ursel! Les droits des cohortes immortelles! etc. — Alors la grande trompette des Varangiens sonna, et ses sons redoutés retentirent dans toute l'assemblée comme la voix d'une divinité qui y eût présidé. Un morne silence se rétablit dans la foule, et la voix d'un héraut fit connaître le bon plaisir et la volonté souveraine d'Alexis Comnène.

—Citoyens de l'empire romain, vos plaintes, excitées par des factieux, ont atteint l'oreille de votre empereur, et vous serez témoins du pouvoir qu'il a de satisfaire son peuple. A votre requête, et en votre présence, le rayon visuel qui avait été éteint sera rallumé, — l'esprit dont les efforts se bornaient à pourvoir imparfaitement aux besoins de la nature emploiera de nouveau ses moyens, s'il en a la volonté, au gouvernement d'un grand thème de l'empire. La jalousie politique, qu'il est plus difficile de faire taire que de rendre le jour à l'aveugle, sera vaincue par l'amour paternel de l'empereur pour son peuple et par son désir de lui donner toute satisfaction. — Votre favori, l'objet de vos désirs, Ursel, qu'on supposait mort depuis long-temps, ou qu'on croyait du moins frappé d'aveuglement et dans une prison, va vous être rendu, en bonne santé, jouissant de l'usage de ses yeux, et possédant toutes les facultés nécessaires pour recevoir les faveurs de l'empereur et mériter l'affection du peuple.

Tandis que le héraut parlait ainsi, un homme qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière quelques officiers du palais, s'avança, et, se débarrassant d'un manteau de couleur sombre qui l'enveloppait, se montra paré d'un riche vêtement écarlate. Les ornemens qui couvraient ses manches, ainsi que les brodequins qu'il portait, indiquaient un rang qui ne le cédait qu'à celui de l'empereur lui-même. Il tenait en main un bâton d'argent, symbole du commandement des cohortes des Immortels, et, s'agenouillant devant Alexis, il le lui présenta, comme pour remettre entre ses mains le pouvoir dont il était l'emblème. Toute l'assemblée fut électrisée en voyant paraître un homme qu'on croyait mort, ou rendu incapable, par des moyens cruels, d'exercer aucunes fonctions publiques. Quelques-uns reconnurent celui dont l'extérieur et les traits ne pouvaient aisément s'oublier, et ils le félicitèrent d'être rendu si inopinément au service de son pays. D'autres restaient saisis de surprise, ne sachant s'ils devaient en croire leurs yeux; et quelques malveillans déterminés s'empressèrent de faire circuler

le bruit que le prétendu Ursel n'était qu'un imposteur, et que c'était un tour que leur jouait l'empereur.

— Parle-leur, noble Ursel, dit Alexis. Dis-leur que si j'ai péché contre toi, c'est parce que j'ai été trompé; et que ma disposition à t'en dédommager est aussi forte que l'a jamais été mon intention de te nuire.

— Amis et concitoyens, dit Ursel en se tournant vers l'assemblée, Sa Majesté Impériale me permet de vous assurer que si, dans une partie antérieure de ma vie, j'ai souffert quelque injustice, elle est plus que réparée parce que j'éprouve dans un moment si glorieux; et que je suis déterminé, à compter de cet instant, à consacrer ce qui me reste de vie au service du plus généreux et du plus bienfaisant des souverains, ou à le passer, avec sa permission, à me préparer, par des pratiques de dévotion, à cette immortalité précieuse qui sera accompagnée de la société des saints et des anges. Quelque alternative que je choisisse, je me flatte que vous, mes chers concitoyens, vous qui avez si obligeamment conservé mon souvenir pendant les années que j'ai passées dans les ténèbres et la captivité, vous ne manquerez pas de m'accorder le secours de vos prières.

L'apparition soudaine de cet Ursel, perdu depuis si long-temps, avait quelque chose de trop étonnant, de trop surnaturel, pour ne pas captiver la multitude; et elle scella sa réconciliation avec l'empereur par trois acclamations si bruyantes qu'on dit qu'elles ébranlèrent les airs, et que les oiseaux, hors d'état de se soutenir sur leurs ailes, tombèrent hors de leur élément naturel.

CHAPITRE XXXIII.

> Quoi ! [illegible]
> Il faut y renoncer, ou bien au Stagyrite
> Voyez : pour tant d'acteurs la salle est trop petite.
> Bâtissez-en une autre, ou jouez en plein champ.
>
> POPE.

Le bruit des acclamations de joie était parvenu, à travers les montagnes et les forêts, jusqu'aux rives éloignées du Bosphore, et avait enfin expiré, répété par les échos dans le lointain. Les citoyens, pendant le silence qui suivit, semblaient se demander les uns aux autres quelle scène allait orner une pause si solennelle et un théâtre si auguste. Cet intervalle aurait probablement été bientôt suivi de nouvelles clameurs, car une multitude, rassemblée n'importe pour quelle cause, reste rarement long-temps silencieuse, si un signal de la trompette des Varangiens n'eût annoncé un nouveau motif d'attention. Les sons avaient en même temps quelque chose d'animé et de mélancolique; ils offraient le caractère d'un chant guerrier et le ton lugubre qu'on pourrait choisir pour annoncer une exécution particulièrement solennelle. Ils étaient élevés, sonores, retentissans, et se prolongeaient comme si la bouche de bronze les avait fait entendre par quelque impulsion plus puissante que celle des poumons d'un simple mortel.

La foule parut reconnaître ces sons imposans, qui, dans le fait, étaient ceux qui sollicitaient ordinairement l'attention du peuple à la promulgation des édits impériaux d'une nature grave, comme ceux qui annonçaient aux habitans de Constantinople des rébellions, des sentences rendues pour cause de trahison, et d'autres nouvelles de grande et sérieuse importance. Quand la trompette eut cessé à son tour d'agiter cette immense assemblée par ses sons inquiétans et mélancoliques, la voix du héraut se fit entendre de nouveau.

Il déclara d'un ton grave et imposant qu'il arrivait quelquefois que le peuple manquait à ce qu'il devait à un souverain qui était

pour lui comme un père, et qu'alors le devoir pénible du prince était d'employer la verge de correction plutôt que le sceptre d'olivier de la merci.

— On est heureux, continua le hérault, quand la divinité suprême, se chargeant de la conservation d'un trône qui ressemble au sien par la bienfaisance et la justice, remplit la tâche la plus pénible imposée à son représentant sur la terre, celle de punir les hommes que son jugement infaillible a déclarés coupables, laissant à son substitut le soin plus agréable de pardonner à ceux que des artifices ont égarés, et que la trahison a fait tomber dans ses piéges. — Tel étant le cas présent, la Grèce et les thèmes qui en font partie sont invités à m'écouter, pour apprendre qu'un misérable, nommé Agélastès, qui s'était insinué dans les bonnes grâces de l'empereur en affectant de profondes connaissances et une vertu austère, avait formé un plan perfide, tendant à l'assassinat de l'empereur Alexis Comnène et à une révolution dans l'État. Cet homme qui, sous une prétendue sagesse, cachait les doctrines d'un hérétique et les vices d'un voluptueux, avait trouvé des prosélytes même dans la maison de l'empereur et parmi ceux qui touchent de plus près à sa personne, de même que dans les classes inférieures, parmi lesquelles, pour les exciter à la révolte, on avait fait circuler une foule de bruits mensongers semblables à celui de la mort et de l'aveuglement d'Ursel, dont vos propres yeux ont vu la fausseté.

Le peuple, qui avait jusqu'alors écouté en silence, poussa de grands cris en signe d'assentiment. Dès que le silence se fut rétabli, la voix sonore du hérault continua la proclamation.

— Coré, Dathan et Abiron, dit-il, n'ont pas subi la sentence d'un Dieu offensé plus justement et avec plus de promptitude que ce scélérat Agélastès. La terre s'est entr'ouverte pour dévorer les enfans apostats d'Israël; mais la mort de ce misérable a eu lieu, autant qu'il est permis de le croire, par l'entremise d'un esprit de ténèbres qu'il avait lui-même évoqué par ses artifices. Cet esprit, comme on l'a appris par le témoignage d'une noble dame et d'autres personnes de son sexe, témoins de cette catastrophe, a étranglé Agélastès : destin bien digne de ses crimes odieux. Une telle mort, infligée même à un homme si coupable, n'a pu manquer d'affliger profondément l'empereur, parce qu'elle implique des souffrances au-delà de ce monde. Mais cette punition terrible porte

avec elle cette consolation, qu'elle dispense l'empereur de pousser plus loin une vengeance que le ciel même semble avoir bornée au châtiment exemplaire du principal conspirateur. Quelques changemens de places et d'emplois auront lieu par égard pour le bon ordre et la sûreté publique. Mais quels sont ceux qui ont ou qui n'ont pas pris part à ce crime épouvantable? c'est un secret qui dormira dans le sein des coupables eux-mêmes, l'empereur ayant résolu de bannir leur faute de sa mémoire, comme étant l'effet d'une illusion momentanée. Que tous ceux qui m'entendent, quelque part qu'ils puissent avoir prise à ce qui devait s'exécuter aujourd'hui, retournent donc chez eux, bien assurés que leurs propres pensées seront leur seule punition. Qu'ils se réjouissent de ce que la bonté du Tout-Puissant les a sauvés des projets médités dans leur cœur; et, suivant le langage touchant de l'Ecriture, qu'ils se repentent et ne pèchent plus, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose de pire.

Le héraut cessa de parler, et les acclamations de l'auditoire lui répondirent de nouveau. Elles furent unanimes, car toutes les circonstances contribuaient à convaincre les mécontens qu'ils étaient à la merci de leur souverain; et comme la proclamation qu'ils venaient d'entendre prouvait qu'il connaissait leur crime, il dépendait de son bon plaisir d'employer contre eux les haches des Varangiens; tandis que, d'après la manière dont il lui avait plu de recevoir Tancrède, il était probable que les forces que celui-ci avait amenées étaient aussi à la disposition d'Alexis.

Les voix du géant Stéphanos, du centurion Harpax, et d'autres rebelles, tant du camp que de la ville, furent les premières à exprimer par de grands cris leur reconnaissance de la clémence de l'empereur, et leurs actions de grâces au ciel pour sa conservation.

Cependant le peuple, une fois bien pénétré de l'idée que la conspiration était découverte et déjouée, commença, suivant sa coutume, à tourner ses pensées sur l'objet qui avait été le prétexte de son rassemblement en ce lieu. Les chuchotemens se changèrent bientôt en murmures, et exprimèrent le mécontentement des citoyens, de rester si long-temps assemblés, sans qu'on dît un seul mot du but de leur réunion.

Alexis ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de la direction que prenaient leurs pensées, et, à un signal de sa main, les trom-

pettes firent entendre un air guerrier, bien plus vif que celui qui avait servi de prélude à la proclamation impériale.—Robert, comte de Paris, cria alors un héraut, êtes-vous ici en personne, ou représenté par quelque autre chevalier pour répondre au défi qui vous a été fait par Son Altesse Impériale Nicéphore Brienne, césar de cet empire ?

L'empereur croyait avoir pris de bonnes mesures pour qu'aucun des deux champions qui venaient d'être nommés pût répondre à cet appel, et il avait préparé un spectacle d'une autre espèce : des animaux sauvages enfermés dans des cages de fer, qu'on devait lâcher et faire combattre les uns contre les autres pour amuser l'assemblée. Sa surprise et sa confusion furent donc à leur comble, quand, après que l'écho eut répété le dernier mot de la proclamation, le comte Robert se présenta, armé de pied en cap, sortant d'une enceinte fermée par des rideaux, ayant derrière lui son coursier, couvert d'une armure défensive, — comme s'il était prêt à monter à cheval au premier signal du maréchal.

L'alarme et la honte qui se manifestèrent dans les traits de tous ceux qui étaient auprès de la personne de l'empereur, quand on vit que le césar ne se présentait pas de la même manière pour faire face au formidable Franc, ne furent pas de longue durée. A peine les hérauts avaient-ils proclamé le nom et le titre du comte de Paris, et fait à son antagoniste leur seconde sommation en bonne forme, qu'un homme portant l'uniforme des Varangiens s'élança dans la lice, et déclara qu'il était prêt à combattre au nom et à la place du césar Nicéphore Brienne et pour l'honneur de l'empire.

Alexis vit ce secours inattendu avec la plus grande joie, et donna volontiers son consentement au soldat hardi qui se mettait ainsi en avant au moment du plus grand besoin, et qui se chargeait des fonctions dangereuses de champion. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'à la taille, à l'extérieur et à l'air de bravoure du soldat, il crut le reconnaître, et qu'il avait pleine confiance en sa valeur. Mais le prince Tancrède intervint pour s'y opposer.

—La lice, dit-il, n'était ouverte qu'aux chevaliers et aux nobles ; ou du moins les rencontres n'y étaient permises qu'entre ceux qui avaient quelque égalité de sang et de naissance. Il ne pou-

vait donc se taire en voyant méconnaître à cet égard les lois de la chevalerie.

— Que le comte de Paris regarde mes traits, dit le Varangien, et qu'il dise si sa promesse n'a pas écarté toute objection à notre combat qui pourrait être fondée sur l'inégalité de condition. Qu'il juge lui-même si, en me combattant dans ce champ-clos, il fera autre chose que tenir une parole par laquelle il est lié depuis long-temps.

A cet appel, le comte Robert s'avança, et reconnut, sans plus de discussion, que, malgré la différence de leur rang, il se regardait comme engagé par sa parole solennelle à combattre ce vaillant soldat en champ-clos. Il regrettait, dit-il, attendu les qualités éminentes de cet homme et les services importans qu'il en avait reçus, qu'ils se trouvassent sur le point de répandre le sang l'un de l'autre; mais, puisque rien n'était plus commun que de voir le sort de la guerre forcer des amis à se livrer un combat à mort, il ne rétracterait pas l'engagement qu'il avait contracté, et il ne croyait nullement déroger à sa qualité en combattant un guerrier si bien connu et de si bonne réputation que le Varangien Hereward. Il ajouta qu'il consentait que le combat eût lieu à pied, et avec la hache d'armes, arme ordinaire de la garde varangienne.

Hereward était resté immobile, presque comme une statue, pendant ce discours. Dès que le comte eut fini de parler, il s'inclina pour le saluer avec grâce, et se déclara honoré et satisfait de la manière noble et franche dont le comte s'acquittait de sa promesse envers lui.

— Ce que nous avons à faire, dit le comte Robert avec un soupir que tout son amour pour les combats ne put réprimer, faisons-le promptement; le cœur peut être ému, mais le bras doit faire son devoir.

Hereward fit un signe d'assentiment, et ajouta : — Ne perdons pas le temps, car il s'écoule rapidement; et saisissant sa hache, il se tint prêt à combattre.

— Je suis également prêt, s'écria le comte de Paris en prenant la hache d'un soldat varangien qui était près de la lice. Tous deux se mirent sur-le-champ sur leurs gardes, et aucune formalité, aucune circonstance ne retarda plus le combat.

Les premiers coups furent portés et parés avec beaucoup de

précaution, et le prince Tancrède et plusieurs autres pensèrent que le comte Robert montrait plus de prudence que de coutume. Mais il en est du combat comme de la table; l'appétit vient en mangeant. Les passions plus violentes commencèrent, suivant l'usage, à s'éveiller au bruit des armes, et par suite de la douleur que firent éprouver quelques coups formidables portés de part et d'autre avec beaucoup de fureur, parés avec grande difficulté, et non assez complètement pour que le sang des deux champions ne commençât point à couler. Les Grecs regardaient avec étonnement un combat singulier tel qu'ils en avaient rarement vu, et ils retenaient leur haleine en voyant les coups furieux que se portaient les deux combattans, s'attendant, à chaque coup, à voir tomber l'un des deux guerriers, pour ne plus se relever. Leur force et leur agilité semblaient encore assez égales; cependant ceux des assistans qui prétendaient le mieux s'y connaître pensaient que le comte Robert s'abstenait de faire usage de toute la science militaire qui l'avait rendu célèbre. On remarqua généralement, et on convint qu'il avait renoncé à un grand avantage, en n'insistant pas sur son droit de combattre à cheval. D'un autre côté, il était évident que le vaillant Varangien avait négligé de profiter de quelques avantages que lui avait fournis l'impétuosité du comte Robert, qui était évidemment courroucé de la longueur de ce combat.

Un accident parut enfin sur le point de faire pencher la balance jusqu'alors égale. Le comte Robert, faisant une feinte d'un côté de son antagoniste, le frappa de l'autre, qui était découvert, du tranchant de son arme, de sorte que le Varangien chancela et sembla sur le point de tomber. Le son ordinaire que produisent les spectateurs à la vue de quelque évènement pénible et désagréable, en tirant leur haleine entre leurs dents serrées, se fit entendre tout à coup dans toute l'assemblée, et la voix d'une femme s'écria d'un ton vif et animé : — Robert, comte de Paris! n'oublie pas aujourd'hui que tu dois une vie et au ciel et à moi! — Le comte était sur le point de porter un second coup, et l'on ne saurait dire quel en aurait été l'effet, quand ce cri atteignit ses oreilles, et parut lui ôter toute disposition à continuer le combat.

— Je reconnais la dette, s'écria-t-il en baissant sa hache, et en reculant à deux pas de son adversaire. Hereward resta frappé de surprise, à peine remis de l'étourdissement causé par le coup qui l'avait presque renversé. Il baissa son arme, comme son antago-

niste, et parut attendre avec incertitude comment allait se terminer le combat. — Je reconnais ma dette, répéta le vaillant comte de Paris, tant envers Berthe la Bretonne, qu'envers le Tout-Puissant, qui m'a préservé de répandre le sang avec ingratitude.—Vous avez été témoins du combat, Messieurs, dit-il en s'adressant à Tancrède et aux autres chevaliers, et vous pouvez certifier sur votre honneur qu'il a été bien soutenu de part et d'autre, et sans avantage pour personne. Je présume que mon honorable antagoniste a maintenant satisfait le désir qui l'a porté à m'adresser ce cartel, qui ne résultait certainement d'aucune querelle personnelle ou privée. Quant à moi, j'ai un sentiment si vif des obligations que je lui ai personnellement, que je regarderais la continuation de ce combat comme une action honteuse et criminelle, à moins que le soin de ma défense personnelle ne m'y forçât.

Alexis profita avec empressement d'une proposition de paix à laquelle il était loin de s'attendre, et il jeta dans la lice son bâton de commandement, pour annoncer que le duel était terminé. Tancrède, quoique un peu surpris, et peut-être même scandalisé qu'un soldat de la garde de l'empereur eût résisté si long-temps à tous les efforts d'un chevalier si renommé, ne put s'empêcher de convenir que le combat avait eu lieu avec loyauté et avec égalité d'armes, et qu'il s'était terminé honorablement pour les deux parties. La réputation du comte étant bien connue et bien établie parmi les croisés, ils furent obligés de croire que quelque motif d'une nature très puissante l'avait engagé, contre son usage ordinaire, à proposer la cessation du combat avant que la mort ou la défaite de son adversaire y eût mis fin naturellement. Le bon plaisir de l'empereur en cette occasion fut donc regardé comme une loi sanctionnée par l'assentiment de tous les chefs présens, et confirmée par les acclamations et les applaudissemens de tous les spectateurs.

Mais la physionomie la plus intéressante de toute l'assemblée était peut-être celle du brave Varangien, arrivé si soudainement à un point de renommée militaire que l'extrême difficulté qu'il avait trouvée à soutenir la lutte contre le comte Robert l'avait empêché de prévoir, sans que sa modestie eût diminué le courage indomptable avec lequel il avait combattu. Il était debout au milieu de la lice, le visage animé par le feu du combat, par le sentiment de modestie appartenant à la franchise et à la simplicité de

son caractère, et par l'embarras qu'il éprouvait en se voyant le point central de tous les regards.

— Parle-moi, mon soldat, dit Alexis d'un ton fortement animé par la reconnaissance qu'il sentait devoir à Hereward, dans une circonstance si singulière; — parle à ton empereur comme son supérieur, car tu l'es en ce moment, et dis-lui de quelle manière il peut, fût-ce au prix de la moitié de son empire, te récompenser de lui avoir sauvé la vie, et, ce qui lui est encore plus précieux, d'avoir si bravement défendu l'honneur de son pays.

— Sire, répondit Hereward, Votre Altesse Impériale apprécie trop haut mes humbles services, et doit en faire honneur au noble comte de Paris, d'abord pour avoir daigné consentir à se mesurer avec un antagoniste d'un rang si inférieur au sien, et ensuite pour avoir généreusement renoncé à la victoire, quand il n'avait plus qu'un coup à frapper pour se l'assurer; car, je l'avoue en présence de Votre Majesté, de mes compagnons et des Grecs assemblés, je n'avais plus d'espoir de prolonger le combat, quand la générosité du vaillant comte y a mis fin.

— Ne sois pas si injuste envers toi-même, mon brave, dit le comte Robert. — Je fais serment, par Notre-Dame des Lances-Rompues, que le combat était encore subordonné à la décision de la Providence, quand la vivacité de mes sentimens me mit hors d'état de le continuer sans courir le risque de faire quelque blessure grave ou peut-être de donner la mort à un antagoniste de qui j'ai reçu tant de services. Choisis donc la récompense que la générosité de ton empereur t'offre avec tant de justice et de reconnaissance, et ne crains pas que personne dise qu'elle n'a pas été bien méritée, quand Robert de Paris déclarera, l'épée à la main, qu'elle a été gagnée sur son propre cimier.

— Vous êtes d'un rang trop noble et trop élevé, sire comte, répondit l'Anglo-Saxon, pour qu'un homme comme moi puisse combattre votre opinion; je ne veux pas éveiller une nouvelle querelle entre nous, en contestant ce que vous dites sur les circonstances qui ont mis fin si subitement à notre combat, et il ne serait ni sage ni prudent à moi de vous contredire davantage. Mon noble empereur m'offre généreusement le choix de ce qu'il appelle ma récompense; mais que sa générosité ne soit pas offensée, si c'est de vous, sire comte, et non de Sa Majesté Impériale, que je vais solliciter une faveur, la plus précieuse pour moi que ma voix puisse demander.

— Et cette faveur concerne Berthe, la fidèle suivante de ma femme ? dit le comte de Paris.

— Précisément, répondit Hereward. Mon dessein est de demander mon congé de la garde varangienne, et la permission de prendre part à votre vœu non moins pieux qu'honorable de reconquérir la Palestine, avec la liberté de combattre sous votre noble bannière, la faculté de pouvoir, de temps en temps, rappeler à Berthe mon affection, et l'espoir que notre union obtiendra l'approbation de son noble maître et de sa maîtresse. De cette manière je pourrai espérer d'être rendu à un pays que je n'ai jamais cessé d'aimer plus que tout le reste du monde.

— Noble soldat, s'écria Robert, tes services nous seront aussi agréables que ceux d'un comte par naissance ; et il n'existera pas une occasion d'acquérir de l'honneur, que je ne te la procure autant qu'il me sera possible. Je ne me vanterai pas du crédit que je puis avoir près du roi d'Angleterre ; mais si j'ai quelque influence à sa cour, je l'emploierai tout entière pour t'établir dans ton pays natal, auquel tu es si attaché.

L'empereur prit alors la parole. — Je prends à témoin le ciel et la terre, vous, mes fidèles sujets, vous, mes nobles alliés, et vous surtout, mes braves et fidèles Varangiens, que nous aimerions mieux perdre le joyau le plus précieux de notre couronne impériale, que les services de ce loyal et vaillant Anglo-Saxon. Mais, puisqu'il faut qu'il nous quitte et qu'il y est déterminé, nous aurons soin de le combler de marques de munificence qui prouveront pendant toute sa vie que c'est envers lui que l'empereur Alexis Comnène déclare avoir contracté une dette de reconnaissance que tous les trésors de son empire ne pourraient acquitter. — Prince Tancrède, vous et vos principaux chefs, vous souperez avec nous ce soir, et demain matin vous vous remettrez en marche pour votre honorable et religieux pèlerinage. Nous espérons que les deux combattans nous accorderont aussi le plaisir de leur présence. — Trompettes, donnez le signal du départ.

Les trompettes sonnèrent ; et les différentes classes de spectateurs, citoyens et soldats, se séparèrent en différens groupes, ou formèrent leurs rangs, pour retourner dans la ville.

Des cris étranges, poussés tout à coup par des femmes, furent le premier incident qui arrêta le départ de la foule ; et ceux qui jetèrent un coup d'œil en arrière, virent Sylvain, le grand orang-

outang, se montrer dans la lice, à la surprise générale. Les femmes, et même beaucoup d'hommes, qui n'étaient pas habitués aux traits bizarres et à l'air sauvage d'un animal si extraordinaire, poussèrent de tels cris de terreur, qu'ils effrayèrent aussi l'étrange créature qui en était la cause. Pendant la nuit, Sylvain s'étant échappé par-dessus le mur du jardin d'Agélastès, avait escaladé les murailles de la ville, et n'avait trouvé aucune difficulté à se cacher dans la lice qu'on achevait de construire, en se nichant dans quelque coin obscur sous les gradins destinés aux spectateurs. Il en fut probablement délogé par le bruit tumultueux que fit la foule en partant, et il s'était trouvé forcé de se montrer en public à l'instant où il le désirait le moins; à peu près comme le célèbre Polichinelle, au dénouement de son drame, quand il commence un combat à mort contre le diable lui-même; scène qui excite à peine plus de terreur parmi les enfans qui la voient, que l'apparition inattendue de Sylvain n'en fit naître parmi les spectateurs du combat singulier. Les soldats les plus braves bandèrent leurs arcs, et dirigèrent les pointes de leurs javelines contre un animal d'une espèce si équivoque, et que sa taille extraordinaire et ses traits hideux portaient la plupart de ceux qui le voyaient à considérer comme le diable ou quelqu'une de ces divinités infernales que les païens avaient adorées autrefois. Sylvain avait acquis assez d'expérience pour comprendre que l'attitude que prenaient tant de soldats le menaçait d'un danger imminent, et il chercha à se mettre à l'abri en courant se ranger sous la protection d'Hereward, avec qui il s'était familiarisé jusqu'à un certain point. Il le saisit par l'habit; et par le jeu bizarre de ses traits étranges, aussi bien que par des cris sauvages et mal articulés, il s'efforça de lui exprimer sa crainte, et de lui demander sa protection. Hereward le comprit fort bien, et, se tournant vers le trône de l'empereur, il dit tout haut : — Pauvre créature effrayée, adresse ta demande, tes gestes et tes cris à celui qui, après avoir pardonné aujourd'hui tant de crimes volontaires et méchamment projetés, ne refusera certainement pas le pardon des fautes qu'un être à peine doué d'instinct a pu commettre.

L'animal, comme c'est l'usage de son espèce, imita sur-le-champ les gestes d'Hereward, et parut adresser ses supplications à l'empereur, d'une manière si burlesque, qu'Alexis lui-même, malgré la scène sérieuse qui venait de se passer, ne

put s'empêcher de rire du trait comique que ce dernier incident y ajoutait.

— Mon fidèle Hereward, lui dit-il, — et il ajouta en lui-même : je ne l'appellerai plus Edouard, si je le puis, — tu es le refuge des affligés, hommes ou bêtes ; et tant que tu seras à notre service, quiconque nous fera une demande par ton intercession, ne la fera jamais en vain. Charge-toi, bon Hereward, — car ce nom nommençait alors à se graver dans sa mémoire impériale, — avec ceux de tes compagnons qui connaissent les habitudes de cet animal, de le reconduire à son ancien logement dans le Blaquernal. Et cela fait, mon digne ami, n'oublie pas que nous requérons ta compagnie et celle de ta fidèle amie Berthe, pour souper à notre cour avec notre épouse et notre fille, et ceux de nos serviteurs et de nos alliés que nous inviterons à partager le même honneur. Sois assuré que, tant que tu resteras avec nous, toutes les distinctions possibles te seront volontiers accordées. Approche, Achillès Tatius ! tu conserves les bonnes grâces de ton empereur, comme tu en jouissais hier. S'il a été porté quelque accusation contre toi, elle n'a été entendue que par une oreille amie qui ne s'en souviendra point, à moins que, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque nouvelle faute n'en réveille le souvenir.

Achillès Tatius s'inclina jusqu'à toucher du panache qui ornait son casque la crinière de son coursier ; mais il crut que le parti le plus sage était de ne faire aucune réponse, laissant son crime et son pardon reposer à l'ombre des termes généraux dont l'empereur s'était servi en lui parlant.

La foule de tous rangs se remit une seconde fois en marche pour retourner dans la ville, et aucun nouvel incident ne causa d'interruption. Sylvain, accompagné de quelques Varangiens qui semblaient le conduire comme un prisonnier, se rendit dans les souterrains du palais de Blaquernal, qui étaient, dans le fait, l'habitation qui lui convenait.

Tout en retournant à Constantinople, Harpax, le centurion des gardes Immortels, bien connu de nos lecteurs, eut une conversation avec une couple de ses soldats et quelques citoyens qui étaient entrés dans la conspiration avortée.

— Eh bien ! dit l'athlète Stéphanos, nous avons fait de belle besogne, après tout ! Nous laisser prévenir et trahir par un stupide Varangien ! Toutes les chances ont tourné contre nous, comme

elles tourneraient contre le savetier Corydon, s'il osait me défier dans le cirque! Ursel, dont la mort avait fait tant de tapage, le voilà qui n'est pas mort, et, ce qui est encore pire, nous ne gagnons rien à ce qu'il vive. Ce coquin d'Hereward, qui hier ne valait pas mieux que moi... que dis-je! ne valait pas mieux, il était fort au-dessous : un être inconnu sous tous les rapports, et le voilà maintenant gorgé d'honneurs, de louanges et de présens, en attendant qu'on lui fasse rendre à peu près tout ce qu'on lui a donné. — Le césar, l'acolouthos, qui étaient nos associés, ont perdu la confiance et l'amitié de l'empereur, et s'ils ont la vie sauve en ce moment, il en est d'eux comme des volailles de nos basses-cours, que nous engraissons aujourd'hui, et auxquelles nous tordons le cou demain pour les mettre à la broche ou dans le pot.

— Stéphanos, répondit le centurion, ta force de corps te rend propre à la palestre; mais ton esprit n'est pas assez fin pour distinguer ce qui est réel de ce qui n'est que probable, dans le monde politique, que tu te permets de juger à présent. En considérant le risque que l'on court à prêter l'oreille à une conspiration, tu devrais songer que c'est un bonheur d'y échapper la vie et la réputation sauves. C'est ce qui est arrivé à Achillès Tatius et au césar; ils ont même conservé leurs hautes dignités, et ils peuvent compter que l'empereur ne se hasardera pas aisément à les en priver par la suite, puisqu'il n'a pas osé le faire en ce moment, ayant pleine connaissance de leur crime. Le pouvoir qui leur est ainsi laissé nous appartient par le fait, et l'on ne peut supposer une circonstance qui puisse les engager à trahir leurs confédérés en les faisant connaître au gouvernement : il est plus probable qu'ils se souviendront d'eux, quand il se présentera quelque occasion, dans un temps plus opportun, de renouveler l'alliance qui les unit ensemble. Maintiens donc ta noble résolution, mon prince du cirque, et songe que tu n'en conserveras pas moins cette influence prédominante que les favoris de l'amphithéâtre sont sûrs d'exercer sur les habitans de Constantinople.

— Je ne saurais que dire, répondit Stephanos; mais cela me ronge le cœur, comme le ver qui ne meurt point, de voir ce mendiant étranger trahir ainsi le sang le plus noble du pays, pour ne rien dire du meilleur athlète de la palestre, et rentrer chez lui, non-seulement sans être puni de sa trahison, mais avec des éloges, des honneurs et de l'avancement.

— Tu as raison ; mais fais attention, mon cher ami, qu'il nous cède la place, comme nous devons le désirer. Il abandonne le pays, et il quitte le corps, où il aurait pu prétendre à de l'avancement et à quelques vains honneurs, qu'on apprécie ce que valent de semblables bagatelles. Hereward, d'ici à quelques jours, ne vaudra guère mieux qu'un soldat licencié, vivant du pauvre pain qu'il pourra gagner à la suite de ce mendiant de comte, ou plutôt qu'il sera obligé de disputer aux Infidèles, en opposant sa hache d'armes aux cimeterres des Turcs. A quoi lui servira, en Palestine, au milieu des désastres, des massacres et de la famine, d'avoir été admis une fois à souper avec l'empereur? Nous connaissons Alexis Comnène ; il aime à s'accquitter, coûte que coûte, des obligations qu'il croit avoir à des gens comme cet Hereward ; mais, crois-moi, je m'imagine déjà voir ce despote rusé se frotter les épaules d'un air de dérision, quand il apprendra la nouvelle d'une bataille perdue en Palestine par les croisés, et dans laquelle son ancienne connaissance aura laissé ses os. Je ne t'insulterai pas en te disant combien il serait aisé d'obtenir les bonnes grâces de la servante d'une dame de qualité ; et je crois qu'il ne serait pas bien difficile, si un athlète pouvait avoir cette fantaisie, d'acquérir la propriété d'un grand babouin comme Sylvain, qui pourrait fournir le moyen de s'établir comme jongleur, à tout Franc qui aurait l'esprit assez vil pour vouloir gagner son pain de cette manière, à l'aide des aumônes de la chevalerie affamée d'Europe. Mais celui qui peut s'abaisser à envier le sort d'un pareil être ne doit pas être l'homme que ses distinctions personnelles suffisent pour élever au premier rang parmi les favoris de l'amphithéâtre.

Il y avait dans ce raisonnement, ou ce sophisme, quelque chose qui n'était qu'à demi satisfaisant pour l'esprit obtus de l'athlète auquel il était adressé ; cependant Stephanos se contenta de dire pour toute réponse :

— Sans doute, noble centurion ; mais vous oubliez qu'outre de vains honneurs, il a été promis à ce Varangien, Hereward, Edouard, n'importe quel soit son nom, un présent considérable en or.

— Ah ! pour le coup, vous avez raison, dit le centurion ; et quand vous me direz que la promesse a été remplie, je conviendrai que l'Anglo-Saxon a obtenu une faveur qui mérite d'être enviée. Mais, tant que ce présent restera sous la forme d'une promesse,

vous me pardonnerez, digne Stephanos, si je n'en fais pas plus de cas que de celles qu'on nous fait tous les jours, ainsi qu'aux Varangiens, en nous laissant entrevoir, dans l'avenir, des monceaux d'argent, que nous recevrons vraisemblablement avec les neiges de l'année dernière. Prenez donc courage, noble Stephanos; et ne croyez pas que vos affaires en aillent plus mal, parce que la besogne de cette journée n'a pas réussi. Ne laissez pas refroidir votre courage; et, ayant toujours en vue les principes qui lui ont donné l'essor, croyez que vos projets n'en sont pas moins sûrs, parce que le sort en a remis l'accomplissement à un jour plus éloigné.

C'était ainsi que Harpax, en conspirateur habile et expérimenté, cherchait à rassurer l'esprit chancelant de Stéphanos, pour le mettre en état de prendre part à quelque nouvelle entreprise dans un temps plus reculé.

L'absence de la comtesse Brenhilda, pendant cette journée fertile en évènemens, ne causa pas peu de surprise à l'empereur et à ceux qui étaient dans sa confiance intime; car on connaissait son caractère entreprenant, et l'intérêt qu'elle devait prendre à l'évènement du combat. Berthe avait, de bonne heure, informé le comte que son épouse, agitée par suite de toutes les inquiétudes auxquelles elle avait été livrée depuis quelques jours, n'était pas en état de quitter son appartement. Le vaillant chevalier s'empressa d'aller apprendre à la fidèle comtesse l'heureux résultat du combat, et alla joindre ensuite ceux qui étaient invités au souper de l'empereur; il s'y comporta comme s'il ne lui fût pas resté le moindre souvenir de la conduite perfide de ce prince à la fin du banquet auquel il l'avait invité précédemment. Il est vrai qu'il savait que les chevaliers de Tancrède, non-seulement avaient placé une bonne garde autour de la maison où se trouvait la comtesse Brenhilda, mais faisaient surveiller strictement les environs du palais de Blaquernal, pour la sûreté du héros qui était leur chef, aussi bien que pour celle du comte Robert, compagnon respecté de leur pèlerinage militaire.

Le principe général de la chevalerie européenne était de permettre rarement à la méfiance de survivre à une querelle; et tout ce qui était pardonné s'effaçait du souvenir, comme ne devant plus arriver : mais, dans l'occasion dont il s'agit, les évènemens de la journée avaient causé un rassemblement de troupes plus nombreux

que d'ordinaire, de sorte que les croisés furent obligés d'exercer une vigilance particulière.

On peut croire que la soirée se passa sans aucune tentative pour renouveler le cérémonial de la chambre des Lions, qui, dans une autre occasion, avait donné lieu à une telle mésintelligence. Il eût été heureux qu'une explication entre le puissant empereur de la Grèce et le chevaleresque comte de Paris eût pu avoir lieu un peu plus tôt; car la réflexion sur ce qui s'était passé avait convaincu l'empereur que les Francs n'étaient pas un peuple qu'il fût facile d'intimider par des ouvrages de mécanique, ou de semblables bagatelles; et que ce qu'ils ne comprenaient pas, au lieu d'exciter leur admiration ou leur surprise, ne faisait que provoquer leur courroux et leur courage; et, de son côté, le comte Robert n'avait pas laissé de remarquer que les mœurs des Orientaux étaient toutes différentes de celles auxquelles il avait été accoutumé, qu'ils n'étaient pas aussi profondément imbus de l'esprit de la chevalerie, et que, pour employer son propre langage, le culte de Notre-Dame des Lances-Rompues n'était pas pour eux un objet si naturel de vénération. Le comte Robert avait pu observer en outre qu'Alexis Comnène était un prince sage et politique, et que, s'il se mêlait un peu trop d'astuce à sa sagesse, c'était peut-être à cette adroite combinaison qu'il devait d'exercer sur l'esprit de ses sujets cet empire qui lui était nécessaire, tant pour leur bien que pour le soutien de sa propre autorité. Il résolut donc d'écouter avec calme tout ce que l'empereur pourrait dire, soit par civilité, soit par plaisanterie, et de ne pas troubler de nouveau une bonne intelligence qui pouvait être utile à la chrétienté, en donnant lieu à quelque querelle, soit en interprétant mal quelques mots, soit faute de bien connaître les usages du pays. Le comte de Paris persista dans cette prudente résolution pendant toute la soirée, non sans quelque difficulté pourtant, car elle s'accordait mal avec son caractère ardent et ombrageux, qui voulait savoir ce que signifiait précisément chaque mot qui lui était adressé, et qui était prêt à prendre feu s'il y trouvait la moindre trace d'offense, que ce fût avec ou sans intention.

CHAPITRE XXXIV.

Ce ne fut qu'après la conquête de Jérusalem que le comte Robert de Paris revint à Constantinople, d'où il partit, avec son épouse Brenhilda et ceux de ses soldats que le glaive et la peste avaient épargnés dans cette guerre sanglante, pour retourner dans son pays natal. En arrivant en Italie, le premier soin du comte et de la comtesse fut de faire célébrer avec magnificence le mariage d'Hereward et de sa fidèle Berthe, qui ajoutaient à leurs autres droits à l'affection de leur maître ceux qu'ils avaient acquis, Hereward par ses bons services en Palestine, et Berthe par les soins affectueux qu'elle avait pris de la comtesse à Constantinople.

On peut voir dans l'histoire écrite par la princesse Anne Comnène quel fut le destin de l'empereur Alexis. Elle l'y représente comme le héros de maintes victoires remportées, dit l'historienne née dans la pourpre, au chap. 3 du liv. xv de son histoire, tantôt par ses armes, tantôt par sa prudence. — Sa hardiesse seule a gagné quelques batailles; d'autres fois il a dû ses succès au stratagème. Il a élevé les plus illustres de ses trophées en faisant face aux dangers, en combattant comme un simple soldat, et en se jetant tête nue dans le plus fort de la mêlée; mais il a su trouver l'occasion d'en ériger d'autres en montrant l'apparence de la terreur, et même en feignant une retraite. En un mot, il savait également triompher en fuyant et en poursuivant, et il restait debout devant l'ennemi qui semblait l'avoir renversé; semblable à cet instrument de guerre qu'on appelle chausse-trappe, qui reste toujours la pointe en haut, de quelque manière qu'on le jette sur la terre.

Il serait injuste de priver la princesse de la défense qu'elle oppose à l'accusation assez naturelle de partialité.

— « Il faut que je repousse encore une fois les reproches que me font certaines personnes, comme si je n'avais composé mon histoire que d'après l'inspiration de l'amour que la nature grave dans le cœur des enfans pour leurs parens. La vérité est que c'est, non

l'affection que j'ai pour les miens, mais l'évidence des faits, qui m'a portée à écrire comme je l'ai fait. N'est-il pas possible qu'on ait en même temps de l'affection pour la mémoire d'un père et pour la vérité? Quant à moi, je ne me suis jamais laissé guider, dans ma tentative pour écrire l'histoire, que d'après l'assurance de la vérité des faits. Dans ce dessein, j'ai pris pour sujet l'histoire d'un homme de mérite. Est-il juste que, parce que le hasard veut qu'il soit en même temps l'auteur de ma naissance, on trouve dans la circonstance qu'il est mon père un motif pour concevoir contre moi une prévention qui me priverait de tout crédit sur l'esprit de mes lecteurs? En d'autres occasions, j'ai donné des preuves assez fortes de mon ardeur à défendre les intérêts de mon père, et ceux qui me connaissent n'en ont jamais douté; mais dans celle-ci, je me suis renfermée dans les bornes que me prescrivait l'inviolable fidélité avec laquelle je respecte la vérité, et je me serais fait conscience de la voiler sous prétexte de servir la renommée de mon père. » — (Chap. 3; liv. xv.)

Nous avons cru devoir faire cette citation par un sentiment de justice pour la belle historienne. Nous donnerons aussi un extrait de la description qu'elle fait de la mort de l'empereur, et nous ne faisons pas difficulté de convenir que ce que Gibbon dit de cette princesse est plein de justice et de vérité.

Malgré les protestations réitérées que fait la princesse de sacrifier à l'exactitude de la vérité absolue, plutôt qu'à la mémoire de son père, Gibbon remarque avec vérité qu'au lieu de la simplicité de style et de narration qui gagne la croyance, une affectation élaborée de rhétorique et de science trahit à chaque page la vanité d'une femme auteur. « Le véritable caractère d'Alexis se perd dans une vague constellation de vertus; un ton perpétuel de panégyrique et d'apologie éveille notre méfiance, et nous fait douter de la véracité de l'historienne et du mérite de son héros. Nous ne pouvons pourtant contester la justesse et l'importance de cette remarque, faite par Anne Comnène, que les désordres du temps firent l'infortune et la gloire d'Alexis, et que toutes les calamités qui peuvent affliger un empire dans son déclin furent accumulées sur son règne par la justice du ciel, et par suite des vices de ses prédécesseurs. » (Tom. IX, pag. 83, note.)

Anne Comnène ne doute donc nullement que les signes nombreux qui parurent dans les cieux et sur la terre, ne fussent, suivant

l'interprétation des devins du temps, des pronostics certains de la mort de l'empereur. C'était pour elle un moyen de faire ressortir l'importance de son père, puisque sa mort était accompagnée de ces circonstances que d'anciens historiens représentent comme des preuves nécessaires de l'intérêt que prend la nature à la mort des grands personnages; mais elle ne manque pas d'informer le lecteur chrétien que son père n'attacha aucune croyance à ces pronostics, et qu'il conserva même son incrédulité dans une occasion remarquable, que voici : — Une statue magnifique, qu'on regardait généralement comme un débris du paganisme, tenant en main un sceptre d'or, et placée sur un piédestal de porphyre, fut renversée par un ouragan, ce qui fut interprété comme un signe de la mort prochaine de l'empereur. Mais il repoussa généreusement cette idée. Il dit que Phidias et d'autres grands sculpteurs de l'antiquité avaient le talent d'imiter le corps humain avec une exactitude surprenante ; mais que prétendre que ces chefs-d'œuvre de l'art fussent doués du pouvoir de prédire l'avenir, ce serait supposer à ceux qui les ont faits les facultés que Dieu se réserve à lui-même, quand il dit : « C'est moi qui tue et qui fais vivre. » Pendant ses derniers jours, l'empereur fut tourmenté de la goutte, maladie dont la nature a exercé l'esprit de bien des savans, aussi bien que celui d'Anne Comnène. Le pauvre malade était tellement épuisé, que, tandis que l'impératrice parlait des hommes les plus éloquens qui aideraient à composer son histoire, il dit avec un mépris naturel pour de telles vanités : — L'histoire de ma malheureuse vie demande des larmes et des lamentations, plutôt que les éloges dont vous parlez.

Une espèce d'asthme étant venu se joindre à la goutte, les remèdes des médecins devinrent aussi inutiles que l'intercession des moines et du clergé, aussi bien que les aumônes qui furent prodiguées indistinctement. Deux ou trois profonds évanouissemens successifs furent les sinistres avant-coureurs du coup qui s'approchait ; et enfin se terminèrent le règne et la vie d'Alexis Comnène, prince qui, malgré tous les défauts qu'on peut lui imputer, a pourtant un droit réel, attendu la pureté de ses intentions en général, à être regardé comme un des meilleurs souverains du Bas-Empire.

Pendant quelque temps, l'historienne oublia l'orgueil de son rang littéraire, et, comme une femme ordinaire, poussa des cris, versa des larmes, s'arracha les cheveux et se défigura les traits.

L'impératrice Irène quitta le costume impérial, se coupa les cheveux, échangea ses brodequins de pourpre contre des souliers noirs; et sa fille Marie, qui elle-même avait été veuve, prit une robe noire dans une de ses gardes-robes, et la présenta à sa mère. « A l'instant même où elle la mit, dit Anne Comnène, l'empereur rendit le dernier soupir; et en ce moment le soleil de ma vie se coucha. »

Nous ne la suivrons pas plus avant dans ses lamentations. Elle se fait un reproche de ce que, après la mort de son père, cette lumière du monde, elle avait aussi survécu à Irène, également les délices de l'Orient et de l'Occident, et même à son époux. — « Je suis indignée, dit-elle, que mon ame, abreuvée de tels torrens d'infortune, daigne encore animer mon corps. N'ai-je pas été plus dure et plus insensible que les rochers, et n'est-il pas juste que celle qui a pu survivre à un tel père, à une telle mère et à un tel époux, soit soumise à l'influence de tant de calamités? Mais finissons cette histoire, plutôt que de fatiguer plus long-temps mes lecteurs de mes inutiles et tragiques lamentations. »

Ayant ainsi conclu son histoire, elle ajoute les deux vers suivans:

La savante Comnène enfin cesse d'écrire,
Quand son sujet lui manque, et que son père expire[1].

Ces citations donneront probablement au lecteur toute l'idée qu'il désire avoir du caractère réel de l'historienne impériale. Peu de mots suffiront pour rendre compte des autres personnages qui ont été choisis dans ses écrits pour figurer dans le drame qui précède.

[1] Λῆξεν ὅπου βιότοιο Ἀλέξιος ὁ Κομνῆνος
Ἔνθα καλὴ θυγάτηρ λῆξεν Ἀλεξιάδος.

Il est à peu près certain que Robert, comte de Paris, rendu particulièrement célèbre par l'audace qu'il montra en s'asseyant sur le trône de l'empereur, était, dans le fait, un homme du plus haut rang, et rien moins, comme le conjecture le savant Ducange, qu'un des ancêtres de la maison de Bourbon, qui a donné si longtemps des rois à la France. Il descendait, à ce qu'il paraît, des comtes de Paris, par qui cette ville fut vaillamment défendue contre les Normands, et d'un des ancêtres de Hugues Capet. Il y a sur ce sujet différentes hypothèses qui font descendre le célèbre sir Hugues Capet, 1° de la famille de Saxe; 2° de saint Arnould, ensuite évêque d'Altex; 3° de Nibilong; 4° du duc de Bavière; et 5° d'un fils naturel de Charlemagne. Dans toutes ces généalogies contestées on trouve, quoique placé de différentes manières, ce Robert, surnommé le Fort, qui était comte du district dont Paris était la capitale, plus particulièrement nommé le Comté, ou l'Ile-de-France. Anne Comnène, qui nous a transmis les détails de l'audience dans laquelle ce chef hautain s'assit sur le trône de l'empereur, nous a aussi informés qu'il reçut une blessure sérieuse, sinon mortelle, à la bataille de Dorylæum, faute d'avoir fait attention aux instructions que son père lui avait données relativement aux guerres contre les Turcs. L'antiquaire disposé à faire des récherches sur cet objet peut consulter la *Généalogie de la maison royale de France*, par feu lord Ashburnham, et une note de Ducange sur l'histoire de la princesse, page 362, qui tend à prouver l'identité du Robert de Paris, d'Anne Comnène, avec le Robert surnommé le Fort, mentionné comme un des ancêtres de Hugues Capet; il peut aussi consulter Gibbon (vol. XI, p. 52). L'antiquaire français et l'historien anglais semblent également disposés à trouver l'église appelée dans cette histoire Notre-Dame des Lances-Rompues dans celle dédiée à saint Drusas ou Drosin-de-Doissins, qu'on supposait avoir une influence particulière sur l'issue des combats, et être dans l'habitude de les décider en faveur de celui des deux champions qui, la veille de la rencontre, passait la nuit dans sa chapelle.

En considération du sexe d'une des parties intéressées, l'auteur a choisi Notre-Dame des Lances-Rompues comme une patrone plus convenable que saint Drusas, pour les amazones, qui n'é-

taient pas très rares en ce siècle. Par exemple, Gœta, femme de Robert Guiscard, héros formidable, père d'une race de héros, était elle-même une amazone; elle combattit dans les premiers rangs des Normands, et notre historienne impériale Anne Comnène en fait mention plusieurs fois.

Le lecteur peut aisément se figurer que le comte de Paris se distingua parmi ses frères d'armes et ses compagnons de croisade. Sa renommée retentit du haut des murs d'Antioche; mais à la bataille de Dorylæum il fut si cruellement blessé, qu'il fut hors d'état de prendre part à la plus grande scène de toute l'expédition. L'héroïne, son épouse, eut pourtant la satisfaction infinie d'escalader les murs de Jérusalem, et d'acquitter ainsi ses propres vœux et ceux de son mari. Cela fut d'autant plus heureux que les médecins avaient prononcé que les blessures du comte avaient été faites par des armes empoisonnées, et qu'il ne pouvait espérer une guérison complète qu'en ayant recours à l'air natal. Après avoir passé quelque temps dans le vain espoir de pouvoir se soustraire par la patience à cette alternative désagréable, le comte se soumit à la nécessité, ou à ce qui lui fut présenté comme tel; et avec sa femme, le fidèle Hereward et tous ceux de ses soldats qui avaient, comme lui, été mis hors de combat, il reprit, par mer, le chemin de l'Europe.

Une légère galère, qu'ils se procurèrent à grands frais, les conduisit sans accident à Venise; et de cette ville glorieuse, la portion modérée de butin qui avait formé la part du comte parmi les conquérans de la Palestine, lui fournit les moyens de retourner dans ses propres domaines qui, plus heureux que ceux de la plupart de ses compagnons de pèlerinage, n'avaient pas été envahis par ses voisins pendant le temps de son absence pour la croisade.

Le bruit que le comte avait perdu la santé et les forces nécessaires pour continuer à rendre hommage à Notre-Dame des Lances-Rompues, l'exposa pourtant aux hostilités d'une couple de voisins ambitieux ou jaloux, mais que la résistance de la courageuse comtesse et du brave Hereward suffit pour réprimer. En moins d'un an, le comte de Paris recouvra toutes ses forces, et il redevint, comme autrefois, le protecteur assuré de ses vassaux, et le sujet à qui les possesseurs du trône de France accordaient la plus grande confiance. Cette dernière circonstance mit le comte Ro-

bert en état de s'acquitter de sa dette envers Hereward, aussi amplement qu'il pouvait le désirer. Respecté pour sa prudence et sa sagacité, autant qu'il l'avait toujours été pour son intrépidité et son courage dans la croisade, il fut plusieurs fois employé par la cour de France pour suivre les négociations embarrassantes et délicates dans lesquelles les possessions de la couronne d'Angleterre en Normandie entraînaient les deux nations rivales. Guillaume-le-Roux ne fut pas insensible à son mérite, et il sentit de quelle importance il était pour lui de gagner sa bienveillance. Voyant le désir qu'avait le comte de voir Hereward rétabli dans le pays de ses pères, il saisit ou fit naître l'occasion de la confiscation des biens de quelque seigneur rebelle, pour accorder à notre Varangien un domaine considérable tenant à la nouvelle forêt, dans les lieux mêmes que son père avait principalement fréquentés, et où l'on dit que les descendans du vaillant écuyer et de sa fidèle Berthe ont existé pendant de longues années, survivant à toutes les révolutions du temps et du hasard, qui sont, en général, funestes à la continuation des familles les plus distinguées.

FIN DE ROBERT, COMTE DE PARIS.